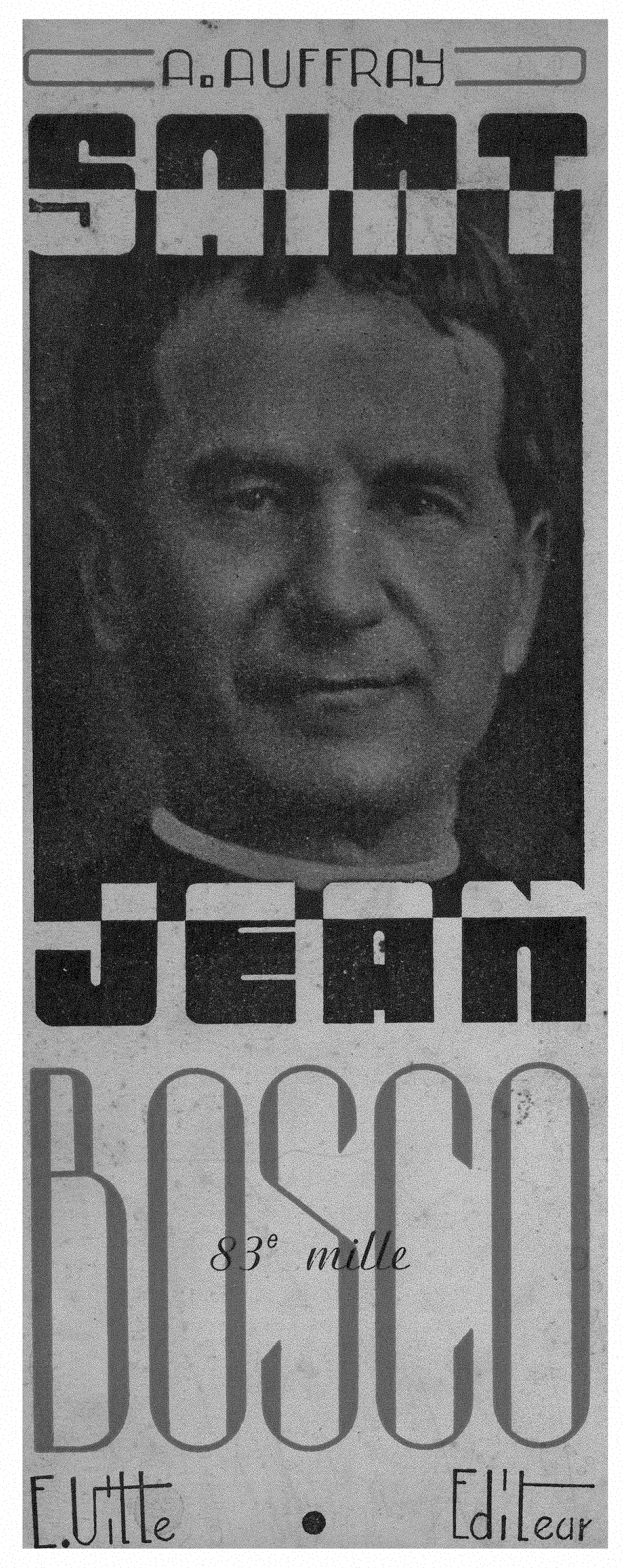

A. AUFFRAY
SAINT
JEAN
BOSCO
83e mille
E. Vitte
Editeur

# Saint Jean Bosco

## DU MÊME AUTEUR :

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

---

**Le premier successeur de Don Bosco :** Don Rua (1837-1910) *(Un saint formé par un autre saint).* In-8° écu de XVI-416 pages, une héliogravure, 12e mille.

**Un Saint traversa la France,** in-8° couronne, 12e mille.

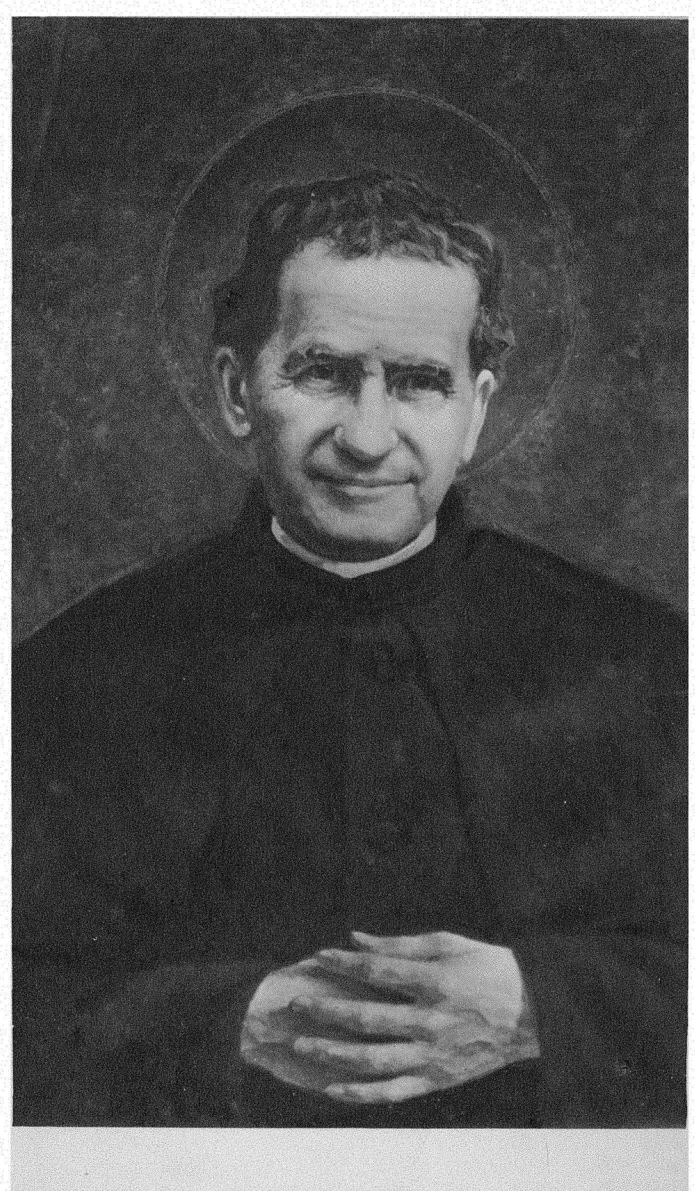
**La Pédagogie d'un Saint,** nouvelle édition augmentée, in-8° couronne, 22e mille.

**Telle mère, tels fils :** Marguerite Bosco, in-8° couronne, 6e édition, 40e mille.

**Le Christ en moi,** in-16 de 128 pages, 2 planches hors-texte, 23e mille.

**Comment un Saint punissait les enfants,** in-8° couronne de 88 pages, 13e mille.

---



SAINT JEAN BOSCO
(1815-1888)

A. Auffray

## Un grand Educateur

# Saint Jean Bosco

(1815-1888)

Ouvrage couronné par
l'Académie Française

6e ÉDITION
française
AUGMENTÉE

83e MILLE

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON
3, Place Bellecour, 3

PARIS
10, Rue Jean-Bart, 10

1947

NIHIL OBSTAT :
La Mulatière, die 13ª julii 1937,
J. Siméon,
*c. d.*

IMPRIMATUR :
Lugduni, die 13ª julii 1937,
J. Granger, *p. v. c.*

---

# PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION

*Un jour qu'à Turin nous accompagnions S. E. le Cardinal* BAUDRILLART, *l'illustre recteur de l'Institut catholique de Paris, dans une visite qu'il rendait à ces deux filles jumelles de la charité turinaise, l'Œuvre de saint* Joseph Cottolengo, *et l'Œuvre de saint* Jean Bosco, *nous l'entendîmes, sur le seuil de l'Hôpital Cottolengo, penser tout haut: « Et dire que souvent nous nous croyons obligés d'aller chercher nos modèles au Moyen Age! Notre époque en a produit d'aussi grands et nous les avons connus. »*

*C'est bien, en effet, le cas d'un certain nombre de nos contemporains qui ont vu Don Bosco monter sur les autels: ils l'ont connu, au moins dans ses dernières années; ils se sont courbés sous la bénédiction de ce vieillard à bout de souffle; ils ont peut-être recueilli de ses lèvres quelque mot prophétique.*

*Tout de même, il n'y a que les hommes de soixante-dix ans qui peuvent se flatter d'avoir approché à Turin, Nice, Marseille, Lyon, Paris, Amiens, Lille, Grenoble, Avignon, Valence, le Serviteur de Dieu. Toute une masse de catholiques ignorent encore, à l'heure présente, cette haute figure d'éducateur. C'est pour ce public que nous avons fait paraître, il y a quatre ans, cette Vie dont trente-deux mille exemplaires s'écoulèrent en ce court espace de temps.*

*A l'occasion de la canonisation du grand apôtre de la jeunesse, nous redonnons cette œuvre, mise à jour, augmentée d'un chapitre sur le ministère du saint au confessionnal, corrigée sur les conseils littéraires ou historiques de nos lecteurs; et, comme jadis, nous la faisons précéder de quelques pensées expliquant les intentions qui nous guidèrent dans la composition de ces pages.*

***

*Trois difficultés se présentaient devant le biographe: la richesse excessive de la matière, le récit de certaines épreuves, où des per-*

*sonnages d'Église avaient joué un rôle plutôt fâcheux, l'invasion déconcertante du surnaturel dans cette vie.*

*Nous avons résolu la première en élagant sans pitié. Nous pouvions remplir sans effort trois volumes, mais d'une part, nous savons que la fièvre de nos contemporains ne dispose que de rares loisirs pour la lecture, et d'autre part, nous n'avons pas oublié que*

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

*Nous avons donc condensé notre récit en un seul volume.*

*Pour les pages douloureuses de cette vie, racontant les oppositions farouches suscitées, même dans les rangs du clergé, même dans la hiérarchie catholique, par l'esprit précurseur du saint, nous n'avons pu les passer sous silence. Les historiens de saint Philippe Néri, saint Alphonse de Liguori, saint Jean-Baptiste de la Salle, sainte Antide Thouret, nous avaient donné l'exemple. Notre respect de l'histoire croit cependant s'être allié au respect des personnes, dont les intentions étaient probablement droites et les desseins honnêtes, mais qui, selon le mot de l'Évangile, s'imaginaient sincèrement servir le Ciel en persécutant l'apôtre.*

*Enfin, nous n'avons pas cru devoir amoindrir la part que le surnaturel a tenue dans cette vie. Elle fut considérable, effarante, ont dit certains. A l'époque de son plus grand triomphe, entre* 1860 *et* 1900, *le rationalisme a reçu du Ciel trois magnifiques soufflets: le premier à Lourdes, le second à Ars et le troisième à Turin. La vigueur de la réplique confondait la prétention de l'attaque. Dieu cessait de se tenir en retrait et intervenait directement dans les affaires des hommes. Ce fut bien cela pour saint Jean Bosco.*

*Un des rapporteurs de la Cause, le cardinal Vivès y Tuto, disait: « J'ai feuilleté bien des dossiers, mais je n'en ai trouvé aucun qui débordât autant de surnaturel » ; et Pie XI, qui avait connu et approché le saint, déclarait un jour: « Dans cette vie, le surnaturel était devenu presque naturel, et l'extraordinaire, ordinaire. »*

*Ces affirmations ne sont pas risquées. Elles s'appuient sur des faits, déposés sous la foi du serment, par des témoins sérieux. En présence de ces phénomènes déconcertants et de ces témoignages passés à tous les cribles, il n'y a qu'à s'incliner, en redisant le mot du grand tragique anglais: « Il y a plus de choses dans le monde que n'en peut expliquer notre philosophie. »*

***

*Pour traiter notre sujet, nous n'avons guère hésité sur la route à suivre.*

*Deux méthodes s'offraient à nous, la méthode chronologique, qui suit pas à pas, semaine par semaine, son héros et ne fait grâce de rien au lecteur ; et la méthode psychologique, qui concentre sur quelques sommets l'attention des esprits. La première s'engage dans un dédale de chemins bien longs, bien enchevêtrés ; la seconde gravit la colline, et, de ce belvédère, embrasse l'horizon, dans toutes les directions.*

*Nous avons préféré celle-ci, parce que nous connaissons les exigences de l'esprit français ; il demande surtout de la clarté et de la rapidité, des avenues bien droites, convergeant toutes à un carrefour, d'où l'œil puisse saisir l'ensemble du dessin.*

*Après avoir situé notre héros dans son milieu, nous l'avons, pendant quatre chapitres, suivi au fil de ses jours ; puis, nous avons étudié un à un les multiples aspects de cette figure de saint, mais dans l'ordre du temps. L'écrivain populaire, qui naquit en lui bien avant la trentaine, passa le premier et l'apôtre des Missions le dernier, car il ne lança que sur le tard ses fils sur les terres infidèles.*

*Enfin, quand notre plume eut fini d'explorer ces divers champs d'activité du grand éducateur, elle reprit sa marche chronologique, pour peindre le crépuscule de cette existence, ses dernières années, ses derniers jours.*

***

*Tout au long de ce travail, nous nous sommes senti tiré à deux mondes, ou plutôt, guetté et assailli par deux forces contraires. L'enfer, car il faut bien l'appeler par son nom, a conspiré sans cesse contre ce volume ; mais simultanément, le Ciel, imploré chaque jour par la voix très pure des petits enfants ou l'accent suppliant d'âmes crucifiées, a constamment soutenu notre effort.*

*Que d'obstacles de toutes sortes ce modeste travail a rencontrés ! A certains jours, nous avons eu conscience que cet idéal si moderne de vie religieuse active, incarné dans cet homme extraordinaire, allait sûrement attirer à lui quantité de jeunes hommes, puisque,*

*de tant de manières, franches ou détournées, l'ennemi des âmes se jetait si violemment au travers.*

*Nous ne nous étions pas trompé.*

*La lecture de ce livre a décidé, nous le savons, plus d'une volonté de jeune homme ou de jeune fille, hésitant au premier carrefour de la vie, à mettre ses pas dans les pas du grand apôtre.*

*Nous avions travaillé pour cela, surtout pour cela, nous ne le cachons pas: mais nous n'avions pas tant espéré!*

*Le Ciel en soit béni!*

***

*Nous remercions aussi tous ceux qui, directement ou indirectement, ont collaboré au succès de ce livre.*

*La liste serait longue et fastidieuse des écrivains, dont les ouvrages ou les conseils ont été pour nous des mines de renseignements précieux. — Par ailleurs, des lecteurs, avoués ou anonymes, soucieux d'améliorer aussi bien le contenant que le contenu de l'œuvre, ont attiré notre attention sur plus d'un détail historique contestable, plus d'une distraction de style. — Et enfin, des âmes souffrantes de chrétiens, des cœurs très purs d'enfants, dont nous sollicitions l'appui surnaturel, nous ont apporté ce concours avec un empressement qui nous a profondément ému.*

*A ces trois groupes d'amis, ce volume doit beaucoup.*

*Nous leur gardons à tous la plus vive gratitude.*

***

*Ces lignes qui achèvent notre travail, nous les avons encore tracées dans un de ces lieux où le saint s'est souvent arrêté. Quand sa bourse était vide; quand, à Turin, dans le tourbillon de sa vie, il n'arrivait pas à terminer, ou même à commencer le manuscrit d'un opuscule projeté; quand, surchargé de correspondance, il tentait de se soustraire pour quelques jours aux visites et aux audiences écrasantes, il prenait la diligence pour Borgo, à vingt kilomètres de la capitale, où habitait sa fidèle bienfaitrice la Duchesse de Laval-Montmorency, fille de l'immortel auteur des* Soirées de Saint-Pétersbourg.

*On montre encore, dans l'aile gauche du château, la modeste chambre donnant sur la chapelle, où il travaillait; et, dans le salon de l'antique demeure, la place où de préférence il s'asseyait.*

*Ces souvenirs sont vieux de plus d'un demi-siècle, et pourtant à cette heure ils nous assaillent avec persistance. L'ombre de l'humble apôtre semble errer dans ces lieux, et il n'en faudrait pas beaucoup, à la plus pauvre imagination, pour le revoir célébrant la messe dans cette chapelle au cintre surbaissé, ou se promenant entre deux fatigues sous ces arcades, ou, la nuit tombée, murmurant son rosaire à travers les allées endormies du parc.*

*Nous l'évoquons dans ce décor, la chère figure, dont ce livre essaie de retracer les principaux traits, et nous la prions de bénir à nouveau ces pages pour leur faire rendre des fruits de grâce abondants.*

Borgo, 29 janvier 1934.

# NOTE

## POUR LA QUATRIÈME ÉDITION.

*Cette nouvelle édition reproduit presque intégralement le texte de la troisième. A peine y a-t-on apporté, sur le conseil avisé de plusieurs de nos lecteurs, quelques rectifications ou quelques précisions, bien minimes, d'ordre historique surtout.*

*La nouveauté de ce tirage consiste dans les cinq hors-texte que la bienveillance de l'éditeur a dispersés à travers le récit. Ces illustrations donnent à l'ouvrage un tout autre air, une plus-value réelle.*

*Le succès de cette* Vie de saint Jean Bosco *s'affirme de plus en plus. Cinquante mille exemplaires écoulés en moins de huit ans! Plus de six mille par an! Et le débit se ralentit à peine. D'un pas assuré nous marchons vers les cent mille.*

*Cette faveur du public témoigne non seulement du goût de nos contemporains pour les saints qui ont connu nos difficultés et les ont résolues avec une formule de nos jours; mais aussi de l'intérêt qu'à notre époque chacun porte aux problèmes d'éducation. Nous ne pouvons que nous en réjouir, car à cette heure de lutte entre un monde qui agonise du fait de ses erreurs et un autre qui veut naître, tout imprégné des maximes évangéliques, il nous est doux de penser qu'on se préoccupe de bâtir la cité sur des assises solides en lui préparant, dans la jeunesse d'aujourd'hui, une génération de chrétiens qui sauront vivre leur foi sur tous les domaines.*

*Bois-Cerf*, Lausanne, 24 mai 1937.

# INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS POUR LA COMPOSITION DE CE LIVRE


Albertotti (G.). *Chi era Don Bosco?* biografia fisio-psicopatologica, scritta dal suo medico. (Genova, Fratelli Pala, 1934.)

Alimonda (cardinal J.), *Jean Bosco et son siècle*, discours funèbre. (Turin, Typographie Salésienne, 1888.)

Amadéi (A.), *Don Bosco e il suo apostolato* (Turin S. E. I. 1929.)

Anzini (A.), *La cittadella di Maria Sma. Ausiliatrice.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1918.)

— *Il Santuario Basilica di Maria Ausiliatrice.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1927.)

Aubineau (L.), *Don Bosco, sa biographie, ses œuvres et son séjour à Paris.* (Paris, Josse, 1883.)

Auffray (A.), *La pédagogie d'un saint* (Lyon-Paris, Librairie Emmanuel Vitte, 1930.)

— *Telle mère, tels fils, Marguerite Bosco* (Lyon-Paris, Librairie Emmanuel Vitte, 1930.)

— *Le premier successeur de Don Bosco, Don Rua* (Lyon-Paris, Librairie Emmanuel Vitte, 1932.)

Balbo (C.), *Sommario della Storia d'Italia.* (Turin, Unione tipografica editrice, 1865.)

Ballesio (H.), *Vita intima di Don G. Bosco*, discorso funebre. (Turin, Libreria Salesiana, 1888.)

Barberis (G.), *Il Ven. Giovanni Bosco e le opere salesiane.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1910.)

Baricco (P.), *Torino descritta.* (Turin, Paravia, 1869.)

BAUNARD (Mgr), *Le Cardinal Lavigerie* (Vol. II). (Paris, Poussielgue, 1898.)

BELLAMY (C.), *Pensées filiales sur Don Bosco.* (Nice, Patronage Saint-Pierre, 1900.)

BELTRAMI (A.), *Massime di Don Bosco.* (San Benigno, Tipografia Salesiana, 1898.)

BIANCHETTI (C.), *Il Piemonte.* (Turin, Società Editrice Internazionale.)

*Bollettino ufficiale della direzione generale delle carceri.* (Anno XIII, fasc. 1-2, Turin, 1883.)

BONETTI (J.), *I cinque lustri dell'Oratorio Salesiano.* (Turin, Tipografia Salesiana, 1892.)

BORINO (J.-B.), *Don Bosco e la Marchesa Barolo.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1926.)

BOSCO (Bienheureux Don), *Cenni sulla vita del Giovane Luigi Comollo.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1928.)

BOURG (J. du), *Les entrevues des Princes à Fröshdorf.* (Paris, Librairie académique Perrin, 1910.)

BOYS (A. du), *Don Bosco et la Pieuse Société des Salésiens.* (Paris, Jules Gervais, 1883.)

BRAGOGNOLO (J.) et BETTAZZI (E.), *Torino nella storia del Piemonte.* (Turin, Unione Tipografica editrice, 1917.)

BRECK (L.), *Les idées pédagogiques de Don Bosco.* (Paris, Lethielleux, 1922.)

*Bulletin salésien*, La collection entière, de 1879 à 1929. (Turin, Società Editrice Internazionale.)

CALVI (J. Bte), *La vita di Don Bosco.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1929.)

CASALIS (G.), *Dizionario geografico-storico-statistico-commerciale, degli Stati di S.M. il Re di Sardegna*, Vol. XIV. (Turin, 1846.)

CASSANO (G.), *La giovinezza di Don Bosco.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1913.)

CAVIGLIA (A.), *Don Bosco; Profilo storico.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1913.)

CÉRIA (E.), *Don Bosco prete.* (Roma, Scuola tipografica salesiana, 1928.)

Céria (E.), *Memorie biografiche del Beato Don Giov. Bosco*, volumes XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX (Turin, Società editrice internazionale.)

Cerruti, *Les idées de Don Bosco sur l'éducation.* (Nice, Patronage Saint-Pierre, 1888.)

Chiuso (T.), *La Chiesa in Piemonte* (4 vol.). (Turin, Giulio Speirani e figli, 1892.)

Cimatti (V.), *Don Bosco educatore.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1925.)

*Cinque lustri dell'opera di Don Bosco al Castro pretorio in Roma.* (Roma, Scuola tipografica salesiana, 1905.)

Coiazzi (A.), *Don Bosco.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1929.)

— *Don Bosco diceva così.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1920.)

*Contemporains* (revue *Les)* « La vie de Don Bosco ». (Nos 376 et 377. — Paris, Bonne Presse, sans date.)

Costa de Beauregard, *La jeunesse du roi Charles-Albert.*

— *Les dernières années du roi Charles-Albert.* (Paris, Plon, 1892 et 1895.)

Craponne (L.), *L'Italie au travail.* (Paris, Pierre Roger et Cie, 1917.)

Cras (P.), *La fidèle histoire de saint Jean Bosco* (Desclée De Brouwer, Paris, 1936.)

Crispolti (Mis F.), *Don Bosco.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1914).

Espiney (Ch. d'). *Vie anecdotique de Don Bosco.* (Nice, Typographie du Patronage Saint-Pierre, 1918.)

*Études* (revue), Articles des 5 et 20 juin 1920. (Paris, place Saint-François-Xavier.)

Fascié (B.), *Del metodo educativo di Don Bosco.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1927.)

Faure (H.), *La jeunesse merveilleuse de Don Bosco.*(Lyon-Paris, Librairie Emmanuel Vitte, 1930.)

— *Le Vénérable Don Bosco à Lyon.* (Lyon, Imprimerie Express, 1926.)

FEDELINI (E.), *I Beati di Casa Savoia.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1928.)

FLEURY (C[te]), *Les Salésiens.*(Paris Bloud et Barral, 1903.)

FÖRSTER (W.), *Scuola e carattere.* (Torino, Sten., 1908.)

FRANCÉSIA (J.Bte), *Vita breve e popolare del Ven. Don Giov. Bosco* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1919.

— *Don Bosco e le sue passeggiate autunnali nel Monferrato.* (Turin, Soc. Edit. Internazionale, 1899.)

— *Don Bosco e le sue ultime passeggiate.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1903.)

— *Due mesi a Roma con Don Bosco.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1904.)

GALLENGA (A.), *Storia del Piemonte.* (Turin, Eredi Botta, 1856.)

GHÉON (H.), *Saint Jean Bosco* (Flammarion, Paris, 1934).

*Guida de' forestieri per le Real Città di Torino.* (Turin, G.-D. Rameletti, 1755.)

GOYAU (G.), *Un diptyque de charité dans* " L'épanouissement social du Credo ". (Paris, Desclée De Brouwer, 1932.)

GRANDE (S.), *Piemonte.* (Turin, Un. Tip. edit. torinese, 1925.)

HUYSMANS (J.-K.), *Esquisse biographique sur Don Bosco.* (Paris, Typographie de la rue du Retrait, 29, 1902.)

JEANNIARD DU DOT (A.), *Don Bosco.* (Tours, Mame, 1898.)

Journaux : Collection des journaux parisiens : *l'Univers*, *le Figaro*, *le Gil Blas*, *le Clairon*, *le Pèlerin*, *le Moniteur universel*, *la Liberté*, *le Monde*, *la Gazette de France*, *la France illustrée*, de fin avril à fin mai 1883. (Paris, Bibliothèque nationale.)

JÖRGENSEN (J.), *Don Bosco.* (Paris, Librairie Beauchesne, 1931.)

LANZA (G.), *La Marchesa Falletti di Barolo.* (Turin, Giulio Speirani e figli, 1892.)

LANZONI (F.), *Vita di Mons. Paolo Taroni.* (Faenza, Stabilimento tipografico Lega, 1926.)

LEMOYNE (J.-Bte), *Memorie biografiche del Ven. Don Giov. Bosco* (9 vol.). (Turin, Tipografia Said « Buona Stampa ».)

LEMOYNE (J.-Bte), *Vita del Venerabile Don Bosco* (2 vol.). (Turin, Società Editrice Internazionale, 1927.)
— *Marguerite Bosco, mère du Vénérable.* (Paris, Beauchesne, 1912.)

LINGUÉGLIA (P.), *Don Bosco e il Papa.* (Parma, Libreria Salesiana, 1912.)

MACCONO (F.), *Guida alla Casetta nativa di Don Bosco.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1926.)
— *L'apostolo di Mornese.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1926.)
— *Vie de la Servante de Dieu Marie Mazzarello,* (Liége, Société Indust. d'arts et métiers. 1923.)

MAFFI (cardinal), *Il Venerabile Don Bosco,* discorso commemorativo. (Turin, Società Editrice Internazionale, 1912.)

MELUN (Vte de), *La Marquise de Barolo.* (Paris, Poussielgue, 1874.)

MENDRE (L.), *Don Bosco, notice sur son œuvre.* (Marseille, 1879).

MONTI DE REZÉ (Cte), *Souvenirs sur le Comte de Chambord* (Editions Emile Paul, 1931).

NOGUIER DE MALIJAY (N.), *Le Saint-Suaire et la Sainte-Face.* (Paris, Procure des Œuvres de Don Bosco, 1922.)

PALÉOLOGUE (M.), *Cavour.* (Paris, Plon, 1926.)

PAPINI-GIULIOTTI, *Dizionario dell'uomo selvatico.* (Florence, Vallecchi, 1923.)

PAROLETTI (M.), *Turin et ses curiosités.* (Turin, 1899.)

PERRIN (A.), *Histoire de Savoie, des origines à* 1860. (Chambéry, Dardel et Bouvier, 1911.)

PIATTI (T.), *Il Servo di Dio Pio Brunone Lanteri.* (Turin, Tipografia Pontificia Marietti, 1926.)

POMBA (G.), *Descrizione di Torino.* (Turin, 1840.)

PORTE (Mgr DE LA), *Une mère de prêtre.* (Paris, Téqui, 1923.)

*Primo centenario dei Fratelli delle Scuole cristiane in Torino* , 1829-1929. (Turin, apud Laurentium Ratterium, 1929.)

PRIN (A.), *Vie anecdotique de Don Bosco, écrite au fil des ans.* (Liége, Société Indust. d'arts et métiers, 1925.)

PUSINÉRI (G.), *Rosmini.* (Domodossola, Arti Grafiche " Parva Favilla " 1929.)

RICALDONE (P.), *Il Cooperatore Salesiano.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1916.)

ROSI (M.), *Storia contemporanea d'Italia.* (Turin, Unione tipografica editrice, 1922.)

ROUSSEAU (J.-J.), *Les Confessions.* (Paris, Charpentier, 1850.)

SALOTTI (C.), *Il Beato Giovanni Bosco* (Turin S. E. I. 1929).
*Il Beato Giuseppe Cafasso.* (Turin, Tipografia Pontificia Marietti, 1925.)

. — *Domenico Savio.* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1915.)

SCALONI (F.), *Manuel pédagogique selon la pensée du Vén. Don Bosco.* (Liége, Soc. Indust. d'arts et métiers, 1917.)

— *Manuel des jeunes confrères qui débutent dans l'apostolat salésien.* (Liége, Société Indust. d'arts et métiers, 1907.)

TERRONE (L.), *Un apostolo delle vocazioni ecclesiastiche e religiose.* (Turin, Società editrice internazionale, 1923.)

*Torino* (Rivista mensile municipale), « Il Palazzo dei Marchesi di Barolo. » (N° de Septembre 1928.)

TOURNIER (chanoine, Cl.), *Le Bienheureux Don Bosco à Toulouse* (Toulouse, Imprimerie Berthoumieu, 1929.)

VELLUTI-DONATI (Mgr), *Don Bosco,* discorso funebre. (Florence, Libreria Salesiana, 1888.)

VIRIGLIO (A.), *Vecchia Torino.*
— *Torino napoleonica.*
— *Voci e cose del vecchio Piemonte.* (Turin, Trèves, 1909 et 1917.)

VILLEFRANCHE, *Vie de Don Bosco, fondateur de la Société Salesienne.* (Paris, Bloud et Barral, 1888.)

XHAARD (H.), *Les idées du Vénérable Don Bosco sur l'éducation.* (Bruxelles, Librairie de l'Action catholique, 1922.)

# CHAPITRE PREMIER

## LE PIÉMONT ET SA CAPITALE VERS 1840.

LE PAYS. — *Coup d'œil général: sa ceinture de montagnes, ses lacs, le grand fleuve qui l'arrose, ses collines aux riches vignobles, sa plaine fertile.*

LA RACE. — *Peuple militaire, endurant et solide; d'humeur gaie; rusé et calme tout à la fois; très attaché au sol natal; plus positif qu'artiste; gardant le sens et le respect de l'autorité; travailleur et croyant*

LES CHEFS, LES DUCS DE SAVOIE. — *Petits comtes au début du XII*^e^ *siècle; ducs à la fin du XIV*^e^*; rois de Sardaigne au XVIII*^e^*. — Les Saints de cette dynastie. — Accroissement continu de la Maison de Savoie sur le versant italien. — Le triomphe de sa politique avec l'établissement du royaume d'Italie.*

SA CAPITALE, TURIN, EN 1840. — *État des esprits des diverses classes sociales à cette époque. — Ville en voie de développement considérable. — Imposante dans sa symétrie. — Sa position géographique au pied des Alpes, au confluent de deux fleuves. — Ses arcades et ses places. — Plus commerciale qu'industrielle. — Très peu italienne de visage, sinon d'âme.*

L'air que nous respirons, les teintes du ciel qui nous couvre, le paysage que contemple chaque jour notre regard, les êtres que nous coudoyons, en somme la figure du monde tel que la découvrent nos yeux d'enfant, d'adolescent, influent d'un tel poids sur notre formation générale, la couleur de nos idées, la qualité de nos sentiments, qu'il est impossible de comprendre un homme sans avoir connu les lieux où il a grandi, souffert, voyagé, payé de sa personne.

Allez donc expliquer saint François de Sales sans avoir parcouru les ruelles de sa petite Annecy, saint François d'Assise sans avoir goûté la douceur du ciel ombrien ! Au seuil de cette histoire d'un des plus glorieux fils du Piémont religieux, il convient d'évoquer, en traits larges mais précis, la région qui le vit naître et agir, ce pur joyau d'une couronne qui en comptait quatre autres : le *Duché de Savoie*, la *Sardaigne*, le *Duché de Gênes* et le *Comté de Nice*.

Le Piémont ! Le situez-vous dans vos souvenirs, sur la carte et dans l'histoire ? A beaucoup, ces deux syllabes ne rappellent pas grand'chose. Les plus savants les associent à la prise de Rome, en 1870, par des troupes qui portaient le nom de ce pays ; aux moins cultivés, elles n'évoquent qu'une race de travailleurs italiens, très répandue et très appréciée, dans les pays avides de main-d'œuvre : maçons, mineurs, ouvriers verriers, décorateurs, etc. Quel est donc ce pays d'où s'expatrient ces braves gens ? C'est un pays de plaines et de montagnes, comme chantait le poète ; de montagnes surtout, que le voyageur découvre à ses pieds, au *pied des monts*, quand il débouche de la Savoie sur l'Italie merveilleuse. Du *Lac Majeur* à *Gênes*, six cents kilomètres de montagnes l'entourent et le protègent. Diadème et muraille. Les rois des glaciers et les géants des Alpes, vaste hémicycle de Titans, qui s'appellent le *Mont Rose*, le *Cervin*, le *Mont Blanc*, le *Grand Paradis*, le *Viso*, donnent à cette terre un arrière-fond unique de majesté et de splendeur. Dans leurs échancrures, les cols célèbres de l'histoire, par où passèrent Annibal, et la *furia francese* des chevaliers de Charles VIII, et les hommes d'armes de Louis XIII, et le maigre petit Consul. Toutes les portes d'Italie sont là, mais redoutables à franchir.

Et de palier en palier, du *Grand Saint-Bernard*, au dessus de 2.400 mètres, jusqu'à cette perle, le *Lac d'Orta*, ou cette large émeraude, le *Lac Majeur*, tout un chapelet de lacs s'égrène des monts à la plaine, alimentés par les torrents alpestres. Il y en a de toutes formes et de toutes

dimensions. Ceux d'en haut ont l'encadrement des pics neigeux ; ceux d'en bas, une couronne de gaies collines, poussant vers la rive leurs croupes ondulées. Du plus grand au plus petit chacun revêt un charme qui lui est propre.

D'un des sommets fameux de cet arc en fer-à-cheval, du *Mont Viso*, descend le fleuve qui féconde l'Italie du Nord, le *Pô*. Grossi par de copieux affluents, les deux *Doires* surtout, le *Tanaro* et le *Tessin*, il dévale de terrasse en terrasse au travers des plateaux piémontais ; mais, arrivé à la plaine lombarde, il devient le plus nonchalant des cours d'eau, et ce n'est que par un suprême effort qu'il ira mourir au golfe de Venise.

Dans leur descente vers la plaine, les Alpes ont comme deux derniers soubresauts : du premier, sont nées les croupes du Montferrat, du second, les collines qui bordent le cours du Pô. Sur les unes mûrit la vigne, sur les autres se dresse un peuple de villas. Puis en bas, la plaine, le vrai Piémont, trente mille kilomètres carrés de terrain fertile, orientés vers l'est, où poussent le mûrier, le maïs, le froment et le seigle, où broute le bétail. Ce n'est pas encore la large plaine du Pô, que nous offriront la Lombardie et la Vénétie, c'est plutôt son amorce. Elle commence timidement avec le *pays de Coni* arrosé par le Pô naissant, et le *pays d'Alexandrie* fécondé par le Tanaro, entre lesquels le *Montferrat* enfonce l'éperon de ses collines ; puis elle s'étend librement avec le *Canavèse*, la *région de Biella*, et les immenses rizières du *pays de Verceil*, jusqu'à la rive occidentale du Lac Majeur et la ligne du Tessin : là finit le Piémont.



A travers les âges, il fut un peu comme la Lorraine, la terre des grandes rencontres de peuples, une marche où les races du nord, descendant des Alpes, se heurtaient à celles du midi. Constantin y affronta Maxence, le Comte d'Enghien les Impériaux, et Bonaparte les armées d'Autriche.

Comme le Lorrain, le Piémontais est toujours un peu soldat, au moins par nécessité.

Ce qui le distingue pourtant, ce n'est pas précisément ce goût des armes — à ne pas confondre avec le goût de l'aventure — mais un tempérament où se mêlent à des doses insaisissables la force patiente, l'endurance et une certaine bonhomie qui lui fait traverser l'épreuve avec son éternelle exclamation aux lèvres : *Pazienza!* Il est observé que dans les pires moments il se replie sur lui-même et ne livre presque rien de son cœur atteint. Il laisse la plainte, qui est une faiblesse, aux femmes ; avant tout il veut se montrer fort. C'est une supériorité qu'il n'abdique pas.

Par ailleurs, il serait plutôt gai. L'adage le répète :

*Turineis e Monfrin*
*Pan, e vin e tambörnin.*

Manger, boire et danser lui sont des plaisirs très chers, auxquels il faut ajouter le jeu, le jeu d'intérêt, comme celui de simple détente.

Même dans les affaires, il apporte beaucoup d'humour, manœuvrant adroitement son interlocuteur pour qu'il se démasque, gardant toujours une porte de sortie, un dernier argument qu'il n'utilisera peut-être pas, car il sait se réserver. Dans les cas, bien rares, où son extrême prudence est prise en défaut, il tient, en bon Italien, sa petite explication ou son excellente solution toute prête, toute combinée. Personne n'est dupe, mais lui n'est pas coincé.

Chez lui, pas d'enthousiasme violent, ni d'impétueuses saillies. En affaires il n'a presque rien de cette ardeur frémissante de son voisin, l'homme de Milan. Calme, posé, réfléchi, très long à se dégeler, comme les glaciers de ses Alpes : ce n'est pas pour rien qu'il s'est baptisé lui-même : *Bougianèn* (1).

Tout d'une pièce, sa fidélité à l'homme ou à la tâche

(1) En français, ce vocable piémontais peut se traduire : *le père tranquille.*

auxquels il s'est voué demeure proverbiale. Très attaché à son sol, à sa petite patrie dont il est fier, à la vieille dynastie avec laquelle se confond son histoire, il pourra, éperonné par la nécessité, émigrer en des terres lointaines, mais il nourrira toujours au cœur le désir de revenir se fixer, enrichi, au village qui l'a vu naître.

D'esprit plutôt lent, quoique solide, on voit bien que pendant des siècles il a été enclos de trois côtés dans la prison de ses montagnes. C'est peut-être cette espèce d'isolement qui a donné à ses mœurs cette note de simplicité primitive qui plaît tant, et cette franchise relative que l'on sait apprécier au pays de Cavour.

Le bon sens domine en lui, et serait une de ses qualités maîtresses. Son intelligence, qui répugne à la spéculation, se déploie avec succès dans le réel. Il est très positif et très pratique. Et voilà ce qui explique qu'en art il soit très peu Italien : son imagination un peu courte, et son cœur trop calme ne sont pas faits pour créer de la beauté. Il sait la goûter, cela suffit.

Religieux, profondément religieux, comme le Savoyard, son voisin de l'autre versant, avec un brin de superstition peut-être, un goût trop marqué pour l'effusion extérieure de sa piété, mais doué d'une foi instinctive, d'une croyance robuste en la Providence, qu'il découvre en tout et partout. La mort du paysan piémontais revêt parfois une beauté surprenante : dès que les fils qui la rattachent captive en ce monde menacent de se briser, son âme survole la terre, et les expressions tour à tour tendres et audacieuses de son amour et de sa confiance en Notre-Seigneur prennent quelque chose d'inspiré. Aucune épouvante de la mort, ni des mourants. Les petits enfants font la veillée mortuaire comme de grandes personnes. Ils montrent du doigt et questionnent tout bas, et le père répond en les caressant. Puis le bambin prend la main paternelle et va gravement jeter de l'eau bénite comme tout le monde. Inutile d'ajouter que leur dévotion à la Vierge égale leur foi en Dieu. Quand ils ont dit : *la Madonna*, ils ont tout dit.

En Piémont, surtout dans les campagnes, la famille demeure l'armature solide de la race. Qui pénètre à l'improviste dans une de ces fermes qui peuplent la plaine du Pô, voit tout d'un coup surgir le chef. Qui est donc ce chef, dernier reflet des récits bibliques ? Il est père, et il est maître, père de fils et de filles nombreux, qu'il tient dans sa main, étendant son autorité au gendre, à la bru, aux petits-fils. Ensemble, la prière du soir, ensemble, le travail : à lui le commandement et la bourse. Son personnage, il l'affirme et le met en vedette aisément : *Coumando mi*, c'est moi qui commande ici. Sa conscience, très éveillée sur ses droits comme sur ses responsabilités, connaît son domaine et le défend : affaires, relations avec les voisins, attitude politique et religieuse, la femme non plus que la famille n'a droit de regard là-dessus. Cet exercice très ferme de l'autorité ne va pas sans quelque abus : on fait si grand cas des garçons par rapport aux filles, qu'il en résulte un certain dédain des hommes pour les femmes. Sur tous ces foyers passe un large souffle d'honneur qui entretient la propreté des âmes et protège la fidélité des cœurs. Ce sens de l'honneur se retrempe perpétuellement à la foi au Christ et à l'amour de la tâche quotidienne : croyant et travailleur, c'est bien ainsi qu'apparaît en général le Piémontais.

En somme, belle race, plus forte que fine, plus guerrière qu'artiste, plus simple que nuancée, plus rude qu'attendrie, où Rome et la Gaule semblent avoir fondu le meilleur de leurs défauts et le meilleur de leurs qualités.



Pour la maintenir dans son unité, la défendre dans son intégrité, et la mener à des destins meilleurs, elle a trouvé, au cours des siècles, des pasteurs vigilants et habiles.

Depuis dix siècles, la *Maison de Savoie*, on peut le dire, a savamment travaillé à faire de ce petit pays, le Piémont, la cellule autour de laquelle l'Italie entière allait cristalliser.

Étrange histoire que celle de cette dynastie ! Au point de départ, au XIe siècle, elle n'est presque rien en France, bien moins encore en Italie, et pendant qu'à Milan, à Florence, à Ferrare, à Parme, à Naples, les grandes familles italiennes se poussent, croissent, atteignent leur apogée et se précipitent à leur décadence — *Visconti*, *Sforza*, *Médicis*, *Este*, *Farnèse*, *Bourbon* — elle, monte, monte, par degrés insensibles, mais toujours sûrs : et, un beau matin, on la trouve assise sur le trône de l'Italie unifiée.

Au début les « Savoie » n'étaient que de petits comtes de Maurienne, vassaux de l'Empire par le duché de Bourgogne. Mais un jour, au lendemain d'un service rendu à l'Empereur, on les voit s'adjoindre la *Tarentaise*, puis franchir le Col et descendre de l'autre côté de l'Alpe, sur *Aoste*. Ils ont pris pied en Italie : ils ne la lâcheront plus. Ils ne le savent pas, mais leur destin les appelle dans cette direction-là, du nord au sud. Un mariage politique les pousse un jour à Turin que, bon gré mal gré, en dépit des communes républicaines, ils finiront par garder.

Dans la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, ces comtes de Savoie oscilleront, avec un rare sens de l'équilibre, entre l'Empereur et le Pape, poussés souvent par l'intérêt, quelquefois par leur piété sincère. Car il est à noter qu'au cours des siècles cette dynastie, qui n'a pas toujours produit des saints, en a cependant vu éclore cinq authentiques : le Bienheureux *Humbert III*, comte de Savoie, le Bienheureux *Boniface de Savoie*, archevêque de Cantorbéry, la Bienheureuse *Marguerite de Savoie*, le Bienheureux *Amédée IX*, duc de Savoie, la Bienheureuse *Louise de Savoie*.

Pendant plus de deux siècles le développement de cette famille sur le versant français fut, on peut le dire, continu. Par mariages, héritages, échanges, guerres heureuses, les Comtes de Savoie sauront adroitement renforcer leurs possessions territoriales. Aujourd'hui ils s'installeront dans le *Chablais*, demain dans le *Faucigny*, une autre année au pays de *Vaud*, en *Bresse*, au pays de *Gex*, plus tard dans le *Bugey* et sur le *Comté de Nice;* et cela jusqu'au

milieu du XIV^e siècle. A cette époque-là, 1349, le Dauphiné revenant à la Couronne de France, ils comprennent qu'en face de ce puissant voisin de gauche il y a non seulement rien à espérer du côté français, mais plutôt tout à craindre : alors ils reportent leur ambition sur l'Italie.

Justement, vers ce temps-là, l'empereur Sigismond « pour récompenser la noblesse d'esprit, la droiture de cœur et la prudhomie » du comte Amédée VIII, le fait Duc. Ce titre consacrait l'influence politique des Princes de Savoie. Quelques années plus tard, elle s'accroissait considérablement par un héritage italien : une branche collatérale des Ducs, les Savoie Achaïe, s'éteignait, et l'apanage du Piémont revenait au jeune Duc fraîchement baptisé.

Puis ce furent les guerres d'Italie. Dans cette fameuse rivalité entre François I^er et Charles-Quint, les Ducs de Savoie surent employer à leurs desseins cette versatilité réfléchie dont a parlé un historien. A certains jours il faillit leur en coûter cher quand, par exemple, au lendemain des premières hostilités entre l'Empereur et le roi de France, ils furent dépossédés de tous leurs États, Nice, Verceil, Coni et Aoste exceptés. Ce fut la grande épreuve.

Heureusement à l'infortuné Charles III qui assista à ce désastre, succéda un grand homme de guerre et un administrateur de premier ordre, *Emmanuel-Philibert*, le restaurateur de la dynastie, son second père. Le traité de Cateau-Cambrésis, après la victoire de Saint-Quentin, lui rendit tous ses États, ou peu s'en faut. Un des premiers actes du monarque fut de transférer de *Chambéry à Turin*, au centre du Piémont, sa capitale. Le sens politique de ce grand capitaine avait saisi que le développement continu du royaume de France, entourant de trois côtés la Savoie, absorberait un jour le berceau de la dynastie. Mieux valait donc pousser son ambition vers la plaine du Pô et au delà. Le palladium de la Maison de Savoie la suivit dans sa nouvelle capitale : le *Saint-Suaire*, donné jadis à une Lusignan, épouse d'un duc, passa, lui aussi, de *Chambéry à Turin*.

Les calculs d'Emmanuel-Philibert étaient fondés. De fait, en moins d'un siècle, la Savoie avait déjà été prise, occupée, et rétrocédée quatre fois par Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. La dynastie devenait de plus en plus italienne, et la Savoie ne présentait plus pour ses princes d'intérêt que comme le berceau de la dynastie et une première défense de passage des Alpes. Leur regard continuait de se fixer dans la direction de l'est ou du sud.

Au début du XVIII^e siècle un fait considérable justifia cette politique : à la fin de la guerre de Succession d'Espagne le traité d'Utrecht accordait la Sicile aux Ducs de Savoie, bientôt échangée contre la Sardaigne. De ce fait les anciens petits comtes de Maurienne ceignaient la couronne royale, s'installaient dans la Méditerranée, et se classaient parmi les souverains d'Europe.

Dans l'entre-deux, lentement mais sûrement, ils avaient absorbé les derniers grands féodaux, Saluces, Montferrat et autres. L'opération s'était faite en deux temps : ces princes vassaux avaient ramené à eux quantité de petites terres féodales et de cités libres, puis la Maison de Savoie avait ramené à elle ces pissants rivaux de jadis.

Une éclipse : la Révolution française et l'Empire, qui envahirent et occupèrent près de vingt ans la Savoie et le Piémont. Mais, en 1815, le traité de Paris restitua aux rois de Sardaigne leurs possessions de terre ferme en y ajoutant le Duché de Gênes. Les « Savoie » redevenaient plus forts que jamais.

Une dernière étape restait à franchir : devenir, parmi les familles régnantes d'Italie, celle qui incarnerait si fortement les aspirations d'un peuple avide d'unité et d'indépendance que, tout naturellement, elle verrait se réunir à elle les tronçons épars du grand corps de la nation, ceux que les Bourbons d'Espagne détenaient à Naples ou en Sicile, ceux que l'Autriche gardait dans ses serres à Venise ou Milan, Modène, Parme ou Florence. Ce fut l'œuvre de Charles-Albert et de Victor-Emmanuel II, dont le double règne encadrera l'histoire de charité que

nous allons raconter, histoire qui, en maintes circonstances, subira les contre-coups de ces événements politiques.

***

Cette politique et cette histoire, nous les verrons se dérouler dans la capitale même de ce petit royaume, *Turin.*

Le Turin actuel est une ville considérable, 600.000 âmes, qui ne cesse de s'étendre dans toutes les directions. De 1562 à 1863 elle fut royale et aristocrate, militaire et monacale ; de nos jours, c'est une grande bourgeoise qui brasse des affaires avec calme et sérieux, ténacité et succès. Mais si son âme a varié, son visage demeure le même : ni l'agrandissement de la cité, ni sa traction électrique, ni son éclairage moderne, ni l'hygiène de ses rues ne l'ont changée. Les gens de 1840 la retrouveraient telle qu'ils l'ont connue : seuls son développement et son air de propreté les surprendraient.

La Cour de Charles-Albert, fastueuse aux grands jours, cérémonieuse et solennelle presque sans effort, se montrait, dans le train ordinaire de la vie, plutôt serrée sur la dépense et morose d'aspect. Cet ennui morne que dégageait la Cour imprégnait, par contagion, l'aristocratie, l'ancienne comme la nouvelle, et, de vasque en vasque, se déversait, à travers la bourgeoisie, jusqu'au bon peuple de Turin.

Les classes sociales apparaissaient extrêmement tranchées, cheminant sur des lignes parallèles, sans le moindre péril de rencontre. A leur sommet deux corps d'état illustres, l'armée et le clergé.

De haut en bas l'armée démontrait plus de valeur que de connaissances militaires. Beaucoup de morgue, de prétention et de pose dans les chefs, un esprit tatillon à l'excès, rarement une science solide et un large commandement.

Le clergé séculier et régulier foisonnait. Mais les qualités de l'esprit n'étaient pas en proportion du nombre. Très rares, les prêtres se distinguant par une profonde culture. Les Jésuites, qui se consacraient surtout à l'éducation de

la jeunesse aisée, paraissaient l'emporter autant par une certaine culture que par l'influence sociale.

L'instruction populaire, elle, était passablement négligée. Les écoles communales pour filles n'existaient pas, et le budget annuel de celles des garçons s'élevait, en tout et pour tout, à 150.000 francs. La création d'asiles pour petits enfants remontait à peine à deux ans ; et ce n'était qu'en 1829, onze ans plus tôt, que les Frères des Écoles chrétiennes, appelés de Paris par le roi Charles-Félix, avaient ouvert dans la capitale six écoles primaires, des cours du soir et des cours du dimanche pour les classes populaires. Leur zèle d'instituteurs avait été fortement secondé, non seulement par cette faveur royale, mais aussi par des legs précieux, affectés à l'*Œuvre de la Mendicité instruite*, dont ils avaient hérité des locaux et des fonds. A la fin du siècle précédent, cette Œuvre était la seule qui, à Turin, s'occupait de l'instruction des enfants du peuple.

Les écoles moyennes, comme aussi le programme et la qualité des études de l'Université en étaient restés aux vieilles formules. Quelques noms de vrais savants émergent cependant d'une masse de médiocrités : en jurisprudence *Louis della Margherita*, en médecine *Laurent Martini* et *Alexandre Riberi*, en littérature *Pierre-Alexandre Paravia* et *Thomas Vallauri*, en mathématiques *Charles Giulio*, *Jean Plana*, en physique et sciences naturelles *Amédée Avogadro*, *Ange Sismondo* et *Ascane Sobrero*.

Dès son avènement, Charles-Albert avait donné une large impulsion à toutes les branches de l'activité sociale. Non seulement il s'était occupé de l'hygiène de Turin et de son embellissement, mais il avait encore porté tous ses soins du côté de l'agriculture et du commerce. Il avait aussi fondé, développé ou protégé plus d'une institution littéraire, scientifique ou artistique, comme le *Musée royal*, l'*Académie des Belles-Lettres*, l'*Académie philharmonique* et la *Collection royale d'armes*.

Turin comptait alors un nombre imposant d'instituts de bienfaisance, comme l'*Œuvre Pie de Saint-Paul*, l'*Hôpital*

*Saint-Jean*, l'*Hôpital Saint-Louis*, l'*Hospice de Charité*, l'*Asile d'aliénés*, l'*Institut des Rosines*, la *Maternité*, etc., etc.

Pour compléter cette collection, le souverain avait accordé la personnalité civile à la *Petite Maison de la Providence*, de saint Joseph Cottolengo ; il avait accueilli dans sa capitale les Sœurs de la Charité ; il avait accordé son haut patronage à l'*Institut des Sourds-Muets*, transporté d'Acqui à Turin ; et surtout il avait favorisé des deux mains toutes les fondations de charité, que son amie, la marquise de Barolo avait multipliées, dans les quartiers miséreux.

Il faut convenir cependant qu'au milieu de cette floraison merveilleuse d'institutions charitables, la plus urgente de toutes tardait à apparaître, celle qui prendrait soin des fils du peuple, trop négligés par leurs parents, ou livrés, pieds et poings liés, par leur faiblesse, à la corruption insolente de bandes mal famées, qui infestaient les faubourgs populeux. Il y en avait surtout une, *la Cocca*, qui était célèbre dans tout Turin : son poste de commandement se trouvait au nord de la ville, au quartier du Valdocco, région déserte où ne se risquait jamais la police.

Les autorités municipales, hélas, n'attachaient aucune importance à cette contagion croissante du vice, et à ce péril alarmant d'une génération élevée à pareille école. L'aristocratie et la bourgeoisie ne s'en préoccupaient pas davantage. Pour le clergé, très renfermé dans ses sacristies, il songeait presque exclusivement à assurer l'ordre, l'exactitude et la splendeur des offices.

Turin, en cette année 1840, comptait 130.000 habitants. L'occupation française, en abattant ses remparts, venait de la faire respirer, car elle étouffait dans son corset de murailles, et ne désirait rien tant que de se fondre dans les trois faubourgs qui s'accrochaient à ses flancs : le faubourg de la Doire, le faubourg du Pô, et le faubourg Neuf, près de la gare actuelle. A la place de la vieille enceinte, dès le jour où elle fut abattue, on traça et construisit une voie de circonvallation qui, de nos jours encore, forme comme les boulevards extérieurs de la ville.

Si, pour prendre une vue d'ensemble de la capitale, on gravissait le Mont des Capucins, le petit Montmartre de là-bas, Turin apparaissait dans tout son charme, qui n'est pas petit. Montesquieu qui la visitait en 1728 la disait le plus beau village du monde, et le Président de Brosses, s'y trouvant de passage en 1740, en recevait une si bonne impression, qu'il la déclarait tout simplement « la plus jolie ville de l'Italie et, à ce que je crois, de l'Europe par l'alignement de ses rues, la régularité de ses bâtiments et l'alignement de ses places ». Le caractère particulier de la ville ne lui avait pas échappé comme il n'échappe à personne : elle est construite à l'américaine, à angles droits. Cette disposition des rues et des places est aussi vieille que la cité : elle remonte aux Romains.

De forme ovale, la ville s'enclave à l'est dans la boucle formée par le confluent du Pô et de la Doire. De trois côtés les Alpes l'entourent, cirque inachevé de géants aux épaules blanches, dentelle merveilleuse de crêtes, qui donnent à Turin un fond de toile sans pareil. De l'autre côté les riantes collines du Pô, qui bordent la vieille capitale, jettent sur elle, en dévalant sur le fleuve, une note de verdure et de gaieté.

A cette époque-là, comme de nos jours, elle était la ville aux multiples arcades permettant aux promeneurs de circuler par tous les temps. Imaginez le Palais Royal et la rue de Rivoli à Paris étendus sur les principales artères et places de la cité.

Ces places constituaient déjà l'un des charmes originaux de Turin : la *Place du Château*, centre et cœur de la cité, avec ses deux édifices royaux, et tout son monde de boutiquiers, de bateleurs, de cireurs de botte, d'oisifs, de mendiants ; la *Place Saint-Charles*, si cossue, si distinguée, qu'un voyageur napolitain la déclarait déjà en 1686 la plus belle après Saint-Marc de Venise ; la *Place Victor-Emmanuel*, la plus vaste du monde après Saint-Pierre de Rome, s'abaissant jusqu'au fleuve sur un plan incliné de sept mètres; la *Place Saint-Jean*, face à la Cathédrale,

la plus vieille et la plus italienne de toutes ; la *Place Emmanuel-Philibert*, où bourdonnait le plus grand marché couvert de Turin, *Porta Palazzo* comme on l'appelle encore, toute grouillante de son monde de maraîchers et de ménagères, de grossistes et de détaillants, d'abatteurs et de bouchers, rendez-vous de tous les galopins des quartiers populaires. C'est à deux pas de là que saint Jean Bosco érigera une Œuvre de Jeunesse, dont la clientèle vagabondait entre ces *Halles*, le *Marché aux Puces* tout proche, et le carrefour du *Valdocco* où l'on pendait les condamnés à mort.

Jadis, lorsque Turin était encore encerclée de murailles, quatre grandes portes donnaient accès, aux quatre points cardinaux de la ville : *Porte Neuve*, *Porte du Pô*, *Porte du Palais* et *Porte de Suse*. En 1840, ce n'était plus que des souvenirs, mais leurs noms marquaient toujours les quatre principales entrées de la ville ; et les quatre voies maîtresses de la cité partaient de là.

A cette époque, on enjambait encore le fleuve sur un seul pont de pierre, construit par Napoléon. Deux autres, de bois, franchissaient la Doire ; tout le reste était passerelles. Passeurs, teinturiers et lavandières formaient le peuple des riverains.

Pour se protéger, la vieille capitale avait aussi, en bordure de sa périphérie, une citadelle pentagonale, sise à l'est, du côté de la route de France, par où, en général, pénétrait l'ennemi. C'est dans une des mansardes de cet intéressant édifice que Xavier de Maistre, officier de Royale Marine, trompa l'ennui de quarante-deux jours d'arrêt en composant ce délicieux chef-d'œuvre : *Voyage autour de ma chambre*.

Une soixantaine d'églises ou chapelles de couvents assuraient le culte religieux. Aucune ne s'impose à l'admiration de l'artiste, mais plusieurs sont demeurées célèbres dans l'histoire de la cité, l'antique Cathédrale surmontée de la chapelle du Saint-Suaire par exemple, ou le sanctuaire de la Vierge protectrice de Turin : *la Consolata*, ou l'église du

Miracle du Saint-Sacrement, ou cette vieille Saint-Dominique, toute rouge dans ses briques, et si pure de style.

Dans cette première moitié de siècle, la capitale du Piémont ne s'éveillait que lentement à la vie industrielle. En ville et dans les faubourgs on rencontrait bien quelques ateliers de dévidage de soie, quelques tissages ; mais c'était tout.

Essentiellement commerçante, elle est, alors, le grand marché de toute la région. Et les affaires que l'on y traite sont si nombreuses, que toutes les places en sont encombrées : sur la *Place de la Cathédrale* on vendait les œufs et la volaille, sur la *Place de la Grande-Couronne*, le riz, *Place Carline* les vins, et *Place Saint-Charles* les comestibles, *Place de Suse* le vieux linge et la ferraille et *Place Saint-Thomas* tous les grains, *Place Emmanuel-Philibert* les fruits et les légumes, et *Place des Herbes* « toutes sortes de subsistances ».

Était-elle vraiment italienne, cette coquette et active Turin de 1840 ? De sentiment, d'âme, aucun doute. La frontière était toute proche ; depuis trois siècles ses murs abritaient la vieille dynastie, et demain, de la *loggia* extérieure du Palais Royal, Charles-Albert allait pousser le premier cri d'indépendance du pays : voilà de quoi vous faire l'âme la plus loyale d'Italie. En revanche, l'aspect de la ville, son visage, n'évoquaient que faiblement le tempérament, l'art, le climat italiens. L'historien qui, à cette époque, écrivait : « Turin, c'est la ville des soldats et des couvents — *semi soldatesca, semi fratesca* — on n'y entend que le bruit des cloches et des tambours », exagérait un peu, pas trop cependant. Elle était encore commerçante, nous venons de le voir ; demain elle allait être parlementaire, s'éveiller à la vie politique, se passionner pour la cause de l'Unité : elle gardait toujours quand même sa physionomie bien à soi, plus piémontaise qu'italienne. Le voyageur qui descend du nord s'arrête rarement à Turin ; il n'y trouve ni le ciel, ni la beauté qu'il cherche. De la régularité, de la force ; des monuments majestueux

et symétriques ; un art de second ordre, celui des *Guarin* et des *Juvara ;* un climat plutôt sévère ; des hommes plutôt rudes ; mais rien, ou très peu, de ce charme, de cette élégance, de cette fantaisie, de ce ciel limpide, de ce climat tendre, de ces merveilles d'art, que l'on compte trouver au débouché des Alpes.

A l'époque où nous allons vivre, elle apparaît surtout comme une capitale en voie d'agrandissement. Elle construit avec fureur. Le vieux Turin rejoint ses faubourgs, et ses faubourgs s'allongent. Des campagnes voisines, si prolifiques, accourt plus de main-d'œuvre qu'elle n'en désire. Sa population grossit. Ses princes, Charles-Félix l'intransigeant, et ce tragique Charles-Albert, et ce gai luron de Victor-Emmanuel ne songent qu'à l'embellir. Des événements politiques considérables mûrissent qui vont lui faire jouer un grand rôle. Des ailes lui poussent. Elle se sent appelée à de formidables destins, tandis que dans l'ombre, en marge de sa vie politique, financière, commerciale, en dessous de ce tapage de marchés et d'idées, de sonneries et de cloches, mûrissent deux merveilles, issues de son âme charitable, l'une des plus compatissantes qui soient, l'Œuvre de *saint Joseph Cottolengo* et celle de *saint Jean Bosco*, deux sœurs jumelles, qui naîtront côte à côte, au delà des anciens bastions, dans la plaine arrosée par le sang des martyrs protecteurs de la cité.

# CHAPITRE II

## UNE VOCATION MERVEILLEUSE ET TOURMENTÉE.

*Un gros bourg du Montferrat: Châteauneuf d'Asti. — Naissance du saint. — La mort du père. — Un modèle d'éducation maternelle. — Trois frères bien différents. — Un songe qui orientera toute une vie. — Le petit jongleur apôtre. — Première communion. — Au retour d'un sermon de mission : rencontre providentielle. — La mémoire prodigieuse d'un petit homme. — Don Calosso, premier maître de latin. — La méchanceté d'un aîné. — Premier arrêt, première épreuve. — A la grâce de Dieu ! — Valet de ferme. — Reprise des études. — Mort soudaine de Don Calosso. — Une tentation tragique. — Seconde séparation : Châteauneuf et ses modestes cours de latin. — Une année perdue. — Confirmation du songe prophétique.*

A l'est de Turin, dans le triangle que forment, entre la vieille capitale et Alexandrie, le *Pô* et son copieux affluent le *Tanaro*, s'étend une des régions les plus fertiles du nord de l'Italie, le *Haut-Montferrat.* Pays de douces collines ondulées qui n'atteignent jamais 500 mètres, et au pied desquelles rient au soleil les petites vallées qui annoncent déjà la vaste plaine du Pô.

Vue de haut cette région apparaît à l'œil comme une série de taupinières géantes surgies du sol, à peu de distance les unes des autres, au milieu d'un vaste champ fertile. Sur ces mamelons mûrissent les grands crus d'Italie : l'*asti* écumant, le rude *barbera* au goût de pierre à fusil, et aussi le petit muscat sucré qui garde tout le parfum de la grappe.

Sur toutes les pentes on ne voit que pampres et mûriers ; mais en bas, dans la plaine, ce sont les grasses prairies où s'ébat le bétail qui n'est pas parti aux Alpes et des cultures infinies de blé, de maïs, d'avoine, de chanvre et de seigle. Riche, très riche contrée qui, instinctivement, fait songer à notre Côte-d'Or, dont elle a le visage, les produits et le soleil.

Une population très dense y vit du travail de la terre, et les villages, pressés les uns contre les autres, tantôt s'accrochent aux flancs des côteaux, tantôt se détendent à l'aise au creux de la vallée. Traversée par une chaude soirée de juillet, entre la moisson couchée au sol et la vendange qui mûrit, cette terre donne une impression d'aisance et de joie peu communes. Le soleil rit sur les maïs jaunissants, les vignes dressent leurs ceps lourds de grappes, les meules de gerbes piquent les cultures de leur grosse tache blonde, tandis que, dans la paix du soir, un chœur de moissonneurs ou de faneuses entonne à trois voix une vieille romance d'amour.

Au seuil même de cette région, après avoir dépassé *Chiéri*, qui est à dix-huit kilomètres de Turin, le promeneur rencontre à cheval sur une forte colline un gros bourg qui l'enveloppe toute : *Châteauneuf d'Asti.* Les ruines d'un manoir féodal couronnent son faîte, et, de-ci de-là, en montant à travers les rues tortueuses du pays, on voit affleurer des restes de fortifications. Châteauneuf, au Moyen Age, a dû soutenir plus d'un siège, à l'époque de la Ligue Lombarde et au temps des Guelfes et des Gibelins.

De nos jours elle est célèbre parce que sur son territoire sont nés deux saints : le Bienheureux Cafasso et saint Jean Bosco.

A proprement parler, ce n'est pas à Châteauneuf d'Asti que ce dernier a vu le jour. Ses parents habitaient un paquet de maisons — dit *Les Becchi* — situé à cinq kilomètres de Châteauneuf, au hameau de *Murialdo*, dépendant de la commune et de la paroisse de Châteauneuf.

C'est le 16 août 1815 qu'il naquit, de François-Louis

Bosco et de Marguerite Occhiéna, et le lendemain, au baptême, on lui donna les prénoms de Jean-Melchior. Le père de l'enfant était un tâcheron, qui louait ses bras pour faire vivre sa famille. Il avait bien au soleil, en plus de sa maisonnette, quelques arpents de sol ; mais ils ne suffisaient pas à assurer la subsistance des six bouches du logis ; car l'humble maison des Becchi abritait, en plus de sa vieille mère septuagénaire, sa femme, un fils de douze ans, Antoine, issu d'un premier mariage, et les deux garçons qu'il avait eus de Marguerite Occhiéna, Joseph et Jean. Heureusement les époux Bosco étaient jeunes — lui trente et un ans, elle vingt-sept — et le travail ne les effrayait pas. En dépit de la dureté des temps, on arrivait donc à vivre.

Les Becchi éparpillent leurs huit ou dix feux au sommet d'une de ces faibles ondulations qui sillonnent la plaine depuis Chiéri. Quelques maisonnettes d'ouvriers des champs, la villa d'un propriétaire rural assez cossu, quelques prés dévalant les pentes, un four banal en avant de l'agglomération, et, partout où le regard s'étendait, un moutonnement de collines, couvertes de bois touffus, où jadis se réfugiaient les déserteurs des armées de Napoléon : telle était la figure du hameau. Face à soi, sur une langue de terrain qui clôt l'horizon à l'est, le clocher de *Buttigliéra*, dominant le paysage, tel un doigt levé vers le ciel. Cadre charmant où toute cette nichée de braves cœurs aurait pu vivre heureux, si le malheur, à deux ans de là, n'était venu fondre sur la jeune famille.

Un soir de mai François Bosco, après une rude journée de peine qui l'avait mis tout en sueur, commit l'imprudence d'entrer dans la cave du propriétaire voisin chez qui il travaillait. Il en sortit avec une pneumonie violente, qui en quatre jours le mena à la tombe. C'était le plus lointain et le plus douloureux souvenir d'enfance du petit Jean Bosco. Plus tard, à trente ans de là, il se le rappelait encore. Par les soirs d'été, lorsque entouré des premiers enfants de son patronage de Turin, il évoquait sa petite enfance

devant leurs yeux attentifs, plus d'une fois on l'entendit retracer la terrible scène : « Je n'avais pas deux ans quand mourut mon papa, disait-il, et ses traits, je ne me les rappelle plus. Je ne me souviens que de ces mots de ma mère : « Te voilà sans père, mon petit Jean ! » Tout le monde sortait de la chambre funèbre, mais moi je m'obstinais à y rester. « Viens Jean, viens, insistait ma mère tendrement. — Si papa ne vient pas, je ne veux pas m'en aller, répondais-je. — Allons, viens, mon petit, ton père, tu ne l'as plus. » Et sur ces mots la sainte femme, éclatant en sanglots, m'entraînait. Je pleurais, parce qu'elle pleurait, car, à cet âge, que peut comprendre un enfant ? Mais cette phrase : Te voilà sans père, mon petit Jean, m'est toujours restée dans la mémoire. Depuis cette première douleur, et jusqu'à l'âge de cinq ans, je n'ai pas gardé de mon enfance d'autre souvenir. »

Un jour, priant aux pieds de sa tombe à Valsalice, le cardinal Begin, archevêque de Québec, soulignait du doigt une ligne de l'épitaphe : *Orphanorum Pater*, Père des orphelins ! Que de milliers il en a recueillis au cours de sa vie ! Qui sait si le fleuve de charité qui abreuva leur misère à tous n'avait pas pris sa source dans cette précoce douleur d'enfant, qui à deux ans s'entend dire : « Jean, tu n'as plus de père ! »

Le chef de la famille disparu, sa veuve prit en mains les rênes du commandement, et l'on vit alors quelle maîtresse femme était cette paysanne sans lettres, mais dont la foi valait toutes les expériences. Le travail de ses bras, son courage, sa belle humeur et sa confiance en Dieu firent marcher la maison comme au temps de son mari. Sa belle-mère, infirme et presque toujours clouée au lit, reçut tous les soins qu'elle attendait, et trôna au milieu de l'humble logis comme l'aïeule la plus vénérée ; ses fils, ses trois fils, entre qui elle ne faisait pas de différence, quoique le premier sortît d'un autre lit, furent élevés avec douceur et fermeté dans l'exercice des vertus chrétiennes par cette mère admirable, qui de vingt-neuf à quarante-

cinq ans n'eut plus un instant de repos qu'elle ne les eût vus établis, chacun dans sa voie.

***

Nous voudrions pouvoir nous étendre plus longuement sur cette éducation distribuée à trois petits chrétiens, pendant quinze ans, par la plus humble des paysannes : nos lecteurs apprendraient de cette femme l'art d'être mère au sens complet du mot. Mais, limités par l'espace, il faut que nous nous en tenions à une brève esquisse qui, à quelques-uns, nous le soupçonnons, apparaîtra comme un tableau trop léché, un décalque de l'idéal sur la réalité. Il ne tiendrait qu'à nous cependant d'intercaler entre chacun de ces traits un exemple vivant, tiré de l'histoire intérieure de cette chaumine enfumée des Becchi.

Elle avait, cette pauvre piémontaise sans lettres, le sens inné de l'éducation. Rien ni personne, pas plus le prêtre en chaire ou au catéchisme, que l'instituteur à l'école, ne peuvent remplacer la mère : elle seule fait les cœurs. Tâche sublime, que Marguerite Bosco avait instinctivement comprise. Aussi comme elle s'y appliquait !

A la base de cette éducation comme à son sommet, il y avait Dieu. Chaque matin et chaque soir, devant le crucifix, les trois bambins en file, avec les deux femmes par derrière, s'agenouillaient, et la prière de ces cinq cœurs demandait le pain de chaque jour, le courage pour le devoir, le pardon de toute faute. A peine la raison était-elle éclose dans ces petites cervelles, qu'on les conduisait au prêtre pour l'aveu des premiers péchés. En toute occasion on leur rappelait la présence du grand témoin de nos actes et de nos pensées, témoin qui demain en sera le juge. « Dieu vous voit, mes petits, répétait souvent la mère, Dieu vous voit. Moi je puis être absente : Lui est toujours là. » Et cette pensée du Créateur, elle saisissait la plus petite occasion pour la graver au cœur de ses fils, dans la variété de ses aspects. Par une nuit étoilée, au seuil du logis elle leur disait :

« Tous ces astres merveilleux, c'est Dieu qui les a mis là-haut. Si le firmament est si beau, que sera-ce du paradis ? » Ou bien, devant une de ces aurores magnifiques, qui jetait sur la ceinture neigeuse des Alpes fermant l'horizon des teintes d'escarboucle sans pareilles: «Que de merveilles le bon Dieu a faites pour nous, mes enfants ! » La grêle avait-elle ravagé, en tout ou en partie, l'humble vignoble de la famille : « Courbons la tête, mes enfants, murmurait-elle. Le bon Dieu nous les avait données ces belles grappes, le bon Dieu nous les reprend. Il est le Maître. Pour nous c'est une épreuve ; pour les méchants c'est une punition. » Et quand par les soirs d'hiver, pelotonnés autour d'une bûche flambante, la famille entendait siffler le vent du nord ou la pluie glaciale marteler le toit : « Mes petits, comme nous devons aimer le bon Dieu qui nous fournit le nécessaire. Il est vraiment notre père, notre père qui est aux cieux. »

Et pourtant en ces années terribles le nécessaire, dont cette mère remerciait Dieu, se réduisait parfois à bien peu de chose. 1815 et 1816 furent pour le Piémont particulièrement durs, en raison de gels tardifs et d'une sécheresse sans pareille, qui réduisirent à néant les moissons du pays. La pauvre maison des Becchi conservait le souvenir cruel d'un soir où l'on n'avait plus rien, absolument rien à se mettre sous la dent. Depuis deux jours un ami battait la campagne et les marchés pour acheter à n'importe quel prix de quoi nourrir ces cinq bouches : peine perdue ; il était revenu les mains vides. La pauvre femme ne savait plus à quel saint se vouer, en face de ces trois petits et de leur grand'mère exténués de faim. Il restait bien dans l'étable les deux bonnes bêtes auxquelles toute famille paysanne demande une part de sa subsistance quotidienne : une vache et son veau ; mais en sacrifier une n'était-ce pas, si la disette se prolongeait, aventurer l'avenir? L'âme de Marguerite était perplexe : c'était donc le moment de prier. La famille réunie se mit à genoux pour implorer le conseil d'en-haut : après quoi, comme décidée par sa prière, la mère aidée du voisin pique droit à l'étable. Quelques

minutes après le veau était abattu ; quelques heures après tous ces estomacs apaisaient les souffrances qui les torturaient depuis des jours.

***

Ce n'était pas seulement aux besoins du corps que songeait cette mère vigilante : plus qu'à tout elle pensait à la formation de l'âme, et elle commençait par nourrir les pensées de ses enfants de la pure doctrine de la foi. Elle ne savait ni lire, ni écrire, cette femme, mais tout son catéchisme elle l'aurait récité par cœur, et l'Histoire Sainte en entier et surtout la Vie de Notre-Seigneur. De sa mémoire toute cette doctrine de vie passait, ânonnée patiemment, dans celle de ses garçons. Elle eût été un peu excusée par ses soucis quotidiens de s'en remettre pour ce travail au zèle du curé de Châteauneuf ; mais en Italie, de nos jours encore, hélas ! les catéchismes d'enfants n'ont lieu qu'en carême, et pour ses petits c'était dix kilomètres à parcourir chaque jour : elle préféra leur enseigner elle-même tout ce qu'elle savait, quitte à faire contrôler et achever l'ouvrage par le curé de la paroisse. Cette instruction chrétienne précoce, tombée des lèvres de sa mère, nous explique bien des choses de l'enfance tourmentée et pourtant si curieuse du petit Jean Bosco.

Les trois garçons étaient aussi tenus à l'écart des compagnies dangereuses. Certes elles étaient rares alors, mais la brebis galeuse, capable d'infecter l'étable entière, se rencontre partout, et toujours ; et de mauvais camarades les petits Bosco en coudoyaient, sans le savoir. Mais elle, la mère, savait.

« Maman, pouvons-nous aller jouer avec un tel qui nous appelle ?

— Oui, mes petits. »

Et les enfants couraient joyeux sur l'aire devant la porte.

Mais parfois c'était un « non » très décidé qui répondait

au désir des enfants, et alors pour tout l'or du monde ils n'auraient franchi le seuil du logis.

De combien de vertus cette humble demeure n'était-elle pas le théâtre ! Avant toutes choses Marguerite voulait que ses enfants fussent des travailleurs : pas l'ombre d'oisiveté dans leurs journées ! A quatre ans, le petit Jean effilochait déjà les tiges de chanvre ; plus tard, lui comme ses frères aidaient aux humbles travaux domestiques : couper du bois, puiser de l'eau, éplucher des légumes, balayer les chambrettes, mener les bêtes aux champs, nettoyer l'étable, gauler les arbres du pré, ramasser les branches mortes dans les bois voisins pour alimenter la flamme sous la marmite, suspendre les grappes de maïs, pour les faire sécher, aux montants du balcon, surveiller la cuisson du pain, traire les vaches, que sais-je encore ? On travaillait aux Becchi.

Et l'on menait une vie volontairement dure. Cette mère prévoyante voulait préparer ses fils aux difficultés de l'existence en leur faisant une âme résistante à tout. Dans l'humble chaumière le soleil faisait lever tout le monde été comme hiver ; pas de grasses matinées ; on se secouait, et puis, hop, debout ! Le petit déjeuner était réduit à sa plus simple expression : une tartine de pain sec ; les marches à pied, bien longues, n'effrayaient aucune de ces petites jambes, et nous verrons plus tard Jean se rendre quatre fois par jour en classe au prix de vingt kilomètres ; le soir, si un mendiant de passage demandait leurs services, ou, la nuit, si un voisin malade faisait appel à leur charité, nos gars étaient debout et se prêtaient à toute espèce de bon office ; quand ils regagnaient leurs lits, ce n'était pas un matelas de laine ou de varech qui les accueillait, mais la rude et saine paillasse de feuilles de maïs. Éducation solide, un peu à la spartiate, qui fit de ces trois enfants de rudes gaillards, ne rechignant jamais devant une corvée un peu rude.

Ils ne rechignaient pas non plus devant l'ordre le plus insignifiant de la mère. Maman Marguerite voulait être

obéie, et elle l'était. Chaque jeudi elle partait pour Châteauneuf au marché avec son beurre et ses œufs, et, avant de partir elle distribuait sa tâche à chacun des garçons. Au retour, l'après-midi, avant de sortir du panier le morceau de pain bénit qu'elle leur rapportait chaque fois, il fallait qu'ils rendissent des comptes. « Antoine, Joseph, Jean, voyons si mon travail est fait, et bien fait. » Et chacun des trois garçons de montrer qu'il avait pleinement obéi à sa mère. « C'est bien, disait alors Marguerite, heureuse et fière, c'est bien, voici votre morceau de pain bénit. »

On était pauvre aux Becchi, très pauvre, mais précisément pour cela, il y avait toujours place pour le mendiant qui heurtait. Comme l'on savait le logis hospitalier, les clients ne faisaient pas défaut. La plupart du temps c'était ou de vrais misérables, ou des colporteurs de passage ; quelquefois aussi des déserteurs de l'armée de Napoléon cachés dans les bois voisins, ou d'authentiques bandits traqués par la maréchaussée. La nuit tombée, ces gens venaient frapper à la bonne porte, qui s'ouvrait toujours. Au voyageur de passage on tendait l'écuellée de soupe et la tranche de *polenta* et on lui montrait dans la paille voisine la place qui l'attendait. Parfois il n'avait pas le temps de s'y blottir, car au bas de la montée apparaissaient déjà les carabiniers royaux : il fallait décamper par une porte pendant que ceux-ci, entrés par l'autre, étaient priés de s'asseoir, de boire un coup de vin, de se chauffer à leur aise, et de faire comme chez eux. Il arriva même un certain jour que ces malheureux n'eurent pas le temps de fuir, et se cachèrent tremblants dans l'étable, séparés des gendarmes par un mur de rien, au travers duquel ils pouvaient suivre les propos inquiétants de Pandore racontant sur les traces de qui il marchait. Mais jamais sous le toit de Marguerite le droit d'asile ne fut violé : la maréchaussée savait que la maison s'ouvrait à tous, à eux comme à leurs clients, sans distinction, en toute charité et, à cause de cela, leurs investigations s'arrêtaient au seuil de la bonne de-

meure. Et tous ces braves amis comme les appelait Marguerite, quand l'heure de se retirer était venue, ne manquaient pas, au moins en signe de gratitude, de ployer les genoux avec la famille, retrouvant au fond de leur mémoire quelques bribes de prières pour répondre au *Pater* et à l'*Ave*. Avant de quitter le toit charitable, les colporteurs laissaient même souvent la bonne hôtesse jeter dans leur pacotille un regard qui voulait s'assurer qu'ils n'allaient pas vendre de la marchandise dommageable aux âmes.

Toutes ces vertus dont l'exemple façonnait lentement le cœur de ses garçons, Marguerite s'ingéniait à y plier ses fils plus par la douce fermeté de ses procédés, que par l'accent de l'autorité qui en impose la pratique. Avec un sens exquis de la mesure, elle savait se tenir à égale distance de la sévérité qui enfle la voix, se montre intraitable, recourt aux moyens de violence, et de la fausse douceur qui tente d'arriver à ses fins par des flatteries, des cajoleries, des prières. Pas plus de sottes caresses que de cris farouches : le calme, la sérénité, la maîtrise de soi, la vraie douceur, armes puissantes, presque toujours victorieuses. Elle ne frappait pas ses enfants, mais elle ne leur cédait jamais ; elle menaçait de sévir, mais se rendait au premier signe de repentir ; elle fermait les yeux sur ces vétilles qui prennent tant d'importance aux yeux de certains parents modernes, mais elle les ouvrait bien grands sur les tendances fâcheuses de ses fils pour les redresser sur l'heure ; elle souriait aux accès de joie tapageuse de ses garçons, mais elle ne leur passait aucun caprice. Surtout, oh oui surtout, elle inspirait à ses enfants, pour se faire obéir, une tendresse très vive à son égard et une crainte extrême de lui déplaire. Et ce double sentiment, nourri au cœur de ces trois petits chrétiens, la faisait arriver à ses fins.



Ils n'étaient pourtant pas commodes ces garçons. Trois têtes, trois natures différentes.

Antoine, l'aîné, le demi-frère, violent, grossier, jaloux, sans la moindre délicatesse de sentiment, fier de sa supériorité d'âge et de ses muscles solides, peu doué du côté de l'esprit, sachant tout de même lire et écrire, mais plein de mépris pour tout ce qui n'était pas travail physique : au demeurant, quoique bourru, susceptible de bons mouvements.

Joseph, doux, tranquille, pas gênant pour deux sous, et d'un esprit ingénieux : il savait tirer parti de tout, et on ne le trouvait jamais à court de moyens. Il eût fait un excellent commerçant, si la vie des champs ne l'eût retenu au pays.

Jean, au contraire, avait une nature ardente et volontaire tout à la fois ; intelligent et sérieux, il parlait peu et observait beaucoup. Cette petite tête ronde, solide, couverte de cheveux frisés, cachait une énergie de vouloir rare, et un talent d'imitation sans pareil ; avec cela du cœur, beaucoup de cœur, et un sentiment inné du devoir ; ajoutez à tous ces dons une imagination jamais en repos qui, du seuil de son enfance jusqu'au terme de sa vie, ira sans cesse échafaudant, aujourd'hui des divertissements nouveaux, demain des rêves, plus tard de vastes projets d'apostolat.

S'entendaient-ils entre eux ces trois frères ? Joseph et Jean, parfaitement, et cela tant qu'ils vécurent ; mais avec Antoine c'était tout autre chose. Il abusait de son titre d'aîné pour essayer d'imposer ses volontés, de sa force pour dominer ses frères. Comme nous le verrons, si l'enfance du petit Jean fut une enfance douloureuse, ce fut Antoine, son demi-frère, qui la lui fit. De neuf à quinze ans, c'est inouï ce que ce petit eut à souffrir de son aîné, dont l'envie s'obstinait à vouloir faire de lui un paysan, alors que Dieu, par mille signes manifestes, témoignait qu'Il l'avait élu au service des âmes.

Cette jalousie méchante s'exprimait parfois brutalement à l'égard de ses frères. Que de fois maman Marguerite dut intervenir pour soustraire ses fils aux coups de poing d'Antoine, ou pour les consoler après une bataille, où

évidemment leurs forces, même alliées, avaient eu le dessous ! Dans ces moments-là, dominant la douleur qu'elle ressentait de voir ses propres enfants battus par celui qui n'était pas d'elle, elle se contentait de faire honte à ce grand garçon, de neuf ans plus âgé que ses frères, d'abuser ainsi de sa force. Celui-ci prenait parfois l'observation en mauvaise part, et déchargeait le reste de sa mauvaise humeur sur cette mère si patiente. On le vit même, à certains jours, serrer le poing et s'avancer sur elle menaçant, des paroles mauvaises aux lèvres. « Ah, marâtre, grondait-il, marâtre ! Si je ne me retenais pas... »

Marguerite, dont le bras nerveux aurait pu, avec deux soufflets, refroidir cette colère, reculait d'un pas, et très calme, les yeux dans les yeux de son beau-fils, elle disait à l'enfant déchaîné : « Tu es injuste, Antoine, et la colère te rend méchant. Je t'ai toujours appelé mon fils parce que je t'ai toujours regardé comme tel, étant l'enfant de mon cher François, ton père. Tu sais bien que si je voulais je pourrais te donner la correction que tu mérites : mais non. Jamais avec mes fils je n'emploierai de tels moyens. Tu es mon fils, et je ne te battrai pas. Fais maintenant ce que tu veux. » Et elle le plantait là, abasourdi, confus, mâté par cette magnifique maîtrise de soi qui, avec le temps, transforma cette nature violente en un parfait honnête homme, estimé et recherché de tout son entourage.

Plus tard, quand Jean, devenu prêtre, se verra entouré d'une multitude de petits, il évoquera toutes ces scènes de son enfance, il reverra sa mère aux prises avec trois volontés de garçons pas toujours dociles et souples, il se rappellera tous les procédés de patience, de douce fermeté, de souriante autorité qu'elle déployait pour en venir à bout, et il essaiera de copier sa mère. Cette humble femme illettrée fut donc sans le savoir la formatrice de sa pensée. Dans un chapitre à part nous admirerons le rare génie d'éducateur de cet homme ; mais si, par ses œuvres, ses leçons et ses écrits, il se classe parmi les grands noms de la pédagogie moderne, il le doit d'abord aux exemples que

son enfance et son adolescence purent contempler, aux Becchi, sous l'humble toit familial.



Et nous voici arrivés à la première page mystérieuse de cette enfance, à celle qui aiguillera pour jamais la vie de Jean vers le sacerdoce. Le surnaturel qui, au dire du second rapporteur de la Cause du saint, le cardinal Vivès y Tuto, a envahi plus qu'aucune autre cette existence, va pour la première fois se manifester. Un songe, un simple songe, mais qui, tel un leit-motiv, se répétera à tous les instants graves de sa vie, jeta, vers l'âge de neuf ans, cette petite âme en émoi. Il lui semblait, dit-il au réveil, se trouver, devant sa porte, au milieu d'une multitude d'enfants hurlant, criant, blasphémant, polissonnant. A coups de raisons d'abord, à coups de poing ensuite il voulait les faire taire. Mais un personnage mystérieux s'approchant lui dit : « Non ! pas de violence ! De la douceur ! De la douceur, si tu veux gagner leur amitié. » Alors ces garnements qui, pour un instant s'étaient mués en fauves de toute espèce se transformèrent en agnelets timides et dociles, tandis qu'une voix caressante de femme, surgie au milieu de cette scène, lui disait : « Prends ta houlette et mène-les paître. Plus tard tu comprendras le sens de cette vision. »

Le matin, Jean n'eut rien de plus empressé que de raconter son rêve étrange, et chacun de l'expliquer à sa façon. « Tu deviendras peut-être gardien de moutons, de chèvres, et d'autres animaux », dit placidement Joseph. « A moins que tu ne deviennes chef de brigands », repartit amèrement Antoine. « N'attachons pas d'importance à un songe », murmura la sage grand'mère. Mais Marguerite Bosco enveloppant son fils d'un long regard d'amour, pensa : « Qui sait si, un jour, il ne deviendra pas prêtre ? »

C'était elle qui voyait juste. De fait, dans les années qui suivirent, le petit Jean s'ouvrit, à plusieurs reprises, à sa mère, de son ardent désir de devenir prêtre.

« Prêtre ! Prêtre ! répondait sa mère, c'est bientôt dit. Mais pourquoi veux-tu le devenir ? Quelle idée te pousse ?

— Écoutez, mère, répondait Jean, si je puis arriver un jour au sacerdoce, je consacrerai ma vie aux enfants. Je les attirerai à moi. Je les aimerai et m'en ferai aimer. Je leur donnerai de bons conseils, et me dépenserai sans mesure pour le salut de leurs âmes. »



Ce programme d'apostolat il le mettait déjà en pratique, autour de lui, aux Becchi. Pendant un court séjour qu'il avait fait à l'âge de neuf ans chez une de ses tantes, servante du curé de *Capriglio*, il avait appris à lire très couramment, et ce modeste talent lui permettait d'animer les longues veillées d'hiver. Dans les métairies du hameau c'était à qui posséderait le petit lecteur, tant il savait donner à son récit de la couleur et de la vie. Juché sur un escabeau, ou sur une chaise, pour bien dominer son monde, il entamait la lecture des *Reali di Francia* devant le plus simple, le plus divers et le plus attentif des auditoires : et pendant des heures et des heures, ces braves Piémontais restaient là, suspendus aux lèvres du petit Jean. Inutile de dire que la séance s'enclavait entre deux beaux signes de croix et deux fervents *Ave Maria.*

A la belle saison c'était bien autre chose : le lecteur se muait en jongleur, paillasse, saltimbanque. Dans un bout du pré des Bosco, qui dévalait à droite du logis, il étendait une corde d'un poirier à un cerisier, déroulait à terre un tapis, et l'après-midi du dimanche exécutait devant un public nombreux, où tous les âges se coudoyaient, un programme complet de jongleur. Gymnaste, il multipliait les sauts périlleux, faisait la roue, marchait les pieds en l'air, opérait des rétablissements prodigieux ; prestidigitateur, il décuplait une douzaine d'œufs, changeait l'eau en vin, étranglait un poulet et le ressuscitait, arra-

chait des pièces de cent sous du nez de ses spectateurs ; bateleur, il sautait, courait, dansait sur la corde lisse, s'y suspendait d'un pied, puis de deux, enfin exécutait mille tours d'audace et de souplesse. Dans sa pensée tout ce programme d'amusements n'était qu'un moyen, le meilleur de tous, pour amener à soi les gens du hameau, qui devaient payer leur écot en récitant au préalable un bon chapelet et en écoutant, un peu tronqué sans doute, mais assez fidèle quand même, le sermon du curé de Murialdo.

Il y avait bien parfois un essai de résistance dans l'auditoire, quelques murmures sourds, des tentatives d'évasion momentanées, mais d'un ton décidé Jean mettait le marché en mains : « C'est à prendre ou à laisser : mes tours sont pour ceux qui récitent le chapelet. Si vous vous éclipsez à ce moment-là, je vous prierai de ne pas revenir pour le divertissement. » Et tout le monde restait. Étrange petit bonhomme ! Ses dix ans s'imposaient d'autorité à ces enfants, à cette jeunesse, à ces hommes mûrs, dont son cœur d'apôtre tentait déjà d'aiguiller les pensées vers le ciel.

A quoi tenait ce précoce succès d'un petit paysan presque sans lettres ? A deux causes que tout au long de sa vie nous retrouverons agissantes : le Ciel l'avait doué d'une attirance incontestable à l'égard de la jeunesse, et son effort personnel travaillait sans cesse à entourer son action d'un prestige qui la fît agréer de tous.

Ce prestige, aux Becchi, il le devait à son talent d'acrobate. Il ne l'avait pas trouvé dans son berceau : pour amener son corps à ce point d'agilité merveilleuse, le jeu de ses doigts, de ses membres, de toute sa personne à ce degré de souplesse, il avait dû en observer des bateleurs sur les champs de foire ! Il avait dû en multiplier des exercices solitaires dans son bout de pré, hors de tous témoins ! Quand il accompagnait sa mère au marché, si quelque acrobate attirait autour de ses tréteaux la foule des badauds, on était sûr d'y voir au premier rang le petit

Jean, tout yeux, tout oreilles, épiant le moindre geste de l'homme pour surprendre son secret. Il s'en retournait au logis avec sa provende d'observations, et de suite, avec ses premiers loisirs, et la permission de sa mère, il se mettait à reproduire le programme du saltimbanque. Huit fois, dix fois il se cassait le nez, ou ratait son tour de passe-passe, mais il s'acharnait au métier et finissait par vaincre l'obstacle. Esprit d'observation, corps docile au commandement et souple dans toutes ses parties, don rare d'imitation, audace entreprenante, il avait tout pour réussir. Cette audace, nous le verrons, il la portera à travers toute son existence : c'est elle qui le lancera en des entreprises jugées folles par le commun des hommes. Alors, comme aux jours de son enfance, il demeurera le petit danseur de corde qui, quoique le cœur lui tremble, s'avance sur la ligne de péril, la franchit d'un pas assuré et touche victorieusement au but.

Quand on montre une telle précocité d'esprit, un amour du bien aussi agissant, une telle possession de la doctrine chrétienne, il semble que l'on possède ce qu'il faut pour s'approcher du sacrement de l'Eucharistie. Mais hélas, par de sourdes infiltrations, les pratiques jansénistes avaient glissé de Savoie en Piémont et dans le diocèse de Turin on n'était admis que vers douze ou treize ans à communier pour la première fois. Pour Jean on fit cependant une exception : à dix ans et demi il put recevoir Dieu dans son cœur sous les espèces eucharistiques. Ce fut au temps de Pâques, à la fin de mars 1826, qu'il reçut à l'église paroissiale de Châteauneuf l'hostie divine pour la première fois. De ce grand événement il ne nous reste comme souvenirs bien précis que les conseils donnés au soir de ce jour par maman Marguerite à son plus jeune fils :

Mon fils, lui dit-elle, j'ai la douce confiance que Dieu a vraiment pris ce matin possession de ton cœur. Promets lui de te conserver bon et pur jusqu'à la fin de ta vie. Communie souvent, mais prends garde aux sacrilèges ; et pour cela confesse-toi avec franchise. Sois obéissant, rends-toi volontiers au catéchisme et au sermon, et fuis comme la peste les mauvais compagnons.

Sur le manuscrit où Jean nota plus tard ces sages avis, on lit à leur suite :

Je m'efforçai de mettre en pratique ces recommandations, et dès ce jour il me sembla que ma vie s'améliorait. J'appris surtout à obéir, à me soumettre, moi qui auparavant opposais souvent mon caprice aux ordres et aux conseils de qui me commandait.



A quelques semaines de là, au début du printemps de cette même année 1826, la Providence parut vouloir acheminer l'enfant vers le terme de ses désirs. Un incident, un tout petit incident, une conversation le long d'une route sembla devoir lui ouvrir l'accès aux études. Jusque-là on n'avait pu y songer : on était trop pauvre, chez les Bosco, pour payer une pension d'étudiant. En dépit de la vivacité de son intelligence et malgré la violence de son désir, Jean continuait donc à bêcher la terre. Il savait lire : c'était quelque chose ; mais c'était peu, et il allait avoir onze ans ! Quel retard sur tous les petits étudiants de son âge ! Ni sa mère, ni lui ne perdaient cependant l'espoir de jours meilleurs : ils attendaient l'heure de Dieu.

Elle sonna un soir d'avril. Cette année-là le jubilé, qui quelques mois plus tôt avait amené à Rome près de 400.000 pèlerins, venait d'être étendu à la chrétienté, et, au diocèse de Turin, on pouvait le gagner de mars en septembre. La famille Bosco, plus près de Buttigliéra que de Châteauneuf, résolut de suivre les exercices de cette paroisse qui, huit jours durant, convoquait les fidèles. Buttigliéra est à quatre kilomètres des Becchi : seize kilomètres à parcourir, pour entendre les deux sermons du matin, donnés de très bonne heure et les deux instructions du soir : les grâces du jubilé valaient bien ce dérangement !

Après la dernière prédication on revenait en groupes, dans la nuit déjà tombée, et, à l'amorce des chemins, qui prenait la direction des Becchi, qui celle de Capriglio, qui

celle de Murialdo. Un prêtre, un vieillard septuagénaire, rentrait ainsi chaque soir en compagnie de ces braves chrétiens : c'était Don Calosso, le chapelain de Murialdo. Malgré son grand âge, il avalait lui aussi ses seize kilomètres quotidiens pour mériter sur la fin de sa vie les grâces de pardon du jubilé.

Chemin faisant, il observait depuis le début de la semaine ce gamin aux cheveux frisés, à la démarche vive qui, un peu à part de tout le monde, semblait prolonger dans le recueillement la parole des missionnaires.

« Hé là, petit, lui dit-il, un soir, d'où viens-tu comme ça ?

— Des Becchi.

— As-tu au moins compris quelque chose au sermon de ce soir ?

— Mais tout, monsieur le curé.

— Oh tout, c'est beaucoup. Voyons : répète-moi quatre phrases de l'instruction et je te donne quatre sous.

— Quatre phrases du premier point ou du second ?

— De celui que tu veux. Te rappelles-tu au moins le sujet développé ?

— Mais oui : le prédicateur a parlé de la nécessité de ne pas renvoyer sa conversion.

— Et qu'a-t-il dit à ce propos ?

— Il y avait trois parties dans son discours : laquelle voulez-vous que je vous redise ?

— A ton choix.

— Eh bien, je vais vous les répéter toutes les trois. »

Et, sans broncher, le petit bonhomme dévida impeccablement les trois points de la première instruction de ce soir-là. *Au pécheur obstiné dans son vice il manquera certainement un jour le temps, la grâce et la volonté de la conversion.*

Autour du petit les braves gens du hameau s'étaient rassemblés, et les kilomètres de la route défilaient, défilaient sans qu'on y prît garde, tant le charme de cette parole enfantine, et l'étonnement que provoquait cette mémoire merveilleuse avaient captivé l'attention de tous.



MAISON NATALE DU SAINT, AU HAMEAU DES BECCHI· SUR LA COMMUNE DE CHATEAUNEUF D'ASTI.

La chambre où naquit le Saint se trouve au premier étage, en haut de l'escalier de bois.

L'unique porte d'en bas ouvrait sur la salle commune, où se réunissait la famille. L'étable est tout proche

Cette maison, demeurée en parfait état de conservation, est visitée par d'incessants pèlerinages.

« Bravo, dit Don Calosso, aux derniers mots de l'enfant, bravo ! Je vois que tu as bien retenu la première instruction : mais la seconde ?

— La seconde ? Vous la voulez toute aussi ?

— Non, dis-m'en quelques mots.

— Eh bien, voilà : ce qui m'a le plus frappé dans cet autre sermon, c'est la description de la rencontre de l'âme du damné avec son corps, quand les trompettes sacrées réveilleront l'humanité pour le jugement dernier. »

Et là-dessus le petit Jean se mit à réciter le dialogue qui, sur les lèvres du prédicateur, avait dramatisé la scène.

Le bon vieillard, devant une telle mémoire, ne put contenir son émotion. Prodigieux enfant que ce petit ! Quelle précocité de talent ! Et de suite, dans sa pensée, surgit la question : à qui, à quoi pourront servir ces dons ? Dans la vie, que fera cet enfant si bien doué ? Force utile, force perdue, force nuisible ? Qui sait ?

Et le dialogue entre le prêtre et l'enfant reprit inquiet, curieux, serré.

« Comment t'appelles-tu, mon fils ? Qui sont tes parents? Où vas-tu en classe ?

— Je m'appelle Jean Bosco ; j'ai perdu mon père à l'âge de deux ans : ma mère a cinq bouches à nourrir. Je sais lire, et un peu écrire.

— Tu n'as pas encore mis le nez dans une grammaire ?

— Qu'est cela ?

— Tu aimerais d'étudier ?

— Oh oui !

— Pourquoi ne le fais-tu pas ?

— Mon frère Antoine s'y oppose.

— Pourquoi ?

— Il dit qu'on en sait toujours assez pour travailler les champs.

— Pourquoi voudrais-tu étudier ?

— Pour devenir prêtre.

— Et pourquoi voudrais-tu devenir prêtre ?

— Pour amener à moi les enfants, leur enseigner la

religion et empêcher qu'ils deviennent mauvais. Je le vois bien, quand ils tournent mal, c'est que personne ne s'est occupé d'eux... Mais vous m'excuserez, monsieur le Curé. Me voici chez nous : je tourne ici pour monter aux Becchi. »

De fait, l'enfant et son groupe étaient arrivés au pied de l'éminence que couronne le hameau. La route n'avait paru longue à personne.

« Sais-tu servir la messe, mon petit Jean ? interrogea alors le vieillard en guise d'adieu.

— Un peu.

— Alors viens me la servir demain. J'ai quelque chose à te dire. »

L'enfant vint, et après sa messe le bon prêtre jeta encore quelques coups de sonde dans cette âme de petit paysan. Il en conclut qu'elle était appelée à un travail plus haut que celui de la terre. Il devait labourer, semer, récolter, engranger, oui, mais dans le champ des âmes.

« Dis à ta mère petit, de venir me voir, dimanche : et nous combinerons toutes choses en vue de ton avenir. »

Le dimanche suivant, Marguerite Bosco alla voir Don Calosso, et il fut décidé que chaque matin Jean viendrait à Murialdo prendre ses leçons de latin. Le reste de la journée il continuerait à travailler aux champs, car Antoine était toujours là qui veillait, jaloux, obtus et tyrannique. Il faillit même se fâcher tout rouge quand il apprit la décision prise ; il ne s'apaisa qu'à la pensée que ces fameuses classes ne commenceraient que six mois plus tard avec l'automne, quand à la campagne tous les gros travaux commencent à chômer.

***

Et ce fut une année délicieuse que l'enfant passa chez le bon recteur de Murialdo ! Il se la rappellera toujours avec émotion. Enfin il trouvait le prêtre qu'il avait toujours rêvé, bon, simple, paternel, et en même temps si pieux, si sage dans ses conseils, si ferme dans sa conduite !

Déjà, quoique bien petit, il avait souffert — c'est lui qui nous l'avoue — du ton distant des ministres du Seigneur. Il les saluait sur le chemin mais on ne répondait à son salut que par un coup de chapeau distrait : pas un mot, pas un geste qui approchât leur âme de la sienne. Ce n'est pas ainsi que sa petite âme catholique concevait le sacerdoce : il le voyait bien plutôt comme une immense bonté enveloppant hommes et choses, dans le sourire de la religion. Mais on vivait à une époque gâtée de jansénisme, où l'attitude opposée semblait de rigueur, pour inspirer aux fidèles le respect des choses mystérieuses et divines que le prêtre représentait.

Après trois mois de grammaire italienne, le petit Jean attaqua à Noël l'étude du latin. Les premières déclinaisons furent dures à mastiquer, nous confesse-t-il. Mais il s'acharna avec une telle ténacité sur l'obstacle, qu'à Pâques il avait déjà vu en entier la grammaire latine. « C'est un prodige de mémoire que votre fils, disait à maman Marguerite le bon Don Calosso toutes les fois qu'il la rencontrait. Il faut continuer de me l'envoyer. » Elle l'eût bien voulu la sainte femme, mais hélas ces pauvres heures de classe, dérobées au travail des champs, eurent, dès que le printemps parut, le don d'exaspérer à nouveau Antoine. Le petit Jean avait beau mettre les bouchées doubles au travail, n'étudier qu'en cachette, à l'aller et au retour ou le soir venu, quand tout labeur avait cessé, c'était inutile : la seule vue d'un livre rendait fou ce grand garçon de vingt-quatre ans, — fou et méchant. Un jour il n'y tint plus.

« En voilà assez, dit-il : je ne veux plus voir dans la maison toutes ces grammaires. On n'a pas besoin de ça pour vivre. Je suis devenu grand et fort sans avoir jamais mis le nez dans ces bouquins.

— Tu raisonnes très mal, répliqua le petit Jean.

— Il faudrait le prouver.

— Eh bien notre âne est encore plus fort que toi, et lui n'est pourtant jamais allé en classe. Voudrais-tu lui ressembler ? »

Antoine ne fit qu'un bond pour atteindre son frère, et l'abreuver de gifles : mais le petit bonhomme, à peine le trait lancé, avait déjà fui.

D'autres fois ce lourd paysan accablait l'enfant de sarcasmes pour lui faire perdre le goût de l'étude : « Voyez-vous ce petit monsieur, disait-il : ce n'est pas plus haut que ça, et ça veut étudier ! Et pourquoi ? Par paresse. Il veut vivre à son aise pendant que nous continuerons à manger notre polenta. Penses-tu que tous ici nous allons suer et peiner pour payer tes études ? Allons, ouste, empoigne-moi la bêche : notre logis n'a pas besoin de savants. »

Rencontrait-il son plus jeune frère un livre en mains, à l'heure où il ne pouvait vraiment faire autre chose — jour de pluie ou jour de fête, — il le lui arrachait, et le jetant au mur : « Je t'ai répété cent fois que je ne veux pas te voir le nez là-dedans. Tu es né pour être paysan comme moi : mets-toi bien ça dans la tête. »

La situation était trop tendue pour qu'elle pût durer longtemps. Maman Marguerite le comprit : à l'automne suivant, par amour de la paix, elle arrêta les leçons du petit ; et, comme ce geste, pourtant si douloureux à deux cœurs, ne suffisait pas à apaiser l'animosité de l'aîné, un soir de février elle se décida au grand sacrifice. « Mieux vaut t'éloigner, Jean, lui dit-elle entre deux sanglots. Tu vois, Antoine ne se calme pas. Pars à la grâce de Dieu : va chercher du travail dans les fermes avoisinantes. Si tu n'en trouves pas, pousse jusqu'à Moncucco et demande la famille Moglia : elle est riche, elle est bonne, elle t'accueillera. C'est donc entendu pour demain. »

Et le lendemain, un glacial matin de février 1828, son pauvre petit baluchon sous le bras, où deux chemises et quelques mouchoirs enveloppaient ses chers livres, il partit, le vaillant petit homme, à la grâce de Dieu.



Elle veillait sur ses pas, et, comme sa mère l'avait prévu elle le conduisait à Moncucco. Chez les Moglia, comme dans

toutes les fermes où il était passé, on ne voulait pas l'embaucher : à cette saison le travail manquait et les valets de ferme ne se louent qu'en fin mars ; mais il supplia tellement le chef de famille qu'on finit par le prendre. Il devait rester près de deux ans sous ce toit hospitalier, garçon de ferme modèle, qui, entré au pair, vit progressivement porter son salaire à quinze, vingt et trente lires annuelles, tant ses services étaient loyaux et honnêtes.

De treize à quinze ans il mena à Moncucco la vie des Becchi : en semaine il assumait le service de l'étable, et le dimanche, sur le fenil de la ferme, il réunissait les quelques enfants du hameau pour leur enseigner le catéchisme, leur réciter des bribes de prône, ou leur raconter de belles histoires. En été, c'était à l'ombre d'un mûrier qu'il tenait cet embryon de patronage rural, moins copieux, mais non moins attentif que celui de la bourgade paternelle. Plus violent que jamais son désir d'arriver au sacerdoce dévorait ce jeune cœur ; il en faisait même l'aveu à ses maîtres.

« Mais comment arriveras-tu à étudier, Giovannino ? demandaient ceux-ci. Il faut de neuf à dix mille francs pour faire un prêtre de nos jours : où les trouver ?

— Je ne sais, mais je suis sûr que j'arriverai. »

Et pour ne pas laisser rouiller les enseignements de Don Calosso il continuait à repasser aux champs, en gardant ses bêtes, ou à la ferme, les soirs de loisirs, la grammaire latine étudiée chez le bon prêtre.

Avec décembre 1829 la lourde épreuve sembla prendre fin. Un matin il croisa sur son chemin de pâture son oncle Michel Occhiéna, paysan enrichi dans l'élevage, qui lui avait toujours témoigné de la sympathie.

« Hé bien ! Jean, tu te plais chez les Moglia ?

— Comment voulez-vous que je m'y plaise ? Certes ici tout le monde est bon pour moi, mais que voulez-vous, je ne puis étouffer dans mon cœur le désir d'étudier, et je vois que les années passent, passent. Tout à l'heure je vais avoir quinze ans.

— Mon pauvre petit Jean ! dit l'oncle apitoyé. Allons,

laisse-moi faire : ramène ton troupeau à tes maîtres : empoigne ton baluchon et retourne aux Becchi. Je vais à Chiéri d'où je retourne ce soir ; en passant je causerai avec ta mère, et tout s'arrangera, tu verras. »

Heureux comme on peut se l'imaginer Jean vint donc prendre congé de ses bons maîtres. Ils étaient tellement attachés à lui, que ce fut la mort dans l'âme qu'ils virent s'éloigner le petit bouvier pieux, docile et travailleur qui pendant vingt-deux mois avait été, sous leur toit, comme un sourire de Dieu.

Aux Becchi, le soir de ce jour, sa mère ne voulut pas le recevoir, pour ne pas laisser croire à Antoine que ce retour au logis avait été concerté entre elle et son frère Michel. Le pauvre petit bonhomme, grelottant, dut donc attendre, dans un fossé voisin, le retour du marché de son oncle. Quand celui-ci, à la nuit tombante, passa, il recueillit son pauvre neveu transi et grimpa avec lui aux Becchi. Là il sut faire entendre raison au terrible frère, et Jean reprit sa place au foyer paternel.

Il n'était pas au bout de ses malheurs. Sollicités par ce brave homme d'oncle, les curés de Châteauneuf et de Buttigliéra se dérobèrent, quand on leur demanda de continuer les leçons de latin à l'enfant déjà dégrossi. « Trop de travail, dirent-ils tous deux, trop de travail ! Nous n'y arrivons pas. Comment pourrions-nous prendre cette responsabilité supplémentaire ? » Alors on retourna vers Don Calosso, auquel on aurait dû penser d'abord. L'âge, les infirmités l'avaient fait démissionner, et il vivait retiré à Murialdo même. Il accepta avec enthousiasme de reprendre son cher élève ; sa bonté alla même plus loin.

« Ne tremble pas pour ton avenir, mon petit Jean, lui dit l'admirable vieillard : j'y penserai, moi. Tant que je serai en vie, je t'aiderai, et si le bon Dieu me rappelle à Lui, mes dispositions sont prises pour te faire aller jusqu'au bout de tes études. » Tout obstacle paraissait donc levé, et la route s'ouvrait devant l'imagination émue de l'enfant

toute droite, bien claire, facile à parcourir. Comme il allait en dévorer les étapes !

Hélas ! Une dernière fois il vit se dresser entre le désir unique de sa vie et sa réalisation désormais assurée la volonté formelle de son aîné. Mais alors la mère intervint. Elle avait patienté jusqu'à ce jour dans l'espoir que sa douceur finirait par briser l'opposition d'Antoine. Voyant tous ses efforts inutiles, elle prit le parti qui allait assurer d'un seul coup la vocation de son plus jeune, la tranquillité de son foyer, et l'avenir de ses trois enfants : elle demanda aux tribunaux le partage des biens paternels. Antoine essaya de s'y opposer : ce fut en vain. Elle tint ferme, lasse de ces luttes où tout un bonheur humain et divin pouvait sombrer. Quelques mois plus tard ce partage fut prononcé, et, sans quitter le hameau, Antoine s'éloigna de la maison de famille. Enfin on allait pouvoir respirer !

A quelques jours de là Jean était installé chez Don Calosso. Son bonheur était complet.

Personne, écrivait-il plus tard, n'aurait pu en avoir une idée ! Don Calosso était pour moi l'ange du Seigneur. Je l'aimais plus qu'un père, je priais sans cesse pour lui, je me faisais une joie de le servir en tout. Mon plaisir était de me fatiguer à son service en témoignage de gratitude. En un jour, dans son humble logis, je réalisais autant de progrès qu'en une semaine aux Becchi.

Il semblait donc qu'on allait enfin pouvoir rattraper le temps perdu, et mettre les bouchées doubles. Qui oserait maintenant se jeter au travers de ses études ? Qui ? La mort.

Elle vint, brutale et inattendue, faucher d'un seul coup ce rêve d'adolescent. Un soir de novembre que le petit Jean était allé aux Becchi prendre un peu de linge frais, des gens de Murialdo accoururent lui annoncer que Don Calosso venait d'être frappé d'apoplexie. De toute la vitesse de ses jambes l'enfant fut au chevet de son bienfaiteur. Hélas, la paralysie cérébrale avait fait son œuvre, et le saint vieillard ne parlait déjà plus. Par signes il put cepen-

dant indiquer que sous son oreiller il y avait une clef, que cette clef ouvrait son secrétaire et que tout ce qui se trouvait dedans était pour lui, Jean. La pensée du bon prêtre était toujours lucide, et son intention, manifeste : par delà la tombe, il voulait, selon sa promesse, protéger la vocation de son disciple et la faire aboutir. Ceci se passait le 19 novembre ; le 21 au soir il expirait, à l'âge de soixante-quinze ans.

***

Jugez de la perplexité de cet enfant de quinze ans ! Cette mort imprévue allait le rejeter dans l'inconnu, et qui sait quand et comment il pourrait reprendre ses études ? Les économies du vieillard — 6.000 francs — résolvaient d'un seul coup le problème et, en toute conscience, il pouvait se les approprier. Mais en le faisant, ne léserait-il pas des droits d'héritiers ? Cruelle angoisse ! Rude tentation ! Sa confiance en Dieu sortit victorieuse de l'épreuve. « Quand vinrent les héritiers de Don Calosso, écrit-il sobrement dans son mémoire, je leur remis la clef du secrétaire, et tout ce qui leur appartenait. »

Seulement ce geste d'abandon à la Providence le relançait en pleine mer, et il avait quinze ans passés ! Quel parti prendre ?

En dépit de l'année scolaire très avancée, sa mère décida qu'il fréquenterait à Châteauneuf le petit cours de latin qu'y donnait, à côté de l'école primaire, un prêtre de la localité. Avec quelle joie le petit Jean se prêta au projet ! Les premières semaines sa belle ardeur parcourait, sans broncher, les vingt kilomètres quotidiens qui le conduisaient deux fois par jour à l'école, et l'en ramenaient. Pour économiser les frais de son entretien on le voyait même avaler ses kilomètres pieds nus, les souliers à cheval sur l'épaule. Il les remettait aux portes du pays. Mais une telle fatigue aurait fini par l'épuiser : il commença donc à ne pas revenir pour le déjeuner, emportant avec lui le petit sac de toile

qui contenait son sobre repas. Certains soirs d'hiver même, où la tempête grondait, où la neige avait couvert les chemins, il ne revenait pas, et gîtait dans un réduit qu'une famille amie lui prêtait sous l'escalier du logis. Enfin maman Marguerite comprit que l'intérêt de son fils était qu'il se fixât définitivement à Châteauneuf. Elle s'entendit donc avec un brave homme du pays, un certain Roberto, tailleur, qui, moyennant une modique pension en nature — grains, vin et œufs — consentit à prendre Jean chez lui. Ce fut la seconde séparation du fils et de la mère. En le quittant elle n'eut qu'une recommandation, mais si simple, si protectrice : « Surtout, mon petit Jean, aime bien la Sainte Vierge ! » Était-il besoin de le lui recommander ?

Les premières semaines à Châteauneuf furent plutôt pénibles. Les petits étudiants de l'endroit n'avaient pas assez de moqueries pour ce garçon de quinze ans, qui venait de ce coin méprisé appelé Les Becchi, et à qui une lévite trop longue, décrochée je ne sais où, donnait un air mal ficelé à provoquer involontairement les lazzi.

A cette épreuve qu'il côtoyait avec le sourire, s'en ajoutait une plus rude, qui déjà avait crispé son cœur, jadis : il n'y avait pas moyen d'approcher les prêtres. Une attitude volontairement distante les tenait en marge des fidèles. Très froids, très réservés, un peu solennels, ils passaient sur les chemins répondant aux saluts par un salut, sans plus. Comme cette petite âme avide de s'épanouir, de se confier, souffrait de cette gravité glaciale ! A certains soirs il pleurait de son impuissance à dire son âme au seul être qui aurait pu la comprendre et l'aider. « Si j'étais prêtre, murmurait-il, je n'agirais pas ainsi. Je m'approcherais des enfants, je les grouperais, je me ferais aimer d'eux, je les aimerais, et par mes paroles et mes conseils je travaillerais au salut de leur âme. C'est ainsi que faisait Don Calosso.

— Qu'y pouvons-nous ? mon petit, lui répondait sa mère quand il revenait avec elle sur ce chapitre. Mieux vaut se résigner.

— Mais que leur coûteraient une bonne parole, une minute donnée sur le chemin à un petit garçon ?

— Que voudrais-tu qu'ils te disent ?

— Quelque chose qui me fît du bien au cœur.

— Mais ils ont tant à faire au confessionnal, en chaire, auprès des malades !

— C'est vrai : mais ne sommes-nous pas de leur troupeau, nous, les petits agnelets de la bande ?

— En somme, tu voudrais qu'ils perdent leur temps avec toi.

— Jésus le perdait-il avec les enfants que, malgré les apôtres, Il ramassait autour de lui ?

— Tu n'as pas tort : mais encore une fois qu'y faire ?

— Oh, moi, si je deviens jamais prêtre, ce ne sera pas ainsi. Je consacrerai toute ma vie à la jeunesse. Jamais les enfants ne me verront passer grave et distant à côté d'eux, je serai toujours le premier à leur parler. »

Si encore ces bons messieurs n'avaient été que graves et distants, mais hélas son professeur n'arrivait pas à le digérer. Il s'était mis dans la tête qu'il était impossible qu'une vocation ecclésiastique sortît des Becchi, à plus forte raison une vocation tardive ; et rien n'y faisait, il s'obstinait à croire à l'incapacité intellectuelle de l'enfant.

Un fait de rien prouve abondamment la force que ce préjugé avait pris dans cette âme d'éducateur ! Cette classe de latin comptait plusieurs divisions qui s'étageaient de la sixième à la seconde. Un jour de composition en version latine, le petit Bosco, qui se sentait des ailes, pria le professeur de lui permettre de composer avec les élèves de quatrième.

« Vous verrez que je m'en tirerai ! lui dit-il.

— Toi, paysan des Becchi, y penses-tu ? Tu ferais bien mieux de lâcher le latin. Ramasser des champignons et descendre des nids, voilà en quoi tu peux réussir : mais faire une version de quatrième un peu propre, non, mille fois non.

— Permettez-le-moi quand même, insista l'élève, sur un ton de douceur contenue, et vous verrez.

— Je ne verrai rien, car je ne te corrigerai pas. Je n'ai pas de temps à perdre avec des bêtises. Maintenant tu peux faire ce que tu veux. »

Bosco fit donc la version de quatrième et trois heures après la porta au bureau du professeur, qui la mit de côté avec un sourire de dédain.

« Faites-moi le plaisir de la lire, supplia l'enfant : je serais heureux d'avoir votre avis.

— Ne t'ai-je pas dit tout à l'heure que tu étais incapable de la faire ?

— Lisez-la toujours », clamèrent alors quelques camarades de Bosco intrigués par l'incident.

Le professeur qui avait la fâcheuse habitude de céder aux caprices des ses élèves turbulents, prit alors la composition et la lut. La traduction était sans faute, ou presque.

« Qu'est-ce que j'avais dit, s'exclama le maître en déposant le travail : incapable que tu étais, tu l'as copiée sur ton voisin ? Ceci n'est pas de toi.

— Il n'a copié sur personne, affirmèrent les deux voisins de Bosco. D'ailleurs voyez nos versions. S'il a copié, elles devraient ressembler à la sienne. »

L'observation était juste. Mais rien n'y fit, car le préjugé était trop fort, et l'incident se termina sur une sortie irritée du professeur.

« Ah ! ça, vous autres, vous allez peut-être m'apprendre le métier : quand je dis que Bosco a copié c'est qu'il a copié.»

Qu'opposer à cela ? La patience et la résignation. C'est ce que fit le pauvre enfant qui comprit vite que cette année d'études serait presque perdue pour lui. Le pensionnaire du tailleur Roberto essaya de tirer au moins parti de cette situation en apprenant le métier de son hôte. A ses heures libres on le vit coudre des boutons, confectionner des ourlets, faire des coutures ; puis s'essayer à la coupe du pantalon, du gilet, voire de la veste. On l'eût fort étonné en lui disant alors que ce modeste talent lui servirait plus tard, autant que son latin. Par des voies obscures, et même mystérieuses, la Providence le menait à ses fins :

il le comprendra bientôt, et alors il remerciera Dieu de l'avoir si virilement façonné à l'école de l'adversité.

***

Aux vacances de cette année 1831 le petit Bosco rejoignit sa mère, qui n'était plus aux Becchi. Avec son frère Joseph et son voisin, l'ami Febbraro, elle avait pris en métayage une ferme des environs, le *Sussambrino*, et la faisait valoir courageusement. Pendant ces trois mois de loisirs, Jean reprit donc son premier métier; il mena chaque jour les bêtes aux champs, et essaya de ne rien perdre des notions de grammaire latine péniblement amassées dans cette année désastreuse. Qu'allait être la suivante ? Il se le demandait avec angoisse, quand une double réponse lui parvint, du ciel et de la terre.

Un matin d'août un voisin du métayage, le fermier Turco, le rencontrant l'air tout joyeux, lui demanda :

« Qui te rend si guilleret aujourd'hui, Giovannino? Depuis quelque temps je te voyais tout au moins préoccupé, tandis que ce matin...

— Oh ! c'est que maintenant je suis sûr de devenir prêtre.

— Ah bah ! Comment ça ?

— Cette nuit j'ai eu un rêve qui me l'a assuré. J'ai vu venir à moi une grande dame paissant un troupeau abondant. Elle s'est approchée, m'a appelé par mon nom, et m'a dit :

« Tiens, mon petit Jean, tu vois ce troupeau : eh bien,
« je te le confie.

« — Mais comment ferais-je, Madame, pour le garder
« et prendre soin de tant de brebis et d'agnelets ? Je n'ai
« pas de pâture où les conduire.

« — Ne crains rien, dit-elle alors ; je veillerai sur toi et
« t'aiderai. » Et elle disparut. Vous voyez, dit Jean, que maintenant je puis être tranquille. »

Et de fait il le fut ; d'autant plus qu'après la réponse du

Ciel celle de la terre arriva, aussi chargée d'espoir : sa mère l'envoyait à *Chiéri*, la petite ville voisine, distante d'à peine 20 kilomètres, pour y poursuivre régulièrement ses études aux écoles officielles de l'endroit. Elle avait trouvé une bonne dame, Mme Matta, fixée à Chiéri même, pour y surveiller son fils, externe au collège, qui consentait à prendre Jean en pension, à vingt et une lires par mois, ou un peu moins, si Jean acceptait au logis l'emploi de domestique. Il ne se fit pas prier et le pacte fut conclu.

Mais il fallait l'habiller ce grand garçon, et lui fournir un modeste trousseau : où trouver de quoi payer tout cela et le trimestre d'avance de la pension ? Le jeune Bosco prit son courage à deux mains, et de porte en porte il alla demander aux braves paysans de Murialdo de l'aider, au moins en nature, dans son pieux dessein. Nul ne se déroba à cette charité, et son sac se remplit de grains, de fromages et d'œufs, dont la vente, jointe à une offrande du curé de Châteauneuf, sollicitée par une paroissienne, permit à Jean de s'acheminer, au début de novembre, vers Chiéri, la ville de ses rêves, la cité estudiantine, si religieuse et si bonne, qui jadis, au XVIe siècle avait abrité pendant plusieurs mois saint Louis de Gonzague.

La fin de la grande épreuve semblait toute proche : sept années de tourments s'achevaient dans un large espoir.

En dépit de la saison, il y avait du soleil dans le cœur de ce jeune homme de seize ans qui, le 4 novembre 1831, s'engageait sur la route de Chiéri. Ses fortes épaules ployaient sous le faix d'un sac de farine et d'un sac de maïs qu'en passant à Châteauneuf il vendrait pour s'acheter des livres, des cahiers et des plumes ; mais son cœur se dilatait à la pensée que désormais la route était libre.

Cette fois il ne se trompait pas.

## CHAPITRE III

### Une vocation merveilleuse et tourmentée (suite).

*Une ville d'étudiants et de couvents, Chiéri. — La vie des étudiants d'alors. — Apprenti confiseur et garçon de café. — Une existence de privations. — Toujours cette mémoire prodigieuse. — L'ami des enfants. — Un groupe d'étudiants catholiques modèle: la Joyeuse Union. — Un gant jeté et relevé. — Une fleur d'amitié chrétienne, Louis Comollo. — Les deux inséparables. — Regard vers le couvent. — Un conseil providentiel du Bienheureux Cafasso. — Prise de soutane. — L'obligé suit les traces du bienfaiteur. — La plus grosse peine de l'abbé Bosco. — La mort de Comollo. — Apparition terrifiante qui le suivit. — Adieu intime et définitif au monde. — Un modèle de grand séminariste. — Les protestations de la nature. — Répétiteur de grec. — Pour la troisième fois le Ciel parle en songe. — Les ordres majeurs. — Résolutions de veille d'ordination. — La prêtrise. — La première messe. — Au village natal. — Soir de première messe et paroles sublimes d'une mère.*

*Chiéri*, où le jeune Bosco allait passer dix années de sa vie, est un bijou de petite ville italienne. Vieille, vieille à perdre ses origines dans la nuit des temps, elle a gardé en bien des endroits son visage du XIIIe siècle. Jadis, au temps des communes italiennes, au XIe siècle, elle fut puissante et redoutée, république minuscule qui avait droit de battre monnaie, et étendait son pouvoir sur trente territoires ou châteaux de la plaine. Plus tard, convoitée et persécutée par son voisin de gauche, le Marquis de Montferrat, elle

se jeta dans les bras protecteurs de son voisin de droite, le Duc de Savoie. Sa position est enviable : couchée aux pieds des derniers contreforts des Alpilles, protégée de trois côtés par un rideau de collines, elle regarde en souriant l'immense plaine qui, de Turin à Asti, étale devant elle ses blés, ses pâturages, ses vignobles. Autrefois, il y a des siècles, on la nommait *Chiéri aux cent tours*, car toutes les familles nobles du lieu — les Balbo, les Broglie, les Benso, les Tana — y avaient dressé ces signes de leur puissance. Du temps de Don Bosco, elle n'était plus, comme de nos jours, que la ville des couvents, des étudiants et des métiers de tissage, fond de toile un peu estompé de la capitale toute proche. Quel ordre religieux n'y avait son église et son monastère ? Dominicains, Oratoriens, Jésuites, Franciscains, Clarisses, et bien d'autres. Sa cathédrale gothique, élevée au début du XV^e siècle, avec ses cinq nefs et ses vingt-deux autels, faisait l'admiration de tout le Piémont, qui n'avait rien à lui opposer comme ampleur et majesté. Ville de souvenirs, ville de piété, ville d'étude, elle allait être, pour le petit campagnard qui lui arrivait de son hameau, l'éveilleuse, l'animatrice de son esprit souple et ardent.

Elle était rude, la vie des étudiants pauvres d'alors. De nos jours, une vocation obstinée finit par découvrir le bienfaiteur ou l'institution qui paieront la bourse ou la demi-bourse permettant de parcourir sans trop de frais le cycle des études : alors c'était plus rare, très rare. Comment s'en tirait-on ? Stoïquement, héroïquement souvent. Les cours étaient bien gratuits sans doute ; mais il y avait tout le reste, et c'était formidable.

Ordinairement ces pauvres étudiants prenaient pension chez des connaissances qui leur offraient le toit, le lit et la soupe : on payait en argent ou en nature, avec des sacs de grains, de patates, de châtaignes, ou des *brentas* de vin ; on payait aussi en services, en se mettant, au retour de la classe, à la disposition du logeur, pour toute espèce de travaux. Les parents fournissaient le vivre.

Chaque samedi, par exemple, on voyait maman Marguerite arriver à Chiéri avec son gros pain bis pour la semaine et sa provision de maïs, de farine et de châtaignes. Il va sans dire que par les pires soirées d'hiver — et au pied de ces monts il est parfois cruel — on ignorait la douceur d'une flamme. On soufflait dans ses doigts, on battait la semelle, et l'on se repenchait sur ses livres. Et ces livres, ce papier, cet encrier, ces plumes et tout le reste, il fallait l'acheter à la sueur de son front, par sa propre industrie, en s'embauchant à gauche ou à droite, qui pour des répétitions, qui pour des travaux d'écriture, qui pour d'humiliants services manuels.

A distance, baignés que nous sommes dans la douceur capitonnée de nos bonnes maisons d'éducation, cette vie nous apparaît bien sévère et bien dure. Ne les plaignons pas trop cependant, ces misérables étudiants d'alors : à l'école de l'adversité, ils devenaient des hommes ; plus tard, ils savaient regarder la vie en face. La douleur ne les faisait pas plier, car de bonne heure ils y avaient goûté.



La part de misères qui échut à Jean Bosco ne fut pas petite. Pour payer sa pension, il accepta avec joie non seulement l'emploi de domestique chez sa logeuse, mais encore celui de répétiteur auprès de son fils. Il vécut deux ans de la sorte ; après quoi, les études de son élève étant terminées, il fallut que Jean trouvât un autre toit dans les mêmes prix. Ce fut celui d'un pâtissier-aubergiste, dont la boutique voisinait avec la grand'place de Chiéri. Ses deux dernières années d'humanité s'écoulèrent là, dans ce café, qu'il nettoyait le matin avant de partir au cours, et où, le soir, aux ordres des joueurs de billard, il était de faction pour compter les coups. Son adresse eut vite fait d'apprendre la confection des spécialités de l'endroit, voire d'y passer maître, si bien que son patron lui offrit plus d'une fois de lui faire sa fortune commerciale.

La proposition le faisait sourire, et il continuait, à ses heures de répit, à travailler ferme le latin. On montre encore sous l'escalier du confiseur le réduit obscur où il logeait, et où, après avoir clos les volets du café, à la lueur vacillante d'une bougie de suif, il se donnait le complément d'études qui, dans la vie, allait soutenir de sa substance son œuvre d'écrivain, de prédicateur, d'éducateur.

Jamais le courage ne lui manqua, et cependant, à certaines heures, Dieu sait s'il en eut besoin, heures de misère et, disons-le, de faim. Il avait dix-huit ans, il travaillait de l'aube à la nuit avancée ; ses muscles ou sa pensée ne dételaient pas une minute : quelle dépense d'énergie ! Pour soutenir cet effort il lui eût fallu un régime substantiel. Hélas, en plus de la soupe traditionnelle que lui fournissait son logeur, il n'avait pour tromper son appétit que la maigre ration hebdomadaire de maïs, de patates et de châtaignes apportée par sa mère. Plus d'une fois l'estomac de ce grand garçon était dans ses talons, et ses camarades s'en apercevaient. L'un d'eux, dont l'histoire nous a conservé le nom, un certain Blanchard, en avait fréquemment pitié, et son dessert passait souvent de sa poche dans celle du compagnon miséreux. Charité providentielle que l'obligé n'oublia jamais ; à plus de cinquante ans de là, devenu déjà célèbre, fondateur de congrégations, entouré de vénération et d'honneurs, on le verra retenir à sa table et présenter à son entourage son premier bienfaiteur, Blanchard, devenu vieux, qui jadis, aux jours de sa dure jeunesse, avait partagé avec lui les pommes de son père.

*
* *

En dépit de ces obstacles, peut-être même à cause d'eux, notre jeune étudiant réussissait merveilleusement dans ses études. Son intelligence semblait avoir gagné à demeurer en friche pendant près de huit ans : elle abordait les langues latines et grecques avec une force aussi fraîche que comprimée, et une fureur de savoir sans égale. Aussi ne nous

étonnons pas de le voir, pendant les deux premières années, brûler les étapes : il achevait sa troisième avec juillet 1833, ayant marché à la vitesse de deux classes par année. C'était presque un record. Il s'expliquait par ses merveilleuses qualités d'esprit, de mémoire surtout. Il l'avait prodigieuse. Un fait choisi entre cent en témoigne.

Il était en cinquième et l'on expliquait, dans *Cornelius Nepos*, la vie d'Agésilas. Par distraction ce matin-là il avait oublié l'auteur latin dans sa soupente. Que faire ? Son esprit fertile en expédients eut vite résolu le problème : il prit sa grammaire latine et feignit d'y trouver l'explication. Mais ses voisins s'étaient avisés de l'artifice et, entre eux, ils se poussaient du coude, en se montrant le camarade qui, penché sur son texte, semblait prendre un intérêt énorme à la vie d'Agésilas. Cette dissipation attira l'attention du professeur qui voyant les regards fixés sur Jean, l'interpella à l'improviste : « Bosco, refaites la construction, et donnez-nous les explications fournies il y a cinq minutes. » Bosco se leva, sa grammaire latine en mains, lut posément et sans changer un mot de place le texte de Cornelius Nepos, reprit la phrase pour en donner la construction logique et redit un par un les commentaires historiques, géographiques et grammaticaux du professeur. La stupeur de ses amis devant ce tour de force intellectuel fut telle, qu'ils ne purent se contenir, et éclatèrent en applaudissements. Fureur du maître, qui n'avait jamais vu sa classe témoin d'un pareil tapage. «Qu'est cela ? dit-il, courroucé. Pourquoi ces murmures et ces battements de mains ?

— Maître, dit alors le plus hardi des élèves, regardez dans quel livre Bosco a lu, reconstruit et commenté la période de Cornelius Nepos. C'est sa grammaire latine.

— Continuez Bosco, dit alors le professeur d'un ton qui coupa court à la petite manifestation, continuez. » Et pendant que Jean, sa grammaire latine sous les yeux, s'avançait dans l'explication de Cornelius Nepos, le maître descendait de son pupitre et s'approchait de l'élève. C'était

bien vrai : Jean Bosco travaillait de mémoire. Alors sur le visage du professeur la colère fit place à l'admiration : « Heureuse mémoire que la vôtre, mon ami ! lui dit-il. A cause d'elle je vous pardonne d'avoir oublié votre livre et distrait la classe. Tâchez, dans la vie, de faire bon usage de l'instrument. »

Le conseil, on le verra, fut exactement suivi.



Esprit d'élite que cet adolescent, cœur d'apôtre aussi. A Chiéri, comme à Châteauneuf, comme à Moncucco, comme aux Becchi la jeunesse était son obsession, celle qui court les rues, celle dont nul ne s'occupe, celle qui frôle des périls de mille sortes et parfois y succombe. Les mauvais compagnons proprement dits, il les fuyait comme la peste, se rappelant sans cesse le conseil de sa mère au matin de sa première communion. A Chiéri même, il s'en trouvait de ces petits gredins, capables de pervertir les meilleures âmes.

> J'en ai connu, écrit-il dans son journal-mémoire, qui voulaient m'attirer au théâtre, me pousser aux jeux d'argent, m'emmener à la baignade. Plus d'un essaya même de m'avoir pour compagnon de maraude ; et l'un d'eux osa un jour me souffler de voler de l'argent à ma propriétaire pour me payer des douceurs.

Avec ces garnements il n'y avait rien à faire : il le savait. Mais avec les autres, la masse, les timides, les faibles, les ignorants, quel champ ouvert à son zèle !

Il commença par les grouper en une bande de gais camarades qu'il baptisa : *La Joyeuse Union* (1). Les statuts de la compagnie ne se composaient que de deux articles : chaque membre devait fuir tous propos et actions indignes d'un bon chrétien ; et les associés devaient se distinguer par leur soin à remplir leurs devoirs de classe et de religion. Après cela

(1 La Società dell'allegria.

ordre était donné à toute la brigade de fuir la tristesse et la mélancolie.

Ils n'y manquaient pas. Tantôt, sous la conduite de Jean, ils se répandaient sur les collines fleuries dont les croupes dominent Turin : selon la saison ou le temps, on revenait avec sa provision de fraises sauvages, de myrtilles ou de champignons ; tantôt l'on partait bravement pour la capitale, tartine de goûter en poche : vingt-cinq kilomètres aller et retour, cela n'effrayait pas cette vivante jeunesse qui, le soir, pouvait décrire au logis le cheval de bronze de la *Place Saint-Charles* ou le cheval de marbre de l'escalier d'honneur du *Palais Royal;* tantôt, surtout par les soirs de chaleur extrême, on se contentait de sortir du pays, et là, assis sur le petit pont qui enjambe la rivière, on se laissait amuser par le programme intarissable de l'ancien jongleur des Becchi. Comme jadis, toute cette bonne et franche gaîté s'achevait en prière : la compagnie avait ses réunions closes ici ou là, chez l'un ou chez l'autre qui pouvait l'accueillir, et l'on parlait d'un peu de tout, mais surtout de religion ; et, entraînée par son chef, elle n'eût pour rien au monde manqué, l'après-midi du dimanche, la leçon de doctrine chrétienne, bourrée d'histoires et d'exemples, que les Pères Jésuites distribuaient, dans leur église, à ces étudiants avides de beaux récits.

Cette fameuse réunion du dimanche après-midi provoqua un certain soir un événement qui mit toute la petite ville en émoi. Depuis plusieurs jours un bateleur y avait élu domicile, et tantôt sur une place, tantôt sur une autre, attirait les badauds par ses acrobaties. La chose en soi était innocente, mais le gaillard n'affectait-il pas d'offrir un spectacle de choix juste à l'heure où Bosco et toute sa troupe avaient coutume d'aller suivre la leçon de doctrine ? Évidemment entre un sermon, même très vivant et presque tout en histoires, et les divertissements du forain cette faible jeunesse n'hésitait pas : elle courait aux tréteaux du bateleur. Son chef en était navré. Que faire ? Il réfléchit longuement, puis se décida à un coup d'éclat:

il défierait publiquement le saltimbanque, le vaincrait et de la sorte nettoierait la place.

Le gant fut jeté et recueilli d'enthousiasme par le bateleur, qui sûr de son triomphe se promit, pour cette joute, un public au moins triplé. Ses prévisions ne se trompaient pas : il y eut foule ce jour-là autour des deux rivaux, car l'on sentait bien que l'enjeu de la partie était considérable. Plus que d'une somme d'argent, il s'agissait surtout du prestige dont disposaient cet homme et cet adolescent : à coup sûr le vaincu le verrait sombrer dans l'aventure.

Comme premier numéro de programme, notre homme proposa une course : vingt francs à qui arriverait le premier. Bosco ne les avait pas, hélas, ces vingt francs, mais ses amis se cotisèrent sur l'heure pour avancer la somme. Et les deux rivaux prirent le départ sur l'*Avenue de Turin:* il s'agissait d'arriver premier à l'extrémité de la ville. Aux premières secondes l'acrobate eut le dessus, mais Jean l'eut vite rejoint, aiguillonné par le désir ardent de vaincre. Ils n'avaient pas couru trois cents mètres que ses jambes alertes devançaient le rival, qu'elles laissaient loin derrière jusqu'au terme de la course.

L'homme ne se donna pas pour vaincu. « Tu m'as eu à la course, dit-il à Jean : mais au saut je suis sûr de triompher. Que parions-nous ? Quarante francs ?

— Allons pour quarante francs, dit Jean, qui avec son premier succès détenait maintenant la somme. »

On choisit un endroit où la rivière avait une jolie largeur. Ce saut était d'autant plus mal commode que le lit du ruisseau était bordé, sur la rive d'en face, par un méchant petit mur. Pour peu que l'on manquât son élan, on risquait de prendre un bain complet, car devant soi la main ne pouvait s'agripper à rien. Le saltimbanque eut le saut impeccable : il retomba d'aplomb sur le minuscule bout de rive qui soutenait le mur. On se demandait comment son rival pourrait faire mieux ; et goguenard, les bras croisés, l'homme attendait la pauvre réplique de l'étudiant. Elle fut écrasante : d'un bond admirablement calculé, Jeau

franchit la rivière, et jetant les deux mains sur le parapet il donna un coup de reins qui, dans un saut périlleux inattendu, le projeta au delà du petit mur. La victoire était complète.

Le saltimbanque ne se tint pas pour battu avec ce second échec.

« Je finirai bien, dit-il, par triompher de toi : choisis le tour d'adresse qui te plaît et tu verras.

— Je prends la danse du bâton, et j'engage quatre-vingts lires, répondit Jean qui passait à l'offensive.

— Entendu. »

Jean saisit alors un bâton, planta son chapeau au sommet, dressa le tout sur la paume de sa main et le fit entrer en valse. De la paume de sa main le bâton sauta à l'extrémité de chacun de ses doigts, puis sur son coude, son épaule, son menton, ses lèvres, son nez, sa tête, et, docilement, sans perdre une seconde l'équilibre, retourna par le même chemin, à son point de départ.

« A moi, dit alors l'homme en empoignant la canne : tu vas voir. »

Et de fait il était d'une habileté extrême ce jongleur : bâton et chapeau sautillaient magiquement d'un point de son corps à l'autre ; ils étaient déjà sur la voie du retour quand pour passer du nez au menton l'instrument heurta l'extrémité de cet organe que l'homme avait plutôt long : l'équilibre fut rompu, et l'homme dut porter la main pour arrêter la chute de l'appareil.

Pour la troisième fois David avait vaincu Goliath.

Mortifié dans ses petits talents, comme allégé dans sa bourse, l'acrobate ne se tint plus : d'un seul coup il voulut réparer la brèche faite à son prestige et à son porte-monnaie.

« Cent francs, dit-il, à celui qui atteindra le point le plus élevé de cet orme.

— Va pour cent francs », dit Bosco, que ses succès précédents mettaient merveilleusement en forme.

L'homme jeta bas veste et gilet, et embrassant le tronc

il attrapait en un clin d'œil la branche maîtresse ; puis l'ascension continua, rapide, haletante, audacieuse. La sveltesse du gaillard était véritablement prodigieuse : en quelques minutes il fut à la cime de l'arbre qui trembla sous son poids. Plus haut l'on ne pouvait s'élever sans péril : la tige flexible à laquelle s'accrochait ce rude corps d'homme ployait tragiquement et menaçait de se briser. L'acrobate redescendit sous les applaudissements qui crépitaient.

« Cette fois, mon pauvre Jean, tu as perdu, glissa un camarade à son partenaire.

— C'est ce qu'on va voir », dit-il, en s'approchant de l'arbre.

Il avait son idée, le brave enfant. Quelques coups de reins et de jarrets la couronnèrent de succès. Avec non moins de rapidité et d'audace, Bosco atteignit à son tour la cime de l'orme, ce point extrême au delà duquel il eût été fou de se hisser. Alors, à la stupéfaction générale, on vit ce souple corps d'adolescent s'appuyer des mains à cette branche, et se redresser tête en bas en une verticale impeccable : les pieds de l'enfant dépassaient maintenant la cime de l'arbre. En bas, la foule, un instant saisie par la hardiesse du mouvement, l'acclamait à tout rompre, et ce fut dans un délire que le jeune vainqueur mit pied à terre.

Par bonheur Jean et ses amis étaient de braves enfants : ils ne voulurent pas abuser de la victoire. La défaite du charlatan se termina donc à l'*Auberge du Mulet*, où, à quarante sous par tête, toute la bande fit un copieux repas, qui ne coûta pas cinquante francs au vaincu. C'est tout ce qu'on préleva de son porte-monnaie. Inutile d'ajouter que désormais, le dimanche, à l'heure des offices, on n'entendit plus claironner la trompette du saltimbanque convoquant à ses tréteaux.

Et Jean put paisiblement vaquer à ses entreprises de zèle.



Pour l'y aider, Dieu fit éclore sur sa route, à son entrée en rhétorique, une fleur exquise d'amitié chrétienne. Ce

petit Comollo, dont nous allons parler, fut la première et l'unique affection humaine de sa vie ; lui mort, nous verrons ce jeune homme de vingt-quatre ans renoncer pour jamais, dans un geste héroïque, aux douceurs ineffables de l'amitié ; mais il commença par en respirer quatre années durant le suave parfum.

Comment était-elle née cette profonde tendresse ? De la façon la plus simple du monde. Un jour, à Chiéri, dans une pension d'étudiants, la conversation tomba sur les hautes vertus de quelques-uns d'entre eux. « A Chiéri, dit à ce moment le logeur, un certain Marchisio, il y a un jeune homme qui passe pour un saint ; c'est le neveu du curé de Cinzano. » A cette affirmation intrépide Jean se mit à sourire. Un saint, ça ne court pas les rues, et un saint aussi précoce, c'était vraiment... très curieux.

« Et pourtant c'est comme je vous le dis, insista le patron du lieu. D'ailleurs il a de qui tenir, l'enfant ; son oncle le curé est, paraît-il, vénéré à quinze lieues à la ronde. »

La curiosité de Jean était piquée et il brûlait de connaître cette perfection, quand une occasion presque dramatique les mit en face l'un de l'autre. On sait que si, à l'ouverture des classes, les professeurs se font quelque peu attendre, les élèves en prennent à leur aise. A Chiéri, c'était comme ailleurs ; ces quelques minutes sans surveillance étaient tapageuses au possible : d'un local à l'autre, on se bousculait, on sautait par-dessus les tables, on commettait mille diableries, auxquelles mettait brusquement fin l'arrivée guettée des professeurs. Un matin que le tapage était particulièrement houleux, l'un de ces grands dissipés, découvrant un camarade qui se tenait paisible en son coin, repassant ses leçons, voulut le rendre complice du chahut général.

« Allons, laisse là tes bouquins et mêle-toi à nous.

— Merci, répondit l'élève interpellé, mais je n'en ai pas le goût. Et d'ailleurs je suis maladroit, je ne saurais réussir dans vos jeux.

— Il faut venir quand même, dit l'autre : sinon je t'y force à coups de pied et à coups de poing.

— Fais comme tu l'entends, mais je ne peux pas et je ne veux pas me mêler à vous... »

Il n'avait pas achevé la phrase que deux soufflets brutaux lui cinglaient les joues. L'offensé pâlit sous l'insulte, puis le rouge lui monta au visage, mais dominant son émotion il murmura avec douceur, dans le silence tragique de la classe : « Es-tu content comme ça ? Oui : alors laisse-moi tranquille : je te pardonne. » Acte héroïque de patience qui remua aux entrailles Jean Bosco présent à la scène.

« Qui est ce nouveau que je ne connais pas ? demanda-t-il.

— C'est le neveu du curé de Cinzano, Louis Comollo.

— Ah ! bien », s'exclama-t-il, heureux d'avoir trouvé, sans le chercher, le modèle tant vanté à la pension Marchisio.

De ce jour une amitié profonde unit les deux jeunes gens, l'élève d'humanité et le rhétoricien. Ils devinrent inséparables. Tout les rapprochait, leur piété, leur ardeur pour l'étude, leur amour de la Sainte Vierge, leur zèle pour le bien de leurs compagnons, leur esprit de sacrifice, et même leur nature contraire. Car ils ne se ressemblaient guère, Comollo et Bosco. L'un était calme, recueilli, ami de la solitude, plutôt fragile de tempérament, étrangement timide ; l'autre au contraire était tout mouvement et vie ; doué d'une force physique peu ordinaire, il ne brûlait que de la dépenser ; avide d'action, il guettait l'occasion de dévouement la plus proche ; un sanguin en somme, tandis que l'autre demeurait un flegmatique. Jamais pourtant amitié ne fut mieux assortie que celle-là, et bien peu portèrent de tels fruits. Qui en profita le plus ? Jean dit que c'est lui, et nous devons le croire. Il est de fait indubitable que l'influence de Comollo sur Jean fut profonde. Son âme qui était naturellement impétueuse et violente, devint, au spectacle de la douceur de son ami, la plus calme, la plus pacifique, la plus maîtresse de soi que l'on ait vue.

Un jour que Comollo avait encaissé une autre gifle, sans plus se plaindre que jadis, on vit Bosco se ruer sur ses agresseurs et leur administrer une volée formidable. « Ta

force m'épouvante, lui dit alors son ami reconnaissant, mais le bon Dieu ne te l'a pas donnée pour assommer. Il veut que nous nous aimions, que nous pardonnions, que nous fassions du bien à qui nous fait du mal. » Programme bien salésien. Jean le retiendra, il en fera l'objet de ses efforts, et demain, au Grand Séminaire, on ne trouvera pas un clerc aussi posé et souriant que l'abbé Bosco.

Et ce ne fut pas la seule vertu qu'au contact de l'admirable jeune homme Jean développa en lui : la compagnie de Comollo qui l'entraînait à l'église, au catéchisme des enfants, qui l'amendait comme en se jouant, à propos de tout et à propos de rien, qui déversait son cœur si pur dans le sien fut, on peut le dire, après l'éducation de maman Marguerite et les précieuses leçons de Don Calosso, la grande formatrice du cœur de Jean.

Une mère, un vieux prêtre, un ami ! Qu'ils sont heureux ceux qui, à l'aube de la vie, rencontrent, pour les plier aux disciplines nécessaires, ces trois forces affectives !



Il trouva leur précieux secours à quelque temps de là, pour traverser victorieusement une crise intime qui secoua violemment sa vocation. Jusqu'à ce jour, tant bien que mal, à coups de privations et de sacrifices, il avait pu faire face aux dépenses de ses humanités ; mais à la veille d'entrer au Grand Séminaire il se demanda avec angoisse comment il y paierait sa pension. Plus de gains à côté : le règlement et les rares loisirs de la maison ne les eussent pas permis ; et une note implacable à solder chaque trimestre ! Jamais les humbles ressources de sa mère, même grossies de charités certaines, n'auraient pu y suffire. Par ailleurs — c'est lui qui nous le confie — il se sentait un amour-propre si fort, si impétueux qu'il redoutait de le voir exposé aux travaux, aux succès de la vie de paroisse. Vicaire, curé, au milieu de ces populations demeurées si croyantes, cela vous plaçait si haut un homme, que Jean

qui se connaissait, tremblait à cette seule vision. Le remède, c'était la vie du cloître. Du coup, les deux obstacles disparaissaient : plus d'inquiétude du côté de la pension, plus de crainte du côté de l'âme. On l'accueillait dans sa pauvreté, et on lui promettait de l'aider, tout au long de son existence, à mater une nature rebelle. C'est l'Ordre des Franciscains qui semblait l'attirer de préférence. A Chiéri les Pères avaient un couvent, où il fréquentait assidûment : leur vie simple, frugale, toute de dévouement et de prières lui avait souri ; et lui-même avait conquis les sympathies de ces religieux. Avant de faire le pas décisif il voulut tout de même s'en ouvrir à son confesseur. Mal lui en prit ! Celui-ci se refusa absolument à lui donner un conseil. Il ne se mêlait pas de ça, disait-il ; il ne voulait pas se charger de cette responsabilité. Aider une âme à devenir plus chrétienne il y consentait bien ; mais la pousser dans une direction, lui indiquer une voie, cela ne le regardait pas. Étrange conception du rôle de confesseur !

Rebuté de ce côté Jean s'adressa à son propre curé, Don Dassano. Il faut croire que les raisons de son paroissien ne le persuadèrent pas, car à quelques jours de là nous voyons l'excellent homme entreprendre maman Marguerite pour la pousser à détourner son fils de cette voie. « Vous n'êtes plus jeune, lui dit-il ; dans quelques années vous serez un peu lasse. Qui donc vous recueillera, sinon Jean, devenu vicaire ou curé ? Votre intérêt est de l'engager à renoncer à ce projet. Le sien aussi d'ailleurs : doué comme il l'est, il ne peut que réussir, et vous fera grand honneur. » La vieille maman laissa dire son pasteur, elle le remercia même vivement de sa démarche ; mais elle garda pour elle sa pensée.

Le lendemain elle était à Chiéri.

« J'ai reçu hier la visite de monsieur le curé, dit-elle à son fils : il paraît que tu veux te faire Franciscain ?

— Oui, maman ; et je crois que vous n'y mettez aucun obstacle.

— Dieu m'en garde ! Je te demande seulement de bien

étudier ta vocation. Après cela, fais ce que tu veux. Ce qui importe c'est de sauver ton âme. Monsieur le curé voulait que je te dissuade de ce projet par égard pour moi, pour mes vieux jours. Cela n'a rien à faire dans la circonstance, rien du tout. Ne te mets pas en peine pour mon avenir. De toi je ne veux rien, je n'attends rien. Retiens même ceci : je suis née pauvre, j'ai vécu dans la pauvreté, et je veux mourir pauvre. Et je t'assure que si, par hasard, tu te décidais pour la vie de paroisse et que tu devinsses riche, je ne mettrais jamais les pieds chez toi. Ne l'oublie jamais. »

Il y a des mères, a écrit René Bazin, qui ont une âme de prêtre : celle-ci, vraiment, était du nombre. A soixante-dix ans passés Don Bosco se rappelait encore ce solennel avertissement, et il revoyait devant lui l'humble paysanne au grand cœur, dont le regard, le geste, l'attitude, le ton de la voix soulignaient impérieusement les fortes paroles.

Quelques jours après (on était aux environs de Pâques 1834) Bosco subissait, à Turin, l'examen d'admission au noviciat franciscain. Il fut reçu à pleines voix, et certainement à très peu de temps de là il serait entré au couvent de la Paix à Chiéri, si un incident providentiel n'avait surgi, bousculant tous ces plans. Venu à Châteauneuf pour faire ses adieux au curé de sa paroisse, Jean tomba sur le maréchal ferrant du pays, un certain Savio, qui, sans soupçonner le rôle qu'il allait jouer dans l'affaire, lui demanda le motif de sa visite.

« J'étais venu pour demander au curé un certificat de bonne vie et mœurs : j'entre chez les Franciscains.

— Tiens, pourquoi ?

— Plus moyen de poursuivre mes études. Ma mère est trop pauvre. Comme ça, tout s'arrange.

— As-tu déjà déjeuné ?

— Non.

— Alors, passe donc chez moi : tu mangeras un morceau, et cet après-midi je parlerai à monsieur le curé : qui sait si lui ne pourrait t'aider ? »

Jean accepta l'invitation de ce brave homme, de qui, entre deux bouchées, il reçut ce conseil : « J'ai grand peur que tu agisses avec précipitation ; à ta place je consulterais Don Cafasso. Sans doute ce n'est pas un vieillard, mais il est si saint ! »

Don Cafasso, dont nous ferons ample connaissance au chapitre suivant, était compatriote de Bosco, et son aîné de quatre ans. Il venait à peine d'être ordonné prêtre, mais depuis son Grand Séminaire il jouissait d'un renom de sainteté qui, on le voit, poussait vers lui bien des âmes inquiètes ou troublées. Il vivait alors à Turin, au *Collège Ecclésiastique Saint-François-d'Assise* où, sous des maîtres sûrs, il prenait un complément de sciences sacrées, et s'entraînait aux œuvres de zèle en catéchisant les malades des hôpitaux, les détenus de la maison de correction et les prisonniers. C'est là qu'au premier jour libre Jean vint soumettre son cas. Minute solennelle ! Toute une existence — et quelle existence ! — est suspendue à la décision de ce jeune prêtre de vingt-trois ans. Il la donne sans hésiter, très calme, comme si l'avenir de son interlocuteur se fût soudain révélé à lui.

« Continuez vos études, lui dit-il, et entrez au Grand Séminaire ; puis tenez-vous prêt à suivre les indications du Ciel. » Cher Don Cafasso, que de fois, au cours de cette histoire, nous allons retrouver son attachante figure ! Que de fois nous allons le voir pénétrer dans la vie de notre héros, toujours un bienfait en mains ! Mais jamais il ne fut aussi inspiré, aussi providentiel, que ce matin de mai 1834, où son avis aiguilla pour jamais la destinée de cet adolescent, dont la pure gloire devait un jour effacer celle de son conseiller.

Quinze mois après cette entrevue décisive, Jean revêtait la soutane des mains de son curé, dans l'église de Châteauneuf où il avait été baptisé vingt ans plus tôt : c'était le 25 octobre 1835. Cinq jours plus tard il prenait congé de sa mère, aux Becchi, pour entrer au Grand Séminaire.

La veille du départ, quand amis et connaissances, venus

saluer le jeune séminariste, se furent retirés, elle prit à part ce fils de sa tendresse et les yeux bien dans les yeux, avec un accent qu'au soir de sa vie Don Bosco se rappelait encore, elle lui adressa cette prière touchante :

Voici que tu as revêtu la soutane, mon petit Jean. Tu devines la joie et la douceur que met en mon cœur cet événement. Rappelle-toi que ce n'est pas l'habit qui honore l'état, mais la pratique des vertus. Si par malheur tu viens à douter de ta vocation, je t'en supplie, ne déshonore pas cette livrée. Quitte-la tout de suite, car j'aime mieux avoir pour fils un pauvre paysan, qu'un prêtre négligent dans ses devoirs. Quand tu es venu au monde, je t'ai consacré à la Sainte Vierge : quand tu as commencé tes études, je t'ai recommandé presque exclusivement la dévotion à la Madone ; maintenant je te supplie de lui appartenir tout entier. Aime ceux qui l'aiment, et si un jour tu deviens prêtre, propage sans cesse la dévotion à cette bonne Mère...

Elle s'arrêta, brisée par l'émotion. Son fils pleurait.

Mère, reprit-il après un long temps de silence, laissez-moi, avant de vous quitter pour cette vie nouvelle, vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi. Vos conseils, gravés dans mon âme, seront comme le trésor où chaque jour je puiserai.

***

Le lendemain soir l'abbé Jean Bosco franchissait la lourde porte du Grand Séminaire de Chiéri : il devait y demeurer six ans, nourri, entretenu, on peut le dire, par la charité de tous.

C'était elle qui déjà l'avait habillé des pieds à la tête au jour de sa vêture : un notable du pays avait fourni la soutane, le maire le chapeau, le curé le manteau, un autre paroissien la paire de souliers. Sa première année de Séminaire, un prêtre éminent de Turin, que nous retrouverons d'ici peu, Don Guala, directeur du Collège Ecclésiastique, aussi riche que bienfaisant, la paya. Pour les années suivantes, voici comment Bosco s'en tira :

d'abord chaque année il obtint le prix de soixante francs assigné à l'élève ayant mérité les meilleures notes de conduite et de travail ; dès la seconde année de philosophie, on lui accorda même la demi-gratuité dont on gratifiait fréquemment les séminaristes studieux et besogneux ; en seconde année de théologie, il fut nommé sacristain et, de ce chef, perçut soixante francs de rémunération : le reste de la pension — et c'était encore quelque chose — ce fut Don Cafasso qui le solda.

Pour la seconde fois nous trouvons sur notre chemin ce grand Serviteur de Dieu, ce ne sera pas la dernière. Ces deux vies d'obligé et de bienfaiteur, d'élève et de maître, d'admirateur et de modèle, de directeur et de pénitent s'entrelaceront pendant près d'un quart de siècle au point de tromper parfois les regards les plus exercés. Un jour on ira même jusqu'à dire que l'un de ces deux hommes ne fut que le prolongement de l'autre, Élisée ayant hérité du manteau d'Élie. Quelle lourde erreur d'histoire et de psychologie ! Jamais deux natures, deux tempéraments ne furent plus opposés que ces deux-là. Leur formule d'apostolat l'indique clairement. Cafasso disait : « Le bien doit être retardé, s'il ne peut être fait comme il le mérite, très bien » ; et Bosco affirmait : « Le mieux est l'ennemi du bien. Faisons-le dès que nous le pouvons et avec les humbles moyens dont nous disposons. » Deux esprits, deux écoles ! Mais n'anticipons pas.

Au Séminaire de Chiéri, l'abbé Bosco retrouva les traces toutes chaudes de son bienfaiteur, respira le parfum obstiné de ses vertus. C'est lui-même qui nous le raconte :

En plus de tout le reste, ce qui m'attachait fortement à ces murs était le nom de Don Cafasso. L'odeur de ses vertus flottait encore à travers le Séminaire. Sa charité envers ses compagnons, sa soumission aux supérieurs, sa patience à supporter les défauts du prochain, son attention à n'offenser personne, le plaisir qu'il prenait à rendre service à tous, son indifférence pour le régime, sa résignation devant l'inclémence des saisons, sa promptitude à faire le catéchisme aux petits, son maintien toujours édifiant, son zèle pour l'étude et

la piété, toutes ces vertus s'épanouirent avec tant d'éclat au cours de ses années de Séminaire, qu'elles laissèrent derrière elles comme une traînée de parfum.

Cette sainteté précoce était d'autant plus méritoire qu'elle ne trouvait guère, dans l'austère maison, les appuis surnaturels qu'elle eût pu espérer. Le jansénisme, cette bête noire contre laquelle nous verrons ces deux hommes de Dieu lutter toute leur vie, avait passé par là, et ses pratiques demeuraient en vigueur. Confession obligatoire chaque quinzaine, et communion permise le dimanche et les jours de fête : rien de plus. Qui avait faim de l'Eucharistie, qui voyait en elle l'aliment quotidien, le tonique contre les tentations, devait, à la dérobée, en se privant de son petit déjeuner, se glisser dans l'église voisine, reliée par un corridor au Séminaire, pour rejoindre ses camarades, après la collation, à l'heure des cours. Le jeune Bosco manqua rarement d'enfreindre ainsi le règlement pour se nourrir de ce que lui-même a appelé l'aliment le plus efficace de sa vocation.

Au Grand Séminaire il eut, une fois de plus, hélas ! l'occasion de déplorer l'attitude volontairement distante que prenaient les directeurs par rapport aux élèves. Il n'arrivait pas à se persuader que cette façon d'agir fût conforme aux besoins des âmes, car il sentait trop vivement la solitude morale où cet éloignement des supérieurs de la maison plongeait toute une jeunesse ardente, vibrante, inexpérimentée et soumise parfois à de rudes assauts du monde, de l'enfer et des passions.

Je les aimais beaucoup mes supérieurs, a-t-il écrit dans ses *Souvenirs*, et ils me le rendaient bien ; mais mon cœur était mécontent de les trouver si peu accessibles aux séminaristes. On ne faisait que deux visites au supérieur et aux autres directeurs, l'une à l'arrivée des vacances, l'autre au départ, en juillet. Par ailleurs, jamais on ne pénétrait dans leur bureau, sinon pour quelque « abattage ». Les directeurs, à tour de rôle, venaient surveiller le réfectoire ou la promenade ; leur semaine de service terminée, on ne les voyait plus. Ce fut, je puis le dire, la plus grosse peine que j'éprouvai au Séminaire Que de

fois j'aurais voulu leur parler, leur demander un conseil, leur soumettre un doute : impossible ! Pire que cela : s'il arrivait que par hasard un de nos supérieurs traversât la cour à l'heure où s'y ébattaient les séminaristes, sans pouvoir nous en donner le motif, nous nous écartions précipitamment de lui, à gauche et à droite, comme d'une bête malfaisante. A quelque chose malheur est bon : cette façon de faire eut du moins cet avantage d'allumer plus vif en mon cœur le désir d'arriver vite au sacerdoce pour me mêler aux jeunes gens et les connaître intimement, afin de les aider en toute occurrence à éviter le mal.



A défaut de ses maîtres, pour soutenir l'ascension chrétienne de son cœur, il avait toujours Comollo, entré un an après lui au Grand Séminaire. Jusqu'à son terme, qui hélas était proche, cette amitié porta tous ses fruits : ce fut entre ces deux âmes privilégiées un échange permanent de services et de bons exemples. L'un sur l'autre appuyés, ils montaient vers Dieu d'un pas plus sûr, d'une marche plus rapide. L'apport des biens était certes différent, mais c'est précisément ce qui faisait le charme et l'intérêt de cette affection : ces deux jeunes hommes se complétaient. Comollo offrait à Bosco l'exemple de sa minutieuse obéissance, de sa fidélité scrupuleuse à l'humble détail du devoir, de sa charité soucieuse de ne jamais blesser, même en paroles, le prochain, de sa piété intense, parfois un peu trop prompte aux larmes et aux soupirs, de sa décourageante mortification, de sa tenue impeccable de séminariste ; et Bosco apportait à Comollo les lumières d'un esprit rapide, sa gaieté de bon aloi, sa belle humeur permanente, le sens exquis de la mesure qu'il portait en tout, son horreur des singularités, et les dons heureux d'un caractère qui accrochait partout. « Si les séminaristes peu exemplaires n'ont jamais eu prise sur moi, si j'ai pu avancer dans ma vocation, c'est à Comollo que je le dois », écrira-t-il au lendemain de la mort de son ami.

Cette mort, hélas, devait arriver bien vite.

A deux ans de là, à la fin des vacances d'automne, Comollo en avait déjà eu le pressentiment. La saison avait été mauvaise pour la campagne, et les vignes promettaient peu. Les deux amis, en regardant le vignoble, du haut d'une colline, déploraient ce malheur.

« Bah ! dit Bosco, toujours optimiste, l'an prochain la récolte sera meilleure.

— Je l'espère, repartit Comollo. Heureux ceux qui goûteront alors le vin nouveau ! Tu seras de ceux-là.

— Et toi ? Comptes-tu donc persévérer à boire de l'eau claire, comme au Séminaire ?

— Oh, l'année prochaine, je compte goûter à un vin bien meilleur.

— Que veux-tu dire par là ?

— Rien.

— Mais encore ? Voudrais-tu partir pour le paradis ?

— Je m'en sens, certes, bien indigne ; mais depuis quelque temps j'éprouve une telle soif des biens célestes, qu'il me semble impossible d'avoir encore longtemps à vivre sur terre. »

Il ne se trompait guère. A six mois de là, le matin même de l'Annonciation, le lundi saint 25 mars, il se mettait au lit, touché par une fièvre que les médecins diagnostiquèrent mal. Au soir du samedi saint le délire le prit, auquel s'ajouta l'angoisse de l'âme. Lui si faible de muscles, on dut à certains moments se mettre à six pour le maintenir au lit ; lui, dont la piété était si confiante, on l'entendit pousser des cris d'effroi à la pensée du jugement tout proche. Puis tout se calma : le corps reprit sa tranquillité, l'âme retrouva sa paix et, sereinement, à l'aube du mardi de Pâques, fortifié pour le grand passage par l'onction suprême et le viatique, la main dans la main de son fidèle Jean qui sanglotait à son chevet, il reporta à Dieu l'âme toute blanche de son baptême.

Ceci se passait le 2 avril 1839 ; le 3 au soir eut lieu l'enterrement ; et la nuit suivante fut le témoin d'un fait que trop de témoins ont raconté pour qu'on en puisse douter.

Du vivant de Comollo, les deux amis — très imprudemment, confessa plus tard Bosco — s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait tranquilliser l'autre sur son salut éternel. Le souvenir de cette promesse travaillait l'esprit de Jean qui, cette nuit-là, n'arrivait pas à s'endormir.

Il pouvait être environ minuit, écrit-il lui-même, quand notre dortoir, où reposaient vingt séminaristes, fut soudain mis en émoi par un phénomène terrifiant. C'était comme si l'on entendait se déchaîner du fond du corridor le bruit grandissant d'un chariot et de son lourd attelage, ou encore d'un train pesant lancé à toute vitesse, ou d'un éclatement de batteries d'artillerie. Tout tremblait autour des séminaristes. La maison, le dortoir, plafonds et planchers semblaient secoués par un monstrueux bras de fer. Et voici que tout à coup la porte s'ouvre ; le vacarme pénètre au dortoir, s'avance, paraissant faire cortège à une lueur vacillante de teintes multiples. A un certain moment le bruit cesse : silence sépulcral ; la lueur prend un éclat extraordinaire ; et dans la stupeur commune, qui fait se terrer sous leurs draps tous les séminaristes, une voix entendue de plusieurs, mais comprise seulement de Jean, répète par trois fois : « Bosco, je suis sauvé. » Une immense clarté remplit alors tout le dortoir ; le tumulte reprend avec une nouvelle violence, comme si la maison allait s'écrouler sous la tempête ; puis tout s'éloigne et disparaît dans le silence de la nuit.

Épouvantés, les séminaristes s'étaient levés en désordre, et réfugiés près de la cellule du surveillant ils n'osaient plus bouger. De son lit, Jean essaya de les calmer, de leur faire reprendre l'équilibre de leurs sens, en leur disant la consolante parole de l'apparition : « Comollo est sauvé. » Mais rien n'y fit, et le dortoir attendit l'aube, tout secoué de cette tragique irruption de l'au-delà.

Ce ne fut pas le seul événement qui marqua le trépas du saint abbé Comollo. A quelques jours de là, réfléchissant sur sa douleur inconsolable, Jean la rapprocha, dans

son souvenir, d'un menu fait de son enfance. Il n'avait que dix ans, quand la mort d'un merle apprivoisé, dévoré par un chat, l'avait jeté dans une tristesse morne. Pendant plusieurs jours le monde n'exista plus pour lui, et personne n'arrivait à consoler sa peine. Mais un soir, éclairé par on ne sait quelle lumière intérieure, il eut honte de cet excès de larmes, il rougit de cet attachement morbide aux créatures, et il se jura de ne plus jamais river son cœur à quelqu'un ni à quelque chose de ce monde. La pureté, la douceur, le charme de Comollo lui firent manquer de parole ; pour la seconde fois il livra vraiment son cœur à l'éphémère, à ce qui passe : mais ce fut la dernière. Le grand bienfait de cette amitié, la grâce merveilleuse de cette mort furent de détacher pour jamais l'âme de ce jeune homme des biens de ce monde. Autour de lui, demain, le monde, la jeunesse qu'il approchera, les créatures qu'il frôlera, les succès que sa foi remportera, les honneurs que sa sainteté provoquera pourront lui tendre leur coupe flatteuse : jamais plus il n'en approchera les lèvres. A vingt-quatre ans cette âme est conquise définitivement à Dieu, au bien, à l'éternel.

Cet acte héroïque n'effacera pas quand même de sa mémoire le souvenir de l'incomparable ami. Leur affection se prolongera au delà de la mort. Une nuit de l'année 1847, sa vieille mère l'entendra converser longuement dans sa chambre avec un inconnu : « Avec qui parlais-tu donc cette nuit ? lui demanda-t-elle le lendemain. — Avec Louis Comollo », répondit-il sans plus, gardant pour lui les secrets d'en-haut qu'était venu lui livrer, d'au delà de la tombe, l'ami toujours fidèle.



Jean demeura six années pleines au Grand Séminaire, deux années de philosophie et quatre de théologie. La renommée qu'il y laissa fut au moins égale à celle de Don Cafasso, son émule. Quand, à la veille de son ordination, ses maîtres porteront un dernier jugement sur lui, ils écri-

ront en face de son nom, pour qualifier le succès de ses études : *Plus quam optime;* pour apprécier son caractère : *plein de zèle, assuré d'une excellente réussite.* Cette sobre annotation marginale traduisait faiblement la réalité.

L'abbé Bosco fut vraiment un modèle de séminariste. Fidèle jusqu'au scrupule à l'humble détail du devoir, il se laissait docilement manipuler par le règlement de la maison, l'horaire, la cloche : ce qu'ils lui enjoignaient, il l'accomplissait sur l heure. Grand travailleur et esprit alerte, il avait tôt fait d'étudier la leçon du jour : alors il consacrait ses loisirs à la lecture ou à l'étude des langues. Ce qu'il dévora de docteurs de l'Église et d'auteurs ecclésiastiques au cours de ces six années est inimaginable ! L'Histoire de l'Église avait toutes ses préférences. Plus tard nous le verrons polémiser avec l'erreur protestante, libérale, césarienne, janséniste, armé d'une redoutable documentation : il l'avait puisée dans ses abondantes lectures de séminaire. Excellent camarade, il était toujours au service de ses condisciples, qu'il s'agît d'une explication de classe à répéter ou d'un « nouveau » à dérider, d'une tonsure ou d'une barbe à rafraîchir, ou d'une soutane, d'une barrette, voire d'une savate à raccommoder. Très pieux, il n'avait rien de singulier dans sa dévotion : elle était simple, sans attitude alanguie ni tendue, plutôt sobre de pratiques, mais profonde et riche de foi et d'amour : toute sa vie elle garda cette note qui décèle un parfait équilibre des facultés. Par ailleurs le plus gai et le plus vivant des compagnons, toujours une anecdote aux lèvres, une création au bout de ses doigts agiles, une fantaisie nouvelle dans son imagination ardente : c'était un boute-en-train inlassable. On eût dit qu'en entrant dans l'austère maison il avait pris spécialement pour lui l'observation gravée sous le cadran solaire de la cour : *Afflictis lentæ, celeres gaudentibus horæ.* Pour les esprits moroses les heures coulent très lentes, tandis que pour les cœurs joyeux elles filent. Six années à vivre entre les mêmes murs, cela aurait pu effrayer une nature exubérante : elles passèrent en un clin d'œil

pour lui et pour d'autres, grâce à la belle humeur que distillait toute sa personne.

N'allez pas croire pourtant que cette gaieté prenante sombrât jamais dans la dissipation : à l'heure du travail, du silence, de la prière, le sourire tombait, pour laisser place à la gravité, au calme et au recueillement. De lui ses compagnons de cours ont encore noté ceci, qui indique une rare maîtrise de soi : jamais on ne le vit en colère, jamais on ne l'entendit se plaindre du régime de la maison. Il prenait tout avec le sourire, et dans l'épreuve quotidienne, qui trempait sa volonté, adorait la sainte volonté de Dieu.

Ce n'était pas du jour au lendemain qu'il était arrivé à ce point de vertu chrétienne. Plus d'une fois la nature avait protesté et tenté de se reprendre. La sainteté demeure toujours une âpre conquête, et ne se trouve pas comme la royauté dans le berceau des dauphins. Jean le sentait mieux que quiconque, et il ne nous déplaît pas de surprendre de temps à autre son naturel échapper à sa vigilance. Quel mal il eut, par exemple, à renoncer à sa passion des cartes ! Au prix de quels efforts il éteignit progressivement ses petits talents de jongleur ! Comme il lui en coûta de freiner les impétuosités de son caractère ! Il rappelle dans ses *Souvenirs* qu'un matin de vacances ses amis le surprirent à la poursuite enragée d'un lièvre, expulsé de son gîte : lutte passionnée de vitesse qui se termina par la défaite de l'animal essoufflé. Mais tandis que les spectateurs du match applaudissaient à la victoire, sans plus prendre garde à autre chose, lui, honteux et confus, s'avisait que pour avoir raison de la bête il avait laissé sa soutane au pied de l'arbre, et il s'en voulait à mort de ce geste peu ecclésiastique.

***

Pourtant Dieu sait si au cours de ses vacances il demeurait le séminariste modèle que nous avons admiré à Chiéri ! A cette époque-là elles étaient interminables les vacances

du Grand Séminaire : elles allaient de la Saint-Jean à la Toussaint, quatre grands mois. C'était déjà un problème de vivre pendant ce tiers de l'année. Bosco le résolvait en se laissant inviter à gauche ou à droite, tantôt chez ses anciens maîtres de la Moglia, souvent chez son frère Joseph, la plupart du temps au presbytère du bon et savant curé de Châteauneuf. Il y trouvait avec l'hospitalité la plus cordiale une bibliothèque des mieux fournies, surtout en classiques italiens et latins, où il puisait largement, pour compléter ses humanités un peu bousculées.

Une année que le choléra avait éloigné de Turin les Pères Jésuites et une partie de leurs professeurs, il eut la bonne fortune de se voir confier, au cours des vacances, à titre de répétiteur de grec, quelques-uns de leurs élèves. Cet intérim lui valut deux bienfaits : d'abord il reprit contact avec cette langue qu'il n'avait que superficiellement étudiée à Chiéri, puis il se convainquit que cette jeunesse n'était pas son lot. Sympathique, bien élevée, très fine d'intelligence, certes, mais nonchalante et gâtée par la fortune, elle offrait un champ vraiment trop restreint aux ardeurs d'un zèle qui eût voulu transformer le fond des cœurs.

Quelle différence avec ses petits et grands amis de Chiéri, de Châteauneuf, des Becchi ! Ils lui étaient tous demeurés fidèles. Au Grand Séminaire, le jeudi, jour de congé, ils accouraient au parloir pour bavarder, recevoir un bon conseil, se laisser entraîner à la chapelle. Plusieurs continuaient au cours de l'année scolaire à lui demander des répétitions ; et pendant les vacances, à Châteauneuf, il n'en finissait plus de débrouiller avec ces enfants ou ces adolescents les pages difficiles des auteurs classiques. Cela lui valait sans doute quelque argent qui l'aidait à vivre ; cela lui valait surtout de pouvoir approcher des âmes. « Il ne vivait que pour la jeunesse », a écrit l'un de ses compagnons d'alors. Et la jeunesse le lui rendait bien. Le dimanche, quand, en files recueillies, les séminaristes se rendaient du Séminaire à la Cathédrale pour la grand'messe, sa clientèle d'obligés le guettait au passage, au coin de la place,

simplement pour le voir, recueillir un regard à la dérobée, et s'en aller heureuse. « Tu vois cet abbé aux cheveux frisés, de ce côté-ci, à droite ? disait l'un d'entre eux à quelqu'un qui ne le connaissait pas. — Oui ; eh bien ? — Eh bien, c'est notre ami à tous. Si tu savais comme il est bon ! »

Jugement bien simple, mais si complet ! L'abbé Jean était bon pour tous ces petits : il les aimait d'instinct, parce qu'il souffrait de leur abandon, il les aimait par vocation, parce qu'il se savait député à eux.

C'est à la fin de ses années de séminaire, pendant une nuit de vacances, qu'un second rêve, aussi expressif que le premier, vint lui confirmer la volonté du Ciel. Aux pieds de la ferme de son frère s'étendait une large vallée qui, à ses yeux, prit soudain l'aspect d'une populeuse cité. Dans ses rues, sur ses places, grouillait une jeunesse, abandonnée à elle-même, qui jouait, hurlait, blasphémait. Les jurons avaient le don de le faire bondir hors de lui : il s'élança vers ces malheureux, leur intima de se taire, et comme ils n'en faisaient rien, les menaça de coups. Peine perdue. Alors il passa aux actes, et malmena les plus effrontés. Ceux-ci répondirent du tac au tac, d'un poing vigoureux. Accablé par le nombre, l'abbé prit la fuite ; mais sa retraite fut coupée par un personnage mystérieux, qui lui enjoignit de retourner à ces malheureux et de les corriger par la persuasion. Pour toute réponse le rêveur montra les horions reçus. Alors cet inconnu le présenta à une grande Dame, qui s'avança vers lui : « Voici ma Mère, lui dit-il ; prends son avis. » La douce apparition le couvrit d'un regard plein de bonté, et murmura : « Si tu tiens à gagner à toi ces terribles gamins, ne les prends pas à coups de pieds ou de poings, mais conquiers-les par la douceur et la persuasion. » Ce qu'il fit. Alors, comme dans le premier songe, il assista à une double mue. Ces enfants se changèrent d'abord en fauves, pour devenir l'instant d'après les plus doux des agneaux.

Un songe, ce n'est rien ou si peu !... Tout de même, quand on voit cet esprit d'enfant, d'adolescent, de jeune homme

sans cesse obsédé par cette idée, on ne peut s'empêcher de soupçonner que le ciel y ait part. Et ce soupçon se change en certitude quand, vingt et trente fois, nous constatons que les événements, décalquant le rêve, le justifient. Le visionnaire prend alors figure de prédestiné. Il y a des enfants précoces qui, à huit ans, révèlent, par des dons innés, ce qu'ils seront un jour : musiciens, poètes, dessinateurs. C'est le cas de Jean Bosco : ciel et terre conspiraient à lui indiquer sa route. Une force secrète le poussait impérieusement vers la jeunesse ; un instinct invincible poussait la jeunesse vers lui ; et ce double mouvement du pasteur vers les brebis et des brebis vers le pasteur, traduisait en actes des visions nocturnes, où le Christ et sa Mère, penchés sur la misère morale des petits, semblaient ordonner toutes choses pour que ce troupeau, dispersé ou vagabond, trouvât enfin son berger et son bercail.



En attendant cette heure, l'abbé Jean Bosco continuait d'achever sa formation dernière au Grand Séminaire de Chiéri. Aux ordinations de septembre 1840, il fut ordonné sous-diacre, à Turin ; au printemps de 1841, le samedi de la Passion, il reçut le diaconat ; et enfin le 26 mai, fête de saint Philippe Néri, il entra en retraite, à Turin, chez les Messieurs de la Mission, pour se préparer à l'ordination sacerdotale. Sur un misérable petit calepin qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, il nota les résolutions que durant ces jours de bénédiction la grâce lui suggéra. Les voici, transcrites fidèlement.

Le prêtre n'entre jamais seul en paradis ou en enfer. S'il demeure fidèle à sa vocation, il va au ciel avec les âmes que son bon exemple a sauvées ; s'il agit mal et scandalise ses frères, il descend aux enfers avec les âmes damnées par ses mauvais exemples. Cette pensée m'aidera à tendre tous mes efforts pour observer les résolutions suivantes :

1° Je ne ferai aucune promenade qui ne soit nécessaire.

2° J'occuperai scrupuleusement mon temps.

3° Quand il s'agira du salut des âmes, l'on me trouvera toujours prêt à souffrir agir et m'humilier.

4° Que la charité et la douceur de saint François de Sales éclairent chacune de mes démarches.

5° Je me montrerai toujours satisfait de la nourriture que l'on me servira, à moins qu'elle ne soit vraiment nuisible à ma santé.

6° Je boirai toujours du vin baptisé, et seulement comme remède, c'est-à-dire aux jours et dans la mesure où ma santé l'exigera.

7° Comme le travail est une arme puissante contre les ennemis de mon salut, je ne donnerai au sommeil que cinq heures par nuit. Dans la journée, spécialement après le déjeuner, je ne prendrai aucun repos, excepté en cas de maladie.

8° Chaque jour je consacrerai quelque temps à la méditation et à la lecture spirituelle. Dans la journée je ferai une courte visite, ou au moins une prière au Saint-Sacrement. Ma préparation à la messe sera d'un quart d'heure, ainsi que mon action de grâces.

9° En dehors du tribunal de la pénitence, et de cas vraiment nécessaires, je ne m'arrêterai jamais à causer avec des femmes.

Ce fut Mgr Fransoni, archevêque de Turin, qui conféra le sacerdoce au jeune diacre. Il le connaissait un peu et l'estimait beaucoup sur les rapports du Supérieur du Séminaire de Chiéri ; mais il était bien loin de soupçonner le rôle considérable qu'allait jouer dans son église le jeune prêtre que, ce samedi 5 juin, veille de la fête de la Trinité Sainte, il ordonnait dans sa chapelle privée.

***

Le lendemain, à l'église Saint-François-d'Assise, à l'autel de l'Ange Gardien, situé à gauche du maître-autel, assisté de son ami et bienfaiteur Don Cafasso, professeur de casuistique au Collège ecclésiastique attenant a ce sanctuaire, l'abbé Jean Bosco célébrait sa première messe. Il l'avait voulue toute simple, sans apparat ni tapage, bien recueillie, pour permettre à son âme de remercier Dieu de l'avoir amené à ce sommet de ses rêves d'enfant.

Tout au long de cette messe sa pensée ne se sépara pas des brebis inconnues qui l'attendaient dans l'existence. A l'instant du sacrifice, où le prêtre se recueille demandant à Dieu ses grâces pour lui-même et ceux qui lui sont chers, il supplia le Seigneur d'accorder à son ministère l'efficacité de la parole. « Il me semble, écrivit-il plus tard dans ses *Souvenirs*, que j'ai été exaucé. » Certes, et magnifiquement. Sa parole publique et privée connut le chemin de bien des cœurs, mais plus particulièrement du cœur de la jeunesse, à qui elle semblait commander presque infailliblement.

Au cours du Sacrifice, entre l'Élévation et la Communion, quand le pain a été changé au corps du Seigneur, l'Église ménage à la prière intime de son ministre un temps d'arrêt : c'est le *Memento* des Morts. Le souvenir du jeune prêtre reconnaissant s'y attarda à recommander à Dieu le nom de ses bienfaiteurs défunts, de Châteauneuf et de Chiéri. Au-dessus de tous une figure émergeait de sa mémoire, celle du vieux Don Calosso, son premier maître de latin, celui dont la générosité aurait voulu lui épargner tant de retards. Le disciple revit, en un éclair d'imagination, le bon visage du cher vieillard ; il revécut la scène du retour de la Mission, les semaines inoubliables coulées au presbytère de Murialdo, le bonheur où avait nagé son âme à rencontrer le prêtre catholique tel qu'il le rêvait. Chers et lointains souvenirs ! L'âme de l'officiant était lourde d'émotion contenue, et sa prière ardente allait, par delà le temps et l'espace, remercier celui dont le bienfait l'avait mis en route vers cet autel.

Le lendemain, lundi, il célébra la seconde de ses messes au sanctuaire de *la Consolata* — le Notre-Dame des Victoires de Turin — « pour remercier la Sainte Vierge, écrivit-il, des innombrables faveurs qu'Elle m'avait obtenues de son Fils ». Et le jeudi suivant, solennité de la Fête-Dieu, il satisfit enfin le désir des gens de chez lui en célébrant à Châteauneuf la grand'messe du jour, et en présidant la procession. Il y eut, pour fêter l'événement, grand festin à la cure où l'archiprêtre avait invité tous les parents

de Jean, tout le clergé des alentours et les personnalités du lieu.

***

Mais le nouveau prêtre avait hâte de se soustraire à ces démonstrations bruyantes d'estime, pour se retrouver, seul avec sa mère, en face de leurs communs souvenirs. A la nuit tombante, ils partirent donc tous deux, pour remonter aux Becchi.

On soupçonne le flot de sentiments, aussi forts que doux, qui devaient soulever le cœur de l'un et de l'autre. Ces chemins, ces sentiers, que de fois il les avait parcourus depuis quinze ans, hanté par le rêve sublime, et voilà que d'un coup ce rêve était devenu une réalité. Cette dernière pente à gravir traversait le pré où, par une nuit d'hiver, il s'était vu transporté en songe et avait entendu la voix de la Madone lui tracer clairement la route. Par des chemins mystérieux mais sûrs il avait, lui aussi, été adorablement mené. Une main de femme et de mère — la plus haute de toutes les femmes, la plus tendre de toutes les mères — avait saisi sa menotte d'enfant et, à travers l'épreuve, l'avait amené à ce sommet : la prêtrise. Il n'avait eu qu'à se laisser faire, à ne jamais désespérer. Admirable histoire ! A l'évoquer à cette heure recueillie et calme, dans cet humble décor de toute sa jeunesse, l'homme sentit une émotion intense étreindre son cœur. Les mots manquèrent pour la traduire et un flot de larmes lui jaillit des yeux. Le petit Jean d'autrefois, l'humble pastoureau devenu prêtre, exprimait ainsi la gratitude enivrée de son âme.

Quelques pas encore, et le couple franchissait le seuil de la chaumine, témoin de tant de scènes de joies et de larmes. La mère alluma la bougie, alla disposer toutes choses pour le repos de la nuit, puis, comme jadis, il y a vingt ans, la prière du soir monta de ces deux cœurs purs vers le ciel. Quand ils se furent relevés, la vieille maman qui, tout au

long de cette journée d'émotions, avait été plutôt silencieuse, prit dans ses mains celles de son fils, et d'un accent très grave et très doux :

Te voilà prêtre, mon petit Jean ! Désormais chaque jour tu diras la messe. Rappelle-toi bien ceci : commencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas de suite, mais un jour, avec le temps, tu verras que ta mère avait raison. Chaque matin, j'en suis sûr, tu prieras pour moi. Je ne te demande rien d'autre. Désormais ne songe qu'au salut des âmes, et ne te préoccupe pas de moi.

Admirables paroles ! Achevons ce chapitre sur cette scène de pure beauté surnaturelle. Aussi bien elle nous livre la clef de tout un avenir. Plus tard, quand le fils nous émerveillera par la grandeur de ses entreprises, sa passion pour Dieu et les âmes, sa foi intrépide et calme, nous nous souviendrons de l'humble paysanne des Becchi, de la pauvre femme sans lettres, mais à l'esprit si haut, sa mère, qui lentement, patiemment, à travers quinze années de misères et d'épreuves, avait formé ce cœur de prêtre (1).

(1) La *Vie* de cette humble femme qui joua un rôle si important non seulement dans la formation de l'âme du saint, mais aussi dans la fondation et l'affermissement de son œuvre, a paru à la Librairie Vitte.

# CHAPITRE IV

## LES HUMBLES ORIGINES D'UNE GRANDE ŒUVRE.

*Encore Don Cafasso. — Le* Convitto Ecclesiastico *de Turin. — Un spectacle désolant : toute une jeunesse à l'abandon. — Une rencontre providentielle à la sacristie de Saint-François-d'Assise. — Première leçon de catéchisme. — Le noyau d'une Œuvre. — Le premier patronage salésien.*

*Une grande dame charitable : la marquise de Barolo. — Aumônier de petites orphelines. — Premier déménagement du patronage. — Congédiés par la marquise de Barolo. — L'étape d'un jour au cimetière Saint-Pierre-ès-Liens. — Second congé. — Aux Moulins de la Doire. — Encore sur la rue. — Le patronage volant. — Cinquième local de fortune. — Nouvelle expulsion. — Le patronage dans un pré. — Persécution de l'autorité civile et ecclésiastique. — Don Bosco est soupçonné de folie! — Tel est pris qui croyait prendre. — Dernière expulsion. — Une heure de calvaire. — Le port du salut, le hangar Pinardi.*

*L'ultimatum de la marquise de Barolo. — A deux doigts de la mort. — Le cœur des enfants du peuple. — Sauvé ! — Quatre mois de convalescence. — De nouveau sur le sillon avec sa mère. — La bonne Providence. — L'Œuvre est assise définitivement.*

Quelques mois après son ordination, en octobre 1841, ses dernières vacances terminées, l'abbé Jean songea à la direction qu'il allait imprimer à sa vie. Quel emploi sacerdotal accepter ? On lui en offrait trois. Une noble famille de Gênes le demandait comme précepteur aux appointements de 1.000 lires par an, tous frais couverts ; ses compatriotes le suppliaient d'accepter le poste libre de desservant de Murialdo, le petit hameau dont dépendaient Les Becchi ;

enfin l'archiprêtre de Châteauneuf, son grand ami et bienfaiteur, Don Cinzano, brûlait de l'obtenir comme vicaire. Pour trancher le cas et ne chercher dans ce premier choix que la volonté de Dieu, l'abbé Bosco recourut une fois de plus à son saint compatriote, Don Cafasso, qui lui dit : « N'acceptez rien. Venez ici à Turin achever votre formation sacerdotale au Collège ecclésiastique. »

Qu'était ce Collège ecclésiastique, *Il Convitto Ecclesiastico*, selon le nom qui lui est resté ? C'était l'œuvre d'un prêtre éminent de Turin, l'abbé Guala, qui, au lendemain des bouleversements politiques de la Révolution et de l'Empire, avait compris que la tâche urgente était de préparer à la société chrétienne un sacerdoce instruit, pieux et zélé, seul capable de la ramener aux principes sauveurs et à la pratique des vertus oubliées. Ces idées concernant la formation d'un clergé de valeur, il les tenait de son maître et conseiller, le Serviteur de Dieu Bruno Lanteri, fondateur, en Piémont, des Oblats de Marie, qui fut, en ces temps troublés, l'un des rares ouvriers évangéliques imbus des vraies doctrines romaines. A cette époque-là, en effet, le Gallicanisme fleurissait dans toute sa splendeur ; et les fameux quatre articles étaient obligatoirement enseignés dans toutes les chaires de théologie : l'erreur avait franchi les Alpes avec les armées impériales — et elle n'était pas venue seule.

Le Jansénisme avait lui aussi envahi ces vallées de la Haute-Italie et propagé la peste de son rigorisme à travers ces honnêtes populations. Brebis et pasteurs en étaient plus ou moins imprégnés. Où cela pouvait-il mener ? Très loin, et toujours en direction d'impiété. Il fallait réagir en guérissant le mal par la base, c'est-à-dire en versant méthodiquement dans l'âme des maîtres en Israël la saine doctrine.

Dès qu'il l'avait pu, Don Guala s'était mis à l'œuvre, en ouvrant à son domicile un cours libre de casuistique. Nommé en 1808 curé de Saint-François-d'Assise, il transporta sa chaire dans cette paroisse, et poursuivit son œuvre sans tapage ; le Piémont vivait alors sous la férule de

Napoléon et il fallait procéder avec une extrême prudence. Enfin, en 1817, après le Congrès de Vienne et le retour des Princes de Savoie, l'abbé Guala tenta de réaliser à fond son projet. Accolé à l'église Saint-François-d'Assise, se trouvait l'ancien couvent des Pères Franciscains, transformé en caserne pendant l'occupation napoléonienne. Don Guala sollicita des pouvoirs publics l'autorisation d'en user à son gré ; elle lui fut accordée, avec, plus tard, la personnalité civile pour cette œuvre reconnue d'utilité publique. Dès 1818, le Collège ecclésiastique commença donc à fonctionner avec une douzaine de recrues, dont le nombre atteignit bientôt soixante.

Cette institution allait d'abord assurer un complément solide d'études théologiques au jeune clergé ; puis elle réunirait sous un même toit et une même discipline ces jeunes prêtres qui, jusqu'à ce jour, devaient à grands frais se loger Dieu sait où, pas toujours à l'abri de certains périls, seuls ou par groupes de trois ou quatre ; et enfin elle permettait aux maîtres, au cours de ces deux ou trois années d'études, d'observer de près les aptitudes de leurs élèves pour les faire nommer, à l'heure voulue, à la place où ils rendraient le plus pour la gloire de Dieu. Car dans l'entre-deux, des conférences de morale, tenues, une le matin et l'autre le soir — celle du matin par Don Guala, et celle du soir par Don Cafasso — tous ces jeunes prêtres vaquaient aux exercices les plus courants du ministère sacerdotal : offices de la paroisse, visites aux hôpitaux, aux prisons, catéchismes en ville, etc., etc. L'Œuvre était placée sous le patronage de deux saints chers à la piété italienne, saint François de Sales et saint Charles Borromée, promoteurs tous deux d'institutions semblables, et l'enseignement qui s'y distribuait s'inspirait des principes de saint Alphonse de Liguori.

Un règlement des plus doux façonnait lentement l'âme de ce jeune clergé aux habitudes définitives de toute vie sacerdotale : prières du matin et du soir, visite au Saint-Sacrement, récitation du chapelet, méditation d'une demi-

heure, lecture spirituelle d'un quart d'heure : tout cela en commun ; confession hebdomadaire, légère mortification du vendredi, silence en dehors des heures de récréation, récollection mensuelle, étude en commun, promenade quotidienne à deux, vers le soir, loin des lieux trop courus, défense absolue d'assister à quelque spectacle public, ou d'entrer dans un café. Chaque élève payait pension, une pension des plus modiques ; mais la fortune personnelle de l'abbé Guala, qui était considérable (1), et les legs que provoquait la personnalité civile de l'Œuvre permettaient à l'Administration d'admettre plus d'un élève gratuit.

Évidemment l'abbé Bosco fut de ce nombre. Il devait y rester trois ans, trois années qui furent pour lui providentielles, car non seulement elles enrichirent son esprit d'un bagage de science appréciable qui, demain, alimentera copieusement sa parole et sa plume ; mais encore et surtout elles le mirent en contact avec des misères qui fixèrent définitivement sa vocation d'apôtre de la jeunesse.



Dès les premières semaines de son séjour au Convitto, l'abbé Jean eut l'occasion de toucher du doigt l'état d'abandon moral où croupissait la plus grande partie de la jeunesse populaire.

Turin était alors une capitale en voie d'agrandissement, qui attirait à elle, du Piémont et de la Lombardie, quantité de pauvres enfants et jeunes gens embauchés par les entreprises de construction, gâche-mortiers pour la plupart, apprentis maçons, charpentiers en herbe. Ça se logeait où ça pouvait, presque toujours lamentablement, par paquet de cinq ou six, en des sous-sols ou des mansardes infectes. Mais c'était au moins une armée de travailleurs que celle-là ; tandis qu'à côté d'elle, un peu partout, aux abords de la citadelle, le long des berges du Pô, sur les

(1) En mourant il laissa 400.000 francs en pièces d'or à son successeur et héritier, Don Cafasso.

terrains vagues attendant une construction, grouillait tout un monde d'enfants, oisifs, négligés par leurs parents, ou poussés par eux à la mendicité.

Si le jeune prêtre gravissait les escaliers des soupentes, son regard y découvrait un spectacle aussi navrant : des familles de huit, dix, douze personnes, entassées dans une misérable mansarde, y respirant un air empoisonné, et se donnant, dans cette promiscuité, la leçon de combien de vices! Dans tous ces milieux germait de la graine de prison, et un beau jour elle montait en tige et s'épanouissait dans une des quatre maisons de détenus que possédait la capitale. Que de fois, à la suite de Don Cafasso, l'abbé Bosco y pénétra ! Ce qui le frappa le plus dans ces lieux de désolation, ce fut la quantité de jeunes gens qu'on y rencontrait, de tout âge, les plus vieux achevant d'y corrompre les plus jeunes. Ici l'âme tombait précocement en ruines, et là-bas, à la *Petite Maison de la Divine Providence*, immense hôpital fondé par St Joseph Cottolengo, c'était le corps qui s'écroulait, rongé par des maladies, filles de l'inconduite.

Quel poignant spectacle que celui de cette jeunesse abandonnée, sans guide, sans pasteur, victime d'un monde de passions déchaînées, d'une société qui n'avait cure d'elle, d'une famille qui trahissait ses devoirs ! A certains soirs, en promenant sa méditation attristée vers quelque pré des faubourgs, le jeune prêtre s'y butait contre des bandes de petits galopins, lâchés là sans surveillance par des parents insouciants ou faibles: dans un coin on se battait, dans un autre on polissonnait ; ici l'on jouait aux sous, un peu plus loin au taro, des blasphèmes tombaient de lèvres à peine adultes, et des propos malpropres couraient d'oreille en oreille. Lamentable tableau ! Raccourci douloureux de l'état d'abandon de toute une jeunesse ! Le prêtre s'approchait des groupes, mais sans succès : à le voir venir à eux les uns s'enfuyaient, d'autres insultaient, le reste continuait imperturbablement ses jeux équivoques. Alors l'abbé s'arrêtait, triste, triste ; et pourtant un éclair

d'espoir illuminait son âme. Cette scène, il la connaissait, dans ses moindres détails : il l'avait déjà aperçue, et à trois reprises au moins, telle quelle. C'était un songe alors : maintenant il tenait la réalité.

Mais son rêve de jadis ne s'arrêtait pas là : au dernier acte les petits fauves se muaient en brebis dociles, quand, guidé par le Ciel, leur ami arrivait à eux avec les procédés de bonté et de tendresse qu'ils n'avaient jamais connus. Qui sait si un jour cette heure de consolation ne sonnera pas ? pensait l'abbé. Et il s'en retournait au Convitto en priant la Madone de la hâter.



Elle sonna en effet, et précisément un jour consacré à la Sainte Vierge, le 8 décembre 1841, fête de l'Immaculée Conception. Dans la sacristie de Saint-François-d'Assise, l'abbé Bosco, revêtu des ornements pour dire la messe, attendait qu'on lui amenât un servant. Très recueilli, il n'avait pas vu entrer un grand garçon d'environ seize ans, pauvrement vêtu, que la curiosité avait poussé là, et qui considérait, avec l'étonnement de quelqu'un qui les découvrait pour la première fois, cette salle, ce décor, ce prêtre si drôlement habillé, tout cet ensemble imposant et sévère.

« Que fais-tu là ? dit en grondant le sacristain qui entrait. Ne vois-tu pas que ce prêtre attend un servant ? Allons, ouste ! prends le missel, et sers la messe !

— Mais je ne sais pas, répondit l'adolescent.

— Alors, pourquoi es-tu entré ici ? Qu'est-ce qui m'a donné des garnements comme ça, qui pénètrent partout comme chez eux ! File au plus vite. »

Et ce disant il saisissait un plumeau, et donnait la chasse au malheureux qui, ne connaissant pas bien les issues, sortit par où il ne devait pas, se heurta à une porte close, revint à la sacristie, toujours poursuivi par l'irascible sacristain, et enfin, reprenant le chemin par où il était entré, tomba dans la rue.

« Pourquoi battre ainsi cet enfant ? dit Don Bosco au sacristain, qui rentrait essoufflé de cette course à l'homme. Ce n'est pas une façon d'agir.

— Mais aussi que faisait-il dans la sacristie ?

— Rien de mal, et je n'entends pas que l'on traite ainsi mes amis.

— Votre ami, ce polisson-là !

— Parfaitement ; du seul fait qu'on maltraite quelqu'un il devient mon ami. Et j'entends que vous ne molestiez plus ainsi les gens, sinon j'en dirai un mot à Don Guala. Retournez me chercher cet enfant, il ne doit pas être loin, j'ai à lui parler. »

Une minute après le sacristain, confus, ramenait sa victime encore tremblante.

« Approche, approche, mon ami, lui dit Don Bosco, je ne te ferai pas de mal. Comment t'appelles-tu ?

— Barthélemy Garelli.

— De quel pays es-tu ?

— D'Asti.

— Quel est ton métier ?

— Maçon.

— Tu as encore ton père ?

— Non : il est mort.

— Ta mère ?

— Morte aussi.

— Quel est ton âge ?

— Seize ans.

— Sais-tu lire ? Écrire ?

— Ni l'un, ni l'autre.

— Chanter ? Siffler ? »

L'enfant se mit à rire : c'était fini, la glace était rompue l'amitié naissait.

« Dis-moi, Barthélemy, as-tu fait ta Première Commu nion ?

— Pas encore.

— T'es-tu confessé quelquefois ?

— Oui, il y a longtemps, quand j'étais petit.

— Dis-tu tes prières, le matin et le soir ?

— Je les ai oubliées.

— Vas-tu à la messe le dimanche ?

— Ça oui, presque toujours.

— Vas-tu au catéchisme ?

— Je n'ose pas.

— Pourquoi ?

— Par honte. Les autres, plus petits que moi, en savent davantage. Alors, vous comprenez...

— Et si je te l'expliquais, moi, le catéchisme, viendrais-tu ?

— Bien volontiers.

— Quand veux-tu que nous commencions ?

— Quand vous voudrez.

— Ce soir ?

— Ce soir.

— Et pourquoi pas tout à l'heure ?

— Si vous voulez.

— Eh bien, je vais dire ma messe maintenant : tu y assisteras, et, après, nous nous mettrons à étudier ensemble le catéchisme. »

Une demi-heure après Don Bosco, retrouvait son jeune ami, l'emmenait dans un modeste réduit attenant à la sacristie et commençait sa première leçon de doctrine chrétienne. Prémices d'un apostolat qui devait durer près d'un demi-siècle.

Instinctivement le prêtre comprit qu'une grande chose allait naître là, à deux pas du sanctuaire : il se mit à genoux et récita, tout seul évidemment, un *Ave Maria*, un simple *Ave Maria* pour que la Vierge Immaculée l'aidât à sauver cette âme. Tout son cœur, avide de sacrifice et impatient de se donner à la jeunesse, passa dans les humbles mots de l'éternelle prière. Quand il se releva, il eut comme le sentiment que son œuvre d'apôtre commençait.

« Sais-tu faire le signe de la croix, Barthélemy ? » demanda d'abord l'abbé.

L'enfant ouvrit de grands yeux étonnés. Ce premier geste

que l'enfant apprend sur les genoux de sa mère, il l'avait oublié. Ainsi dans une grande capitale catholique il peut se rencontrer des adolescents qui ignorent tout de leur baptême ! Quelle misère et quelle honte ! Et les yeux du jeune prêtre s'ouvraient, sa tâche lui apparaissait immense et belle. Il irait vers ces petits et verserait dans leurs cœurs ce trésor du pauvre, la foi, la foi éclairée, qui fait tenir droit le chemin, qui console aux heures de larmes, qui explique tout, et qui, par les bonnes œuvres qu'elle suscite, fait mériter le Paradis.

Cette première leçon de catéchisme fut brève. Une demi-heure au plus : l'enfant partit sachant de nouveau faire le signe de la croix.

« Tu reviendras, Barthélemy ?

— Pour sûr !

— Alors ne retourne pas seul : amène-moi de tes amis. Je leur donnerai quelque chose, et à toi aussi, pour te récompenser. »

Le dimanche suivant, ils étaient neuf, dont six amenés par Garelli, et deux ramassés par Don Cafasso, qui écoutaient la parole simple, affectueuse et persuasive de Don Bosco. A quelques semaines de là, un dimanche soir, Don Bosco traversant l'église à l'heure du sermon, découvrit sur les degrés d'un autel latéral, bien cachés dans l'ombre, quelques apprentis maçons qui sommeillaient. « Que faites-vous là, mes amis ? interrogea-t-il. — Nous ne comprenons rien au sermon, répondit le plus hardi ; ce prêtre ne parle pas pour nous : alors, vous voyez... — Suivez-moi», dit Don Bosco. Et à la sacristie il les persuada de venir, le dimanche suivant, se joindre à son troupeau naissant. Cela faisait déjà une bonne douzaine de petits paroissiens intéressés et attentifs. Quelques mois après ils étaient quatre-vingts, et bientôt ils dépassaient la centaine. Tous braves enfants, tous apprentis, penchés sur une tâche très dure, tous ignorants de Dieu, à fond !

L'intérêt que leur portait ce prêtre, le bien qu'il faisait à leur âme en la leur révélant attachèrent fortement ces

jeunes gens à leur grand ami, qui les retrouvait fidèlement avec leurs premiers loisirs. Alors une question se posa : où abriter cette jeunesse tapageuse pendant les heures que l'on ne consacrait pas au catéchisme ? Le pauvre abbé n'avait d'autre chez soi que sa chambrette d'étudiant, d'autres ressources que ses modestes honoraires de messes. Ce n'est pas avec cela qu'on fonde une œuvre.

La Providence vint à son secours. Ses deux supérieurs, Don Guala et Don Cafasso, étaient des hommes de Dieu, qui comprirent, du premier coup d'œil, la fécondité de cette initiative. Ils hébergèrent l'Œuvre dans la cour même du Convitto. Ils avaient du mérite à consentir à ce sacrifice, car c'était renoncer pour toute la journée du dimanche au calme et au silence de leur solitude. Songez donc ! Plus de cent jeunes gens prenant leurs ébats sous leurs fenêtres, dans une cour grande comme un mouchoir de poche ! Le beau tapage ! L'infernal boucan ! Mais ces saints prêtres pensaient : Et qu'importe ! Si notre jeune ami fait de tous ces enfants de fameux chrétiens, notre sacrifice est petit !



Et l'Œuvre vécut ainsi pendant près de trois ans : 1841-1844, jusqu'au jour où, ses études complémentaires achevées, Don Bosco dut quitter le Collège ecclésiastique. Sur les instances de Don Cafasso qui, pensant à cette œuvre riche de promesses, ne voulait à aucun prix voir Don Bosco nommé à un vicariat de campagne, ou même de ville, le jeune apôtre fut désigné, à la prière de la marquise de Barolo, comme aumônier en second d'un nouvel orphelinat, *Il Rifugio*, que cette grande dame venait de créer.

La marquise de Barolo ! Arrêtons-nous un instant devant cette femme qui va jouer, dans la vie de notre saint, un rôle de second plan certes, mais combien providentiel ! C'était une Française, fille du marquis de Maulévrier, descendant en ligne directe du grand Colbert. Aussi la marquise ne manquait-elle jamais de signer : Juliette de

Colbert. A sept ans elle perdit sa mère ; et peu après, son aïeule, une tante et plusieurs parents montaient sur l'échafaud : on était en 1793. Pour échapper au même sort, son père dut rejoindre l'armée des princes à Coblence, avec ses trois enfants. Comme des centaines d'autres émigrés, les Maulévrier mangèrent pendant plus de sept ans le pain amer de l'exil, en Hollande et en Allemagne, et trempèrent leur âme à la rude école de l'adversité. Rentré en France au surlendemain de Brumaire, le marquis trouva son château détruit et ses terres dévastées. Avec le temps, sa ténacité parvint à reconstituer le domaine et une partie de la dot de ses deux filles. A vingt-deux ans, en 1807, l'aînée, Juliette, épousait le marquis de Barolo, noble Piémontais, page de l'empereur, qu'elle avait probablement connu à la Cour. Le service du marquis Tancrède de Barolo terminé, elle descendit avec lui à Turin. En 1814, le Piémont ayant retrouvé son indépendance et ses princes légitimes, la marquise, tout en gardant à la France la fidélité de son souvenir, apporta à sa nouvelle patrie tout son dévouement et tout son cœur. Le ménage connut trente-et-une années de bonheur. Privés d'enfants, les Barolo se faisaient sur terre une famille de ceux qui n'avaient personne pour les aimer, en déversant sur ces malheureux leur affection inemployée et le superflu de leurs magnifiques revenus. Car c'était une grande maison que celle-là, extrêmement riche, surtout du produit de rizières dans la plaine de Verceil et de vignobles qui, sur les coteaux de Barolo, donnent à l'Italie du Nord le plus chaud de ses crus. En 1838 une fièvre brutale saisit en voyage le marquis, et l'abattit d'un coup. La marquise se trouva donc, à l'âge de cinquante-trois ans, seule, et à la tête d'une immense fortune.

Elle en fit un usage si bienfaisant, que de nos jours encore son nom, dans la capitale du Piémont, demeure en bénédiction. Peut-on arriver à énumérer les fondations charitables de cette femme ? Il y a tout un quartier de Turin, celui qui avoisine la Consolata, où, à chaque pas, vous rencontrez une œuvre issue de sa pensée ou de son

cœur. Elle se paya même le luxe de fonder deux ordres religieux, les Sœurs de Sainte-Anne et de Sainte-Madeleine, pour le salut des fillettes pauvres ou dévoyées, pour qui elle enleva de haute lutte, en six mois de démarches à Rome auprès de Grégoire XVI et des cardinaux consulteurs, l'approbation officielle de l'Église.

Sa vocation de femme de bien, elle l'avait trouvée, elle aussi, dans les prisons de la ville, à l'âge de trente ans, un jour que, menée par un hasard, elle y avait vu s'étaler sous ses yeux le spectacle navrant de la corruption, de la haine de Dieu et de la révolte, au cœur de criminelles se dégradant à qui mieux mieux. Dès lors elle s'était juré de travailler efficacement à la rédemption de ces malheureuses, et chaque matin, même du vivant de son mari, on la voyait s'enfermer trois et quatre heures avec ces infortunées pour les amener à des pensées de résignation et de douceur, à l'amour du travail, à la haine du vice. Elle y parvint fréquemment.

Qui aurait dit que cette femme étonnante, qui donnait aux œuvres de miséricorde le meilleur de son temps et de ses soins, qui portait cilice, qui consacrait au moins une heure par jour à l'oraison, tenait un des premiers salons de Turin ! Élégante, cultivée, spirituelle, distinguée, elle était la séduction même, et tous les meilleurs écrivains de la vieille capitale — de Maistre, Balbo, Sclopis, d'Azeglio — fréquentaient son hôtel. Balzac, de passage à Turin brûlait de lui être présenté ; Lamartine entretenait avec elle une correspondance qui ne se brisa qu'à l'heure où son âme de poète passa à la République ; Cavour, le Cavour d'avant le *Risorgimento*, l'avait faite sa meilleure amie et sa confidente préférée ; enfin, qui ne sait qu'elle recueillit dans son palais et jusqu'à la fin de sa vie le doux Silvio Pellico, quand, au lendemain de sa libération, il échoua à Turin, exténué, infirme avant l'âge, dépouillé de tout ? A l'hôtel Barolo on montre encore la table où l'écrivain composa le livre fameux, *Mes Prisons*, qui fit plus pour l'indépendance italienne que deux armées rangées en bataille.

Le revers de la médaille — car, hélas, elle avait un revers — c'était le naturel vif à l'excès, autoritaire, cassant de la marquise. Tout devait plier devant son désir. Le marquis Tancrède avait déjà dû favoriser ce penchant dominateur en lui passant tous ses caprices. Devenue veuve, elle ne trouva plus une seule opposition devant elle.

Fondatrice d'ordres, créatrice d'œuvres multiples, elle avait pris tout naturellement l'habitude et le ton du commandement, et cela se sentait. L'ardeur de son imagination, l'impétuosité de sa volonté l'entraînaient parfois au delà du but ; mais surtout son esprit impérieux, entier, la rendait souvent injuste dans ses jugements, tyrannique dans ses exigences. En principe, la contradiction n'avait jamais voix devant elle, et l'obstacle devait être bousculé sur-le-champ sans crier gare. Elle pouvait se permettre pareils procédés à l'égard de ceux qui, de près ou de loin, dépendaient d'elle et auraient pu payer cher la moindre résistance ; mais tout le monde n'était pas dans ce cas-là, et, au moins une fois, la terrible marquise trouva devant elle une volonté, aussi implacable que douce, qui ne consentit pas à lui céder. Ce fut celle de Don Bosco. Mais n'anticipons pas.



En octobre 1844, Don Bosco vint donc s'adjoindre au premier aumônier du *Refuge Sainte-Philomène*, le bon abbé Borel, qui par la suite devait lui rendre de si grands et si nombreux services. A la prière de l'abbé, la marquise avait consenti à laisser pénétrer les jeunes gens dans le voisinage de l'Institut. Il y avait là, entre deux murs menant au premier corps du logis, un passage large de quatre à cinq mètres, long d'une vingtaine : il servit de seconde cour à l'Œuvre. La chapelle, ce fut deux chambres de l'habitation aménagées au mieux de la situation. Dédié à saint François de Sales, ce premier sanctuaire salésien fut inauguré le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception.

Dehors il neigeait comme on n'avait jamais vu ; mais dedans, où entre ces quatre murs et autour de cet autel de fortune se pressaient plus de cent cinquante jeunes gens, la chaleur était douce et la ferveur intense.

Elle était trop belle pour durer, cette combinaison. Les difficultés surgirent avec l'ouverture de l'orphelinat, à la belle saison.

Des plaintes tombèrent sur le bureau de la marquise, provenant la plupart des saintes filles qui, à gauche et à droite des deux murs de cette misérable cour, se dévouaient, ici aux maladies du corps, là aux maladies de l'âme. On trouvait, aujourd'hui, que ces garçons faisaient un vacarme du diable ; une autre fois, on craignait qu'en dépit de la hauteur des murs, il y eût d'une œuvre à l'autre des communications dangereuses ; puis ces voix de jeunes gens, à elles seules, n'étaient-elles pas une tentation pour les pauvres créatures abritées derrière ces murailles ; enfin, crime inexpiable, de temps à autre, une fleur en plein épanouissement — rose, dahlia ou reine-marguerite — disparaissait des parterres. Ah ! qui dira jamais le rôle qu'a joué dans la fermeture des œuvres de jeunesse, hospitalisées chez autrui, la disparition d'une fleur de platebande !

C'était le plus grand crime qu'avaient commis les enfants de Don Bosco. Il était impardonnable. On le leur fit bien voir. Le patronage reçut l'ordre de vider les lieux le plus tôt possible ; ce qu'il fit à quelques semaines de là. Sa vie entre ces deux murailles avait duré à peu près huit mois.

« Où pourrai-je bien caser mon petit monde ? C'est qu'ils sont maintenant plus de 300, et le local n'est pas facile à trouver », pensait Don Bosco un matin de mai qu'il errait à tout hasard à travers les terrains vagues des environs. Soudain il se trouva face au cimetière de *Saint-Pierre-ès-Liens*. Il y avait là une chapelle assez vaste, desservant le cimetière, qu'entouraient des prés semés de chardons. « Voilà bien mon affaire, pensa Don Bosco. Pourvu seulement que le chapelain m'agrée ! »

Le chapelain était un bon vieillard de soixante-deux ans qui, aux premières phrases de son confrère, fut de suite consentant : « Mais oui, mais oui, Don Bosco, venez avec votre jeunesse. Je prendrai plaisir à la voir s'ébattre. » Et voilà comment, le dimanche 25 mai, vers deux heures de l'après-midi, une bande d'enfants de tout âge vint s'abattre sur ces terrains vagues. Il y avait de l'espace et la solitude était profonde : cela la changeait, cette jeunesse, de son corridor étroit entre deux murs ! Aussi était-elle folle de joie, et ne savait par quelles démonstrations, plus tapageuses l'une que l'autre, témoigner son plaisir.

Mais hélas ! on avait compté sans la servante du brave chapelain. Le malheur voulut que ce dimanche soir il fût absent, et qu'elle fût maîtresse au logis. Tout d'un coup on la vit apparaître au seuil de l'habitation, le bonnet en bataille, les mains sur les hanches et le verbe insultant. Au bruit qu'avaient fait quelques jeunes gens se poursuivant à la balle, une de ses poules, qui couvait dans un minable panier, avait fui de terreur. Dire la fureur de cette femme à ce spectacle est quelque chose d'impossible. Elle hurlait comme une possédée, serrait les poings de rage et criait à Don Bosco : « Eh bien, vous en faites du joli avec vos garnements ! Mais attendez Don Tesio. S'il ne vous congédie pas, je sais bien ce que j'aurai à faire. A-t-on idée de cela ! C'est vous, monsieur l'abbé, qui élevez de cette façon tous ces voyous ! Ah ! c'est bien le dernier dimanche que je vous vois ici !

— Mais ma bonne dame, répliqua Don Bosco avec douceur, êtes-vous sûre vous-même d'être ici dimanche prochain ? Nous sommes aux mains de Dieu (1). » Puis, tourné vers ses enfants : « Laissez là vos jeux, mes petits, et allons à la chapelle pour le catéchisme et le chapelet. »

Au sortir de la cérémonie il se heurta à Don Tesio de retour, que sa servante à coups de calomnies avait dûment

(1) Sans le savoir la réponse de Don Bosco, inspirée du Ciel, était un sage avertissement. De fait, à quelque temps de là, une attaque d'apoplexie enlevait, peu de jours de distance l'un de l'autre, le bon chapelain et l'irascible servante.

chapitré, et il eut la douleur de s'entendre retirer la permission de venir s'ébattre chaque dimanche, avec ses enfants, dans cet endroit tranquille. Le séjour de l'Œuvre à Saint-Pierre-ès-Liens avait duré une petite après-midi de dimanche. Une fois de plus, le nid était à terre, et les oisillons inquiets ne savaient où porter leurs chants.

Pour consoler tout ce petit peuple, le bon abbé Borel lui tint alors le fameux sermon des choux : « Les choux, voyez-vous, mes enfants, ça ne profite que si ça est souvent repiqué. De même pour vous. A chacun de vos déménagements vous avez engraissé : votre nombre s'est accru et votre désir de devenir bons chrétiens aussi. Courage ! Ne vous tourmentez pas, le Seigneur veille sur vous ; abandonnons-nous à Lui avec confiance. Il pense à votre futur nid et vous le montrera bientôt. »

De fait, quelques semaines après, nous trouvons le patronage « repiqué » aux *Moulins de la Doire.* Une petite église dédiée à Saint-Martin s'élevait là, succursale plutôt que paroisse. Chaque dimanche on y célébrait une messe, puis l'église se vidait pour toute la journée. La municipalité, sollicitée par Don Bosco, lui accorda l'usage de l'édifice pour l'après-midi. Il y pourrait faire le catéchisme à son gré. Il accepta faute de mieux et s'y maintint en dépit des difficultés inhérentes au lieu. Une seule messe le dimanche dans une église tellement pleine que ses enfants pouvaient à peine y trouver un coin libre, pas de local abrité en cas de mauvais temps, comme lieu de récréation la petite place sise devant l'église ou la rue adjacente, sans cesse traversée par les voitures, les passants et les chevaux : tout cela n'était pas fameux, mais c'était mieux que rien.

A ces ennuis vint s'ajouter le mécontentement du voisinage, troublé dans sa quiétude. Les meuniers, leurs garçons, leurs charretiers, furieux de se voir envahis chaque dimanche par cette bande de gosses tapageurs, commencèrent par les agonir de sottises du haut de leurs fenêtres ; puis, voyant qu'ils demeuraient calmes sous ces bordées d'injures, ils écrivirent une longue lettre au Conseil muni-

cipal, dépeignant sous les traits les plus noirs ces pauvres enfants. C'en fut assez pour épouvanter le syndic et faire retirer à Don Bosco l'usage de l'église Saint-Martin. Au premier janvier suivant — on était alors en décembre — il devait avoir déguerpi.

Ce fut alors que l'ingéniosité de Don Bosco créa le patronage volant, une espèce peu recommandable, car elle demande trop de santé, de patience, de zèle et surtout la complicité du soleil, qui n'est pas toujours aux ordres des créatures. On se rassemblait le dimanche matin sur la Place de l'Église, puis en silence, pour ne pas troubler le quartier, on s'ébranlait. A peine sortis de la ville, les langues reprenaient vie, et, moitié chantant, moitié priant, on atteignait un sanctuaire voisin, *Notre-Dame des Champs*, le *Mont des Capucins*, *Superga*. Don Bosco y confessait son petit peuple, disait la messe, communiait ses enfants, puis on redescendait vers Turin. Le soir, on recommençait dans une autre direction, mais cette fois-ci pour se promener, pour jouer, crier, se divertir. On rentrait avec les premières étoiles, et les plus fervents accompagnaient leur père à l'un des derniers saluts donnés en ville.

Cette vie de bohême ne dura qu'un temps. L'hiver, qui se déchaînait, se chargea d'y mettre fin. Don Bosco comprit qu'il ne pourrait plus longtemps promener ainsi son œuvre expulsée, et il loua trois chambres dans une maison voisine du petit hôpital de la marquise Barolo. Ces trois chambres s'ouvraient en semaine pour des cours du soir, donnés aux plus en retard de ces grands jeunes gens ; et le dimanche on y faisait le catéchisme à tous. Par quels miracles arrivait-on à y caser toute cette remuante jeunesse ? C'est un point d'histoire que nous renonçons à éclaircir. Les offices religieux, on allait les suivre à une paroisse toute proche ; les jeux se déroulaient dans les prés voisins, bordés de mûriers, sous l'œil paternel de Don Bosco. Ce n'était pas le rêve, mais enfin on vivait.

Hélas ! Un nouvel orage se déchaîna sur cette œuvre sans cesse persécutée. Les locataires de la maison signi-

fièrent au propriétaire que le tapage de ces enfants, et surtout leurs allées et venues, pour les cours du soir, troublaient leur tranquillité : ce qui d'ailleurs était rigoureusement vrai. D'un commun accord ils le mettaient en demeure de choisir entre eux et Don Bosco : ou celui-ci déguerpirait, ou ils partiraient tous. Le propriétaire n'hésita pas un instant et il donna congé à Don Bosco qui, de guerre lasse, ne sachant plus où se réfugier, lui et ses quatre cents enfants, en cette fin de mars, loua à des voisins un pré, au milieu duquel s'érigeait une méchante baraque en pisé. C'était le logement à la belle étoile dans toute son amère beauté.

D'épreuve en épreuve on en était venu à n'avoir plus un toit pour s'abriter les jours de pluie, de neige où de vent.



Une autre affaire devait bientôt lui tomber sur les bras. Jusqu'ici son œuvre n'avait été menacée que dans ses conditions matérielles d'existence, mais bientôt elle allait se voir mise en suspicion par l'autorité elle-même. De deux côtés à la fois la tempête éclata.

Ce furent d'abord les curés de Turin qui trouvèrent mauvais de voir réunis tant de jeunes gens sous la houlette de Don Bosco. « Ils appartiennent tous, disaient-ils, à différentes paroisses : qu'ils les fréquentent, au lieu de les déserter, pour assister à des offices pris de-ci et de-là, et toujours présidés par Don Bosco. Bientôt ils ne connaîtront plus ni leur curé, ni le chemin de leur paroisse, et ceci est un mal. »

A quoi le bon abbé Borel répondait : « Mais ces enfants, hier encore, ne fréquentaient aucune église. Vous les embarrasseriez fort à leur demander de quelle paroisse ils sont. S'ils ne vont chez Don-Bosco, ils n'iront nulle part. Laissez-les donc à leur éducateur qui, avec le temps, vous en fera d'excellents paroissiens. D'ailleurs la plupart sont étrangers à la ville. Observez aussi qu'ils ont de quinze à dix-huit

ans : allez-vous, sous prétexte de doctrine chrétienne, les mêler à vos mioches de dix et douze ans sur les bancs du catéchisme ? — Notez encore que si Don Bosco les attire à lui, c'est parce qu'il emploie certains moyens — jeux, promenades, récompenses, cours du soir — pour lesquels il faut un entraînement spécial et de la résistance. Vous sentez-vous le courage de l'imiter ? » Raisonnement de bon sens qui ne convainquait pas tout le monde, et bien des préjugés demeuraient.

Du moins, de ce côté-là, on rendait hommage à son zèle, tandis que d'un autre on noircissait méchamment ses intentions. De placides bourgeois ne s'étaient-ils pas imaginé, à le voir ainsi se promener au milieu d'une foule de jeunes gens lui obéissant au doigt et à l'œil, qu'il entretenait là une cohorte de désœuvrés, de fils insoumis, d'esprits indépendants prêts à prêter main-forte à la première rébellion populaire ? Don Bosco fut cité à la mairie, vertement tancé par le marquis de Cavour, syndic de Turin, père du célèbre homme d'État, et finalement prié de planter là son œuvre. « Je le ferai, si mon archevêque m'en donne l'ordre », répliqua fièrement Don Bosco. « Je vous le ferai bien donner », lui dit alors l'irascible marquis, étonné de cette résistance.

De fait, il s'y employa, mais en vain. Alors la police secrète tint Don Bosco à l'œil, et chaque dimanche, dès l'ouverture de son patronage en plein vent, on pouvait voir rôder le long des haies des agents en bourgeois surveillant les allées et venues de cette graine de révolution. Vite reconnus comme toujours, ils devenaient l'objet de la curiosité et aussi des lazzi des enfants. Don Bosco, lui, se vengeait joliment, à l'heure des avis, quand hissé sur un monticule il parlait à son petit peuple. Alors les braves agents s'approchaient, s'approchaient, tendaient une oreille de plus en plus attentive pour ne pas perdre une miette de sa harangue ; et bien leur en prenait, car souvent elle était à leur adresse, et les allusions à leurs besoins d'âme étaient transparentes. « Si l'on nous envoie encore trois dimanches

ici, disait l'un d'eux, nous finirons par aller nous confesser. Drôle de conspirateur que ce prêtre-là ! »

Ce n'est pas lui qui conspirait, mais les forces du mal liguées contre son œuvre. Elles devaient sans doute pressentir qu'une puissante organisation en faveur du salut de la jeunesse était en germe sous les efforts de l'humble prêtre, et elles faisaient l'impossible pour la ruiner par la base.

Les armes dont on se servit pour contrecarrer ses projets furent le découragement, que même ses meilleurs amis tentèrent d'insinuer en son âme, et les bruits fâcheux que l'on répandit sur son état mental. Les uns disaient : « Pourquoi vous obstiner ? Vous voyez bien que les circonstances sont contre vous. Limitez votre action à un groupe d'enfants, les meilleurs ou les plus exposés. Pour une vingtaine de ces petits vous trouverez bien un local. Les autres, mon Dieu ! attendront l'heure de la Providence. » Et d'autre murmuraient en l'entendant décrire l'ensemble de ses projets d'apostolat : « Pauvre Don Bosco ! C'est une idée fixe. Il voit grand. Cas de mégalomanie connu, classé. Le malheur est que cela pourrait lui donner encore plus gravement au cerveau : et alors...

« Mais non, mais non, je ne vois pas grand, répondait Don Bosco à ces incrédules, je vois les choses comme elles seront. Oui, nous aurons, et bientôt, des églises, des cours, des maisons ; des prêtres, de jeunes abbés, des laïcs pour nous aider à élever la jeunesse ; nous aurons des milliers d'enfants ; nous aurons...

— Actuellement, en tout cas, tu n'as rien, lui disait son meilleur ami, l'abbé Borel.

— Possible ; mais d'ici peu je serai à la tête d'un patronage.

— D'un patronage !

— Comme je te le dis. Je le vois, je le touche des yeux, détail par détail : église, cour, préau, rien n'y manque.

— Mais où ça ?

— Je ne puis encore le dire ; mais ça existe, nous le posséderons.

— Mon pauvre Don Bosco, murmurait l'abbé Borel d'un air qui laissait entendre son immense pitié pour ces troubles de cerveau, mon pauvre Don Bosco ! »

En attendant, parmi le clergé, le bruit allait se répandant que vraiment Don Bosco n'y était plus, qu'il « déménageait » visiblement. Qui sait s'il ne serait pas temps de lui procurer quelques semaines de repos, à l'ombre ? On y pensait sérieusement en haut lieu, tant et si bien qu'un jour Don Bosco vit tomber dans sa chambre deux vénérables chanoines qui, après les politesses d'usage, aiguillèrent la conversation sur les projets de l'apôtre.

« Et alors, Don Bosco, vous pensez toujours à votre œuvre de jeunesse ?

— Si j'y pense ! Mais plus que jamais.

— Comment la voyez-vous ? Petite ? Modeste ?

— Petite ! Ah ! mes bons messieurs, mais pas du tout. Grande, immense, avec des cours, des classes du soir, des ateliers, des locaux très vastes, une église capable de contenir cinq cents enfants, et le reste dont je vous fais grâce.

— Et pour vous aider ?

— Pour m'aider ? Des prêtres, des catéchistes, des surveillants, des professeurs, des chefs d'atelier, des...

— Toute une armée, quoi !

— C'est le mot.

— Mais songeriez-vous à fonder un ordre religieux ?

— Vous l'avez dit.

— Et quel habit donnerez-vous à vos religieux ?

— Je les habillerai de vertu », répondit imperturbable Don Bosco.

Et tout au fond de sa pensée : « Ah ! vous voulez me faire marcher : eh bien, nous allons voir qui sera le plus malin. »

« De vertu, de vertu, c'est parfait ! Mais encore faut-il autre chose par là-dessus.

— Eh bien, dit Don Bosco, je leur imposerai de travailler et d'aller par la ville en bras de chemise, tout comme des gâche-mortier. »

Un sourire navré signifiant : il n'y a plus de doute, fut la seule réponse de ses interlocuteurs.

« Aurais-je dit une sottise ? reprit Don Bosco d'un air candidement étonné. C'est que, voyez-vous, je voulais vous faire entendre cette vérité : un ordre religieux qui ne serait pas pauvre n'irait pas loin. Alors, vous comprenez : pauvreté, bras de chemise, l'un explique l'autre.

— Oui, oui. Nous avons très bien compris, cher Don Bosco », dirent les deux bons chanoines en se retirant.

Et dans le corridor : « C'est vraiment l'idée fixe tout à fait caractérisée. Il faut aviser au plus tôt. »

On sait comment on avisa. A quelques jours de là Don Bosco reçut, dans sa modeste chambre du Refuge, la visite de deux ecclésiastiques de Turin : l'un était le curé de Saint-Augustin, le chanoine Ponzetti ; de l'autre, l'histoire n'a pas voulu conserver le nom. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, les deux visiteurs amenèrent l'entretien sur le sujet qui leur tenait à cœur, et Don Bosco de leur répéter ce qu'il avait déjà dit à tant d'autres. Les deux bons prêtres se regardaient avec un air consterné qui signifiait : « On ne nous a pas trompés. C'est bien ça : il déraille. Vraiment il faut se hâter. »

Une voiture toute prête, qui les avait amenés, était à la porte.

« Don Bosco, dit le curé de Saint-Augustin, ça ne vous dirait rien de faire un petit tour ? Nous avons en bas un excellent fiacre.

— Mais comment donc, mes chers messieurs ! Enchanté, enchanté ! Le temps de prendre mon chapeau et je suis à vous. »

Deux minutes après, les trois prêtres descendaient l'escalier, et devant la portière du fiacre ouverte :

« Montez, Don Bosco, invitèrent les deux complices.

— Oh ! je n'en ferai rien ; je connais trop le respect que je vous dois.

— Mais non, mais non, montez !

— Non, non ; après vous, après vous, je vous en prie. »

Nos deux bons chanoines durent s'exécuter et passer les premiers. Le second avait à peine franchi la portière, que Don Bosco, la fermant brusquement, jetait au cocher cet ordre impérieux : « Vite, à la maison de santé ! »

D'un coup de fouet vigoureux l'homme enleva ses bêtes au triple galop. La maison de santé était proche et son personnel alerté. Les deux battants ouverts du portail attendaient l'équipage, qui pénétra en trombe dans la cour. Les hommes de service se précipitèrent aux portières, pour accueillir le malade qu'on leur avait recommandé de traiter avec égard, mais aussi avec énergie. Au lieu d'un client, ce fut deux qu'ils trouvèrent, se démenant, criant, gesticulant. « Diable, pensèrent ces hommes : ils nous arrivent en pleine crise. Pas gai ! Essayons tout de même de les réduire sans les moyens violents. » Mais les deux amis criaient de plus belle à la méprise, demandant le directeur, l'aumônier, le médecin de service. Ce fut l'aumônier qui arriva le premier, et alors le mystère s'éclaircit. Faut-il dire de quel côté se rangèrent les rieurs ? Depuis lors plus personne ne parla de l'incurable folie de Don Bosco.



On n'en continua pas moins à le tracasser. C'est ainsi que l'on en vint à lui enlever la maigre jouissance du méchant pré où lui et ses enfants s'étaient réfugiés. Voici comment la chose advint.

Nos lecteurs ont deviné l'emploi des journées du dimanche sur ces quelques arpents de terrain. Le matin, Don Bosco accueillait son petit monde, confessait, assis sur une motte de terre, ceux qui voulaient purifier leur âme ; puis en route vers un sanctuaire voisin, pour assister à la messe, toujours suivie d'une collation gratuite. L'après-midi, ces quatre cents enfants se retrouvaient fidèlement dans le pré et s'en donnaient à cœur joie. A un certain moment un coup de clairon suspendait les jeux, et, groupés en quatre catégories, selon l'âge et le degré d'instruction,

les petits patronnés recevaient une leçon de catéchisme, à l'issue de laquelle Don Bosco, du haut d'un petit monticule, donnait ses avis pour la semaine, faisait un bout de sermon et entonnait, pour terminer cet office religieux en plein air, les litanies de la Sainte Vierge. Après quoi, et jusqu'à la nuit tombée, les parties homériques de barres, de balle et de drapeau reprenaient de plus belle.

C'était trop beau pour que ça durât. Un jour, les frères Filippi, propriétaires du champ, vinrent trouver Don Bosco et lui tinrent à peu près ce langage : « Les jeux de vos enfants piétinent l'herbe si fortement qu'ils en détruisent jusqu'aux racines. D'ici peu notre pré ne sera plus un pré, mais une route. Nous vous donnons donc congé ; nous vous remettons même le dernier terme échu, pourvu que d'ici quinze jours le pré soit libre. »

Quinze jours pour déloger ! Don Bosco n'en pouvait croire ses oreilles. Enfin il prit patience, espérant que d'ici quinze jours la Providence serait intervenue. Huit jours passent : rien. Quinze jours passent : rien encore. Et nous voici au matin du dimanche où Don Bosco, par nécessité, devait se séparer de ses enfants. O l'amère pensée ! Rien qu'à les voir arriver ce matin-là son cœur saignait. Sa foi cependant demeurait entière. « En route pour Notre-Dame-des-Champs ! dit-il à son petit monde après la dernière confession. J'ai une grande grâce à demander à la Sainte Vierge. Vous la demanderez avec moi. » Et l'on se rendit au vieux sanctuaire, et l'on pria avec ferveur la Madone, car on sentait l'âme du père préoccupée.

Vers deux heures les quatre cents enfants étaient de nouveau là, inconscients du malheur qui les menaçait. A l'heure ordinaire il y eut catéchisme, chant et sermon, comme d'habitude, puis les jeux reprirent, plus ardents que jamais. Don Bosco cependant, écrasé par la douleur, se promenait solitaire, en bordure du pré.

En contemplant cette foule d'enfants, écrivit-il plus tard, en songeant à la riche moisson qu'elle préparait à mon sacerdoce, je sentis

mon cœur éclater. J'étais seul, sans aides, à bout de forces, la santé ébranlée, et je ne savais où réunir désormais mes pauvres petits. Cachant ma douleur je me promenais à l'écart, et peut-être pour la première fois je sentis les larmes me monter aux yeux. O mon Dieu ! suppliai-je en levant les regards au ciel, indiquez-moi l'endroit où je dois dimanche les réunir, ou dites-moi ce que je dois faire !

Prière ardente où la foi, la confiance et l'amour se mêlaient en des proportions indéfinissables. Elle devait être exaucée.

De fait, Don Bosco avait à peine achevé de jeter vers Dieu ce cri d'une âme désolée mais confiante, qu'un bonhomme entra dans le pré.

« Est-ce vrai que vous cherchez un emplacement ? dit-il. Je vous demande cela, parce que j'ai un camarade du nom de Pinardi qui possède un superbe hangar à louer. Voulez-vous que nous allions le voir ? »

Don Bosco le suivit. Le superbe hangar était une sorte de fenil au toit très bas crevé en maint endroit.

« C'est tout de même trop bas, dit Don Bosco un peu démonté.

— Qu'à cela ne tienne : nous creuserons le sol d'un demi-mètre, et nous le garnirons d'un plancher. Puis vous aurez la jouissance du terrain qui entoure le hangar, le tout pour 300 francs par an. Cela va-t-il ?

— Avec bail ? hasarda Don Bosco qui se rappelait tous ses déboires récents.

— Avec bail, et tout sera prêt dimanche.

Don Bosco revint à son pré et le soleil couchant éclaira une scène vraiment touchante. Tous ces pauvres mioches apprenant que désormais et pour toujours ils avaient un asile assuré ne pouvaient plus contenir leur joie. Ils dansaient, ils chantaient, ils acclamaient leur grand ami qui, sur l'heure, récita avec eux, Dieu sait avec quelle ferveur, un chapelet d'actions de grâces.

Désormais l'Œuvre était assise. Après dix-huit mois de pérégrinations douloureuses, elle allait prendre possession de cette maison Pinardi, autour de laquelle, année

par année, lustre par lustre, une grande institution, la Société Salésienne, issue des larmes, de la misère et du cœur d'un humble prêtre, devait naître, croître, battre des ailes et s'envoler un beau jour sur le monde...

***

Si l'Œuvre avait désormais un logis assuré, il n'allait pas en être de même de Don Bosco. On se rappelle que la marquise de Barolo l'avait nommé aumônier en second de son Œuvre de Sainte-Philomène. En plus de son modeste salaire — 600 francs par an — l'emploi assurait le vivre et le couvert. C'était deux soucis de moins dans une vie aussi bousculée que la sienne, car il menait de front les deux tâches : l'aumônerie des petites filles au Refuge et la conduite de ses quatre cents gaillards. Ni l'une ni l'autre n'était une sinécure. C'est dire que la marquise prit vite ombrage de l'apostolat « à côté » de son aumônier. On ne pouvait pas être simultanément à elle, et à d'autres soucis. Du moins elle ne le concevait pas, et elle n'allait pas le tolérer.

Un jour, Don Bosco la vit entrer dans sa chambre avec un air de décision plus marqué que de coutume.

« Mon cher abbé, lui dit-elle, je suis enchantée des soins que vous donnez à l'âme de mes petites filles de Sainte-Philomène : c'est vraiment parfait.

— Oh ! madame la Marquise, ne me remerciez pas de cela ; je ne fais que remplir l'emploi que votre bonté m'a confié.

— Justement, cher Don Bosco, je ne vois pas très bien comment vous pourrez longtemps encore cumuler cet emploi avec la direction des centaines d'enfants qui viennent chaque dimanche vous relancer.

— Ne vous inquiétez pas, madame la Marquise, Dieu m'a aidé jusqu'ici : Il continuera.

— Non, vous vous tuerez tout simplement, mon cher

abbé, et je n'y tiens pas, ou bien ce sera mon œuvre qui pâtira. C'est bien pour ça que je suis venue vous donner un conseil.

— Lequel ?

— De lâcher votre œuvre ou la mienne. Réfléchissez : vous me donnerez votre réponse un de ces jours.

— Mais c'est tout réfléchi, madame. Grâce à votre fortune et à votre rang vous pouvez, sans la moindre difficulté, trouver non pas un, mais dix prêtres pour remplir mon emploi. Tandis que ces pauvres petits, si je ne m'occupe pas d'eux, personne ne s'en occupera. Alors vous pouvez conclure.

— Et où irez-vous habiter ? Et de quoi vivrez-vous ?

— La Providence y pourvoira.

— Mais votre santé est à bout ; votre tête elle-même, me dit-on, n'en peut plus : soyez donc raisonnable. Allez vous reposer le temps qu'il faut, un, deux, trois ans si c'est nécessaire. Je prends tout à mes frais. Après quoi, complètement rétabli, vous reprenez votre emploi au Refuge.

— Impossible, madame la Marquise. Je vous le redis : ma vie est tout entière au service de ces pauvres petits, et rien ni personne ne m'écartera du chemin que le Seigneur m'a tracé.

— Donc vous préférez vos vagabonds à mes petites orphelines ! Dans ce cas regardez-vous dès aujourd'hui comme déchargé de votre emploi. Je penserai à vous trouver un remplaçant.

— Madame la Marquise ne me mettra tout de même pas comme ça dehors ; cela ferait causer et mon honneur sacerdotal en souffrirait, repartit d'un ton sévèrement digne l'abbé Bosco.

— Soit, je vous donne trois mois pour quitter votre emploi et céder votre logis. »

Et sur cette mise en demeure tranchante l'impérieuse marquise s'éloigna. Après les fils, c'était le père qui était sur le pavé.

***

Pauvre Don Bosco ! Cette émotion et ce souci d'un logement à trouver auraient pu lui être épargnés, car il était à bout de forces. Elle ne se trompait pas, la bonne marquise, en constatant, d'un seul coup d'œil sur les traits lassés de l'humble prêtre, qu'il ne tenait plus debout. On ne mène pas impunément la vie qu'il menait depuis vingt mois. Ces déménagements successifs, cinq en dix mois, ces courses en ville pour chercher du travail à ses fils, ces interminables séances de confessionnal, tout un petit monde non seulement à amuser et instruire, mais souvent à nourrir et habiller, ces visites nombreuses que nécessitaient ses besoins d'argent, ses enfants malades à consoler, faire sourire, et tout le reste : c'est-à-dire le service religieux du Refuge, les tournées dans les prisons et les séances de catéchisme à l'hospice Cottolengo, avaient miné sourdement son organisme. Un rien, la moindre imprudence commise, le moindre bacille absorbé devait déclencher une catastrophe. Elle arriva au début de juillet 1846 sous la forme d'une pneumonie violente avec hémoptysie prononcée.

Ce fut un soir de dimanche, après une journée épuisante de patronage, que le pauvre Don Bosco, remonté à son logis, s'évanouit d'épuisement. On dut le transporter sur son lit, et dès lors la fièvre ne le quitta plus. En huit jours, il fut aux portes de la tombe.

Le dimanche suivant, l'abbé Borel, accompagné des plus grands du patronage sanglotant à chaudes larmes, lui portait le viatique. Sa mère et son frère aîné étaient là, accourus à son chevet d'agonisant. L'extrême-onction lui fut administrée le surlendemain.

Ces tristes nouvelles, répandues dès les premiers jours de la semaine parmi son peuple d'enfants, y jetèrent la consternation. Chacun sentit qu'il allait perdre son père, son conseiller, son meilleur ami, et la douleur fut indicible. On assista alors à des scènes émouvantes de gratitude.

Tandis que les plus grands se faisaient agréer comme infirmiers et se relayaient jour et nuit au chevet du moribond, les autres stationnaient à sa porte, en bas de l'escalier, sur la rue, essayant de forcer la consigne et de pénétrer, ne fût-ce qu'une minute, dans la chambre de leur grand ami.

« Laissez-moi seulement le voir ; je ne lui parlerai pas, disait l'un. — Je n'ai qu'un mot à lui dire, mais je ne veux pas qu'il meure sans que je le lui aie dit, disait un autre. — Si Don Bosco savait que je suis ici, il me ferait entrer, affirmait un troisième. — Entrebâillez au moins la porte, qu'on puisse le regarder », suppliaient tous les autres.

Mais l'ordre du médecin était formel. Et tous ces enfants demeuraient là, à l'affût de la moindre nouvelle, le cœur lourd d'angoisse. Serait-il possible que le Ciel de nouveau les abandonnât à eux-mêmes, sans guide, ni ami, ni défenseur ? Non. Et s'il fallait un miracle, eh bien ! on l'arracherait.

Alors on vit ces jeunes gens donner au cœur de Dieu le plus magnifique assaut de foi éperdue qu'aient enregistré les annales d'une œuvre. Au sanctuaire de *La Consolata* tous ces enfants, ces adolescents — hier encore pour la plupart escarpes de la rue — se remplaçaient d'heure en heure pour arracher cette guérison à la Vierge. La supplication commençait le matin et finissait très tard dans la soirée ; d'autres la continuaient chez eux ; certains la poussaient jusqu'à l'aube. Ces fils affolés, pour arracher leur père aux griffes de la mort, faisaient des vœux insensés : le rosaire à réciter pendant un mois, un an, toute la vie. Beaucoup jeûnaient au pain et à l'eau, certains pendant plusieurs jours, et c'étaient de ces gosses qui, au long de la journée, montent et redescendent jusqu'à cinquante fois les cinq étages d'un échafaudage, un seau de mortier sur les épaules. Ah ! comme il avait pris le cœur de toute cette jeunesse, l'humble prêtre qui, à cette heure, se préparait dans le calme à paraître devant Dieu !

Cependant, dè la mort qui déjà montait l'escalier de sa

demeure, et de la prière qui, aux pieds de la Vierge, jetait son cri de foi confiante, ce fut la prière qui triompha. La nuit qui, au dire des médecins, devait être fatale, fut celle de son retour à la vie.

« Don Bosco, lui dit à une certaine minute le bon abbé Borel, vous savez ce que disent nos Livres Saints : « Dans ton mal prie le Seigneur et Il te guérira. »

— Laissons s'accomplir la volonté de Dieu, mon cher ami.

— Murmurez au moins : « Seigneur, si cela peut vous plaire, guérissez-moi ! » Je vous le demande au nom de tous vos enfants. Allons, répétez avec moi ces paroles. »

Le moribond les répéta.

« Je suis sûr maintenant que vous êtes sauvé, s'écria joyeux le bon abbé Borel en se relevant : il ne nous manquait que votre prière. »

De fait, le lendemain les docteurs affirmaient que la crise était franchie et qu'à moins de complications le mal allait être vaincu.

Et quinze jours après par une douce soirée de dimanche, les promeneurs de ce faubourg de Turin pouvaient assister à ce spectacle pas banal. Un flot de jeunes gens guettaient à la porte du Refuge une apparition. Soudain, dans le portail, la silhouette de Don Bosco s'encadra : alors ce fut du délire. Un fauteuil avait été préparé, il dut y prendre place. Une seconde après les robustes épaules de ses plus grands jeunes gens le hissaient au-dessus de cette tourbe d'enfants qui, en chantant, en criant, en pleurant, lui firent jusqu'à leur misérable chapelle-hangar le plus royal des cortèges. « Mes petits, mes chers petits, dit Don Bosco, arrivé à l'autel, merci, merci pour cette preuve d'affection ! Merci pour toutes les prières qui m'ont rendu à la vie. Si je suis ici, je vous le dois. Il est donc bien juste que j'emploie à votre service tous les jours que le Seigneur va me donner. Comptez sur moi : mais, de votre côté, aidez-moi à sauver votre âme. » Tous les enfants pleuraient, l'abbé Borel sanglotait, Don Bosco n'était plus maître de son émotion. Quelques jours après il partait pour Les Becchi en convales-

cence. Seule, la terre natale pouvait le remettre pleinement de cette rude secousse.

***

En son absence, le patronage fonctionna comme il put aux mains des amis de Don Bosco qui, groupés derrière Don Borel, s'efforcèrent de se plier aux exigences de ce dur métier. Ils comprirent alors, ces bons messieurs, quelles réserves de patience et de dévouement il fallait posséder pour vivre en contact intime avec cette jeunesse bruyante, tapageuse, criarde, affectueuse oui, mais par moments si mal embouchée, si grossière, si sale aussi, presque en haillons parfois, souvent peuplée de vermine ; pour faire bon visage à tous, à ceux qui sourient comme à ceux dont l'œil est torve ; pour courir par la ville, des matinées entières, à la recherche de travail pour les chômeurs ; pour solliciter à gauche et à droite la charité de ceux qui pourtant avaient intérêt à voir se transformer ce peuple de révolutionnaires en germe ; pour assumer, en plus de leurs fatigues de bons prêtres, ce travail épuisant des dimanches ; pour être à la disposition de tous, partout et toujours ; et pour récolter souvent, en guise de salaire, les critiques injustes des âmes bien pensantes. Ils se dévouèrent pendant trois bons mois ces excellents amis, et l'œuvre fut sauvée, pendant que Don Bosco menait bon train sa convalescence.

A la fin d'octobre, en dépit des avis des médecins et de ses connaissances, il n'y tint plus : le corps n'était pas pleinement rétabli, mais l'âme souffrait trop, loin de ses clients de misère. Il se résolut à partir dès la Toussaint.

La question du logement était tranchée. Il avait loué dans la maison Pinardi quatre chambres au premier étage ; cela lui permettrait de se trouver au milieu même de son œuvre. Mais la maison Pinardi et les deux habitations contiguës, dont une s'intitulait l'*Auberge de la Jardinière*, n'étaient pas précisément des îlots de sainteté. Même en semaine, le scandale s'y étalait effrontément. Un prêtre ne pouvait habiter seul ce logis, sans éveiller de suite des

soupçons. Il fallait donc trouver quelqu'un de sûr, d'irréprochable, qui partageât le pauvre logement de l'abbé : « Prends donc ta mère », lui dit le doyen de Châteauneuf, le bon Don Cinzano, toujours si bienveillant.

Prendre sa mère, il y avait bien pensé ; mais il n'avait osé lui en faire la proposition. Sa mère ! Elle n'était plus jeune, et elle avait bien mérité de se reposer un peu dans la paix solitaire des Becchi ! Et qu'allait-il lui offrir, grand Dieu ! en échange des petits soucis quotidiens de son humble ménage ? Le tracas, le bruit, les exigences, la mauvaise éducation de quatre cents gaillards. C'était tous ses souvenirs de jeunesse, toute sa petite vie réglée et uniforme, le calme de ses champs, la douceur de ses amitiés qu'elle allait devoir lui sacrifier pour une existence déracinée, bousculée, en pleine ville fiévreuse. Et puis, du fait qu'elle accepterait, elle passerait sous ses ordres, elle lui obéirait, elle subordonnerait sa vie à la sienne. Non, cela ne se pouvait. Mais le moyen de se tirer autrement d'affaire ? Alors il s'arma de courage et lui fit part de son désir : « Si tu crois que Dieu le veut, répondit-elle sans hésiter, tu peux compter sur moi. »

Ils se mirent donc en route le lendemain des Morts, 3 novembre 1846. Les jours précédents maman Marguerite, sachant la misère qu'elle allait trouver au Valdocco, avait consenti à un sacrifice douloureux. Tout au fond de son armoire, embaumée de lavande, reposait sa robe de jeune épouse. Depuis trente ans elle dormait là, évoquant de temps à autre à sa pensée fidèle ses meilleurs souvenirs d'amour, le cher mari défunt, toute sa jeunesse... Du coin d'ombre elle sortit la belle étoffe, qui avait abrité les plus forts battements de son cœur, et elle courut la vendre, oh ! pas cher, pour faire quelque argent, afin de subvenir aux premières dépenses. Sainte, sainte femme ! Paysanne qui ne savait pas lire, mais dont le cœur égalait les plus nobles !

Et un matin de novembre, elle, portant dans un panier toutes ses petites affaires, un peu de lingerie, ses instruments de bonne ménagère, lui, ayant sous le bras un missel,

quelques cahiers et son bréviaire, ils descendirent vers Turin, à pied. La route était longue, près de quarante kilomètres, sept heures de marche. Pour un convalescent et une vieille femme, c'était excessif. Aussi arrivèrent-ils exténués au terme. Au carrefour du Rondo, là où le Cours Reine-Marguerite coupe le Cours Valdocco, ils se heurtèrent à un ami, Don Vola, qui les voyant ainsi épuisés, poussiéreux, les interrogea :

« Oh ! D'où venez-vous comme ça, tout fourbus et couverts de poussière ?

— Des Becchi.

— A pied ?

— A pied. Que veux-tu ? C'est ça qui nous manque. »

Et le geste complétait la pensée.

« Et où vas-tu loger ?

— A la maison Pinardi, avec ma mère.

— Quels moyens de vivre as-tu maintenant que tu es sans emploi ?

— Voilà une question, mon cher, à laquelle je serais bien embarrassé de répondre ; mais nous nous confierons en Dieu et Il pensera à nous.

— On vous attend chez Pinardi ?

— Penses-tu ?

— Alors, qu'allez-vous manger ce soir ?

— Laisse faire ; tout à l'heure nous y songerons.

— Mon pauvre Don Bosco, tu me fais pitié. Je voudrais faire quelque chose pour toi. Attends ! attends ! »

Et ce disant le bon prêtre fouillait dans ses poches.

« Pas un centime ce soir. On voit que j'ai changé de soutane. Au moins accepte cela, lui dit-il, en décrochant sa montre.

— Mais toi ?

— Oh moi ! J'en ai une autre. Vends ce bijou : tu auras quelque chose pour commencer à vivre. »

Et le généreux ami les quitta.

« Tu vois, mère, que la Providence pense à nous », souligna Don Bosco.

***

Encore deux cents mètres à parcourir et ils étaient chez eux. Au premier étage de la maison Pinardi l'humble logement les attendait. Deux des quatre chambres étaient meublées, si l'on peut appeler mobilier un misérable lit, une table de bois blanc, une chaise de paille, le strict nécessaire pour travailler, se reposer, vivre.

Depuis très longtemps la nuit était tombée.

A la maigre lueur d'une bougie, pendant que sa mère commençait à s'occuper de la pitance, Don Bosco suspendait à la tête des lits un bénitier, un rameau de buis, une image sainte.

Sous leur balcon, comme ils le faisaient chaque soir depuis qu'ils espéraient son retour, des jeunes gens s'étaient groupés, se demandant en face de ces fenêtres pâlement éclairées, si c'était bien lui. Ils n'osaient monter, n'étant pas sûrs. Mais voici que soudain, dans le silence de cette heure calme, une jolie voix de ténor monta, doublée d'une autre, plus faible, de femme. Toutes deux chantaient un cantique, que ce brave Silvio Pellico avait jadis composé en l'honneur de l'Ange Gardien :

*Habitant des parvis célestes,*
*Que faites-vous à mon côté ?*

O les âmes simples ! O les cœurs purs ! Pour toute richesse il n'y avait au logis que le prix de la jolie robe de mariée, et la montre de l'ami Vola ; demain était peu sûr ; ce soir, pour le souper, rien n'était prêt. Ils étaient épuisés de fatigue. Mais toute la joie du Paradis triomphait dans leurs cœurs.

Et ils chantaient, ils chantaient...

# CHAPITRE V

## L'AFFERMISSEMENT D'UNE GRANDE ŒUVRE.

*Fondation des cours du soir ; leur succès. — Le patronage essaime à l'autre bout de la ville.*
*La fièvre du* Risorgimento *et ses répercussions sur l'Œuvre. — Un carré de laitues saccagé. — Charité bien mal récompensée.*
*Le premier fils adoptif du saint. — Accroissement de la famille. — Achat de la maison Pinardi. — Un tableau de vie familiale. — Construction de l'église Saint-François de Sales.*
*Un vent d'anticléricalisme déchaîné sur le Piémont. — Les périls de la rue pour les enfants du Patronage. — Le premier édifice salésien. — Une catastrophe. — Le groupe des internes s'accroît. — Seconde bâtisse. — Deuxième catastrophe.*
*Les élèves du saint vont d'abord travailler et étudier au dehors. — Fondation du premier atelier salésien. — Extension de cette cité du travail. — L'internat se clôt petit à petit.*
*Maladie et mort de Maman Marguerite. — La protection de la Très Sainte Vierge sur l'Œuvre naissante. — Après dix ans !*

Le temps de se retourner un peu, et l'apôtre reprenait courageusement sa tâche au point où, quelques mois auparavant, il l'avait laissée. Sans trop de dégâts son patronage avait traversé la tourmente : c'était considérable. Maintenant qu'il avait un toit, un toit de chapelle au moins, et que son directeur avait pris logis sur son terrain, il restait à l'asseoir sur des bases de plus en plus solides.

L'un des premiers soucis de Don Bosco fut de donner aux cours du soir, qu'il avait inaugurés l'année précédente, un plus grand développement. De ces enfants qui fréquen-

taient l'Œuvre, quantité ne savaient même pas lire, et c'était souvent les plus grands : rude obstacle pour qui voulait leur apprendre la religion, triste infériorité sociale qui les livrait, proie fatale, aux premiers beaux parleurs venus, ou les faisait exploiter par des employeurs malhonnêtes. Ce fut donc une classe de lecture que l'abbé ouvrit tout d'abord, et l'abécédaire qu'il mit aux mains de ses élèves fut le petit catéchisme du diocèse : on faisait d'une pierre deux coups. A cet embryon de cours du soir vinrent plus tard s'ajouter des cours d'arithmétique, de langue maternelle, de dessin, de géographie, de diction, de solfège. Ces enfants se réunissaient, se tassaient, devrions-nous dire, dans les deux chambres voisines de celles de Don Bosco et de sa mère.

Plus tard, au fur et à mesure du départ des locataires, tout ce qui demeurait libre était retenu par l'abbé et immédiatement transformé en locaux scolaires. L'Œuvre envahissait progressivement la maison Pinardi, et délogeait implacablement tous les faux ménages qu'elle avait abrités. C'était merveille de voir tous ces grands enfants, qui jusqu'à ce jour avaient porté si bravement leur lamentable ignorance, rivaliser d'efforts pour acquérir un honnête bagage de connaissances variées.

Pour l'aider dans cette tâche, à laquelle un homme seul n'eût pas suffi, Don Bosco avait réquisitionné les plus intelligents de ses patronnés : il les prenait à part, en semaine, aux heures de loisirs, et les dressait à leur mission d'instituteurs, de maîtres de leurs camarades. Il leur enseignait l'italien, le latin, le français, les mathématiques, dans le dessein sans doute de les acheminer à quelque profession libérale, mais à charge pour eux d'instruire leurs camarades ignorants ou attardés. Premiers tâtonnements d'une méthode de formation qui devait lui réussir si bien dans la vie : par une ascension lente et sûre, faire émerger de la troupe les autorités de l'Œuvre, recruter les cadres dans le rang, tirer de son petit peuple les chefs capables mieux que quiconque de l'éclairer et de lui commander.

A l'épreuve, ces jeunes maîtres ainsi dressés se montraient si bons instructeurs, qu'à quelques mois de là, au printemps de 1847, une Commission académique, attirée par le bruit que faisaient dans Turin ces cours du soir si copieusement fréquentés, ne put cacher son admiration devant les résultats acquis. Elle traversa ces misérables locaux, interrogea au petit bonheur ces jeunes gens sur les matières enseignées, et les réponses de ces illettrés d'hier furent si nettes et si précises, qu'à l'unanimité elle demanda pour l'effort pédagogique de leur éducateur un subside annuel de 300 francs, qui lui fut accordé sans difficulté.

A combien montait en cette année 1847 les clients de la charité de Don Bosco ? Cinq cents ? Six cents ? Chiffre difficile à établir. Une seule chose était certaine : on étouffait dans ces locaux trop étroits. De solution à ce problème il n'y en avait que deux : élargir ou essaimer. Élargir était impossible, car les derniers locataires de la maison Pinardi résistaient ferme ; Don Bosco dut donc essaimer.

Il s'y décida presque avec joie pour faire bénéficier d'autres quartiers de la ville d'une institution aussi actuelle, et pour ramener plus près de leur misérable logis quantité d'enfants qui lui venaient chaque dimanche de l'autre bout de Turin. A deux pas de la gare principale, il ouvrit donc, en 1847, le *Patronage Saint-Louis*, et deux ans après, sur un autre point de la ville, celui de l'*Ange Gardien.* Un soir, à ses enfants groupés autour de lui, après la prière, il annonça son dessein en ces termes pittoresques : « Quand une ruche surabonde elle essaime et son trop-plein va remplir une autre ruche. Ainsi en est-il de nous. Nous voilà trop ici. En récréation nous sommes les uns sur les autres ; à la chapelle je vous vois pressés comme des harengs en boîte. Plus moyen de remuer. Imitons les abeilles et allons fonder un nouveau patronage. »

Ce qui fut dit fut fait. Et trois foyers de vie chrétienne s'allumèrent en triangle en trois points de la grande cité : à leur flamme des centaines de jeunes gens purent venir éclairer leur âme et réchauffer leur cœur.

***

En ces années-là — 1847-1850 — l'Italie traversait un moment politique unique dans son histoire. Au dedans, c'était la conquête des libertés populaires qu'un par un les États de la Péninsule voyaient inscrire dans la Charte. A Naples, le roi Ferdinand II, promulguait, le 29 janvier 1848, une Constitution qui, jusqu'à sa chute et son exil, allait régir son royaume, des Abruzzes à l'extrême pointe de la Sicile. A Rome, Pie IX, par la voix de son cardinal secrétaire d'État, Antonelli, concédait, le 14 mars, à tous les États Pontificaux une Charte de liberté qui s'inspirait, comme celle de Naples, de la Charte française de 1830. En Toscane, le grand duc Léopold avait, dès mai 1847, accordé une certaine liberté de presse, qui acheminait sûrement à de plus larges concessions. A Turin, enfin, le 4 mars 1848, Charles-Albert, cédant à la pression formidable de l'opinion travaillée par la presse, proclamait la Constitution qui, demain, l'unité de l'Italie étant réalisée sous l'autorité de la Maison de Savoie, réglerait dans toute la Péninsule les rapports du pouvoir central et des citoyens.

Une seconde passion politique, non moins incendiaire que la première, couvait lentement dans l'âme de quelques hommes d'État, dans l'ombre de beaucoup de Loges, dans les écrits de notoires écrivains, et aussi, il faut le dire, au cœur de plus d'un patriote comme au fond de l'âme populaire : l'Italie aspirait à son unité. Des sept États disparates (1) qui la composaient alors elle rêvait de ne faire qu'un grand royaume, qui appartiendrait à qui saurait, par la diplomatie ou par la guerre, réunir en un bloc les tronçons épars de la nation. De ces États plusieurs se rattachaient directement ou indirectement à la Maison d'Autriche qui, de cette façon, commandait à un bon tiers du pays : il fallait donc, pour réaliser pleinement cette

---

(1) Le *Royaume Lombard-Vénitien*, le *Royaume de Naples et des Deux-Siciles*, es *États de l'Église*, le *Piémont*, le *Grand-Duché de Toscane*, le *Duché de Modène* le *Duché de Parme*.

unité, bouter dehors l'étranger, l'Autrichien, franc ou déguisé. Oubliant toutes leurs rivalités séculaires de républiques, de grands duchés ou de royaumes, depuis des siècles en guerre les uns contre les autres, les Italiens devaient s'élever d'un libre essor, à une conscience commune, pour s'appliquer à l'affranchissement national ; après quoi rien n'arrêterait plus le pays sur la route du progrès. Cette triple force sourde qui travailla pendant plus de quarante ans la Péninsule, et rangea à son service l'épée du condottière, le pamphlet du polémiste, l'astuce du diplomate, la pensée du philosophe a pris un nom dans l'histoire contemporaine : traduite en faits elle s'est appelée le *Risorgimento*, formidable mouvement qui tint en fièvre pendant presque un demi-siècle l'un des peuples les plus ardents de la latinité.

Cette fièvre, on le devine, gagna de couche en couche, par contagion, toutes les classes de la société, et troubla la tête même à la meilleure des jeunesses. A cette époque-là on vit, à Turin, des séminaristes désobéir formellement à leur archevêque et sortir en ville pour se mêler au peuple qui acclamait la proclamation de la Charte. Ces mêmes esprits indisciplinés, grisés par la liqueur capiteuse que leur servaient à haute dose journaux et pamphlets, ne rougissaient pas la nuit de Noël, à la messe pontificale, d'arborer en plein chœur de la cathédrale une cocarde sur leur surplis. En 1849, un patronage de Turin, celui-là même que Don Bosco devait reprendre en sous-main, le patronage de l'Ange-Gardien, était parti pour la guerre, engagé volontaire dans l'armée. A force de jouer à la petite guerre dans la cour de l'Œuvre, ses jeunes gens avaient voulu jouer à la grande sur les champs de bataille : ils s'aperçurent vite que l'une différait notoirement de l'autre.

Le patronage du Valdocco lui-même ne réussit pas toujours à s'abriter de ces souffles belliqueux : un dimanche soir, l'un des prêtres qui lui apportaient volontairement leur concours dans ces journées fatigantes, débita en chaire un sermon si peu évangélique, si plein de toutes ces idées

mal digérées d'émancipation, d'indépendance, de liberté, que Don Bosco en demeura navré. Au sortir du salut du Saint-Sacrement il s'apprêtait à faire de calmes, mais justes reproches à l'imprudent orateur, quand il vit celui-ci arborer le drapeau national, piquer une cocarde à son chapeau, et, suivi d'un groupe de jeunes catéchistes gagnés à son opinion, sortir tapageusement dans la cour, entraînant dans son sillage quelques centaines d'enfants amateurs de nouveautés. La troupe s'éloigna pour ne plus revenir, et ce patronage ambulant, à base exclusivement politique, eut une existence des plus précaires : trois à quatre mois suffirent pour le disloquer.

Ces quelques faits, choisis entre cent, montrent dans quelle atmosphère surchauffée l'on vivait. On ne pensait plus qu'à la guerre, on ne parlait plus que de guerre, on ne fredonnait que des airs de guerre, on ne jouait qu'à la guerre, la nuit on ne rêvait que de guerre. Au sortir de la classe comme au sortir de l'atelier, les partis se formaient, dans les terrains vagues ou sur les places publiques, et l'on s'exerçait au maniement des armes : grandes manœuvres ou petite guerre, c'était le divertissement du jour. Il n'était pas toujours innocent, et souvent il y eut des têtes cassées, et du sang répandu. Inutile de dire que cette passion guerrière faisait trouver bien mornes les offices de l'église, les prônes ou les explications du catéchisme ; la jeunesse désertait la maison de Dieu.

Comment la retenir malgré tout ? Don Bosco rumina longuement le problème, et finalement son esprit pratique résolut de capter au service de Dieu cet enthousiasme juvénile mal canalisé. A cette époque-là, époque de la première guerre de l'indépendance italienne, il s'était ménagé l'amitié et les services d'un brave homme de *bersaglière*, qui venait d'achever la rude campagne de 48, si bien commencée par les victoires de *Pastrengo*, de *Goito* et la prise de *Peschiera*, en mai ; si mal terminée, en mars de l'année suivante, par la défaite de *Novare*, l'abdication et l'exil du monarque qui avait suscité cette première

levée de boucliers, Charles-Albert. Ce brave sous-officier s'était mis à la disposition de Don Bosco pour toute espèce de service d'ordre militaire. L'apôtre agréa l'offre avec empressement, et de suite pria son ami de dresser ses enfants à la petite guerre : on les retiendrait ainsi au patronage par l'attrait du moment. Affaire aussitôt conclue. Notre moniteur choisit une élite parmi les jeunes gens les plus alertes et les mieux entraînés, et il commença leur instruction militaire. Le Gouvernement consentit à prêter deux cents fusils de bois inoffensifs, on se procura autant de cannes pour achever l'équipement, et notre *bersaglière* fit cadeau de son clairon aux jeunes recrues.

En quelques semaines elles étaient si bien dressées, qu'elles donnaient déjà des simulacres de combat à tout le petit peuple de Don Bosco, et à tous les curieux qu'attirait sur ces terrains vagues la renommée de ces soldats en herbe.

Mais un jour ça tourna mal.

Tout près de la cour où manœuvraient ces enfants, la mère de Don Bosco, maman Marguerite, avait, à force de soins et de peines, créé un petit potager entouré d'une haie, où, en bonne paysanne, elle cultivait tous les légumes capables d'assaisonner ses soupes ou de compléter le menu. Il y avait même un long carré d'herbes destiné à la nourriture des lapins.

Or, un dimanche soir, le *bersaglière* sonna le rassemblement et massa ses troupes pour un assaut « à la hauteur ». Elles étaient réparties en deux camps : celui des vainqueurs et celui des vaincus. Les diverses feintes, les mouvements, l'attaque finale, tout était admirablement combiné. Pour donner du cœur au ventre à la troupe, on avait non seulement l'ardeur combattive de la jeunesse, mais aussi, hélas, une galerie, une galerie bien fournie en spectateurs. Ce fut elle la cause du malheur, avec ses cris, ses trépignements, ses excitations, ses bravos capiteux. Ah ! la galerie ! A combien de bêtises elle pousse souvent les pauvres humains pétris de vanité !

Les premières minutes tout se passa au mieux. Le programme se déroulait point par point, selon l'ordre établi, et chaque camp jouait son rôle avec conscience, sérieux et sang-froid. Les mouvements prévus s'opéraient mathématiquement, et tout ce petit monde évoluait sur le terrain avec la gravité de vieux troupiers. L'œil du *bersaglière* dominait le champ de bataille et demeurait maître de ses troupes. Les spectateurs eux-mêmes se laissaient prendre au jeu et y allaient carrément de leurs encouragements.

Mais à la charge finale tout se gâta. Le clairon d'un côté qui jouait un air endiablé, le crépitement des bravos de l'autre, la fureur d'une troupe qui se sentait regardée, tout devait amener le désastre. L'armée vaincue fut d'abord acculée à la haie, puis refoulée au delà. Elle franchit en l'écrasant ce fragile obstacle, talonnée par son vainqueur, et en un clin d'œil les merveilleuses planches de maman Marguerite furent envahies, piétinées, saccagées. Tout le fruit de plusieurs mois de peines était anéanti, en trente secondes, par cette armée grisée de gloire qu'excitaient au carnage les tribunes elles-mêmes. Ce fut lamentable !

D'autant plus qu'à cet instant la pauvre femme apparut au seuil de sa cuisine, et, tournée vers son fils, qui avait assisté impuissant au massacre : « Regarde, Jean, dit-elle d'une voix qui faisait mal, regarde ce que m'a fait ton *bersaglière:* mon potager n'existe plus. »

A quoi Don Bosco répondit : « Ma pauvre maman, que veux-tu que j'y fasse ? Ils sont jeunes ! »

Ils sont jeunes ! Ils sont jeunes ! Fermons les yeux sur ces misères, pardonnons-les ! Ils sont jeunes, c'est de leur âge. L'important c'est qu'ils n'offensent pas Dieu. Quelle haute leçon de sagesse chrétienne et d'indulgence rare ! Quelle admirable compréhension de la jeunesse ! Quelle bonté compatissante !



Peu de temps auparavant il en avait donné un exemple encore plus rare, et même plus coûteux pour maman

Marguerite. Un soir de printemps, à un carrefour du voisinage, rentrant au logis, il avait rencontré une troupe de malandrins, qui lui auraient fait mauvais quartier, s'il ne les avait entraînés à l'auberge la plus proche déguster une pinte, et même deux. Après les avoir ainsi amadoués, il leur avait tenu un bout de sermon.

« Puisque nous voilà bons amis, leur dit-il, vous me ferez bien le plaisir, n'est-ce pas, de ne plus blasphémer comme vous l'avez fait tout à l'heure en me voyant approcher : c'est laid, et ça attire le châtiment divin.

— Mais oui, Don Bosco, volontiers, volontiers ! Seulement, vous savez bien, ce n'est pas de notre faute, ça nous échappe... l'habitude..., mais dorénavant, vous verrez.

— Bien, rentrez maintenant sagement chez vous, et dimanche je vous attends chez moi, là, en bas, à la maison Pinardi.

— Rentrer chez nous, dirent alors quelques-uns de ces malheureux, ce serait difficile.

— Mais où dormez-vous la nuit ?

— Un peu partout : à l'asile de nuit pour quatre sous, chez un ami, dans une écurie voisine, là où on peut ; jamais deux nuits de suite au même endroit.

— En ce cas, dit Don Bosco n'écoutant que son cœur, venez avec moi. »

Et, entouré de cette troupe à l'abord peu rassurant, il descendit vers le Valdocco, où sa mère, ne le voyant pas rentrer, l'attendait dans les transes. Sous le toit du logis il y avait un grenier où traînaient encore des restes de paille. Don Bosco y mena ses garnements, qu'il avait au préalable munis d'un drap et d'une couverture, et, après leur avoir fait réciter vaille que vaille un bout de prière, il leur souhaita bonne nuit. Au matin, tout heureux de sa rencontre de la veille, il grimpa de nouveau au grenier pour réveiller son monde, lui dire deux mots du cœur, et l'envoyer au travail. Hélas ! Ils avaient tous filé avant l'aube, emportant avec eux draps et couvertures pour les vendre. Le premier départ avait été mauvais.

Le second fut meilleur. Peu de temps après, un malheureux orphelin se présenta à la porte de Don Bosco. C'était un apprenti maçon qui était venu à Turin pour chercher du travail. Les quelques sous qui composaient tout son pécule étaient épuisés depuis longtemps, et il n'avait encore rien trouvé.

La nuit arrivait, la pluie tombait à torrents ; l'enfant était mouillé jusqu'aux os, l'estomac dans les talons. Maman Marguerite ne fut pas longue à allumer un grand feu ; elle fit sécher l'hôte que la divine Providence envoyait à leur foyer. Elle lui servit à souper ; puis elle installa une paillasse au milieu de la cuisine. Des draps et des couvertures complétèrent ce lit princier, et le pauvre enfant dormit, cette nuit-là, plus content qu'un roi. Mais, tout en bordant la couverture, maman Marguerite glissa à l'oreille du cher petit quelques mots sur l'honnêteté, et le munit de bonnes pensées pour le temps du sommeil.

C'est l'origine de la coutume touchante, qui s'est toujours continuée dans les Maisons Salésiennes, de terminer la journée, après la prière du soir, par une petite allocution faite aux enfants. Ce petit mot tout maternel, est encore, comme en ces jours-là, un des ressorts les plus puissants de l'éducation salésienne.



L'hôte de Don Bosco fut donc le premier interne de l'Oratoire ; bientôt il en survint un deuxième, puis un troi sième, jusqu'à sept. Alors on prit un temps pour souffler, et aussi pour attendre l'occasion de louer d'autres chambres à Pinardi ; elle ne tarda pas, et Don Bosco, devenu logeur en garnis, put abriter sous son toit encore quelques malheureux. Si maintenant on voulait faire plus grand, il fallait acheter l'immeuble. L'opération se fit en 1851 de la façon la plus inattendue.

Pinardi avait toujours dit qu'il ne céderait pas son immeuble à moins de quatre-vingt mille francs, prix évi-

demment exagéré. Un jour il accoste Don Bosco et d'un ton moitié plaisant :

« Eh bien ! Don Bosco ne veut donc pas acheter ma maison ?

— Don Bosco l'achètera lorsque monsieur Pinardi voudra bien la lui céder à un prix raisonnable.

— J'ai dit quatre-vingt mille.

— Alors, n'en parlons plus.

— Qu'offrez-vous donc ?

— On estime ce bâtiment vingt-six à vingt-huit mille francs ; j'en offre trente.

— Vous donnerez bien cinq cents francs d'épingles à cheveux à ma femme ?

— Je ferai ce cadeau.

— Vous payerez comptant ?

— Je paierai comptant.

— Dans quinze jours, en un seul payement ?

— Comme vous voudrez.

— Cent mille francs à qui se dédit ?

— Va pour cent mille francs de dédit. »

On se touche la main et le marché est conclu ; il n'avait fallu que cinq minutes.

Naturellement Don Bosco n'avait pas le premier écu de cette somme ; mais il s'agissait des enfants, et sa confiance était absolue. Celle de sa mère était de qualité moins forte.

« Mais où vas-tu prendre cet argent ? lui demanda-t-elle. Nous n'avons que des dettes.

— Voyons, mère, si vous en aviez, vous, m'en donneriez-vous ?

— Évidemment.

— Eh bien, pourquoi supposer que le Seigneur, qui est riche, sera moins généreux ? »

De fait, la maison fut payée en moins de huit jours. Un soir, Don Cafasso apporta 10.000 francs, don généreux de la comtesse Ricardi ; et le lendemain un Père rosminien venait au patronage consulter Don Bosco sur l'emploi d'une somme de 20.000 francs, dont le placement lui avait

été confié. Il ne pouvait mieux tomber : sur l'heure le placement fut indiqué et agréé. Le banquier Cotta versa les 3.000 francs de frais, et le 19 février 1851, la maison Pinardi était acquise.

***

Elle allait vite se peupler d'un petit monde de travailleurs cette humble maison, semblable à tant d'autres éparses à travers champs, sur la ceinture de Turin, hors de l'octroi. Tout ce qu'elle pouvait contenir de petits apprentis, elle le contint : on alla ainsi jusqu'à trente. Trente enfants à abriter, à nourrir, à caser chez des patrons de la ville. Sans trop de difficultés, Don Bosco leur trouvait du travail, et chaque matin, après la messe, *pagnote* en poche ou sous la dent, ils partaient pour leur chantier ou leur usine.

Midi les voyait revenir avec un appétit féroce : pour l'apaiser, Don Bosco leur servait une *minestra* d'une densité rare, ou une *polenta* aussi blonde que ferme, souvent fabriquées par ses soins ; comme boisson, une fontaine proche versait son eau de source limpide, et à chacun Don Bosco donnait encore cinq sous pour se payer un second plat. Avec cinq sous à cette époque-là, que ne pouvait-on se procurer ! Le réfectoire était le plus romantique du monde : les uns s'asseyaient sur une marche d'escalier ; d'autres sur une méchante poutre traînant là ; ceux-ci au bord de la fontaine et ceux-là sur le seuil même de la cuisine. Le repas fini, on passait au robinet nettoyer son assiette ; pour le couvert, on le gardait en poche, en vue du prochain repas. Entre tous ces petits groupes Don Bosco circulait l'œil heureux, ceint d'un tablier de fortune, tendant sa louche fumante à qui en voulait encore. C'était la famille, dans la pure acception du mot, la pleine compénétration des cœurs.

Cet idéal de vie simple, d'abandon, de joie pure et de cordialité réciproque, Don Bosco le retiendra, et tout son

art d'éducateur tendra à rapprocher le plus possible chacune de ses maisons de ce type d'intimité qu'il avait réalisé, entre 1851 et 1855, avec ses premiers fils, dans l'humble maison Pinardi. Années de pur bonheur ! Nous avons connu de ceux qui les avaient vécues et ils n'en parlaient qu'avec des larmes aux yeux. « On manquait de tout, disaient-ils, mais qu'on était heureux ! »

Les enfants retournés à leur travail, et la vaisselle achevée, maman Marguerite, aidée souvent de son fils, s'asseyait au coin de la fenêtre, et jusqu'à la nuit tombée elle ravaudait, elle reprisait, elle recousait, quand elle ne trempait pas sa copieuse lessive hebdomadaire. A trente ans elle n'avait à s'occuper que de trois marmots, et à soixante-cinq son fils lui en confiait des douzaines à entretenir de linge propre et d'habits décents : pour un soir de vie laborieuse, c'en était un ! Mais elle ne se plaignait guère, la douce vieille, sinon de n'y pouvoir suffire.

Un jour pourtant elle faillit perdre patience. Quelque espièglerie plus grosse avait dû faire déborder le vase ; aussi, très montée, se présenta-t-elle à son fils : « Je n'en peux plus ! lui dit-elle. Tu es témoin de toute la peine que je me donne : elle est bien mal récompensée. Ces enfants sont intolérables. Aujourd'hui je trouve piétinée à terre ma lessive étendue ; hier ils couraient à travers mes plants de légumes. Et quels gamins mal élevés ou négligents ! Les uns me reviennent le soir avec des habits en lambeaux, d'autres sans cravate, sans chaussettes, sans mouchoir. Ceux-ci me cachent des chemises, et ceux-là viennent me prendre des casseroles pour s'amuser, tout simplement. Je mets des heures à retrouver tout ça. J'en ai assez, je te dis ; ça ne peut durer comme ça. Et dire que j'étais si tranquille aux Becchi à filer mon lin ! Laisse-moi retourner là-bas finir mes jours ! »

Pour toute réponse Don Bosco montra de la main à sa mère le crucifix pendu au mur.

La grande chrétienne comprit ; ses yeux se remplirent

de larmes. « Tu as raison, dit-elle ; tu as raison. » Et elle descendit remettre son tablier.



Il était infatigable son Jean : un projet ébauché, voici qu'un autre naissait dans sa tête, qu'il fallait de suite entamer. Maintenant c'était une église qu'il rêvait de bâtir : quelle idée !

A cette idée il tenait ferme et pour cause. La chapelle-hangar, qui depuis quatre ans abritait les offices du patronage n'était vraiment plus tenable : trop étroite d'abord, quoiqu'on l'eût élargie à plusieurs reprises ; aussi, fréquemment, devait-on sortir à l'air des enfants à demi évanouis. Par ailleurs, comme pour y accéder il fallait descendre d'un bon demi-mètre, à la période des pluies le sol suintait et les assistants suivaient l'office les pieds dans l'humidité ; enfin, dans sa misérable enceinte, aucune cérémonie un peu ample ne pouvait se dérouler. Un remède s'imposait. Don Bosco l'eut vite trouvé. Construisons une église où nous pourrons respirer et déployer la splendeur du culte sans avoir les pieds dans l'eau. Le 21 juillet 1851 on bénissait la première pierre de l'édifice. Les constructions marchèrent si rondement, grâce aux dons que l'abbé recueillit, aux largesses de la maison royale, et au produit de la première des innombrables loteries qu'il devait lancer, qu'en juin 1852 elle était achevée, et ouverte au culte par le curé de la paroisse.

L'archevêque de Turin, Mgr *Fransoni*, celui-là même qui avait ordonné Don Bosco, et toujours accordé à son Œuvre combattue un si ferme appui, aurait dû présider à cette bénédiction ; mais, depuis près de deux ans (août 1850), il était en exil à Lyon, chassé de son pays pour avoir défendu courageusement les droits de l'Église devant les prétentions de l'autorité civile. A toutes les difficultés d'ordre politique et financier s'ajoutaient à cette époque-là, pour l'apôtre travaillant en pleine pâte populaire, celles qui provenaient

de l'impiété des pouvoirs. L'Italie était gouvernée par le parti radical — *D'Azeglio*, *Rattazzi*, *Lanza*, *Siccardi*, *Casati*, *Quintino Sella* — et toute une législation sectaire devait, en quelques années, laïciser à fond l'État.

C'était, le 17 février 1848, l'édit royal, signé par *Charles Albert*, émancipant *Vaudois* et *Israélites.*

C'était, le 25 août 1848, le décret d'expulsion des États Sardes des *Jésuites* et des *Dames du Sacré-Cœur.*

C'était, le 9 avril 1850, la loi *Siccardi* supprimant les tribunaux ecclésiastiques.

C'était, le 15 juin 1850, la loi interdisant aux corporations religieuses et laïques l'achat de terrains ou l'acceptation de legs sans l'autorisation de l'État.

C'était, le 20 mai 1854, la loi limitant le nombre des clercs exemptés du service militaire.

C'était, le 29 mai 1855, la célèbre loi *Rattazzi* qui, sous le prétexte d'avantager le petit clergé miséreux, supprimait les couvents dont les religieux ne s'adonnaient ni à la prédication, ni à l'instruction, ni à l'assistance des malades, les chapitres collégiaux, les bénéfices simples.

C'était, le 23 octobre 1859, la loi déclarant inéligibles aux conseils municipaux et provinciaux les ecclésiastiques ayant charge d'âmes. Déjà, lors du renouvellement de la Chambre de 1857, on avait refusé leur validation au Parlement.

C'était, le 13 novembre 1859, la loi *Casati* sapant tortueusement la liberté d'enseignement et préparant la laïcité de l'école.

Toutes ces lois ne passaient devant la Chambre et le Sénat qu'après avoir été précédées d'une campagne de presse présentant sous un jour favorable les prochaines dispositions législatives, et les justifiant du point de vue utilitaire ou égalitaire, sinon religieux. Il en résultait, dans ce bon peuple piémontais, un état d'esprit au moins frondeur contre le clergé, les ordres religieux, les couvents. Le vent était à l'anticléricalisme, et l'on sait qu'à ces époques-là la tâche du prêtre est rendue bien difficile. Plus

d'un s'interdit la moindre initiative par peur de la rafale toute proche.

Ce ne fut pas le cas de Don Bosco. Son église était à peine bénie qu'il projetait déjà de construire l'édifice destiné à remplacer cette pauvre maison Pinardi, vraiment trop étroite et mal commode. « Maintenant que le bon Dieu est logé, disait-il, pensons à loger ses fils. » Ces fils, qu'il aurait voulu mettre totalement à l'abri, c'étaient ou de pauvres orphelins traînant, Dieu sait dans quels milieux, une existence de misère, ou des enfants qu'il eût été urgent de soustraire aux périls de la rue, parfois même de la famille. Tous ces malheureux faisaient partie de son patronage, et chaque dimanche soir il les regardait avec tristesse repartir vers leurs milieux de perdition. Il fallait donc se hâter, doubler, tripler les locaux de l'internat.

Dès le mois de juillet 1852 on se mit à l'œuvre : à droite de la maison Pinardi s'éleva une maison de deux étages, avec grenier et préau en arcades, qui fut couverte en fin novembre. Les travaux étaient allés bon train, trop peut-être. En plus de la mauvaise qualité de certains matériaux, cette précipitation peut expliquer la catastrophe qui vint jeter à bas, dans la nuit du 2 au 3 décembre, l'édifice entier. Depuis huit jours, Turin ne sortait pas de la pluie ; elle ne cessait cinq minutes que pour recommencer de plus belle. Cette terrible pression des eaux eut donc raison d'une bâtisse toute fraîche, construite en vitesse, et sans trop de conscience. Elle s'écroula d'un seul coup, dans un fracas épouvantable, qui secoua de terreur le dortoir où Don Bosco et ses trente petits internes dormaient paisiblement. Tout était à recommencer. On attendit le printemps de 1853 pour reprendre les travaux.

Cette infortune avait heureusement ému bien des cœurs ; aussi, quand l'édifice fut reconstruit, les générosités ne manquèrent pas. Parmi ces bienfaiteurs de la première heure, qui demeurèrent obstinément fidèles à Don Bosco et à ses multiples entreprises, il nous est doux de nommer ici la duchesse de Laval-Montmorency, née Constance de



La Mère du Saint, Marguerite Bosco,
celle que ses fils adoptifs avaient baptisée du nom
de
**MAMAN MARGUERITE**
(1788 - 1856)

Maistre, fille du grand philosophe qui, on se le rappelle, lui adressait, de Saint-Pétersbourg, ces lettres charmantes que donnent toutes les anthologies, et le marquis et la marquise Fassati, née Marie de Maistre, elle aussi. Tout au long de cette histoire de la fondation, du développement et de la diffusion d'une des plus belles formes d'apostolat moderne, nous trouverons cet illustre nom mêlé aux efforts, aux fatigues et aux besoins de l'homme de Dieu.

Terminé au mois d'octobre, le nouveau bâtiment put abriter de suite soixante-cinq élèves. On songea alors à le prolonger sur sa gauche. Entre l'église Saint-François-de-Sales et ce nouvel édifice, la vieille maison Pinardi attendait le coup de pioche : il lui fut donné au printemps de 1856. La bicoque abattue, surgit à sa place un corps de bâtiment qui, soudé au précédent, le doubla en étendue et le relia à l'église.

Cette dernière construction connut aussi l'épreuve : on allait dès le mois d'août couronner son faîte, quand une imprudence d'ouvrier réduisit en miettes tous les plafonds. Une poutre, échappée de ses mains, tomba sur le dernier de ces plafonds, qui s'effondra entraînant sous son poids les deux autres : en un moment, ce ne fut, au centre des quatre murs, qu'un amoncellement de gravats.

Ce bâtisseur jouait vraiment de malheur, ou plutôt il semblait que les forces du mal se liguaient contre son entreprise. Sans se décourager, on se remit à l'œuvre, et, l'hiver suivant, on put abriter cent cinquante petits malheureux dans le long édifice totalement achevé.



Deux groupes bien distincts d'enfants composaient cette belle famille. D'abord les petits apprentis qui, chaque matin, « pagnote » en poche et cinq sous au gousset, partaient au travail en ville, visités souvent sur leur chantier ou à leur usine par leur grand ami Don Bosco, et les élèves de latin.

Dans la clientèle malheureuse qui lui tombait de partout, le saint prêtre eut vite discerné des natures plus fines que les autres : enfants de familles ruinées par la guerre, gamins fragiles mais abritant un esprit alerte et éveillé, vocations possibles qui, semblables à la sienne, ne trouvaient pas le moyen d'aboutir. Ce petit monde n'était pas fait pour le tire-point, la varlope ou la truelle, mais plutôt pour l'étude. Il en sortirait ce qui en sortirait, tout au moins d'excellents employés. Don Bosco ouvrit donc pour cette catégorie d'enfants un cours d'enseignement secondaire. Mais les maîtres lui manquaient. Plus tard, bientôt, il les aura ; aujourd'hui il faut se résigner à envoyer ce second troupeau en ville pour y apprendre les rudiments du latin.

Par bonheur Don Bosco compte déjà des sympathies partout : jusqu'en troisième, un vieil ami, blanchi dans le métier, M. Bonzanino, mêlera les élèves de l'Oratoire aux siens ; et, pour les classes supérieures, il y aura l'excellent Don Picco, qui admettra parmi ses rhétoriciens ceux de Don Bosco. Les plus anciens religieux de la Congrégation salésienne, le cardinal Cagliéro, Don Rua, Don Francésia, ont appartenu à cette génération-là. Chaque matin, cartable sous le bras, ils se rendaient par petits groupes au domicile de ces vieux et bons maîtres, pour traduire Salluste ou scander les strophes d'Horace.

Cette vie de demi-internat dura environ six ans ; puis petit à petit — car la nature ne procède pas par bonds, dit l'adage antique — aussi bien apprentis qu'étudiants rentrèrent à la maison pour ne plus en sortir. Des murs s'érigèrent pour enclore le local : l'internat était créé. Comment cela s'était-il fait ?

Ém... de voir ses fils recueillir au chantier, à l'atelier, dans la rue, les doutes malsains et les désirs mauvais qu'y répandaient la gravure, le journal, les mauvais compagnons, Don Bosco avait résolu de garder chez lui tout son peuple d'enfants. Des raisons domestiques — chausser et habiller son petit monde — lui firent, en 1853, ouvrir un

atelier de cordonnerie et de coupe dans un corridor de la vieille maison Pinardi ; deux ans plus tard, pour soustraire d'autres enfants aux périls du dehors, il fondait dans les bâtiments neufs l'atelier de menuiserie et de reliure ; quelques années après, une pensée d'apostolat le poussait à créer, au rez-de-chaussée de son immeuble, une modeste imprimerie ; enfin l'agrandissement de ses locaux mettant à sa disposition d'énormes quantités de fer, ce fut l'atelier de serrurerie qui s'installa. Dans la suite, d'autres corps de métier vinrent compléter ce royaume de l'apprentissage. Mais dès 1856, tous ses petits apprentis sont définitivement enclos au logis.

De même, en octobre de la même année, les élèves de latin cessaient d'aller prendre leur leçon en ville. Les premiers rhétoriciens sortis de la classe de Don Picco étaient, à leur tour, devenus des maîtres, et avaient fondé une à une les classes d'humanité, de la sixième à la troisième incluse. De nouveau la méthode avait réussi : les officiers étaient sortis du rang, le cadre provenait de la troupe. Et désormais la maison salésienne-type était créée : quand elle essaimera à travers l'Italie, à travers le monde, elle ne fera que répéter ce modèle constitué lentement, sous la poussée des événements, de 1846 à 1856, aux mains d'un humble prêtre, qui possédait le sens le plus rare de l'organisation et de l'adaptation.

Admirez en effet par quelle série de transitions insensibles cet organisme vivant est issu du plus chétif des embryons. Au début un groupe d'enfants, à qui l'on apprend le catéchisme ; ce groupe, rapidement, se transforme en patronage, qui grossit, grossit. Pendant près d'un an il se cherche un nid, et, à peine trouvé, voici que tous ses rouages se mettent en branle, spécialement ces cours du soir qui attiraient à lui et maintenaient sous son influence une jeunesse toujours plus intéressée. Mais parmi cette clientèle il y a des infortunés, que la misère ou le péril harcèlent : il faut les abriter : alors, en marge du patronage, se dessine une esquisse d'internat. Dans ses débuts il ne sera pas

complet, car Don Bosco n'a pas de travail pour ces bras, comme il n'a pas de maîtres pour l'élite de ces petits qu'il a aiguillés vers les études. Mais dès qu'il disposera de locaux, ses ateliers s'installeront ; dès qu'il aura des professeurs, ses classes s'ouvriront. Pour construire les uns, pour former les autres, il lui fallut un peu plus de cinq ans.

« Je me suis laissé mener par les événements », avait coutume de répondre Don Bosco à ceux qui s'extasiaient sur ses multiples créations. Et certes, en grand réaliste qu'il était, il prendra toujours son inspiration — après Dieu — des circonstances qu'il traverse, des moyens dont il dispose, des vents heureux qui soufflent ; mais souvent aussi, en grand homme d'action, il commandera à la vie, et pliera à son rêve ardent d'éducateur les choses et les hommes. Souple dans son obstination, ferme devant l'obstacle, marchant au but par les routes les plus rapides et les plus sûres, telle nous apparaît dès l'âge de trente ans cette âme d'apôtre et de chef.



Il semblait que son aide de toutes les minutes, sa vieille et chère maman, devenue celle de tout ce petit monde, n'eût attendu que cet établissement définitif de l'Œuvre pour quitter cette vie où elle avait tant peiné. Désormais on pouvait se passer d'elle : la maison était achevée ; des sympathies accouraient de toutes parts à ses fils ; entraîné par son exemple, un groupe de vaillantes chrétiennes avait fondé un ouvroir qui veillait sur la lingerie de ces cent cinquante petits ; un seul point noir toujours persistant, la misère. Mais bah ! la Providence était là pour solder les différences. Alors qu'avait-elle encore à faire en ce bas monde ? Sa tâche était achevée, bien achevée.

Le Ciel le pensa ainsi, qui permit qu'une pneumonie double la conduisît en quelques jours aux portes de la mort. C'était à la fin de novembre 1856. Sa complexion de robuste piémontaise lutta plus d'une semaine contre le mal,

mais à la fin il triompha. Le 24 novembre le bon abbé Borel, son confesseur, lui administra le viatique : Joseph et Jean, ses deux fils, étaient là, écrasés de douleur. Toute la maison priait ; un flot de tristesse noyait ces cœurs d'enfants, qui avaient retrouvé en elle une tendresse que la mort leur avait ravie. De ce dévouement qui s'étendait à l'héritage de misère de son fils, on pouvait répéter le vers célèbre :

*Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier.*

Elle était l'œil vigilant de la demeure, la sollicitude toujours en éveil, la fatigue jamais lasse, elle était la mère : c'est tout dire. Et maintenant elle allait les quitter. Cette pensée accablait tous ces pauvres mioches et tous ces grands garçons : et ils s'obstinaient à croire que le Ciel ferait le miracle attendu par leurs prières.

Ils se trompaient : le 25 novembre, à trois heures du matin, doucement, maman Marguerite expirait. Quand ses deux fils, qui suivaient la douloureuse agonie, eurent compris que ce grand cœur avait cessé de battre sur terre, ils se regardèrent comme épouvantés du vide qui se creusait dans leur existence, et un long sanglot les jeta aux pieds du cadavre.

Deux heures plus tard, Don Bosco sortait du patronage, accompagné d'un de ses anciens : il allait à *La Consolata*, l'église préférée de sa mère, dire sa messe pour le repos de l'âme de l'humble chrétienne, dont l'obscur dévouement l'avait déchargé de tant de soucis.

Et maintenant, dit-il à la Vierge Consolatrice, avant de quitter son sanctuaire, il vous faut prendre la place vide. Une mère, dans ma grande famille, c'est indispensable. Qui le sera, sinon vous ? Tous mes enfants, je vous les confie. Veillez sur leur vie et sur leur âme, maintenant et toujours !

Jamais acte d'abandon ne fut aussi pleinement ratifié au ciel : toute l'histoire des œuvres et des fondations de Don Bosco ne sera, comme nous le verrons, qu'un long poème composé à deux. L'homme de Dieu agira, mais

derrière lui, dans l'ombre, à chaque tournant périlleux, une pensée, une inspiration, une main se feront sentir : celle de la Vierge toute bonne, bergère vigilante et forte, préposée, ce matin du 25 novembre 1856, à la garde de l'immense troupeau.

***

Cette bénédiction était depuis longtemps sur les fatigues du saint fondateur. En effet, quel chemin parcouru en dix ans ! On se rappelle les faits. En 1846, le jeune prêtre déroule devant ses amis ses projets d'avenir : « Oui, nous aurons une église, des cours, de vastes bâtiments, des ateliers et des classes, des contremaîtres et des professeurs. » Et on le regarde, effrayé ; on tente même de contraindre ce cerveau surmené à une cure de repos. Deux lustres s'écoulent, et voici que la prophétie est déjà réalisée : l'église Saint-François-de-Sales est debout, cent cinquante enfants sont hébergés, quatre ateliers fonctionnent à plein rendement, quatre classes de latin distribuent leur enseignement, une dizaine de jeunes abbés groupés derrière Don Bosco, qui leur a donné la soutane, prennent leur large part des fatigues de l'Œuvre, tandis qu'à côté, le Patronage, toujours aussi fréquenté, poursuit sa tâche bienfaisante. Que doivent penser de ces résultats les sceptiques d'il y a dix ans ? Tenez-vous tranquilles : leurs yeux se sont ouverts. L'un d'entre eux, Don Pacchiotti, troisième aumônier, avec l'abbé Borel et Don Bosco, du Refuge Barolo, était invité un dimanche d'été à prêcher aux enfants de Don Bosco dans l'église Saint-François de Sales. Le sermon fini et le salut du Saint-Sacrement donné, il vint au réfectoire de la petite communauté prendre un modeste rafraîchissement en compagnie des jeunes clercs, qui aidaient à l'Œuvre. On était en train de choquer les verres, quand Don Bosco entra pour saluer et remercier son vieil ami. Mais il n'avait pas ouvert la bouche que Don Pacchiotti était déjà devant lui :

Ah ! cher Don Bosco, lui dit-il, en le fixant d'un regard ému, et en lui prenant les épaules entre ses deux solides mains, cher Don Bosco, maintenant je crois à tout ce que tu nous contais jadis. Des cours, des ateliers, des classes, des abbés, un peuple d'enfants ! On souriait alors, on avait pitié de toi, on te prenait pour un fou ! Mais tu ne te trompais pas. Ce rêve d'un fou, je le vois réalisé sous mes yeux. Cher, cher ami !...

Et le bon Don Pacchiotti, l'incrédule d'hier, n'en disait pas plus long, car il y aurait été de sa larme, en face de cette Œuvre prodigieuse construite en dix ans à peine.

# CHAPITRE VI

## L'APOSTOLAT « A COTÉ ».

*L'activité calme du saint. — Les œuvres de midi fondées à Turin, pour les garçons, dès 1849. — Succès de l'initiative.*

*Dévouement des premiers fils de Don Bosco lors du choléra de 1854. — Deux mois sans dételer. — Tous préservés du mal.*

*Une promenade célèbre de détenus sans autre surveillant que Don Bosco. — Étonnement des autorités devant ce résultat.*

*Les prédications du saint. — Vingt années d'apostolat par la parole à travers le Piémont. — Son genre oratoire. — Un triduum qui promettait beaucoup et obtint davantage.*

*Les retraites annuelles de Sant'Ignazio. — Bienfaits de cette solitude.*

*Trois faits d'apostolat populaire: les quatre malandrins de Porta Nuova. — Une confession en pleine rue. — Au chevet de mort d'un ancien patronné.*

Il semblerait que le souci de cette Œuvre considérable — externat de cinq cents enfants, internat de cent cinquante — dût accaparer pleinement l'activité de l'humble prêtre. Que non ! Son zèle était insatiable et d'autant plus entreprenant qu'il demeurait calme, souriant.

C'est un des traits curieux de cette figure d'apôtre, cette placidité d'esprit, de ton, de manières. Tous ceux qui l'ont approché en sont demeurés frappés. Il abattait des besognes formidables, comme en se jouant, sans fièvre, sans précipitation, tout doucement, tout bellement. N'allez pas croire que pareille attitude d'âme lui fût naturelle : rappelez-vous

son enfance ardente. Ce calme imperturbable, cette maîtrise de soi-même résultaient d'une conviction très ferme de son esprit, du souvenir profond qu'avait gravé en son âme la douceur de Comollo, et des efforts quotidiens qu'il faisait pour y atteindre. Sa mansuétude, son sourire permanent étaient une conquête, comme en son modèle saint François de Sales. Conquête laborieuse, mais combien bienfaisante ! Grâce à elle, il disposait de tous ses moyens, et de toutes ses minutes. C'est la fièvre qui brouille les idées et fait perdre du temps : le calme est essentiellement économe. N'allons donc pas nous étonner de voir Don Bosco accepter ou rechercher, en marge de son Œuvre, un surcroît de travail, pour lequel nous n'aurions pas pensé trouver tant de loisirs dans sa vie si débordée !



Depuis quelques années, exactement depuis 1907, on a coutume d'admirer l'à-propos et les fruits de cette initiative moderne d'apostolat, que l'on enveloppe sous le nom de *Missions de midi.* Elle consiste à réunir, entre midi vingt-cinq et midi cinquante-cinq, dans une église proche de leur atelier, les midinettes de la couture ou de la mode, pour leur donner, en préparation à la Pâque ou à toute autre solennité, une brève instruction qu'elles ne sauraient attraper en un autre temps. Par centaines, leur court déjeuner achevé au restaurant ou sur le banc du jardin public, elles s'engouffrent à l'église, et nourrissent leur pauvre âme si éprouvée à ce repas évangélique servi par des spécialistes. Don Bosco, en 1849, pratiquait déjà ce genre d'apostolat, côté garçons.

Ce fut à Noël de cette année-là qu'il tenta de réunir dans une église assez centrale, l'église de la *Confrérie de la Miséricorde,* non seulement les enfants de ses trois patronages de Turin, mais tous ceux qu'en ville il pourrait ramasser. Le but était de purifier leur âme avant la fin de l'année. Pour atteindre ce résultat, cet homme, qui

vraiment avait une âme de précurseur — n'oubliez pas que nous sommes en 1849 — commença par faire imprimer mille cinq cents manifestes, qu'il pria les curés d'afficher aux portes de leur église, qu'il expédia à tous les gros patrons de la ville, qu'il mit en belle lumière aux endroits les plus fréquentés. Cet appel visait surtout les parents des enfants, leurs patrons et contremaîtres, et tous ceux qui, de façon ou d'autre, auraient pu retenir les enfants aux heures des offices. Dans leur intérêt il les suppliait de laisser libres à ces heures leurs enfants ou leurs apprentis. Soupçonnant que plusieurs d'entre eux feraient la sourde oreille, il leur rendit une visite particulière pour les convaincre de l'utilité de ces réunions religieuses.

L'horaire de la retraite était ingénieusement combiné. A 5 h. ½ du matin, messe et instruction ; à midi, chapelet et conférence dialoguée ; à 7 heures du soir, instruction et bénédiction du Saint-Sacrement. Cette retraite devait durer huit jours et se terminer par une communion générale.

En dépit de l'heure matinale et glaciale où ces jeunes gens étaient convoqués, ce fut par centaines qu'ils accoururent à l'église de la Miséricorde. A midi spécialement, pour la conférence dialoguée, l'église était trop petite pour contenir ces enfants avides de voir aux prises, dans leur dialecte piémontais, deux prédicateurs de renom. Car Don Bosco, pour assurer le succès de l'entreprise, avait choisi des « as » de la chaire, en tête desquels nous retrouvons encore cet excellent abbé Borel, qui ne lui manqua jamais.

Le résultat de ce cours d'instructions fut consolant. Les derniers jours de la retraite les confessionnaux étaient pris d'assaut, et jusqu'à une heure tardive de la nuit les quatre prédicateurs y trouvaient de la clientèle. Le 29 décembre, jour de la clôture, l'officiant n'en finissait plus de distribuer la Sainte Communion à tous ces cœurs purifiés. Comme souvenir de ces jours de grâces, Don Bosco, au sortir de la dernière réunion, offrit à ces centaines d'apprentis un feuillet double, qui contenait, en dix-huit paragraphes, des conseils de haute sagesse chrétienne.

Pour un coup d'essai, ç'avait été un coup de maître : aussi de toutes parts, devant les transformations morales accomplies par cette retraite, on le pria de récidiver. Plusieurs années de suite, l'église de la Miséricorde, aux environs de la Noël, revit donc cette multitude bruyante de jeunes gens, qui venaient ressaisir leur âme à la parole de prédicateurs entraînés. Plus tard la direction de cette initiative passa aux mains d'un groupement ouvrier catholique de Turin.

***

Comme Ozanam, comme la Sœur Rosalie, ce grand éducateur que fut Don Bosco pensait que le meilleur rempart de la pureté de ses garçons, c'était encore la charité, le dévouement. La plupart des adolescents corrompus par le vice, il faut bien l'avouer, ne sont tels que parce qu'il ne s'est point trouvé, au bon moment, à l'heure du bouillonnement de l'onde, un bras vigoureux pour les jeter tout haletants dans la piscine. Don Bosco, lui, guettait toutes les occasions de dévouement pour y jeter hardiment ses fils : en 1854, le choléra, déchaîné sur Turin, vint lui en offrir une merveilleuse.

A la fin de juillet, par un temps magnifique, le fléau, remontant du sud de l'Italie, s'abattit sur la ville. Les cas se multiplièrent avec une rapidité déconcertante ; au bout de la première semaine on en comptait jusqu'à 50 et 60 par jour, et la proportion des victimes atteignait parfois jusqu'à 60%. En trois mois on dénombra 2.500 cas, dont 1.400 suivis de mort. L'insalubrité de certains quartiers et la saleté repoussante de trop de mansardes collaborèrent activement à cette mortalité excessive.

Le quartier du Valdocco, où se trouvait l'Œuvre, fut plus fortement touché que d'autres : on y compta en octobre jusqu'à 400 morts. L'Oratoire de Don Bosco vivait dans une ceinture de pestiférés, où la mort faisait des

coupes d'autant plus sombres que, dès les premières atteintes du mal, ces infortunés se voyaient abandonnés par leurs proches, saisis de terreur.

Pour terrasser le fléau, en le circonscrivant, le Conseil municipal ouvrit deux lazarets sur les deux points les plus contaminés de la ville. Mais alors un problème se posa : où trouver les dévouements qui repéreraient les cas isolés et transporteraient rapidement les malheureux en ces abris ? Un cholérique faisait automatiquement le vide autour de lui.

Don Bosco, qui pendant les premiers jours s'était multiplié au chevet des malades et des agonisants, leur apportant les soins de son ministère et de sa charité, comprit vite, devant l'étendue du mal, qu'une équipe de jeunes dévouements était seule capable de rendre ce service héroïque à la ville éprouvée. Alors, sans hésiter, il fit appel à ses grands : quatorze d'entre eux donnèrent immédiatement leur nom, et trente autres les imitèrent quelques jours plus tard. Avec ces quarante dévouements on fit de l'excellente besogne, et de la besogne méthodiquement organisée. Une partie de ces jeunes gens prêtaient leurs services dans les lazarets, une autre dans les familles ; un petit groupe était chargé d'explorer les maisons ouvrières pour y découvrir les malheureux abandonnés par leurs proches, tandis qu'un piquet était de garde à l'Oratoire prêt à répondre au moindre appel. On ne se faisait pas faute, de jour ou de nuit, de venir solliciter son intervention. Pendant plus de deux mois ces quarante jeunes gens furent absolument sur les dents. Pas un d'entre eux pourtant ne fut atteint du mal : la protection de la Très Sainte Vierge était visiblement sur eux, car, si au début de leur nouveau métier ils s'étaient vraiment souciés de prophylaxie, se lavant et se désinfectant après chaque expédition, à la fin ils n'y prenaient plus garde, et s'abandonnaient à la Providence.

Beaucoup de ces malheureux, secourus dans leurs mansardes par ces jeunes volontaires, se trouvaient dans un

état de dénuement complet. Aussi la bonne maman Marguerite se vit-elle contrainte de vider les armoires de la maison. Draps, couvertures, chemises, toute la réserve de lingerie y passa. Chacun des petits obligés de Don Bosco, pour aider ces misères lamentables, ne voulait conserver que ce qu'il avait sur le dos et une literie élémentaire. Un jour, un enfant vint implorer un drap pour un malade couché sur un misérable grabat. Maman Marguerite avait fouillé coins et recoins sans rien trouver, lorsqu'elle avisa une nappe, échappée on ne sait comment à la distribution générale. « Tiens, mon garçon, prends ! » Et l'enfant, joyeux, partit comme une flèche pour envelopper douillettement dans une belle lingerie son pauvre protégé.

Il ne faudrait pas croire que ce fut du jour au lendemain que ces jeunes gens en vinrent à ce degré d'entraînement qui se rit du danger et le méprise. Non ; leur premier contact avec le terrible fléau les secoua dans tout leur être. L'un d'entre eux même ne put résister au spectacle de ces faces livides, de ces bouches écumantes, de ces convulsions tragiques, de ces agonies terrifiantes ; au seuil de la salle où il allait prendre son service, il tomba évanoui. Don Bosco, heureusement, était tout proche ; il le porta dehors, lui fit reprendre ses sens et le réconforta d'un cordial.

Ce furent là, on peut le dire, trois mois de fatigues surhumaines pour le père et les fils ; ils les soutinrent avec un mâle courage, qui arracha l'applaudissement de tous les honnêtes gens, et même de quelques autres.

Le 8 décembre de cette même année, à Rome, dans la Basilique Vaticane, Pie IX, entouré de plus de deux cents cardinaux, patriarches, archevêques et évêques, proclamait solennellement le dogme de la Conception Immaculée de la Vierge ; ce fut ce jour que Don Bosco choisit pour remercier Dieu et sa Mère d'avoir si visiblement protégé son toit dans la tourmente, et de l'avoir rendu père d'une jeunesse dont il pouvait justement se dire fier.

***

Il faut dire aussi que sa force d'emprise sur les cœurs des jeunes gens tenait de l'irrésistible. On le vit un jour qu'il tenta et réussit ce coup de force, de promener toute une journée hors Turin, sans la moindre aide de police, trois cents jeunes détenus, et de les ramener docilement. le soir, à leurs cellules. En dépit de ses multiples soucis, il n'avait jamais complètement lâché son apostolat dans les prisons ; il sentait tellement tout le bien qu'on pouvait réaliser dans ce milieu si méprisé ! D'une façon spéciale, il aimait, aux alentours de Pâques, prêcher à ces malheureux la retraite préparatoire à la solennité.

Cette année, 1855, ce fut à la principale maison de correction de Turin, *La Générale*, comme on l'appelait, qu'il vint apporter la consolation de sa parole. Dieu la bénit si copieusement, qu'après la communion générale de clôture Don Bosco songea à donner à ces pauvres enfants une journée d'allégement, en les emmenant tous en promenade à *Stupinigi*, petit village distant de dix kilomètres de Turin, où un très joli parc royal permettrait à cette jeunesse de s'ébattre à son aise.

A cet effet il se rendit auprès du directeur général des prisons de la capitale pour obtenir la permission nécessaire. Cette requête fit sursauter le fonctionnaire, qui regarda Don Bosco avec l'air de dire : « Est-ce qu'il ne déraillerait pas un peu ? »

« Mais je parle très sérieusement, insista l'apôtre, et je vous supplie de prendre en considération ma demande.

— Écoutez, mon cher abbé : quel que soit mon désir de vous être agréable, je ne puis, de ma propre autorité, faire plier le règlement, spécialement sur ce point-là. J'estime que les conséquences de mon autorisation seraient désastreuses.

— C'est votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

— Alors, avec votre permission, je monterai plus haut et m'adresserai au ministre de l'Intérieur.

— Comme il vous plaira, Don Bosco. »

Le ministre de l'Intérieur, Urbain Rattazzi, écouta avec surprise et intérêt l'étrange requête.

« Voilà qui est entendu, mon cher abbé. Trop heureux de vous être agréable. Choisissez votre jour et avertissez-moi à temps pour que je donne des ordres à la police. Quelques agents en bourgeois suivront à honnête distance ces malheureux pour leur éviter de succomber à toute tentation.

— Vous êtes trop bon, Excellence, d'accueillir gracieusement mon projet ; mais j'ai dû probablement mal m'expliquer. Je vous demande pour ces jeunes gens la pleine liberté de toute une journée. Personne pour m'aider, pas même ces excellents policiers travestis. Je me fais fort de vous ramener tous vos détenus le soir à leur cage.

— Vous n'en ramènerez pas dix, Don Bosco.

— Ayez donc confiance en moi, je vous les ramènerai tous, je vous dis. »

Rattazzi était curieux de voir le résultat de l'expérience ; il donna donc pleins pouvoirs à l'humble prêtre.

Et par un frais matin de printemps les deux lourds vantaux de *La Générale* s'ouvrirent pour laisser passer cette tourbe d'enfants qui entouraient affectueusement un prêtre. Sur le seuil de la prison, le dernier détenu passé, les gardiens, d'un air goguenard, secouaient la tête : « Ce soir, à la rentrée, les rangs seront un peu plus clairsemés », pensaient-ils.

La journée fut exquise. On avait emporté avec soi le déjeuner, que traînait un vieil âne ouvrant la marche. Par une route ombragée, on atteignit *Stupinigi ;* les portes du parc royal s'ouvrirent devant ces visiteurs imprévus ; sur les pelouses, de folles parties s'organisèrent, et la fin du jour arriva sans que l'on y prît garde. Il fallut alors reprendre le chemin de la maison.

D'avoir tant marché depuis l'aube, de s'être mêlé à tant de jeux au milieu de cette folle jeunesse, d'avoir tant payé de sa personne, Don Bosco, le soir venu, n'en pouvait plus. Les jeunes gens s'en aperçurent, et l'âne, délesté de ses vivres du matin, fut réquisitionné de force pour porter leur grand ami, à qui ces cœurs reconnaissants firent jusqu'à Turin un cortège d'honneur, aussi tapageur qu'affectueux. Ce fut dans cet équipage, qu'à la nuit tombée, les détenus de *La Générale* rentrèrent sagement à leur prison, sous le regard ébahi des geôliers, qui n'arrivaient pas à s'expliquer le miracle. Pas un ne manquait. Si d'ailleurs quelqu'un avait tenté de fuir, il eût été vite ramené au devoir par trois des plus costauds de la bande, trois gaillards taillés en hercule et terriblement mal notés, qui avaient juré en partant de casser la tête à quiconque ferait la moindre peine à leur bienfaiteur. Une fois de plus la confiance cordiale témoignée à des jeunes gens, hier pourtant si enfoncés dans le vice, les avait élevés au-dessus d'eux mêmes.

***

Mais ce n'était pas seulement dans Turin que se déployait, au cours de ces années, l'apostolat « à côté » du Serviteur de Dieu, c'était tout le Piémont qui se disputait sa parole persuasive de prédicateur. Le plus exact de ses biographes s'est demandé s'il est une paroisse de sa petite patrie qui ne l'ait vu monter dans sa chaire. Neuvaines, triduums, prédications des Quarante-Heures, panégyriques, jubilés, sermons de missions, son zèle d'apôtre acceptait toutes les invitations que lui adressaient ses confrères, et Dieu sait s'ils abusaient !

En se rendant à leur désir, Don Bosco non seulement pensait aux fruits probables de sa prédication, mais il songeait aussi aux amitiés, aux relations, si utiles à son Œuvre naissante, qu'il allait se créer, et il nourrissait aussi l'espoir de trouver dans ces bonnes populations des cam-

pagnes, si bien préservées alors, des vocations de jeunes gens qui demain l'aideraient dans sa tâche. Que de lieutenants précieux il a ramenés ainsi de ses courses apostoliques à travers le Piémont ! Au hasard ne citons que trois noms. Ce fut à l'occasion de l'un de ces services que l'homme de Dieu cueillit à *Castelnuovo*, son pays, et le petit Dominique Savio, qui demain montera sur les autels, et le petit Cagliéro qui, avant de devenir cardinal, fut le chef de la première expédition de missionnaires salésiens ; et ce fut dans des circonstances identiques qu'il ramena de *None* celui qui devait être son second successeur à la tête de la Congrégation Salésienne, le petit Paul Albéra.

Cette forme d'apostolat, notre saint la pratiqua jusqu'en 1860, en dépit de tous les soucis de sa première fondation. Après, il dut se restreindre ; et enfin, vers 1865, il y renonça complètement. Mais pendant vingt ans, on peut dire qu'il lui consacra une bonne partie de ses rares loisirs. Et il avait quelque mérite à le faire.

Il faut en effet avoir connu le Piémont de ce temps-là pour se faire une idée de la fatigue de tels voyages. Les moyens de communication, en dehors de trois ou quatre grandes lignes, se ramenaient à la vieille diligence, employant des heures et des heures, par des routes défoncées, à parcourir une trentaine de kilomètres. L'hiver on y grelottait en dépit de la paille que l'on jetait sous les pieds des voyageurs ; l'été on y étouffait d'entassement. Le pauvre prédicateur arrivait au bout de la course exténué.

Heureusement, la parole publique le remettait en train. Depuis son séjour au « Convitto » il s'y était préparé. Il avait « du pain sur la planche », comme l'on dit. Plus de cent sermons sur des sujets divers, un cours d'instructions populaires pour dix-huit jours de mission, plusieurs retraites pour religieux, religieuses, hommes mûrs ou jeunes gens ; des neuvaines, des triduums, des panégyriques remplissaient ses cahiers de jeune prêtre. Il avait amassé alors, et maintenant le réservoir se répandait sur ces auditoires attentifs, qui buvaient littéralement sa parole.

Ce n'est pas qu'elle fût extrêmement éloquente, dans le sens ordinaire où nous entendons cet adjectif. Une flamme très contenue, pas d'éclat de voix, un geste plutôt sobre, une action mesurée ; l'organe était de ténor, très clair, articulant à merveille ; le ton général portait un mélange indéfinissable de sérénité, de gravité et de tristesse. Tous ceux qui l'ont entendu insistent sur cette dernière note : la vérité tombant de ses lèvres avait un accent de mélancolie, qui la rendait encore plus prenante. En somme, éloquence familière et populaire ; rien de solennel, de compassé, ni de doctoral : la jolie simplicité de la causerie paternelle.

Le fond de ses entretiens, c'était les grandes vérités chrétiennes ; jamais il ne s'en écartait pour tomber dans la toquade du jour, ou un sujet d'allure profane. Ce thème, vieux comme l'Évangile, il le rajeunissait par l'anecdote, l'exemple, la parabole, par l'accent de conviction avec lequel il le traitait, par l'application pratique qu'il en faisait. Et le succès le plus éclatant couronnait ordinairement son effort.

Il faut dire aussi que souvent le Ciel collaborait de façon évidente avec le prédicateur. Elle est célèbre, l'histoire qui lui arriva à *Montemagno*, pays de ses bons amis Fassati, où il avait été invité, en 1864, pour prêcher le triduum préparatoire à l'Assomption. Toute la région souffrait depuis des mois d'une sécheresse inexorable. La plus grande partie de la récolte — raisins, maïs, pommes de terre et légumes — était pour ainsi dire compromise. La consternation de ces pauvres paysans faisait peine à voir. Aussi, dès son premier sermon, poussé par une force obscure, le saint n'hésita pas à promettre la pluie, s'ils invoquaient la Sainte Vierge, en état de grâce. « Venez assister ces trois jours-ci aux exercices de la paroisse, leur dit-il en substance, confessez-vous bien, préparez-vous de votre mieux à une fervente communion le jour de la fête, et je vous promets, au nom de la Madone, que la pluie viendra rafraîchir vos terres desséchées. »

« Vous en avez un fier courage, lui dit à la sacristie le bon curé de l'endroit.

— Courage de quoi ?

— Mais d'annoncer la pluie pour lundi.

— J'ai dit ça ?

— Et comment donc ! Demandez au sacristain, tenez, il vous répétera mot par mot vos phrases. Ah ! elles ont été comprises, je vous assure ! »

De fait, jamais l'église de Montemagno ne vit affluence pareille. On s'empilait littéralement aux trois instructions quotidiennes ; les confessionnaux étaient pris d'assaut chaque soir, et Don Rua et Don Cagliéro, qui avaient accompagné le saint, se rappelaient, longtemps encore après l'événement, quelles fatigues ils avaient dû affronter ces jours-là.

Cependant, dans les pays voisins, les paris s'engageaient : Pleuvra ! Pleuvra pas !

« Pleuvra-t-il, Don Bosco ? demandaient les gens de Montemagno en le croisant entre le presbytère et l'église.

— Purifiez vos cœurs », répondait-il imperturbablement.

Enfin le soleil de l'Assomption se lève. Jamais il n'a été aussi ardent, aussi implacable. Le pauvre Don Bosco commence à se demander s'il n'a pas un peu tenté le Ciel avec sa promesse de pluie. Midi arrive ; le ciel est plus serein que jamais.

A la fin du repas, pris au château du marquis Fassati, le prédicateur se retire dans sa chambre pour ordonner les quelques idées qu'il développera après vêpres. De temps à autre il jette un regard sur l'horizon : limpide comme un miroir. Enfin l'office sonne : « Que vais-je bien raconter à ces pauvres gens, songe Don Bosco, si la Madone ne me fait pas la grâce ? »

« Cette fois, mon pauvre Don Bosco, lui dit le châtelain en le croisant sur le chemin de la sacristie, le fiasco est complet. Je ne vois pas comment vous allez vous en tirer.

— Jean, dit alors le Serviteur de Dieu au sacristain, Jean, va derrière le château du baron Garofoli, et regarde si rien ne pointe à l'horizon.

— Absolument rien, rapporte l'homme deux minutes après. Il y a bien du côté de Biella un petit nuage, mais ce n'est pas sérieux.

— Bien, dit Don Bosco : passe-moi l'étole, et je monte en chaire. » Et au fond de son cœur : « Voyons, très Sainte Vierge, ce n'est pas mon honneur qui est en jeu ici, c'est le vôtre. Que vont dire de votre puissance les gens qui depuis trois jours se gaussent de ma promesse ? Et que vont penser ces chrétiens de Montemagno qui depuis trois jours sont si édifiants pour vous arracher de la pluie ? Allons, exaucez-les donc ! »

Cependant, à l'église, le *Magnificat* achevait ses derniers versets, et Don Bosco s'acheminait vers la chaire. L'église était pleine, pleine à craquer ; du monde jusque sur la table de communion. Voici Don Bosco qui apparaît ; de toute son âme il récite un *Ave Maria* en union avec la multitude, puis il se relève et commence son exorde. A cette minute, il apparaît à travers les vitraux que le ciel s'obscurcit ; le prédicateur poursuit ; il n'a pas exprimé dix phrases qu'un coup de tonnerre formidable éclate, ébranlant les voûtes, un second suit, puis un troisième. Un murmure de joie court à travers la foule pressée, car maintenant les éclairs se succèdent presque sans interruption, la pluie éclate, forte et douce, martelant les vitraux du temple. Vous devinez l'hymne d'actions de grâces qui tomba des lèvres du prédicateur, et comme il développa éloquemment le thème improvisé de la confiance que tout chrétien doit avoir en la bonté de Marie.

A l'issue du salut du Saint-Sacrement, la pluie tombait toujours, et, sous le péristyle de l'église, cette bonne population dut attendre fort longtemps une faible éclaircie.

La Madone n'avait pas fait les choses à demi ; comme l'en avait supplié son serviteur, elle avait jalousement veillé sur l'honneur de son nom.

***

Nous ne pouvons suivre Don Bosco à travers tous les pays, toutes les paroisses, tous les milieux qui eurent l'honneur de réchauffer leur foi à la flamme de ce cœur d'apôtre, cela nous entraînerait trop loin. Nous ne pouvons cependant clore ce chapitre sans dire un mot d'un lieu cher à la piété turinaise, où presque tous les ans on voyait Don Bosco aller s'enfermer quelques semaines.

Dans la vallée de Lanzo, qui relie la capitale piémontaise à la Savoie, au pays de Bessans, un peu au-dessus de Lanzo même, à 900 mètres d'altitude, s'érige en piton, au confluent de deux couloirs, celui de la *Stura* et celui de *Coassolo*, un sanctuaire qui a toute une histoire. Dédié à saint Ignace de Loyola — d'où son nom de *Sant'Ignazio* — il fut construit au XVI^e siècle, sur cette crête surplombant la vallée, par les bonnes populations du lieu, mille fois protégées dans leurs besoins et leurs périls par l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus. En 1677, le sanctuaire, dont la renommée allait grandissant, fut confié aux Pères Jésuites, qui en firent un centre de pèlerinage, extrêmement fréquenté, jusqu'en 1773, date de la suppression de la Compagnie de Jésus en Piémont.

Avec le départ des Pères, le sanctuaire et la propriété attenante — c'est-à-dire toute la colline que recouvrait une forêt touffue de chênes-rouvres — passèrent au domaine archiépiscopal ; et petit à petit, faute de chapelains attachés de façon fixe au service de l'église, la vogue de pèlerinage tomba, s'éteignit. Ce fut Don Guala, fondateur et supérieur du *Convitto Ecclesiastico*, qui, au début du XIX^e siècle, la ressuscita. Il comprit vite que ce lieu solitaire, charmant et d'une rare fraîcheur, était tout désigné pour recueillir, à la saison chaude, les âmes de prêtres et de laïcs qui désireraient méditer en face de Dieu les grandes vérités de la foi. Il l'obtint sans difficulté de l'archevêque de Turin, Mgr *Buronzo*, et dépensa 80.000 francs de sa

poche pour rafraîchir l'église et le logis délabrés, multiplier les chambres des retraitants, aménager commodément le cloître intérieur, et surtout ouvrir, de Lanzo au seuil du sanctuaire, une route carrossable de huit kilomètres, qui supprimerait tout transport de voyageurs à dos de mulet. Puis, nommé recteur du sanctuaire, il inaugura dès 1810 l'Œuvre des Retraites.

Ordinairement, au cours de l'été, on donnait à *Sant'Ignazio* deux retraites sacerdotales et deux retraites laïques. A ces dernières prenaient surtout part les messieurs de la société de Turin ou leurs fils, mais aussi des gens aux bourses moins fortunées, pour lesquels des associations religieuses de la ville, l'*Opera Pia di San Paolo* en tête, soldaient les frais de séjour. A la mort de Don Guala, ce fut le Bienheureux Cafasso qui prit l'Œuvre en mains, et, sous l'impulsion de sa sainteté, elle connut un essor remarquable. Tous les ans, tant qu'il vécut, il monta à Lanzo prêcher aux prêtres du diocèse les deux retraites fixées ; et souvent il aidait encore les prédicateurs des retraites pour laïcs.

Pour ce travail épuisant, il recherchait la collaboration de son élève et pénitent, Don Bosco. En juillet, ce dernier montait donc à Saint-Ignace où son confessionnal était un des plus fréquentés. Il n'y montait pas toujours seul ; quand il apprenait à la dernière minute que des retraitants laïcs avaient renoncé au bienfait de cette courte semaine de réflexions, il emmenait avec lui quelques jeunes gens qui prenaient ces places libres, et profitaient gratuitement de ces jours de bénédiction. Dans la vie du saint on peut dire que *Sant'Ignazio* a joué un rôle de premier plan ; chaque année, il y a retrempé ses forces physiques et morales ; chaque année, il a trouvé en cette solitude le temps de calme et de réflexion qui précède les graves déterminations et prépare les grands projets. Il puisa aussi, en ces lieux, à approcher tant d'âmes qui se confiaient à lui, cette longue expérience qui, plus tard, se déversera en trésors de conseil ; enfin il connut, pendant ces semaines

consacrées à Dieu, toute une élite de prêtres et de laïcs qui, demain, dans la vie, ne lui furent pas d'un mince secours au milieu des multiples entreprises de son zèle ; car nous ne l'avons pas dit, mais nos lecteurs ont pu le deviner, ces trois patronages et ce double internat qui, en 1859, fonctionnaient à plein rendement, demandaient des renforts abondants de bonne volonté. Sans doute, autour de lui, Don Bosco s'était déjà constitué à cette date une humble famille religieuse, une douzaine de jeunes abbés, qui lui étaient dévoués corps et âme ; mais cette équipe ne suffisait pas à la besogne, il lui fallait d'autres aides. Des bons prêtres accoururent alors à son secours, l'abbé Borel en tête, et ce saint abbé Murialdo, dont la Cause est en instance à Rome. Après eux vinrent aussi prêter main-forte à Don Bosco les plus beaux noms de l'aristocratie turinaise : le comte Cays de Giletta qui devait mourir salésien, le marquis Fassati que nous avons déjà rencontré, le marquis Scarampi, les trois frères de Maistre, Charles, Eugène et François, petits-fils du grand philosophe, et tant d'autres. Où Don Bosco les avait-il connus ? Qui les lui avait amenés ? Don Cafasso assez souvent, qui les confessait presque tous ; mais souvent aussi c'étaient des recrues faites par Don Bosco lui-même, à Turin, ou à Saint-Ignace, pendant ces semaines de retraites où, devant Dieu, ces nobles cœurs s'étaient demandé à qui ou à quoi porter l'ardent dévouement de leur jeunesse ou de leur âge mûr.

***

Achevons ce chapitre qui pourrait être interminable, par deux ou trois faits pris entre mille, vraiment au hasard. Ils témoignent de l'obsédante pensée que le Serviteur de Dieu nourrissait en lui : transformer les cœurs des jeunes gens, les ramener de l'ignorance, du vice et parfois de l'erreur, à la lumière et à la grâce de Dieu. Dans la langue chrétienne, ce souci de toutes les minutes qui remplit

une âme de prêtre a un nom : il s'appelle le zèle, et il n'est que la manifestation au dehors, dans les rapports avec le prochain, d'une flamme continue dévorant tout cœur de saint, l'amour du Christ, qui brûle de le faire régner au fond des âmes baptisées.

Donc, par une claire matinée de printemps, Don Bosco revenait, sur le coup de huit heures, de l'église de la Crocetta, à la ceinture même de la ville, du côté opposé au Valdocco. Pour rentrer, il avait piqué droit vers la gare principale de *Porta Nuova*, derrière laquelle, à cette époque-là, s'étendaient, à perte de vue, des terrains vagues servant de dépotoir aux ordures ménagères. Tout d'un coup, il se heurta à un groupe de quatre jeunes gaillards à la mine peu rassurante, qui semblaient l'avoir guetté de loin. S'il les avait aperçus plus tôt, il eût rebroussé chemin ; maintenant c'était trop tard. D'un pas qu'il essaya de rendre assuré, il passa donc près d'eux. Ceux-ci, se plantant devant lui, lui barrèrent la route, et l'un d'eux, avec un sourire de feinte amabilité, le pria de trancher un prétendu différend qui les séparait.

« Monsieur l'abbé, dites qui a raison de l'ami ou de moi. Il prétend que c'est lui ; je prétends que c'est moi : décidez. »

Don Bosco jeta à ce moment un regard autour de lui pour voir si quelque passant pointait à l'horizon : pas âme qui vive ! « Je me suis mis dans de jolis draps, pensa-t-il alors. L'important, pour me tirer d'affaire, est de les amener en ville, à n'importe quel prix : là, je suis sauvé. »

« Allons, décidez », insistait le chef de la bande sans même faire la moindre allusion à l'objet du litige.

Le traquenard était vraiment trop grossier. On lui préparait un vilain coup en deux temps, dont le premier consistait à l'empêcher de se sauver.

« Mes bons amis, répondit Don Bosco : ce n'est pas ici, en plein air, sur ce terrain vague, que je puis trancher votre cas. Allons nous asseoir autour d'une bonne tasse de café, place Saint-Charles, et là nous verrons.

— Mais vous la paierez ?

— Évidemment, puisque j'invite. »

Les quatre bonnes petites gouapes, alléchées par l'invitation, emboîtèrent le pas derrière Don Bosco et, chemin faisant, on causa comme de vieux amis. Arrivés place Saint-Charles, au cœur même de la ville, Don Bosco, avant de tenir parole, leur dit :

« Écoutez, vous allez bien me faire un petit plaisir. Voici l'église Saint-Charles, entrons-y dire un *Ave Maria:* après quoi nous irons déguster notre café.

— Vous cherchez une échappatoire, l'abbé, gronda le chef de la bande.

— Mais non, mais non. La tasse de café, je la paie ; seulement, vous ne me refuserez pas de réciter avec moi cette misérable prière.

— On vous voit venir : vous allez commencer par un *Ave Maria*, et puis tout le chapelet défilera.

— Quand je vous dis un seul *Ave Maria*, c'est un seul *Ave Maria*, voyons. »

Les cinq hommes entrèrent, et, tant bien que mal, la bande répondit à la prière du prêtre.

« Et maintenant, dit Don Bosco, en sortant, allons savourer cet excellent café. » On s'assit et l'on dégusta, en bavardant, comme de vieux camarades.

« Ce n'est pas tout ça, dit Don Bosco, en réglant la note, mais maintenant que nous avons fait étroite connaissance, vous n'allez pas me refuser de pousser jusque chez moi : ma mère vous offrira un casse-croûte je ne vous dis que ça.

— Accepté », dirent en chœur les quatre merles apprivoisés. Et l'on descendit vers le Valdocco.

Pendant ce quart d'heure de compagnie, Don Bosco pénétra plus avant encore dans l'intimité de ces pauvres jeunes gens, si bien qu'à peine arrivé chez lui, et débarrassé de son chapeau, il se sentit inspiré de leur décocher à brûle-pourpoint : « Y a-t-il longtemps, mes amis, que vous vous êtes confessés ? Oui, pour sûr. Et si la mort vous surprenait dans cet état, quel serait votre sort ? »

Les quatre amis se regardaient entre eux, ne sachant quoi répondre. Enfin l'un d'eux exclama :

« Ah ! si tous les prêtres vous ressemblaient, Don Bosco, nous n'hésiterions pas à nous confesser.

— Pas la peine d'aller chercher les autres, puisque je suis ici, moi.

— Oui, mais nous ne sommes pas préparés.

— Laissez-moi faire : ce ne sera pas difficile. »

Et d'autorité, laissant trois d'entre eux dans cette chambre, il pénétra avec le quatrième dans son bureau. Aidé par Don Bosco, le brave garçon se confessa avec une extrême facilité et de vrais sentiments de repentir. Et deux de ses amis suivirent son exemple. Le dernier résista, alléguant qu'il ne se sentait pas disposé à les imiter. Mais tous quatre quittèrent Don Bosco en lui témoignant leur amitié reconnaissante et en lui promettant de revenir le voir.

Une autre fois, à la nuit tombée, Don Bosco remontait la rue du Pô, sous les arcades qui la longent dans tout son parcours. A un coin désert, il fut arrêté par un inconnu qui, d'un ton menaçant, lui demanda son porte-monnaie. L'œil était mauvais, la tenue sordide, l'ensemble de la personne inquiétant : jeune paresseux qui préférait vivre d'expédients louches ou de mauvais coups, que du travail de ses mains. Don Bosco lui répondit avec bonté, lui dit sa peine de le voir amené par le besoin à des actions que certainement désapprouvait sa conscience, et, de fil en aiguille, finit par lui faire raconter sa misérable vie. Quelques minutes après, sur le petit mur qui clôt le fossé entourant, place du Château, le Palais Madame, il s'asseyait avec son agresseur à ses genoux commençant sa confession. Ce coin de place était obscur, et l'endroit se prêtait le mieux du monde à l'opération. Elle n'échappa cependant pas à un bon chanoine de la cathédrale qui passait par là à cet instant. Il s'arrêta une minute à considérer la scène, dont pourtant, dans l'ombre, il ne distinguait pas les per-

sonnages. Ce ne peut être que Don Bosco, pensait-il quand même à part lui. Pour en avoir le cœur net, il attendit que le prêtre et son pénitent se quittassent : il put constater alors que son pronostic était vrai et que l'apostolat du serviteur de Dieu se riait du temps et du lieu. Aucun obstacle ne l'arrêtait quand il s'agissait de remettre une âme en grâce de Dieu.

On le vit bien un jour que l'on vint lui signaler le misérable état où se trouvait un de ses anciens patronnés, à qui, jadis, les Vaudois avaient tourné la tête et qui, atteint d'un mal impardonnable, se mourait sans pouvoir désavouer tout son passé, parce que de jour et de nuit, dans la chambre voisine, la secte veillait. Sa mère, à sa demande, était allée dix fois prier le curé de la paroisse de passer ; mais lui ou ses vicaires avaient été éconduits par l'infirmier ou le pasteur protestants, qui prétendaient, tantôt que le mal n'était pas grave, tantôt que la moindre émotion serait fatale au malade.

Un jour, accompagné de deux de ses plus solides jeunes gens, Don Bosco se présenta vers deux heures au logis du malheureux. Il se buta au pasteur, qui l'arrêta net.

« Que cherchez-vous, Monsieur l'Abbé ?

— Je cherche à parler au malade.

— Impossible : ordre formel du médecin.

— Allons, laissez-moi passer, je n'ai pas de temps à perdre. Je dis un mot à la maman et je m'en vais. Ah ! tenez, justement, la voilà ! Bonjour, ma bonne dame ! Et comment va votre petit Pierre ? »

Et ce disant Don Bosco avançait lentement, mais sûrement vers la chambre du moribond.

« Monsieur l'Abbé, encore une fois...

— Allons, rangez-vous, dit Don Bosco, en écartant brutalement le ministre, et en ouvrant d'autorité la porte.

— Oh ! Don Bosco, dit le malade, en apercevant son bienfaiteur au seuil de sa chambre.

— Mon petit Pierre ! Comment vas-tu ? Te rappelles-tu encore le patronage ? Me reconnais-tu bien ?

— Si je vous reconnais ! Hélas, c'est moi qui suis mécon naissable. J'ai tant changé, j'ai été si méchant !

— Pour la dernière fois, monsieur l'abbé, intervint le pasteur vaudois, je vous prie de vous retirer. Votre présence est plus nuisible qu'utile à ce pauvre malheureux.

— J'ai si peu l'intention de le faire, répliqua Don Bosco, que je commence par m'asseoir, car je compte bien tenir compagnie quelque temps à ce brave enfant.

— Mais qui vous donne une telle audace ?

— Et qui vous permet une telle prétention ?

— Je suis le ministre vaudois Amédée Bert ; et ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons.

— Alors vous devez savoir que je suis le directeur du Patronage Saint-François-de-Sales.

— Mais que voulez-vous de ce malheureux ?

— Sauver son âme.

— Il n'a plus rien à faire avec vous.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est inscrit à l'église vaudoise.

— La bonne raison ! Voilà plus de dix ans qu'il est inscrit au registre de mes enfants.

— En somme, vous refusez de partir ?

— Absolument : et pour ne pas perdre de temps en bavardages inutiles, nous allons, si vous le voulez, faire notre petit ami juge du différend. Sa réponse dictera notre attitude. »

Alors, tourné vers le pauvre malade : « Dis-moi, mon petit Pierre, quelle est ta volonté formelle à cette heure ?

— Je suis né catholique ; je veux vivre et mourir catholique : voilà ! Et je me repens de tout ce que j'ai fait ces dernières années. »

Devant une réponse si franche, le ministre comprit que la partie était compromise, sinon perdue ; il prit son chapeau et partit en disant qu'on aurait d'ici peu de ses nouvelles. Il n'y avait pas un instant à perdre. Don Bosco, sur l'heure,

confessa son petit ami. Comme il n'avait ni écrit ni prêché contre la foi catholique, une rétractation était inutile. L'absolution de l'apôtre rendit la paix à cette pauvre âme dévoyée, qui ne savait comment exprimer sa joie d'être rentrée à la maison paternelle.

Mais Don Bosco, prévoyant un retour offensif de la secte, avide de se venger, n'eut pas de repos dans la soirée que le malade ne fût transporté à l'*Hôpital des Chevaliers des saints Maurice et Lazare*, où, vingt-quatre heures après, il expirait dans les sentiments les plus parfaits de contrition vraie et de résignation chrétienne.

Des faits semblables à ceux-ci, nous pourrions en raconter des douzaines, plus dramatiques les uns que les autres. Il faut nous limiter. Nous en avons dit assez pour que le lecteur conclue au zèle inlassable de ce jeune prêtre qui, en marge d'une Œuvre considérable, trouvait encore le temps d'abattre ces tâches et mille autres encore. Le secret de ce rayonnement prodigieux de bonté était qu'il ne s'appartenait pas : il était à toute âme, qui, proche ou lointaine, attendait son secours. « Le prêtre, disait le P. Chevrier, le grand apôtre lyonnais, est un homme mangé. »

# CHAPITRE VII

## UN BON OUVRIER DE LA PLUME.

*Presse contre presse. — Premier travail de plume:* la biographie de Louis Comollo.

*Les Vaudois: leur doctrine, leur propagande active et néfaste. — Fondation des* Lectures Catholiques. — *Succès de cette campagne de presse.*

*Le premier almanach catholique d'Europe:* Il Galantuomo. — *Manuels de classe: Le* Système métrique décimal, *l'*Histoire sainte, *l'*Histoire d'Italie.

*Comédies pour jeunes gens: Le* Système métrique décimal *le* petit Ramoneur, *la* Maison de la fortune.

*La collection des classiques chrétiens. — Première imprimerie salésienne* (1861), *aïeule de tant d'autres !*

*Les collaborateurs bénévoles. — Importance de l'œuvre écrite du saint.*

*Série d'attentats, payés par les Vaudois, en représailles de ces courageuses campagnes de presse. — Protection constante du Ciel.*

*Qualités du style des écrits tombés de la plume de Don Bosco. — Un chien miraculeux, le Grigio. — Comment, en maintes circonstances, il sauva la vie de son protégé.*

Avec ses trois patronages turinais, avec son florissant internat, avec les missions qu'à gauche et à droite, à temps perdu, le saint acceptait, c'était des centaines d'âmes de jeunes gens que sa parole et son action atteignaient : mais que d'autres échappaient à son emprise ! Son cœur d'apôtre en souffrait d'autant plus qu'un triple courant d'erreurs traversait en ces années le Piémont.

Comme nous l'avons indiqué en passant, tout un monde d'idées politiques très mêlées envahissait les masses ; un vent d'anticléricalisme soufflait aussi, et le clergé qui ne descendait pas sur la place, qui n'entrait pas dans le mouvement, qui n'épousait pas les imaginations d'un Gioberti ou d'un Mazzini, était montré du doigt ; enfin, depuis leur décret d'émancipation, signé en 1848 par Charles-Albert, les *Vaudois* des hautes vallées du Piémont montraient un prosélytisme inquiétant.

Au service de ces trois mauvaises causes, une presse bien stylée et bien rétribuée se chargeait de monnayer pour le cerveau populaire des théories parfois abstraites. Journaux, hebdomadaires et opuscules travaillaient sournoisement l'âme des simples pour les amener lentement au point de maturité rêvée. Le péril était grand, et la jeunesse, avec sa curiosité et son inexpérience, devait être fatalement la première victime de ces campagnes de presse. Le saint s'en avisa à temps, et puisque sa parole ne pouvait aller jusqu'à elle, il essaya de l'atteindre par la plume. A une heure où personne ne prévoyait le développement prodigieux qu'allait prendre la presse, en 1844, donc il y a près d'un siècle, Don Bosco tenta de fonder la Bibliothèque catholique.

Ses efforts en Italie marchèrent presque de pair avec ceux de Mgr de Ségur en France. Tous deux d'ailleurs avaient pour modèle et inspirateur le père de l'apostolat catholique par la presse, saint François de Sales, l'auteur du premier *tract* de propagande, qui, comme chacun sait, n'arrivant pas à grouper autour de sa chaire de convertisseur ses ouailles dévoyées, glissait de nuit sous les portes les feuilles porteuses de la bonne doctrine.



Don Bosco débuta dans le métier par une biographie.

A la prière de ses anciens compagnons de cours au Séminaire, il retraça les principaux traits de la figure de son

intime ami Comollo. Il avait été le confident de ses meilleurs secrets, leurs deux vies s'étaient enlacées pendant plus de trois ans; l'un sur l'autre appuyés, ils avaient rivalisé de ferveur au service de Dieu : qui donc, mieux que lui, était désigné pour tenter ce portrait ? Dès qu'il mit la main à la plume, les souvenirs de leur commune amitié se levèrent en foule et l'*Esquisse biographique du jeune Louis Comollo* se trouva faite, exquise et touchante. Désormais, l'instrument était lancé; il ne devait s'arrêter que quarante-cinq ans plus tard aux mains paralysées du populaire écrivain.

La seconde œuvre de Don Bosco fut une œuvre de polémique. A cette époque, en 1850, les Protestants vaudois multipliaient leur propagande à Turin. Ces Vaudois tiraient leur origine et leur nom d'un certain Pierre Valdez, riche marchand de Lyon qui, à la fin du XIIe siècle, se mit à la tête d'un groupe de « Pauvres en esprit », dans le dessein de réformer les habitudes de luxe et de vie facile qui s'étaient glissées dans l'Église. Un jour, un des prêtres qu'il rétribuait pour lui traduire et commenter en langue vulgaire l'Évangile, lui ayant répété le conseil : *Si tu veux être parfait, va et vends tout ce que tu as*, il distribua tout son bien aux pauvres et s'en alla, par les rues et places, prêcher la pauvreté. Au bout d'un certain temps il se vit entouré d'adeptes, qui copiaient en tout son genre de vie. Aucune hiérarchie n'existait dans ce groupement, mais leur fondateur exerçait cependant sur eux un ascendant considérable. Assuré que sa doctrine était orthodoxe, il vint à Rome en 1178 se présenter au Pape Alexandre III. Le pontife l'accueillit avec bonté, approuva son vœu de pauvreté, et lui permit, ainsi qu'à ses compagnons, de prêcher avec la permission de l'Ordinaire. Cette condition fut rarement observée et, comme il fallait s'y attendre, ce fut le sens individuel, la pensée de chacun qui interprétèrent les Évangiles. Ces prédicants déraillèrent très vite, si bien qu'en 1184, au Concile de Vérone, le Pape Lucius III enveloppa dans un même anathème les Cathares du nord

de l'Italie, cousins des Albigeois de notre Languedoc, et les « Pauvres de Lyon ».

Du schisme à l'hérésie, le pas fut vite franchi et bientôt les disciples de Valdez, les Vaudois, se déclarèrent les seuls véritables disciples du Christ. Leur credo tient en un ensemble d'articles qui peuvent se résumer ainsi (1) :

Ils croient en un Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; Jésus-Christ leur est « vie, vérité, paix et justice, pasteur et avocat, victime et sacrificateur » ; il est mort pour le salut de tous les croyants et ressuscité pour notre justification.

Ils rejettent le Purgatoire, « ce rêve de l'Antéchrist imaginé contre la vérité », et n'admettent que les deux sacrements institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ, savoir : le Baptême et la sainte Cène. Pour eux, les sacrements sont « les signes ou formes visibles de grâces invisibles », dont les fidèles font bien d'user, mais qui ne sont pas indispensables au salut.

Ils souscrivent aux douze articles du Symbole qu'on appelle des Apôtres, « regardant comme hérésie tout ce qui n'y est pas conforme ». Ils admettent aussi le Symbole d'Athanase et les décisions des quatre premiers Conciles œcuméniques, parce qu'ils ne s'écartent pas de la Parole de Dieu.

Pour eux, en effet, la source de la vérité est uniquement dans la Bible. Ils rejettent en conséquence tout ce qui ne leur paraît pas conforme à ses enseignements, en même temps qu'ils professent de croire et d'observer tout ce qu'elle révèle et qu'elle ordonne. C'est en vertu de ce principe qu'ils ont constamment répudié les doctrines basées sur l'autorité et sur les traditions, les images, les croix, les reliques, l'adoration et l'intercession de la Vierge Marie et des saints, les fêtes consacrées à ces mêmes saints, les prières qu'on leur adresse, l'encens et les cierges qu'on

---

(1) Pour laisser à cet exposé sa pleine objectivité, nous 'avons tiré d'un livre vaudois intitulé : *L'Église Vaudoise des Vallées du Piémon* d'après Louisa Williams.

brûle en leur honneur ; la messe, la confession auriculaire, le purgatoire, l'extrême-onction, les prières pour les morts, l'eau bénite, le carême ; l'abstinence des viandes à de certains temps, à de certains jours, les jeûnes imposés, les pénitences de commande, les processions, les pèlerinages, le célibat des prêtres, la vie monastique..., enfin toutes choses semblables, inventées par les hommes, comme ils disent.

Le plus aisément du monde cette hérésie était descendue du pays de Lyon en Italie, par les hautes vallées des Alpes, la vallée de *Pellice* surtout, où elle s'était fortifiée autour de *Pignerol* comme dans un boulevard. De là, à travers la plaine, elle avait serpenté jusqu'à Turin où, à cette époque, ses adeptes, ayant conquis droit de propagande, s'infiltraient avec adresse dans les milieux populaires mal défendus par leur ignorance. Ils infestaient les logis ouvriers de brochures sournoisement hérétiques, et le mal qu'ils faisaient par là à l'esprit des simples était considérable. Comme nul ne songeait à s'opposer directement à cet apostolat néfaste, Don Bosco n'y tint plus. A la brochure protestante, il opposera le *tract* catholique, ce trait à portée sûre, et deux fois par mois sa plume féconde, ou celle de ses amis, lancera dans le public un de ces petits opuscules clairs, enlevés, attrayants, qui se font lire de la première page à la dernière. Polémiste adroit et souple, il y traitera de tout : variété sera sa devise. Aujourd'hui il exposera avec sérénité la doctrine catholique, demain il saisira l'objection adverse et l'étranglera d'un tour de main preste ; tantôt il narrera en un style populaire la vie d'un grand pape, tantôt il composera une façon de roman à intention morale.

Dieu donna la victoire à cette courageuse campagne menée pour sa gloire. Ces feuilles de propagande, que Don Bosco avait baptisées du nom significatif de *Lectures Catholiques*, se répandirent à profusion. La modicité de leur prix fit monter le nombre des abonnés, qui atteignit bientôt 9.000, et parvint à se hausser à 14.000, chiffre prodigieux pour l'époque.

Si l'on veut se faire une idée exacte de cette collection, il faut se rappeler ces innombrables opuscules tombés de la plume féconde de Mgr de Ségur. Même style simple et populaire, même talent clair et rapide. Il arriva même à Don Bosco d'emprunter à son émule français une œuvre entière, et de la servir telle quelle à ses lecteurs, traduite fidèlement en italien (1).

Le succès de cette initiative ne découragea pas la propagande protestante. Battu de ce côté, l'ennemi imagina un autre stratagème. A la fin de 1853, il lança dans le public un almanach d'apparence inoffensive appelé l'*Ami du Foyer*. Il ne coûtait rien ; on l'offrait à tout venant ; on le glissait sous les portes ; on le jetait à l'intérieur des logis ; on le distribuait à la sortie des ateliers. Et le peuple, confiant et mal instruit, le dévorait avec d'autant plus de sécurité qu'on y voyait le nom de Dieu invoqué, qu'on y lisait certains récits de conversion et autres faits édifiants destinés à couvrir la marchandise équivoque.

Don Bosco reprit sa bonne plume et, dès le mois d'août de l'année suivante, nous le voyons, entre deux surveillances d'enfants en vacances, corriger les épreuves de son almanach à lui. Publiciste dans l'âme, il lui avait donné un titre à effet : *Il Galantuomo*, vocable italien intraduisible, sinon peut-être par cette expression toute faubourienne : le chic type. Il y avait de tout dans ces pages : calendrier, informations astronomiques, liste des foires, recettes de cuisine, tableau des monnaies, mots pour rire, poésies, et, au bon endroit, réflexions morales et religieuses, anecdotes piquantes et édifiantes. On le tira hardiment à plusieurs milliers, et, pour devancer l'adversaire, on le fit paraître en octobre. Le premier almanach catholique d'Europe était né. Il devait avoir la vie longue, puisqu'il poursuit encore

(1) Nous pouvons citer au moins cinq de ces opuscules, dont trois avaient trait à la communion fréquente:
*Le Pape* (1860).
*L'Église* (1861).
*La Sainte Communion* (1872).
*Tous les huit jours !* (1878).
*Venez tous à Moi!* 1879.

de nos jours, contre d'autres ennemis, il est vrai, sa mission bienfaisante.

Avec son âme d'éducateur, Don Bosco devait tout naturellement sentir sa plume attirée vers le *Manuel de classes.* Il y vint, et de très bonne heure. En 1845 le Gouvernement subalpin avait décrété l'application à tous les États Sardes du système métrique décimal. On laissait cinq ans au commerce pour substituer progressivement les unités nouvelles aux vieilles unités piémontaises : la pinte, le bocal, la brenta, l'émine, l'once, le pied, le journal, etc., etc.

Don Bosco vit dans ce décret législatif une occasion de montrer que le clergé savait prendre la tête de tout progrès honnête. Dès 1846, il donnait son *Système métrique décimal*, œuvre de vulgarisation aussi claire que rapide.

Son effort didactique ne s'arrêta pas là ; plus tard, il mit aux mains des maîtres de l'enseignement primaire une excellente *Histoire Sainte*, qui fait encore recette, et une *Histoire d'Italie*, qui, comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur, lui valut plus d'un ennui. Enfin il composa une petite *Histoire de l'Église*, que le monde des éducateurs catholiques, à qui elle manquait, accueillit avec faveur.

Pour qui rêve d'atteindre la jeunesse, la classe est un terrain fécond d'apostolat ; mais le théâtre l'est aussi. Don Bosco devait fatalement en tâter, lui qui l'instaurait dans ses maisons dès 1849. De sa plume nous avons trois petites œuvres dramatiques : des scènes dialoguées, scènes désopilantes de marché, chargées de continuer sur les planches l'enseignement du *Système métrique décimal;* une farce : *Le Petit Ramoneur;* et un mélodrame en deux actes : *la Maison de la Fortune.*

Inutile d'ajouter que, entre les multiples genres qui ten taient la plume du saint, le rayon *ascétisme* avait toutes ses préférences. Elles sont nombreuses, les compositions religieuses dont il nourrissait la foi de ses enfants et celle du peuple chrétien. Toutes ces productions se glissaient dans cette *Collection des Lectures Catholiques:* petits traités

de piété, vies de saints locaux ou récemment béatifiés, histoire des grandes dévotions catholiques, vies des Papes, biographies de ses élèves modèles : Dominique Savio, Michel Magon, François Besucco, etc., etc.

Enfin un dernier rêve hantait son âme ; il voulut le réaliser avant de mourir. Émor des dangers que faisaient courir à la foi des jeunes gens la fréquentation exclusive des auteurs païens et le dédain marqué pour toutes les productions de la littérature chrétienne, il entreprit une double publication : celle des auteurs païens revus et expurgés, et celle des auteurs chrétiens qui, par la solidité du fond et le charme de la forme, viendraient combattre l'influence naturaliste des premiers. Cette œuvre colossale, il put encore la mener à terme ; mais il eut le chagrin, au soir de sa vie, de ne pas voir exploitée, dans la proportion où il l'aurait souhaité, cette incomparable collection.

***

Toutes ces publications populaires, Don Bosco, contraint par les circonstances et la pauvreté de ses moyens, avait dû les faire imprimer chez les éditeurs de Turin. Mais son rêve, caressé depuis onze ans, avait toujours été d'ouvrir lui-même un atelier d'imprimerie. En l'année 1861, il put enfin le réaliser.

Au prix d'énormes difficultés, il réussit à obtenir l'autorisation ministérielle ; il en usa aussitôt et installa dans une chambre, au rez-de-chaussée de son logis, l'atelier rêvé. Elle était bien rudimentaire cette imprimerie salésienne : deux vieilles machines à roue, une misérable presse, le tout acheté d'occasion, un banc et quelques casiers pour les caractères, fabriqués la veille par les menuisiers de la maison ; pour tout moteur les bras des jeunes gens. Ceux-ci trouvèrent l'installation plutôt primitive, mais Don Bosco les rassura : « Laissez faire, laissez faire ! Ce n'est qu'un commencement ; bientôt nous aurons deux,

trois, dix imprimeries. » Et son regard semblait contempler déjà ces vastes ateliers qui, demain, un peu partout, sur le sol de la vieille Europe et de la jeune Amérique, à Marseille, Paris, Liége, Barcelone, Buenos Ayres, fonctionneraient fiévreusement, ces centaines de machines actionnées non plus à bras d'hommes, mais par l'énergie électrique, et cette montagne de livres, d'opuscules, de revues, sortant de ces presses pour aller, à travers le monde, nourrir l'âme du peuple chrétien.

Pour alimenter cette production, il mobilisa au début la plume de ses amis ; elle soulageait la sienne et apportait à la défense de la vérité des talents aussi variés qu'originaux.

Plus tard, ce fut à ses fils qu'il eut recours. Son zèle pour la presse catholique, il l'infusa dans l'âme de ses disciples, et l'un des quatre buts assignés à l'activité des Salésiens est l'apostolat par la rotative. *La presse, ça presse*, pensait-il lui aussi. Le peuple puise dans son journal, sa brochure, son tract, son roman, ses aspirations religieuses, ses conceptions sociales, la règle de ses mœurs. Sa confiance en l'imprimé est aveugle : véritable phénomène d'envoûtement. Raison de plus pour lui jeter en pâture, sous toutes les formes possibles, la vérité qui délivre. Don Bosco sentait profondément — dès 1865, notons-le — l'urgence de cette tâche, et il poussait ses fils à la production. Il suscitait des talents, il fouettait des énergies. Après avoir mis en branle tout un monde de machines, il rêvait d'une troupe d'écrivains religieux qui fourniraient de la bonne copie à ces rotatives. En cela comme en tout il voulait être, avouait-il en 1883 à l'abbé Ratti (1) parcourant son imprimerie, à l'avant-garde du progrès.

Cet idéal à poursuivre dévorait ses trop rares loisirs. On demeure confondu devant cette œuvre de publiciste qui, à elle seule, pourrait remplir une vie humaine. De fait

(1) Alors professeur au grand séminaire de Milan aujourd'hu Pie XI, glorieusement régnant.

— nous en avons fait le compte — ce fut plus de cent livres, opuscules, tracts, almanachs, pièces de théâtre que sa plume féconde livra au public.

Où prenait-il le temps de les composer, lui qui portait le souci de centaines d'enfants à nourrir, d'églises à ériger, de congrégations à fonder, d'œuvres d'apostolat de toutes sortes à pousser énergiquement, d'âmes en nombre infini à écouter, éclairer, consoler, guérir, et que sais-je encore ! Ses journées appartenaient à tout le monde : il n'avait en propre que ses nuits, et encore ! C'était alors qu'il se penchait sur l'écritoire, et à son humble table de travail, qui existe toujours, éclairé de sa lampe à huile, qui est encore là, il noircissait de sa grosse écriture ces pages dont son âme d'apôtre voulait nourrir les cœurs et les esprits tentés par le mal. Que de fois l'aurore le trouva achevant un manuscrit que, la veille encore, le chef compositeur était venu réclamer, en vue de la livraison imminente ! Vraiment cette œuvre d'écrivain est bien fille de ses veilles : elle lui a coûté des centaines de nuits presque blanches.



Elle faillit aussi lui coûter la vie. Pendant près de quatre ans, de 1852 à 1856, tout au début du lancement des *Lectures Catholiques*, Don Bosco fut à plusieurs reprises lâchement attaqué par des sicaires appostés par les Vaudois. Ses opuscules de propagande avaient un tel succès auprès du peuple, ils ramenaient tant d'âmes à Dieu et en protégeaient tant d'autres, que l'on avait résolu de se débarrasser du gêneur.

C'est ainsi qu'un dimanche soir, pendant que, dans la chapelle-hangar de son premier local, il expliquait à ses plus grands une leçon de catéchisme, un malandrin, soudoyé par ses ennemis, escalada sur les épaules d'un camarade le petit mur qui, à quelques mètres de là, entourait le logis et, par la fenêtre du sanctuaire, déchargea sa carabine sur l'homme de Dieu. Le coquin avait bien visé,

puisque la balle passa entre les côtes et le bras levé de Don Bosco, pour aller s'aplatir au mur d'en face. Un cri d'effroi sortit de toutes les poitrines des jeunes auditeurs, suivi d'un silence tragique : ces pauvres enfants n'en pouvaient croire leurs yeux, et ils restaient là, horrifiés devant l'attentat. « Allons, dit Don Bosco, avec son meilleur sourire, continuons notre leçon. L'homme était mauvais musicien : ou plutôt la Sainte Vierge lui a fait manquer la mesure. L'ennuyeux, c'est que c'est ma plus belle soutane, et la voilà déchirée ! »

Une autre fois, à la nuit tombée, on vint le chercher sous prétexte d'administrer un moribond dans les environs. Avant de partir, par précaution, Don Bosco appela quatre de ses grands jeunes gens pour l'accompagner.

« Ne prenez pas cette peine, dirent les deux hommes venus le quérir : nous vous reconduirons nous-mêmes après.

— Oh ! ce que j'en fais, dit Don Bosco, c'est pour permettre à ces braves garçons de prendre un peu d'air : ça leur dégourdira les jambes. Arrivés chez vous, ils m'attendront dehors. »

Au logis du prétendu moribond, Don Bosco tomba sur une bande de gais lurons qui buvaient des rasades et faisaient semblant de manger des châtaignes.

« Attendez une minute ici, au rez-de-chaussée, dit alors un des deux hommes, je vais préparer le malade.

— Quelques châtaignes, monsieur l'abbé ? demanda un des convives attablés.

— Merci ! Je ne prends rien entre mes repas.

— Alors un petit verre de vin : c'est de l'*asti* et du fameux !

— Non, n'insistez pas, je ne bois pas plus que je ne mange.

— Voyons, pour nous faire plaisir, pour nous tenir compagnie. »

Et, sans attendre la réponse, l'homme remplissait les verres. Il n'échappa pas à Don Bosco que la bouteille était

terminée avec le dernier verre des hommes, et que pou remplir le sien on en prenait une seconde, rangée à part sur la cheminée.

« Allons, à votre santé, monsieur l'Abbé !

— A la vôtre, mes amis, dit Don Bosco, en levant le verre, qu'il reposa de suite sur la table.

— Comment, vous ne buvez pas ?

— Je vous l'ai dit : rien entre les repas.

— Ah ! vous ne nous ferez pas cet affront, dirent alors, menaçants, ces hommes qui sentaient l'occasion s'évanouir. Si vous ne le prenez pas de bon gré, ce verre, vous le prendrez de force. »

Et déjà les gestes commençaient à traduire les paroles, quand Don Bosco, d'un bond, fut à la porte qu'il ouvrit. Ses quatre jeunes gens étaient derrière ; il les pria d'entrer. A la vue de ces solides gaillards, nos hommes se rassirent, l'air plutôt gêné.

« Tenez, dit Don Bosco, du ton le plus innocent du monde, voici un de mes jeunes gens qui ne va pas le refuser, votre excellent asti. »

Et, ce disant, il faisait le geste de reprendre le verre abandonné sur la table.

« Non, non, dirent ces misérables ; c'est vous qu'on a invité, ce n'est pas ces jeunes gens. »

La contre-épreuve était suffisamment éloquente. Don Bosco n'insista pas. Il demanda seulement à voir le moribond, car il était venu pour cela. On le conduisit alors à une chambre du second étage, où, enfoui sous un monceau de couvertures, gisait un des deux malandrins venus le chercher au Valdocco. Don Bosco feignit de n'avoir pas compris le jeu, mais l'homme ne put jouer son rôle jusqu'au bout : il éclata de rire en disant : « Je me confesserai une autre fois. » Le saint quitta alors le terrain, et, sous l'escorte de ses fils, regagna l'Oratoire, bénissant Dieu d'avoir échappé à pareil péril.

Un dimanche soir de l'été de 1855, un attentat presque

identique vint de nouveau mettre en danger la vie du serviteur de Dieu, et cette fois il ne s'en tira pas sans blessure. On était venu le prier d'accourir porter les derniers sacrements à une femme habitant la maison *Sardi*, dans le voisinage, rue Cottolengo, presque en face du Refuge de la marquise Barolo.

La nuit était sombre et, comme le Père avait récemment échappé à un guet-apens, il résolut de prendre avec lui deux compagnons.

« Inutile, dit l'inconnu qui était venu appeler Don Bosco, inutile de déranger vos enfants, je vous accompagnerai moi-même. »

Ces paroles accrurent les soupçons de Don Bosco et produisirent un effet opposé à celui qu'en attendait l'inconnu. Au lieu de prendre deux jeunes gens, Don Bosco en désigna quatre pour l'accompagner ; deux d'entre eux, Hyacinthe Arnaud et Jacques Cerruti, étaient solidement bâtis et de taille à assommer un bœuf.

La petite troupe arrive à une maison assez isolée. Deux des jeunes gens restent au bas de l'escalier ; les deux autres montent jusque sur le palier et s'arrêtent à la porte de la chambre, où Don Bosco pénètre seul.

A son entrée, quatre grands gaillards se lèvent et lui souhaitent le bonjour d'un air qu'ils cherchent à rendre gracieux ; mais Don Bosco remarque que leurs mines sont rébarbatives et, en outre, qu'ils sont tous munis de gourdins d'une dimension fort peu rassurante.

Il s'approche du lit où était la prétendue malade en proie à un accès d'asthme parfaitement joué. Pour une mourante, elle avait le teint bon et même singulièrement haut en couleur.

Don Bosco pria les assistants de s'éloigner quelque peu, afin qu'il pût parler commodément à la malade et la préparer à une bonne confession.

« Eh bien, ma bonne dame, êtes-vous disposée à vous réconcilier ? — Certes, je le veux, répond l'autre d'une voix qui était loin d'être faible ; mais il faut d'abord que ce

pendard, ce gueux, que vous voyez là, et qui est mon beau-frère, me demande pardon ; et elle se met à vomir un torrent d'injures.

— Veux-tu te taire, misérable vermine », hurle un des assistants qui, d'un revers de main, jette à terre l'unique chandelle.

Voilà la pièce dans une obscurité complète et, au même instant, Don Bosco reçoit un coup de bâton, qui l'aurait bien assommé s'il n'eût glissé sur l'épaule.

Sans perdre son sang-froid, il saisit tout aussitôt une chaise et s'en coiffe la tête. Les coups pleuvent dru comme grêle sur ce casque improvisé qui lui protège le crâne. Il peut ainsi gagner la porte et, ayant mis la main sur le loquet, il lance sa chaise sur les assaillants, et se trouve au milieu des deux jeunes gens qui l'attendaient.

Tout cela avait été si prompt qu'ils étaient restés saisis et immobiles.

Une fois dans la rue, les enfants virent avec terreur que Don Bosco était couvert de sang. Il n'avait heureusement pas reçu de blessures graves ; seulement, pendant qu'il se protégeait la tête avec la chaise, un coup de bâton lui avait enlevé, jusqu'à l'os, les chairs du pouce gauche.

Autant qu'il le pouvait, en ces tragiques circonstances, Don Bosco préférait se tenir sur la défensive, et ne se servir ni de sa force, qui était peu commune, ni de celle de ses gardes de corps, pour réduire l'ennemi au respect. Une fois cependant on le vit passer à une offensive aussi brusquée que victorieuse. Rentrant sur le tard de *Moncaliéri*, gros bourg voisin de Turin, il suivait tranquillement le parapet de la route déserte qui relie les deux agglomérations, quand, à un certain moment, se retournant au bruit de pas pressés qui le suivaient, il vit une espèce de voyou qui essayait de le rattraper. A quelques mètres de lui, il brandissait déjà son lourd gourdin dans l'intention très claire d'assommer Don Bosco, quand celui-ci, d'une feinte calculée, s'écarta et, au passage de l'homme, lui décocha

au flanc le plus magnifique coup de tête qu'on puisse imaginer. Le malandrin alla rouler dans le fossé, dans un cri de douleur, la respiration totalement coupée : et Don Bosco, enfilant un petit pas de gymnastique, put rejoindre un groupe de passants qui le précédait dans la direction de Turin. En leur compagnie il était sauvé. *Aide-toi, le ciel t'aidera*, dit le proverbe ; jusqu'ici le Ciel y avait mis très largement du sien. Don Bosco crut que, ce soir-là, il pouvait le laisser témoin de l'innocente riposte.

Inutile d'ajouter que pour chacun de ces attentats Don Bosco ne songea jamais à déposer une plainte. Sur l'heure il oubliait l'offense et continuait sa route. D'ailleurs il ne se faisait aucune illusion : les vrais coupables, qui soudoyaient le crime, étaient trop haut placés pour qu'on songeât à les inquiéter. C'eût été perdre son temps et son argent que de pousser à une enquête. Dans la coulisse où ils armaient les bras des faibles, ils demeuraient à l'abri des rigueurs de la justice. La seule vengeance qu'il tira contre eux fut de redoubler de zèle dans sa campagne de presse, et de rendre ses publications mensuelles, ou ses manuels de classe encore plus populaires, grâce au ton qu'il sut communiquer à ses écrits.



Par principe, Don Bosco s'interdit et interdit rigoureusement à ses fils de toucher aux sujets politiques. « Chat échaudé craint l'eau froide. » Il en avait tâté pendant quelques mois, ayant pris la succession d'un journal moribond ; mais sa tranquillité, son action sacerdotale et sa bourse en avaient trop pâti. Il jura qu'on ne l'y reprendrait plus, et il tint parole. « Dans une armée, avait-il coutume de répéter, on peut fort bien coopérer à la victoire sans faire le coup de feu aux premières lignes. »

Les deux qualités qu'il essaya toujours d'infuser à son style furent la simplicité limpide et la vie. Molière lisait ses comédies à sa servante et ne se tenait pour satisfait que

lorsqu'il la voyait saisir sa pensée. Alexandre Dumas fils observait le pompier de service à la répétition générale et ne croyait au succès de son drame que lorsqu'il le sentait attentif jusqu'à la dernière scène. Don Bosco, lui, lisait ses pages, d'abord au concierge de l'établissement où, jeune prêtre, il avait pris pension, plus tard à sa mère, femme simple et sans lettres, mais de goût solide et de conseil sûr. Certains chapitres de ses livres ont été totalement refondus : le jugement de sa mère leur avait été défavorable.

Un jour que, pour éviter une répétition de mots, Don Bosco avait appelé saint Pierre « portier du paradis », il s'était servi pour exprimer cette périphrase d'un terme un peu prétentieux : *clavigero celeste*, porte-clefs céleste.

« *Clavigero? Clavigero?* interrogea sa mère, quel est donc ce pays-là ? Je ne connais pas.

— Mais ce n'est pas un pays, maman, voyons ; c'est un métier. *Clavigero*, ça veut dire portier, *portinaio*.

— Eh, que ne dis-tu alors portier, *portinaio?* On comprendrait de suite. »

Car on écrit pour se faire comprendre ; mais aussi pour se faire lire, et pour atteindre ce but rien ne vaut un certain frémissement de la phrase, quelque chose qui palpite, colore et réchauffe, la vie en un mot. Don Bosco l'avait instinctivement saisi. Deux de ses procédés de style le prouvent : cet appel continuel au lecteur, la vieille figure de rhétorique nommée interpellation, et l'usage abondant qu'il fait du dialogue. Rien ne réveille un homme comme de lui adresser brusquement la parole ; et le dialogue, quand il est naturel, c'est de la vie, de la vie notée au fur et à mesure qu'elle coule.

Montaigne parle quelque part d'un style « tel sur le papier qu'à la bouche ». C'est exactement le style de notre saint. Il avait tellement pratiqué, et il pratiquait tellement encore les auditoires d'enfants, qu'il sentait d'instinct le tour de phrase qu'il devait prendre pour capter leur attention. Sa plume, c'était sa parole figée ; le livre conti-

nuait la chaire. C'est là le grand secret du succès dont jouirent toutes ses publications.

***

Ces œuvres, il faut croire qu'elles dérangeaient le plan de l'enfer, car à maintes reprises on sentit, à la vigueur de l'obstacle soudain dressé, que les forces d'en bas protestaient. Mais le Ciel reconnut les services de ce bon pasteur qui, semblable à celui de l'Évangile, menait une garde vigilante autour du troupeau et hurlait au loup dès qu'il apparaissait ; aux minutes critiques, il lui dépêcha un défenseur inattendu qui revêtait les espèces d'un chien.

C'est une des caractéristiques de la vie des grands saints que ce pouvoir surprenant dont dispose l'envoyé de Dieu sur le monde animal, se pliant docilement à ses désirs ou à ses besoins. Rappelons-nous l'épisode du loup de Gubbio dans la vie de saint François d'Assise. De même, dans la vie de saint Jean Bosco, l'on aperçoit émergeant de l'ombre, aux côtés du Serviteur de Dieu, cette bonne tête de chien, baptisé le Grigio — *l'gris* en piémontais — à cause de son poil gris. Bête d'un genre particulier, chien inconnu, sans beauté mais non sans force, chien qui refusait la niche et la pâtée, qui gîtait Dieu sait où, chien dont le collier ne révélait aucun maître, solide sur pattes et aux crocs agressifs contre les voyous embusqués le couteau au cran d'arrêt dans la poche, mais doux comme une fillette avec les enfants du saint, et doué d'un bon regard attendri, quand il fixait Don Bosco.

Comment avait-il fait sa connaissance ?

Des dernières maisons habitées au logis de Don Bosco, il y avait un bien mauvais endroit à franchir. Le patronage se trouvait, nous l'avons vu, au delà de la ville, en pleine campagne, au milieu de terrains vagues où, de loin en loin, se dressaient un corps d'habitation, ou une auberge louche. Sol tourmenté, que coupait la Doire, et où à chaque instant vous vous heurtiez à des buissons touffus, à des plantations

de mûriers ou d'acacias. Ce terrain bosselé, ces frondaisons épaisses offraient aux malandrins le plus commode des abris pour y guetter leur victime. Plus d'une fois maman Marguerite avait tremblé de ne pas voir rentrer son fils à l'heure. Qui pourrait bien le protéger dans la traversée nocturne de ce coin dangereux ?

Le Ciel y pensa, en adressant à Don Bosco, un soir d'automne 1852, un molosse qui, à peine franchi l'Asile d'aliénés bordant la ville, vint prendre son pas et cheminer à son côté. A première vue Don Bosco recula, effrayé, mais quand il s'aperçut que la bête avait bon air et qu'elle acceptait les caresses, il continua paisiblement son chemin. A la porte du patronage le chien fit demi-tour, et s'en retourna du même pas paisible. Et tous les soirs que Don Bosco rentrait tard et seul chez lui, le même fait se renouvelait ; son compagnon l'attendait à un détour de rue ou à un carrefour solitaire, et lui faisait la plus amicale des compagnies.

Elle ne fut pas toujours vaine, cette compagnie. Un soir d'hiver qu'il rentrait chez lui assez tard, il frôla sur le cours Reine-Marguerite un individu qui, embusqué derrière un arbre, lui déchargea à brûle-pourpoint deux coups de pistolet. Heureusement la capsule seule partit. Alors l'homme se jeta sur Don Bosco, pour en venir à bout, qui sait de quelle façon ! Il l'eût certainement, en un clin d'œil, étranglé ou assommé, si à cette minute un hurlement effroyable n'avait retenti, et si une bête furieuse n'avait bondi sur le dos de l'agresseur. Le misérable n'eut que le temps de s'enfuir, pendant que Don Bosco, revenu de son émotion, caressait avec gratitude le poil du brave molosse.

Une autre fois, ce fut le « coup du père François » que deux sicaires, payés par les Vaudois, tentèrent de lui faire dans une rue obscure avoisinant *La Consolata.* Devant lui cheminaient deux hommes à l'aspect louche qui, de toute évidence, réglaient leurs pas sur le sien. « Mauvais

ça ! » pensa Don Bosco ; et il rebroussa chemin pour rentrer en ville et se mettre à l'abri. Ce que voyant, les deux gredins se précipitèrent sur lui et lui encapuchonnèrent la tête d'un sac. En se débattant Don Bosco arriva à se débarrasser de cette mauvaise cagoule, mais alors le plus robuste d'entre eux le bâillonna si hermétiquement, qu'il lui fut impossible d'appeler au secours. Il allait tomber à leur complète merci, quand un terrible rugissement éclata à deux pas : c'était Grigio. En une seconde, il eut délivré son maître qui, dégagé de l'étreinte, aperçut un de ses deux agresseurs filer à toute vitesse, tandis que l'autre, couché à terre, était tenu en respect par les crocs de l'animal appliqués à sa gorge. « Appelez votre chien, hurlait l'homme, il m'étrangle. — Je le ferai, si tu me promets d'être sage. — Tout ce que vous voulez », dit le malandrin qui n'en pouvait plus. Alors Don Bosco parla à sa bonne bête, qui desserra l'étau, et l'homme s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes.

Dans une autre circonstance, ce fut à toute une bande que le brave chien tint tête. Don Bosco venait d'enfiler l'avenue déserte qui, côtoyant les dernières maisons de la ville, le menait des Halles à son logis. La nuit était fort avancée. Soudain, d'un coin d'ombre, un individu fondit sur lui, bâton levé. Don Bosco courait encore admirablement à cet âge-là, mais le coquin avait de meilleures jambes ; en un clin d'œil il l'eut rejoint. Passant alors résolument à l'offensive, comme à Moncaliéri, Don Bosco décocha à l'homme un si formidable coup de poing au creux de la poitrine, qu'il tomba sur le sol en hurlant de douleur. A ce cri, de tous les buissons voisins surgirent des individus, postés à l'affût pour prêter main-forte en cas de besoin. Don Bosco était perdu ; quelques secondes encore et il tombait assommé, quand l'aboiement féroce du « Gris » se fit entendre. En quelques bonds il fut là, et maintenant, il tournait et retournait autour de Don Bosco en grognant de façon éloquente, et en montrant des crocs

impressionnants. Un à un les malandrins s'égaillèrent dans la campagne proche.

Curieuse bête, dont les procédés variaient selon les circonstances. Un soir, au lieu de lui offrir son escorte, il empêcha carrément Don Bosco de sortir de chez lui. Il s'allongea au seuil de sa demeure, et rien ne put l'en déloger. Pour une fois il se montrait hargneux envers son maître ; s'il l'eût fallu, il l'eût bousculé, refoulé de toute la force de son poitrail à l'intérieur du logis. Avant d'en venir à ce moyen suprême, il se contentait de rugir à gueule fermée. « Si tu ne veux pas m'écouter, écoute au moins cette bête : elle a plus de raison que toi », dit à son fils maman Marguerite, qui depuis une demi-heure s'opposait à la sortie nocturne. Don Bosco écouta la bête, et bien lui en prit, car moins d'un quart d'heure après un voisin accourut supplier Don Bosco de ne pas se montrer ce soir-là, car il avait surpris une conversation indiquant clairement qu'il se préparait un coup contre lui.

Un autre soir, à la sortie du souper, le chien parut dans la cour du patronage et tous les enfants qui le connaissaient lui firent fête. Lui cependant, l'air résigné et mélancolique, se laissait faire. On lui sautait dessus, on lui tirait le poil ou les oreilles ; il ne bronchait pas, jusqu'à ce qu'on l'eut introduit au réfectoire où Don Bosco achevait son modeste repas.

« Ah ! Grigio, mon vieux Gris, qu'est-ce qui t'amène comme ça ? »

Et Don Bosco appelait à lui son fidèle gardien. Grigio s'approcha, mit son long museau sur la table, regarda d'un air satisfait son bon maître, et se tint coi.

« Que veux-tu, ma brave bête ? Un fond de polenta ? Ce bout de fromage ? »

Mais le chien ne bougeait pas.

« Alors, si tu ne veux rien, retourne chez toi : va dormir. »

Grigio jeta un dernier coup d'œil à Don Bosco, tourna l'échine et s'en fut.

A la réflexion, on comprit la raison de sa visite. Don Bosco devait revenir très tard de chez ses bons amis Fassati, mais le marquis l'avait ramené dans son coupé d'assez bonne heure. Alors, Grigio, apposté à je ne sais quel coin, et ne voyant pas poindre son protégé, était passé s'assurer qu'il était bien rentré.

Et tout d'un coup il disparut, avec les persécutions sectaires qui allaient s'éteignant, par lassitude.

Et oncques depuis ne revit cette brave bête, ce sympathique mâtin, aposté par la Providence pour veiller sur les jours du Serviteur de Dieu et le protéger contre les gens sans aveu, soudoyés par les infâmes que son talent de plume inquiétait.

# CHAPITRE VIII

## LE FONDATEUR DE CONGRÉGATIONS.

*Le besoin de collaborateurs pour les œuvres projetées. — Quatre essais de semailles, couronnés d'insuccès. — Un cours forcé de latin qui donne de maigres résultats.*

*Première rencontre du saint avec le petit Michel Rua. — Un groupe d'élèves qui persévère. — Première conférence spirituelle faite par le saint à ses jeunes collaborateurs* (1852).

*Temps rebelles à toute forme de vie religieuse. — Extrême prudence du saint. — Le baptême de cette petite troupe* (1854). *— Pourquoi ce nom de Salésiens?*

*Un noviciat qui n'en a pas l'air. — Profession religieuse privée de l'abbé Rua. — Contagion de cet exemple. — Admirable doigté du saint dans la lente constitution de cette jeune Société.*

*Premier crayon de ses Règles* (1855). *— Un encouragement inattendu. — Le manuscrit des Règles est soumis au Pape lors du premier voyage du saint à Rome* (1858). *— Accueil paternel de Pie IX; ses premiers conseils.*

*Une mise en demeure émouvante. — Élection du premier Chapitre supérieur de la Société* (1859). *— Serment solennel des vingt-cinq premiers novices de la Congrégation. — Premiers vœux publics* (1862). *— Un discours prophétique du saint.*

*Nouvelles instances à Rome pour l'approbation des Règles. — Lettres de recommandation de l'épiscopat subalpin. — Le décret de louange* (1864).

*L'affaire des dimissoires. — Second voyage à Rome* (1867) *en vue d'obtenir l'approbation définitive de la Société. — La question des lettres dimissoriales et de l'exemption canonique imminente provoque l'antipathie sourde du nouvel archevêque de Turin.*

*Troisième voyage du saint à Rome* (1869) *pour lever tous les obstacles dressés devant l'approbation. — Elle est enfin obtenue après maintes démarches et quelques faits miraculeux* (1er *mars* 1869).

*L'autorité diocésaine contre le fondateur. — Ses griefs. — Nouveaux voyages du saint à Rome* (1871, 1873). — *Un plaidoyer* pro domo *distribué aux cardinaux de Curie. — Les Règles de la jeune Société sont définitivement approuvées* (1874), *grâce à l'intervention personnelle de Pie IX.*

*Hésitations du saint à fonder un Ordre de femmes. — Il se décide enfin, poussé par la terre et le ciel. — Humbles origines des Filles de Marie Auxiliatrice. — Marie Mazzarello et ses premières compagnes. — La première Supérieure générale, les premiers vœux, le nom donné à la Société naissante* (1872). — *Prophétie du saint. — Merveilleuse fécondité de cette Congrégation.*

*Un tiers ordre bien moderne: les Coopérateurs salésiens. — Son origine. — Sa nécessité dans le temps présent. — La collaboration des laïcs: raisons qui la justifient. — Développement prodigieux de cette association.*

*Les Serviteurs de Dieu issus de cette triple famille religieuse.*

Vers 1854, à l'époque où Don Bosco s'ingéniait de mille façons à recruter autour de lui des collaborateurs tout imprégnés de son esprit, quelqu'un de ses amis lui demanda:

« Quel besoin avez-vous de tant de soutanes ? Trois patronages en ville, mon Dieu, ce n'est pas la fin du monde. Une douzaine d'abbés peuvent suffire.

— Le besoin que j'ai de ces collaborateurs, vous ne l'apercevez pas, mais moi je le vois, répondait-il. Laissez-moi faire.

— Mais encore à quoi serviront tous ces abbés ?

— Vous verrez, vous verrez : ayez seulement patience. »

Il calculait juste et répondait bien, car il savait de source divine à quel avenir son Œuvre était appelée. D'ici peu d'années d'ailleurs les événements allaient réaliser ses pressentiments : en 1863 il ouvrira, hors de Turin, à *Mirabello*, un premier collège ; puis un second à *Lanzo* en 1865 un troisième à *Cherasco*, transporté plus tard à *Varazze*, en 1869, et une fois lancées dans les fondations, son Œuvre, sa pensée, sa méthode, ne cesseront plus d'essaimer. Comme

nous le verrons, en vingt-cinq ans elles franchiront des espaces prodigieux et se riront de tous les obstacles. Il fallait donc, et le plus tôt possible, songer à cette période d'expansion, et se préparer d'utiles auxiliaires.

Dès 1842, dès le *Convitto*, il y avait songé. Parmi ses premiers enfants, il en avait discerné quelques-uns, avec qui, patiemment, il avait ânonné les premiers rudiments du latin. L'espoir était petit, la vocation de ces garçons pas très nette ; l'essai pouvait être tenté quand même. Le résultat fut navrant. Un à un ces premiers élèves se débandèrent, et tout fut à recommencer.

A deux reprises Don Bosco refit l'expérience, avec le même insuccès. Il se retourna alors vers ces bons prêtres du clergé de Turin qui lui apportaient si généreusement leur dévouement et leurs loisirs, et il tenta de fonder avec eux un embryon de communauté ; il n'y réussit pas. Cette vie en commun, avec sa frugalité, ses gênes et son assujettissement les effrayait. Il revint, pour la quatrième fois, à sa première idée, et chercha parmi ses patronnés quelques candidats possibles au sacerdoce ; en juillet 1849, il en avait distingué quatre. C'était quatre jeunes apprentis ; le plus instruit d'entre eux avait terminé ses classes primaires, les trois autres savaient lire et signer leurs noms.

« Accepteriez-vous, leur demanda Don Bosco, de devenir mes aides, au Patronage ?

— En quoi donc pourrions-nous vous aider ?

— Mais à faire marcher l'Œuvre. Je compléterai vos études primaires, je vous enseignerai ensuite le latin et, si Dieu le permet, peut-être qu'un jour vous pourrez devenir prêtres, vous aussi. Cela vous sourit-il ?

— Certainement, répondirent les quatre élèves qui, dès le lendemain, quittaient leur chantier et venaient se mettre à l'école de Don Bosco. L'histoire a conservé leurs noms : ils s'appelaient Gastini, Buzzetti, Bellia et Réviglio.

Avec une ardeur rare on se mit à la besogne, que les vacances toutes proches n'interrompirent pas. Dix-huit mois durant on travailla ferme, parfois jusqu'à dix heures

par jour, pour dégrossir ces esprits plutôt rebelles. Un prêtre ami de Don Bosco l'aidait dans cette tâche, mais la plus grande partie des leçons, c'était lui qui les donnait, et d'une façon excellemment pratique. Un de ses biographes parlant de ces cours intensifs, suivis par ces apprentis d'hier, écrit cette phrase, qui révèle une intuition pédagogique en avance de soixante ans sur les méthodes actuelles : « on n'ouvrait presque jamais la grammaire en classe, sinon pour résoudre un doute surgi à propos du texte latin ». D'instinct Don Bosco avait compris que, pour ne pas perdre de temps, la grammaire devait être une herborisation, les élèves cueillant les règles au cours de leurs traductions ou de leurs thèmes. Livre à consulter, la grammaire, comme le dictionnaire !

Par cette méthode, en un an et demi, le saint amena ses élèves en rhétorique, et le 2 février 1851, avec l'approbation écrite de son Archevêque, exilé à Lyon, il leur donnait la soutane. Hélas ! ce quatrième essai devait avoir l'insuccès des précédents. Après avoir fréquenté les cours de philosophie de l'Université de Turin, ces quatre premiers lieutenants de Don Bosco lâchaient leur capitaine ; deux d'entre eux, à peu de temps de là, quittaient la soutane, et deux autres entraient au Séminaire de leur diocèse. L'expérience, une fois encore, était manquée.

Sans se décourager, pour la cinquième fois, le saint se remit à l'œuvre : cette fois il fut plus heureux. Fréquemment, en passant au grand marché voisin, les Halles de Turin — *Porta Palazzo* — il croisait un petit bonhomme de dix ans qui se rendait à l'école des Frères voisine. L'enfant lui demandait une médaille ou une image et, au lieu de la lui donner, Don Bosco étendait sa main gauche largement ouverte, et de la droite faisait le geste de la couper en deux : « Prends, mon petit Michel », disait-il. « Que veut-il dire par là ? » songeait l'enfant. A cinq ans de là, le jour où, aux Becchi, il revêtit la soutane, Don Bosco lui donna la clef de l'énigme : « Mon petit Michel,

désormais nous partagerons tout par moitié. » Il s'appelait Rua, cet enfant, et nous le rencontrerons encore quelques fois dans la vie du saint.

A lui vinrent s'adjoindre d'autres petits camarades presque tous jeunes — Cagliéro, Francésia, Turchi — enfants du Patronage, ou petits paysans amenés de la campagne ; avec cette équipe on put mettre sur pied un petit cours de latin. Don Bosco, trop occupé déjà, ne prit que le contrôle de ces études ; ce furent, comme nous l'avons vu, deux de ses excellents amis, le professeur Bonzanino et l'abbé Picco qui, en ville, se chargèrent d'adopter dans leurs classes cette jeunesse pleine de bonne volonté.



Et voici une date importante: 5 juin 1852. Pour la première fois, ce samedi-là, après les prières du soir, le saint réunit ses disciples dans son antichambre. Apparemment c'est une simple conférence spirituelle qu'il leur tient ; en réalité c'est un premier jalon qu'il enfonce. Que d'autres il devra planter avant d'arriver au terme de cette route, qui sera longue, très longue, et coupée de combien d'obstacles ! Mais rien ni personne n'arrêtera la marche de sa petite armée, car il connaît la volonté du Ciel ; il sait qu'il doit être le père d'une nombreuse famille, appelée à envahir la terre.

Il avait du mérite à tenter l'entreprise ; jamais à aucune époque l'idée et l'habit religieux n'avaient été aussi décriés en Piémont. Comme nous l'avons dit, la presse officieuse, fourrière d'une législation laïque, déchaînait par rafales un vent d'anticléricalisme ; des lois se préparaient qui allaient causer un mal immense à l'idée chrétienne ; toutes les robes étaient regardées de travers, et parfois, il faut l'avouer, elles n'aidaient guère à se faire respecter ; un préjugé populaire, soigneusement entretenu, attachait un sens odieux à ces mots : noviciat, profession, vœux,

congrégation. Rien vraiment ne poussait les âmes, sinon vers les cloîtres, au moins vers le sacerdoce, ou quelque forme de vie religieuse active. Autour du saint, ce n'était qu'effondrements, mais chez lui, dans l'ombre, allait germer une vie cachée.

Les premières semences de cette moisson future, il les laissa tomber dans l'âme de ses enfants avec une extrême prudence. Un mot malheureux, une allusion trop claire, son dessein entier révélé dès le début auraient suffi pour éloigner à jamais ces bonnes volontés. Il ne leur demanda d'abord qu'une chose : consentir à l'aider. Rien de plus. Ses humbles conférences du dimanche soir traitaient bien des vertus chrétiennes et religieuses. mais quand il en exposait le charme pour en faire aimer la pratique, il ne semblait viser qu'à former, à côté de lui, pour son action bienfaisante, des auxiliaires dévoués. Méthode identique à celle que suivait Notre-Seigneur dans ses rapports avec les apôtres, méthode de révélation progressive, ne livrant le fond de la pensée que peu à peu, à mesure que les âmes sont prêtes à la recevoir et les esprits à la comprendre.

Pendant plusieurs années, tant que les circonstances lui en laissèrent le loisir, le dimanche soir, après les prières, le saint poursuivit cette œuvre de formation lente. Ses premiers disciples grandissaient, Rua avait revêtu la soutane le 3 octobre 1852 avec Rocchetti ; d'autres allaient suivre, Cagliéro, Francésia, Bonetti ; un petit état-major se constituait autour du chef, et semblait promettre de persévérer ; de mois en mois le noyau grossissait ; et de semaine en semaine l'idée du saint prenait corps, se précisait, et façonnait adroitement ces cœurs selon l'idéal rêvé. En 1854, exactement le 26 janvier, dans la neuvaine préparatoire à la solennité de saint François de Sales, cette jeune troupe prend un nom. Tous les soldats qui la composent s'appelleront désormais Salésiens. Voici l'acte du baptême, tel que nous l'avons relevé dans un carnet de notes de Rua :

Le soir du 26 janvier 1854, nous nous réunîmes dans la chambre de Don Bosco. Il y avait, en plus de Don Bosco, Cagliéro, Rocchetti, Artiglia et Rua. L'on nous proposa de commencer avec l'aide du Seigneur, un temps d'exercice pratique de charité envers le prochain. A l'issue de cette période nous pourrions nous lier par une promesse, et plus tard cette promesse pourrait se transformer en vœu. A partir de ce soir-là on donna le nom de *Salésiens* à tous ceux qui adoptèrent ce genre d'apostolat.

Salésiens, disciples de saint François de Sales, Don Bosco voulait qu'ils s'appelassent ainsi : pourquoi ? Pour plusieurs raisons, dont aucune n'est négligeable.

D'abord cette intention de placer tous ses efforts apostoliques sous la protection du doux évêque de Genève, remontait à très haut. Il venait à peine d'ébaucher son premier patronage dans la cour du *Collège Ecclésiastique* où il était encore élève, que déjà, d'accord avec ses amis Cafasso et Borel, il rêvait de le placer sous la protection de l'évêque de Genève.

Ce culte pour le futur Docteur de l'Église, il le partageait avec sa bienfaitrice, la marquise de Barolo, qui, à son instigation, ou tout au moins encouragée par son zèle, songeait depuis longtemps à fonder une Société de prêtres sous le patronage de saint François de Sales. A cet effet, au pied de l'escalier de la maison où logeaient les trois aumôniers de son Orphelinat de fillettes, les abbés Borel, Pacchiotti et Bosco, elle avait fait peindre le médaillon du bon évêque. Le temps ne l'a pas respecté, mais on voit encore le cartouche où il s'encadrait.

Par ailleurs l'époque était mauvaise pour la pensée catholique ; trois grandes hérésies redoublaient d'ardeur pour amener à elles les âmes : le libéralisme, le protestantisme et le jansénisme, jamais extirpé des profondeurs tremblantes de l'âme chrétienne. Saint François de Sales, l'homme de toutes les controverses doctrinales, le modèle du polémiste courtois et documenté, le premier lanceur de *tracts*, l'apôtre au verbe infatigable, semblait tout désigné au saint pour inspirer une troupe à qui, dès cette

époque-là, il comptait bien fixer comme objectif d'action la défense de la vérité chrétienne par la parole et la plume, par le sermon, la conférence et la presse.

Enfin et surtout, en donnant à ses fils le nom de l'évêque de Genève, de l'homme le plus doux de son siècle, il voulait que ce fût son esprit de douceur, de patience, de charité confiante qui imprégnât leurs œuvres et leurs méthodes. Amener à soi les âmes par la bonté, le don de soi, la compénétration des cœurs, l'effusion de la joie chrétienne, pour pouvoir, dans un second temps, les porter, le plus naturellement du monde, à Dieu : tel fut le grand moyen de conversion dont se servit l'apôtre du Chablais. Saint Jean Bosco lui avait dérobé son secret à la lecture de ses œuvres et de sa vie ; aussi, souhaitant que ses religieux ne dussent le succès de leurs efforts d'éducateurs qu'à cette bonté conquérante, il ne crut faire rien mieux que de dresser devant eux, comme patron, guide et modèle, le saint, dont à l'avenir ils allaient porter le nom.



Avec ce nom qu'ils prenaient allait commencer pour ces jeunes recrues l'épreuve du noviciat privé. Mais le mot n'était pas prononcé, étant encore trop honni. De fait, un an après, le soir de l'Annonciation, le 25 mars 1855, dans la pauvre chambre du saint, l'abbé Rua, étudiant de seconde année de philosophie, prononçait ses premiers vœux annuels aux mains de Don Bosco. Cérémonie sans éclat : un prêtre est debout qui écoute ; devant un crucifix un clerc est agenouillé qui murmure une formule ; de témoin, aucun ; pas même, pour la circonstance, l'humble surplis de la plus humble des cérémonies, non, rien ; et pourtant, entre ces quatre murs, quelque chose de grand naissait, un Ordre religieux commençait à battre des ailes. Origine toujours obscure des œuvres en qui Dieu place les meilleures de ses complaisances !

Pauvre petit abbé Rua, il ne soupçonnait pas à cette heure, lui qui, par ce triple vœu, ne croyait s'engager qu'à vivre avec Don Bosco et l'aider en toutes choses, quel rôle de marque, aux côtés de son père, il allait jouer ! Il avait vu clair, Don Bosco, et prophétisé juste : ce jeune abbé de seize ans était appelé, par le Ciel, à partager avec lui tous les soucis de l'Œuvre, de la Congrégation, de l'avenir. « Nous ferons tout de moitié, mon petit Michel », lui avait-il dit. Ce sera vraiment ainsi.

Pour vaincre le monde d'obstacles qui se dresseront devant son action, pour décharger en partie ses épaules des responsabilités croissantes, pour le suppléer en cas d'absence ou de maladie, la Vierge toute bonne, bergère de ce troupeau, lui adressait cet auxiliaire précieux. Ce n'est pas trop dire que d'affirmer que sans Don Rua, Don Bosco n'eût pu réaliser tous ses desseins. Il incarna si profondément la pensée du Fondateur, il refléta si exactement son esprit, qu'un jour Don Bosco fit de son premier disciple cet éloge :

Si le bon Dieu me disait : Ta dernière heure est proche, choisis-toi un successeur qui empêchera ton Œuvre de périr, et demande-moi pour lui tous les dons, toutes les grâces que tu jugeras nécessaires, mon embarras serait grand. Je ne saurais quoi demander au Seigneur qui ne se trouve déjà en plein épanouissement dans l'âme de Don Rua.

Après l'abbé Rua, à des intervalles plus ou moins rapprochés, d'autres promesses furent déposées aux mains de Don Bosco. C'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui se liait par ces vœux, aujourd'hui Cagliéro, demain Albéra, plus tard Bonetti. Un jour viendra où tous réunis, officiellement, feront hommage à leur Père de leur ardente jeunesse, par des vœux publics émis devant témoins, avec quelque apparat ; actuellement c'est unité par unité que le noyau des auxiliaires de Don Bosco se renforce. La nature ne procède pas par bonds, mais par transitions insensibles, dit le vieil adage latin, *Natura non facit saltus.* Don Bosco, en vrai réaliste, l'imitait ; c'est par étapes successives.

par de lentes préparations, par une marche aussi calculée que patiente, que le Fondateur avance vers le terme qu'il s'est fixé. Le temps ne fait rien à l'affaire, il ne faut rien brusquer, et surtout il faut prendre les hommes comme ils sont, sans se décourager.

Plus tard, en 1875, quand, au lendemain de l'approbation définitive de Rome, il sentira la Congrégation Salésienne assise, il reverra les années, héroïques certes, mais un peu troublées, qu'il a traversées, il se rappellera la misère des débuts, la pauvreté des éléments sur lesquels il travaillait, les multiples défauts de ces premiers collaborateurs qu'il s'était choisis, et il bénira le Ciel d'avoir été patient, de n'avoir pas voulu tout réformer d'un seul coup, d'avoir traité l'humanité en homme.

Écoutez cette confidence si simple et si prenante, échappée à l'âge de soixante ans à ce patriarche :

Y en a-t-il parmi vous qui se rappellent encore les premiers temps de l'Oratoire ? Que de choses, petit à petit, insensiblement, sont allées se consolidant, s'améliorant ! Alors Don Bosco était tout seul, ou presque. Il devait tout faire : enseigner le jour, enseigner le soir, écrire des livres, prêcher, surveiller l'étude, aller chercher de quo vivre.

Dans la maison ce n'était pas le rêve. Plus d'un désordre s'y épanouissait : querelles d'abbés qui ne s'entendaient pas sur la façon de faire le bien ; disputes littéraires ou théologiques, poussées parfois bien loin ; « chahut » en étude quand les élèves étaient absents. Plusieurs le matin n'arrivaient jamais à se lever, par amour du lit ; d'autres ne descendaient pas faire leur classe, sans même avertir le Supérieur. On priait en compagnie des enfants, mais jamais de lecture spirituelle, jamais de méditation, comme le demandent les maîtres de la vie spirituelle. Tous ces désordres, je les apercevais ; de temps en temps j'avertissais l'un ou l'autre, mais la plupart du temps je laissais les choses aller leur train, car il n'y avait pas offense de Dieu. Si j'avais voulu extirper d'un seul coup toutes ces habitudes, j'aurais dû renvoyer tous mes enfants et fermer la maison, parce que jamais ces abbés ne se seraient adaptés à pareille teneur de vie.

Et puis, il soufflait dans l'air un vent d'indépendance qui rendait bien malaisé le commandement. Je ne dis rien des multiples attraits qui pouvaient détourner de moi, vers le clergé séculier, plus d'un de ces eunes gens, ni des sollicitations pressantes des familles

désireuses de voir ces vocations se fixer de préférence dans le diocèse.

Avec quelle prudence il fallait opérer ! J'essayais de n'en pas manquer, car je trouvais tant de qualités en ces bons abbés : ils étaient dissipés, mais si travailleurs, de si bon cœur, d'une moralité si ferme ! Je pensais : éteint ce premier feu de la jeunesse, ce seront des auxiliaires précieux. Je ne me trompais pas. Les meilleurs Salésiens de l'heure présente proviennent de ces premières équipes ; mais si alors j'avais voulu imposer quelques restrictions à leur bouillante activité, ils m'auraient planté là. Si j'avais prétendu obtenir la perfection, je n'aurais rien fait ou si peu. L'Oratoire aurait compté cinquante ou cent élèves, pas plus.



« Ces restrictions imposées à la bouillante activité de ses premiers enfants », c'étaient les Règles de la jeune Congrégation qui, en plus des vœux religieux, allaient unir d'un lien solide ces soldats à leur chef. Depuis longtemps il méditait de les composer ; enfin, en 1855, il en traça une première esquisse. Pour les rédiger, il puisa à trois sources : il eut sous les yeux les constitutions de divers Ordres : Jésuites, Rosminiens, Oblats de Marie-Immaculée, Rédemptoristes ; il demanda conseil un peu partout à des compétences indiscutées ; mais surtout il se souvint. Les Règles, comme il le dira plus tard à Pie IX, ne sont que la transcription sur le papier de vingt années de pratique ; c'est de la vie codifiée. Leur auteur n'est pas parti d'un *a priori*, mais a condensé, après coup, en articles, tout ce que le triage savant de l'expérience avait laissé passer. Sa constitution est sortie de sa troupe par un développement interne, ou mieux, cette constitution est l'esprit même de cette troupe. En 1857, elle était achevée.

Tout était donc à peu près mûr à cette date pour tenter ce coup d'audace, fonder officiellement, à l'époque la moins indiquée, une Congrégation. Ce rêve, qui avait été celui de toute sa vie, plus d'une voix autorisée l'engageait à le traduire en actes.

Fondez donc une Congrégation, mon cher Don Bosco, lui conseillait le Bienheureux Cafasso, son confesseur, fondez une Congrégation, si vous voulez asseoir votre Œuvre de façon stable.

Son archevêque, exilé à Lyon, Mgr Fransoni, ne pensait pas autrement ; il l'engageait à aller à Rome prendre conseil de Pie IX sur cette importante question. Le bon abbé Borel, bras droit infatigable du Serviteur de Dieu, partageait le même avis. Tous insistaient pour qu'il pensât à se survivre. Et, on l'a vu, il y pensait bien lui-même ; mais pour le décider, sinon à agir, du moins à commencer sans plus attendre, il lui fallut le conseil, au moins inattendu, de l'homme même qui, en Italie, comme ministre de la Justice, s'était associé, en 1855, aux premières lois contre les religieux et qui, en 1865, comme ministre de l'Intérieur et président du Conseil, les chassera complètement des États Sardes, Son Excellence Urbain Rattazzi.

Rattazzi avait depuis longtemps Don Bosco en très haute estime. C'était lui déjà qui, en 1855, avait donné à l'humble prêtre du Valdocco cette surprenante autorisation de mener un jour entier à la campagne, sans nulle escorte, trois cents détenus de Turin.

« Mon cher Don Bosco, lui dit-il, un jour, vers 1857, je souhaite que vous viviez longtemps, très longtemps pour l'éducation et l'instruction de tant de pauvres enfants. Mais vous n'êtes pas immortel. Que deviendra votre Œuvre après vous ? Y avez-vous songé ?... »

Et comme Don Bosco regardait le Ministre sans répondre :

« Vous devriez, continua Rattazzi, vous adjoindre plus intimement quelques-uns des jeunes gens ou des jeunes abbés qui vous aident à discipliner et instruire votre petit monde du Valdocco, leur communiquer vos méthodes et votre esprit, et finalement les grouper en une Société qui vous continuerait.

— Excellence, répondit Don Bosco souriant, c'est vous qui me parlez de Congrégation, alors que la loi...

— Oh ! la loi, la loi, reprit immédiatement l'homme d'État, je la connais parfaitement et j'en sais la portée. C'est aux biens de main-morte qu'elle en veut, et aux anciens Ordres vivant en marge de la législation. Mais, faites-moi une Société où chacun des membres conserve ses droits civils, se soumette aux lois de l'État, paie l'impôt personnellement, une Société qui ne soit au fond qu'une association de citoyens libres vivant ensemble dans un but de bienfaisance, et je vous garantis qu'il n'y a pas un Gouvernement régulier et sérieux qui puisse vous gêner. Au contraire, s'il est juste, il vous devra protection comme aux autres sociétés, qu'elles soient commerciales, industrielles ou de secours mutuels... Décidez donc de votre affaire en toute sécurité. Vous aurez l'appui de l'État et du Roi, car il s'agit d'une Œuvre humanitaire au premier chef.

— Eh bien, Excellence, dit Don Bosco, alors j'y penserai. »

Il y pensa si bien, que le 18 février 1858, au matin, accompagné du jeune abbé Rua, et muni d'une lettre de présentation de son archevêque, il se mettait en route pour Rome, emportant dans sa valise le texte élégamment recopié des futures Règles de la Congrégation.

Le 9 mars, il avait sa première audience pontificale. Pie IX s'y montra d'une bonté rare. Il fit parler l'apôtre de Turin de toutes ses entreprises, et s'étonna de leur merveilleux accroissement.

« Que d'œuvres vous avez lancées, mon bon abbé, s'exclama Pie IX. Mais si vous venez à mourir, qu'adviendrait-il d'elles ? »

C'était la perche tendue ; Don Bosco la saisit sans retard.

« Je suis surtout venu à Rome, très Saint-Père, répondit alors l'homme de Dieu, pour vous entretenir de ce sujet. Je voudrais que Votre Sainteté m'aidât à fonder une Congrégation compatible avec les temps où nous vivons. »

Et brièvement, il exposa sa façon de voir sur ce projet.

Rédigez donc les Règles de cette Société religieuse, lui répondit Pie IX, qui l'avait écouté avec autant de bienveillance que d'attention, et rédigez-les dans cet esprit-ci. Il ne faut pas, d'une part, qu'un Gouvernement, imbu des principes modernes, puisse, de ce point de vue, tracasser votre jeune Congrégation ; d'autre part, ce ne sont pas des promesses, mais des vœux, des vœux simples évidemment, qui doivent tenir ses membres unis à leur chef. Pour être sûr de vos sujets, il faut mettre cette force de votre côté. Enfin, que les Règles de cette Société — car je l'appellerais plutôt Société que Congrégation — soient d'observance facile. Rien dans le costume ne doit distinguer vos religieux, rien dans leurs exercices de piété ne doit les signaler à l'attention du monde. En somme essayez de faire de chacun de vos Salésiens un véritable religieux dans l'Église de Dieu, et au milieu du monde un citoyen possesseur de tous ses droits. Le problème n'est pas facile à résoudre ; étudiez-le quand même, et venez m'apporter le fruit de vos réflexions.

Douze jours plus tard, le 21 mars, le saint, admis à une seconde audience pontificale, avait le bonheur de remettre aux mains du Saint-Père le manuscrit des Règles, modifié selon les directives reçues. Ce dépôt marquait la première des démarches officielles de Don Bosco pour obtenir de Rome l'approbation de la Société et de ses Règles. Que d'autres il dut faire, que de fatigues endurer, que de luttes soutenir, que d'appuis solliciter, que de préjugés détruire, avant d'arriver au but ! Un pas, un grand pas était cependant fait : on avait franchi le Rubicon, et Don Bosco s'en retournait à Turin tout joyeux d'avoir engagé l'affaire. Il ne prévoyait pas qu'elle traînerait seize ans.



Il le prévoyait si peu, qu'à un an de là, il passait délibérément de la phase des essais, des tâtonnements, du langage à mots couverts et des vœux intimes, à celle des réalisations.

Le 9 décembre 1859 marque dans l'histoire de la Congrégation Salésienne un commencement d'époque : le saint sort de sa réserve et dévoile son plan. A la réunion hebdomadaire du dimanche soir, il déclara, non sans émo-

tion, à ses jeunes auditeurs qu'il était temps de prendre position par rapport à l'idée chère à son cœur : la fondation de la Congrégation Salésienne. Elle existait déjà en germe ; plusieurs de ceux qui l'écoutaient lui appartenaient en esprit, d'autres, par des promesses plus intimes ; le Pape approuvait et bénissait cette forme de vie nouvelle ; un corps de Règle était constitué, que tous pratiquaient librement ; il s'agissait maintenant de savoir si cette institution sortirait du domaine du mystère où jusqu'à ce jour elle était enclose, prendrait un nom officiel, avouerait son dessein très ferme, et compterait des soldats déclarés. « Je vous laisse huit jours pour réfléchir, dit Don Bosco, en terminant : celui qui, dans une semaine, ne se présentera pas à notre réunion du dimanche indiquera par là qu'il ne veut pas donner son nom à la Société. »

Neuf jours après, le 18 décembre, il ne manquait que deux des auditeurs de la réunion précédente. Sur-le-champ, on élut le Conseil supérieur de la nouvelle Congrégation qui, avec Don Bosco comme Supérieur général, compta comme préfet Don Alasonatti, prêtre du diocèse venu pour aider Don Bosco, comme directeur spirituel le sous-diacre Michel Rua, comme économe l'abbé Ange Savio, et comme conseillers les abbés Cagliéro, Bonetti et Lazzéro.

Six mois se passent et en juin 1860, probablement dans le dessein d'avancer à Rome l'examen de ses Règles, le saint sollicite de son Archevêque, à Lyon, son avis et ses corrections sur leur contenu. La lettre qui en accompagne le texte est signée de vingt-cinq novices de la Congrégation. C'est à la réunion de ce soir-là, et après l'apposition de leurs signatures que tous ces jeunes gens émettent ce serment solennel, qui en dit long sur la ferveur de leur esprit et leur attachement à la Société :

Si par malheur, en raison de la tristesse des temps, il nous est interdit de nous lier par vœux, chacun d'entre nous s'engage, en quelque lieu qu'il se trouve, même si ses compagnons sont dispersés à travers le monde, même s'il n'en demeure que deux de ceux-là,

même s'il reste seul, à travailler à reconstituer cette Société, et à en observer les Règles, autant qu'il lui sera possible.

Cette jeunesse paraissait mûre pour le pas décisif, l'émission des premiers vœux formels. Le saint ne le pensa pas, et, durant deux années encore, il se pencha sur son âme pour la former à son esprit et à sa ressemblance. Il sentait que c'était sur des pierres fondamentales qu'il peinait, et comme il voulait que l'édifice défiât les tempêtes et les années, il les taillait avec lenteur, amour et soin.

Enfin, le mercredi 14 mai 1862, il crut le moment venu de moissonner au service de Dieu et de la jeunesse toutes ces bonnes volontés impatientes. Dans l'humble chambrette, qui avait été témoin de leurs réunions hebdomadaires, les vingt-deux premiers disciples du saint émirent entre ses mains les premiers vœux publics, qui les liaient pour trois ans à leur père et fondateur.

Il y avait là, en plus de Don Bosco et de Don Alasonatti, son premier économe, Cagliéro, qui plus tard devait revêtir la pourpre romaine, Rua qui devait succéder à Don Bosco à la tête de la Congrégation, Albéra qui serait le troisième Supérieur général, Francésia, Cerruti, Bonetti, qui devaient occuper des charges importantes au sein de la Société. Don Rua lisait à haute voix la formule que tous répétaient, phrase par phrase. Don Bosco, agenouillé aux pieds du Crucifix, laissait son âme s'épandre en un hymne de débordante gratitude. Quand les derniers mots de la profession religieuse furent prononcés, le saint adressa à ses fils ces mots émus et prophétiques :

Mes enfants, nous vivons en des temps fort troublés, et cela semble une folie de fonder une nouvelle Congrégation religieuse à l'heure précise où le monde et l'enfer mettent tout en œuvre pour anéantir celles qui existent déjà. Mais n'ayez pas peur. Ce ne sont pas des probabilités, ce sont des certitudes que j'ai : Dieu bénit notre effort et veut qu'il se poursuive. Que n'a-t-on pas fait déjà pour se mettre en travers de notre dessein A quoi cela a-t-il servi ? A rien. Ce serait déjà une raison de nous confier en l'avenir. Mais, j'en ai d'autres plus solides. La principale est que nous ne cherchons pas autre chose

que la gloire du Seigneur et le salut des âmes. Qui sait si le Ciel ne veut pas se servir de cette humble Congrégation pour accomplir de grandes choses dans l'Église de Dieu ? Qui sait si d'ici vingt-cinq ou trente ans, notre petit noyau, béni du Seigneur, n'envahira pas la terre, et ne deviendra pas une armée d'au moins mille religieux ?

La prophétie fut plus que confirmée par l'événement. De fait, d'année en année, l'accession de nouveaux membres vint grossir, lentement mais sûrement, les rangs de cette jeune armée. En janvier 1863, les Salésiens étaient 39 ; 61, en janvier 1864 ; 80 en 1865 ; 90, en janvier 1866. 320 en 1874, quand paraîtra le Décret d'approbation définitive ; 768 à la mort de Don Bosco, en 1888 ; 3.996, à celle de Don Rua, en 1910 ; et plus de 13.000 à l'heure où nous écrivons ces lignes.

***

Il ne manquait maintenant à cette jeune troupe que l'approbation de Rome. Elle se faisait attendre. Aussi pour réveiller l'attention des Commissions romaines chargées d'étudier les Constitutions des nouvelles Sociétés Don Bosco leur adressa-t-il, en août 1863, un second exemplaire de son manuscrit de Règles. Il lui fut répondu que pour obtenir de l'autorité supérieure la première approbation qu'il souhaitait, le Décret de louange comme on l'appelait, il lui fallait appuyer sa requête d'un certain nombre de recommandations épiscopales, et surtout du *placet* de l'autorité diocésaine. Le saint multiplia donc ses démarches auprès de l'épiscopat du Piémont, et en un temps relativement court il obtint des lettres de recommandation des évêques d'Acqui, Coni, Suse, Mondovi et Casale, et enfin — quoique non sans peine — le *placet* du Vicaire capitulaire de Turin, remplaçant l'archevêque défunt, Mgr Fransoni. Le 12 février 1864, accompagnées de cet intéressant dossier, les Règles de la Société repartaient pour Rome aux mains d'un ami très sûr.

Cette fois-ci l'affaire marcha vite : six mois après, exactement le 23 juillet, la *Congrégation des Évêques et*

*Réguliers* émettait un Décret de louange, en faveur de la jeune Congrégation. Ce n'était pas l'approbation définitive et complète, mais c'était la première étape obligatoire franchie.

A Turin, la joie fut grande de cette marque d'intérêt donnée par l'autorité compétente. Il est vrai que ce Décret flatteur était accompagné d'un memorandum relatant, en treize articles, les corrections que l'on suggérait aux Règles soumises à l'agrément de Rome.

Pour neuf de ces corrections Don Bosco s'inclina sans difficulté ; mais pour quatre d'entre elles, il pensa qu'il ne pouvait céder sans un grand dommage pour sa Société. Il s'agissait, dans l'espèce, de la faculté pour le Supérieur général de dispenser, sans recourir à Rome, des vœux triennaux ; de la faculté d'accorder aux candidats aux Ordres des lettres dimissoriales ; de la dispense de recourir au Saint-Siège pour contracter des dettes ou aliéner des biens ; et de la permission de s'adresser seulement à l'évêque du lieu, et non à Rome, pour l'ouverture de nouvelles maisons.

De ces quatre articles, le second surtout lui tenait à cœur, car seul il assurait pleine liberté d'action à son gouvernement. De fait, s'il ne pouvait, sous sa propre responsabilité, présenter aux Ordres ses religieux, à titre de membres de sa Société — *titulo mensae communis*, comme dit le Droit Canon — cela signifiait que ceux-ci demeuraient encore sous l'obédience de leurs propres pasteurs, qui pouvaient, selon les besoins du diocèse, les enlever à la Congrégation quand bon leur semblerait.

La plupart des évêques — pas tous, hélas ! — agissaient autrement ; mais alors un nouveau problème se posait. Depuis le Décret de louange donné par Rome à la Congrégation, beaucoup d'évêques considéraient la Société Salésienne comme une Congrégation définitivement fondée ; aussi, à l'heure des ordinations, se trouvaient-ils perplexes devant les candidats qu'elle présentait. A quel titre les ordonner ? D'une part, Don Bosco ne pouvait pas encore

les présenter sous sa propre responsabilité ; d'autre part, les évêques, ignorant tout de ces jeunes clercs, dont la vie morale et intellectuelle évoluait loin d'eux, ne pouvaient, en connaissance de cause, les juger dignes de l'Ordre qu'ils allaient conférer. Ordinairement, ils s'en rapportaient à Don Bosco, qui signait une pièce attestant l'idonéité du sujet ; mais ce procédé n'était guère canonique. En somme, pour un oui, pour un non, les deux autorités pouvaient entrer en conflit, et tout naturellement Don Bosco n'avait qu'à s'incliner devant le vouloir épiscopal.

Il lui en coûta cher quelquefois ; quand, par exemple, à Turin, on exigea que tous ses clercs suivissent intégralement les cours du Séminaire, dont l'horaire ne concordait en rien avec celui du Patronage. Quelle perturbation dans la marche de la maison ! Et quelle perte de temps que ces quatre courses quotidiennes en ville pour assister aux leçons ! Cela ne pouvait durer longtemps ainsi. Ces jeunes religieux étaient sollicités entre deux mondes, le diocèse et la congrégation, et souvent, dans cet exercice, très inutile à leur vertu, ils y perdaient leur vocation. « L'an dernier, écrivait Don Bosco à Pie IX en 1868, sur dix de mes étudiants en théologie fréquentant les cours du Séminaire, pas un n'est resté dans la Société. » L'épreuve était trop forte ; aussi verrons-nous pendant plus de cinq ans Don Bosco manœuvrer pour qu'elle soit définitivement épargnée à son jeune personnel, en essayant d'obtenir de Rome ce pouvoir de délivrer les lettres dimissoriales à ses religieux candidats aux Ordres.

En 1867, il était pour la seconde fois dans la Ville Éternelle. Trois raisons l'y avaient conduit : cette question des dimissoires, une affaire délicate à régler entre le Gouvernement italien et le Vatican, affaire que nous exposerons tout au long dans un chapitre suivant, et le désir de solliciter la charité romaine pour achever la construction de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, commencée, comme nous le verrons, en 1865. Sur ces deux derniers points ses démarches furent couronnées d'un plein succès ; sur le premier, elles

furent vaines. Il se heurta, près de la Congrégation des Évêques et Réguliers, à une volonté décidée de ne pas accorder le privilège. A cette époque-là un courant très fort se dessinait à Rome, qui voulait étendre de plus en plus la juridiction épiscopale sur les Congrégations religieuses ; et par ailleurs, au nombre des thèmes soumis au futur Concile du Vatican, il s'en trouvait un qui visait le regroupement des Congrégations, la fusion en une seule de celles qui avouaient des buts, sinon identiques, au moins fort semblables. L'atmosphère romaine n'était donc pas favorable au plus cher des désirs de Don Bosco ; il s'en revint à Turin, attristé, mais nullement découragé.



Sa jeune Congrégation non seulement progressait en nombre, mais elle croissait aussi en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

En 1862, c'était par des vœux triennaux que Don Bosco avait lié à Dieu et à la Société ses premiers disciples ; en 1865, à l'expiration de cette dernière épreuve, il se crut autorisé, ayant reçu de Rome le Décret de louange, à laisser émettre la profession perpétuelle à ses meilleurs sujets. Le 10 novembre, ce fut l'abbé Lemoyne, le futur historien du fondateur, qui prononça ses premiers vœux perpétuels; le 15, ce furent Don Rua, Don Cagliéro, D. Francésia, Don Bonetti, Don Ghivarello et deux coadjuteurs Gaia et Rossi ; le 6 décembre, ce fut un dernier groupe où se mêlaient soutanes et vestons, clercs et laïcs. Le vent semblait, de ce côté-ci, gonfler à pleines voiles le fragile esquif de la Congrégation naissante.

Mais ailleurs, et pas bien loin, la tempête grondait. A Rome avant de quitter la Ville Éternelle, on avait dit à Don Bosco : « Vous êtes sur le point d'avoir un nouvel archevêque, Mgr *Riccardi di Netro*, l'évêque de Savone : essayez de vous arranger avec lui pour cette affaire des dimissoires ; cela facilitera bien des choses. »

Mgr Riccardi di Netro, turinais d'origine, était un vieil ami de Don Bosco. De passage à Rome, pendant le dernier séjour du saint, il était allé lui faire visite, et l'avait entretenu de son ferme dessein de lui confier les petits séminaires de Giavéno, de Bra et le Séminaire de Chiéri. Aussi Don Bosco avait regagné Turin avec la conviction que son nouveau pasteur serait pour sa Société un protecteur et un père. Une seconde visite gracieuse qu'un soir l'archevêque, avant même la prise de possession de son siège, vint rendre à Don Bosco à l'Oratoire, confirma le serviteur de Dieu dans ce sentiment. Le malheur voulut que ce soir-là le saint ne fut pas chez lui ; dès le lendemain, il se rendait à l'hôtel des Riccardi di Netro et se confondait en remerciements pour le geste bienveillant de l'archevêque. Et l'on causa. Au cours de la conversation, Don Bosco vint à solliciter l'appui de son pasteur pour sa Société religieuse.

« Comment, Don Bosco, vous avez fondé une Congrégation religieuse ?

— Eh oui, Monseigneur. »

Et Don Bosco se mit alors à narrer par le détail toutes les misères qu'il avait endurées pour mener à bien cette rude entreprise.

L'archevêque l'écoutait maintenant d'une oreille distraite, presque hostile. Il tombait de haut : il avait compté sur Don Bosco et ses collaborateurs pour l'aider à travailler au bien de son diocèse, de la jeunesse plus spécialement, et voici que le saint venait lui parler d'une Société appelée à une diffusion mondiale, et le solliciter de s'employer à exempter cette jeune Congrégation de la dépendance immédiate de l'Ordinaire. L'audace était belle. Les deux hommes se quittèrent sur des phrases très banales, qui cachaient à peine la froideur des sentiments dont allaient être marquées désormais les relations de l'archevêque et du grand éducateur.

Ces sentiments, hélas, se traduisirent bientôt en actes. Un jour de septembre 1867, Don Bosco reçut de l'archevêque un petit billet très sec lui interdisant d'employer

aux besoins de son Œuvre les abbés originaires de l'archidiocèse, et l'avisant que désormais il ne conférerait les Ordres qu'aux séminaristes vivant au grand Séminaire. C'était un coup mortel porté à la marche de la maison. Don Bosco fit à plusieurs reprises instance auprès de l'archevêque pour le faire revenir sur sa décision.

« Voyons, Monseigneur, lui disait-il, vous voulez donc la mort de mon Œuvre ? Mes abbés au Séminaire, mes jeunes prêtres au *Convitto Ecclesiastico :* alors qui me reste-t-il pour s'occuper de mes enfants ? Je demeure seul et sans aides.

— Je n'y puis rien, mon cher Don Bosco ; c'est l'intérêt même des études de ces jeunes clercs qui me commande cette mesure.

— Alors, Monseigneur, allons à Rome ; vous exposerez vos raisons, moi les miennes. Le Saint-Père tranchera.

— Non, non ; ceci est une petite querelle entre nous deux ; il faut la vider entre nous deux. »

Petite querelle ! Elle devait durer des années et des années, passer d'un pontificat à l'autre, et meurtrir douloureusement le cœur de Don Bosco, avant d'être enfin résolue au gré de ses désirs.

A trois mois de là, elle se rallumait violemment à propos de l'ordination toute proche d'un jeune religieux salésien originaire de l'archidiocèse, l'abbé Albéra. Ce fut Don Cagliéro que Don Bosco députa cette fois auprès de l'archevêque pour tenter de le faire céder.

« Impossible, cette ordination ! déclara le pontife.

— Pourquoi donc, Monseigneur ?

— Parce que l'abbé Albéra est mon sujet.

— Mais il appartient aussi à la Congrégation Salésienne.

— Quelle Congrégation Salésienne ! Je l'ignore totalement, je sais seulement que l'abbé est de None, et que None est de mon diocèse.

— Mais Votre Grandeur sait bien que Rome a loué, dès 1864, l'existence de cette Congrégation par un Décret déposé aux archives de l'archevêché.

— Et que dois-je faire alors ?

— Observez si Don Bosco agit bien ou mal : s'il agit bien, encouragez-le ; s'il agit mal, mettez-vous au travers de son action.

— Moi, je veux mes abbés au Séminaire.

— Alors, c'est la mort de l'Oratoire que vous signez.

— Mais non ; tous vos professeurs et surveillants ne sont pas de Turin.

— Mais, comment voulez-vous, Monseigneur, que les autres évêques n'imitent pas le geste de leur métropolitain, quand ils le sauront ? »

Cette mésentente de deux pouvoirs qui auraient dû marcher la main dans la main pour le bien des âmes avait, au Valdocco, de tristes répercussions. Les abbés qui n'avaient pas l'intention de se lier à la Société, et les volontés faibles que, du dehors, parents, amis ou membres du clergé travaillaient ferme à détacher de Don Bosco, entrèrent au Séminaire. Les autres lui demeurèrent fidèles, mais avec des sentiments d'inquiétude trop compréhensibles. Vraiment le pauvre Don Bosco était bien mal récompensé de n'avoir, en 1850, écouté que son cœur en recueillant sous son toit tous les grands séminaristes de Turin qui, après la fermeture du grand Séminaire par l'archevêque, n'avaient trouvé, ni dans leurs familles, ni en des lieux convenables, un abri protecteur pour leur vocation éprouvée !

* * *

Et pendant qu'à Turin on criait ainsi à l'indépendance, à Rome on criait à la nouveauté. Don Bosco avait beau faire parvenir à la Congrégation des Évêques et Réguliers un dossier imposant de recommandations épiscopales, parmi lesquelles on comptait celles des Cardinaux-Archevêques de *Pise*, d'*Ancône* et de *Fermo*, des Archevêques de *Lucques* et de *Gênes*, des Évêques d'*Alexandrie*, de *Novare*, de *Suse*, de *Mondovi*, de *Saluces*, d'*Albenga*, de *Guastalla*,

de *Reggio Emilia*, d'*Asti*, de *Parme*, d'*Albe*, d'*Aoste*, malgré cela le Secrétaire général de ladite Congrégation, Mgr Svegliati, s'obstinait à penser que le Saint-Siège devait différer encore son approbation.

Trop peu de religieux, des Règles trop simples, un vœu de pauvreté impossible à concilier avec la conservation des droits de propriété du sujet, des études plutôt bâclées, un point de Règle inadmissible : la direction des Séminaires envisagée comme possible, l'entêtement de Don Bosco à n'accepter que neuf des treize corrections suggérées jadis par la Congrégation des Réguliers pour les Constitutions de sa Société : l'excellent secrétaire trouvait cent bonnes raisons pour motiver son avis défavorable.

Cet avis fut partagé par la Congrégation elle-même, et notifié à Don Bosco par Mgr Svegliati en une lettre du 2 octobre 1868. Don Bosco comprit alors que s'il n'allait pas à Rome, lui-même, intéresser Pie IX à sa cause, l'affaire traînerait, Dieu sait combien d'années encore ! Le 8 janvier 1869, il partit donc seul pour la Ville Éternelle, emportant pour la troisième fois dans sa valise le livre des Règles légèrement retouché.

De tous côtés, on lui déconseillait cette démarche : « Voyons, Don Bosco, il n'y a rien à faire actuellement à Rome ; les esprits ne vous y sont pas favorables, et, du Piémont même, vous savez quels rapports injustes sur vous, votre Œuvre, votre Société vous y ont précédé. D'ailleurs Rome ne prendra pas parti à la veille du Concile du Vatican ; le problème que vous lui demandez de résoudre en votre faveur est de ceux qu'elle a soumis aux Pères du Concile. Mieux vaut donc attendre. Le temps est un grand médecin. » Ces voix de la prudence humaine, le serviteur de Dieu les dédaigna : une force, aussi obscure que puissante, le poussait à partir. Tout se liguait contre lui, les hommes et les événements. Mais il comptait pour faire triompher sa cause sur la Vierge Auxiliatrice à qui il

venait d'ériger un temple grandiose, et sur Pie IX, dont la bienveillance ne lui avait jamais manqué. Sa confiance ne le trompa pas.

***

Dès son arrivée à Rome, il se mit en campagne. Ses premiers coups de sonde lui confirmèrent les craintes de ses amis de Turin : « A peine eus-je exploré le terrain, écrivit-il, je constatai que très peu de prélats se montraient favorables à mes projets. Chez presque tous, c'était la froideur, ou tout au moins le doute au sujet des résultats de mes démarches. Je sentis surtout que j'avais contre moi les plus hauts personnages de l'Église. » Que faire ? Pour retourner ces volontés adverses il ne lui restait plus qu un moyen : prier le Ciel d'intervenir directement en sa faveur. L'occasion ne lui manqua pas.

Un de ses plus fermes adversaires, le cardinal Bérardi, avait, en ce moment, un jeune neveu de onze ans réduit à la dernière extrémité par une fièvre typhoïde. Il etait fils unique, héritier d'une magnifique fortune, et ses parents tremblaient de le perdre. Prié par son oncle, supplié par son père d'accourir visiter le malade, Don Bosco avait paru oublier la requête, quand un soir il se présenta à l'hôtel des Bérardi. Accueilli avec transport par toute la famille, il fut tout de suite conduit au chevet du petit moribond.

« Don Bosco, guérissez-le-nous », suppliaient le père et la mère.

— Ayez confiance en Notre-Dame Auxiliatrice, répondit l'homme de Dieu, et commençons ensemble une neuvaine en son honneur. »

Et sur l'heure il récita les premières prières de la neuvaine ; puis il bénit l'enfant et se retira.

Chose étonnante, le saint n'avait pas quitté la maison, que la fièvre avait quitté le malade. Trois jours après Don Bosco repassa ; l'enfant était assis sur son lit, causant,

jouant, très gai ; le péril était conjuré, la convalescence proche. La Sainte Vierge n'avait pas fait les choses à demi. Les parents du petit malade ne savaient comment témoigner leur gratitude à Don Bosco ; le bon cardinal se confondait en remerciements.

« Que puis-je faire, Don Bosco, pour vous être utile ? dites-le-moi. Je voudrais vous rendre service après cette grâce signalée.

— Je ne vous demande qu'une chose, Éminence, employez votre grand crédit auprès du Saint-Père pour faire approuver mon humble Congrégation.

— Vous pouvez compter sur mon appui », promit l'Éminence, et elle tint parole.

Pour un adversaire désarmé, que d'autres restaient encore à conquérir ! « Si j'arrive à mettre de mon côté le Cardinal-Secrétaire d'État, pensait Don Bosco, son influence pourra beaucoup pour avancer mes affaires. » Et sur l'heure il se rendit chez le cardinal Antonelli. Il le trouva immobilisé par une crise aiguë de goutte.

« Éminence, j'étais venu vous demander de me prêter votre appui, pour obtenir enfin l'approbation de ma Société.

— Mais, mon pauvre Don Bosco, vous voyez en quel état je suis. Impossible de quitter la chambre.

— Permettez-moi quand même d'insister, Éminence, et vous verrez que vous irez mieux.

— Et que puis-je pour vous, Don Bosco ?

— Parler en notre faveur au Saint-Père.

— Bien volontiers, bien volontiers, dès que je pourrai me remuer.

— Ayez confiance en Notre-Dame Auxiliatrice, et vous reprendrez vite votre train de vie ; mais promettez-moi de penser à la pauvre Congrégation Salésienne.

— Entendu ! Entendu ! Dès que je pourrai me traîner, j'irai vers le Saint-Père.

— Donc demain, Éminence ?

— Demain ! Y pensez-vous ?

— Si j'y pense ! Allons, ayez confiance en Notre-Dame Auxiliatrice, vous dis-je, et demain vous êtes chez le Saint-Père. »

De fait, le lendemain matin, le cardinal Antonelli se sentait notablement mieux ; les douleurs aiguës étaient tombées ; il pouvait marcher ; la crise paraissait conjurée. Inutile de dire qu'il n'eut rien de plus pressé que d'aller raconter à Pie IX sa rapide guérison et le prix auquel il l'avait achetée.

Intéressé par ce double fait prodigieux, le bon Pape, à quelques jours de là, fit venir Don Bosco, et s'entretint pendant une heure et demie avec lui de l'affaire qui l'amenait à Rome. Il lui promit son plus ferme appui, et l'assura que tout finirait par s'arranger à peu près au gré de ses désirs. « Mais vous devriez gagner à votre cause Mgr Svegliati, conseilla Pie IX ; c'est votre plus terrible adversaire. Retournez-le, et la partie est gagnée. »

Quelques heures après, Don Bosco était dans l'antichambre du Secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers. Introduit auprès de Mgr Svegliati, il le trouva étendu sur son divan, travaillé par une méchante grippe.

« Comme cela tombe mal ! dit-il. J'étais venu, Monseigneur, vous demander de m'aider à aplanir toutes les difficultés qui se dressent contre l'approbation de la Société Salésienne.

— Pas si commode que cela, Don Bosco, d'aplanir ces difficultés ! D'ailleurs voyez en quel état je suis réduit.

— J'ai pourtant grand besoin, Monseigneur, que vous alliez voir le Saint-Père, qui paraît bien disposé pour nous.

— Mais le moyen, mon pauvre Don Bosco ?

— Le moyen ? Le moyen ? Tenez : je vais vous le donner. Recommandez votre santé à Notre-Dame Auxiliatrice, en lui promettant que vous vous intéresserez à

l'humble Congrégation Salésienne, et vous verrez qu'Elle aura vite fait de vous remettre sur pied.

— Vous en parlez à votre aise.

— Essayez, Monseigneur, et vous verrez ; ayez foi en Notre-Dame Auxiliatrice.

— Ah ! Don Bosco, si demain, contre toute attente, je puis me présenter à l'audience du Saint-Père, je vous assure que j'y parlerai en votre faveur. »

Le lendemain matin la terrible toux qui secouait Mgr Svegliati avait disparu, la fièvre avec ; et, après l'audience du Saint-Père, le Secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers, rendant visite à Don Bosco, ne manqua pas de lui promettre son appui lors de la discussion qui réglerait la question en litige.

Elle eut lieu le 19 février. Ce jour-là, à Turin, dans l'église Notre-Dame-Auxiliatrice, tous les enfants du saint se remplaçaient d'heure en heure aux pieds de l'ostensoir exposé pour arracher au Ciel la grâce désirée.

Ces prières ferventes d'enfants triomphèrent. Le 19 février, la Congrégation des Évêques et Réguliers discuta une dernière fois la question brûlante, et conclut selon les désirs de Don Bosco. En date du 1er mars 1869 le Préfet de cette Congrégation émettait un Décret qui approuvait la Congrégation Salésienne, et accordait pour dix ans à son chef la faculté de faire ordonner, au seul titre de la Société, ceux de ses enfants entrés chez lui avant leur quatorzième année. L'approbation définitive des Règles était renvoyée à plus tard.

Dès que Don Bosco eut en poche ce bref d'approbation fruit de tant de fatigues, il repartit pour Turin où, le 5 mars au soir, il arrivait. Inutile de dire l'accueil que ses enfants et surtout ses religieux lui firent. Ce n'était pas encore la fin de tant de misères, mais c'était l'aube de la victoire ; et tous les vrais amis de Don Bosco exultaient avec lui.

Aucun plus que le bon abbé Borel. Il était au lit, accablé par un mal implacable, quand il apprit le retour de son ami. Alors il n'y tint plus ; en dépit des conseils de son

entourage, il fallut qu'il se levât et s'habillât pour aller aux nouvelles. Appuyé d'une main sur son bâton, de l'autre s'accotant aux murs de la rue Cottolengo, il traîna son corps en fièvre jusqu'à l'Oratoire et y arriva juste au moment où Don Bosco, le pied sur la marche de l'escalier, allait monter dans sa chambre.

« Oh ! Don Bosco ! s'écria-t-il, tout vacillant sur ses jambes d'infirme.

— Cher abbé Borel, comme c'est gentil d'être venu ainsi !

— La Congrégation est-elle approuvée ?

— Mais oui, définitivement.

— *Deo gratias!* Je meurs content », exclama-t-il un sanglot dans la voix ; et, tournant sur ses talons, il regagna son lit.

Abbé Borel, pour cette démarche presque héroïque d'amitié, comme pour le dévouement inlassable que, pendant plus de trente ans, vous avez apporté à leur fondateur et père, les Salésiens garderont fidèlement la mémoire de votre nom, de votre admirable cœur ; et au souvenir de cette longue collaboration, ils prieront le Ciel de leur envoyer souvent, du clergé séculier, des amis aussi précieux que vous, pour les aider de leurs lumières et de leurs forces, dans leur rude tâche d'éducateurs populaires.



Avec cette approbation officielle de la Société et cette faculté limitée de donner les dimissoires à ses jeunes religieux, Don Bosco n'était pas au bout de ses peines ; tant s'en fallait ! Il lui restait à obtenir l'approbation des Constitutions, et le pouvoir illimité de délivrer les fameuses lettres dimissoriales.

Plus de quarante Cardinaux, Archevêques et Évêques avaient bien témoigné à Rome que la Congrégation Salésienne leur apparaissait construite sur des bases solides mais hélas, celui-là même dont le témoignage devait peser

le plus, le nouvel archevêque de Turin, Mgr Gastaldi, ancien évêque de Saluces, ne cessait, comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur, de chercher noise à Don Bosco et à son Œuvre. Cette antipathie se traduisait, à Turin, par des mesures regrettables, où les droits du serviteur de Dieu étaient ouvertement méconnus, et à Rome par des rapports, qu'il vaut mieux ne pas qualifier.

Les vieilles accusations contre la jeune Société, cent fois reprises, cent fois réfutées, revenaient sur le tapis : « Chez Don Bosco régnait le désordre ; les études des clercs y étaient plus que sommaires ; les professeurs de théologie ne possédaient pas la science nécessaire ; le noviciat n'existait pour ainsi dire pas ; les pratiques de piété s'y réduisaient à pas grand'chose ; la formation ascétique des jeunes Salésiens s'y montrait incomplète ; les jeunes clercs ayant à mener de front leurs propres études, leur emploi d'éducateur et souvent leurs exercices de noviciat, sacrifiaient fatalement l'un ou l'autre de ces devoirs, etc., etc. ». Formulés par l'Ordinaire du lieu, ces griefs ne pouvaient qu'impressionner défavorablement les juges romains.

Pour dissiper ces griefs, le saint s'imposa deux nouveaux voyages à Rome, l'un en 1871, l'autre en 1873 ; il introduisit, selon les exigences de la Congrégation des Évêques et Réguliers, deux nouveaux chapitres dans ses Règles, celui sur les Études, et celui sur le Noviciat ; et enfin, au début de 1874, il fit imprimer à Rome un opuscule d'une vingtaine de pages qui répondait aux plus graves objections soulevées contre sa famille religieuse, et exposait ses raisons d'insister pour l'approbation des Règles et l'octroi illimité des dimissoires.

Cet opuscule fut distribué aux cardinaux de Curie et à tous les membres influents des Congrégations romaines. A l'audience de congé qu'il avait eu en 1869, après l'approbation de la Société, Pie IX lui avait dit : « Un pas à la fois, un pas à la fois ! *Chi va piano, va sano.* Quand une affaire marche bien, le Saint-Siège a l'habitude d'ajouter,

jamais de retrancher. » Don Bosco se rappelait cette parole d'encouragement et, une fois de plus, il comptait sur l'amitié de Pie IX pour donner à sa cause, au moment opportun, le coup d'épaule providentiel.

Sa confiance sur terre ne pouvait être mieux placée.

Au ciel, elle était en la Vierge Auxiliatrice, dont il faisait solliciter le secours urgent par tous les siens. Une circulaire envoyée de Rome le 16 mars enjoignait à tous ses religieux un triduum de jeûne, à tous ses enfants un triduum de prières, du 21 au 23 mars. Ce triduum de prières, il le demanda de nouveau à tous, les 26, 27 et 28 du même mois. La première réunion des quatre Cardinaux appelés à se prononcer se tint le 29 et parut de bon augure ; la seconde et dernière eut lieu le 31, et dura trois heures et demie. Quatre des Cardinaux conclurent pour l'approbation temporelle *ad experimentum;* mais trois seulement pour l'approbation définitive des Règles. Le 3 avril, qui cette année-là était le Vendredi Saint, Mgr Vitelleschi, secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers, en référa au Saint-Père. Quand le bon Pape, l'angélique et immortel Pie IX, eut entendu le procès-verbal de la réunion, il s'écria : « Alors, il manque une voix pour l'approbation définitive ; c'est bon, je mets là mienne. »

Le soir de ce même jour, Don Bosco, impatient de savoir le résultat dernier de l'affaire, était à l'hôtel Vitelleschi. Le secrétaire venait à peine de rentrer.

« Allumez les lampions, Don Bosco, lui cria-t-il, du plus loin qu'il le vit ; vos Règles sont approuvées définitivement, et vous aurez le pouvoir de délivrer sans conditions les dimissoires pendant dix ans (1) ». Don Bosco qui ne perdait jamais l'occasion d'un mot d'esprit et d'un geste plaisant, tira alors de sa poche un berlingot, et, l'offrant à son interlocuteur : « Tenez, Monseigneur, lui dit-il, vous ne l'avez pas volé. »

Lui non plus n'avait pas volé cette noble récompense

(1) A quelques années de là, en 1884, ce pouvoir devait même être accordé sans aucune restriction.

de seize années de luttes, d'angoisses, de fatigues, de douleurs intimes : sa fille chérie, la Congrégation Salésienne, triomphante des derniers obstacles, pouvait enfin marcher seule, sous le regard et le contrôle de Rome ! Désormais son Œuvre était assurée de durer.

Quelqu'un a écrit : « Pour fonder une Congrégation, il faut deux choses, les grâces d'aveuglement qui cachent les difficultés et de l'argent. » A cette parole fait écho cette autre du saint : « Si, sachant ce que je sais maintenant, j'avais à recommencer tout le travail que m'a imposé la fondation de la Société, et à endurer toutes les fatigues qu'elle m'a values, je ne sais pas si j'en aurais le courage. »



Et pourtant, deux ans plus tôt, au début de 1872, avait jeté les bases d'une Congrégation de femmes, qu'il voulait donner comme éducatrices à la jeunesse féminine, tout spécialement dans les classes pauvres et besogneuses.

Par tempérament il n'éprouvait que de l'aversion pour cette initiative. Son extrême délicatesse, sa pureté ravissante d'âme, ce cœur ingénu et limpide qu'il porta jusqu'au terme de la vieillesse, et aussi, il faut le dire, une répugnance sourde, instinctive pour ce qui touchait au monde féminin le détournaient de ce milieu. Il lui fallut de graves raisons pour le décider à s'en occuper. Elles ne manquèrent pas.

Des laïques de marque et des évêques, amis de l'apôtre, faisaient, depuis longtemps, pression pour le décider à commencer en faveur des filles ce qu'il avait réalisé pour les garçons. Ils raisonnaient juste, quand ils disaient à Don Bosco, en lui soulignant les multiples périls que commençait à courir la vertu des jeunes filles : « Pourquoi ce genre d'œuvres et ce système d'éducation n'atteindraient-ils pas aussi l'autre partie de la jeunesse ? Le fait d'être nées dans leur sexe doit-il priver ces pauvres enfants du bienfait de cette éducation chrétienne ? » Faisant écho à ces voix de la terre, il semble aussi que la voix du Ciel ait parlé, à un

moment ou l'autre, à l'oreille de Don Bosco. De fait, en 1866, on le voit s'ouvrir au futur cardinal Cagliéro et à l'abbé Lemoyne de son désir de fonder une Congrégation de femmes à vœux simples, chargée d'élever les filles du peuple. En 1870, il exprime la même pensée à l'un de ses premiers fils, l'abbé Francésia. En 1871, lors de son quatrième voyage à Rome, on le voit solliciter l'avis de Pie IX. Il ne pouvait pas mieux rencontrer. Le Pape répondit : « Votre dessein me paraît devoir procurer la gloire de Dieu et sauver bien des âmes. Mon avis est donc que ces futures religieuses soient comme le pendant des Salésiens. Elles feront pour les jeunes filles ce que les Salésiens font pour les jeunes gens ; et au point de vue de l'esprit, elles demeureront sous votre dépendance et celle de vos successeurs, comme les Filles de Saint-Vincent de Paul sont sous la dépendance des Lazaristes. »

La volonté de Dieu était donc claire.

Il n'y avait qu'à attendre l'occasion qui détacherait le fruit mûr de l'arbre.

Dix ans auparavant, en 1861, revenant d'Acqui à Turin par Alexandrie, le saint avait fait connaissance, dans un wagon de troisième classe, d'un prêtre fixé dans un village du diocèse, *Mornèse.* Il s'appelait Don *Pestarino* et portait une âme d'apôtre. Dans sa paroisse et avec son approbation avait pris naissance, en 1856, une Association de jeunes filles qui s'était intitulée la *Pieuse Union des Enfants de Marie Immaculée.* Elle avait pour but de grouper dans un même esprit et sous une même règle, au service des œuvres paroissiales, toutes ces jeunes filles qui, n'éprouvant aucun attrait pour l'état du mariage, ne se sentaient pas non plus appelées à la vie monastique. Religieuses dans le monde, comme elles disaient. Au XVI<sup>e</sup> siècle, sainte Angèle de Mérici avait déjà fondé une Société identique, en marge de son Ordre d'éducatrices, les Ursulines laïques, menant au sein de leurs familles, sous l'autorité de supérieures locales, une vie de dévouement et de sacrifice obscurs. De nos jours la

même initiative a été reprise, et avec quel succès, en France et ailleurs, par les Filles de Saint-François de Sales.

De ce groupement de pieuses chrétiennes un rameau s'était détaché un jour de l'année 1861. Une jeune fille du pays, *Marie Mazzarello*, qui relevait d'une fièvre typhoïde contractée au chevet des malades, se rendait un soir à l'église, où le brave Don Pestarino rassemblait ses ouailles pour la récitation du chapelet et la lecture d'une page de la *Vie dévote*. Elle songeait à un nouveau moyen de se dévouer, quand elle rencontra sur le seuil son amie Pétronille.

« Je ne puis plus travailler aux vignes, dit Marie. Toi de ton côté tu es libre. Si tu voulais, nous prendrions des leçons chez le tailleur du village. Ce serait plus tard un moyen de faire du bien aux enfants. Nous leur enseignerions à travailler, tout en leur apprenant à aimer et servir le bon Dieu. »

Pétronille y consentit sans peine.

« Alors, ajouta Marie, mettons l'intention, veux-tu, dès ce soir, que chaque point soit un acte d'amour de Dieu ; et entrons à l'église Lui demander de nous éclairer et de nous aider. »

Le lendemain, l'apprentissage commençait.

A la fin de l'année, les deux bonnes filles en savaient assez pour travailler à leur compte. D'autres amies vinrent se joindre à elles. On leur confiait des enfants à garder, d'autres à instruire. Pour plus de facilité bientôt on mangea ensemble, on pria ensemble, on vécut ensemble, dans un logis tout proche de l'église, construit jadis par Don Pestarino dans le vague dessein de le céder un jour, pour leurs réunions, aux Filles de Marie Immaculée. Elles étaient exactement sept, groupées autour de Marie Mazzarello. La plus âgée, Marie, comptait vingt-quatre ans, les deux plus jeunes quatorze. On les eût fort étonnées toutes, de leur dire que de leur modeste association sortirait, à dix ans de là, une Congrégation de femmes destinée à se répandre à travers le monde.

Don Bosco cependant continuait de mûrir lentement

son idée en se tenant en contact permanent avec cette humble communauté, sur laquelle il avait des vues très fermes. A plusieurs reprises, en 1864, en 1867, en 1869 et en 1870, le serviteur de Dieu, conduit à Mornèse par d'autres motifs d'apostolat, ne manqua pas d'aller visiter ces bonnes filles dont le nombre atteignait maintenant quinze. Enfin, en mai 1871, il se décide brusquement, réunit son Chapitre pour une communication importante et, en substance, lui dit ceci : « Des personnes autorisées me conseillent depuis longtemps de faire pour les jeunes filles ce que, avec la grâce de Dieu, nous réalisons déjà pour les jeunes gens. Si je n'écoutais que mon inclination, je ne me lancerais pas de ce côté-là ; mais les instances de ces bons amis se font si pressantes, que je croirais me dérober aux vues de la Providence, si je ne les prenais en considération. Réfléchissons donc devant le Seigneur sur cette entreprise ; demandons-nous ce que réclament sa gloire et le salut des âmes. Pendant tout ce mois, toutes nos prières, privées ou publiques, n'auront d'autre but que celui-ci : obtenir du Ciel les lumières qui éclaireront notre décision dans cette affaire. »

Un mois plus tard le Chapitre convoqué opina à l'unanimité pour la création de cette seconde armée qui, parallèlement à la première, apporterait à la jeunesse féminine le bienfait de l'éducation salésienne. Du fait d'une grave maladie qui, à la fin de décembre de cette même année, faillit emporter Don Bosco, le projet subit un retard. Mais, à peine échappé au péril, le saint appela à son chevet de convalescent, à Varazze, sur la Riviera, Don Pestarino et le pria de procéder à l'élection de la supérieure de la petite communauté de Mornèse et de son Chapitre. Cette entrevue avait lieu le 6 janvier 1872, fête de l'Épiphanie ; le 29, fête de saint François de Sales, les futures religieuses, qui atteignaient déjà le nombre de vingt-sept, se réunirent pour le vote. Au premier scrutin Marie Mazzarello fut élue par vingt et une voix.

Pour donner à l'humble communauté une couleur tout

à fait religieuse, il ne restait plus qu'à imposer l'habit à ces Sœurs, et à les baptiser d'un nom. Ce fut le 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges, qu'après une retraite de huit jours, l'évêque du diocèse, Mgr Sciandra, procéda, en présence de Don Bosco, à la vêture des nouvelles religieuses. Quatorze d'entre elles prirent l'habit, et onze de celles-ci prononcèrent leurs vœux triennaux. Marie Mazzarello comptait alors trente-cinq ans.

A l'humble Société qui naissait ce jour-là le saint donna le nom que, depuis longtemps, il lui réservait dans son cœur: « Vous vous appellerez *Filles de Marie-Auxiliatrice* », leur dit-il. Dans sa pensée, cette appellation devait perpétuer, à travers les temps, la gratitude de son cœur envers sa Madone préférée, la Vierge, Secours des Chrétiens, qui avait comblé de bénédictions son Œuvre, ses fatigues, ses fils.

A peu de jours de là, en installant ses Filles dans un nouveau local, à l'extrémité du pays, Don Bosco leur disait :

Vous aurez des élèves, des élèves à ne savoir où les mettre. Vous n'êtes maintenant que quelques-unes, et si pauvres ! Mais courage, demeurez fidèles à la règle que je vous ai tracée et vous verrez croître prodigieusement votre nombre. Par vous, la Sainte Vierge veut venir en aide aux fillettes du peuple.

La prédiction devait se vérifier à la lettre.

A Mornèse elles restèrent neuf ans, le temps de souffrir beaucoup et de grossir remarquablement leur nombre. Le saint et ses fils ne manquaient pas d'adresser à la petite communauté les vocations de jeunes filles qu'ils rencontraient et, de leur côté, Don Pestarino et la Mère Mazzarello ne demeuraient pas inactifs. En fort peu de temps la petite famille compta soixante-dix religieuses. Des demandes de fondations pleuvaient et la ruche commençait à essaimer, à Turin, Chiéri, Biella quand, d'ordre de Don Bosco, elle se transporta, pour des raisons d'hygiène, de Mornèse à Nizza, dans le Montferrat.

Nizza est un gros bourg qui éparpille ses maisons paysannes et ses villas de plaisance au fond d'une conque de verdure creusée sur une des dernières déclivités de cette Côte-d'Or piémontaise. Pays de vignobles, terre de richesse, gros centre de production vinicole, le lieu jouissait déjà, avant l'établissement des Sœurs de Marie-Auxiliatrice, d'un certain renom dû à la qualité de ses *barbera;* mais, depuis 1880, ce fut bien autre chose. Devenu comme le grand quartier général de cette armée pacificatrice, il vit s'épanouir, aux flancs de l'ancien couvent de Capucins racheté par les Sœurs, toute une floraison d'œuvres surprenantes de vitalité : école communale, ouvroir, patronage, école normale, noviciat, etc.

Et cette étonnante fécondité ne se limitait pas aux murs d'enceinte de la Maison-Mère ; elle débordait bien au delà. Nous avons déjà vu ces humbles religieuses ouvrir des ruches bourdonnantes de vie à Turin, Biella, Alexandrie ; mais leur ambition caressait d'autres rêves que leurs rangs chaque jour plus pressés permettaient de réaliser. Quelle sobre et forte éloquence dégage la sèche nomenclature de leurs créations successives !

En 1872, elles ouvrent un patronage, un internat, des écoles communales, et une maison de retraite pour dames.

En 1874, elles commencent à décharger les Salésiens des gros soucis de la lingerie et de la cuisine, dans leurs principaux établissements.

En 1876, elles fondent des écoles privées, des colonies de vacances, des crèches.

En 1877, elles partent — deux ans après les Salésiens — pour l'Amérique répéter ces fondations.

En 1879, elles créent des orphelinats et des demi-pensionnats.

En 1881, elles se chargent d'un hôpital.

En 1885, elles prennent une pension de famille pour vieilles dames.

En 1890, elles se lancent dans les Missions et pénètrent au cœur des tribus indiennes de la Patagonie et du Brésil.

En 1896, elles établissent une grande école normale et un pensionnat d'étudiantes.

En 1897, elles assument la direction d'une maison de famille pour ouvrières et d'un refuge pour vieillards.

En 1898, elles se mettent au service des lépreux dans les lazarets de Colombie.

En 1899, elles abordent l'Œuvre des catéchismes paroissiaux.

En 1902, elles ouvrent leurs premières écoles professionnelles.

En 1906, elles créent des asiles pour les tout petits.

En 1908, elles organisent leurs groupements d'anciennes élèves.

En 1912, elles prêtent leur concours à l'Œuvre de la *Protection de la jeune fille.*

En 1916, elles accueillent les premiers orphelins de guerre.

Enfin en 1927, la Maison-Mère de ces religieuses transporte tous ses services à Turin, auprès de son fondateur, à deux pas de l'autre Maison-Mère, celle des Salésiens.

On voit comme le Pontife régnant, Pie XI, avait raison, dans le Bref qu'il envoya au Supérieur général des Salésiens, lors des fêtes du cinquantenaire de leur Congrégation, de souligner la plénitude de ce programme de charité : « Nous ne voyons aucune forme d'apostolat, écrivait le Pape, dont ces Sœurs n'aient pris l'initiative dans ce demi siècle. »

Aussi le Seigneur a-t-il béni magnifiquement leur zèle entreprenant. Rappelons-nous le chemin parcouru en ces cinquante années d'apostolat.

Elles étaient quinze, le 4 août 1872, qui prenaient l'habit de la Société ; elles sont actuellement plus de dix mille.

Elles cachaient alors leur pauvre existence au fond d'un pays perdu du Piémont ; elles se trouvent actuellement fixées en deux cents diocèses du monde.

Elles n'avaient que leur modeste logis de Mornèse ; elles comptent actuellement près de huit cents maisons.

C'étaient d'humbles filles des champs que ces pauvres religieuses, presque sans instruction ; la Mère Mazzarello

savait lire, à peine écrire; le pays, nous l'avons dit, n'avait pas d'écoles. De nos jours les Filles de Marie-Auxiliatrice tiennent des Écoles normales, en *Italie*, en *Argentine* et au *Brésil* par exemple, et on peut voir leur robe noire s'asseoir aux cours des Universités.

En 1938 comme en 1872, leur vie demeure réglée par les Constitutions que leur fondateur composa pour elles ; mais alors ce n'était qu'un manuscrit que la supérieure expliquait et dictait à ses filles ; depuis 1906 ce manuscrit imprimé a reçu l'approbation de Rome qui, de ce fait, s'est étendue à toute la Société.

Ces succès ne leur ont pas tourné la tête. Aussi humbles, modestes, graves, liantes et simples qu'aux jours de la Mère Mazzarello, elles sont demeurées les Filles authentiques de saint Jean Bosco, et elles ne portent au cœur qu'un souci, rivaliser avec leurs aînés, les Salésiens, pour approcher, captiver et sauver la jeunesse populaire en péril, avec les seules armes de l'Évangile : la bonté conquérante et la sollicitude attentive.

***

Pour aider dans leurs initiatives cette double armée d'éducateurs le saint compléta sa famille religieuse par la création, en 1876, d'un tiers ordre bien moderne : l'*Union des Coopérateurs Salésiens*. Instinctivement, il copiait les patriarches fondateurs d'Ordres, saint François, saint Dominique, par exemple, dont l'arbre vigoureux planté au sol de l'Église était ordinairement à trois branches.

Mais cette plantation se différenciait de ses modèles. Ce groupement de bonnes volontés, de dévouements spontanés ne s'appelait ni tiers ordre, ni confrérie, ni confraternité, ni association religieuse, mots jadis chers à la piété chrétienne, mais qui de nos jours pourraient écarter des esprits défiants ; et ce groupement se fixait pour but d'action le sauvetage moral de la jeunesse populaire, trahie de plus en plus par la société, l'école et la famille.

Comment le saint en vint-il à compléter ses créations par cette troisième famille ? Voici :

Cette affirmation si fausse en biologie : *le besoin crée l'organe*, est souvent vraie en apostolat. L'*Union des Coopérateurs Salésiens* est née d'un besoin, d'un besoin d'auxiliaires, qu'un jour un fondateur de patronage éprouva. Rappelez-vous les faits :

Don Bosco ouvre son premier patronage à Turin. Il avait le don de l'attirance, cet homme, parce que la charité du Christ dévorait son cœur ; et d'autre part ces centaines de brebis perdues dans la grande ville étaient trop heureuses d'avoir enfin trouvé un pasteur : de cette sympathie réciproque naquit une famille de cinq à six cents enfants qui accaparèrent totalement la vie du Serviteur de Dieu. Débordé, il appela au secours. De bons prêtres accoururent qui lui donnèrent de leurs loisirs, l'abbé Borel, le Bienheureux Cafasso, l'abbé Picco et d'autres. Mais l'aide était insuffisante, car l'Œuvre prenait des proportions inattendues. Alors Don Bosco se retourna vers les laïcs, les grands catholiques de Turin et, en substance, leur dit : « Ne viendrez-vous pas m'aider, vous aussi ? Voyez si le travail manque. Il y en a pour tous les goûts et pour tous les talents. Vous avez été gâtés de Dieu ; vos loisirs, votre science, vos multiples compétences, votre dévouement, votre fortune, ne les mettrez-vous pas, en signe de reconnaissance, au service du Seigneur, dans la personne de ces petits malheureux ? »

Ce langage fut entendu, et de tous les rangs de la société accoururent à Don Bosco des auxiliaires précieux, qui venaient faire le catéchisme aux gamins du saint.

Ils ne faisaient pas que cela, ces messieurs. Ils se prêtaient à mille besognes urgentes : cours du soir, surveillance à la chapelle, préparation à la première communion, recherche du travail pour les chômeurs, visite des apprentis sur le chantier, répétitions de théâtre, lancement des jeux, réunion des tièdes et des abandonnés au matin des dimanches, pour les offices — que sais-je encore ?

Ce n'était pas sans mérite que ces gens du monde offraient ainsi leurs services : le quartier où ils venaient opérer était hors de la ville, des plus mal famés, rempli de fondrières ; la clientèle était... ce qu'elle était, intéressante certes, prompte à se donner et à s'attacher, mais si crasseuse, si loqueteuse, si peu éduquée ! Enfin on réquisitionnait leur dévouement non seulement le dimanche, mais plusieurs fois la semaine, et même, s'il s'agissait des cours du soir et du catéchisme, tous les jours.

Parallèlement, de l'autre côté de l'Œuvre, leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs collaboraient à la même tâche, de la plus simple, de la plus vulgaire, mais aussi de la plus pratique des façons. Parmi ces malheureux, beaucoup n'arrivaient pas à trouver du travail, parce que leur personne suintait la misère. Ce qui aurait dû les faire accueillir les faisait repousser : linge sordide, quand il existait, vêtements troués, souliers éculés, tignasse vieille de six mois et habitée, le visage même du dénuement. Alors ces dames, réunies chez Don Bosco ou chez l'une d'elles, confectionnaient des chemises, rapetassaient des culottes, réparaient, détachaient, rafraîchissaient de minables habits, ou en achetaient de neufs, enseignaient l'art de se débarbouiller et de se peigner à ces pauvres enfants qui, transformés et méconnaissables, arrivaient enfin à trouver un patron bienveillant.

L'histoire a conservé le nom de quelques-unes de ces femmes admirables qui, autour de la mère de Don Bosco, vêtaient ceux qui étaient nus, tandis que leurs époux, fils ou frères désaltéraient ceux qui avaient soif de la vérité : M^me^ Gastaldi et sa fille, mère et sœur d'un futur archevêque de Turin, M^me^ Rua, mère du premier successeur de Don Bosco, la marquise Fassati.

Soupçonnaient-ils les uns et les autres, ces hommes et ces femmes, qu'ils étaient à la source d'un grand fleuve, ou plutôt qu'ils étaient la source même d'un fleuve dont le lit se creuserait, et dont le cours s'élargirait de plus en plus avec les années ? Nous ne le croyons pas. Ils faisaient la charité,

simplement, avec tout leur cœur, ils servaient Dieu dans ses membres souffrants et ne regardaient pas plus loin.

Mais celui qui avait mobilisé leur dévouement voyait plus loin. De son regard profond et sûr il apercevait déjà, échelonnée en marge de ses deux Sociétés religieuses, cette armée d'auxiliaires indispensables, dont le noyau était là, sous ses yeux, rapiéçant des bas, ou faisant ânonner l'abécédaire.

Il portait en effet une âme de précurseur, cet apôtre. Dès 1841 — et n'oubliez pas que nous ne sommes qu'à huit ans de distance de la fondation de la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul — il pressentait le rôle considérable que des circonstances nouvelles d'apostolat allaient créer au laïc dans la société moderne. Et déjà, pour son compte, il l'embrigadait. Première ébauche, premier crayon de ce qui, plus tard, devait s'appeler l'*Action Catholique.*

C'est un fait que le machinisme — et les plaisirs aussi — ont attiré dans les villes des flots de travailleurs. Verhaeren les baptisait bien, ces cités modernes, de *tentaculaires*, suçant, pompant, amenant à elles des multitudes innombrables. Les villes industrielles se surpeuplent ; les paroisses voient doubler, tripler, quintupler le nombre de leurs brebis, et les ouvriers de salut ne croissent pas en proportion. Le clergé débordé doit donc faire appel au laïc pour cette partie de sa tâche qu'il peut lui abandonner.

Il en est d'autres où, tout naturellement, du fait de sa compétence, le laïc est sur son propre domaine. Son action, de professeur ou de moniteur de gymnastique, de metteur en scène ou de conférencier, d'administrateur ou de chef d'orchestre, contrôlée par le prêtre, est donc infiniment précieuse et tout à fait à sa place au service des âmes.

Enfin, il est des milieux que le prêtre ne peut atteindre parce que son habit y est décrié. Il faut que la veste ou le paletot y prépare habilement l'approche de la soutane.

Triple raison qui crée, à l'heure présente, et qui créera de plus en plus, dans nos organisations catholiques, une place d'auxiliaire précieux aux chrétiens dévoués.

Collaboration délicate, c'est entendu. On soupçonne, on aperçoit même les écueils. D'un côté il faut beaucoup de doigté, de savoir-faire, car ce sont des auxiliaires, des collaborateurs bénévoles, souvent indispensables, que ces hommes, et non des serviteurs. D'autre part, eux-mêmes auraient peut-être une tendance à empiéter, à réduire le rôle propre du prêtre, à le repousser doucement du côté de la sacristie. Péril de domination d'un côté, péril de laïcisation de l'autre ; ils sont indéniables. Le saint parvint à les éviter tous deux. Avec quel art savant il sut capter cette force précieuse du laïcat chrétien ! Son règlement des Coopérateurs est un modèle de sagesse et d'ingéniosité, car il résout avec tact un double problème délicat.

D'une part il tient uni autour de son chef tous ces dévouements laïcs, par des liens souples de piété, de faveurs spirituelles, et d'information mensuelle apportée par le *Bulletin Salésien*, la dernière et la plus importante création de presse du saint ; et d'autre part il assigne à cette armée, dispersée à travers le monde, une tâche très nette, quoique générale : se dévouer au service de la jeunesse pauvre et délaissée, pour la rendre meilleure, avec les procédés mêmes dont se fût servi saint François de Sales.

Ce concours, qu'apportent aux Salésiens les Coopérateurs, est divers, comme leurs moyens. Les uns les appuieront chaleureusement de leurs prières, les autres les aideront de leurs aumônes ; ceux-ci mettront à leur service toutes les influences qu'ils possèdent, et ceux-là se mettront eux-mêmes, avec leurs talents, petits ou grands, à la disposition des Fils du saint. Cette création si opportune, à une époque où la jeunesse est plus que jamais l'enjeu de toutes les luttes, sait admirablement s'adapter, on le voit, à toutes les âmes et à tous les milieux. Elle sollicite autant l'offrande muette des souffrances du paralytique et la prière nocturne du Carmel protecteur, que les générosités de qui possède ou la collaboration active de qui dispose de loisirs.

Tiers ordre très moderne, que Don Bosco tenait absolument à incorporer à sa famille religieuse. Dans son

idée il devait faire partie intégrante de la Congrégation Salésienne. Au livre des Constitutions, un chapitre spécial — *Des membres externes de la Société* — lui était réservé. En 1874, à la veille de l'approbation des Règles, Rome exigea la suppression de ce chapitre; mais les Coopérateurs Salésiens n'en continuent pas moins à être regardés comme de la famille, dont ils partagent les privilèges, les mérites, et les soucis.

Inspirée de Dieu, cette création est allée se développant depuis cinquante ans, depuis son approbation par Rome, en 1876, avec une rapidité surprenante. C'est à peu près quatre cent mille coopérateurs qui, à l'heure présente, aux quatre coins du monde, contribuent, comme a dit Pie XI, à la réussite de toutes les Œuvres entreprises par les Salésiens pour l'éducation chrétienne de la jeunesse. Chaque année leurs rangs se grossissent davantage, avec les exigences de l'apostolat. Le besoin continue de créer l'organe, comme aux temps fabuleux du premier patronage de Don Bosco.

***

Tout au long de cet exposé historique de la fondation et du développement remarquable de cette triple famille religieuse, nous n'avons parlé qu'incidemment des Constitutions qui règlent la vie intérieure de ces trois Sociétés. A dessein, pour ne pas alourdir le sujet, nous n'avons rien dit de leur contenu propre. Mais sur le point de conclure nous nous sentons obligé d'indiquer, à l'honneur de cette discipline religieuse, qu'elle n'opère pas seulement en étendue, courbant sous son joug, librement accepté, des troupes de jour en jour plus nombreuses, mais aussi en hauteur. Ce grand arbre, à la triple ramure, qui couvre de son ombre plus de trois cents diocèses catholiques, porte à sa cime des fleurs exquises. Sept Causes de Canonisation, en instance devant les tribunaux romains, dont quatre pour la Congrégation Salésienne, deux pour les Filles de Marie-

Auxiliatrice et une pour les Coopérateurs, attestent la valeur sanctifiante de cette nouvelle forme de vie religieuse.

Pour les Salésiens, ce sont celles de *Don Rua*, son premier successeur, du *Vénérable Dominique Savio*, élève préféré du saint, du *Prince Auguste Czartoryski* et de l'*abbé Beltrami*, jeunes religieux de la Société.

Pour les Filles de Marie-Auxiliatrice, ce sont celles de la Vénérable Mère *Marie Mazzarello*, morte en 1881 en odeur de sainteté, et de la *Sœur Thérèse Valsè-Pantellini*, modèle d'obéissance et d'abandon à Dieu.

Pour les Coopérateurs, celle de *Dona Dorothée de Chopitea*, noble dame espagnole, femme du monde, mariée et mère de cinq enfants, qui sut admirablement allier la vie la plus correctement mondaine à la pratique des plus hautes vertus chrétiennes.

# CHAPITRE IX

## Un bâtisseur d'églises.

La Basilique de Notre-Dame Auxiliatrice. — *Une église trop petite pour un quartier qui se peuplait rapidement. — Un rêve mûri lentement et confié à quelques disciples. — Description du futur temple. — Quatre obstacles : manque de terrain, veto du Conseil municipal, pénurie d'argent, sous-sol alluvionneux. — Les trois escales avant le port, contemplées en rêve. — Moyens employés pour recueillir les ressources nécessaires. — Un bouquet de miracles. — Pose de la dernière pierre. — Consécration du temple* (1868).

L'Église Saint-Jean-l'Évangéliste. — *Un quartier déshérité et travaillé par la propagande vaudoise. — Projet d'un second temple. — Un sérieux obstacle dressé pendant huit ans : le terrain hors de prix. — Pose de la première pierre. — Consécration de l'église* (1882).

La Basilique du Sacré-Cœur a Rome. — *Un sanctuaire bien nécessaire arrêté à ses fondations. — Confiance du Pape dans les vertus de bâtisseur de Don Bosco. — Deux scrutins bien différents. — Moyens mis en œuvre pour attirer l'or nécessaire. — Ils se révèlent insuffisants. — La généreuse France ! — Description du temple. — La consécration* (1887).

Tous ces pas et démarches, ces cinq voyages à Rome, cette copieuse correspondance avec l'épiscopat du Piémont, et même de l'Italie, ces épreuves sans nombre, ces obstacles dressés devant la moindre des initiatives du saint, tout cela n'arrêtait en rien les progrès intérieurs de l'Œuvre. L'Oratoire dilatait ses murs, prolongeait ses ailes, et les fils se multipliaient à plaisir. Vers 1860, leur nombre atteignait quatre cents.

Jadis on avait construit l'église Saint-François-de-Sales parce que la chapelle Pinardi devenait trop exiguë, maintenant cette église elle-même apparaissait insuffisante. Le dimanche, quand les internes, le patronage et le voisinage s'y rencontraient pour la messe de sept heures, on y étouffait. Il fallait donc aviser. Dans ce quartier du Valdocco éparpillé, en contre-bas de Turin, sur les deux rives de la Doire, Don Bosco notait que plusieurs milliers de chrétiens vivaient abandonnés, sans secours religieux. Au nord il y avait bien la paroisse Saint-Donat, au sud la paroisse du faubourg de la Doire, Saint-Siméon et Saint-Jude; toutes deux capables d'accueillir environ mille cinq cents fidèles, mais entre ces deux églises, distantes l'une de l'autre de presque trois kilomètres, absolument rien, sinon la chapelle du Cottolengo et la petite église Saint-François-de-Sales. C'était trop peu. Un vaste sanctuaire s'imposait, à mi-chemin entre ces deux paroisses, qui faciliterait la vie chrétienne de cette population dispersée et purifierait ce quartier équivoque.

Le saint brûlait de l'ériger, car il avait une vieille dette de gratitude à solder envers Celle qui, depuis tant d'années, illuminait sa route, soutenait son bras, et le poussait chaque jour vers de nouvelles conquêtes.

Ce projet germa lentement dans son cœur. Un soir de décembre 1862, exactement le 6, il avait confessé très tard ses enfants dans la petite église de Saint-François-de-Sales. Vers onze heures il vit s'éloigner son dernier pénitent, et quelques instants après, en compagnie d'un de ses premiers disciples, l'abbé Albéra, il pouvait enfin s'asseoir devant son frugal souper. Contre son habitude il apparaissait las, préoccupé, et comme perdu dans un rêve absorbant. Il en sortit soudain avec cet aveu : « J'ai tellement confessé ce soir qu'à la fin je ne savais plus ce que je faisais ni disais. Une pensée obsédait mon esprit pendant tout ce temps : quand construirons-nous une église plus grande que celle-ci, une église que nous dédierons à la Vierge Auxiliatrice ? La nôtre est trop

étroite ; les enfants s'y entassent, que c'est une pitié, et le voisinage peut à peine y trouver place. Je le sais, l'entreprise est ardue et je n'ai pas le sou. Mais qu'importe ! Si le bon Dieu la veut, elle surgira de terre. »

Ce titre glorieux de la Vierge, *Notre-Dame Auxiliatrice, Marie, Secours des Chrétiens*, il en avait comme l'obsession. Deux jours, plus tard, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, il disait à l'abbé Cagliéro, après les vêpres du soir : « La solennité a été réussie ; je suis content. C'est en ce jour en effet que nous avons ouvert la plupart de nos Œuvres ; mais la Sainte Vierge veut maintenant que nous l'honorions sous le titre d'Auxiliatrice. Les temps sont mauvais ; nous avons vraiment besoin que son secours puissant nous aide à conserver et à défendre la foi. C'est donc à Elle, invoquée sous ce titre, que je compte élever un temple. Et puis j'ai encore une autre raison : devine laquelle ?

— Ce sera l'église-mère de notre Congrégation, celle d'où rayonnera toute l'action bienfaisante de vos fils en faveur de la jeunesse.

— Tu as trouvé : Notre-Dame Auxiliatrice sera la fondatrice et le soutien permanent de nos Œuvres.

— Mais où la bâtirez-vous cette église ? lui demandait à son tour l'abbé Anfossi.

— Ici, tout proche, devant la chapelle Saint-François-de-Sales. »

Et d'un geste très large le saint circonscrivait un vaste espace de terrain en face de lui.

« Alors comment ferons-nous pour passer de l'église chez nous, puisque la rue de la Jardinière nous en sépare ?

— On la supprimera ; la rue Cottolengo prolongée bordera l'église, qui alors ne fera qu'un tout avec nos bâtiments.

— Et elle sera grande ?

— Sans aucun doute ; et on y accourra de toutes parts honorer la puissance secourable de la Sainte Vierge.

— Mais l'argent ?

— C'est la Sainte Vierge qui veut ce temple. Elle y pensera. »

Il faut bien croire qu'Elle le voulait, puisqu'à six ans de là on procédait à la consécration de ce magnifique sanctuaire qui, chaque année, aux alentours du 24 mai, voit accourir des multitudes et se dérouler des spectacles d'une rare piété.

***

Une fois de plus Don Bosco avait vu grand. L'église Notre-Dame-Auxiliatrice, de style renaissance, couvre une superficie de mille deux cents mètres carrés, et élève la statue de la Vierge à soixante mètres du sol, au-dessus d'une coupole monumentale qu'éclairent seize immenses vitraux. Ses côtés abritent quatre chapelles ; et deux autres terminent chacun des bras de la croix latine que forme le sanctuaire. Derrière le maître-autel, un *coretto* circulaire, assez vaste pour contenir une centaine de fidèles, possède aussi trois autels. Le portail d'entrée à peine franchi, un vaste plafond soutient une tribune spacieuse, qui peut grouper autour des orgues trois cents exécutants. Les deux sacristies sont vastes, et les carillons qui chantent aux clochetons du sanctuaire s'harmonisent avec l'ensemble.

Actuellement, au sein de ce quartier populaire, dont il rythme la vie religieuse, et comme centre de pèlerinage très fréquenté, ce sanctuaire n'apparaît que suffisant. A cette époque-là ses dimensions firent accuser de folie son constructeur. Les hommes se rirent du projet et l'enfer travailla à le ruiner. Il avait ses raisons pour cela.

Ce temple allait s'ériger en bordure de terrains où triomphait, les soirs de samedi et de dimanche, la guinguette scandaleuse ; il allait devancer de presque vingt ans la naissance d'un grand faubourg ouvrier ; et enfin il deviendrait un point d'attirance invincible pour des millions de fidèles du monde entier. Citadelle formidable dressée en face de la ruée du mal, il fallait à tout prix entraver son

érection. Rude calvaire que le pauvre Don Bosco eut à gravir ! C'est le lot de tous les bâtisseurs d'églises ; ils poussent leur entreprise au travers de toutes les forces du mal conjurées, et plus ils se sentent contredits, plus ils s'entêtent à l'œuvre, persuadés alors qu'elle ne peut être que de Dieu.

Le premier obstacle auquel se heurta Don Bosco lui vint des propriétaires du terrain où il s'était juré de construire son église. Ce terrain, jadis, lui avait appartenu, acheté à bon compte un jour d'abondance ; revendu à perte, un jour de misère. On ne devrait jamais faire cela ; mais le peut-on toujours ? Ce terrain, cédé à son excellent ami et bienfaiteur l'abbé Rosmini, le grand philosophe italien, fondateur d'une Congrégation, était passé à sa mort aux mains de ses confrères qui, n'en faisant aucun usage, cherchaient à s'en débarrasser. Mais, allez voir pourquoi, dans les conditions qu'ils imposaient pour la vente à leur homme d'affaires, ils avaient stipulé que jamais elle ne serait consentie à Don Bosco ? Le pauvre bâtisseur dut donc se servir d'une tierce personne pour acquérir l'hectare convoité.

Alors se dressa une sorte de veto du Conseil municipal. On voulait bien consentir à l'érection d'une église dans ce faubourg calamiteux, mais on ne voulait pas la voir dédier à Marie, Secours des Chrétiens. Cette appellation cachait, paraît-il, des dessous politiques. N'oubliez pas que le Piémont était alors au plus fort de ses démêlés avec la Papauté, et que l'archevêque de Turin se trouvait en exil à Lyon. C'en était assez pour supposer qu'avec ce titre la chrétienté fidèle voulait en appeler au Ciel pour la venger. Invoquer la Vierge, Secours des Chrétiens : l'intention était manifeste. Mon Dieu ! qu'il y a sur terre, et surtout dans les conseils des grands, des gens qui ont l'esprit subtil ou mal tourné ! Pour surmonter l'obstacle, Don Bosco, dans sa supplique officielle à la municipalité, ne donna aucun nom au sanctuaire futur. Il demanda seulement la

permission d'ériger une église en un quartier déshérité de la ville ; elle fut enfin octroyée.

Et en mai 1863, on se mit à l'œuvre. On commença par creuser le terrain à deux mètres et demi de profondeur, car le saint voulait utiliser le sous-sol du temple pour divers services. Douze cents mètres carrés de terrain à déblayer sur une profondeur de deux mètres et demi, c'est quelque chose. Entre l'achat du sol et celui des planches destinées à la palissade, on avait jeté dans l'entreprise toutes les réserves métalliques de la maison : quatre mille lires. En caisse il n'y avait plus un sou quand on donna le premier coup de pioche. « Je n'ai même pas de quoi expédier le courrier d'aujourd'hui », gémissait l'économe. « Allons-y quand même, répondait Don Bosco ! M'a-t-on jamais vu commencer quelque chose avec de l'argent en poche ? Il faut laisser de la marge à la Providence ! »

Elle était encore plus grande qu'il ne croyait, cette marge ; le travail de terrassement allait bon train, quand on s'aperçut que tout l'édifice allait reposer sur un terrain d'alluvions. Pas moyen de construire sur ce sol mouvant, découvert par le pic des terrassiers. Il fallait donc, et jusqu'à vingt mètres de profondeur, fixer des pilotis, qui assureraient une base ferme au futur sanctuaire. Quelle dépense inattendue !

On arriva pourtant à la couvrir, mais à un an de là, en avril 1864, quand il s'agit d'émerger du sol et de dresser les murs, la caisse du saint était totalement vide. A l'entrepreneur qui lui demandait une avance pour payer les ouvriers, Don Bosco répondit : « Ouvrez vos mains, prenez tout ce que j'ai ; ce sera un acompte. » Et il retourna son porte-monnaie dans les mains tendues du quémandeur : il en tomba huit sous, pas un de plus. Devant la stupeur de l'homme, Don Bosco eut ce mot, aussi optimiste que le premier : « N'ayez aucune crainte. La Sainte Vierge pensera à faire venir l'argent nécessaire à la construction de son

temple. Moi, je ne serai que le caissier. Vous verrez ajouta-t-il, avec un bon sourire confiant.

Il ne doutait pas.

***

Il ne pouvait pas douter, car, depuis un certain songe d'une nuit de mars 1846, il possédait une certitude.

A quelques jours de là, il devait être mis sur la rue avec toute sa marmaille ; et son âme angoissée se demandait où désormais il pourrait aller gîter, quant à son regard étonné vint s'offrir un spectacle curieux. Devant lui, à perte de vue, s'étendait une plaine. Des troupeaux d'enfants s'y ébattaient, mais quels enfants, Seigneur ! Les uns blasphémaient ; d'autres polissonnaient ; un troisième groupe se lapidait, jeunes gens abandonnés par leurs familles et profondément gâtés. « Je me disposais à les fuir, raconte Don Bosco, quand à mes côtés une voix de femme me dit : « *Va vers eux, et mets-toi à l'œuvre.* »

Je m'avançai vers cette jeunesse, mais que faire ? Pas de local ! Pas d'aides ! Je me retournai alors vers la Dame mystérieuse, l'œil suppliant.

« C'est un local que tu veux ? dit-elle ; tiens, en voici un.

— Mais ce n'est qu'un pré.

— Qu'à cela ne tienne ! Mon Fils et les apôtres n'ont pas eu une pierre pour reposer la tête. »

Alors je me mis au travail : mais j'avais beau confesser, prêcher, avertir, je sentais que rien de sérieux ne se ferait tant que je n'aurais pas un lieu clos pour recueillir ces malheureux. Alors cette Dame me conduisit un peu plus au nord.

« Regarde », me dit-elle.

Et je vis une modeste chapelle, au toit très bas, un bout de cour, de nombreux enfants. Je me remis avec ardeur au travail, et Dieu le bénit tellement que tous ces locaux furent bientôt trop étroits.

Alors la Dame découvrit à mon regard une seconde

église de beaucoup plus vaste, et une maison voisine assez spacieuse. Puis, me prenant par la main et me conduisant face à l'église : « C'est ici, dit-elle, que les trois martyrs de Turin, soldats de la légion thébaine, Solutor, Adventor et Octavius, subirent leur supplice. Je veux que Dieu y soit honoré de façon spéciale. »

En cet instant, je me vis entouré d'une multitude de jeunes gens, dont le nombre croissait de minute en minute ; mes moyens d'action croissaient aussi simultanément. Alors j'aperçus, se dressant devant moi, sur le lieu même du martyre des trois soldats, une église immense, ceinturée d'une série imposante de bâtiments, qui venaient aboutir à un grand monument. »

C'était bien là les trois étapes que devait franchir son Œuvre avant d'arriver au port définitif ; la chapelle *au toit très bas*, c'était le hangar Pinardi ; la seconde église, *beaucoup plus vaste*, était cette église Saint-François-de-Sales, toujours debout au milieu des cours de l'Oratoire ; et l'*église immense* était Notre-Dame Auxiliatrice. Le passé qui s'était réalisé point par point était un garant de l'avenir, et la foi du serviteur de Dieu, sereine et confiante, jouait à coup sûr.

Les épreuves ne lui manquèrent pas. Que de fois, en cinq ans, les travaux furent arrêtés, repris, interrompus de nouveau, repris encore, au fur et à mesure des ressources qui rentraient ou s'épuisaient ! A un ami de Rome, il écrivait en 1867 : « J'avais quarante maçons sur le chantier, je n'en ai plus que six. Pas un sou en caisse ! » Il avait tablé, au départ, sur une dépense globale de deux cent mille francs, et l'œuvre entière engloutit plus d'un million. Un moment, acculé par les difficultés, il envisagea même l'idée de supprimer la coupole, qui allait lui manger des sommes folles. Pendant cinq ans, on peut le dire, sa vie fut un tourment perpétuel, une course à l'argent. Son imagination féconde inventait chaque année un procédé pour forcer les bourses à s'ouvrir, et son obstination confiante frappait à toutes les portes. Lui aussi avait modifié

le dicton ; il disait : « Aide-toi, le ciel t'aide déjà ! » Et il marchait en confiance.

Tantôt, avec l'autorisation du Gouvernement, il lançait une loterie monstre, dont le tirage devait être souvent prorogé, parce que les billets se plaçaient péniblement ; tantôt il adressait à tous les dévots de Marie dans la Péninsule une circulaire les suppliant de l'aider. Cette année-ci il réclamait du Conseil municipal les trente mille francs que la tradition lui faisait toujours verser aux paroisses pauvres en construction et, ne les obtenant pas, il suppliait au moins l'Administration de ne pas l'inquiéter, si, pour élever son temple, il avait écorné légèrement un terrain de la ville contigu au sien. Cette année-là il frappait à la porte des Princes, ou au cœur de Pie IX qui lui envoyait une obole de cinq cents francs et une encourageante bénédiction. En d'autres temps il ouvrait des souscriptions où l'on s'inscrivait, qui pour une brique, et qui pour un sac de ciment, qui pour un pilastre et qui pour un vitrail. Plus tard, en 1867, à bout de ressources et d'expédients, il prenait son chapeau et son bâton de pèlerin et parcourait l'Italie du nord et du centre jusqu'à Rome, pour y recueillir des fonds. Voyage fructueux, au cours duquel il vit les deux aristocraties de Florence et de Rome se piquer d'émulation, et lui apporter l'une, le prix d'un autel dédié à sainte Anne et six merveilleux candélabres en cuivre, l'autre, deux autels de marbre pour les chapelles latérales et un luxueux tapis pour le pavé du chœur. Déjà, à Turin, la duchesse de Laval-Montmorency avait couvert la dépense future de la toile grandiose qui devait offrir aux fidèles l'effigie de la Mère de Dieu.

Cette généreuse bienfaitrice et cent autres, il les harcelait de ses instances. Il est de lui au marquis Fassati ce billet charmant qui ne pouvait pas laisser insensibles le cœur ni la bourse du patricien :

Les murs de notre église atteignent déjà la hauteur de deux mètres, et notre chantier est plein de vie. J'entends madame la marquise interroger : Et la caisse, à quelle hauteur est-elle ? Hélas, depuis

son départ, elle décroît sensiblement. Mais j'espère que le Bon Dieu, qui jusqu'à maintenant nous a visiblement aidés, ne laissera pas interrompre les travaux.

Ou cet autre, si insinuant dans sa délicatesse, adressé à la comtesse Callori :

La statue de la Vierge qui doit couronner la coupole de notre église va nous revenir plus cher que nous ne pensions. Il faut qu'elle ait quatre mètres de haut, qu'elle soit en cuivre très épais, et soignée dans toutes ses parties. La facture montera, m'assure-t-on, à douze mille francs. J'ai déjà trouvé une bonne dame qui m'en promet huit. Mon intention n'est certes pas de vous demander de solder le reste de la note, à moins que..., à moins que cette bonne Mère ait fait pleuvoir des louis chez vous ces temps derniers.



Enfin, quand le saint avait épuisé tous les moyens humains propres à lui amener des ressources, il faisait avancer la grosse artillerie. Nous voulons dire : le thaumaturge s'éveillait en lui et arrachait au ciel les miracles qui seuls pouvaient payer les dettes de la construction. Le temple achevé, son bâtisseur a pu dire : « Il n'y a pas une de ses pierres qui ne représente une faveur accordée par Notre-Dame Auxiliatrice. » C'était vrai. Pour choisir un exemple entre cent, entre mille, voici comment la fameuse coupole, à laquelle un instant on avait songé à renoncer, trouva le bienfaiteur qui l'acheva.

Un vieil ami de Don Bosco, le commandeur Cotta, sénateur, se mourait lentement à l'âge de quatre-vingt-trois ans, à Turin.

« Ah ! c'est bien fini, mon Père, murmurait-il à Don Bosco, venu le visiter. Encore quelques instants et je pars pour l'éternité.

— Non, non, réplique l'homme de Dieu. La Sainte Vierge a encore besoin de vous en ce monde, pour la construction de son église.

— Que je vous aiderais volontiers ! Mais voyez, pas l'ombre d'espoir !

— Et que feriez-vous si Marie Auxiliatrice vous rendait la santé ?

— Six mois de suite je verse deux mille francs à votre entreprise.

— Eh bien, je retourne auprès de nos enfants, je les mets en prières et nous arrachons la grâce. Ayez confiance ! »

Trois jours après, Don Bosco, en train d'écrire une lettre, voyait s'encadrer dans le seuil de sa porte son moribond guéri, alerte, et tout heureux d'apporter lui-même le premier des six acomptes promis. Il vécut encore trois ans, et ne cessa jusqu'à sa mort d'aider dans ses entreprises le serviteur de Dieu.

Une autre fois — c'était le 16 novembre 1866 — Don Bosco devait payer quatre mille francs, le soir même, aux entrepreneurs, et il n'avait pas le premier écu de cette somme.

Dès le matin, Don Rua, économe de la maison, et quelques coadjuteurs s'étaient mis en campagne. Dieu sait combien de rues ils avaient parcourues, que d'escaliers ils avaient montés ! et, à onze heures, ils rentraient apportant mille francs. C'était absolument tout ce qu'ils avaient pu trouver.

Comme ils se regardaient d'un air consterné et sans prononcer une parole, Don Bosco se mit à sourire :

« Allons ! Après dîner, j'irai chercher le reste. »

A une heure, il prend son chapeau et sort, espérant qu'il lui surviendra quelque ouverture de la Divine Providence.

Après plusieurs circuits faits au hasard, il se trouve devant la gare principale. Là, il s'arrête, ne sachant précisément où diriger ses pas. A ce moment, il est accosté par un domestique en livrée :

« Monsieur l'abbé, ne seriez-vous pas Don Bosco ?

— Oui, que puis-je pour vous ?

— Mon maître m'envoie vous prier de venir le voir tout de suite.

— Allons voir votre maître. Est-ce loin ?

— Non, il habite là au bout de la rue.

Et il lui montre un magnifique hôtel.

— Cet hôtel est à lui ?

— Certainement. Monsieur est immensément riche ; il pourrait bien faire quelque chose pour votre église. »

On arrive dans une très belle chambre. Un monsieur d'un certain âge était couché dans son lit : il témoigne une grande joie à la vue de Don Bosco.

« Mon révérend Père, j'ai grand besoin de vos prières ; vous devriez bien me mettre sur pied.

— Vous êtes malade depuis longtemps ?

— Il y a trois ans que je n'ai pas quitté ce lit de souffrance : je ne puis faire un mouvement, et les médecins ne donnent aucun espoir. Si j'obtenais le moindre soulagement, je ferais bien quelque offrande pour vos Œuvres.

— Cela tombe à merveille. Nous avons besoin, aujourd'hui même, de trois mille francs pour l'église de Notre-Dame Auxiliatrice.

— Trois mille francs ! Vous n'y pensez pas, mon Père. Si c'était quelques centaines de francs, on pourrait voir, mais trois mille !

— C'est trop ? fait Don Bosco, alors n'en parlons plus. »

Et s'asseyant, il se met, avec la plus grande tranquillité, à entamer une question politique.

« Mais, mon Père, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; et ma guérison ?

— Votre guérison ? Je vous indique un moyen, vous le repoussez.

— Mais aussi trois mille francs !

— Je n'insiste pas.

— Enfin, obtenez-moi un peu de répit à mes maux, et, pour sûr, je ne vous oublierai pas en fin d'année.

— A la fin de l'année ! Mais vous ne comprenez donc pas que nous avons besoin de cette somme ce soir même.

— Ce soir, ce soir ! Vous pensez bien qu'on n'a pas

trois mille francs chez soi. Il faut aller à la Banque, remplir des formalités.

— Et pourquoi n'iriez-vous pas à la Banque ?

— Vous plaisantez ; voilà trois ans que je ne suis pas descendu de mon lit ; cela est impossible.

— Rien n'est impossible à Dieu et à Marie Auxiliatrice. »

Et, ce disant, Don Bosco fait réunir dans la chambre toutes les personnes de la maison au nombre d'une trentaine. Il leur indique une prière au Saint-Sacrement et à Notre-Dame Auxiliatrice, qu'il dit avec eux. Cela fait, il ordonne qu'on apporte des vêtements au malade.

« Des vêtements ! Mais monsieur n'en a plus. Voilà trois ans qu'il ne s'est pas habillé ; nous ne savons pas où sont ses effets.

— Qu'on aille m'en acheter au plus près, s'écrie le malade avec impatience ; faites ce que vous dit le Père. »

Pendant cette scène, entre le médecin qui veut mettre obstacle à ce qu'il appelle une insigne folie.

Mais des vêtements ont été trouvés ; le malade les a revêtus, et il se promène à grands pas dans la chambre, à l'inexprimable stupéfaction des assistants.

Il commande qu'on attelle et, pendant ce temps-là, il veut se réconforter, et se fait servir un lunch, dont il use avec un appétit inconnu depuis longtemps.

Puis, tout ragaillardi, il descend l'escalier en refusant qu'on l'aide, et monte en voiture.

Quelques instants après, il apportait à Don Bosco trois mille francs.

« Je suis complètement guéri, ne cessait-il de répéter.

— Vous faites sortir vos écus de la Banque, lui dit Don Bosco, et Notre-Dame Auxiliatrice vous fait sortir du lit. »

C'est ainsi qu'à coups de miracles et à coups de fatigues, après maint arrêt et mainte reprise, le saint vit arriver le couronnement de son rêve.

Quand l'édifice fut achevé dans ses grandes lignes, et

qu'au-dessus du berceau miraculeux de son œuvre, il dressa ses formes majestueuses, une pensée de poète germa au cœur du bâtisseur. Vingt-quatre heures encore, et la coupole allait souder hermétiquement ses arcs. Quelques moellons à enclaver et le gros œuvre serait terminé. Alors Don Bosco voulut que cette dernière pierre, qui couronnerait le temple, y fût scellée par une main d'enfant. En présence d'une multitude de fidèles, d'amis, de jeunes gens conviés à la cérémonie, on vit, ce soir-là de septembre, l'homme de Dieu gravir, lentement, et avec précaution, la série d'échelles métalliques qui menaient au faîte de l'édifice. Devant lui grimpait le petit Emmanuel Fassati, fils du marquis Fassati et de la comtesse de Maistre, grands bienfaiteurs du sanctuaire. D'en bas, la foule, attendrie, suivait cette ascension du prêtre et de l'enfant. Et quand tous deux se penchèrent sur l'immense coupole, pour la clore définitivement en y glissant la dernière pierre, une immense acclamation monta du peuple vers ce groupe symbolique qui paraissait incarner la foi, l'espérance et la charité.

***

Cette scène se déroulait à l'automne de 1866. Il fallut encore près de deux ans pour mener à terme les travaux intérieurs de maçonnerie et de décoration, et pour meubler le sanctuaire. Enfin l'aube du jour tant attendu se leva. Le 9 juin 1868, Mgr *Riccardi di Netro*, archevêque de Turin, procédait à la consécration du temple dédié à la Vierge Auxiliatrice. Quand vers dix heures du matin, la dédicace achevée à portes closes, l'église s'ouvrit au peuple chrétien, il y eut une ruée de la foule. En quelques minutes, les coins les plus reculés du temple furent occupés, et ce fut devant une multitude pressée et recueillie que le Pontife célébra la première Messe. Celle du saint suivit. Elle ne fut qu'un hymne d'actions de grâces à la Vierge puissante et bonne, dont l'aide de toutes les minutes avait permis d'ériger en cinq ans ce magnifique sanctuaire.

L'histoire de 'art a cette page poignante : Michel-Ange s'endormant à la terre avant d'avoir vu se dresser sous le ciel de Rome cette coupole merveilleuse, poème de proportion et d'harmonie, qui devait couronner Saint-Pierre. Dans ses cartons il pouvait en retrouver le dessin ; devant ses yeux clos son imagination pouvait en évoquer la masse grandiose : mais son regard humain ne la découvrirait pas sur terre. Suprême douleur !

Elle fut épargnée au grand éducateur. Pendant plus de vingt ans Don Bosco vit d'un regard qui n'était pas de chair, se dresser au-dessus de la prairie où s'ébattaient ses enfants le temple grandiose surmonté d'une coupole, qu'il devait élever à la Vierge Marie. Il était là, impalpable, léger, sur ces mille deux cents mètres carrés que piétinait son peuple de marmots. Que de fois, en rêve, il l'avait aperçu, tel que demain il surgirait ! Même par moments la vision était si forte, qu'il s'imaginait n'être pas seul à la posséder sur sa rétine.

« Petits, petits, disait-il, là-haut, tout là-haut, voyez-vous la statue de la Vierge, nimbée de lumières ? »

Et son doigt désignait un point mystérieux de l'espace où son œil la découvrait réellement.

Et les enfants le regardaient et se regardaient, étonnés et inquiets.

Mais quand, ce 9 juin, la consécration du Pontife eut ouvert le temple aux fidèles, l'étonnement et l'inquiétude de ces enfants devenus des hommes se changèrent en vénération. Ils s'expliquaient maintenant et ils admiraient.

Toutes les fenêtres de l'Oratoire ce soir-là étaient éclairées *a giorno*, la cour retentissait de musique et de chants, une multitude d'enfants s'y pressait, accourus des deux maisons salésiennes voisines, *Lanzo* et *Mirabello*, le souffle tiède d'une douce soirée de printemps passait sur cette jeunesse — et là-haut, au point de l'espace indiqué par Don Bosco, nimbée de lumières multicolores, la Vierge Auxiliatrice trônait sur sa coupole. « Don Bosco, vous rappelez-vous, dit un ancien. Voilà vingt ans que vous nous la montriez

déjà du doigt. — C'est vrai, dit Don Bosco, c'est vrai ! Ce que je voyais alors, vous le contemplez maintenant. Sainte Madone, comme vous nous aimez ! » (1)

***

Cette année 1868 n'était pas achevée que déjà le saint songeait à transporter sur un autre point de la ville son activité de bâtisseur. En 1847, nous l'avons vu, devant l'accroissement excessif de son peuple de patronnés, il avait essaimé et ouvert, à deux pas de la grande gare de Turin, *Porta Nuova*, une seconde œuvre de jeunesse, le Patronage Saint-Louis-de-Gonzague, où l'abbé Borel, l'abbé Murialdo et plus tard Don Rua avaient pris la responsabilité de toute la jeunesse de ce côté sud de la ville. Ce faubourg n'était guère plus peuplé alors que le Valdocco quand Don Bosco s'y installa. C'était le quartier général de toutes les lavandières de Turin. Le fleuve était tout proche, avec ses eaux basses et ses petites plages à sec ; et les terrains vagues abondaient pour faire sécher le linge étendu. La marmaille y grouillait aussi, attirée par ces étendues désertes rarement traversées par la police. Position vraiment stratégique : terrain et clients semblaient attendre l'œuvre de jeunesse que Don Bosco y ouvrit le 8 décembre de cette année.

Mais il ne fut pas le seul à comprendre l'avenir du quartier. Les Vaudois y installèrent, peu de temps après lui, leur principal centre de rayonnement. En bordure de cette *Avenue des Platanes* — aujourd'hui *Corso Vittorio Emanuele* — si charmante et si salubre, où comme par enchantement s'élevaient d'année en année maisons de rapport et villas de plaisance, ils érigèrent un temple

(1) Cette église N.-D.-Auxiliatrice a été, depuis sa consécration, honorée de la bienveillance toute spéciale, des Pontifes romains. La Vierge miraculeuse qui domine le chœur était, en leur nom, solennellement couronnée, le 17 mai 1903 ; et plus tard, le 13 juillet 1911, le sanctuaire était érigé en basilique mineure. Depuis que la châsse du saint qui la construisit y repose, les foules y accourent et les pèlerinages s'y arrêtent en tel nombre qu'on doit en doubler la superficie. L'année 1938 verra l'achèvement des travaux qui feront de ce sanctuaire l'un des plus beaux de l'Italie du Nord.

imposant et, dans son voisinage, ils ouvrirent des écoles et un fourneau économique. Le péril était sérieux ; il fallait y parer au plus tôt. C'est pourquoi, dès 1868, à peine terminé le gros œuvre de Notre-Dame Auxiliatrice, Don Bosco songe à élever le clocher catholique tout proche de la façade vaudoise.

Mais un obstacle se dressait : l'achat même des terrains, dont la plupart étaient détenus par les Vaudois. Flairant le projet, ceux-ci cherchaient à le paralyser de mille façons. Il fallut huit ans, pas moins, pour venir à bout de cette résistance. Il y avait surtout, dans ce coin convoité par Don Bosco, quatre cents mètres carrés que l'on n'arrivait pas à saisir. Privée de cette langue de terre, l'église devait réduire considérablement ses dimensions, et se placer de biais avec l'avenue. Le coup d'œil eût été désastreux. Le vaudois qui possédait le morceau, soupçonnant le rôle qu'il devait jouer dans le plan général, ne consentait à le vendre qu'au prix de cent trente mille francs, six fois au moins sa valeur.

Après plusieurs années de démarches et de pourparlers on était aussi avancé qu'au premier jour ; on se heurtait à une mauvaise volonté manifeste. Il fallut recourir au Ministère des Travaux publics et au Conseil d'État pour faire déclarer d'utilité publique l'érection de l'église, et exproprier de force le possesseur du terrain. Mais le dossier qui portait cette requête trop justifiée trouva en haut lieu une complicité puissante, qui le fit sommeiller encore plusieurs années dans les cartons de l'Administration. On réussit enfin, vers 1875, à le réveiller, et le 6 février 1876, un décret royal déclarait d'utilité publique la construction du temple projeté.

Notre vaudois, comprenant que la partie allait être définitivement perdue, fit hâtivement transporter sur son terrain une montagne de pierres et demanda six mois pour déblayer. L'obstruction menaçait de reprendre sous une autre forme. Le saint intenta alors une vigoureuse action judiciaire contre ce méchant homme qui,

après expertise, fut enfin condamné à céder ce morceau de terre nettoyé par ses soins, pour la modeste somme de vingt-trois mille francs. Le dernier obstacle était levé et l'entreprise pouvait se lancer.

Les travaux de terrassement ne traînèrent pas, et le 14 août 1878, le vicaire général de l'archidiocèse bénissait la pierre angulaire de l'édifice. C'était une église de style romano-lombard, qui allait mesurer soixante mètres de long sur vingt-deux de large et serait capable de contenir environ trois mille fidèles. Grâce à la générosité de tous ses bienfaiteurs, sollicités par les appels réitérés du *Bulletin Salésien*, le saint put pousser activement la construction ; quatre ans suffirent pour la mener à terme. Il est vrai que la bénédiction de Pie IX était sur elle. Peu de mois avant sa mort le saint pontife avait agréé et encouragé le projet : « Allez de l'avant, avait-il dit à Don Bosco, la bénédiction de Dieu ne vous manquera pas. » Et cette approbation, il l'avait soulignée d'une généreuse offrande de deux mille francs.

Selon les devis, le saint calculait que l'église lui coûterait environ un demi million ; mais les dépenses dépassèrent le million, largement. Don Bosco les affronta d'un cœur résolu, car il voyait déjà ce temple contrecarrer la propagande religieuse de l'édifice voisin, répandre à flots la vérité catholique et la grâce dans les âmes des fidèles groupés à son ombre.

Cette église érigée au prix de tant de fatigues, il la dédia à l'apôtre saint Jean, patron de celui qui, avant de prendre le nom de Pie IX, s'était appelé le cardinal Jean Mastaï Ferretti. A l'entrée du sanctuaire, il dressa une statue monumentale du grand pape, en marbre blanc de Carrare, œuvre du sculpeur milanais Gonfalonièri. Depuis quatre ans il était passé à Dieu, le doux pontife, mais Don Bosco avait la mémoire du cœur : cette église superbe, l'une des plus belles de Turin, que le 24 octobre 1882 la consécration de l'archevêque *Gastaldi* livrait au culte, était l'ex-voto de sa gratitude envers le grand vieillard qui n'avait cessé,

au cours d'un pontificat de plus de trente ans, de le combler de bienfaits, lui et ses fils.

***

Cette grosse entreprise s'achevait à peine que le successeur de Pie IX, le grand Léon XIII, avait déjà imposé aux épaules lassées du pauvre bâtisseur un poids que l'on pouvait juger excessif.

A Rome, en 1878, quelques mois avant la mort de Pie IX, un comité de catholiques s'était formé pour élever sur l'Esquilin, une église au Sacré-Cœur. La Ville Éternelle n'avait pas encore de temple consacré à cette dévotion, et le vieux Pape avait non seulement béni le projet, mais acheté, de ses propres deniers, le lieu où devait s'ériger le sanctuaire. L'idée était on ne peut plus heureuse et opportune, car toute une ville était en voie de construction dans ce quartier avoisinant la gare principale. Très peu de Romains, mais beaucoup de Piémontais, de Ligures, de Vénitiens, de Lombards y campaient, attirés par les travaux d'agrandissement de Rome. Population très mêlée :

Il y a de bons catholiques parmi ces braves gens, écrivait un salésien qui avait minutieusement étudié le milieu, mais aussi pas mal d'indifférents et assez de racaille ; on y compte des protestants en assez grand nombre et... des Turcs fanatiques.

On le voit, c'était un troupeau intéressant, sans pasteur, hélas ! et sans bergerie. Entre Sainte-Marie-Majeure et Saint-Laurent-Hors-les-Murs aucun clocher catholique ; mais en revanche pas mal de petites chapelles protestantes.

L'endroit était donc bien choisi pour y construire un temple dédié au Sacré-Cœur. Pie IX mort, Léon XIII, qui comme archevêque de Pérouse avait été le premier des évêques d'Italie à consacrer son diocèse au Sacré-Cœur, reprit le projet, et chargea son Vicaire pour Rome, le cardinal Monaco La Valletta, de le pousser hardiment. Le bon cardinal fit tout ce qu'il put ; il adressa à l'épiscopat catholique du monde entier une circulaire le priant de

l'aider financièrement à mener à terme cette construction, en mémoire de l'immortelle figure du grand Pape défunt. Des offrandes affluèrent d'un peu partout, et l'on put terminer a peu près les fondations pour le 17 août 1879, date de la pose de la pierre fondamentale. Hélas, à quelque temps de là, l'entreprise s'arrêtait, faute de moyens. Ces fondations, qui avaient dû descendre à dix-huit mètres pour ne pas reposer sur des galeries d'anciennes mines de kaolin, avaient épuisé les disponibilités, et les fonds n'arrivaient plus. Que faire ? Léon XIII, préoccupé de cette situation, en causait un jour dans un cercle de cardinaux, après un Consistoire, et se montrait préoccupé :

« Quel dommage, disait-il, qu'on ne puisse aller de l'avant ! La gloire de Dieu, l'honneur du Saint-Siège et le bien spirituel de tant d'âmes abandonnées sont engagés dans l'entreprise ; je ne vois vraiment pas comment sortir de cet embarras.

— J'aurais bien un moyen à vous suggérer, très Saint-Père, dit alors le cardinal Alimonda.

— Et lequel ?

— Confiez l'entreprise à Don Bosco : il en viendra à bout.

— Acceptera-t-il ?

— Je le connais ; un désir de Votre Sainteté sera pour lui un ordre. »

Le Pape ne perdit pas de temps. Le saint était alors de passage à Rome, amené dans la Ville Éternelle pour entretenir Léon XIII des projets que formaient et des difficultés que rencontraient en Patagonie ses premiers missionnaires. Une audience lui fut accordée le 5 avril 1880, au cours de laquelle il se vit confier cette noble, mais si lourde entreprise.

De retour à Turin il réunit son Conseil pour recueillir son avis sur le projet. La discussion fut longue. Les six conseillers de Don Bosco redoutaient de voir leur Père si fatigué, et déjà accablé d'infirmités, assumer à son âge un tel fardeau. Cette troisième construction, pensaient-ils,

abrégera sa vie, d'autant plus que l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, bien loin d'être entièrement payée, grève redoutablement les finances de la Société. A la minute de scrutin, qui fut secret, il y eut six non et un oui. Ce vote ne surprit pas Don Bosco :

Vous avez voté, dit-il à ses fils, comme le conseillait la prudence humaine, et c'est parfait. Mais croyez-moi, si maintenant, au lieu de voter contre, vous votez pour, je puis vous assurer que le Cœur de Jésus à qui ce temple sera dédié, nous enverra des ressources, payera nos dettes et par-dessus le marché nous fera un joli cadeau.

Le ton inspiré avec lequel il proférait ces affirmations convainquit le Conseil : au second scrutin il y eut autant de « oui » que de votants. Bien plus, on décida de proposer au Saint-Père une modification des plans. D'une part le futur édifice apparaissait un peu chétif, et d'autre part Don Bosco et son Conseil souhaitaient de voir s'ériger à côté du sanctuaire un vaste internat pour la jeunesse de Rome pauvre et abandonnée. Le dessein fut agréé du Pape, et le saint, pour le réaliser, acheta, au voisinage des fondations, cinq mille cinq cents mètres carrés de terrain nouveau.

Puis on se lança dans les échafaudages. Pour recueillir les fonds nécessaires à la construction — environ soixante-quinze mille francs par mois — Don Bosco commença par rédiger une circulaire à l'adresse de l'épiscopat du monde entier, et de tous les directeurs de feuilles catholiques, expliquant l'origine, la nature et le but de l'entreprise. Il intéressa aussi le patriciat romain, que l'on vit souscrire pour les douze colonnes de granit qui allaient soutenir l'édifice. Une loterie monstre, qui avait pu recueillir huit mille lots, vint apporter son contingent d'espèces sonnantes. Sur l'initiative du comte Balbo, de Turin, l'Italie catholique, sollicitée par un appel du Cardinal-Archevêque de Turin, se cotisa pour offrir au Saint-Père le montant des dépenses de la façade. Léon XIII lui-même qui, en confiant ce souci à Don Bosco, lui avait laissé

entendre qu'il pourrait bien peu pour l'aider, vint à son secours quelquefois.

« Eh bien, les travaux avancent ? », demandait-il, le 23 avril 1881 au saint, au cours d'une audience.

— Mais oui, Saint-Père. Nous avons plus de cent cinquante maçons sur le chantier. La charité des fidèles encourage notre effort ; mais j'avoue que l'entreprise commence à peser lourd sur mes vieilles épaules.

— Alors, acceptez ceci, Don Bosco, lui dit Léon XIII en lui tendant un rouleau de cinq mille francs, reçu quelques instants plus tôt. Je l'ai eu de la main droite, je vous le passe de la gauche, et je souhaite que l'on imite un peu mon exemple pour cette Œuvre qui me tient tant à cœur. »

On le fit certes, mais non dans les proportions qu'exigeait l'importance de l'entreprise. Plus d'une fois, il fallut arrêter les travaux, pour attendre les fonds. En acceptant cette charge le saint avait espéré achever en quatre ans le temple grandiose ; hélas, en 1883, on avait tout juste couvert l'édifice. Don Bosco s'inquiétait, et ne savait plus à quelles portes aller frapper. Mais un jour son parti fut pris ; il irait solliciter la charité française. C'était voir juste et deviner que pour cette dévotion, née sur son sol, la France se montrerait généreuse.

Dès ses premières démarches il trouva des largesses inespérées. L'un de ses bienfaiteurs, le comte Colle, de Toulon, ouvrit pour lui son coffre-fort et l'y laissa, pour ainsi dire, puiser à pleines mains. Puis Don Bosco monta à Paris, et là, ce fut par dizaines de milliers de francs qu'on l'aida à solder les factures de Rome. Au cours de ce voyage il eut sur la France un mot admirable, jailli tout droit de son cœur reconnaissant. L'un de ses religieux, le P. Bellamy, conversait avec lui, manifestant sa crainte de voir avorter son espérance.

« Vous allez arriver bien mal, lui disait-il. On quête en ce moment pour Montmartre, dont les fondations engloutissent, on peut le dire, des millions ; on quête pour la construction rapide de ces écoles catholiques qu'une loi

néfaste vient de nous contraindre à mettre debout ; pouvez-vous penser que les bourses s'ouvriront encore pour ce temple de Rome ?

— Ah ! comme vous connaissez mal votre pays ! répliqua le saint. La France, la grande France a de l'or pour tous les besoins ; elle donne sans trêve ni fatigue. On a beau faire, malgré les tempêtes et les épreuves, elle demeure pour ceux qui la connaissent bien — et Don Bosco est de ceux-là — la généreuse France. »

Quand, de temps à autre, ses fils de Rome ou l'architecte lui-même l'interrogeaient sur tel détail du plan, ou telle modification des projets primitifs, il terminait toujours sa réponse par cette directive : « Et puis que ce temple soit digne du Sacré-Cœur et digne de Rome ! »

Il le fut. Long de soixante mètres, large de trente, en style renaissance, il avait pris la forme des grandes basiliques romaines à trois nefs. Le portail principal et les deux portes de côté s'encadrent dans un montant en marbre de Carrare, d'une ciselure rare. En dedans, douze colonnes, à chapiteaux corinthiens, d'un seul jet, en granit bleu, fixent les grandes lignes du sanctuaire ; plus de cent cinquante fresques en égaient les murs ; et six autels latéraux, tous en marbres précieux, ainsi qu'un baptistère, peut-être le plus beau de Rome après ceux des grandes Basiliques, décorent religieusement le pourtour du temple. Enfin, à l'entrée du sanctuaire, sur le côté droit, une majestueuse statue, reproduction exacte de celle de Saint-Jean-l'Évangéliste à Turin, dresse, dans un marbre pur de Paros, la paternelle figure de Pie IX. Sa main droite trace le geste de la bénédiction, tandis que sa gauche présente le Bref d'approbation de la Congrégation Salésienne. Sur le socle on lit :

*PIO IX P.M.*
*Alteri Salesianorum parenti*
*Filii posuerunt.*

*A PIE IX, Pontife souverain*
*Second père des Salésiens*
*Ses fils reconnaissants.*

Aucun titre n'était plus mérité, aucune gratitude ne fut plus sincère.

Ce fut le 14 mai 1887 qu'eut lieu la consécration du temple, par le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté. Don Bosco était impatient de voir se lever l'aube de ce jour, car son pauvre corps, travaillé par un mal implacable, sentait la vie s'écouler lentement. « Si vous voulez que j'assiste à la cérémonie, répétait-il souvent, faites-la avant fin mai ; après ce sera trop tard. »

Pour rehausser l'éclat de la fête, la *Schola Cantorum* de l'Oratoire de Turin était descendue à Rome, au complet ; et ce fut vraiment une cérémonie grandiose que cette consécration qui ouvrait au peuple chrétien, dans un quartier appelé à compter bientôt vingt mille âmes, un temple « digne de Rome et digne du Sacré-Cœur ». Plus d'une fois, au cours du rite sacré, on vit le saint pleurer d'émotion. Larmes de gratitude du bon serviteur remerciant son Maître de l'avoir choisi pour élever à sa gloire, à la gloire de sa Mère, et à la gloire du disciple bien-aimé, en un quart de siècle, ces trois sanctuaires illustres, où les âmes des petits et des humbles iraient s'abreuver à la source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle !

## CHAPITRE X

### LE VOYANT.

*La lumière de Dieu au service d'une mission providentielle. — Le regard de Don Bosco.*
*Il découvre l'avenir de ses fils, de ses amis, de ses interlocuteurs : quelques exemples.*
*Il révèle le terme de leur vie à plusieurs de ses enfants.*
*La prescience de la mort de ses élèves : des exemples.*
*Phénomènes de vue à distance : des exemples.*
*Un cas certain de bilocation.*
*La lecture des consciences : plusieurs exemples.*
*Au tribunal de la Pénitence le saint lisait souvent dans les cœurs comme en un livre ouvert.*
*La voix des songes. — Don Cafasso exhorte le saint à croire à ces révélations nocturnes et à les raconter. — Plusieurs exemples.*

Au cours de tous les chapitres précédents, nous n'avon fait que de discrètes allusions au commerce presque continu que, depuis l'âge de dix ans et sous diverses formes, le saint entretenait avec le monde surnaturel, de qui i recevait, pour ainsi dire, toutes les directives de sa pensée et de son action. Il serait peut-être temps, au cœur de ce livre, de livrer à nos lecteurs la clef de cette existence, en montrant que l'humble prêtre était bien l'envoyé de Dieu pour une mission spéciale, une tâche définie, puisque le Ciel mettait à sa disposition et sa lumière et sa force. L'avenir avait peu de secrets pour lui, et le monde physique à la prière de ce saint, déviait de sa marche coutumière c'était un *voyant* et un *thaumaturge.*

Quand on pose à ceux qui l'ont connu en pleine possession de ses moyens, sur la cinquantaine, la question : « Quelle

impression vous laissait-il ? », la réponse est unanime « Un bon visage de prêtre, simple, très simple, un sourire affable, un front intelligent ; mais ce qui frappait en lui plus que tout, c'était le regard. Oh ! les yeux ! Ils semblaient vous percer. Une vrille taraudant les cœurs, voilà l'image qui rend cette sensation. » Expression claire d'une réalité déconcertante. Du saint Curé d'Ars, on a dit : « Cet homme n'avait pas les yeux faits comme les autres. » De Don Bosco, il faut dire : « Cet homme avait un regard qui pénétrait dans l'inaccessible. » Ce qui demeure caché au reste des hommes, il le voyait. Le mystère des cœurs, les secrets des consciences, les pensées les plus intimes ; et aussi l'avenir des créatures et le terme de leur vie ; et encore des pages entières d'histoire, la marche des événements de demain, d'après-demain et de bien plus tard, il lisait tout cela, avec une lucidité merveilleuse, une clairvoyance rare.

D'explication naturelle de ces faits, dûment constatés et déposés sous la foi du serment, il n'y én a pas d'acceptable ; ils sont trop d'abord, et surtout ils dépassent manifestement le pouvoir commun des mortels. Ce coup d'œil sur les hommes, les choses et les événements était de Dieu qui accréditait ainsi la mission de son serviteur.



Que de fois, par exemple, il lui advint de découvrir à tel de ses enfants, ou de ses amis, ou même à des inconnus leur *avenir* sur terre.

La Congrégation Salésienne était déjà fondée. Un de ses membres, excellent sujet, était tourmenté par la pensée que Dieu le voulait dans un Ordre religieux plus ancien. Il vint, en conséquence, trouver Don Bosco, et lui exposa sa tentation, mais à la manière de ceux qui sont résolus à n'écouter aucun conseil.

Don Bosco en jugea bien vite ainsi, et il coupa court à un entretien inutile, par ces simples mots : « Va, puisque tu le veux. Mais si tu n'es pas fou, tu le deviendras. »

Le pauvre garçon, tout à son projet, ne fit pas grande attention à cet avertissement, et partit pour le noviciat de l'Ordre religieux choisi par lui.

Il était profès depuis douze ans, quand ses supérieurs durent lui rendre sa liberté, pour que sa pauvre tête pût reprendre son équilibre ; il était fou, mais pas à lier. Le bon Dieu, après avoir ainsi donné raison à Don Bosco, guérit l'imprudent qui, dans le clergé séculier, se montra un prêtre plein de zèle.

Une autre fois, Don Bosco présidait, à *Sant'Ignazio* une retraite suivie par beaucoup de messieurs de Turin. On était à l'église pour la prière du soir ; Don Bosco la récitait à haute voix, avec cet accent de piété qu'on ne pouvait plus oublier, lorsqu'on l'avait entendu une seule fois. Il commençait le deuxième verset du *De profundis* quand, tout à coup, il s'arrête immobile et comme saisi, en même temps que son regard semble suivre quelque chose qui parcourt l'église, dans le sens de sa longueur.

Au bout d'une minute environ, il pousse un soupir, baisse de nouveau les yeux, et cherche à reprendre sa prière. Il ne réussit qu'à balbutier, embrouillant tout, mêlant l'italien au latin. Enfin, il y renonce et coupe court par un signe de croix résolu.

Le lendemain, ses jeunes clercs l'entourent, et le plaisantent doucement : Don Bosco qui ne sait plus sa prière !

Comme l'un d'eux, plus avisé, finit par demander la cause de cette distraction, Don Bosco répondit : « Au moment où je disais *Si iniquitates*, j'ai vu deux flammes partir de l'autel. Sur l'une d'elles, j'ai lu le mot *Hérésie*, sur l'autre, *Mort;* et comme elles se dirigeaient vers le fond de l'église, je les suivais du regard, avec une anxiété facile à comprendre.

« Elles se sont posées sur la tête de deux personnes, que j'ai parfaitement reconnues à la lumière de ces flammes. »

Peu de temps après un grand négociant de Turin, véritable notabilité catholique, passait au protestantisme avec

un éclat scandaleux ; et un peu plus tard mourait un second retraitant de Sant'Ignazio.

Un jour de 1855, en fin de repas, Don Bosco entouré d'un groupe de surveillants, les abbés Rua, Francésia, Cagliéro, Truchi, Anfossi, jeta tout d'un coup dans la conversation cette prophétie : « L'un d'entre vous sera un jour évêque. Ce ne sera pas le seul qui sortira de l'Oratoire ; mais les autres ne sont pas ici. » De fait, le 7 décembre 1884, l'abbé Cagliéro, chef de la première expédition de missionnaires salésiens, était consacré évêque de Magida. Il devait mourir cardinal de la Sainte Église.

Lors de son passage en France, en 1883, et plus particulièrement pendant le très bref séjour qu'il fit à Amiens, le saint rencontra une jeune fille, qui l'entretint de sa vocation à l'état religieux. « Mon enfant, lui répondit-il, après l'avoir longuement écoutée, je vois que vous possédez l'esprit de prudence. Gardez-le précieusement, et que Dieu veille sur vous ! Vous attendrez longtemps encore avant de pouvoir réaliser vos desseins, mais enfin vous entrerez dans une Congrégation fondée l'année même de votre naissance. » De fait, douze ans après, cette jeune fille entrait chez les Petites Sœurs de l'Assomption, fondées en 1864, année de sa naissance. Jamais Don Bosco n'avait vu cette enfant ; il ignorait tout d'elle, et son âge, et les difficultés qui allaient la retenir si longtemps dans le monde.

Comme il ignorait aussi la qualité de ce jeune homme qui, un matin d'octobre 1882, exactement le 29, se trouvait en prières au pied de la table de communion de la chapelle Saint-Pierre, où il célébrait la messe. Le Sacrifice terminé, Don Bosco, calice en mains, descendait les degrés de l'autel pour retourner à la sacristie, quand il vit une flammèche partir de l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice et venir se poser au-dessus de la tête de l'inconnu. Interdit, le saint s'arrêta un instant pour s'assurer que son regard ne le

trompait pas, puis il rentra à la sacristie. Une demi-heure plus tard, dans la cour, l'homme de Dieu devisait avec un groupe d'enfants, quand, à deux pas de lui, il aperçut le jeune homme de la vision. « Oh ! », s'exclama Don Bosco, d'un ton de surprise. Et se détachant du groupe, il appela en français l'étranger par son nom et, toujours en français, continua de discourir avec lui, l'entraînant vers sa chambre. Que se dirent-ils ? Nous l'ignorons, mais Mgr Malan, évêque salésien de Pétrolina au Brésil, apôtre des tribus indiennes au cœur de l'État du Matto-Grosso, aurait pu le raconter, car ce fut lui que, ce matin d'automne, le saint détacha du monde et fit entrer dans les rangs de l'armée salésienne, à la suite de ce phénomène étrange renouvelé de la première Pentecôte.

De l'avenir de ses interlocuteurs Don Bosco révélait aussi parfois le *terme*.

A un de ses fils, le coadjuteur Nasi, qui fut avec le P. Bologne l'un des fondateurs de la Maison salésienne de Marseille, il dit un matin de février 1882, pendant que ce bon religieux achevait de le raser : « Tu attends peut-être un pourboire : je vais te le donner, mais de toute autre espèce que tu t'imagines. Écoute bien : Continue de seconder de toutes tes forces Don Bologne. Tu le suivras un peu partout, à travers la France, où il dirigera plusieurs maisons. Ce n'est pourtant pas en France qu'il achèvera sa vie, mais à Turin. Quand tu apprendras sa mort, prépare-toi, la tienne est proche. »

Le P. Bologne mourait en effet d'apoplexie à Turin, le 4 janvier 1907 ; et à six mois de là, le 25 septembre, le bon Nasi, qui se tenait prêt, terminait ses jours de la même façon.

Avec Don Rua, le saint fut moins précis. Tout de même, dès 1853, Don Rua, alors âgé de seize ans, était sûr de vivre encore un demi-siècle. A l'occasion des fêtes qui se donnèrent à Turin en l'honneur du miracle du Saint-

Sacrement (1), Don Bosco avait composé une brochure de propagande, que le public s'était arrachée. Voyant le succès de l'ouvrage, le saint dit à son jeune secrétaire : « En 1903, lors des fêtes qui auront lieu pour célébrer le neuvième cinquantenaire, tu feras réimprimer ce travail. Moi, je n'y serai plus ; mais toi tu y seras.

— Oh ! Don Bosco, repartit le jeune homme, voilà qui est bientôt dit, mais la mort peut d'ici là me jouer quelque vilain tour.

— La mort ne te jouera aucun vilain tour, je te le garantis ; pense alors à publier de nouveau ma brochure. »

Don Rua, à quinze ans de là, semblait bien avoir oublié la prophétie quand, au lendemain des fêtes données pour la consécration de l'église de Marie-Auxiliatrice, il tomba épuisé de fatigue, tué par le surmenage. En vingt-quatre heures une péritonite foudroyante se déclara. Et Don Bosco était absent. A peine de retour, et sur le seuil même de sa maison, on lui annonça la fâcheuse nouvelle. Elle ne parut l'émouvoir en rien. C'était la veille de la récollection mensuelle de tout son petit monde ; au lieu de se diriger vers l'infirmerie, il alla droit à la sacristie confesser les enfants qui l'attendaient. Il en sortit très tard. A ce moment on insista de nouveau pour qu'il se rendît au chevet du malade, dont l'état empirait d'heure en heure. Don Bosco sourit avec bonté et se dirigea vers le réfectoire pour consommer son souper tardif ; après quoi il monta dans sa chambre déposer les papiers qu'il rapportait de voyage, et seulement alors parut songer à Don Rua. Dès que le malade l'aperçut à son chevet :

« Oh! Don Bosco, lui dit-il, si ma dernière heure est venue, n'ayez pas peur de me le dire, je suis prêt à tout.

— Cher Don Rua, réplique le saint, je ne veux pas, tu

(1) Ce miracle eucharistique est bien connu. Il remonte à 1453. Des voleurs avaient dérobé à l'église d'Exilles, en Haut-Piémont, un ciboire-ostensoir. En traversant Turin, leur mule, à deux pas de l'Hôtel de Ville, refusa d'aller plus loin, et l'Hostie, se détachant du vase sacré, s'éleva dans les airs, où elle demeura plusieurs heures. Au soir de ce jour, sur la prière d'une multitude accourue, elle vint se poser sur une patène que lui tendait l'Évêque. A l'endroit précis du miracle s'élève une des plus riches églises de Turin, dite église du Miracle du Saint-Sacrement.

entends bien, je ne veux pas que tu meures. Tu as trop à faire encore.»

Et il le bénit.

Le matin suivant, après sa messe, il était de nouveau près de son fils, le consolait, l'amusait aussi de quelques traits d'esprit. Le médecin traitant, qui suivait avec anxiété la marche de la péritonite, avait perdu presque tout espoir et le disait au saint.

« C'est peut-être encore plus grave que vous ne dites, docteur, répliqua Don Bosco, mais Don Rua doit guérir : il a trop à faire à côté de moi. » Et découvrant sur la table l'aumônière renfermant les Saintes Huiles : « Qu'est ceci ? interrogea-t-il.

— Mais Don Bosco, c'est l'Huile Sainte pour l'Extrême-Onction.

— L'Extrême-Onction ? Pour qui ?

— Mais pour Don Rua ?

— Quel est le brave garçon qui a pensé à cela ?

— C'est moi, Don Bosco, confessa en s'avançant l'abbé Savio. Si vous aviez vu Don Rua hier soir, c'était à faire pitié ; le médecin lui-même....

— Ah ! gens de peu de foi ! interrompit le serviteur de Dieu. Écoute bien, Don Rua, dit-il alors d'un ton facétieux au malade, écoute bien ; même si on te jetait tel quel par la fenêtre, je t'assure que tu ne mourrais pas. »

De fait, il vécut encore quarante-deux ans et, fidèle à la parole donnée, fit, en 1903, réimprimer la brochure de son père.

C'est une histoire assez semblable à la précédente dont l'un des premiers enfants du saint, l'abbé Provéra, fut le héros, en 1862. Cette année-là il contracta une pleurésie violente.

Un matin qu'il était au plus mal, on l'administra, et Don Bosco, après sa messe, alla le visiter.

« Eh bien ! François, cela te fait peine de quitter ce pauvre monde ; veux-tu encore rester avec nous ou partir ?

— Hé ! mon Père, je ne sais pas trop, répondit François, donnez-moi jusqu'à ce soir pour réfléchir. »

Peu après, il se dit en lui-même : « Je suis bien sot de n'avoir pas répondu que je voulais aller au paradis. Il faut que Don Bosco me le promette, et ainsi je suis sûr de mon affaire. »

Le soir, Don Bosco revint : « Mon Père, s'empressa de dire le clerc, je suis décidé ; je préfère partir, si vous me promettez que j'irai au paradis.

— Il n'est plus temps, mon pauvre François, lui répliqua Don Bosco ; tu guériras et tu vivras encore quelque temps ; mais prépare-toi à souffrir beaucoup. »

En effet, le malade guérit ; mais il lui survint plusieurs plaies aux jambes, et il eut à endurer de longues souf frances.

Cependant il devint prêtre et rendit d'innombrables services. Mais ses jambes ne guérirent jamais, et il souffrit jusqu'à sa mort, qui arriva douze ans après, en 1874.

***

Si impressionnantes que soient ces intuitions prophetiques concernant l'avenir des personnes, elles n'étaient pourtant rien comparées à la *prescience* qu'avait le saint *de la mort* de ses fils. La richesse de ce second groupe de phénomènes embarrasse vraiment notre plume ; choisissons donc les cas les plus dramatiques.

Le 25 janvier 1859, au petit mot du soir après les prières, Don Bosco termina son exhortation par ces paroles : « Tenons-nous tous prêts à mourir, car avant que ne passe un mois l'un d'entre nous paraîtra devant Dieu. Sera-ce moi ? Sera-ce vous ? Veillons et prions. » L'un des petits latinistes qui l'écoutaient, un nommé Bérardi, lui dit avant d'aller dormir : « C'est pour moi, n'est-ce pas, que vous avez parlé ? » Don Bosco ne répondit pas à la question. Quinze jours se passent et personne n'était tombé malade, quand, au soir du 7 février, en classe, Bérardi, tourné vers

son compagnon de banc, lui dit : « Tiens, regarde donc ce vilain bouton qui me pousse à la lèvre. Qui sait s'il n'est pas dangereux ? J'ai toujours en tête la prédiction de Don Bosco ; il pourrait bien se faire que ce fût moi qu'elle désignât ? » Après la récréation du goûter il rentre à l'étude, et de nouveau à son voisin, le petit Paul Albéra, il dit : « Regarde comme il enfle, ce bouton ; c'est drôle. » La nuit suivante, l'enfant est pris de fièvre, et au matin il ne peut se lever. « Ce ne sera rien », dit-il à l'infirmier qui lui apportait un bouillon. Mais Don Bosco ne partagea pas cet avis ; il fit venir tout de suite le médecin, qui diagnostiqua un empoisonnement général du sang dû à la piqûre d'une mouche charbonneuse, et exigea le transfert immédiat à l'hôpital, où le lendemain le pauvre petit mourait. Seize jours s'étaient écoulés entre la prophétie et sa réalisation imprévue.

En février 1862, l'abbé Cagliéro et un autre clerc croisaient dans l'escalier Don Bosco, à qui ils allaient annoncer la mort d'un élève de l'Oratoire : « Ce ne sera pas le seul, répondit le saint : d'ici à deux mois deux autres paraîtront devant Dieu. » Les deux surveillants insistèrent pour avoir leurs noms, et Don Bosco les leur donna en les priant de veiller sur leur conduite, leur piété, leurs fréquentations, pour qu'ils arrivassent préparés à cette heure suprême. Ces deux noms, révélés par leur maître, l'abbé Cagliéro les inscrivit sur un morceau de papier et les glissa dans une enveloppe qu'il scella et remit à l'économe de la maison. Deux mois ne s'étaient pas écoulés, que les deux enfants avaient quitté la terre. Quarante-sept ans plus tard, Mgr Cagliéro, archevêque de Sébaste, se rappelait encore l'émotion profonde qui poignait son cœur quand il voyait, dans la cour, ces deux enfants, victimes désignées à la mort, courir, sauter, chanter en pleine insouciance, et la secousse qu'éprouva le bon économe quand, au soir du second enterrement, l'enveloppe déchirée, il lut les noms des deux enfants décédés récemment dans la maison.

Deux années plus tard, en 1864, au bon infirmier de la maison, un certain Mancardi, Don Bosco confiait : « Il y a deux de nos apprentis qui avant la fin du carême partiront pour l'éternité : ce sont Tarditi et Palo. Ouvre l'œil et fais ton possible pour les aider à bien mourir. » Ce secret, Mancardi le transcrivit le jour même sur une feuille de papier qu'il remit, scellée dans une enveloppe, à Don Alasonatti, préfet de la maison. Sur l'enveloppe il écrivit : *Prédiction de Don Bosco : à ouvrir après Pâques* 1864. Cette année-là Pâques tombait le 27 mars ; or le 26 février mourait le jeune Palo, et le 12 mars le jeune Tarditi.

Une autre fois, le saint se trouvait, en compagnie de quelques-uns de ses clercs et de ses enfants, à Vignale, chez son bon ami le comte Callori. Il venait de prêcher, dans l'église paroissiale comble, sur un des thèmes qui lui étaient chers : Marie, refuge des pécheurs. Un peu après la sortie du salut, se voyant entouré de ses fils, il s'arrêta une minute, silencieux et grave ; puis, soudain : « Mettons-nous à genoux, dit-il, et récitons un *Ave Maria* pour un de vos compagnons qui doit mourir cette nuit. » Devinez l'émoi de ces enfants à pareille nouvelle. A peine relevé de terre, l'un de ces jeunes gens, un nommé Davico, s'exclama :

« Drôle de façon d'égayer une promenade !

— Regardez Davico qui a peur de mourir, répliqua Don Bosco.

— Je n'ai pas peur, non ; mais tout de même ce ne sont pas des nouvelles à donner de l'appétit.

— Rassurez-vous, ajouta le saint : celui qui doit mourir n'est pas ici. A cette heure il fait une partie endiablée dans la cour de l'Oratoire, ne soupçonnant pas qu'avant la fin du jour il sera au tribunal de Dieu. »

Après les prières du soir, récitées dans la chapelle particulière du château, Don Bosco revint sur la prédiction. « Prions, dit-il, pour un de nos amis qui est en train de mourir à l'Oratoire. » On sentait que l'événement se pré-

cipitait. Le lendemain matin, après la messe, l'intention avait changé : « Récitons un *De profundis*, mes enfants, pour votre camarade trépassé cette nuit. » De fait, le lendemain matin, un mot rapide de Don Alasonatti annonçait à Don Bosco la mort imprévue d'un élève de l'Oratoire de Turin.

En cette année-là il y avait à l'Oratoire un certain Albert, grand garçon de seize ans, dont la conduite donnait plus d'une inquiétude au saint. Il s'était rangé d'abord parmi les meilleurs élèves de la maison, puis gâté par l'un de ses compagnons, un nommé Félix G., il s'était hardiment classé parmi les brebis suspectes. Volonté faible, il se laissait totalement mener par le mauvais camarade. Et Don Bosco le savait, et Don Bosco cherchait de mille manières à l'approcher. Peine perdue : honteux de ses fautes, l'enfant fuyait sa présence, son regard. Un jour cependant, dans l'escalier, ils tombèrent l'un sur l'autre. Tout gêné l'enfant, rouge jusqu'à la pointe des cheveux, n'osait lever les yeux. « Pourquoi me fuir ainsi, Albert ? interrogea Don Bosco, du ton le plus affectueux. Tu as besoin de te confesser, crois-moi, et dois le faire le plus tôt possible. » Silence de l'enfant. « Tu t'y refuses ? Alors, écoute bien ceci ; il viendra un temps où tu me chercheras et ne me trouveras plus. Songes-y bien ! »

Ce bref dialogue avait lieu en novembre. La veille de l'Exercice de la Bonne Mort de décembre, Don Bosco, après les prières du soir, recommanda à ses fils de le faire de leur mieux, et ajouta : « Avant le prochain Exercice, l'un d'entre vous mourra. Il est ici présent à cette heure. J'ai cherché cent fois d'approcher son âme, je n'y suis pas arrivé. C'est bien triste pour lui. Un jour il me cherchera et ne me trouvera pas. Mais je lui donnerai, sans qu'il le sache, un ange gardien, qui veillera sur son âme ; nous la préparerons, nous la tiendrons en éveil. Ces jours-ci il y a la fête de l'Immaculée-Conception, puis il y aura Noël, deux belles occasions pour purifier son cœur. Qu'il le fasse, le pauvre enfant, car,

je le lui répète, il ne sera plus ici au prochain Exercice de la Bonne Mort. »

En dépit de ce terrible avertissement, Albert continuait de vivre tranquille. « Don Bosco est prophète, pensait-il. Or il a dit que celui qui devait mourir lui serait amené par son ange gardien, qu'il le préparerait au grand pas. Eh bien, c'est très simple, je ne me laisserai pas cueillir ; je ne serai donc pas la victime désignée. » Et il maintint avec succès sa résolution. Tout au long de ce mois Don Bosco ne put ni le rencontrer, ni lui adresser le plus petit mot. Passe la fête de l'Immaculée-Conception, passe Noël, et Albert, toujours travaillé par le mauvais camarade, refuse d'aller se confesser.

Au matin du 30 décembre Don Bosco reçoit la visite de la duchesse de Laval-Montmorency qui le prie de venir prêcher les Quarante-Heures à la paroisse de son château, à Borgo.

« Bien volontiers, madame la duchesse, répond l'homme de Dieu, mais cette fois, je ne puis vraiment ; de sérieux engagements me retiennent ici.

— Ce n'est pas bien, Don Bosco, de me refuser cela, à moi qui ne vous ai jamais rien refusé. Si je vous rendais la monnaie de votre pièce, quand vous viendrez me tendre la main pour vos enfants ?

— Mais, Madame, j'ai après-demain l'Exercice de la Bonne Mort pour ma communauté : confession des enfants, communion générale. Jugez vous-même. »

La grande dame, songeant uniquement à l'âme des paysans de Borgo qu'elle voulait voir évangéliser par Don Bosco, demeura inflexible, et le saint dut quitter Turin le dernier jour de l'année. Avant de partir, il demanda à Don Alasonatti : « Personne à l'infirmerie ? Vous comprenez, comme je dois m'absenter pour quatre jours...

— Personne. Partez tranquillement, Don Bosco. »

Ce jour-là même Albert reçut d'un de ses anciens compagnons de classe, séminariste à Casal, un mot de reproches : « Voyons, es-tu mort ou vivant ? lui demandait cet ami.

Fais-le-moi savoir. » — « Tiens, je vais lui répondre que je suis mort », déclara le jeune homme, et il le fit, approuvé par ses amis qui riaient de la bonne farce.

A goûter, comme en raison de son âge et de sa taille, il aidait à apporter la corbeille de *pagnotes*, il se servit copieusement, parce que le pain était tout chaud. Sa gourmandise engloutit plusieurs de ces *pagnotes*, assaisonnées d'anchois très salés, et arrosées d'eau fraîche. Une redoutable indigestion se déclara sur le soir qui, très rapidement, dégénéra en péritonite foudroyante. Le docteur appelé en hâte se déclara impuissant devant la marche victorieuse du mal. On songea alors aux derniers Sacrements. « Faites venir Don Bosco », réclame l'enfant. Il était dix heures du soir ; on alla le chercher et on ne le trouva pas. Alors le malheureux comprit son châtiment. « Je ne reverrai plus Don Bosco, sanglotait-il. J'ai fui sa présence, et Dieu me punit en me le refusant à ma dernière heure. »

A la place de Don Bosco, Don Rua accourut, et l'enfant se confessa dans les sentiments de la plus profonde douleur. « Dites à Don Bosco que je meurs repenti, murmurait-il. Je ne mérite pas son pardon, mais j'espère qu'il me le donnera quand même, comme j'espère celui de Dieu... » Et découvrant à quelques pas de son lit le mauvais camarade, cause réelle de cette heure angoissée : « Approche, Félix, lui dit-il d'une voix agonisante, approche. Tu sais que c'est ta faute si je meurs sans revoir Don Bosco, mais je te pardonne, comme je désire que Dieu me pardonne. Après ma mort tu verras mon père et ma mère : dis-leur que je suis mort repenti, et que je les attends au Paradis. Mais toi... toi... c'est à cause de toi si je n'ai pas en ce moment-ci Don Bosco près de moi pour me consoler. »

A trois heures du matin, de ce premier jour de l'année, l'enfant mourait, et quelques heures après, à Casal, au Grand Séminaire, son ami recevait l'étrange réponse : « Je suis mort. »

***

Non seulement le regard du saint découvrait l'avenir de ses interlocuteurs, ou l'heure précise de la mort de ses fils ; son œil perçait encore les murailles ou franchissait les espaces ; il était doué de ce pouvoir redoutable de la *vue à distance.*

Un jour, le 31 janvier 1862, pendant qu'il se promenait, entouré d'enfants, sous les arcades de sa maison, il s'arrête une seconde, fait signe à l'abbé Cagliéro de s'approcher et, penché à son oreille : « J'entends tinter des sous. On doit jouer quelque part à l'argent. Va chercher un tel, un tel et un tel — et il lui cite trois noms — tu les trouveras en train de jouer. » L'abbé obéit, et trouva ces trois enfants engagés à fond dans une partie d'intérêt. Don Bosco, la nuit précédente, les avait vus, en songe, jouant aux sous.

Une autre fois — c'était un samedi soir — à l'enfant qui venait de se confesser, il dit : « Fais-moi le plaisir d'aller au grenier du bâtiment des apprentis : tu y trouveras un tel, qui est en train de fumer : appelle-le et dis-lui de venir se confesser. » L'enfant grimpa les trois étages ; l'escalier était obscur et il ne se dirigeait qu'à tâtons dans ces ténèbres, se laissant tout de même guider par l'odeur du tabac, très perceptible. A l'entrée du grenier il s'arrêta et, par peur de représailles, car l'apprenti était grand et solide, il se contenta d'appeler le coupable. Silence de mort. Il appela de nouveau, et personne ne répondit. Alors il se décida à avancer ; l'apprenti était assis par terre et fumait tranquillement. « Don Bosco t'appelle pour te confesser », lui dit l'enfant qui, à peine quitte de sa commission, tourna les talons et fila en vitesse. Pour voir cependant ce qui allait se passer, il se cacha, dans la cour, derrière un pilier obscur. Deux minutes plus tard le coupable apparaissait et se dirigeait, probablement repenti, vers la sacristie où Don Bosco, au confessionnal, l'attendait.

Parfois, c'était à des dizaines de kilomètres que le regard du saint découvrait les actions de ses enfants.

Un jour de 1862, de Sant'Ignazio, il leur écrit une longue lettre pleine de tendresse et de conseils précieux, qu'il termine par ces redoutables révélations : « Plusieurs fois déjà je suis allé vous rendre visite à l'Oratoire. J'y ai trouvé un peu de bien et un peu de mal. J'y ai distingué quatre loups qui couraient de-ci et de-là au milieu de vous, et plus d'un était mordu par eux. Peut-être qu'à mon retour ils ne seront plus tous les quatre à l'Oratoire ; s'il en restait un seul je veux lui arracher la peau de brebis dont il se couvre pour tromper le regard. A une autre visite que je vous ai rendue, j'en ai vu qui, pendant les prières du soir, restaient à bavarder sur la terrasse voisine du clocher. D'autres faisaient de même, sur le petit escalier de la maison neuve. L'abbé Provéra en délogea quelques-uns au rez-de-chaussée, mais il ne vit pas ceux qui se trouvaient aux paliers des autres étages. J'en ai vu aussi s'échapper le dimanche matin, et perdre ainsi une partie des offices. Mais ce qui m'a le plus peiné fut d'en voir quelques-uns filer à l'heure des vêpres pour aller à la baignade. Pauvres enfants ! Comme ils pensent peu à leur âme ! »

Et voici qui est encore plus curieux, et qui indique que non seulement le saint jouissait du privilège de la vue à distance, mais encore de celui de la *bilocation*. Phénomène étrange, en vertu duquel un serviteur de Dieu est en tel endroit, à telle heure, et au même instant, par une présence mystérieuse, à tel autre lieu, situé à des kilomètres de là, où des témoins impartiaux et équilibrés le voient agir, l'entendent parler.

A cette époque-là, 1886, le collège salésien de Barcelone, en Espagne, un des premiers fondés dans ce pays par Don Bosco, comptait, hélas, quelques unités dangereuses, brebis galeuses, enfants scandaleux, d'autant plus redoutables que leur action se voilait d'hypocrisie, ou tout au moins, par nécessité, s'entourait de mystère. Extérieurement ils

apparaissaient comme les meilleurs des enfants ; au fond c'étaient des loups ravageurs, que l'enfer déléguait à sa tâche. Voici comment quatre de ces pauvres malheureux furent tragiquement démasqués et arrêtés dans leur œuvre néfaste.

« C'était la nuit du 28 au 29 janvier, racontait le directeur de la maison, le P. Branda. Je dormais profondément, quand soudain une voix que je reconnus être celle de Don Bosco m'appela par mon nom. « Lève-toi, et suis-moi », ajoutait-elle. Réveillé par cet appel, je songeai : « Drôle de rêve ! Don Bosco est à Turin, moi je suis à Barcelone ; comment donc ai-je pu reconnaître sa voix ? »

Et le P. Branda se rendormit.

Huit jours après, à la clôture de l'octave de la fête du Patron des Salésiens, saint François de Sales, dans la nuit du 5 au 6 février, même réveil brusqué.

« Don Branda, Don Branda ! », clame la voix.

Le directeur ouvre les yeux et découvre aux pieds de son lit Don Bosco.

« Tu es réveillé, je vois, lui dit celui-ci ; lève-toi donc et suis-moi. »

Le directeur s'habille, écarte les tentures de son alcôve, et à un mètre de là retrouve Don Bosco, à qui, en signe de respect, il baise la main.

« Ta maison marche bien, dit alors le saint, je suis content de toi ; mais il y a un point noir... »

Un bref silence suivit cette suspension, et voici que tout d'un coup apparurent au directeur quatre des pensionnaires de sa maison.

« A celui-ci, dit Don Bosco, désignant un des fantômes, conseille un peu plus de prudence. Pour les trois autres le renvoi s'impose. Fais-le sans pitié, le plus tôt possible. »

L'ordre était donné sur un ton qui n'admettait pas de réplique, déposa le témoin ; et pour le dicter Don Bosco avait pris un air aussi courroucé que sévère.

Le verdict prononcé, la mystérieuse apparition fit signe à Don Branda de la suivre, et l'un derrière l'autre, Don

Bosco et le directeur parcoururent deux dortoirs. « Je n'ai pas vu Don Bosco se servir de clef pour entrer dans ces salles, racontait Don Branda ; les portes s'ouvraient devant lui. Et un halo lumineux semblait l'envelopper dans sa marche, éclairant tout sur son passage. »

De retour à la chambre du directeur, Don Bosco lui intima de nouveau l'ordre de renvoi et disparut.

A tâtons, tout tremblant d'émoi, le directeur, replongé dans les ténèbres par le départ de son hôte, chercha des allumettes, alluma la bougie et jeta un coup d'œil dans la chambre ; il était bien seul. Sa montre marquait quatre heures du matin.

Que faire ? Se recoucher ? C'était vraiment trop tard. Dans deux heures la maison allait se réveiller. Don Branda prit son bréviaire et le récita. Puis, tout secoué par l'événement, il descendit célébrer la messe de communauté, au cours de laquelle il se demanda ce qu'il devait faire. L'injonction était claire, mais le devoir malaisé à remplir. Et puis n'avait-il pas été victime d'une hallucination ? Par ailleurs quelles preuves de culpabilité avait-il pour sévir avec cette rigueur ? Et par quels moyens arracher la confession des coupables ? A tout hasard il se résolut à gagner du temps. C'est un grand médecin que le temps, disait un proverbe de son pays.

Mais voici qu'à quelques jours de là, de Turin, lui arrive une lettre de Don Rua. « En me promenant avec Don Bosco aujourd'hui sous les arcades de l'Oratoire, il m'a chargé de te demander si tu avais exécuté l'ordre qu'il t'a lui-même intimé, il y a peu de temps. » Tout était donc remis en cause, et il allait falloir s'exécuter.

Incrédule, le directeur attendit cependant encore un jour ou deux, flottant entre l'indulgence et l'expulsion. Il aurait peut-être attendu davantage, si un incident n'était venu courber impérieusement sa volonté à l'obéissance.

Ce matin-là il devait célébrer la messe chez Dona de Chopitea. En arrivant à l'hôtel de cette grande bienfai-

trice, il fut accueilli par cette exclamation de la dame : « Oh ! Don Branda, figurez-vous que cette nuit j'ai rêvé de Don Bosco. — C'est bon, c'est bon, réplique le directeur agacé et craignant une confirmation de la lettre de Don Rua ; je ne vous écoute pas à cette heure, je vais m'habiller pour le Saint Sacrifice. »

Et la messe commença. « Alors, dit le P. Branda, pendant qu'au pied de l'autel je récitais le psaume de l'*Introït*, je sentis tout au fond de mon être une voix impérieuse murmurer : Si tu n'exécutes pas l'ordre, c'est la dernière messe que tu dis. »

Don Branda n'hésita plus. De retour à la maison il appela son préfet de discipline et en sa présence cita les quatre coupables qui, pressés de questions, avouèrent leur faute. Chose curieuse, pendant l'interrogatoire, chacun d'eux, sans le savoir, prit l'attitude dans laquelle son fantôme était apparu la nuit du 6 février.

Trois d'entre eux furent congédiés sur l'heure.

***

Plus profond et plus mystérieux que le monde physique où s'agitent les hommes, il y a le monde des âmes. Or le saint y lisait fréquemment comme en un livre ouvert. Les consciences les plus hermétiquement closes, il les forçait ; les pensées les plus intimement cachées, il les amenait à la lumière. Voici entre mille quelques faits éloquents.

Retenu par un sentiment de honte, un jeune homme ne voulait pas faire sa confession générale à Don Bosco. Le saint l'apprit, et un jour, à brûle-pourpoint, dans un corridor, il l'arrêta pour lui dire : « Mon ami, va donc te confesser à qui tu veux. L'important est de te bien confesser. Pour cela, crois-moi, reprends les choses depuis telle année, et surtout n'oublie pas tel péché et encore tel autre. » Confus, bouleversé devant pareille révélation, ce jeune homme lui répondit : « Non, je n'irai pas à d'autre

prêtre que vous ; entendez sur l'heure ma confession. Don Bosco le renvoya au lendemain, et cette âme inquiète retrouva la paix.

Une autre fois l'apôtre croisa dans l'escalier un de ses élèves à qui, tout bas il murmura : « Quand feras-tu donc une confession générale ? Tu en as tant besoin ! — Mais je l'ai faite avant-hier à l'abbé Picco. — Mais non, mais non, tu l'as mal faite, puisque tu lui as caché ce péché. » L'enfant le regarda stupéfait, rougit, baissa la tête et éclata en sanglots.

·Au début de l'internat du Valdocco, un jeune homme que Don Bosco avait admis débarque tout frais de Biella. Avant d'entrer, ne se sentant pas la conscience très nette, il passe se confesser à l'église de la Consolata. Dans la cour, à la récréation du soir, voyant un groupe entourer le saint, il s'approche. On parlait du privilège qu'avait Don Bosco de lire au fond des cœurs, et chacun de raconter à haute voix quelques-unes de ces révélations. « Oh, dit le « nouveau », d'un ton incrédule, je défie bien Don Bosco de dire mes péchés. S'il les connaît, il peut les publier à haute voix. » — « Approche, » dit alors le saint. Et, penché à l'oreille de l'adolescent il murmura quelques phrases. Puis il releva la tête, fixa longuement son interlocuteur, et, courbé de nouveau, il poursuivit la révélation. A mesure qu'il parlait le jeune homme rougissait ; à la fin il éclata en un sanglot de dépit. « Mais alors, dit-il, c'est vous qui ce matin avez entendu ma confession à la Consolata ! Ce n'est pas une manière de faire. — Penses-tu, s'exclamèrent en chœur tous les enfants. Don Bosco n'est pas sorti aujourd'hui de l'Oratoire. »

En 1858, M. de Camburzano, ex-député de Nice au parlement subalpin, et surnommé le Montalembert italien, se trouvait en villégiature à Nice.

Ami dévoué et grand bienfaiteur de Don Bosco, il eut, un jour, l'occasion de parler de ce bon Père dans une

réunion de personnages fort distingués, mais dont les convictions religieuses étaient assez superficielles.

Les merveilles que racontait M. de Camburzano faisaient naître plus d'un sourire d'incrédulité, et une dame, entre autres, apprenant que le saint, dont on parlait, existait encore, se mit à dire d'un petit air léger : « Je serais curieuse de faire une épreuve ; si ce digne homme veut bien me révéler l'état de ma conscience, alors je croirai tout ce qu'on voudra. »

Tous les assistants applaudirent ; on décida que l'expérience aurait lieu, et, séance tenante, cette dame écrivit à Don Bosco.

La réponse ne se fit pas attendre.

« 1º Remettez-vous avec votre mari ;

« 2º Refaites vos confessions depuis telle époque — il s'agissait d'une période de près de vingt ans. Ces deux choses accomplies, vous pourrez être tranquille. »

Le second de ces avis, il le donnait encore à un autre enfant qui lui demandait un conseil.

« Quel conseil veux-tu ?

— Un conseil qui vise le bien de mon âme.

— Eh bien, voici trois ans et demi que tu vis en état de péché mortel.

— Comment est-ce possible ? je me confesse régulièrement à Don Savio.

— C'est pourtant comme ça, tu le sais bien. »

Et poursuivant la lecture de ce cœur, Don Bosco se mit à lui révéler cinquante péchés qu'il avait cachés au confessionnal. A chacune de ces fautes l'enfant approuvait de a tête et, en quittant le saint, il lui promit de purifier son âme avant la fin du jour.

Un enfant était depuis quelque temps, de la part de Don Bosco, l'objet des plus vives et des plus touchantes sollicitudes ; mais cette rosée de tendresse sacerdotale

n'avait pu amollir un cœur qui semblait se fermer obstinément à la grâce.

Un soir, l'enfant allait se mettre au lit, lorsqu'il découvrit, sous son oreiller, un petit billet, avec ces simples mots :

« Et si tu allais mourir cette nuit ?... »

*Don Bosco.*

L'effet de ce message ne se fit pas attendre. Le pauvre petit, tout ému, va frapper à la porte de Don Bosco.

« Ah ! c'est toi !... »

Il le confessa et le renvoya parfaitement tranquille.

Un soir, remontant dans sa chambre pour prendre son sommeil, Don Bosco arrêta sur l'escalier l'abbé Ruffino. « Quand tu rencontreras un tel, lui dit-il, prie-le de ma part de bien traduire ces deux mots latins : *lupus rapax* (loup ravisseur) ; et à cet autre tu diras : *olim angelus, nunc sus* (jadis c'était un ange, maintenant c'est un... animal qui se nourrit de glands). »

***

Il n'y avait pas que le péché qu'il décelait au fond des cœurs ; les actes secrets de vertu s'offraient aussi à son regard. « Un jour, raconte un de ses enfants, j'avais fait une charité, qui m'avait réellement coûté. Dieu seul en avait été témoin. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre Don Bosco, à notre première rencontre, me dire : « Oh ! « Quelle perle tu as gagnée pour le paradis, en accomplis- « sant ce sacrifice ! — Quel sacrifice ? — Mais celui-ci. » Et l'action que j'avais cru faire sous le seul regard de Dieu, il me la conta en détail. »

Cette opinion que Don Bosco lisait sur le front les secrets des cœurs était tellement répandue dans sa maison que les consciences pas très nettes se tenaient instinctivement à distance de lui. Le plus qu'ils pouvaient, ces enfants

l'évitaient. Mais ils n'y arrivaient pas toujours ; alors pour empêcher l'inquiétante lecture, ils tenaient devant les yeux leur béret ou leur main étendus. Au retour des vacances, quand les cœurs n'étaient pas encore purifiés des écarts commis pendant ces mois de liberté mal surveillée, il était curieux d'observer la quantité d'enfants qui, à l'apparition de Don Bosco, tournaient rapidement les talons. De son propre aveu, il lisait tout dans leur regard.

Un soir, après les prières, il disait à ses fils : « J'ai reçu du Seigneur le don de discerner les hypocrites. Quand l'un d'eux s'approche de moi, je décèle sa présence à une odeur nauséabonde que j'ai peine à supporter. »

Et à Don Rua et à quelques autres supérieurs de la maison réunis près de lui, il confiait :

« Le bon Dieu en use vraiment avec bonté à l'égard de mes jeunes gens. Toutes les fois que je me trouve au milieu d'eux, si, dans le groupe, il y a une seule âme impudique, j'en ai immédiatement conscience à la puanteur qu'elle dégage. » « Donnez-moi, disait-il encore, un jeune homme que je n'ai jamais vu ; il me suffit de le fixer au front pour lui révéler ses fautes depuis la plus petite enfance. »

Il était donc pour ainsi dire impossible de quitter son confessionnal avec un péché grave sur la conscience. Si quelque enfant, par distraction, oubli ou fausse honte, n'avouait pas telle ou telle faute, le saint lui disait : « Pourquoi ne t'accuses-tu pas de ce péché ? Pourquoi oublies-tu telle faute ? » Quelques-uns de ses pénitents, qui n'osaient confesser de graves manquements, ou qui ne savaient par où commencer, lui disaient confidemment : « Dites vous-même mes fautes. » Et Don Bosco les énumérait ; le pénitent n'avait qu'à approuver de la tête. Parfois c'était lui qui faisait les avances : « Veux-tu me dire tes fautes, ou veux-tu que je te les dise ? » Quand il y avait presse autour de lui, que de fois il lui est arrivé de procéder à une sélection ! Il touchait l'épaule aux uns : « Va tranquillement communier», disait-il, et il conservait les autres. « Très souvent, au confessionnal, avouait-il, en toute sim-

plicité, je vois les consciences comme des livres ouverts. Cela m'arrive spécialement les veilles de grandes fêtes, et à la clôture des retraites. D'autres fois je ne distingue rien. Cette facilité de lire au fond des cœurs, le bon Dieu me l'accorde à des intervalles plus ou moins longs. »

Des centaines de témoignages confirment l'exactitude de cet aveu.



Et des milliers d'autres témoignages affirment que Dieu parlait à cet humble prêtre, la nuit, en *songe.* « Parler de Don Bosco et ne pas parler de ses songes, écrivait l'abbé Lemoyne, serait soulever un flot de protestations. Et les songes ? demanderaient tous ses anciens élèves surpris de l'omission. » De fait, pendant plus de soixante ans, ce fut par cette voie étrange que le Ciel lui manifesta sa volonté. Le premier et le plus important de ces songes remonte à l'âge de neuf ans, et le 8 décembre 1887, un mois et demi avant de mourir, la Vierge Marie, en songe toujours, enjoignait à son serviteur l'ouverture de la maison salésienne de Liége.

Cette façon de révéler sa pensée qu'adopte parfois le Ciel ne surprend pas un chrétien. Il se rappelle, au début des âges, l'échelle de Jacob et les gerbes inclinées devant Joseph ; il se souvient des apparitions nocturnes de l'ange à l'époux de Marie, au début des temps nouveaux ; et il a lu, dans les Vies des Serviteurs de Dieu, celle de la Mère Javouhey, par exemple, ou du cardinal Lavigerie, que souvent leur destinée fut fixée par un songe aux lignes précises, de ces songes qui tiennent de l'extase, comme dit Bossuet.

L'important, on le conçoit, est d'éprouver le phénomène, pour s'assurer de son origine céleste. L'ange des ténèbres est si puissant sur le monde des images ! L'esprit humain est si prompt à glisser dans la fantasmagorie, l'hallucination, et à puiser en elles des inspirations pour sa conduite ! Don Bosco lui-même, comme il le racontait à un intime,

se tenait en garde contre ces rêves étranges qui soulevaient devant lui les voiles de l'avenir, ou lui découvraient le fond des consciences, ou lui indiquaient la voie où s'engager, la méthode à suivre, ou le mettaient en garde contre le précipice tout proche. Parfois il les traitait comme purs jeux d'imagination ; mais parfois, quand il les prenait au sérieux, et les racontait à son peuple d'enfants, il tremblait d'avoir pu induire en erreur. « Je m'accusais un jour à Don Cafasso, avouait-il, de ces propos téméraires. » Après avoir réfléchi un instant, mon saint confesseur me dit : « Puisque l'événement a réalisé le songe, vous pouvez vous tenir tranquille et continuer. »

Cette parole autorisée ne l'apaisait pas toujours ; à plusieurs reprises le saint fit lui-même la preuve du songe. Au lendemain d'une nuit où il avait vu l'état de toutes les consciences de sa maison, il appela un des jeunes gens aperçus en songe, puis un second, puis un troisième. « Ton âme n'a-t-elle pas ceci et cela à se reprocher ? », interrogea-t-il. Tous avouèrent qu'il ne se trompait pas, et Don Bosco conclut alors que la réalité correspondait au songe.

Plus tard, quand il vit sous ses yeux la page d'histoire traduire, non pas dix, mais cent fois, le songe qui avait occupé ses nuits, il ne s'inquiéta plus : il alla de l'avant, persuadé que le Ciel avait choisi cette voie pour lui révéler ses intentions. Sa foi, on peut le dire, consista surtout à travailler, à lutter, à peiner, à tâter de tel moyen puis de tel autre, pour contraindre les circonstances et les hommes à réaliser l'idée entrevue dans ses nuits.

Cette foi, le monde l'a admirée. Calme et audacieuse, elle a abattu, en cinquante ans, une besogne de géant, en dépit des obstacles que l'enfer, les sectes religieuses, ses propres amis, ses chefs hiérarchiques, la difficulté des temps, la grandeur même de l'entreprise dressaient sous ses pas. Jamais il ne se troubla ; il savait qu'il viendrait à bout de tout, parce qu'il avait vu. L'issue victorieuse de la lutte, il l'avait saluée à l'avance, quand, avec l'aube naissante, la

dernière partie du drame prodigieux, filmé devant son regard stupéfait, s'achevait en triomphe et brisait son sommeil. Cette vue très claire de la tâche à accomplir, cette ferme décision dans l'action et cette douce obstination face à l'obstacle qui marquent si nettement sa figure morale, il les tenait de là.

Ces desseins de Dieu bien connus, avouait-il à ses premiers fils un soir de confidence, voilà ce qui m'a poussé sans cesse de l'avant ; voilà pourquoi ni les adversités, ni les persécutions, ni les pires obstacles n'ont eu raison de mon courage.

Ce fut vers 1854 qu'il commença à narrer à ses fils, après les prières du soir, sous forme d'apologue, ces rêves dramatiques. Inutile de dire l'attention qui les accueillait, et l'émotion qu'ils soulevaient, spécialement quand ils annonçaient des morts imminentes, ou révélaient à mots couverts les secrets des consciences, ou apportaient, de la part du Ciel, les moyens de persévérer dans le devoir, ou prophétisaient des événements politiques. Un « petit mot du soir » ne suffisait pas toujours à les épuiser, tellement ils étaient nuancés dans le détail, et, de son propre aveu, Don Bosco ne livrait pourtant que les grandes lignes de ces songes qui avaient occupé son imagination jusqu'au matin. On devine aussi l'effet qu'ils produisaient dans les âmes : les cœurs se purifiaient, les conduites se rectifiaient, les vices se surveillaient, et la grâce de Dieu régnait dans cette maison, où le regard d'un père pouvait, d'une minute à l'autre, découvrir la souillure la plus cachée.

Une bonne partie de ces songes, peut-être la plus intéressante, avait trait à la mission du saint et à l'avenir de sa Congrégation. A neuf ans il apprit dans l'un de ces rêves la tâche que Dieu lui confierait ; à seize ans, toujours en songe, il sut que le Ciel mettrait à sa disposition les moyens indispensables pour la remplir ; à dix-neuf ans, une voix mystérieuse lui fit entendre qu'il n'avait pas le droit de se dérober aux vues de Dieu ; à vingt et un ans,

il comprit, par une nouvelle révélation nocturne, que c'était à l'enfance pauvre et abandonnée que sa charité et son zèle impatients étaient réservés ; et, à vingt-deux ans, il vit clairement que Turin serait le premier théâtre de son apostolat.

Une autre fois, mais plus tard, en 1861, il se vit en rêve sur une place de la ville, où un personnage mystérieux tournait une roue gigantesque dont chaque tour, disait-il, représentait dix années de l'histoire de son Œuvre. Au premier de ces tours, il parut à Don Bosco que le bruit que faisait cette étrange machine en tournant de la sorte n'était perçu que de lui et de quelques autres ; au second tour, c'était tout le Piémont qui l'entendait ; au troisième, toute l'Italie ; au quatrième, l'Europe ; et au cinquième, le monde entier. La prophétie était claire, et le Ciel signifiait au saint que son Œuvre était, comme l'Église de Dieu, appelée à se répandre sur tous les continents.

Voici encore un de ces songes plus typique dans un sens, car tout symbole en est banni. Une nuit, Don Bosco rêva qu'on lui offrait en France, à Marseille, une somptueuse villa qu'il vit jusque dans ses plus petits détails. Il écrivit à ce sujet à ses amis résidant en cette ville en leur donnant la description de la villa et en les priant de la chercher. Ils le crurent fou, cherchèrent néanmoins pour lui être agréable, et ne découvrirent aucune propriété qui répondît de près ou de loin à la description. A quelques années de là, en 1884, un jour que le curé de Saint-Joseph de Marseille, le chanoine Guiol, se promenait avec Don Bosco dans la banlieue de cette ville, il lui désigna, en passant à Sainte-Marguerite, une maison appartenant à l'une de ses bienfaitrices. Il la lui montrait, comme il lui en eût montré une autre. Cette propriété était close et il était impossible d'où ils étaient, d'apercevoir la forme du jardin. Et Don Bosco s'arrête, et sa figure change. Il s'écrie radieux : « Nous y sommes ! C'est bien cela. Il y a ici, derrière ce portail, une grande allée semi-circulaire de platanes ; elle

aboutit à deux piliers massifs surmontés de deux lions , à gauche il y a une ferme, puis un cours d'eau et un superbe chêne : c'est la propriété que j'ai visitée dans mon rêve, Dieu soit loué ! » Tous ces détails étaient exacts, et l'immeuble lui fut en effet concédé pour y établir son Œuvre.

Peu de temps avant sa mort, le 7 décembre 1887, la maison salésienne de Turin avait l'honneur de donner l'hospitalité à Son Excellence Mgr Doutreloux, évêque de Liége, venu tout exprès pour obtenir en faveur de sa ville épiscopale une fondation salésienne. Le Conseil supérieur de la Société, réuni autour de Don Bosco, le soir de l'arrivée du prélat, ne voyait d'autre solution à donner qu'un délai illimité. Mais le lendemain, 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, à la surprise profonde de tous, Don Bosco donna sa parole à son illustre visiteur qu'à telle date les Salésiens se rendraient à Liége. Pourquoi ce brusque changement à quelques heures de distance ? Un ordre du Ciel était passé, comme l'attestent ces lignes qu'au lever Don Bosco dicta à son secrétaire :

Paroles textuelles que la Vierge Immaculée, qui m'est apparue cette nuit, a prononcées : Il plaît à Dieu et à sa Mère que les fils de saint François de Sales aillent ouvrir à Liége une maison en l'honneur du Très Saint Sacrement. C'est dans cette ville qu'ont commencé les premiers honneurs publics rendus à l'Hostie ; c'est de cette ville que tes fils se répandront pour propager le culte de l'Eucharistie dans leurs familles et particulièrement au milieu des jeunes gens qui, dans toutes les parties du monde, seront confiés à leurs soins.

On le voit, c'était à chaque pas, que le Ciel intervenait pour indiquer sa route au saint. Aussi que de fois, par des nuits très calmes, avant de s'endormir, peut-être pour un nouveau rêve, dut-il faire monter jusqu'au trône de la Vierge l'hymne reconnaissant de son cœur ! La journée de travail était achevée, pour ses fils du moins... A cette heure ils reposaient... Un grand silence enveloppait toutes choses... Une à une les fenêtres de la maison s'étei-

gnaient. Lentement il gravissait les deux étages qui menaient chez lui et, arrivé à son balcon, il s'arrêtait face à l'église Notre-Dame Auxiliatrice. Au-dessus de sa tête le ciel bleu sombre palpitait d'étoiles... Une nappe diffuse de lumière indiquait la grande ville qui s'endormait, toute proche... Aux clochers des églises les heures s'égrenaient dans la nuit sans voiles... Et lui, le regard tourné vers la Vierge, qui protégeait le sommeil de son petit peuple, laissait son âme s'exhaler dans une muette prière vers Celle qu'il n'avait eu qu'à écouter pour accomplir ici-bas de grandes choses.

# CHAPITRE XI

## Le Thaumaturge.

*Un des grands thaumaturges du XIXᵉ siècle. — La force de Dieu mise au service d'une tâche providentielle. — Comment le saint expliquait ce pouvoir étrange.*

*Paralytique, aveugle, épileptique guéris par lui. — Un général ramené des portes de la mort.*

*Trois petits enfants, à Rome, Marseille et Turin, rendus miraculeusement à la santé.*

*Les multiplications de petits pains, de noisettes et d'hosties.*

*Un échange de cordes vocales.*

*Pour sauver une âme le saint ressuscite momentanément un corps.*

*Un mot du saint sur le don des miracles.*

Quelques années avant sa mort, on demandait à saint Vincent Ferrier : « Combien, maître Vincent, avez-vous fait de miracles ? — A peu près trois mille », répondit-il. L'enquête de canonisation les éplucha, et s'arrêta fatiguée au chiffre de huit cent soixante-treize. Si l'on avait posé à saint Jean Bosco la même question, avec la même simplicité que le grand dominicain, il eût répondu assurément par un chiffre prodigieux.

Ils sont en effet innombrables, les miracles obtenus par sa prière. Quand on parcourt les témoignages de ses fils, de ses protégés, des contemporains qui l'ont vu agir, on doit convenir que la mort, la vie, le démon, la maladie, la nature obéissaient docilement à la voix de cet homme. Il fut l'un des plus grands thaumaturges du XIXᵉ siècle, sinon le plus grand. De ces faits merveilleux, dépassant la

puissance reconnue des lois naturelles, nous avons déjà, au cours des chapitres précédents, glané une forte gerbe. En voici d'autres, choisis entre mille, opérés dans tous les mondes, en faveur de toutes les classes, sous plus d'un ciel.

Ils attestent, par leur nombre et leur qualité, que cet homme était vraiment envoyé de Dieu pour une tâche providentielle ; ces miracles accréditaient son action, et la lui facilitaient. Les œuvres formidables accomplies en un demi-siècle par l'humble prêtre, eût-il pu les réaliser, si son pouvoir de thaumaturge n'avait conquis à ses projets, en plus des foules émues, les cœurs de ceux qu'il rendait à la santé, au bonheur, à la vie ? Ce n'est pas seulement la Basilique de Notre-Dame Auxiliatrice qui a été construite à coups de miracles, c'est toute l'œuvre du grand éducateur et apôtre.

On l'eût bien étonné quand même, si on lui eût attribué ce don merveilleux de commander d'autorité aux forces de la nature. Ce n'était pas lui qui agissait, pensait-il sincèrement, c'était Notre-Dame Auxiliatrice. Il invitait à la prier, il donnait sa bénédiction, il distribuait sa médaille, et c'était Elle qui opérait le prodige. Il l'a dit un jour clairement, à une réunion d'Anciens Élèves, tenue à *Valsalice*, le 19 juillet 1883, au soir de sa vie :

Depuis quelque temps il se répand le bruit, et les journaux le reproduisent, que Don Bosco fait des miracles. Quelle erreur ! Don Bosco ne fait pas de miracles. Il prie et fait prier pour les personnes qui se recommandent à lui ; c'est tout. Les miracles, c'est la Sainte Vierge qui les opère. Elle voit que Don Bosco a besoin d'argent pour nourrir et élever chrétiennement ses milliers d'enfants ; alors Elle lui amène des bienfaiteurs par les grâces qu'Elle répand sur eux.

Tout au plus, pressé de questions gênantes, concédait-il parfois qu'ils travaillaient à deux, la Vierge et lui. Mais la foule ne s'y méprenait pas. Elle savait que si la toute-puissance médiatrice de la Madone arrachait au cœur

de Dieu ces grâces sans nombre, le crédit du saint auprès de cette Mère était considérable, et on en usait très largement.

***

Elle est touchante et originale, cette guérison instantanée, obtenue le lendemain de la consécration de l'église Notre-Dame Auxiliatrice, le 10 juin 1868. Une pauvre paralytique s'était fait porter jusqu'au sanctuaire sur un misérable véhicule tiré par un âne. Arrivée aux abords du temple, la voiture dut s'arrêter ; la foule était trop dense. Le cocher tenta bien de rompre la digue, mais ce fut en vain. A ce moment la malade aperçoit Don Bosco entouré de fidèles réclamant sa bénédiction, alors elle n'y tient plus, elle se lève, descend de voiture, s'approche du saint, et seulement alors s'avise de sa guérison. Un cri de joie folle brise sa poitrine ; ses parents qui avaient assisté, muets d'effroi, à la scène, pleurent d'émotion et veulent l'emmener. Mais elle continue de crier : « Je suis guérie, je suis guérie. — Nous le voyons bien, répondent-ils ; allons, viens. — Non, réplique la miraculée, je veux aller remercier la Vierge de cette grâce. »

Et, roulée par la foule, elle entra dans le sanctuaire.

Un samedi soir du mois de mai 1869, une jeune fille, les yeux couverts d'un épais bandeau noir, et guidée par deux autres femmes, entra dans l'église consacrée à Notre-Dame Auxiliatrice, à Turin. Elle se nommait Maria Stardero, du village de *Vinovo*, et était atteinte, depuis deux ans, d'un mal d'yeux si violent qu'elle avait perdu la vue. Elle ne pouvait se conduire ; sa tante et une voisine l'accompagnaient dans le pèlerinage qu'elle avait voulu entreprendre.

Après une prière faite à l'autel de la Sainte Vierge, on demande à parler à Don Bosco, et l'entretien suivant s'engage à la sacristie :

« Depuis combien de temps avez-vous mal aux yeux ?

— Il y a longtemps que je souffre ; mais c'est depuis un an environ que je ne vois plus.

— Avez-vous consulté des médecins ? Que disent-ils ? Avez-vous pris des remèdes ?

— Nous avons, répondit la tante, usé de toutes sortes de remèdes, mais aucun n'a procuré le moindre soulagement. Les médecins disent que les yeux sont gâtés, et ils ne donnent aucun espoir. »

Et elle se mit à pleurer.

« Distinguez-vous les gros objets des petits ?

— Je ne distingue rien du tout, dit Maria.

— Otez ce bandeau, fit alors Don Bosco ; et plaçant la jeune fille en face d'une fenêtre bien éclairée : Voyez-vous la lumière de cette fenêtre ?

— Malheur à moi ! Je ne vois rien du tout.

— Voudriez-vous voir ?

— Est-il besoin de le demander ! Je le désire plus que toute autre chose au monde. Je suis une pauvre jeune fille, et la perte de la vue me rend malheureuse pour le reste de la vie.

— Vous servirez-vous de vos yeux pour le bien de votre âme, et non pour offenser Dieu ?

— Je le promets de tout mon cœur. Mais mon sort est bien triste... »

Et elle éclata en sanglots.

« Ayez confiance en la Sainte Vierge, et elle vous aidera.

— Je l'espère, mais en attendant je suis aveugle.

— Vous verrez.

— Que verrai-je ?

— A la gloire de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie, nommez l'objet que je tiens dans la main. »

La jeune fille fit un grand effort des yeux, et fixant l'objet, elle s'écrie : « Je vois.

— Quoi ?

— Une médaille.

— De qui ?

— De la Sainte Vierge.

— Et de cet autre côté de la médaille ?

— De ce côté un homme âgé avec un bâton fleuri à la main, c'est saint Joseph.

— Sainte Madone ! s'écrie la tante. Tu vois donc !

— Mais oui, je vois. O mon Dieu, la Sainte Vierge m'a fait cette grâce ! »

En ce moment elle tend la main pour prendre la médaille, mais celle-ci tombe dans un angle obscur de la sacristie. La tante se baisse pour la ramasser, mais Don Bosco s'y oppose. « Laissez-la faire ; on va bien voir si la Sainte Vierge lui a rendu la vue. »

La jeune fille retrouva immédiatement et sans difficulté la médaille. Alors, comme saisie de délire, elle se met à pousser des exclamations de joie, et sans plus rien dire à personne, sans même songer à remercier Dieu, elle part en toute hâte pour Vinovo, suivie de sa tante et de l'autre femme qui l'avait accompagnée. Mais elle ne tarda pas à revenir rendre grâces à la Sainte Vierge, sans oublier une offrande pour son église. Sa reconnaissance alla même plus loin, puisque à quelques années de là elle prenait l'habit des religieuses de Marie-Auxiliatrice.

Un médecin, fort estimé dans la pratique de son art, se présenta un jour à l'Oratoire de Saint-François-de-Sales, à Turin, et demanda à parler à Don Bosco.

« On dit que vous guérissez toutes sortes de maladies ?

— Moi ! Pas du tout.

— On me l'a assuré, me citant le nom des personnes et la nature des maladies.

— Beaucoup de personnes viennent ici, demandant des grâces par l'intermédiaire de Notre-Dame Auxiliatrice. Si, après un triduum ou une neuvaine, il arrive qu'elles sont guéries, je n'y suis pour rien ; cette faveur est due uniquement à la Sainte Vierge.

— Eh bien ! qu'Elle me guérisse, moi aussi, et je croirai à ces miracles.

— Et quelle est votre maladie ? »

Le docteur raconta qu'il était atteint d'épilepsie et que, depuis un an surtout, les crises étaient devenues si fortes qu'il ne pouvait sortir sans être accompagné, de crainte d'un accident.

Rien n'avait pu le soulager et, en désespoir de cause, il était venu chercher la guérison en ce lieu, comme tant d'autres.

« Alors, faites comme les autres ; mettez-vous à genoux, récitez avec moi quelques prières, disposez-vous à purifier et à réconforter votre âme par la confession et la communion, et la Sainte Vierge vous consolera.

— Ordonnez-moi autre chose, car cela je ne puis le faire.

— Et pourquoi ?

— Ce serait de ma part hypocrisie ; je ne crois ni à Dieu ni à la Sainte Vierge, ni à la prière, ni aux miracles. »

Don Bosco resta d'abord consterné ; mais avec l'aide de Dieu, il trouva des paroles si pénétrantes que le docteur se mit à genoux et fit le signe de la croix.

« Je suis étonné de savoir encore le faire, dit-il ; car il y a quarante ans que cela ne m'était pas arrivé. »

Il pria et finit par se confesser.

Aussitôt après, il se sentit comme intérieurement guéri.

Depuis il n'a jamais eu la moindre atteinte de son mal.

Et il est souvent venu rendre grâces à Notre-Dame Auxiliatrice, qui avait guéri son corps et son âme.

Un général, résidant à Turin, fut atteint d'un mal qui le réduisit à l'extrémité. Il s'était confessé à Don Bosco, mais celui-ci, à la surprise de la famille, n'avait pas donné la communion au malade, bien que, de l'aveu des médecins, le danger fût pressant. On était au 22 mai. « Général, avait dit Don Bosco, après-demain nous célébrons la fête de Notre-Dame Auxiliatrice ; priez-la bien et, en reconnaissance de votre guérison, venez ce jour-là faire la sainte communion dans son église. »

Le 23, l'état du général empira ; la mort semblait immi-

nente. On ne voulait pas le laisser partir pour un monde meilleur sans le munir de tous les sacrements ; mais la famille était dans un grand embarras ; Don Bosco avait recommandé qu'on ne donnât pas l'extrême-onction en son absence. On courut donc, à huit heures du soir, le prévenir du grand danger dans lequel se trouvait le malade, et comment on craignait qu'il ne passât pas la nuit.

Ce jour-là, veille d'une fête si chère à la famille salésienne, Don Bosco était depuis le matin au confessionnal et, lorsqu'on vint le chercher, il était entouré de quantité d'enfants qu'il entendait à tour de rôle.

« Venez vite, mon Père, le général se meurt, et vous n'avez que le temps d'arriver.

— Mais vous voyez bien que je confesse ; je ne puis pas renvoyer ces pauvres petits. J'irai dès que je serai libre. »

Et il continua.

Il était onze heures lorsqu'il eut terminé.

On l'attendait à la porte avec une voiture :

« Hâtez-vous, mon Père, je vous prie.

— Je veux bien, fit observer Don Bosco ; seulement, je n'ai rien pris depuis ce matin et je me sens exténué. Si je ne soupe pas avant minuit, il faudra que je me passe d'une réfection dont j'ai vraiment besoin ; car, demain, je dois être au confessionnal dès cinq heures du matin.

— Venez toujours, mon Père ; à la maison vous trouverez ce qu'il vous faudra. »

On monte en voiture, et dès que Don Bosco paraît chez le général :

« Vite, vite, mon Père, je crois que vous n'aurez que le temps d'administrer les derniers sacrements ; le pauvre malade est au plus bas.

— Gens de peu de foi. Ne vous ai-je pas dit que le général ferait la communion demain, jour de la fête de Marie Auxiliatrice ? Il est près de minuit ; veuillez me faire donner à souper. »

Don Bosco se met à table avec la tranquillité dont il ne

se départait jamais ; puis, la collation terminée, il fait demander la voiture et retourne à l'Oratoire.

Quant au général, on le croyait mort, tant son immobilité était absolue ; il dormait tout simplement.

Le lendemain, de bon matin, il pria son fils de lui faire apporter des vêtements, parce qu'il voulait aller recevoir la communion des mains de Don Bosco.

Vers huit heures du matin, Don Bosco était à la sacristie. Il revêtait les ornements sacrés pour dire sa messe, lorsque entre un personnage assez défait :

« Mon Père, me voici.

— Très bien, mon cher monsieur ; mais excusez-moi si je vous demande à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Comment, vous ne reconnaissez pas le général ?

— Ah ! louée soit Notre-Dame Auxiliatrice ! Je vous avais bien dit que vous viendriez dans son sanctuaire, le jour de sa fête.

— Mon Père, je voudrais que vous eussiez la bonté de m'entendre en confession, car je désire communier à votre messe.

— Mais vous vous êtes confessé avant-hier ; ça suffit.

— Pas du tout ; je veux tout au moins m'accuser du manque de foi dont je me reconnais coupable. »

Le saint le confessa, le communia à sa messe, et le rendit tout gaillard à sa famille émue.



A Rome, en janvier 1867, Don Bosco était l'hôte de la famille de Maistre, qui logeait alors *via delle Quattro Fontane*. Un des enfants du comte Eugène, le petit Paul, âgé d'à peine dix-huit mois, souffrait horriblement d'un dangereux abcès à la gorge. D'un moment à l'autre on redoutait de voir le mal dégénérer en une infection générale du sang. Une opération s'imposait ; mais où appliquer le bistouri ? Les chirurgiens hésitaient, tellement l'inflammation s'était généralisée. Le 16, au matin, le saint avant

d'aller célébrer le Saint Sacrifice pour le petit infirme à l'église Saint-Charles sur le *Corso*, le bénit et appliqua sur la partie malade la médaille de Marie-Auxiliatrice. Au retour de la messe, un mieux sensible s'était déjà produit ; l'abcès mûrissait avec rapidité et s'offrait pour ainsi dire à l'acier du chirurgien. L'opération eut lieu dans les meilleures conditions, et l'enfant, soulagé par cette intervention, entra peu de jours après en convalescence. « Votre petit ne peut mourir, avait dit plein de confiance le saint, après l'avoir béni ; le bon Dieu veut en faire son prêtre. » Les parents tinrent cachée cette prédiction jusqu'au jour où ils virent leur enfant tendre ses mains à l'onction du Pontife. Le P. Paul de Maistre est actuellement à la résidence des Pères Jésuites de Dôle.

Cette guérison d'enfant nous en rappelle une autre qui eut son heure de célébrité à Marseille, en janvier 1879. Le saint se lamentait, constatant que depuis des mois qu'il y avait fondé son œuvre d'apprentis, elle n'avait pu réussir à s'y implanter solidement. Sur ces entrefaites une femme vint à lui de l'autre bout de Marseille et, lui désignant du regard son enfant de huit ans qui se traînait, perclus, les jambes contournées, sur des béquilles, elle le supplia de le guérir. Don Bosco ému par la détresse de la pauvre femme prie Marie-Auxiliatrice avec ferveur, puis, souriant, il bénit l'enfant au nom de la Vierge, et lui remet une médaille. Aussitôt les membres du paralysé s'agitent, les jambes se redressent, et le voilà qui jette ses béquilles et court.

Le bruit de ce prodige se répandit dans Marseille ; toutes les bonnes volontés, jusqu'alors percluses, elles aussi, se dégourdirent et l'Œuvre prit un élan que rien n'arrêta plus.

Six mois plus tard, le saint, sollicité par quelques intimes de leur raconter comment s'était opéré ce miracle, narra qu'il avait dit en toute confiance à la Madone : « Commençons ! »

Voici un autre petit Marseillais qui dut à l'homme de Dieu de recouvrer instantanément, comme l'ont attesté Don Rua et Don Berto, ses jambes, l'ouïe et la parole. Son père et sa mère l'avaient conduit à Rome espérant que la bénédiction de Pie IX ferait le miracle. Mais le bon pape s'était récusé. « Allez voir Don Bosco à Turin, avait-il dit ; il vient d'accomplir ici des guérisons surprenantes : qui sait s'il ne guérira pas votre enfant? » Et les parents étaient partis pour Turin avec leur petite créature. Ce pauvre infirme, qui pouvait avoir environ cinq ans, ne se tenait pas sur ses jambes, et n'avait jamais entendu ni proféré un mot. A la vue du malheureux, le cœur de Don Bosco s'émut ; il invoqua la Sainte Vierge, et bénit l'enfant. Puis le prenant par la main, il l'invite du regard à marcher. O merveille ! Voilà que le bambin s'ébranle et chemine d'un pas assuré. Alors Don Bosco se place derrière lui et claque fortement des mains ; l'enfant se retourne, il a entendu. Plus qu'un pas à franchir et le miracle sera complet. « Voyons, dit le saint d'une voix très douce, dis : papa, maman », et sur l'heure l'enfant répète le tendre appel. Qui peut exprimer la joie folle des parents devant ce prodige accompli sous leurs yeux en quelques secondes ? Ils en pleuraient encore dans l'antichambre, en se retirant pour aller remercier Notre-Dame Auxiliatrice.



Que dire maintenant des trois faits miraculeux que nous allons citer, sinon que par leur objet et leur couleur ils nous reportent à quelques siècles en arrière, au temps de la *Légende Dorée?* A leur lecture, plus d'un rationaliste sourira; pourtant chacun d'eux a eu ses témoins que nous avons bien connus et interrogés, témoins qui, sous la foi du serment, ont confirmé la véracité de ces faits étranges.

Un « nouveau » de l'Oratoire de Turin, après un mois de vie commune, écrivait à sa mère qu'il ne pourrait jamais s'y faire. Conclusion : Venez me chercher.

La maman arrive, et l'on dispose tout pour le départ. Le matin du jour fixé l'enfant veut se confesser, une der nière fois, à Don Bosco ; mais les pénitents étaient nombreux et le tour de notre petit homme n'arriva qu'à la fin de la messe. C'était précisément l'heure du déjeuner. Le petit Dalmazzo — c'était le nom de l'enfant — allait commencer sa confession, quand un de ses camarades, attaché au service des subsistances, s'approche de Don Bosco et lui souffle à l'oreille : « Il n'y a pas de pain pour le déjeuner.

— Impossible ! Cherchez bien. Demandez à un tel que cela regarde ; il doit être par ici. »

Un instant se passe. Le messager revient bredouille.

« Don Bosco, nous avons fouillé dans tous les coins, nous n'avons trouvé que quelques petits pains. »

Don Bosco paraît étonné.

« Alors, courez dire au boulanger qu'il apporte ce qu'il faut.

— Le boulanger ! c'est inutile. On lui doit douze mille francs ; il refuse de donner un seul morceau de pain, avant d'être payé.

— Bien, bien. Dans ce cas, mettez dans la corbeille ce que vous avez pu réunir ; le reste, le bon Dieu l'enverra. Je viens à l'instant faire, moi-même, la distribution. »

Le petit Dalmazzo, qui n'avait pas perdu un mot de ce dialogue, fut surtout frappé des dernières paroles de Don Bosco ; et, quand il le vit se lever, il le suivit avec une curiosité bien naturelle, et d'autant plus vive que, les jours précédents, on avait beaucoup parlé de faits merveilleux, survenus à l'Oratoire, et auxquels Don Bosco n'aurait pas été étranger.

L'enfant se plaça donc derrière Don Bosco, et compta, avec soin, les petits pains contenus dans la corbeille. Il y en avait quinze. Or, trois cents gaillards attendaient leur déjeuner et, parmi eux, pas de bouches inutiles, on peut le croire.

Quinze pour trois cents ! Trois cents pour quinze !...

se disait l'enfant, et la lumière ne se faisait pas dans sa tête.

Le défilé commence. Chacun passe à son rang, et reçoit son petit pain. Le témoin, tout saisi, regardait, avec des yeux effarés, Don Bosco qui, souriant, ne renvoyait personne les mains vides.

Le dernier servi, le jeune Dalmazzo compte ce qui restait au fond de la corbeille : quinze petits pains, juste.

Ses notions d'arithmétique étaient absolument bouleversées. Une division qui devient une multiplication !

Quoiqu'il en soit, il annonça à sa mère qu'il restait décidément à l'Oratoire.

L'enfant devenu prêtre fut plus tard le premier curé de la paroisse salésienne du Sacré-Cœur à Rome, et mourut supérieur du grand séminaire de Catanzaro, toujours salésien.

Sur les dernières années de sa vie le saint avait coutume de réunir chaque semaine les élèves du dernier cours d'humanités pour leur tenir une petite conférence spirituelle. Ce jour-là, 1er janvier 1886, ces enfants, à l'issue de la causerie, offrirent à Don Bosco leurs hommages et leurs vœux. Ils pouvaient être environ trente-cinq, nous a raconté un des derniers survivants de la scène, leur surveillant, le P. Saluzzo. Don Bosco, après les avoir écoutés et remerciés, ajouta : « Mes enfants, je voudrais bien pouvoir vous donner quelque chose ! »

Ce disant, le bon Père cherchait autour de lui, lorsqu'il avisa, sur sa table, un petit sac de papier qui contenait des noisettes.

Il se mit immédiatement à y puiser à pleine main, et il en donna une grande poignée à l'étudiant placé près de lui.

Les autres se mirent à sourire ; il était évident que, s'il procédait avec une pareille largesse, il ne pouvait y avoir de noisettes que pour trois ou quatre d'entre eux.

Mais, à leur grande surprise, la distribution continua, et tous en reçurent autant que pouvaient en contenir leurs deux mains réunies.

Lorsque tout le monde fut pourvu, on fit observer à Don Bosco que trois ou quatre des élèves étaient absents, et qu'ils regretteraient bien de ne pas avoir leur part. Immédiatement il plongea de nouveau sa main dans le sac, et en tira plusieurs petites poignées de noisettes.

Un de ceux qui avaient assisté à cette étrange scène, racontait ensuite : « Je ne sais où il a pu aller les pêcher, le sac ne contenait presque rien ! »

Ce n'était pas seulement pour apaiser l'appétit de ses enfants, mais aussi leur faim eucharistique que le Ciel opérait ces prodigieuses multiplications ; témoin ce fait demeuré célèbre dans les annales de la maison.

C'était le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, et les enfants, réunis autour de l'autel pour la sainte messe, pouvaient être environ six cents. Six cents assistants à pareil jour, c'est bien près de six cents communiants, dans une maison salésienne. Par malheur, l'unique ciboire que renfermait le tabernacle était presque vide : quinze à vingt hosties au plus. Le sacristain ne l'ignorait pas, il avait même préparé un second ciboire à consacrer, mais, à la dernière minute, sa distraction l'avait oublié sur le meuble de la sacristie. Il s'en souvint après l'élévation, trop tard ; il ne lui restait plus qu'à attendre la douloureuse surprise du saint, et sa paternelle réprimande après la messe. De fait, au moment de la communion, quand Don Bosco, découvrant le ciboire, s'aperçut du malheur, un air de désolation couvrit son visage. Navré de ne pouvoir communier tous ses petits, il leva les yeux au ciel dans une muette supplication, et descendit distribuer l'Eucharistie aux premiers enfants agenouillés. Mais à ceux-ci d'autres succédèrent, et d'autres encore ; les tablées de communiants remplaçaient les tablées et le ciboire ne s'épuisait pas. Quand Don Bosco remonta à l'autel, tous ses petits avaient communié, et l'Eucharistie demeurait encore au fond du vase sacré. Le sacristain n'y comprenait plus rien.

Achevons le récit de ces miracles gracieux, couronnons ce triptyque qui tenterait un peintre d'école franciscaine, par un fait charmant, où l'on voit la puissance de Dieu se mettre au service de la tendresse paternelle pour tirer d'embarras un petit enfant.

En 1880, Don Bosco se trouvait dans une de ses maisons du midi de la France. A cette occasion le directeur prépara une petite fête, et il invita les Coopérateurs des environs. Le programme annonçait, entre autres choses, une représentation théâtrale, où de mignons artistes, tous élèves de la maison, devaient tenir les rôles.

Voilà que, presque au dernier moment, le directeur apprend à Don Bosco que le principal acteur se trouve absolument sans voix ; contre-temps d'autant plus fâcheux que les invités doivent venir en grand nombre. Don Bosco réfléchit un peu, puis demande à voir l'enfant.

Don Bosco le bénit et lui dit aimablement : « Laisse-moi faire ; je vais te prêter ma voix, et tu pourras remplir ton rôle bien comme il faut. »

Et, sur-le-champ, le petit bonhomme retrouve son organe. Don Bosco, lui, est pris d'un enrouement subit, qui l'oblige à garder un silence complet. Grâce à cette combinaison, la représentation eut lieu à la satisfaction générale ; et, la pièce achevée, chacun de reprendre sa voix, comme si de rien n'était.

***

Au faîte de ces miracles incontestés, et pour clore ce chapitre, plaçons ce récit qui pourrait faire hocher la tête à certains positivistes impénitents, si le faisceau de témoignages qui le corrobore n'en établissait la solide véracité.

Parmi les enfants qui fréquentaient le premier patronage de Don Bosco, en 1849, se trouvait un jeune homme de quinze ans, fils d'un aubergiste du voisinage, appelé Charles N... Pendant une absence prolongée du saint, tomba gravement malade, et fut vite réduit à toute

extrémité. « Il faut penser aux sacrements », dit le médecin. Pour cette confession suprême l'enfant supplia qu'on lui amenât Don Bosco. On courut à l'Oratoire, mais le saint n'étant pas de retour, on dut faire appel aux bons offices du vicaire de la paroisse qui administra le moribond. Le surlendemain, le petit n'était plus. Ses dernières heures avaient été très agitées ; sans cesse le pauvre enfant réclamait Don Bosco à son chevet.

Quand le saint rentra à Turin, on n'eut rien de plus empressé que de lui communiquer la démarche des parents. Passons chez lui, pensa Don Bosco ; peut-être en est-il encore temps. Au domicile de l'enfant, il se heurta à un domestique qui lui dit : « Vous arrivez trop tard, monsieur l'abbé ! Voilà six heures qu'il est mort ! — Allons donc ! réplique Don Bosco. Il n'est qu'endormi. » L'homme le regarda d'un air ironique qui semblait dire : « Pour qui nous prenez-vous ? » Mais Don Bosco souriant : « Que voulez-vous parier qu'il n'est pas mort ? »

A ce moment surviennent des parents tout en larmes qui confirment la triste nouvelle. Le saint entre dans la chambre mortuaire, où priaient au pied du défunt la mère et la tante. Un cierge brûlait à la tête du lit ; l'enfant était enseveli, selon la coutume de l'époque, dans un humble drap cousu ; sur son visage un voile de mousseline.

D'un geste, à l'entrée de la chambre, le saint avait congédié les gens. A un pas de la couche un doute l'assaillit : Qui sait si cet enfant a bien fait sa dernière confession ? Alors répandant son âme dans la plus fervente des prières, il bénit la dépouille et à deux reprises, sur le ton de commandement : « Charles, Charles, lève-toi ! », dit-il.

A cette voix, le cadavre parut frémir. D'un geste brusque Don Bosco déchira le linceul, et découvrit le visage. « Comme me voilà drôlement arrangé », dit l'enfant, dont les yeux grand ouverts semblent sortir d'un profond sommeil. Puis il se soulève, porte le regard autour de lui et, découvrant le Père de son âme : « Oh ! Don Bosco ! s'exclama-t- Si vous saviez ! Comme je vous ai appelé ! C'est

Dieu qui nous envoie. Vous avez bien fait de me réveiller.

— Parle, parle, mon petit Charles, murmurait le saint, dis bien tout ce que tu veux dire ; je ne suis ici que pour toi. »

Alors l'enfant continua : « A cette heure, je crois que je devrais être au lieu de l'éternel malheur. A une dernière confession, j'ai tu un péché commis quelques semaines plus tôt. Un mauvais camarade m'y avait poussé par ses propos. A un certain moment j'ai eu un songe ; il me semblait être au bord d'une fournaise ardente, poursuivi par une meute de démons qui voulaient me mettre la main dessus. Et déjà ils s'apprêtaient à le faire, quand une dame au noble visage se dressa entre moi et leur fureur. « Laissez-le tranquille, dit-elle : il n'est pas encore jugé. » A ces paroles, une angoisse folle m'envahit l'âme ; mais de suite j'entendis votre appel et je me réveillai. Et maintenant confessez-moi, mon Père. »

Sur un signe de Don Bosco, la mère et la tante, pétrifiées de terreur en face de ce spectacle, sortirent un instant de la chambre. Quand elles rentrèrent avec la famille, la confession était achevée. « Don Bosco me sauve de l'enfer », murmurait l'enfant.

Il vécut encore deux heures, en pleine connaissance, mais le corps toujours de marbre. A un certain moment le saint lui dit : « Maintenant que te voici en grâce de Dieu tu es sûr de ton salut. Veux-tu rester avec nous ou t'en aller là-bas ?

— Je désire aller au ciel, répondit l'enfant.

— Au revoir donc, au paradis ! », murmura Don Bosco.

Comme s'il n'eût attendu que ce congé, l'enfant inclina la tête sur l'oreiller, ferma les yeux et reprit son immobilité ; cette fois il s'était endormi dans le Seigneur.

Ce prodigieux événement, le saint le raconta souvent aux enfants de son patronage d'abord, et plus tard aux enfants des maisons salésiennes qu'il visitait. Toujours il le narrait de façon impersonnelle, comme si le fait fût arrivé à un autre. La précision des détails, l'invariable

identité des circonstances de temps, de lieu, de paroles, l'accent vécu de la description laissaient quand même soupçonner que le narrateur du prodige devait en être le héros. Et un jour le saint se trahit. Parlant un soir de 1882, après les prières, aux élèves du collège salésien de *Borgo San Martino*, il cessa soudain de s'exprimer à la troisième personne, et ses auditeurs le surprirent disant : « *J'entrai dans la chambre, je lui dis, il me répondit...* » Mais bientôt, se ravisant, il poursuivit le récit sur le ton objectif du début. Mais il en avait trop dit pour que désormais on pût douter que sa parole, un jour, avait été assez puissante pour ramener des portes de la mort un de ses enfants en péril de damnation.

Ce pouvoir prodigieux, qui lui faisait commander à la maladie, à l'enfer et à la mort, le saint, loin de s'en parer, demeurait comme écrasé sous son poids. Il s'en servait, parce qu'il le fallait, pour proclamer la gloire de la Vierge Auxiliatrice et aussi pour vivre ; mais que de fois il a dû souhaiter en être dessaisi ! Un aveu tombé un jour de ses lèvres nous confirme dans cette opinion. Un de ses fils, le P. Trione, au retour d'une mission qu'il avait prêchée dans la banlieue de Turin, vint conter à Don Bosco comment l'affaire avait marché. Et le saint, comme pour le féliciter, de lui dire : « Je pense à une chose : si je t'obtenais le don des miracles ?

— Oh ! bien volontiers, Don Bosco ! répondit le prédicateur. Comme cela je suis sûr de convertir aisément les pécheurs les plus endurcis.

— Tais-toi, répliqua Don Bosco devenu soudain grave et songeur, tais-toi ! Si tu l'avais, ce don, tes larmes et tes prières supplieraient bien vite le Ciel de te l'enlever. »

# CHAPITRE XII

## Le serviteur des papes.

*Une vie toute dévouée à la Chaire de Pierre. — Une double épreuve. — Bonté de Pie IX pour le saint; ses conseils, ses faveurs, ses largesses, sa confiance. — Une audience bien intime.*

*Dévouement du saint envers le Vicaire du Christ: la collection des* Lectures catholiques *et celle des* Papes des premiers siècles ; *une lettre de consolation qui lui valut bien des ennuis ; son zèle pendant le Concile du Vatican ; songe révélateur sur l'issue de ce Concile ; une commission importante d'un élève de l'Oratoire au Pape ; un ordre du Pape à Don Bosco ; une consultation solennelle.*

*Période de disgrâce apparente: souffrances communes du Pontife et de son serviteur.*

*Dans les corridors du Vatican. — Avènement de Léon XIII. — Une audience historique qui répare bien des choses. — Adieu du saint au Vicaire du Christ dans la personne de Léon XIII. — Fidélité d'outre-tombe.*

A l'audience qu'après tant d'autres il accorda au saint en janvier 1875, le bon pape Pie IX, sollicité par l'homme de Dieu de lui donner une consigne à porter à ses religieux et à ses enfants, se recueillit un instant et dit : « Recommandez-leur à tous l'obéissance et la fidélité au Vicaire du Christ.

— Comme cela tombe bien ! Saint-Père, répliqua du tac au tac Don Bosco. Regardez : avant de vous quitter il me restait une chose à vous dire, que j'avais notée avec quelques autres sur ce petit bout de papier. Lisez. »

Et Pie IX lut : « A l'audience de congé assurer Sa Sain-

teté de l'obéissance et de la fidélité de tous les Salésiens et de leurs élèves. »

L'obéissance et la fidélité au successeur du Christ, c'est une des grandes vertus qu'au long de son existence le saint s'efforça d'inculquer à tous ses fils. On peut dire que toute sa vie d'apôtre s'encadre entre deux épisodes émouvants, qui disent le dévouement de cet homme à la Chaire de Pierre.

En 1848, le 15 novembre, à Rome, le premier ministre de Pie IX, Rossi, était lâchement poignardé, et des bandes révolutionnaires venaient tenter l'assaut du palais pontifical. Le secrétaire de Pie IX, Mgr Palma, tombait frappé d'une balle en plein front. Le péril était plus que menaçant : d'un moment à l'autre la rébellion pouvait s'emparer de la personne du Souverain Pontife ; il était urgent d'aviser. Le 23 novembre au soir, accompagné d'un seul domestique, Pie IX quittait par une porte dérobée le Quirinal, et se confiait au dévouement de l'ambassadeur de Bavière qui, à peu de distance, l'attendait dans un carrosse fermé. Quelques heures après, l'Auguste Pontife était sur le territoire du royaume de Naples, et Ferdinand II de Bourbon mettait à sa disposition la ville et le château de Gaëte. Il devait y demeurer six mois.

Cet exil forcé émut le monde chrétien qui songea d'abord à subvenir à l'entretien du Père commun des fidèles. L'Œuvre du *Denier de Saint-Pierre* date de cette année-là. Un peu partout, des souscriptions s'ouvrirent. A Turin, le comité chargé de recueillir les offrandes ne fut pas peu surpris un jour de voir le Patronage de Don Bosco lui apporter la somme, modeste et fabuleuse tout à la fois, de trente-trois francs. Ces pauvres enfants qui, nous l'avons vu, recevaient de leur Père cinq sous pour compléter leur menu de soupe ou de *polenta*, avaient, en fils aimants du Pape, économisé sur leur misère, et ramassé en quelques jours cette obole dont Pie IX, touché jusqu'aux larmes, remerciait, plusieurs semaines après, par l'intermédiaire du Nonce à la Cour de Turin.

Ceci se passait tout au début de l'apostolat du saint. Et voici ce qu'à son lit de mort, le 23 décembre 1887, l'homme de Dieu murmurait devant son archevêque, le cardinal Alimonda, venu le visiter : « Temps difficiles, Éminence ! J'ai passé des temps difficiles... Mais l'autorité du Pape... l'autorité du Pape... Je l'ai dit à Mgr Cagliéro, ici présent, pour qu'il le répète au Saint-Père : les Salésiens sont pour la défense de l'autorité du Pape partout où ils travaillent. »

***

Cette vie, qui, à son terme, se glorifiait d'avoir bien servi le Vicaire du Christ sur terre, s'écoula sous deux pontificats, celui de Pie IX et celui de Léon XIII.

Pie IX, Don Bosco l'approcha pour la première fois en 1858. Il était descendu à Rome, nous l'avons vu, au printemps de cette année pour y jeter les premières bases de l'érection canonique de sa Congrégation. Le Pape ne le connaissait que de renommée. Il voulut voir, à l'épreuve, la valeur morale de l'homme que Turin regardait déjà comme un apôtre. Par Mgr de Mérode il lui fit demander de prêcher la retraite annuelle aux détenues de la prison pontificale des Thermes de Dioclétien. Le saint accepta et sa parole simple, mais riche de doctrine et d'exemples, remua les cœurs de ces pauvres enfants ; le succès de la prédication fut considérable. Le bon Pape s'en félicitait à quelques jours de là, dans une seconde audience qu'il lui avait accordée et, en témoignage de satisfaction, il voulait l'honorer du titre de Monseigneur en le créant camérier secret. A cette offre tentatrice l'homme de Dieu bondit.

« Oh ! Saint-Père, de grâce, gardez cet honneur pour de plus dignes ! La belle figure que je ferais au milieu de mes gamins avec du violet à ma soutane ! Ces pauvres petits ne me reconnaîtraient plus ; j'y perdrais toute leur confiance. Et puis les bienfaiteurs de mon Œuvre me croiraient

devenu riche ; je n'aurais plus le courage d'aller tendre la main pour mes enfants. Non, Saint-Père, vraiment, renoncez à votre idée. Laissez-moi demeurer le pauvre Don Bosco. » La seconde épreuve était aussi concluante que la première et, à la bénédiction qu'avant de quitter Rome Don Bosco et Don Rua inclinés reçurent de Pie IX, ils comprirent qu'au Vatican, désormais, l'Œuvre salésienne comptait un grand ami.

Cette amitié, pendant vingt ans, ne cessa de déverser ses bienfaits sur l'homme et ses entreprises. Pour Don Bosco, Pie IX fut riche de conseils, de faveurs, de largesses et de confiance. Voici des faits qui en témoignent hautement.



Déjà nous avons vu ses lumières et son intervention aider, non seulement à la naissance, mais à la croissance et à l'établissement définitif des deux Congrégations salésiennes. Lorsqu'en 1876 il s'agit de sanctionner de son approbation l'*Association des Coopérateurs salésiens*, l'avis de Pie IX s'imposa de nouveau pour élargir les cadres de cette pieuse Union.

Pourquoi, demanda-t-il à Don Bosco, ne pensez-vous qu'au sexe fort ? N'excluez donc personne ; il vous faut aussi des Coopératrices. La femme a toujours joué un rôle considérable dans les œuvres de charité, dans l'Église, dans la conversion des péuples. Plus que les hommes, elles sont portées au dévouement et à l'action. N'allez pas vous priver de leur aide précieuse.

Et le saint ouvrit à l'autre sexe les rangs de son Association ; il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Une autre fois, en lui concédant divers indults, Pie IX soulignait le sens pratique de l'un d'eux :

Oui, occupez vos novices, au cours de leur année d'épreuve, à divers travaux, mais que ce ne soit pas des travaux de sacristie ; ils pourraient y prendre des goûts de loisir. Occupez-les activement, spécialement à enseigner le catéchisme aux enfants.

De combien d'indulgences, de faveurs, de privilèges bon Pape ne combla-t-il pas le saint, depuis cette indulgence plénière « à retardement » que, dès 1858, il lui accordait pour l'heure dernière de deux cents de ses bienfaiteurs, jusqu'aux faveurs sans nombre dont, en 1876, il enrichit l'*Union des Coopérateurs!* Sa bénédiction était acquise à toute initiative nouvelle de Don Bosco : église à bâtir, œuvre de vocations tardives à créer, mission à entreprendre. Dès sa première rencontre avec l'homme de Dieu, il lui donna le pouvoir de confesser *in omni loco Ecclesiae* et, sans qu'il l'eût sollicitée, la dispense du bréviaire pour les jours de travail excessif.

Il n'était pas moins munificent en face de la misère de son ami. A la première audience de congé de Don Bosco, il versa dans les mains tendues du saint une poignée de louis pour payer un goûter à ses petits amis de Turin. Pour l'érection de Notre-Dame Auxiliatrice il envoya cinq cents lires ; deux mille pour l'église Saint-Jean-l'Évangéliste. Au second départ de missionnaires salésiens, il tira cinq mille lires de son tiroir, auxquelles il ajouta encore mille lires en pièces d'or. Enfin, certain jour qu'il sentait Don Bosco acculé par des besoins urgents, ce fut vingt mille lires que d'un coup il préleva sur sa cassette.

Témoignages de bonté, qui n'égalaient pas cependant les marques d'estime et de confiance dont il l'honorait. Aujourd'hui il le chargeait d'une mission extrêmement délicate : s'assurer si le clergé paroissial de Rome distribuait régulièrement l'instruction chrétienne ; demain, et à deux reprises, il l'acceptait avec bonheur comme plénipotentiaire chargé par le Gouvernement de résoudre, entre les deux puissances, le problème épineux de la nomination à cent huit évêchés vacants ; quelques jours après, il le priait de collaborer à l'établissement des listes de candidats à l'épiscopat, et tous les noms qu'il proposait étaient agréés ; une autre fois il lui confiait la réforme d'un institut romain qu'il aurait voulu incorporer à la Société salésienne. Quatorze fois, sous Pie IX, Don Bosco s'en fut à Rome, et,

presque à chaque voyage, le bon Pape lui accorda des marques non équivoques d'une estime à rendre jaloux, jusqu'à le faire prendre un jour à son domicile par le carrosse pontifical, jusqu'à lui donner, un soir, accès dans sa chambre de malade.

Quel souvenir ému le saint rapporta de cette paternelle audience de 1877 !

Figurez-vous, confiait-il à son secrétaire en descendant l'escalier du Vatican, que le Saint-Père m'a reçu au lit. Oh ! ce lit, si vous l'aviez vu ! Bas et misérable comme ceux de nos enfants ! Pas le plus petit bout de tapis pour poser ses pieds en se déchaussant ! La chambre est pavée de briques tout usées, à tel point qu'il faut y regarder à deux fois pour ne pas trébucher. Pie IX, qui me sait la vue basse, me guidait de la voix, pour m'amener auprès de lui : « Non, pas par là, Don Bosco, il y a un trou ; par ici. » Mon Dieu, quel exemple de pauvreté dans le chef de l'Église ! Quel spectacle que celui du premier personnage du monde vivant volontairement dans cette gêne !

Pourquoi de la part de Pie IX cette amitié particulière envers l'apôtre de Turin ? Parce qu'il avait tout de suite pénétré l'homme, et senti quel serviteur dévoué l'Église comptait en lui.

***

Ce dévouement, Don Bosco le manifesta sous mille formes, tout au long de sa vie.

Écrivain populaire et directeur de la collection des *Lectures Catholiques*, les biographies des Papes avaient toujours les préférences de sa plume. En dehors de cette collection, il donnera encore, en huit fascicules, sous le titre *Vies des Papes des premiers siècles*, la biographie de vingt et un Papes de la primitive Église. En 1847, il ajoutera cette Histoire de l'Église qui, dans sa pensée, devait apprendre à la jeunesse catholique le rôle civilisateur de la Papauté.

En novembre 1859, au lendemain de la révolte

*Légations Pontificales* et de leur rattachement à la Maison de Savoie, le saint, attristé de cette grave atteinte au pouvoir temporel du Pape, avait adressé à Pie IX une lettre, où son cœur de prêtre catholique disait sa peine profonde et tentait de le consoler par l'exposé de tout le bien que l'Église du Piémont réalisait, sur divers champs de l'action catholique, à ces heures troublées. En janvier 1860, le Pape lui répondit par un Bref débordant de sentiments paternels. Il n'en fallait pas tant pour mettre le feu aux poudres ; l'événement transpira d'autant plus facilement que le numéro d'avril des *Lectures Catholiques* portait la traduction de la lettre pontificale. De là à conclure que la maison de Don Bosco était un foyer de conspiration, et qu'elle abritait quelques-uns des hommes en relations clandestines avec l'Archevêque exilé, le Pape et les Jésuites, il n'y avait qu'un pas à franchir. On le franchit très vite, et les 26 mai et 9 juin de cette année, l'Oratoire salésien fut, sept heures durant, soumis à une perquisition en règle. Rien n'y manqua : cordon de troupes cernant la maison, policiers isolant les enfants de leurs maîtres, recherche minutieuse dans les coins obscurs du logis, lecture attentive du moindre bout d'écrit, même de ceux que l'on retrouve en morceaux dans la corbeille à papier, interrogations captieuses en classe, sommation d'avoir à livrer le corps du délit, menaces, etc., etc. ; bref, la visite domiciliaire en règle. Évidemment on ne découvrit rien, hormis une sentence un peu trop cléricale, mais elle était de Marc-Aurèle, et la traduction de la fameuse lettre du Pape. La police en fut pour ses frais ; l'unique résultat de cette démarche tracassière fut d'avoir offert à Don Bosco l'occasion de souffrir quelque chose pour son maître et bienfaiteur, le bon Pie IX.

Don Bosco souffrit bien plus de voir pendant de nombreuses années le veuvage des diocèses d'Italie. Quarante-cinq évêques de la Péninsule étaient alors en exil ; dix-huit, élus par le Pape, n'avaient pas le droit d'entrer dans leurs diocèses ; quantité de prélats étaient morts et n'avaient

pu être remplacés. En Piémont, depuis quinze ans, aucune nomination n'avait eu lieu. Au chapitre suivant, nous verrons l'homme de Dieu s'employer, auprès des autorités gouvernementales, à faire cesser cet état de choses si dommageable aux âmes. Ici, nous rappelons le dévouement qu'il apporta à sa fonction d'agent de liaison entre le Vatican et le Quirinal. Que de pas et de démarches, d'heures d'antichambre et d'heures de discussion cette tâche lui valut ! A Rome, à un certain moment, en 1871, on ne voyait que lui dans les bureaux ministériels ou à la chancellerie vaticane. Puis il fallut, d'ordre du Pape, collaborer à la confection des listes des futurs prélats. Comme il se serait dispensé de cet honneur redoutable ! Mais Pie IX avait manifesté un désir ; le saint s'exécuta, en bon serviteur qui n'a qu'à obéir à son maître, si ce maître déclare insuffisants les motifs de se récuser.

Dès qu'à la fin de 1869, le 8 décembre, le Concile du Vatican eut ouvert ses assises, Don Bosco sentit qu'en marge de la grande assemblée, il pourrait peut-être jouer un rôle modeste dans ces débats historiques, qui devaient aboutir à la proclamation du dogme de l'Infaillibilité pontificale. Il partit donc pour Rome le 20 janvier 1870. Ce n'est pas seulement dans les réunions plénières de la Chapelle des Saints Procès et Martinien, à Saint-Pierre, mais aussi dans les cercles privés que tenaient ici ou là, chez les princes romains, ou à la *Civiltà Cattolica*, ou autour des Cardinaux de Curie et des chefs de groupe, les Pères du Concile, que s'élaboraient lentement les textes des futures définitions. Dans son livre *Rome pendant le Concile* la plume vivante et pittoresque de Louis Veuillot nous a décrit finement ce travail obscur mais fécond des salons, des procures, des demeures cardinalices ou patriciennes, des salles de rédaction aussi. Le flair de Don Bosco ne l'avait pas trompé. Et, de fait, il put se flatter d'avoir conquis au moins un vote à la définition conciliaire.

On sait qu'un groupe assez puissant, dirigé par Mgr Dupanloup, défendait avec éloquence la thèse de l'inopportu

nité de ce dogme. L'heure n'est pas venue de le proclamer, conseillait leur prudence excessive de vieux libéraux. Parmi ces opposants, l'Église de Piémont comptait l'évêque de Saluces, Mgr Gastaldi, qui, plus tard, proposé par Don Bosco, devait monter sur le siège de Turin. A peine arrivé à Rome, le saint, informé du fait, entreprit le siège de son ami et apporta, pour le convaincre, de si fortes raisons, qu'un jour, en séance plénière, l'évêque de Saluces prit nettement position en faveur du dogme, pa un discours qui déconcerta ses amis de la veille.

De l'issue triomphante du Concile, Don Bosco ne pouvait guère douter. Dans la nuit du 5 au 6 janvier, à Turin, il avait eu un songe révélateur. Les t rmes par lesquels le saint, dans un mémoire remis à Pie IX, essaie de traduire cette commission du Ciel sont, par moments, un peu sibyllins, mais dans son ensemble, la communication est claire, et traduit bien les difficultés auxquelles se heurta la proclamation du dogme. Voici le passage essentiel du morceau.

*Voix du Ciel au Pasteur des pasteurs.* — Tu vas entrer avec tes assesseurs dans la grande réunion ; mais l'ennemi du bien ne demeurera pas un instant tranquille. Il dressera contre toi toutes ses machinations. Il sèmera la discorde parmi tes assesseurs, et il te suscitera des adversaires, même parmi tes fils. Les puissances du siècle vomiront du feu et violenteront les gardiens de la loi pour leur faire rentrer en gorge leurs paroles, mais elles ne réussiront pas. Ce n'est qu'à eux-mêmes qu'ils feront du mal. Pour toi, hâte-toi. Si tu ne peux résoudre les difficultés, coupe court. Si tu te trouves dans l'embarras, va de l'avant quand même ; tiens ferme jusqu'à ce que la tête de l'hydre de l'erreur soit tranchée. Ce coup fera trembler la terre et l'enfer, mais il apaisera le monde et tous les gens de bien exulteront... Tes jours se précipitent, tes années courent vers leur terme, mais la grande Reine demeure toujours ton secours. Aujourd'hui, comme hier, elle sera *magnum et singulare in Ecclesia praesidium.*

Ce n'était pas la première fois que l'homme de Dieu portait au Pape un message d'en-haut. En 1856, il avait reçu dans sa chambre le meilleur de ses élèves, ce petit

Dominique Savio dont le procès de béatification s'instruit si rapidement.

« J'aurais une chose importante à faire savoir au Saint-Père, lui dit-il. On m'assure qu'un jour ou l'autre vous descendrez à Rome : Voules-vous vous en charger ?

— Mais bien volontiers. De quoi s'agit-il ?

— Voici : Je voudrais lui dire qu'au milieu des douleurs qui l'attendent, il ne cesse de s'occuper tout particulièrement de l'Angleterre, car Dieu prépare dans ce royaume un grand triomphe pour le catholicisme.

— Comment le sais-tu ?

— Je vais vous le dire, mais ne le répétez pas, on se moquerait de moi. Un jour, pendant mon action de grâces après la communion, je fus surpris par une forte distraction. Il me semblait voir une vaste plaine couverte de ténèbres. Elle était remplie de gens marchant à tâtons comme des voyageurs égarés. Ce pays, me dit quelqu'un près de moi, c'est l'Angleterre. Et je vis le pape Pie IX revêtu de ses ornements pontificaux et qui allait vers cette plaine obscure, une torche enflammée à la main. Et, à mesure qu'il s'avançait, les ténèbres disparaissaient, et la plaine fut éclairée comme en plein jour. Cette torche lumineuse, me dit celui qui était là, est le symbole de la foi qui doit éclairer l'Angleterre. »

A mesure que Don Bosco déroulait cette vision devant le Pape, Pie IX le fixait d'un regard plus pénétrant et, quand il eut fini : « L'avis de cet enfant, ce songe étrange, dit-il, m'incite à travailler encore plus énergiquement à la conversion de l'Angleterre. Mais vous-même, Don Bosco, n'avez-vous jamais eu quelques communications de ce genre vous poussant à embrasser les œuvres que vous avez fondées ? »

Cette demande à brûle-pourpoint démonta le saint. Il dut confesser la vérité, et raconter à Pie IX les principaux de ses songes.

« Je vous invite à les noter minutieusement par écrit,

lui dit le Pape, avec tous les détails. Conservez ce patrimoine à vos fils. »

Don Bosco promit d'obéir. Mais neuf ans après, en 1867, à sa seconde visite, il n'en avait rien fait.

« Et ces songes ? interrogea le Pape.

— Pas eu le temps, Saint-Père.

— Eh bien, maintenant, ce n'est plus un désir que je vous exprime, c'est un ordre que je vous donne ; il faut les écrire. Tout travail doit céder devant celui-là. »

Don Bosco, cette fois, obéit. L'injonction de Pie IX valut à la Congrégation salésienne ces six gros cahiers où le saint a consigné sous ce titre : *Memorie dell'Oratorio dal* 1835 *al* 1855, les ordres du Ciel reçus en songe et les œuvres qu'ils ont provoquées.

Pie IX était si convaincu des lumières spéciales dont le Ciel favorisait Don Bosco qu'en une circonstance solennelle ce fut à son avis qu'il se rangea. Au lendemain de la brèche de *Porta Pia*, tandis que de tous côtés on conseillait la fuite au Pape, comme en 48, Pie IX sollicita sa pensée sur le projet. Le saint, après avoir longuement prié, adressa au Pape, par des mains sûres, sa réponse : *La sentinelle, l'ange d'Israël doit demeurer à son poste, à la garde du rocher sacré et de l'arche sainte.* Sous la foi du serment, le cardinal Cagliero a déposé ce fait, dont il était bien informé, puisqu'il avait recopié lui-même la lettre adressée au Saint-Père.

Cette confiance que Pie IX témoignait au saint, ce plaisir de qualité rare qu'il éprouvait à s'entretenir avec lui, à recueillir son avis, poussèrent un jour le Pontife à faire à l'homme de Dieu une proposition.

« Ne pourriez-vous pas quitter Turin, Don Bosco, et vous fixer à Rome ? Votre congrégation en souffrirait-elle ?

— Saint-Père, ce serait sa ruine. »

Le pape n'insista pas. A un intime, Don Bosco avoua qu'il n'aurait jamais pu se résoudre à abandonner ses enfants.

A tous ces mille détails, que notre plume pourrait mul-

tiplier, on a deviné qu'au Vatican le saint était reçu plus en ami qu'en serviteur. Les deux cœurs, du Pontife et de l'humble prêtre, s'étaient compris et, à certaines heures, il semblait bien qu'ils s'appuyassent l'un sur l'autre. Pourquoi faut-il que cette amitié ait été mise, sur le tard, du fait de la méchanceté des hommes, à la plus rude des épreuves, l'épreuve du doute. « Qu'ai-je donc fait à Don Bosco, gémissait Pie IX, à la fin de 1877 ? Voilà trois fois que je lui écris et il ne me répond pas. » Et de son côté Don Bosco se demandait pourquoi certaines de ses lettres, sollicitant quelques faveurs, demeuraient sans réponse. L'explication était très simple : les deux courriers étaient surveillés et les plis interceptés. Les gens qui, à Turin, comme nous le verrons, persécutaient Don Bosco, s'étaient ménagé des complices au Vatican, et la vengeance pénétrait jusqu'à l'intérieur des palais apostoliques.

A trois reprises, en décembre 1877, Don Bosco se vit refuser une audience du Saint-Père. Les ennemis de son Œuvre continuaient d'abuser de leur pouvoir. Le coup fut d'autant plus dur au cœur du saint qu'il savait, de sa source ordinaire d'informations, que Pie IX n'avait plus guère de temps à vivre. « D'ici peu, prophétisait-il, nous assisterons à des événements qui émouvront les bons, comme les méchants. » De fait, le 9 janvier 1878, Victor-Emmanuel, au Quirinal, mourait presque subitement, et, le 7 février, une rumeur se répandait dans Rome : *Pie IX est moribond.* Le soir même de ce jour, à 5 h. 40, le doux Pontife trépassait.

La veille encore il avait parlé de Don Bosco. On s'imagine aisément la douleur qui broya le cœur du saint à cette nouvelle. Que n'eût-il pas fait, que n'eût-il pas donné pour être à genoux, dans cette humble cellule qu'il connaissait si bien, à la minute où l'âme du Pontife quittait la terre, ou, tout au moins, pour approcher son grand ami dans l'un des derniers jours de sa vie, et l'assurer de son indéfectible attachement ?

Cet attachement, on l'a vu, ne se relâcha pas avec a

mort du grand Pape. Ce fut en son souvenir qu'à Turin s'érigea l'église Saint-Jean-l'Évangéliste où, sur le seuil, Pie IX, en pied, semble éterniser dans le marbre la gratitude de Don Bosco.

***

Quelques jours après le décès de Pie IX et tandis qu'au Vatican une armée d'ouvriers se hâtait d'improviser les appartements des cardinaux électeurs, Don Bosco, qu'une affaire délicate amenait en ces murs, rencontra à un détour de corridor le cardinal Pecci, camerlingue de la sainte Église. Un instant il s'arrêta, le fixa au visage, puis, dévo tement agenouillé :

« Que votre Éminence me permette de lui baiser la main !

— Qui êtes-vous, dit le cardinal, pour vous approcher avec cette assurance ?

— Je suis un pauvre prêtre, qui aujourd'hui baise la main de votre Éminence ; à peu de jours d'ici, il espère bien lui baiser le pied.

— Je vous défends bien de prier pour ça.

— Vous ne pouvez me défendre de demander à Dieu ce qui lui plaît.

— Si vous priez dans ce sens-là, répliqua le cardinal Pecci, d'un ton qu'il essayait de rendre sévère, je vous menace des censures.

— Oh ! Éminence, vous n'avez pas encore le pouvoir de me les infliger. Quand vous l'aurez, je m'inclinerai.

— Mais qui êtes-vous donc pour me parler sur ce ton ?

— Je suis Don Bosco.

— Allons, taisez-vous ! C'est le moment de travailler, et non de rire. »

Et le cardinal camerlingue poursuivit son chemin. On sait qu'à huit jours de là, le 20 février, il était élu par le Conclave et prenait le nom de Léon XIII.

Pendant plusieurs semaines le saint ne put approcher

le Pape qu'en audience générale. Jadis, à l'époque où il s'entremettait dans l'affaire des nominations épiscopales, toute porte lui était ouverte dans les palais apostoliques ; maintenant il n'arrivait même pas à obtenir une audience privée. Rude épreuve pour un cœur travaillé par tant d'autres peines ! Enfin, le 16 mars, Léon XIII l'admit pour la première fois en sa présence.

Ce n'était pas Pie IX et son accueil simple et cordial, qui vous mettait à l'aise en quelques secondes ; mais malgré son grand air, son regard où perçait le génie, le ton autoritaire de sa voix grave, ses manières qui décelaient toute une race, le nouveau Pontife savait encore, bien que d'une autre façon, subjuguer les cœurs. Il fut pour Don Bosco d'une charmante bonté, s'enquit minutieusement de toutes ses Œuvres, lui donna des conseils pour tous ses fils, et après Pie IX, lui répéta que la bénédiction de Dieu était certainement sur ses travaux.

Ceux qui nient le miracle, lui déclara-t-il, seraient bien embarrassés d'expliquer comment, humainement parlant, un pauvre prêtre peut arriver à donner le pain de chaque jour à des milliers et des milliers d'enfants. Il faut confesser que le doigt de Dieu est là.

Le saint sortit du Vatican, l'âme inondée de joie, car, en dépit de la calomnie qui s'acharnait depuis des années sur son nom et avait réussi à se faire écouter au delà de la Porte de bronze, le nouveau Pape reconnaissait ses services.

A deux ans de là, nous savons que Léon XIII leur fit même appel quand, navré de voir arrêtée aux fondations la construction de l'église du Sacré-Cœur, au *Castro Pretorio*, il en confia l'achèvement au saint, à l'audience qu'il lui accorda le 3 avil 1880. Malgré son âge et ses infirmités croissantes, Don Bosco accepta le redoutable honneur, simplement parce que, comme l'avait dit le cardinal Alimonda, un désir du Pape était pour lui un ordre.

Ce loyal et fidèle dévouement reçut quatre ans plus tard une de ses plus douces récompenses. C'était au prin-

temps de 1884 : le saint était retourné pour la dix-neuvième fois à Rome, dans le but d'obtenir enfin la communication des privilèges qui, assimilant sa Congrégation à d'autres Congrégations très favorisées par le Saint-Siège, allaient du même coup la rendre complètement indépendante, libre définitivement, par exemple, de présenter d'elle-même ses sujets aux ordinations. On se souvient qu'en 1874 Don Bosco n'avait obtenu que pour dix ans cette faveur qui lui tenait tant à cœur. Un long mémoire, soigneusement préparé de la propre main du saint, sollicitait ces privilèges, qui, par le passé, avaient déjà été gracieusement concédés à telle et telle Congrégation, que Don Bosco citait. Il lui avait semblé qu'une requête, étayée d'aussi solides arguments, aurait suffi pour enlever la faveur. Tant s'en fallut ! Le préfet de la Congrégation des Évêques et Réguliers, le cardinal Ferrieri, lui fit savoir, à peine débarqué à Rome, qu'il devait compléter son mémoire par des précisions historiques : il fallait spécifier à quelle date, par quel Pontife, et à quels Instituts ces privilèges avaient été, dans l'origine, directement accordés.

Quand Don Bosco connut ces nouvelles exigences, son esprit d'italien très fin comprit qu'elles déguisaient un refus. Comment voulait-on qu'à son âge et avec les soucis qu'il avait en tête, il eût le loisir et les forces de rédiger ce long travail historique ? « Ma tête n'y résiste plus, avouait-il à un confident. Je vais me voir contraint de renoncer aux privilèges. J'en demanderai quelques-uns, les principaux, et puis je reviendrai à Turin. Si on veut me les accorder, tant mieux ! Si on ne veut pas, patience ! On ira de l'avant comme ça ! »

Ce fut Léon XIII lui-même qui, d'un mot décisif, résolut l'épineuse question. Le 9 mai, Don Bosco était reçu en audience privée, et, ce jour-là, le Pape se montra à son égard d'une bonté rare. Comme après avoir baisé le pied du Pontife, le bon vieillard lui demandait la permission de se tenir debout : « Non, pas debout, mais assis, Don Bosco », dit le Pape, et il lui fit avancer une chaise à

ses côtés. Puis, avec les marques de la plus inquiète sollicitude, il prit des nouvelles de sa santé.

« Il faut vous soigner, dit Léon XIII ; n'épargnez rien pour ça. Assez de vous user de la sorte ! Votre vie appartient à l'Église, à la Congrégation que vous avez fondée. Je vois votre Œuvre se répandre partout, en France, en Espagne, en Amérique, jusqu'en Patagonie. Votre vie, vos conseils sont nécessaires à tous ces fils qui se multiplient. Si j'étais malade, vous feriez, j'en suis sûr, l'impossible pour me ramener à la santé ; eh bien, je veux que vous vous traitiez de la même façon. Je le veux, entendez-vous ? Je vous l'ordonne même. L'Église a besoin de vous.

— Oh ! c'est trop de bonté, Saint-Père, répondit Don Bosco, écrasé d'émotion devant ce souci du Pape. Vous me confondez, mais je vous promets d'obéir à vos ordres.

— Très bien ! Et maintenant qu'avez-vous à me demander ? N'ayez pas peur ; je suis disposé à tout vous accorder.

— Saint-Père, répondit Don Bosco saisissant la balle au bond, couronnez l'édifice de la Société Salésienne en lui accordant les privilèges qu'elle vous demande. Ces privilèges, d'autres Congrégations, dont le nombre des sujets se compterait sur les doigts, les possèdent. Les Salésiens sont déjà plus de cinq cents, et voilà des années qu'ils sollicitent cette faveur ; ne la leur refusez pas.

— Voilà qui est entendu ! dit l'immortel Pontife. Faites savoir au secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers d'avoir à préparer les pièces, et je les signerai sans qu'elles passent par la Congrégation. Ce me sera d'autant plus facile, ajouta le Pape avec un sourire de malice, que le pauvre Monseigneur X., n'est plus. Vous aviez là un rude adversaire. Il n'a pas épargné sa peine pour empêcher la concession de ces privilèges. Le Pape. voyez-vous, ne fait pas toujours ce qu'il veut ; mais maintenant vous serez satisfait. Cher, cher Don Bosco ! Je vous aime, je vous aime, je vous aime. Je veux être tout pour les Salésiens ; je veux compter comme le premier de vos coopérateurs. Qui est votre ennemi est l'ennemi de Dieu ; j'en

ai acquis maintenant la certitude. Avec de misérables moyens vous bâtissez des œuvres formidables. Courage ! Courage ! Le Pape, l'Église, le monde catholique vous admirent, vous et votre Société. C'est Dieu lui-même qui vous guide, vous soutient, qui porte votre Congrégation. Dites-le, écrivez-le, prêchez-le ! Dans cette protection divine réside tout le secret de vos triomphes sur les obstacles et les ennemis que vous rencontrez. »

Ces obstacles et ces ennemis, auxquels le Pape faisait une discrète allusion, voilà plus de dix ans qu'ils tourmentaient la vie du saint. Comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur, la croix qu'il eut à porter à certains jours fut d'une lourdeur écrasante, d'autant plus pesante que ceux qui en chargeaient ses épaules fatiguées étaient, comme l'a dit un jour solennel Pie XI, ceux-là même qui auraient dû l'aider dans son œuvre. A un certain moment, nous l'avons insinué plus haut, ils avaient presque réussi à gagner à leurs vues le Pontife suprême, à soulever entre le maître toujours vénéré et son bon serviteur, comme un nuage de défiance. Mais maintenant tout malentendu était dissipé, et les paroles de Léon XIII tombaient sur l'âme de Don Bosco comme une juste réparation des douleurs héroïquement endurées à Turin, de 1872 à 1883.

« Saint-Père, réplique Don Bosco au comble de l'émotion, je ne trouve pas de mots pour vous remercier. Mais, ce dont je puis vous assurer, c'est que nous avons toujours travaillé à développer chez nos jeunes gens l'affection, le respect, l'obéissance à l'égard du Saint-Siège et du Vicaire du Christ. Le peu de bien que nous avons réalisé, nous l'attribuons à la bénédiction et à la protection du Pape. »

On effleura encore divers sujets, tout spécialement les Missions Salésiennes, puis, après s'être incliné sous une dernière bénédiction de Léon XIII, Don Bosco sortit appuyé au bras de son secrétaire, le P. Lemoyne. Dans l'escalier, un mot lui échappa qui en dit long sur le calvaire qu'il avait dû gravir en ces dernières années. « Vraiment.

murmurait-t-il, il me fallait cet accueil pour me remettre debout ; j'étais à bout de forces. »

***

Une dernière fois, Don Bosco devait approcher le Pape, la veille de la consécration de l'église du Sacré-Cœur, le 13 mai 1887. Cette audience fut comme le congé définitif que le serviteur venait prendre de son maître. La dernière tâche qu'il lui avait confiée avait été rude, très rude ; plus d'une fois ses vieilles épaules avaient menacé de plier sous le faix. Malgré tout, cependant, il avait pu la mener à terme. Mais il se sentait las, très las, usé à fond ; ses jours lui paraissait comptés. Alors, avant de quitter la terre, il tenait à s'incliner une dernière fois devant celui qui, aux yeux de sa foi, personnifiait le Christ. « Je suis bien vieux Saint-Père, murmura-t-il dans ce dernier tête-à-tête ; mais, avant de mourir, je voulais revoir encore une fois Votre Sainteté, et prendre sa bénédiction. Me voilà exaucé, il ne me reste plus qu'à dire, moi aussi : *Nunc dimittis servum tuum, Domine!* »

Ce cantique de bénédiction ne fut pas la suprême expression de son dévouement à la Chaire de Pierre. A chaque élection nouvelle du Supérieur Général des Salésiens, on relit en public les normes confidentielles laissées par Don Bosco pour régler ce grand acte. Aux électeurs, prêts à laisser tomber leur bulletin dans l'urne, le saint rappelle que leur élu doit posséder au moins trois qualités : la troisième c'est *un attachement indiscutable au Saint-Siège et à tout ce qui s'y rapporte.*

D'au delà de la tombe, saint Jean Bosco continue par ses successeurs, à servir le Pontife romain.

## CHAPITRE XIII

### L'HOMME QUI APPROCHA LES GRANDS.

*Position politique du saint: avec le Christ et le Pape au-dessus des partis ; la politique du* Pater noster.
*Premières relations de Don Bosco avec la Cour ; une annonce tragique de mort.*
*L'affaire de la nomination des évêques ; première tentative, couronnée de peu de succès* (1863) ; *seconde tentative* (1864) : *l'angle sous lequel il fallait considérer le problème ; plein accord résolu avec la solution du saint comme base de discussion ; troisième tentative* (1874) : *le veto de Berlin.*
*Une mission de confiance pendant le Conclave. — Deux vieilles connaissances.*
*Chez le roi dépossédé des Deux-Siciles ; une prophétie qui s'est réalisée.*
*Relations du saint avec Cavour. — Traits de ressemblance des deux hommes. — Une offre captieuse — Amitié de l'homme d'État pour Don Bosco. — Au lendemain d'une visite domiciliaire, fière protestation du saint auprès du ministre.*
*Urbain Rattazzi et sa sympathie pour Don Bosco. — Une question délicate qui reçoit une réponse apostolique.*
*Sur la terrasse du collège de Lanzo : conversation du saint avec trois ministres du jeune royaume d'Italie.*
*La tactique du saint: approcher les âmes des grands pour tenter de leur faire du bien.*

Les esprits qui réfléchissent sur l'époque troublée où vécut ce saint se posent la question : « Ces années si difficiles, qui vont du cri d'indépendance poussé par l'Italie en 1848 à l'entrée des troupes piémontaises par la brèche de *Porta Pia*, à Rome, comment les a-t-il traversées ? Son œuvre avait besoin de l'appui des puissants ; le développement prodigieux de ses maisons fixait l'attention des hommes politiques ; ses relations avec le Vatican

piquaient la curiosité inquiète du pouvoir rival ; comment s'en est-il tiré ? Quelle attitude a-t-il prise en face du monarque et des ministres qu'il ne pouvait ignorer ? » L'attitude de l'indépendance. Il l'a dit un jour : *In politica, sono di nessuno*: En politique, je n'appartiens à personne. Il était au-dessus des partis ; il ne s'en occupait pas. « Ma politique est celle du *Pater* », allait-il répétant, c'est-à-dire qu'il ne se souciait que du royaume de Dieu à instaurer dans l'âme de la jeunesse populaire. *Adveniat regnum tuum:* Que votre règne arrive ! Tout le reste ne recueillait ni une pensée de son esprit, ni une minute de son temps bousculé. Son sens catholique avait compris instinctivement que le prêtre n'a pas à prendre position dans cette bagarre d'idées, parce qu'il doit appartenir à tous. S'inscrire à un parti, prendre une étiquette politique, c'est fatalement se mettre à dos les chrétiens du bord adverse, qui, à leur heure dernière, refusent trop souvent le secours d'un prêtre partisan. Or, son zèle d'apôtre ne cessait de penser à la minute suprême de ces hommes qui avaient fait l'Italie nouvelle, et, pour ce motif, il se refusait de couper les ponts avec leurs âmes.

Nous le savons, on lui a fait grief, jusqu'à son procès de canonisation, de ces amitiés contractées dans le monde libéral, de ces relations avec de notoires adversaires de l'Église. De fait, en cette seconde moitié du XIX^e^ siècle, Don Bosco fut peut-être en Italie le seul prêtre qui entretint un commerce suivi avec les fondateurs de l'Italie nouvelle. Au lendemain des premiers événements qui amorçaient la formation de l'Unité italienne par l'absorption sous la Croix de Savoie de tous les États de la Péninsule, le clergé prit délibérément position d'adversaire. Très rares furent ceux qui osèrent encore se fourvoyer dans le monde des usurpateurs : parmi eux on vit souvent Don Bosco.

Il possédait pour cela, répétons-le, les meilleures raisons du monde. Il avait à compter avec ces hommes-là pour vivre, il voulait les rendre complices du bien qu'il accomplissait, et surtout il pensait à leur âme, guettant la seconde

propice où il pourrait y déposer la graine du remords.

Elle est de lui cette affirmation osée, qui justifie, dans une image étonnante, son attitude à l'égard des pires adversaires du nom chrétien : « Si entre une âme à sauver et l'effort de mon zèle se dressait le démon en personne attendant de moi un coup de chapeau pour me laisser passer et atteindre cette âme, je n'hésiterais pas un seul instant. « Une autre fois, à Florence, invité par le président du Conseil, Ricasoli, à prêter son concours d'intermédiaire officieux pour aider à la nomination d'évêques dans cent et quelques diocèses d'Italie, il fait bien préciser que c'est au prêtre, et non au fils du Piémont, ou à l'ami des ministres, ou au diplomate, que l'on fait appel. Il accepte bien de se mêler de ces choses, mais en prêtre. « Prêtre à l'autel, prêtre au confessionnal, prêtre au milieu de mes jeunes gens, prêtre à Turin, prêtre à Florence, prêtre dans la mansarde du pauvre, et prêtre dans le palais du roi ou de ses ministres, je ne veux être que prêtre. » C'est parce qu'il ne voulait être que cela, mais tout cela, qu'il se vit tant de fois confier, ou qu'il assuma lui-même les missions les plus délicates, et sut les mener à bien.

Don Bosco devint une force politique à force de ne pas faire de politique.



Les premières relations de Don Bosco avec la Cour de Turin remontent à 1854 ; elles eurent pour origine la présentation et le vote d'une loi supprimant implicitement tous les biens conventuels, la loi Rattazzi, que Cavour, ministre des Finances, appuyait vigoureusement. Un jour de décembre 1854, en entrant au réfectoire, sur le coup de midi, Don Bosco, tenant en mains un paquet de lettres, s'exclama devant quelques-uns de ses surveillants : « Aujourd'hui j'ai écrit à trois personnages d'importance : au bourreau, au Pape et au roi. » Au rapprochement de ces trois noms, les abbés éclatèrent de rire. Que Don Bosco eût écrit au bourreau et au Pape, nul ne s'en étonnait. On

savait ses relations avec le personnel des prisons de Turin
et l'on n'ignorait pas la correspondance qui s'échangeait
entre le saint et le Vatican. Mais la lettre au roi piquait
la curiosité de tous : « Qu'avez-vous écrit au roi ? »
demanda un jeune clerc audacieux. « Un songe que j'ai
eu cette nuit. Il me semblait être sous les arcades, tout
près de la fontaine, quand soudain un valet de cour, tout
de rouge habillé comme aux heures de service, s'avança
vers moi et me lança : Grande nouvelle ! — Laquelle ?
demandai-je. — Grand deuil à la Cour ! me répéta-t-il
par deux fois, et il s'éloigna. Alors, ce matin, j'ai écrit à
Sa Majesté pour lui raconter tout simplement ce songe. »

Cinq jours plus tard le songe se répéta, et cette fois le
valet à la livrée écarlate cria : « Grands deuils à la Cour ! »
Le malheur s'élargissait. Pour la deuxième fois le saint
communiqua à son souverain la funèbre annonce. Dans
sa pensée, c'était un avertissement du Ciel, qui s'apprê-
tait à châtier le monarque s'il laissait entamer la discus-
sion des articles de la loi néfaste. Hélas ! l'avertissement
fut inutile. La loi sur la suppression des couvents fut pré-
sentée le 28 novembre 1854 et votée en deuxième lecture
le 28 mai 1855. Dans l'entre-deux, la reine-mère était
morte le 12 janvier, presque subitement ; le 20 janvier, ce
fut le tour de l'épouse du roi, Marie-Adélaïde d'Autriche,
et, le 11 février, celui du frère du roi, Ferdinand de Savoie,
duc de Gênes.



A quelques années de là, en 1863, la Cour, le Gouver
nement et les Parlements se transportaient à Florence,
simple étape entre Turin et Rome, où l'on devait arriver
en 1870. Ce fut à Florence, en 1865, que le saint reçut sa
première mission politique, dans l'épineuse affaire de la
nomination des évêques.

L'Italie comptait alors cent huit sièges épiscopaux va
cants ; les uns l'étaient par la mort, d'autres par l'exil de
leurs pasteurs, quelques-uns par l'opposition du Gouver-
nement à la prise de possession des titulaires. Ému de cet

état de choses néfaste aux âmes, Don Bosco travailla, selon ses moyens, à y porter remède. D'une part il s'ouvrit de ses inquiétudes auprès de Pie IX, et d'autre part il fit sonder, par des amis, l'intention du Gouvernement. On la lui donna comme favorable à des pourparlers qui, de fait, s'engagèrent le 6 mai 1865 par une lettre de Pie IX à Victor-Emmanuel. Le Pontife demandait au monarque « d'essuyer quelques larmes aux yeux de l'Église d'Italie » en se prêtant à un accord généreux. Le 17 de ce mois, Don Bosco était mandé à Florence comme intermédiaire officieux, tandis que le Gouvernement expédiait à Rome comme chargé d'affaires un député bien connu pour son attachement au Pape, Xavier Vegezzi.

L'affaire marcha bon train et, par des concessions réciproques, on en vint rapidement à une solution honorable ; pour les évêchés piémontais, le roi, aux termes du Concordat sarde, aurait présenté ses candidats ; pour les autres diocèses d'Italie, le Pape aurait nommé directement, en soumettant quand même sa liste au monarque, avant la préconisation ; à part quelques exceptions, les évêques exilés auraient pu regagner leurs diocèses, et le temporel des évêques serait demeuré intact. De son côté, le Pape admettait, en principe, la réduction par groupements du nombre des évêchés italiens, mais il repoussait les exigences du Gouvernement royal concernant l'*exequatur* à accorder aux bulles pontificales, ainsi que le serment de fidélité des évêques à toute la législation sarde. Sur ces bases on crut fermement que l'accord allait aboutir. Malheureusement, des indiscrétions furent commises, la substance des pourparlers fut connue de certains hommes politiques animés d'une haine tenace contre l'Église. Une campagne de presse, de conférences, de meetings fit pression sur les esprits pusillanimes des ministres responsables. Le Gouvernement, qui était prêt à céder sur les questions de l'*exequatur* et du serment, se déroba, et cette tentative de paix n'aboutit qu'au retour des évêques exilés. C'était quelque chose, c'était bien peu. La première manche avait été perdue.

Un an après, on fut plus heureux. Sur le conseil de Napoléon III lui-même, qui essayait de détourner la jeune Italie d'un anticléricalisme nuisible à la cause de l'Unité, de nouveaux pourparlers officieux furent engagés entre Florence et Rome. L'intermédiaire choisi par le président du Conseil, Ricasoli, était un homme aussi adroit que bien intentionné, le commandeur Tonello. D'un premier contact avec le Vatican, il emporta l'impression que le Saint-Siège laisserait carte blanche au Gouvernement pour la nomination des candidats épiscopaux dans les États sardes et même dans la Lombardie-Vénétie, rattachée depuis peu à la couronne, mais qu'il ne céderait pas plus sur la nomination des candidats aux évêchés appartenant aux autres États italiens, aux États pontificaux surtout, que sur la présentation des bulles pontificales au Gouvernement de Florence. La discussion en était arrivée au point mort, quand Don Bosco, en janvier 1867, débarqua à Rome. Mis au courant de l'affaire, il comprit vite que si, de part et d'autre, on continuait à envisager le problème sous le seul angle politique, rien ne se conclurait.

« Il faut changer l'angle, se permit-il de suggérer à Pie IX.

— Ce ne sera pas commode, cher Don Bosco.

— Essayons toujours ! »

Et il alla trouver le cardinal Antonelli, secrétaire d'État, avec un projet qui révélait chez son auteur une rare subtilité d'esprit. « Partons de ce principe, disait-il, qu'il faut à tout prix aboutir, parce que le bien des âmes, l'intérêt des diocèses priment tout, et imaginons une solution qui, avec quelques concessions de part et d'autre, sauvegardera tout amour-propre et respectera tout principe : celle-ci par exemple. Les deux pouvoirs dresseront, chacun de son côté, une liste de candidats aux sièges épiscopaux, sans distinction d'états ; il y aura des noms choisis pour les évêchés de Toscane comme pour ceux du Piémont, pour les évêchés de Romagne comme pour ceux du royaume de Naples. On rapprochera les deux listes, et les noms qui

concorderont sur les deux, feront l'objet d'un premier choix pour le prochain Consistoire. » Pie IX donna son assentiment à cette adroite combinaison ; et ce fut la concession du Saint-Siège. De son côté le commandeur Tonello renonça à exiger la présentation des bulles pontificales ; et ce fut la concession du Gouvernement.

Sur cette base de discussion, de nouvelles conversations s'engagèrent, avec Don Bosco comme agent de liaison agréé par les deux pouvoirs. Elles aboutirent rapidement à un plein accord. Muni des instructions de son Gouvernement, Tonello dressa une liste de soixante noms. Aidés des lumières du saint, Pie IX et son secrétaire d'État en dressèrent une autre avec désignation formelle à tel et tel évêché. De part et d'autre il y eut quelques récusations, quelques transferts de candidats d'un siège à un autre, mais finalement on tomba pleinement d'accord sur trente-quatre nominations, qui furent préconisées aux Consistoires des 22 février et 27 mars 1867.

Malheureusement, le 4 avril, le ministère Ricasoli tombait, pour faire place à un ministère Rattazzi qui arrivait au pouvoir avec un programme nettement anticlérical. Il fallut attendre près de trois ans pour reprendre la conversation.

Ce fut à la fin du printemps de 1871 que Don Bosco, après s'en être ouvert à Pie IX, écrivit officieusement au premier ministre Lanza, pour lui signaler la contradiction qu'offrait la conduite du Gouvernement, se dérobant d'une part à la nomination des évêques à plus de soixante sièges encore vacants, et votant d'autre part la Loi des Garanties, récemment promulguée (13 mai 1871).

Le Ministère, qui ne s'était pas encore transporté à Rome, accepta la médiation du saint pour amorcer le règlement de cette délicate affaire. Don Bosco obtint alors de Pie IX plein pouvoir d'agir. Le Pontife alla jusqu'à lui dire : « Dressez-moi la liste complète des futurs évêques, et je l'approuverai de vos mains. » Au mois d'août cette liste était prête. Pour s'entourer des meilleures garanties, le

saint avait sollicité des renseignements confidentiels un peu partout ; certain jour, à *Nizza Monferrato*, à la villa de la comtesse Corsi, il eut, réunis autour de lui, pas moins de dix-huit vicaires généraux ou capitulaires dont il demandait les lumières. Au Consistoire du 27 octobre 1871, quarante des candidats proposés étaient préconisés par le Pape. Le Gouvernement leur refusait encore leur « temporel », mais il ne s'opposait pas à la prise de possession des sièges ; c'était le principal. Le succès de l'intervention de Don Bosco s'affirmait donc presque entier.

Il eût désiré remporter une victoire complète en obtenant du Gouvernement la restitution pure et simple du temporel des évêques. Au printemps de 1873, il alla de nouveau à Rome pour cette affaire qui était sur le point d'aboutir, quand l'écroulement du ministère Lanza remit tout en question.

Le saint ne se découragea pas. En décembre de la même année, il repartait pour la Ville Éternelle, dans le dessein bien arrêté d'arriver cette fois à une conclusion. Le président du Conseil, Minghetti, se prêtait d'assez bon gré à l'arrangement, et Pie IX continuait à approuver les efforts diplomatiques de l'humble prêtre. Malheureusement, sa présence répétée à Rome éveilla l'attention des Loges qui, par les journaux à leur solde, entamèrent une campagne d'intimidation. Un jour on lisait sur la *Gazetta del Popolo* de Turin :

On rencontre ces temps-ci à Rome le célèbre Don Bosco, de Turin. Il jouit de ses grandes entrées au Vatican, et le Pape le voit d'assez bon œil. Par ailleurs, il a aussi libre accès auprès de nos hommes politiques. On ne sait ce qu'il manigance, mais certainement des choses d'importance.

Et un autre jour, le *Secolo*, de Milan, écrivait à son tour :

L'épiscopat piémontais a décidé d'envoyer à Rome, avec mission de jeter les bases d'un accord entre l'Église et l'État, un certain Don Bosco, ecclésiastique bien connu par sa largeur de vues, ses mœurs intègres et son zèle des choses d'Église. Choix très habile, car, d'une part, l'homme n'éveillera aucun soupçon au Vatican, et, d'autre part, il sera accueilli plutôt avec faveur par les fonctionnaires

approchant le Gouvernement. Quelles sont les bases de cet accord ? Tout le monde l'ignore. Rien ne transpire. Mais que ce prêtre agisse et parle avec une ardeur rare, nul n'en doute.

Ces entrefilets, d'apparence innocente, obtenaient ce premier résultat : ils saisissaient l'opinion des démarches qui, pour réussir, auraient dû rester secrètes jusqu'au bout. Il n'en fallait pas tant pour émouvoir... Berlin. Bismarck, on le sait, a toujours pensé, pour reprendre une expression célèbre, que l'anticléricalisme devait être, pour l'Allemagne, article d'exportation. On connaît le mot d'ordre passé à son personnel diplomatique en France, du temps de Gambetta. L'homme d'État allemand sentait bien qu'en affaiblissant, même de biais, le sentiment catholique dans les pays latins, c'était toute l'armature traditionnelle de la race qu'il ébranlait, au grand profit de Luther et des pays de libre examen. Nous ne nous étonnerons donc pas de voir les pourparlers, engagés entre le Vatican et le Quirinal, arrêtés soudain, un beau jour, d'ordre de la *Wilhemstrasse*. « Rien à faire, mon pauvre Don Bosco ! lui avoua confidentiellement un soir le ministre Vigliani dans un couloir du Parlement. Plus moyen d'aller de l'avant ! Bismarck s'y oppose, et la Prusse tient notre sort politique en ses mains. »

Cet ordre de Berlin termina la mission officieuse du saint. Elle n'avait pas atteint son objectif, mais tout de même elle n'avait pas été vaine. Pour se faire pardonner cette dérobade, le Gouvernement continua de se prêter à de nouvelles nominations épiscopales, concéda l'*exequatur* à quantité de curés qui l'attendaient encore, et discuta, puis admit un *modus vivendi* permettant aux évêques nommés par le Saint-Siège d'entrer en possession des biens de leurs menses épiscopales. La partie, on le voit, n'avait pas été complètement perdue.

***

En une autre circonstance, en 1878, au lendemain de la mort de Pie IX, elle fut totalement gagnée. Dans l'inter-

règne pontifical, la diplomatie vaticane, justement inquiète, se rappela à propos que sept ans plus tôt le saint avait été l'agent officieux de ses desseins ; elle le pria donc de sonder le Ministère pour savoir si le premier Conclave, tenu après l'entrée à Rome de Victor-Emmanuel, pourrait se réunir librement. Don Bosco alla d'abord trouver le ministre compétent, celui de la Justice, Mancini ; l'accueil fut déplorable. Il se retourna alors vers le ministre de l'Intérieur Crispi, qui se montra surtout évasif. Mais quand l'homme d'État entendit l'envoyé du Vatican demander avec autorité, au nom du Sacré Collège, une réponse précise et immédiate, et l'assurer que si ce n'était pas à Rome, ce serait à Venise, Vienne ou même Avignon que le Conclave se tiendrait, Crispi demeura un instant songeur, puis tendant la main à Don Bosco : « Dites au Sacré Collège que le Gouvernement respectera et fera respecter la liberté du Conclave, et que rien ne viendra troubler l'ordre public. »

Et devenu soudain affable et presque bonhomme :

« Je n'ai pas encore oublié, savez-vous, le Turin de 1852, et ma misérable chambrette près de la Consolata, rue des Orphelines. Je me souviens aussi que j'allais parfois me confesser à vous, à l'Oratoire.

— Je ne m'en souviens plus, moi, déclara le saint avec un bon sourire ; mais si vous avez encore besoin de mes services, je suis toujours à votre disposition. »

Et l'on causa de diverses choses, comme deux vieux amis. L'homme d'État italien gardait au cœur un souvenir ému pour ces années de jeunesse, écoulées dans la vieille capitale piémontaise. Il se revoyait jeune député de Palerme, élu par la Révolution de 1848, puis exilé au retour des Bourbons dans l'île, et se réfugiant à Turin, au foyer du *Risorgimento*. Dures années de misère ! Il avait essayé de vivre de sa plume comme journaliste et secrétaire communal ; rien ne lui avait réussi. Alors il avait fait appel d'abord à l'hospitalité de Don Bosco, pendant un mois et demi, puis à sa charité qui, à certain jour, alla jusqu'à fournir des chaussures au pauvre proscrit venu de Sicile.

Étrange revirement des choses de ce monde ! Il était maintenant ministre de l'Intérieur, et son bienfaiteur d'il y a trente ans se tenait devant lui, attendant sa décision.

Ce retournement de fortune ne surprenait pas Don Bosco qui, dix ans plus tôt, en 1867, avait approché à Rome, au Palais Farnèse, François II de Bourbon, roi de Naples, exilé par la Révolution. Ce matin-là, 7 février, il avait été prié par les souverains dépossédés de célébrer la messe dans leur chapelle privée. A l'issue du Saint Sacrifice, le saint adressa la parole à cet auditoire de marque et l'entretint du salut de l'âme. « Il faut penser à sauver son âme, leur dit-il en substance ; les biens de ce monde, on peut les perdre aujourd'hui et les retrouver demain. Notre âme, si nous la perdons, c'en est fini pour jamais. »

A la collation qui suivit, François II, à brûle-pourpoint, demanda à Don Bosco : « Eh bien, mon Père, nous qui avons perdu, non pas un royaume, mais deux, pourrons-nous les reconquérir ? » Don Bosco ne s'attendait pas à cette question. Il hésita un instant à répondre. Enfin, dans un sourire, il glissa cette phrase : « Sire, songeons à conquérir le royaume de Dieu, tout est là.

— Et le royaume de la terre ? insista le prince. Si vous saviez comme mes sujets fidèles me regrettent et m'appellent !

— Et pourtant Dieu en a disposé autrement, Sire. Ce que Jérémie disait, de son temps, votre Majesté peut le répéter : *Patres nostri peccaverunt, et nos iniquitatem eorum portavimus* (1). Qui donc a oublié les avanies que l'Église de Naples eut à endurer de la part de vos aïeux ? Ces fautes passent de père en fils et souvent l'innocent paie pour le coupable.

— Mais la reine et moi nous avons fait du bien ; et surtout nous nous disposions à en faire, quand la révolution...

— Du bien, Sire, vous en ferez davantage en supportant avec résignation le poids de l'expiation.

(1) Nos pères ont péché ; mais c'est nous qui avons expié leur iniquité.

— Donc la conclusion est que...

— Que votre Majesté ne reverra jamais Naples. »

Le roi baissa les yeux et murmura : « C'était un autre avenir que j'avais rêvé ; mais j'accepte celui-ci en réparation du mal que ma famille a pu faire à l'Église. »

La reine, elle, ne partageait ni cet avis, ni cette résignation. Tout allait au plus mal, depuis leur départ, disait-elle ; et l'espérance grandissait de mois en mois au cœur de leurs partisans. En dépit de toutes les apparences, des jours meilleurs étaient proches.

Sur cette note d'optimisme un peu forcé, l'entretien prit fin. On se leva ; le roi demanda à Don Bosco sa bénédiction, et tint à l'accompagner. La reine, elle, le quitta au seuil de l'appartement, un peu décontenancée du pronostic.

On sait qu'il se réalisa de point en point. A l'entrée des troupes piémontaises à Rome, le couple royal se réfugia à Paris, où François II mourut en 1894. La reine lui survécut presque trente ans ; elle devait mourir le 19 janvier 1923, à Munich, capitale de son pays d'origine, sans avoir jamais revu Naples, comme Don Bosco le lui avait prédit.



Ce n'est pas seulement quelques-unes des victimes du *Risorgimento* que Don Bosco eut l'occasion d'approcher, mais aussi celui qui en fut l'animateur véritable, Cavour. Chose étrange, par plus d'un côté ces deux hommes se ressemblaient : ardeur au travail, entêtement calme, belle humeur, dédain de la moindre pose, sens pratique rare, ils étaient bien, l'homme d'État et le saint, représentatifs de cette race piémontaise qui les avait produits. Écoutez-les tous deux exposer leur façon de se comporter en face de l'obstacle qui barre la route; on ne peut pousser plus loin l'identité de pensée :

Quand je heurte une difficulté, disait Don Bosco, j'agis comme celui qui en cheminant rencontre son chemin obstrué par un madrier.

J'essaie bien de l'écarter, mais si je n'y arrive pas, ou je l'enjambe, ou je le contourne. De même, l'entreprise que j'ai commencée, si un obstacle se dresse devant elle, je l'interromps pour mettre la main à une autre ; mais je la tiens toujours du coin de l'œil. Et en attendant, les nèfles mûrissent, les hommes changent, et les difficultés s'aplanissent.

Pour atteindre ce point-ci, avouait à son tour Cavour à un intime en 1860, je vois très bien la ligne droite qui y mène ; mais si, à mi-chemin, je rencontre un obstacle insurmontable, je ne vais pas aller me casser la tête contre, pour le plaisir de le briser. Je ne retournerai pas non plus en arrière. Je jetterai un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche, et ne pouvant suivre la ligne droite, je prendrai la courbe. Je tourne l'obstacle que je ne puis attaquer de front.

Les relations des deux hommes remontaient à 1848, à l'époque où les deux frères Cavour, Gustave et Camille, rivalisaient, paraît-il, de piété, et venaient édifier par leur tenue le premier patronage de Don Bosco. Cela ne dura pas, du côté de Camille du moins ; mais bien que pleinement acquis aux idées nouvelles, Cavour n'en demeura pas moins l'ami du saint prêtre. Nous avons sur ce point le témoignage du saint lui-même : « Le comte Camille, écrit-il, me comptait parmi ses amis. A diverses reprises il m'engagea à solliciter la personnalité civile pour mon œuvre. Un jour il alla même m'offrir un million pour en étendre les bienfaits. Devant mon silence en face de sa proposition, il insista :

— Eh bien, Don Bosco, que décidez-vous ?

— De ne pas accepter.

— Pourquoi ? Vos besoins ne sont-ils pas immenses ?

— Mais oui, monsieur le Ministre. Mais si je l'accepte aujourd'hui, votre million, demain, d'une façon ou de l'autre, on viendra me le reprendre. Alors mieux vaut s'épargner des soucis. »

Transposition bien moderne, très moderne, de la fable du *Loup et du Chien*. Le vivre, le couvert, et quelques autres choses encore assurées, c'est bien joli ; mais l'indépendance est meilleure encore.

Cette bienveillance marquée à l'égard de Don Bosco, le grand homme d'État s'en départit rarement. C'est encore le saint qui a écrit ceci : « Le comte de Cavour me répétait souvent que si j'avais quelque faveur à solliciter, je trouverais toujours un couvert à sa table. Dans mon bureau, au ministere, il n'y a pas moyen de parler, disait-il ; après quelques phrases, il faut se quitter. A table, c'est autre chose ; on s'entretient en pleine liberté. »

Une fois cependant — en 1860 — pris entre ses amitiés libérales et sa sympathie pour Don Bosco, Cavour lâcha son ami et permit à son ministre de l'Intérieur, Farini, de perquisitionner à l'Oratoire, que des rapports de police signalaient comme un foyer de réaction. C'était sans illusions de sa part. Il l'avait proclamé hautement : « Votre perquisition est inutile. Don Bosco est plus malin que nous ; ou il ne s'est pas compromis, ou il a mis en sûreté les documents. Toutefois, faites comme vous voulez. » L'affaire eut d'ailleurs son épilogue au ministère, et ce fut Cavour, l'adroit Cavour, qui tira d'embarras Farini, à qui Don Bosco était venu demander de quel droit on violait le domicile d'un citoyen qui — comme l'enquête l'avait prouvé — n'avait rien à se reprocher.

« Des preuves, des preuves tangibles contre vous, non, on n'en a pas, mon cher Don Bosco ; mais c'est l'esprit qui règne dans votre maison qui est incompatible avec notre politique. Vous avez beau dire et faire, vous êtes avec le Pape, donc contre nous.

— Monsieur le Comte, répliqua l'humble prêtre, c'est très vrai ; je suis avec le Pape, et je m'y tiendrai jusqu'à la mort. Mais cela ne m'empêche nullement d'être excellent citoyen. De la politique je ne veux m'occuper à aucun prix. Voilà vingt ans que je vis à Turin ; j'ai écrit, parlé, travaillé sans me cacher ; qu'on me cite une ligne, un mot, un geste que votre autorité condamnerait.

— Vous avez bien dit, mon cher abbé, coupa Farini, vos idées ne sont pas les nôtres.

— Suis-je donc obligé de penser comme vous ?

— Non ; mais vous n'êtes pas homme à penser sans agir.

— Alors, je pose de nouveau la question : peut-on citer de moi une ligne, un mot, un acte qui s'écarterait du respect dû à l'autorité ? Il me semble plutôt qu'en recueillant des centaines d'enfants et en les tenant fermes sur le chemin du devoir, j'ai honnêtement collaboré à l'ordre public. Voilà ma seule politique. »

Les deux ministres n'avaient rien à redire à ce plaidoyer aussi sobre qu'éloquent. Au seuil de la porte, Farini crut bon cependant de glisser un conseil :

« De la prudence, de la prudence, mon cher abbé ! Nous vivons en des temps difficiles. Une mouche de nos jours, peut prendre les proportions d'un éléphant.

— Merci bien, Excellence ! répliqua Don Bosco. Alors convenons de ceci : quand vous aurez quelque avis à me faire passer, donnez-le-moi en ami, je vous en demeurerai obligé. »

Après la dernière poignée de mains, ce fut Cavour qui conclut : « Donc, entendu, amis comme hier, cher Don Bosco, et... priez pour nous.

— Certainement je prierai pour vous, monsieur le Ministre, afin que Dieu vous aide toujours, au cours de votre vie et à l'heure de votre mort. »

Les deux hommes ne devaient plus se revoir. A un an de là, Cavour mourait, après avoir vu un prêtre. Nous savons l'étonnement — pour ne pas dire le scandale — que provoqua la façon étrange dont le curé de Sainte-Marie-des-Anges, sa paroisse, accomplit son ministère au chevet du moribond. Un fait demeure, pourtant : Cavour vit un prêtre avant de mourir. La prière de son ami n'avait pas été vaine.



Un autre homme d'État, plusieurs fois président du Conseil, et auteur de lois d'inspiration nettement anticléricale, Urbain Rattazzi, qu'à deux reprises nous avons

déjà rencontré dans cette histoire, ne cessa de lui témoigner une ardente sympathie.

Au lendemain de la seconde perquisition au domicile de Don Bosco, il s'offrit à déposer une interpellation sur le bureau de la Chambre, pour obtenir d'elle un vote désapprouvant pareille infamie. Don Bosco le remercia vivement de son intention, mais le pria de s'abstenir ; il préférait traiter directement la chose avec les ministres compétents et, nous venons de le voir, ce procédé lui réussit.

Rattazzi nourrissait une telle confiance envers le saint, qu'un jour, à brûle-pourpoint, il lui posa la question : « Pensez-vous que, comme ministre d'État et auteur de quelques lois que vous n'approuvez pas, j'ai vraiment encouru les censures de l'Église ? » Don Bosco demanda quelques jours pour réfléchir, et, à leur première entrevue, il lui répondit : « J'aurais bien désiré pouvoir rassurer votre conscience, monsieur le Ministre, mais je n'ai pas trouvé un seul théologien qui me permît de le faire.

— Mon cher Don Bosco, répliqua Rattazzi, votre franchise me plaît. Vous êtes le premier qui en usez ainsi de la sorte avec moi. En retour, laissez-moi vous offrir mes services ; quand vous en aurez besoin pour vos enfants, ne craignez pas de les requérir. »

Très savoureuse aussi, cette conversation, qu'à l'inauguration de la petite ligne de chemin de fer reliant Turin à Lanzo, le 6 août 1876, Don Bosco eut avec trois ministres, Depretis, Nicotera et Zanardelli, venus présider la cérémonie. Après le vermouth d'honneur servi aux invités dans le salon de réception du collège salésien de Lanzo, ces messieurs manifestèrent le désir d'aller faire un petit tour au jardin de l'établissement qui domine un paysage alpestre ravissant. Don Bosco les conduisait. A un certain moment on s'assit sur des bancs de pierre, et l'un des trois ministres, Nicotera, se mit à taquiner le saint :

« On dit, Don Bosco, que vous êtes en relations plutôt

intimes avec le Pape et qu'au Vatican vous avez vos petites et vos grandes entrées.

— On doit exagérer, Excellence. Ce qu'il y a de vrai, c'est que, toutes les fois que je me trouve à Rome, le Saint-Père me reçoit avec une grande bonté. Mais il n'y a pas que lui qui me reçoit gentiment ; je connais aussi certains ministres qui le font. Jadis je prêtai mon concours pour le règlement d'une affaire pendante entre le Vatican et la Direction des Cultes. Partout on fut extrêmement aimable pour moi. Pas plus au Ministère qu'au Vatican je n'avais à faire antichambre.

— Une question, Don Bosco, interrompit le sénateur Riccotti. Votre maison ne produit elle pas trop de prêtres, trop de professeurs ?

— Le nombre des prêtres sortis de l'Oratoire n'est rien comparé à celui des ouvriers, des employés, des soldats, des fonctionnaires, des avocats qui en proviennent. Et puis, tout de même, vous ne défendrez pas à un prêtre de penser au recrutement du clergé. Chacun, dans sa corporation, agit de même. Que diriez-vous d'un officier qui ne pousserait pas aux engagements volontaires ? — Trop de professeurs ? Mais c'est vous qui m'y contraignez, avec vos terribles lois. Pour diriger un collège et tenir une classe, vous exigez des diplômes académiques ; alors nous les prenons. La faute à qui ?

— Don Bosco, s'exclama soudain le député Ercole, vous qui, paraît-il, lisez au fond des cœurs, dites-nous donc quel est le plus gros pécheur, de Nicotera ou de Zanardelli ?

— Laisse-nous donc tranquilles, Zanardelli et moi, répliqua Nicotera ; demande plutôt à Don Bosco si tu es plus gros pécheur que nous tous.

— Mais je n'ai aucune intention de me convertir, moi, répondit le député.

— Alors, tu es plus coupable que nous, parce que tu connais le mal, et l'accomplis quand même. La Bible a dit : *Desiderium peccatorum peribit;* le désir des méchants périra. N'est-ce pas votre avis, Don Bosco ?

— Oh ! répliqua l'homme de Dieu, je serais bien embarrassé de trancher le litige. Pour porter un jugement sur votre âme, il faudrait que ces messieurs vinssent passer ici, non pas une petite heure de causerie, mais une semaine de retraite, méditant sur la vanité des ambitions humaines, la valeur des biens célestes, la rigueur du jugement de Dieu, l'éternité. Après quoi ils feraient une bonne confession générale ; après quoi on pourrait se prononcer sur leur âme.

— Croyez-vous, Don Bosco, que nous la sauverons cette âme ? s'exclamèrent alors deux ou trois de ces parlementaires.

— Je l'espère. La miséricorde de Dieu est si grande !

— Mais, vous savez, nous ne brûlons pas du désir de nous convertir tout de suite.

— Vous voulez dire que vous voudriez bien vous convertir, mais en même temps continuer de... ; ou que vous désireriez bien changer de vie, mais que le courage vous manque.

— Précisément, Don Bosco.

— Alors, comme l'a dit il y a une minute l'un d'entre vous, la Bible vous répond : *Desiderium peccatorum peribit.* »

L'entretien se prolongea quelque temps, il aborda d'autres sujets, au milieu desquels, sans avoir l'air d'y toucher, l'homme de Dieu sut encore adroitement, par une plaisanterie, une réflexion, un doute émis à propos, rappeler quelques principes chrétiens à ces oreilles habituées à entendre une toute autre philosophie. On se sépara, sur le soir, très bons amis. La belle humeur, la franchise, l'expansion, avaient si bien alimenté cette longue causerie à bâtons rompus, qu'au seuil du logis, Nicotera, traduisant la pensée commune, dit à Don Bosco :

« Quelle soirée charmante nous avons passée ! Une des plus agréables de ma vie.

— Pour en goûter une semblable, ajouta Zanardelli, il nous faudrait remonter au collège de Lanzo. »

« Pauvres ministres ! soupirait, le soir, Don Bosco au

milieu d'un groupe de ses religieux. Dire que pour entendre un mot sincère du cœur, ou une vérité de la foi présentée sans raideur, il a fallu qu'ils montent ici ! Jamais ils n'ont eu un sermon aussi copieux que celui de cet après-midi. Je ne leur ai pas caché les vérités, mais je les leur ai dites le cœur sur la main ; ils n'ont pu s'en offenser. Cette conversation leur vaudra une petite retraite. C'est notre façon à nous de rendre à César ce qui est à César, de respecter l'autorité établie. Et cette manière de faire emporte un second avantage : ils ont vu et approché le prêtre, non pas tel qu'on le leur a dépeint, mais tel qu'il est, homme de cœur, qui ne pense qu'au salut de leur âme. Qui sait si à l'heure dernière ce souvenir ne les poussera pas à l'appeler à leur chevet de moribond ! »

C'était bien là le souci constant qui animait tous les rapports du saint avec les grands de ce monde : tenter d'entr'ouvrir leur âme pour y laisser choir au bon moment la graine qui, demain, sous le soleil de la grâce, s'épanouirait en charité, en amendement, en remords. Jamais on ne le vit aduler le pouvoir, et sa fierté en face des gouvernants ne fut pas, à certaines minutes, sans courage ni beauté. Mais, d'autre part, il s'ingénia à garder toujours le contact avec le pouvoir, parce que, d'abord, il venait de Dieu, parce que son appui lui était nécessaire pour vivre et étendre son œuvre de salut social, mais surtout parce que son cœur de prêtre et de saint rêvait de l'amener doucement, bellement, avec les armes de la lumière et de la bonté, à la conception chrétienne de son rôle.

Que d'autres faits nous pourrions apporter, qui, tous, confirmeraient cette double observation ! Par exemple, cette promesse, arrachée au ministre Lanza, de n'inquiéter d'aucune façon les Maisons-Mères des Ordres religieux établies dans la Ville-Éternelle ! Cette intervention du ministre de l'Intérieur qu'il provoqua en faveur du repos dominical, outrageusement violé dans la Rome nouvelle ! Ces lettres clandestines échangées entre Pie IX et Victor-

Emmanuel, dont il fut le principal messager ! En ces circonstances, comme en cent autres, Don Bosco ne fit, ni plus ni moins, que suivre le conseil donné par Pie IX lui-même au Vénérable Ludovic de Casoria.

« Saint-Père, demandait, en 1860, l'homme de Dieu, la révolution est toute proche : quelle conduite tenir ? Me renfermer dans ma cellule et prier, ou descendre au milieu de la bagarre et agir ? Ces gens-là voudraient se servir de nous pour accomplir le mal. Pouvons-nous tenter de nous servir d'eux pour réaliser un peu de bien ?

— Retourne à Naples, doux fils de saint François, répondit le grand Pie IX, et sors de ta cellule. Descends dans la bagarre, comme tu dis, et sers-toi de tes ennemis même pour accomplir l'œuvre de Dieu. Fais cela, et tu auras acquis un grand mérite dans le ciel. »

## CHAPITRE XIV

### L'ÉDUCATEUR.

*Une pédagogie plus vécue qu'écrite.*
*Ses sources : le don inné, le souvenir de sa propre éducation, l'expérience des maîtres, les tâtonnements, le sens de l'adaptation.*
*La méthode préventive, en opposition à la méthode répressive. — Les avantages. — Le saint en récréation. — Les punitions dans ce système: de quels principes s'inspirent-elles ! Que sont-elles? — Exemples de corrections salésiennes.*
*Part considérable que le système fait à la liberté de l'enfant; raisons de cette tactique. — A la chapelle, en récréation, en classe, partout la discipline se réduit à l'essentiel, pour obtenir la vie de famille. — Tableau émouvant.*
*L'atmosphère de la maison d'éducation, la joie. — Ses raisons d'être. — Don Bosco, l'âme des jeux. — Le saint veut la joie partout, même à la chapelle.*
*La confiance, clef du système. — Sans elle, rien de solide en éducation. — Elle est à la base de l'autorité salésienne. — De quelle façon l'obtenir?*
*Terme de cette éducation ; la vie de la grâce entretenue par une piété vraie, instruite, libre, désaltérée aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et à l'autel de la Sainte Vierge. — Importance que le saint attachait au sacrement de Pénitence. — La communion précoce et fréquente. — Notre-Dame Auxiliatrice.*
*Les fruits de l'arbre: des murs aimés et des maîtres revus toujours avec plaisir; des remords semés; à côté d'enfants qui tournèrent mal, que d'élèves de Don Bosco égalèrent la pureté des plus grands saints ! — Les privilégiés de la Sainte Vierge. — Dans la proportion de* 90%.
*L'Évangile appliqué à l'éducation.*

Deux ans avant sa mort, en 1886, le saint reçut un jour du supérieur du grand séminaire de Montpellier une

lettre qui le pressait de lui communiquer le secret de sa pédagogie. C'était une seconde demande. A une première lettre de l'excellent supérieur, il avait répondu : « C'est grâce à la crainte de Dieu, répandue au cœur de mes jeunes gens, que j'obtiens d'eux tout ce que je veux. » « Mais, répliquait son correspondant, la crainte de Dieu n'est que le commencement de la sagesse. Comment achever l'œuvre? Allons, mon Père, donnez-moi la clef de votre système d'éducation, que j'en fasse profiter mes séminaristes. » « Mon système ! Mon système ! allait répétant le saint, en pliant la lettre ; mais je ne le connais pas moi-même ! Je n'ai eu qu'un mérite : aller de l'avant selon l'inspiration du bon Dieu et des circonstances. »

Et c'était vrai. Jamais cet homme, qui eut le génie de l'éducation, ne songea à échafauder un système. Au soir de ses jours, il ramassa bien, en quelques principes brefs et nets, les résultats de son expérience, mais ce fut tout. Un traité didactique sur la matière, il se défendit toujours de le composer. Son livre, ce fut sa vie. Il vécut sa pédagogie, après se l'être incorporée par l'expérience.

C'était d'ailleurs à cette chaire d'enseignement qu'il conviait ses disciples. Quand ceux-ci, avant de le quitter pour telle ou telle destination, lui demandaient quelques directives, il répondait : « Faites comme vous avez vu faire Don Bosco. » Quand un de ses religieux n'arrivait pas à sortir d'un grave embarras, il accourait, résolvait pratiquement le problème, et concluait d'un air serein : « Vous avez compris maintenant comment il faut faire. » Interrogé par des gens de métier, sur sa façon de former ses disciples, il disait : « Je jette le toutou à l'eau pour lui apprendre à nager. »



Cette pédagogie vivante, cet art presque infaillible de manipuler des cœurs d'enfant, d'adolescent, où l'avait-il puisé ?

Il faut faire d'abord la part d'un esprit exceptionnelle-

ment doué. Il avait le don, la vocation. D'autres naissent poètes, ceux-ci dessinateurs, ceux-là mathématiciens ; lui était né éducateur. En lui confiant une tâche très nette, Dieu l'avait armé. Jusqu'à la fin de sa vie il exercera sur la jeunesse une fascination prodigieuse. Phénomène de magnétisme moral. Jamais éducateur ne fut adoré comme celui-ci. Nous voudrions nous servir d'un terme moins fort : il n'y en a pas. Il lui suffisait d'approcher l'enfance pour se l'attacher.

Un matin, à Rome, lors de son premier voyage, en 1858 discutant avec le cardinal Tosti sur la meilleure façon d'élever la jeunesse, il lui répétait son grand principe.

« Voyez, Éminence, impossible de bien élever l'enfance si l'on n'a pas sa confiance, son amour !

— Mais comment la gagner ? interrogeait le Cardinal.

— En faisant l'impossible pour approcher les enfants de nous, en brisant tous les obstacles qui les tiennent à distance.

— Et comment faire pour les approcher de nous ?

— En nous approchant d'eux, Éminence ; en essayant de nous plier à leurs goûts, de nous rendre semblables à eux. Tenez, voulez-vous qu'après la théorie nous passions à la pratique ? Dites-moi à quel endroit de Rome trouver une belle troupe d'enfants ?

— Place des Thermes, ou place du Peuple.

— Eh bien, allons place du Peuple. »

On passe l'ordre au cocher, et dix minutes après on est place du Peuple. Don Bosco descend du carrosse, et le cardinal reste en observation, l'œil à la portière.

Un groupe de gamins est sur la place, en plein jeu. Don Bosco s'en approche, et tous de s'enfuir. Pour un succès, c'est un succès, pense l'Éminence derrière sa vitre.

Mais Don Bosco ne se tient pas pour battu. D'un geste plein de bonté, avec des paroles tout affectueuses, il appelle ces enfants. Après quelque hésitation, plusieurs viennent lentement à lui. Don Bosco leur fait un petit cadeau, les interroge sur eux, leur famille, leur école, leur

jeu. A voir ce prêtre débonnaire au milieu de leurs camarades, les plus sauvages rappliquent. Alors Don Bosco : « Allons, mes petits, reprenez maintenant votre jeu, et laissez-moi m'y mêler. » Et, la soutane légèrement retroussée, le voilà tout entier à la partie. Spectacle peu banal, qui attire des quatre coins de la place d'autres jeunes gens flânant par là. Don Bosco les accueille tous avec bonté, leur dit un mot aimable, leur offre une médaille, et, en douceur, leur demande si parfois ils prient et s'ils se confessent.

Quand il quitte la partie, tous essaient de le retenir ; mais il ne veut pas faire trop attendre le cardinal qui observe ; l'épreuve a été suffisamment concluante. Alors ces enfants, gagnés en un quart d'heure par la charité de l'humble prêtre, lui font un cortège d'honneur jusqu'à la voiture ; et quand elle s'ébranla, ce fut entre deux haies de petits romains applaudissant à tout rompre Don Bosco.

« Vous avez vu ? », dit alors l'homme de Dieu au cardinal.

Oui, certes, il avait vu et admiré, le cardinal, comment, en quelques minutes, le saint avait conquis ces marmots effarouchés. Il en était toujours ainsi dès que Don Bosco s'approchait d'une troupe d'enfants.

Ce don inné se fortifiait de tout ce que son regard attentif et son esprit avide glanaient autour de lui. Des Becchi il emporta un idéal de vie de famille et de gouvernement des âmes par la bonté, qui l'inspira sans cesse. A Châteauneuf et à Chiéri, il se jura, nous l'avons vu, de ne pas ressembler aux prêtres si dignes, mais si distants, qui ne prenaient pas garde au désarroi de sa jeunesse : « Un éducateur, pensait-il déjà, doit se mêler à toute la vie de ses élèves. »

Plus tard, il ne dédaigna pas de se mettre à l'école d'autrui, de tirer parti du travail de ses devanciers. Pour composer le règlement en usage dans ses maisons, que d'autres règlements d'instituts florissants il consulta, que d'établissements, semblables aux siens, il visita ! Très probablement il lut dans saint François de Sales, Fénelon et peut-être Dupanloup, les pages où ces trois grands directeurs d'âmes ont exprimé la moelle de leur doctrine.

Avant d'atteindre à son point de maturité, sa pensée d'éducateur qui tâtonna, elle aussi, sut tirer parti de toutes ses expériences malheureuses. A ses disciples il conseillait de tenir un cahier d'observations, où ils noteraient leurs essais infructueux, leurs impairs, leurs fautes mêmes : il avait commencé le premier à le faire.

Enfin et surtout, comme l'ont remarqué deux de ses biographes, son âme d'éducateur sut prendre le vent, et dans un siècle aussi rebelle à toute forme d'absolutisme, que sensible aux procédés du cœur et de la raison, elle s'adapta merveilleusement aux exigences des tempéraments contemporains. Ce fut ainsi que, progressivement et comme par étapes, sa pensée pédagogique prit corps. En voici les grandes lignes.



A la base de toute éducation chrétienne, comme fondement solide, quoique insuffisant, le saint mettait une surveillance de toutes les minutes. Le Salésien, disait-il, doit mettre l'enfant dans l'impossibilité matérielle de pécher en l'enveloppant de son regard sans doute, mais surtout de sa sollicitude attentive. Il doit sans cesse vivre au milieu de ses élèves. A quel titre ? De supérieur ? De pion ? Non, de père, qui ne laisse jamais ses enfants seuls, tant que leur liberté n'est pas éduquée.

Cette *méthode préventive*, comme il l'a appelée, pour l'opposer à l'autre, la *méthode répressive*, à base de punitions, s'attache à tarir le mal dans sa source en supprimant l'occasion, en la neutralisant, ou en tenant en garde contre elle. Comme la science moderne, elle a plus de confiance en l'hygiène qu'en la médecine.

L'autre système disait à l'enfant : « Reste tranquille, ne trouble pas la discipline, car, si tu le fais, voici ce qui t'attend. » Celui-ci murmure : « Attention ! Voici l'occasion dangereuse : demeure ferme, triomphe de l'obstacle ; et, si c'est trop difficile, appuie ta faiblesse sur ma force, car je demeure près de toi. »

La première est à base de crainte révérentielle, la seconde, d'affectueuse vigilance. L'une tient le supérieur à distance, dans un splendide isolement, d'où il ne sort que pour sévir, et crée ces fameuses lignes parallèles où maîtres et élèves cheminent sans risque de se rencontrer ; l'autre fait descendre l'autorité de son trépied sans la compromettre, brise toutes les barrières qui séparent l'éducateur de l'enfant, s'applique à se faire toute à tous.

Avec le système répressif, à condition d'en imposer par un visage glacial, des yeux qui roulent menaçants, une attitude distante et réservée, on vit en paix ; la tâche est simplifiée. Avec le système préventif, qui mêle sans cesse le maître à l'enfant, il n'y a qu'un moyen de sauver son prestige, c'est d'être un saint.

Pour enfoncer cette méthode de sacrifice dans l'âme de ses fils, le saint assurait qu'à la pratiquer on récolte quatre résultats certains : les élèves demeurent attachés à leurs maîtres tout au long de la vie, nul d'entre eux n'empire entre leurs mains, la contagion du vice s'arrête aux portes de la maison, et, le cœur étant gagné, ce sont aussi les parties profondes de l'âme qui se laissent pénétrer et transformer.



Cet enseignement, il payait largement de sa personne pour le faire entrer par les yeux dans l'esprit de ses collaborateurs. C'était à l'heure de la récréation qu'on pouvait surtout admirer son zèle d'éducateur. Un de ses élèves a dit qu'il était l'âme des jeux ; nul éloge ne fut mieux mérité. On le voyait à tous les coins de la cour, multipliant sa présence selon les besoins. S'apercevait-il qu'une partie dégénérait en dispute, il s'approchait des plus échauffés, avisait le chef de chœur, et, doucement : « Tiens, va donc te mêler à cette autre partie, il leur manque un joueur. Moi, je prends ta place. » Et il se mettait à jouer aux billes, aux boules, à la balle, à la course, au grand contentement de ses nouveaux partenaires.

Découvrait-il à un autre point de la cour, dans un groupe de joueurs, un enfant mal embouché, dont les paroles et l'attitude étaient déplorables : « Viens donc prendre ma place ici, disait-il ; j'ai envie de me détendre les muscles à la tienne. » Et le troc avait lieu le plus naturellement du monde.

Et Don Bosco passait ainsi d'un jeu à l'autre, l'œil toujours averti et le jarret toujours vainqueur, car c'était un joueur sans égal, faisant l'admiration de son peuple de marmots.

« Quel délice, raconte un de ses anciens élèves, de le voir au milieu de nous ! Il ne prenait garde ni à l'âge, ni à l'habit, ni à la tenue, ni au caractère, ni à la gentillesse des traits ; il était à tous. Ses préférences cependant étaient pour les plus mal ficelés, ceux qui sentaient la misère à plein nez. Quant aux tout petits, il avait pour eux un cœur de maman. »

Parfois, dans un coin de la cour, deux enfants en venaient au mains pour des questions de jeu. Du plus loin qu'il les apercevait, Don Bosco accourait à eux et les priait de cesser. Bien en vain souvent, hélas : la passion du jeu est si forte ! Alors Don Bosco levait sur eux une main menaçante, comme s'il eût voulu les frapper, mais la main s'abaissait pacifique, s'interposant entre ces deux colères, séparait énergiquement ces deux gamins qui, comme par enchantement, laissaient crouler leur fureur.

Très souvent il alignait ses jeunes gens en deux camps opposés, se mettait à la tête de l'un, et entamait une homérique partie de barres. Joueurs et spectateurs, tout le monde se passionnait pour l'issue du combat. Dans un camp, c'était de la fureur pour vaincre Don Bosco ; dans l'autre, c'était la certitude qu'avec lui on ne pouvait perdre.

Il n'était pas rare de voir Don Bosco défier à la course tout son peuple d'enfants. Il fixait l'enjeu de la victoire à un point déterminé, alignait tous ses partenaires, retroussait bravement sa soutane, donnait le signal : *un*, *deux*, *trois*, et, prompt comme la flèche, se dégageant en quelques

bonds du tourbillon d'enfants qui le talonnaient, arrivait premier au but. Le dernier défi de ce genre qu'il lança est de 1868 ; il avait donc cinquante-trois ans. Ses jambes variqueuses étaient déjà bien enflées, mais qu'importait, il fallait amuser ses petits. Et il réussissait encore à cet âge à laisser derrière soi sept cents enfants. Les spectateurs n'en pouvaient croire leurs yeux.



En dépit de son zèle, Don Bosco n'arrivait pourtant pas à conjurer tout écart. Où était la sanction alors ? Comment se rédigeait, en pratique, le chapitre des punitions ? Le saint convenait aisément que, à certains moments, de gré ou de force, il fallait sévir, moins souvent peut-être qu'on le dit, mais quelquefois tout de même. Il demandait alors que ces punitions s'inspirassent du principe même du système. *Prendre garde de fermer le cœur de l'enfant, de le clore à l'œuvre positive de l'éducation.* En vertu de ce principe, les punitions, dans sa maison, revêtaient les quatre caractères suivants : *on les retardait le plus possible; elles n'étaient ni humiliantes, ni irritantes; elles s'imprégnaient de raison; elles relevaient autant que possible de l'ordre du cœur.*

Jamais, ou presque jamais, de châtiment public ; jamais de châtiments corporels irritants, poussant les cœurs à la rébellion ; même les renvois, rendus obligatoires par le scandale ou l'indiscipline obstinée, se faisaient avec ménagements ; jamais de punition pour simples faits de légèreté ; ni de punition générale en lieu et place d'un coupable impossible à découvrir ; pas de tarif uniforme, infligeant une punition sans peser le degré de culpabilité ; point de châtiments distribués sous l'empire de la colère. Mais un emploi abondant de ce genre de punitions qu'une mère sait manier si adroitement : un visage consterné, une parole froide ou indifférente, des yeux qui se détournent, une main qui se retire ; et toujours des corrections agréées par la

raison du coupable. La punition n'est bienfaisante, répétait-il souvent, que dès l'instant où l'enfant en saisit la raison d'être. « Pour les jeunes gens, disait-il encore, est châtiment tout ce que l'on fait servir comme tel. Un mot de louange à qui l'a mérité, une parole de blâme à qui s'est oublié constituent souvent une récompense et un châtiment véritables. »

Un jour que j'étais allé présenter mes devoirs à Don Bosco, écrit le comte Connestable, je le trouvai à sa table de travail, tout occupé à parcourir une liste de noms d'enfants.

« Voici, me dit-il, tous ceux parmi mes élèves qui laissent à désirer. »

Moi qui ne connaissais que très imparfaitement la méthode du grand éducateur je lui demandai :

« Quelle punition leur réservez-vous ?

— Une punition ! Mais aucune, mon cher comte. Tenez : voici comme je vais procéder. Le plus terrible de la bande est celui-ci : cœur excellent, mais une tête, une tête ! Eh bien, tout à l'heure, je vais descendre en récréation et, le prenant à part, je lui demanderai des nouvelles de sa santé.

— Excellente, me répondra-t-il, sans la moindre hésitation.

— Es-tu pleinement content de toi ? lui dirai-je alors, les yeux dans les yeux.

A cette question inattendue et suffisamment claire, il demeurera un instant interdit ; puis ses yeux fixeront le sol, il rougira et gardera un silence gêné. Alors, d'un ton affectueux, j'insisterai :

— Allons ! Je vois que si le corps est bien portant, l'âme peut-être est malade. Depuis combien de temps ne vois-tu plus ton confesseur ? Tu ne me réponds pas ; ton silence m'en dit long. Tu vas me promettre d'arranger cela le plus tôt possible, n'est-ce pas, mon petit ami ? Quelques minutes après vous trouverez cet enfant au tribunal de la pénitence, et je vous parie ce que vous

voudrez que personne ne se plaindra plus jamais de lui. »

L'un des biographes de Don Bosco raconte qu'il entendit une nuit, au dortoir, gémir et se lamenter son voisin de lit.

« Qu'as-tu donc ? interrogea-t-il.

— Don Bosco, ce soir, m'a regardé.

— Eh bien, et puis après ? Moi aussi, il m'a regardé.

— Oui mais si tu avais vu de quelle façon ! »

Le lendemain, croisant Don Bosco, le confident de ce dialogue lui demanda :

« Qu'avait donc un tel, hier ?

— Oh, il le sait bien », répliqua le bon maître, dont un seul regard suffisait à provoquer le remords.

Un soir de retour des vacances, les élèves de l'Oratoire n'arrivaient pas à faire silence pour laisser parler le saint, après les prières. Sans s'émouvoir Don Bosco attendit une minute, puis une autre ; les conversations continuaient. Alors il laissa tomber sur ses enfants ces simples mots : « Je ne suis pas content de vous. Allez dormir ; ce soir je ne vous dirai rien. » A partir de ce jour-là, on n'eut même plus à se servir de la petite sonnette qui, ordinairement, rappelait l'auditoire au silence parfait.



Quelqu'un pensera : cette surveillance continue, si paternelle qu'elle soit, doit nécessairement faire des hypocrites, louchant toujours du côté du maître. Non ; parce que ce système d'éducation laisse l'enfant s'épanouir, se manifester, s'essayer au plongeon ; il fait la part la plus large possible à la liberté. De la discipline il conserve ce qui est nécessaire à la marche régulière d'une maison ; pour le reste il ferme les yeux. Il n'a pas l'idolâtrie de l'ordre, de ce fameux ordre extérieur, facilement identifié avec l'immobilité et le silence, qui. aux yeux de certains, serait le tout de

l'éducation. Ce n'est qu'un moyen. La fin, c'est le sujet à éduquer. Or si, par quelque côté, cette fin est retardée ou gênée par ce moyen trop rigidement appliqué, il n'y a pas à hésiter, il faut modifier le moyen.

Le saint voulait une discipline qui servît à l'éducation et non une discipline qui se déployât pour elle-même, pour la beauté du spectacle qu'elle offrirait au regard du visiteur ou la tranquillité qu'elle procurerait à l'existence du maître. Les cœurs, les âmes des enfants doivent s'épanouir, se révéler par le libre jeu de leurs activités, car l'éducateur a besoin, pour avancer sa tâche, de connaître le fond des âmes ; une discipline mal entendue ne doit donc pas comprimer à l'excès ces spontanéités. Par ailleurs, la nature humaine n'est ni foncièrement pervertie, comme le veulent quelques-uns, ni instinctivement poussée a la pratique du bien, comme le prétendent quelques autres. Alors ne tombons dans aucun excès : ne bridons pas impitoyablement cette jeune liberté ; ne la libérons pas non plus de toute contrainte. Excessive rigueur, extrême liberté, double écueil entre lequel il faut passer, en ne se montrant ni le tyran des volontés, ni le témoin passif de leur jeu, mais le collaborateur indispensable qui doit apprendre à l'enfant à se passer un jour de lui. En allégeant ainsi la discipline du poids inutile qui l'encombrait, vous aurez diminué considérablement le nombre des infractions, réduit au minimum les punitions infligées à l'élève, libéré le maître de fatigues vaines et rendu sympathique la vie du collège.

Ce respect de la liberté de l'enfant, le saint le portait dans tous les domaines. A la chapelle, jamais de ces communions dites générales, par bancs entiers. Jamais de confessions à date fixe : telle classe tel samedi, telle autre classe le samedi suivant : belles règles uniformes, rigides et impassibles, dont l'application provoque peut-être l'admiration du spectateur, mais fait bien du mal aux âmes. Dans la chapelle salésienne, à l'heure de la communion, se lève pour communier qui veut, dans un joli désordre garant de liberté ; et des confesseurs, présents à chaque

office, attendent dans tous les coins le pénitent qui, librement, vient faire l'aveu de ses fautes. L'exemple des élèves fervents et l'exhortation intime des maîtres sont les seules pressions extérieures que subissent ces volontés d'enfants.

Dans la cour, même esprit de saine liberté. Tout le monde doit y jouer ; voilà la part de la discipline. Mais quelle variété dans ces jeux ! Et quelle franche liberté laissée à ces ébats !

En classe, rien de solennel ni de compassé. Ici comme partout, on exige des leçons bien sues, et les devoirs passent au crible impitoyable de la correction ; mais l'atmosphère est tout imprégnée de paternité. La spontanéité de l'enfant y a carte blanche. Réflexions, questions, objections ne sont pas arrêtées aux lèvres par le regard glacé du maître. Le mot pour rire, l'histoire qui détend les nerfs, l'entr'acte joyeux y sont du pain quotidien.

On aurait pu faire ainsi le tour de chacun des endroits où priait, travaillait, s'amusait ce peuple d'enfants, partout l'on aurait admiré l'art avec lequel ce grand éducateur harmonisait l'autorité et la liberté, la discipline et la bonne familiarité, l'ordre et la turbulence de la jeunesse. Le but auquel a toujours tendu son effort fut de copier d'aussi près que possible la famille, de reconstituer autour de l'âme de l'enfant cette atmosphère du foyer, dont aucune créature humaine ne peut se passer. Il y arrivait presque sans effort.

C'était un spectacle émouvant qu'offrait, chaque soir, après le souper, la salle où Don Bosco prenait son modeste repas en compagnie de ses collaborateurs. Arrivé ordinairement en retard, il devait prolonger de quelques minutes son maigre souper. Les enfants le savaient ; aussi, entassés de part et d'autre de la porte, ils guettaient la moindre interruption dans la sortie de leurs supérieurs pour s'engouffrer en trombe dans le réfectoire. Malheur à qui se disposait alors à sortir ! Devant cette irruption, il devait se ranger le long du mur et laisser couler le torrent. Ces

diables d'enfants envahissaient tous les coins de la salle et, une fois dans la place, s'accommodant des poses les plus diverses, ils jouissaient de la présence de leur père. Les premiers entrés, cela va de soi, se pressaient à ses côtés, si près, si près de lui qu'on eût dit que leurs têtes s'appuyaient à ses épaules ; d'autres se tenaient en arrière accoudés au dossier de sa chaise. Une bonne partie, avec un sans-gêne déconcertant, prenant d'assaut les tables, s'y installaient comme dans une position conquise, les uns assis jambes croisées, d'autres, par derrière, à genoux, et les derniers debout. Pendant ce temps, certains empoignaient les bancs, les rangeaient le long du mur et y grimpaient comme à un poste choisi d'observation. La foule des derniers venus s'entassait dans l'espace laissé libre, entre les bancs et la table. Plus personne maintenant, semble-t-il, n'aurait pu approcher le bon maître ! Erreur ! Voici que les tout « gosses » se sont faufilés sous la table, à quatre pattes, et soudain leurs petites têtes émergent de l'ombre, bien près de Don Bosco qui sourit à leur audacieuse apparition. Quel charmant tableau que cette grappe de cœurs pressés autour de leur père ! N'est-ce pas, pris à la lettre, celui que le verset du Psaume a immortalisé : *Filii tui sicut novellae olivarum in circuitu mensae tuae*, tes fils sont comme de jeunes plants d'olivier autour de la table ?

Sans doute, les convenances ont bien subi quelque accroc dans cet élan spontané du cœur ; mais jamais un de ces enfants ne se départ du respect affectueux dont il entoure Don Bosco. Voyez d'ailleurs. Il a fait signe qu'il voulait parler : sur-le-champ, toute rumeur tombe, et dans le silence de ces douzaines d'enfants suspendus à ses lèvres, le bon Père raconte une belle histoire, une anecdote piquante, il propose un problème, il questionne, et sa parole les tient sous le charme jusqu'à l'heure où la cloche annonçant les prières du soir les détache à regret de sa personne. Vraiment cette façon d'éduquer est bien celle des saints ; seule elle peut révéler au maître le caractère de l'enfant et lui permettre d'en épanouir les énergies cachées.

***

Pour que cette jeune liberté trouvât autour d'elle la chaleur et la lumière dont elle avait besoin, l'homme de Dieu s'efforçait, de mille manières, à la baigner dans une atmosphère permanente de joie. A la joie, il demandait d'épanouir les âmes, de balayer l'ennui, de faire passer un frisson de vie à travers l'organisme, d'aider au travail de l'intelligence, d'associer, dans l'esprit de l'enfant, l'idée de plaisir à celle de devoir, et surtout de pousser ce jeune cœur à la confiance, à l'abandon. De quelle folie n'était-il pas capable pour la maintenir ardente au milieu de son petit monde ! On conserve encore à l'Oratoire le souvenir des monômes endiablés qu'il provoquait et conduisait lui-même à travers la cour de l'établissement.

Alignant sur deux files ses six ou sept cents enfants, il se mettait à leur tête et entonnait un refrain piémontais. Tous enfilaient le pas, unissant leurs voix à la sienne, rythmant les vers de coups de talon bien marqués et de battements de mains sonores. Ça vous faisait un tapage du diable, et, sous les portiques, les grandes dalles de granit résonnaient sourdement au pas cadencé de cette troupe en marche. Le long serpent déroulait ainsi ses méandres un peu partout ; tantôt on sortait dans la cour, tantôt on rentrait sous les arcades ; à un moment, on montait un escalier, on enfilait un corridor et l'on descendait par un autre escalier ; à un autre, on décrivait autour d'un arbre les motifs les plus bizarres. Enfin, la voix rauque et le jarret vanné, on s'arrêtait, heureux d'avoir déliré un quart d'heure en compagnie de Don Bosco.

Quelquefois il s'y prenait autrement. Il commençait par ranger sur une ligne son peuple de marmots, puis : « Attention, disait-il, vous allez faire tout ce que je vais faire. Qui ne me copie pas est hors du jeu. » Alors on voyait Don Bosco multiplier ses saintes extravagances ; tantôt il battait des mains, tantôt il sautait à cloche-pied ; puis il marchait le dos voûté ou les bras en l'air ; la minute

d'après, il courait ventre à terre pour s'arrêter net, tassé sur les mollets, ses mains touchant le sol ; on voyait encore son bras tournoyer en l'air et décrire des gestes fantaisistes, ou bien il s'arrêtait au pied d'un arbre qu'il enlaçait d'une étreinte brève, et repartait... Un par un, tous ses gestes étaient reproduits par sa bande amusée qui le suivait à la file indienne. Le reste des enfants faisait la haie, et se divertissait fort à ce spectacle cocasse.

Et le monôme se promenait à travers tous les coins et recoins du Patronage, pénétrait aux endroits les plus écartés, se faufilait aux lieux les plus obscurs, moissonnant sur son passage les groupes isolés qui boudaient à la récréation.

Ainsi Don Bosco avait obtenu deux résultats : il avait diverti ses enfants et patrouillé, sans en avoir l'air, tout autour de la cour, empêchant que Dieu fût offensé.

La joie, il la voulait partout, en récréation, en promenade, cela va de soi, mais aussi en classe. Le théâtre, paraît-il, effrayait Mgr Dupanloup, qui, à La Chapelle-Saint-Mesmin, ne faisait jouer que des pièces latines et grecques ; il n'épouvanta pas Don Bosco qui, le premier des éducateurs modernes, dressa ses tréteaux vers 1847. Dans ses maisons, la musique, sous toutes ses formes, occupe une place de choix. Il eût approuvé ce vœu du philosophe moderne : L'enfance et la jeunesse devraient être élevées *in hymnis et canticis*.

Dans ce dessein, il s'évertuait à rendre attrayante la chapelle, aussi bien par la beauté du culte que par la participation de tous aux offices et aux chants religieux. Pas de messes suivies dans un silence accablant, mais des prières récitées à haute voix et coupées de cantiques ; pas d'exercices importuns, longs, produisant comme un sentiment de lassitude, mais des offices brefs, des cérémonies captivantes, de la musique, des fleurs et des lumières. Et pour retenir tranquille et captivé tout son petit peuple de marmots, son zèle ne reculait devant aucune innovation, pourvu que le respect dû à la maison de Dieu n'en souffrît pas. Mais c'était surtout par la confiance et l'amour, jetés à la

base de la piété chrétienne, qu'il faisait de la chapelle une maison de prière douce et fervente, où l'âme de ses petits était heureuse d'aller cueillir une heure de joie. Jadis, aux siècles qu'influençait l'esprit de Jansénius, on disait : « Adorez Dieu. Tremblez devant Dieu. » Don Bosco, suivant l'admirable conseil de Fénelon, disait : « Tâchez de leur faire goûter Dieu, à ces petits. »



Qui ne comprend que cette joie, répandue à telle dose dans sa maison, dilatait l'âme de l'enfant, provoquait et entretenait sa confiance ? Or, la confiance, disait le saint, c'est tout en éducation. Rien de solide n'est construit si l'enfant n'a pas livré son cœur. Tout le reste prépare, dispose à ceci qui est l'essentiel : capter le cœur de l'enfant. Avec cette pensée du saint, nous touchons au point central de tout système d'éducation, au problème de l'autorité. Quelle place lui faisait-il ? Ou plutôt — car cette place, il la voulait aussi large que personne — sur quelle base l'asseyait-il ?

Sur la force et un physique qui en impose ? Sur la crainte du châtiment ou de l'humiliation ? Sur la raison, qui convient de la justesse du commandement ? Sur la foi, qui regarde l'ordre comme venant de Dieu ? Ni sur la force, ni sur la crainte, *autant que cela se pouvait;* sur la raison et sur la foi, *dès que cela se pouvait.* Mais comme cela n'était pas toujours faisable, au moins au début de l'entreprise, avec de petits bonshommes distraits ou évaporés, avec des adolescents engagés dans le péché et tyrannisés par lui, avec des esprits faussés parfois dans le discernement même du bien et du mal, alors il commandait au nom de l'amour. Son autorité était celle de l'amour, l'autorité de l'homme, de l'éducateur que l'élève ne veut pas attrister, l'autorité du père qui tient dans sa main le cœur de ses enfants, du frère aîné qui, d'un signe, se fait écouter mieux que quiconque. *Sans affection pas de confiance, et sans confiance*

*pas d'éducation*, allait répétant sans cesse Don Bosco. Volontiers il eût résumé toute sa méthode dans cette phrase: *Se faire aimer soi-même pour mieux faire aimer Dieu.*

Cette affection, cette confiance, il la demandait à ses fils, il l'enseignait à ses disciples ; mais surtout il la méritait des uns et des autres. A l'aide de quels procédés ? Sa vie nous l'a appris.

Voulez-vous être aimé ? disait-il, aimez. Et encore cela ne suffit pas, faites un pas de plus ; il faut que non seulement vos élèves soient aimés de vous, mais qu'ils se sentent aimés. Et comment le sentiront-ils ? Écoutez votre cœur, il vous répondra.

D'abord, pas de barrière entre l'élève et son maître, pas de loi des distances, comme aussi pas de colère, pas de coups, pas d'humiliation publique. Mais la compénétration des cœurs, l'esprit de famille, la bonté toujours inquiète, toujours agissante, toujours penchée sur la faiblesse ou l'ignorance, la miséricorde qui sait fermer les yeux, qui ne punit pas tout, qui pardonne aisément, — le souci constant de l'enfant, qui fait prendre intérêt à sa santé, à ses parents, à ses besoins, à ses peines, à ses progrès, à ses joies, — la vigilance qui le protège, le défend aussi bien de la pierre du scandale que de l'inclémence du temps, — la tendresse réelle et exprimée, — la surveillance continue, mais maternelle, — l'imagination sans cesse en éveil, à l'affût de tout ce qui peut égayer, instruire, épanouir la vie de l'enfant, — la douceur qui ne hausse pas la voix, qui garde son bon sourire, au milieu des pires traverses, qui sait punir avec un regard attristé, une bouche silencieuse, un front qui se détourne, — la confiance, témoignée de mille façons et attirant infailliblement la confiance, — la condescendance, qui ouvre à deux battants les portes de la chambre et accueille le petit bonhomme de dix ans comme un grand personnage, — la saine familiarité qui se mêle aux jeux des enfants, à leurs divertissements les plus puérils, à leurs petites folies : cela, tout cela, et que de choses

encore, mais toutes renfermées dans ce mot, trop profané, et divin pourtant : l'amour !

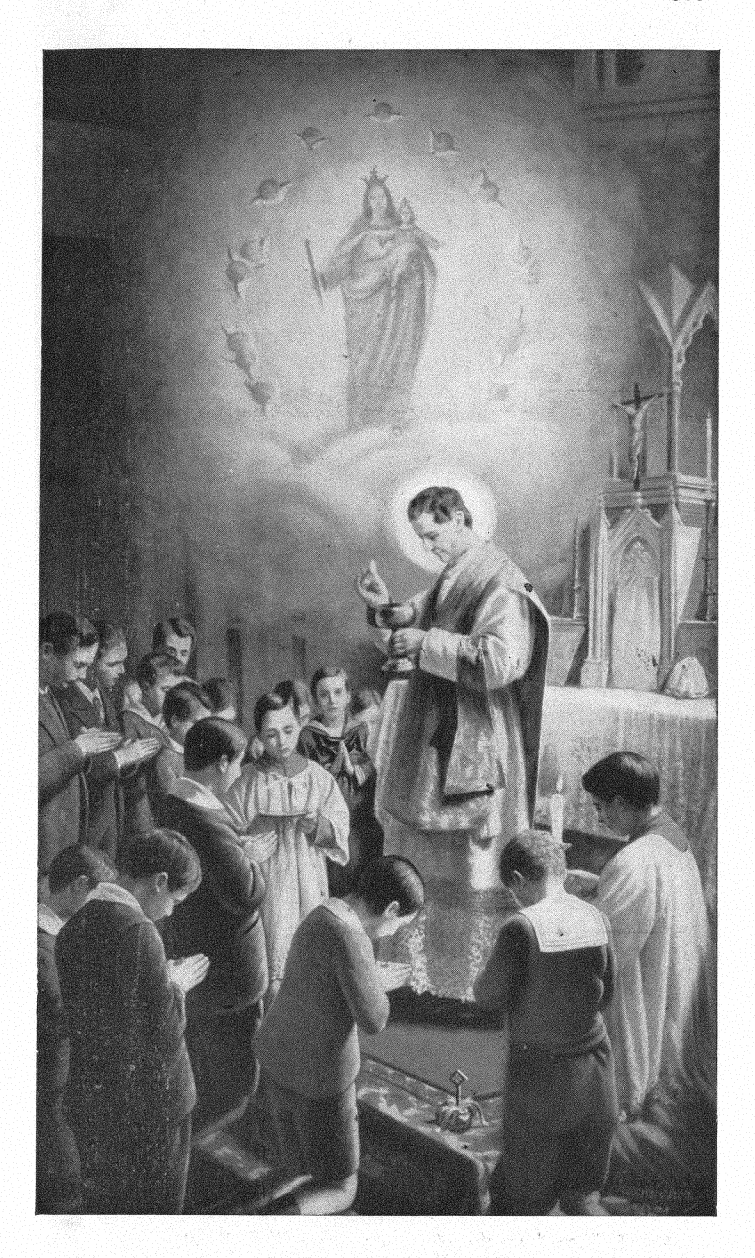
Le grand éducateur a résumé ces procédés en deux mots célèbres. A lui-même, il s'est dit : *Fais-toi aimer si tu veux qu'on t'obéisse.* A ses fils, il a dit : *Ne soyez pas des supérieurs, mais des pères.*

Père, il le fut pour tous ses enfants, l'humble prêtre dont un homme d'œuvres de Turin disait avec une pointe d'envie : « Il y a au 32 de la rue Cottolengo ce que l'on ne trouve nulle part, même pas dans les communautés religieuses : une chambre d'où sort rayonnant de joie l'enfant ou le jeune homme qui y sont entrés le cœur gros d'ennui ou de chagrin : c'est la chambre de Don Bosco. »



Cette confiance de l'élève conquise, par tous ces procédés de mansuétude et de patience, quel usage Don Bosco en faisait-il ? Au nom de cette forte autorité de l'amour, doucement, sans heurts ni secousses, il commandait alors à l'enfant, et le portait vers le monde surnaturel. C'était là qu'il voulait en venir : asseoir la persévérance des mœurs de la jeunesse, guettée à tous les carrefours par tant d'ennemis, sur une solide piété.

Mais, sur ce terrain comme sur tous les autres, il voulait que la raison et la foi fussent guides et maîtresses. De la piété, oui, mais appuyée sur un corps d'idées religieuses, seul capable — et encore ! — de la sauver des grands naufrages. Voilà pourquoi, dans sa maison, l'instruction religieuse demeurait au premier plan de ses soucis. Pour en imprégner l'âme, il s'ingéniait de mille façons. Instructions courtes, mais solides, vivantes, imagées, pratiques, — catéchismes bien préparés et suivis avec attention, — brefs sermons de cinq minutes clôturant les prières du soir et déposant au cœur des enfants une pensée grave pour nourrir leur sommeil, — courtes lectures terminant la messe ou précédant le salut, — allusions religieuses ou morales se greffant un peu sur le tout, le plus naturellement du



Saint Jean Bosco distribuant la Communion à ses enfants sous le regard satisfait de la Mère de Dieu.

monde, en récréation comme en classe, sur un texte de Virgile comme sur une anecdote contée dans la cour, — rappel fréquent, mais nullement fastidieux, des vérités fondamentales, par tous les moyens dont dispose un zèle ingénieux ou une pédagogie attentive : tout était tâté, éprouvé et employé dans le dessein de verser dans ces petites têtes d'enfants une doctrine de vie assez riche et assez forte pour préserver à l'heure du mal ces cœurs fragiles.

Cette piété s'efforçait aussi, et presque toujours avec succès, nous l'avons vu, de faire aimer la maison de Dieu, de rendre la religion attrayante, nullement importune, ni pesante. Pour ces petits chrétiens du XIX^e siècle, l'église redevenait ce qu'elle était pour nos aïeux des XII^e et XIII^e siècles, la maison qui a tellement su captiver le cœur, où l'on a senti Dieu si présent et si doux, qu'instinctivement, à l'heure de la tentation ou de la misère, du découragement ou de la grande douleur, l'âme y accourt comme à son refuge naturel.

Et à quoi visaient en fin de compte cette solide instruction religieuse et ce charme répandu sur la piété ? A mettre l'enfant en contact précoce et fréquent avec les trois sources de vie surnaturelle : la *confession*, la *communion*, la *dévotion à la Sainte Vierge.*

C'est inouï comme Don Bosco a insisté tout au long de sa vie sur la pratique de la confession ! Elle était pour lui le grand moyen éducateur. Il revenait toujours sur ce point dans ses fameux « petits mots du soir ». Sous les portiques de sa maison il avait fait peindre en caractères ultra-visibles des maximes de l'Écriture, qu'il voulait graver pour la vie dans la mémoire de ses fils ; trois sur quatre se rapportaient au sacrement de Pénitence.

Huysmans, le grand écrivain converti, qui a si bien compris ce saint, l'a surtout contemplé dans l'exercice paternel de ce ministère.

Il confessait à l'église, dit-il, en plein air, dans un coin de chambre, et le souvenir nous a été conservé de cet admirable prêtre confessant dans ce pré qu'il avait loué, alors que tous les propriétaires

d'immeubles l'avaient, les uns à la suite des autres, congédié. Il s'asseyait sur un petit tertre, et, à distance, formant le cercle, les enfants à genoux se recolligeaient, s'apprêtaient à lui avouer leurs défauts ineffacés ou leurs oublis. Et l'on voit Don Bosco, avec sa physionomie débonnaire de vieux curé de campagne, prenant celui de ses pénitents qui a terminé l'examen par le col. Il l'enveloppait de son bras gauche et appuyait légèrement la tête de l'enfant sur son cœur ; ce n'était plus le juge, mais le père qui aidait le fils dans l'aveu si souvent pénible des moindres fautes.

Ce que son zèle s'ingéniait le plus à provoquer chez les pénitents qu'il ne connaissait pas ou qu'il sentait inquiets, c'était une confession générale. Quand il avait reçu cet aveu de tout un passé, il demeurait tranquille sur l'âme qui le lui avait confié ; il était sûr de la tenir, de la guider, de la conquérir au bien.

Pour l'aider dans cette tâche, il comptait aussi sur la double force dont dispose un chrétien dans la lutte contre le mal : l'Eucharistie et le secours de la Mère de Dieu. Dès les premiers jours de son ministère sacerdotal, le saint fut un chaud partisan de la communion précoce et de la communion fréquente. De nos jours on n'a plus de mérite à faire communier tôt et souvent les petits chrétiens : Rome a parlé, cela suffit. Mais il y a cinquante, soixante, quatre-vingts ans ? Or dès 1847, Don Bosco, dans son premier internat, poussait à la communion fréquente ; et elles sont de lui, ces lignes gracieuses, vieilles de plus de soixante ans :

Quand un enfant sait distinguer entre le pain ordinaire et le pain eucharistique, quand il a une instruction suffisante, il ne faut pas s'occuper de son âge, il faut que le Roi des cieux vienne régner dans cette âme.

L'Eucharistie est la première colonne de salut.

La seconde est la dévotion à la Très Sainte Vierge. Toute sa vie, il l'a prêchée. Ce conseil de sa mère au matin de sa prise de soutane : « Si un jour tu deviens prêtre, propage sans cesse la dévotion à la Sainte Vierge », il l'a suivi jusqu'à son dernier souffle. Trois jours avant de mourir, au seuil de l'agonie, il murmurait à ses disciples : « Du haut

de la chaire et dans vos conversations, insistez sur la dévotion à la Sainte Vierge et la communion fréquente. » Il sentait, qu'armée de ces deux boucliers, l'Hostie et la Vierge, la vertu de ses fils, si guettée et si attaquée qu'elle fût, triompherait des pires séductions.

Un songe mystérieux d'une nuit de mai 1862 le lui avait d'ailleurs confirmé. Il avait vu, secouée par une mer déchaînée et assaillie par des ennemis en fureur, une flottille d'embarcations légères, symbolisant ses anciens élèves répandus par le monde. Elle n'échappait à l'ennemi et au naufrage qu'à condition d'aller jeter l'amarre, derrière le vaisseau amiral portant le Pape, à deux colonnes gigantesques surgies des flots en courroux : l'une était surmontée d'une Hostie, l'autre de l'effigie de la Vierge.

Ce dernier trait couronne comme d'un sourire le chapitre final de cette pédagogie qui, en somme, ne visait, depuis son point de départ, qu'à faire vivre en grâce avec Dieu, amis du Christ et de sa Mère, les jeunes chrétiens confiés à l'éducateur, pour que, demain, dans la terrible mêlée des passions, ils pussent tenir ferme, observer la loi divine et sauver leur âme.

***

Nous ne saurions achever cet exposé succinct d'une méthode d'éducation sans répondre à la question que plusieurs se posent. Les fruits font juger de l'arbre ; quels sont les fruits de cette éducation ?

Elle obtient au moins ceci : d'attacher d'un lien puissant et doux les âmes qui l'ont reçue à la maison qui l'a donnée. Pour elles, le collège n'est plus cette *geôle de jeunesse captive* dont parlait Montaigne, mais la bonne maison où la vie a coulé comme dans un rêve, oscillant d'une émotion à l'autre, toutes si pures, toutes si fortes. On y revient avec bonheur, et avec les vieux maîtres, qui vous y attendent toujours, on murmure les mots divins qui vont atteindre les parties profondes de l'âme.

Il se peut que cette armure protège insuffisamment les poitrines qui l'ont endossée. Les assauts du mal sont d'une violence à terrasser parfois les meilleurs athlètes. Plus d'un ancien élève de Don Bosco n'a pas persévéré sur le chemin que lui avait montré le saint. Celui-ci demeurait quand même tranquille sur l'issue dernière de la lutte ; il savait qu'il semait du remords. Ce n'est pas impunément qu'à l'âge des pures tendresses l'on a aimé Jésus-Christ et sa Mère : cela se retrouve. Une heure sonnait presque toujours où ce fils prodigue s'agenouillait à nouveau, en désir au moins, au tribunal de la Pénitence.

De ces enfants prodigues, Don Bosco en a eus, et plus que l'on ne croit. Sait-on, par exemple, combien il lui resta de patronnés après cette rébellion de 1848, qui voulait embrigader ses troupes derrière les idées nouvelles ? Douze. Douze sur cinq cents ! Et au plus beau temps de l'Oratoire, quand, de l'aveu même de Don Bosco, ses murs recélaient des miracles de sainteté, n'est-ce pas l'un de ses premiers disciples, le P. Francésia, qui parlait de « ces pauvres dévoyés se refusant obstinément à profiter des leçons et des conseils du grand serviteur de Dieu » ? Il y a aussi un songe curieux, dit le « Songe de la roue », où, à travers une lentille monstre, un personnage mystérieux découvre au saint l'état d'âme de ses fils. Or, dans le nombre, il en aperçoit qui ont la langue percée en raison des vilains propos qu'ils tiennent ; d'autres portent à la nuque de répugnants ulcères indiquant une âme esclave de ses propres caprices ; au cœur de quelques-uns grouille un nid de vers, symbole des passions honteuses qui le dévorent ; ceux-ci sont complètement sourds, c'est-à-dire rebelles à toute exhortation au bien, et ceux-là ont les lèvres closes par un cadenas, parce qu'en confession ils cachent leurs péchés. Et le défilé de ces misères physiques continue, implacable, terrifiant, car chacune d'elles révèle un vice triomphant. A un moment le pauvre Don Bosco ne résiste plus au spectacle ; une plainte jaillit de ses lèvres : « Mais ils sont donc perdus, ces malheureux ! Est-ce possible ? Au

lendemain d'une retraite ! A quoi donc ont servi mes travaux, mes fatigues, mes conseils ? Ah ! si je m'attendais à cela ! »

Attirant alors son regard sur un autre tableau, le personnage mystérieux montra au saint une foule d'enfants qui se divertissaient dans la plaine.

« Vois-tu cette multitude ? dit-il.

— Oui. Qui sont-ils ?

— Ce sont les fils que le Seigneur te réserve pour te consoler des autres. Pour un de ceux-là, tu en compteras cent de ceux-ci. »

L'événement réalisa souvent la prédiction. L'Oratoire Saint-François-de-Sales abrita, et par douzaines, des enfants, des jeune gens, dont la vertu, au dire de Don Bosco, égalait celle d'un Louis de Gonzague.

Un jour, en 1878, le P. Vespignani, qui fut pendant plus de vingt ans provincial des Maisons salésiennes dans la République Argentine, demandait au saint :

« Est-ce vrai que votre maison possède des enfants aussi purs que saint Louis ?

— C'est très vrai.

— Vous pourriez m'en citer ?

— Oui, un tel par exemple, et celui-ci encore. »

Les deux noms désignaient un petit Irlandais et un jeune Italien tous deux morts actuellement.

Un soir de septembre 1862, parlant avec quelques-uns de ses jeunes religieux, Don Bosco leur fit cette confidence :

Je vous assure que nous aurons de nos enfants élevés aux honneurs des autels. Pour peu que Dominique Savio, mort il y a cinq ans, continue à faire des miracles, je ne doute pas, si je puis mettre en route sa Cause, que l'Église ne reconnaisse un jour sa sainteté.

On sait que l'événement est bien près de se réaliser.

Une autre fois, parlant des jeunes gens de sa maison que Dieu favorisait de dons spéciaux, il eut cet aveu :

Il y a dans ces murs une âme d'une pureté insigne, avec qui la Sainte Vierge aime à s'entretenir, à qui Elle manifeste des choses étranges, cachées ou futures Quand je désire avoir quelque lumière sur l'avenir, je me recommande à ses prières, de façon tout de même à ne pas éveiller sa vanité. Il en réfère à la Madone, et vient m'apporter sa réponse en toute simplicité. J'agis de même quand j'ai besoin de quelque faveur.

***

Si de la qualité des résultats nous passons à l'efficacité numérique de cette méthode nous entendons le saint nous dire : « Elle réussit dans la proportion de 90%. Et sur les dix enfants qui semblent échapper à sa prise, elle a encore une influence discrète, mais réelle ; elle les rend moins dangereux. »

Voici maintenant l'aveu d'une autorité que nul ne récusera. Le célèbre Crispi, qui dirigea pendant tant d'années la politique italienne, eut un jour, vers 1878, l'idée de confier à Don Bosco et à ses fils la Maison de correction de Turin. Le saint accepta à quatre conditions : Liberté complète sur le chapitre religieux, départ des gardiens, unité de direction, subside quotidien de 0,80 par tête. Tout était prêt, et l'on n'attendait plus que la signature ministérielle, quand Crispi la refusa avec cette raison : « Je connais Don Bosco, il est capable de faire des prêtres de tous ces détenus. Des prêtres, nous en avons assez comme cela. »

Ce mot de l'homme d'État italien nous en remet en mémoire un autre de Cavour qui, dans son cruel raccourci, juge bien la méthode opposée : « Avec l'état de siège, tout âne est capable de gouverner. » La répression est chose aisée, qui ne demande guère d'apprentissage. Mais pour prévenir efficacement le mal, il faut toute l'application affectueuse, toute l'inquiétude vigilante d'un cœur de père. C'est précisément en cela que consiste la grandeur originale de cette méthode, qui forme tout à la fois le maître et le disciple. L'un ne progresse en docilité que parce que l'autre

progresse en dévouement. C'est dans un travail constant sur lui même, c'est dans les efforts quotidiens qu'il multiplie pour se rendre plus zélé, plus patient, plus maître de soi, que l'éducateur achète le bonheur de se passer de châtiments odieux, et de se voir obéi par un amour reconnaissant.

N'est-ce pas transportée à notre vie du xx^e siècle la page célèbre où Jésus nous dépeint le bon Pasteur qui connaît ses brebis, qui marche devant elles, qui ne s'enfuit pas à l'approche du loup, qui n'a de repos que lorsqu'il a fait rentrer au bercail toutes ses unités, et qui, jour par jour, instant par instant, leur donne toute sa vie ?

N'est-ce pas plutôt, traduite dans le langage des faits, la page lyrique où le grand saint Paul chante la divine splendeur de la Charité :

La charité est patiente ; elle est bonne ; la charité n'est pas envieuse ; elle n'est point inconsidérée ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle ne cherche point son avantage ; elle ne s'irrite pas ; elle ne tient pas compte du mal ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité ne passera jamais...

# CHAPITRE XV

## Le lanceur de la première Colonie de Vacances.

*Une colonie de vacances sans le savoir. — Motifs qui poussèrent le Saint à la faire surgir. — Physionomie très curieuse de cette première en date des Colonies catholiques, qui, tout en se déroulant au début de l'automne, arrivait bien à son heure.*

*Une neuvaine préparatoire à la Fête du Rosaire, pas banale du tout.*

*Vingt jours de sainte bohême sur les routes du Piémont et de la Ligurie, en compagnie du plus documenté des guides.*

*De l'Action catholique avant l'heure, dans les villages de l'Italie du Nord, par la prière et le divertissement.*

*Toujours sous l'œil du Père, doublé du regard de Dieu.*

*Le pèlerinage de l'Amitié. Bienfaits inappréciables de la plus originale des Colonies.*

Cette éducation, que le chapitre précédent vient d'analyser, saisissons-la sur le vif dans l'une des plus sympathiques créations du Saint, la *Colonie de Vacances*. Sans doute, Don Bosco ne prononça jamais ce nom, mais tout l'essentiel de l'institution se retrouve dans cette initiative, qu'un de ses fils avait baptisée *Promenades d'automne;* en même temps que tout l'essentiel de sa pédagogie : climat familial, joie, gaîté, esprit d'entreprise, goût du risque, sens de l'apostolat, s'y retrouve dans un cadre exquis de détente qui permet de les observer plus à loisir.

C'est en 1848 que, pour la première fois, le Saint partit avec cinq garçons pour sa maison natale, à 35 kilomètres de Turin. Son intention, il ne la cacha jamais. Plus tard il

pourra l'agrémenter d'autres, comme celle-ci : refaire le physique de pauvres enfants sous-alimentés, candidats à la tuberculose ; ou encore : récompenser les meilleurs de ses élèves et profiter de ces trois semaines d'entraînement pour faire de ceux-ci une troupe de choc ; mais, avant tout, il voulait retenir près de lui, par l'appât de ces semaines de pleine détente et de divertissements variés, des enfants, des jeunes gens qui n'auraient eu qu'à perdre à retourner chez eux. Tout au long de sa vie, le Saint nourrit en son cœur la terreur des vacances, car avec tous les éducateurs il savait que c'était un pur miracle de les traverser sans dégâts sérieux. Jamais ses fils n'en revenaient meilleurs ; rarement, ils retournaient aussi bons qu'ils étaient partis ; presque toujours ils rentraient de chez eux abîmés dans leurs corps et dans leurs âmes.

Voilà vingt ans que mes jeunes gens partent en vacances, *écrivait-il en* 1860 ; eh bien ! je ne me rappelle pas qu'un seul, au retour, m'ait jamais dit : « J'ai été meilleur chez moi qu'au collège ; ces deux mois m'ont fait du bien à l'âme. » Bien au contraire, chaque année, j'ai dû déplorer de nombreuses chutes.

Pour éviter pareils malheurs, pour assurer la persévérance de ses garçons, le grand éducateur n'hésitait pas à assumer, en ces mois de repos, un surcroît de fatigues et de dépenses.

Sa colonie qui, en réalité, fut fondée en 1855, revêtait un caractère tout à fait spécial : elle était mi-sédentaire, mi-itinérante. En général, on partait de Turin vers le 25 septembre, et l'on restait aux Becchi, dans la maison de son frère, dont le grenier avait été transformé en dortoir, jusqu'au lendemain de la Fête de N.-D. du Rosaire ; puis jusqu'au 20 octobre environ on prenait la route et l'on excursionnait, les premières années à travers la région, plus tard, beaucoup plus loin.

Ces randonnées, d'un style tout à fait curieux, comme nous verrons, prirent deux formes spéciales. Les premières

fois, les *Becchi* servirent de quartier général ; on y rentrait presque tous les soirs, pas toujours, cependant. Plus tard, le quartier général se déplaça ; il choisit un centre assez facile à ravitailler, assez généreux aussi, *Mirabello*, *Villa San Secondo*, par exemple, d'où l'on pouvait rayonner sur un nouveau secteur, le précédent étant épuisé. Enfin, quand l'Administration des Chemins de fer eût mis à la disposition de cette troupe deux voitures complètes, qu'on pouvait faire stopper sur une voie de garage, et raccrocher au convoi que l'on avait choisi, ce furent ces deux wagons qui servirent de quartier général. Grâce à cet intelligent système, la bande du Saint, qui compte dans les dernières années jusqu'à cent garçons, put se pousser jusqu'à la mer, jusqu'à Gênes et la Côte d'Azur italienne, à plus de cent kilomètres de Turin.



Pourquoi choisissait-il ce début d'octobre ? Pour trois raisons, une religieuse, l'autre saisonnière et la troisième tout-à-fait locale.

Il voulait d'abord faire célébrer très solennellement par les gens de son pays la fête de Notre-Dame du Rosaire, qui tombait toujours le premier dimanche d'octobre, et qui était précédée d'une neuvaine à laquelle, en ce début d'automne, accouraient tous les paysans des alentours, un peu déchargés de leurs gros travaux ; puis les vendanges étaient proches, commençant en général dans ces pays, avec la fête des Saints Anges, le 2 octobre, et quoi de plus salutaire à la santé de ses garçons qu'une cure de raisins ; enfin, l'automne revêt en ce Montferrat un charme infini : les grosses chaleurs sont tombées, l'air est tiède, les arbres commencent à prendre des teintes fantastiques, les fruits abondent, les récoltes engrangées rendent les cœurs plus généreux, les troupeaux redescendent lentement de l'alpage : meilleur moment ne pouvait être choisi pour lancer ses garçons sur les grands che-

mins. Sans doute, les soirées étaient déjà bien raccourcies, mais dès six heures on pouvait être sur pied et dès sept heures sur la route.

*
* *

Pendant les dix premiers jours cette troupe ne faisait que piaffer. Il s'agissait d'assurer le succès de la neuvaine. On se levait à sept heures du matin, et, après la messe de communion, le petit déjeuner et les emplois — propreté des locaux et épluchage des légumes, — une bonne séance de deux heures retenait les enfants en étude. Correspondance, devoirs, cours, causerie instructive de Don Bosco remplissaient sans effort la matinée. L'après-midi, dès après le déjeuner, on partait en promenade jusqu'au soir, jusqu'à l'heure où la neuvaine préparatoire à la fête du Rosaire amenait des villages voisins un nombre tel de paysans, qu'il fallait les masser sur l'aire contiguë à la maison des Bosco. Un baquet retourné servait de chaire au prédicateur ; plus tard, pour mieux dominer la foule, on prit un tonneau. Même à certain jour, l'orateur, qui était cette année-là, l'abbé Cagliéro, le futur cardinal, s'agita tellement sur ces planches fragiles et peut-être mal jointes, que, soudain, on le vit disparaître à l'intérieur de la chaire improvisée.

La fête du Rosaire, en ce premier dimanche d'octobre, se célébrait avec éclat. La messe était chantée en plein air, car la chapelle des Becchi contenait à peine trente personnes ; l'après-midi une seconde cérémonie réunissait, pour le sermon sur la Vierge et la bénédiction du Saint-Sacrement, ces braves populations, qui, la plupart, avaient pique-niqué sur l'herbe tendre des prés en pente. Avant la nuit tombée, il y avait un lâcher de ballons ; et dès la nuit tombée, la procession aux flambeaux, que couronnait un feu d'artifice à ébahir tous ces bons piémontais.

Le lendemain, tout étant remis en place, cette troupe d'enfants s'ébranlait pour la grande randonnée.

*
* *

Elle durait environ quinze jours et son tracé n'avait rien de capricieux. Les étapes étaient soigneusement préparées, et le chef connaissait à merveille le secteur que l'on allait parcourir. Quel guide il était, ce chef ! On ne le prenait jamais de court, car il avait étudié au préalable, et dans les moindres détails historiques, géographiques, folkloriques, religieux, l'histoire du lieu que l'on atteignait. Qu'il s'agît d'une vieille abbaye romane, célèbre dans le Piémont, d'un sanctuaire bien connu de la Vierge, d'un château chargé de souvenirs ou de légendes, ou même d'un champ de bataille, Don Bosco se montrait, en cours de route, ou à l'étape, le causeur le plus étincelant et le plus documenté. Les enfants se rappelèrent longtemps le récit palpitant qu'il leur fit de la bataille de Marengo, aux approches de ce village.

« Voyez-vous, sur ces collines, là, Montebello ; c'est en ce point que le général Lannes lança sa cavalerie, au matin de la bataille pour fermer la retraite du maréchal Mélas. Ici, à deux pas, c'est Marengo que l'Autrichien, sachant la faiblesse numérique de Bonaparte, 30.000 alliés contre 20.000 Français, et la supériorité de sa propre artillerie, 100 bouches contre 15, tenta de prendre pour enfoncer le centre français. Vous me suivez ?

— Oui, Don Bosco.

— Alors, Lannes déclancha une contre-offensive. Vains efforts, Marengo était perdu et l'armée française se repliait sur cette route que nous foulons. A deux heures de l'après-midi la bataille était gagnée par l'Autriche, et Mélas bousculait tellement l'armée adverse que d'Alexandrie il envoyait un courrier, bride abattue, annoncer à Vienne la victoire. Mais Bonaparte ne perd pas courage. Il rappelle d'urgence l'armée du général Desaix, qu'il avait envoyée vers le Sud pour le cas où les troupes autrichiennes chercheraient une issue par là, dans cette direction. Vous compre-

nez ? Et il soutient le moral de ses soldats en leur criant : « Courage ! les réserves arrivent. » Le repli s'arrête ; l'Autrichien, se croyant solidement vainqueur, se détend à l'excès. C'est l'heure qu'a choisie Bonaparte pour reprendre l'offensive, aidé de Desaix, qui vient d'accourir.

— Général, j'arrive, nous sommes frais : il est encore temps de gagner une bataille, dit le jeune chef rejoignant le Premier Consul là-bas, à ce petit village de San Giuliano, dans la plaine ; vous l'apercevez ?

— Oui, oui, mon Père.

— Desaix entraîne ses soldats et tombe mortellement frappé à leur tête ; mais l'ennemi ne résiste pas à la brutalité de cette attaque inattendue ; il ne peut garder ses positions ; Marengo est repris. Une charge endiablée du général Kellermann, à la tête de la cavalerie française, bouscule ces régiments surpris. Le soleil déclinait à peine derrière nous, ici, où nous sommes, quand après treize heures de combat, la plus incontestable et glorieuse des victoires était remportée. — Et maintenant, je vous demande, mes enfants, quelle est la morale de ce récit, appliquée à nos âmes ?

— Qu'un chrétien peut être battu à fond par le diable ; mais s'il appelle la grâce de Dieu, il terrasse finalement son vainqueur.

— Bravo, garçon, c'est cela !

Ce trait, à lui seul, montre dans quelle chaude atmosphère d'éducation Don Bosco, à propos de tout, baignait l'âme de ses fils.



Cependant son triomphe d'éducateur et d'apôtre, il le remportait dans chacun des pays qu'il traversait. De propos délibéré il voulait que le passage de ses garçons rendît meilleures ces populations. Au départ de Turin, on emportait avec soi non seulement un répertoire très varié de motets religieux, mais un autre aussi, non moins varié, de drames, monologues, comédies, pantomimes, farces ; non

seulement les instruments de la minuscule fanfare, qui rythmait la marche sur les routes, et faisait bomber les poitrines à l'entrée des villages, mais tout l'attirail du Char de Thespis : coulisses, toiles, décors, habits, accessoires, portés à dos de garçons. C'était l'équipe des machinistes qui assumait cette rude corvée.

Ordinairement, le programme du séjour de cette troupe dans l'un ou l'autre de ces pays était le suivant.

On débouchait tapageusement, musique en tête, dans ces villages, où le curé et le châtelain, avisés à temps, guettaient ces garçons poudreux et assoiffés. Tout droit on piquait à l'église, où la fanfare entraînait la population. Don Bosco adressait une chaleureuse exhortation à ces braves paysans et les engageait à venir communier le lendemain pour leurs morts, en souvenir de qui la messe serait célébrée ; puis il donnait la bénédiction, à l'issue de laquelle il entrait au confessionnal et jusqu'à des onze heure et des minuit entendait les aveux de ces paroissiens, tandis que ses garçons, accueillis au presbytère, ou au château, ou chez quelque notable de l'endroit, s'étendaient le plus souvent sur une paille fraîche, après une large réfection, offerte la plupart du temps par leurs hôtes.

La matinée du lendemain était toute à Dieu. Messe chantée par la *Schola*, sermon de Don Bosco, communions très nombreuses. Au sortir de l'office, pendant que l'équipe des machinistes dressait les tréteaux sur la place principale, à l'ombre des grands platanes, d'autres apposaient de ci de là des affiches grandiloquentes, et des clowns enfarinés, précédés de tambours, circulaient à travers le bourg transmettant le programme de la soirée.

Après les Vêpres et une dernière allocution du Saint, c'était la ruée vers les bancs de cette salle improvisée, où deux et trois heures durant, monologues, farces, pantomimes, comédies et drames allaient divertir aussi follement que sainement cette population. Don Bosco voulait, en effet, que religion et joie, devoir et plaisir, vertu et gaieté cohabitassent toujours dans l'âme et la journée chrétiennes.

Il avait trop souffert enfant, jeune homme, grand séminariste, du jansénisme qui s'acharnait toujours sur cette Haute Italie pour qu'il ne lui fît pas une guerre impitoyable sur tous les terrains que l'erreur avait infectés. A tout prix, il voulait que le visage de la religion fût riant, et que la jeunesse fût élevée dans la joie, *in hymnis et canticis*, le bon tapage, la fantaisie de l'imagination, sous l'œil paternel de ses maîtres.



Cet œil, selon le principe fondamental de sa pédagogie, ne quittait jamais ses garçons. Même en vacances, même sur les grandes routes, sa méthode préventive continuait de jouer. Cette bande qui dévorait des kilomètres, le voyait toujours en queue, ne tolérant aucun retardataire derrière lui. Que de fois, dans les châteaux ou chez monsieur le curé, la déférence de ses hôtes lui offrait une des meilleures chambres du lieu ! Il acceptait avec gratitude, gagnait son appartement, achevait pieusement son bréviaire, donnait quelques coups de poing à son oreiller, froissait astucieusement ses draps et filait se glisser sur la paille au milieu de ses garçons. Son lit préféré était là.

Et le Ciel semblait confirmer par des faits étranges ce souci de vigilance aussi paternelle que continue. Un jour un de ses enfants s'éloigna du groupe pour une promenade solitaire à travers bois. A un détour de chemin ombreux ce petit croise un sinistre individu, qui lui fit de malséantes propositions. D'abord, l'enfant ne saisit pas, mais les instances du misérable lui firent vite comprendre l'abîme que côtoyait sa vertu. Et il demeurait là, hébété, face à cette louche figure, quand soudain un appel retentit deux fois. « C'est mon surveillant inquiet », pensa-t-il, et tout heureux, il planta là ce misérable. Interrogé, le surveillant l'assura qu'il ne l'avait pas appelé. Alors, soupçonnant d'où avait pu partir l'appel sauveur, il rejoignit Don Bosco, qui, en ce moment-là, se trouvait entouré d'un groupe

d'élèves. A peine fût-il en sa présence, que le Saint le fouilla d'un regard scrutateur, accompagné d'un sourire de satisfaction, et l'enfant comprit que Don Bosco avait suivi, minute par minute, la scène de la tentation.

Une autre fois, aux Becchi, Don Bosco terminait paisiblement son repas du soir, entouré comme d'habitude par ses fils avides de l'entendre raconter d'amusantes histoires. A un certain moment il coupa net son récit, et, très impérieux : « Allez me chercher Marcora, Salvi et Daniele. » Quelques-uns de leurs compagnons coururent hors de la salle à manger pour les appeler, mais ne les trouvèrent pas. Enfin, après un temps de recherches, on les découvrit. Ils s'étaient écartés, dans quel dessein, Dieu seul le savait. Probablement pour en « griller une ». Mais l'œil de Don Bosco n'avait cessé de les suivre. « Comment a-t-il pu savoir que nous étions là, se disaient-ils, après être venus se faire voir à leur père ? Nous avions pris toutes nos précautions. » Mais pas celle d'aveugler le double regard de cet éducateur éclairé du Ciel.



Nous aurons dit à peu près tout l'essentiel sur ces quatre semaines ineffables de promenades à travers une des contrées les plus riantes et les plus riches de l'Italie du Nord, si nous ajoutons qu'elles venaient ordinairement expirer sur la tombe du jeune *Dominique Savio*, le modèle de leur adolescence, que bientôt l'Église élèvera aux honneurs des autels. A ce jeune apôtre, ces apôtres en herbe, qui, sans le savoir, venaient, sous la conduite du Saint qui avait formé leur camarade, de promener l'Action Catholique à travers les villages du Haut-Piémont, tenaient à demander, avant de rentrer au bercail, l'amour de leurs frères et le désir fervent de leur être utiles.

Pendant deux lustres exactement, ces randonnées originales se déroulèrent à l'aube de chaque automne, gagnant chaque année en originalité et en efficacité. Nos chefs de

colonies peuvent imaginer les programmes les plus fantaisistes, aucun n'approchera, par sa variété, son piquant et sa bienfaisance de ceux élaborés, année par année, par ce directeur de patronage, dont l'Église a fait un saint.

Un des historiens de sa vie, le Père Lemoyne, a écrit cette phrase qui condense assez nettement l'œuvre de Dieu accomplie par cette troupe et son chef en ces vingt jours de sainte bohême :

« Quel bien incalculable ils réalisèrent pendant dix ans ! Que de bons élèves pour la grande maison de Turin ils glanèrent, chemin faisant ! Que de pécheurs ils réconcilièrent avec Dieu ! En combien de familles ils ramenèrent la paix ou versèrent la résignation ! Que de préjugés contre le prêtre ils détruisirent rien qu'à se montrer tels qu'ils étaient, purs, allègres et pieux ! Que d'œuvres ils suscitèrent en chemin, telle cette Congrégation des Filles de Marie Auxiliatrice, née du passage de Saint Jean Bosco au village de Mornèse, où on lui présenta ce petit groupe de jeunes filles, qui allait former le noyau de sa seconde société religieuse ! Et surtout de quelle nourriture magnifique l'imagination de cette jeunesse, toujours en mouvement, avide de variété, affolée de nouveau, put se repaître ! Avant le départ, dans l'espérance ; après le retour, dans le souvenir ! »

# CHAPITRE XVI

## AU TRIBUNAL DE LA PÉNITENCE.

*Pendant quarante-six ans le saint fut toujours à la disposition de ses enfants au confessionnal. — Son zèle débordait les murs de la maison : il confessait partout. — La vue de l'abandon moral où se trouvait la jeunesse et le désir de l'arracher à ses passions mauvaises alimentaient cette flamme.*

*Les multiples déplacements de son confessionnal. — Attitude du saint dans l'exercice de ce ministère.*

*Façon dont le saint traitait les âmes au tribunal du pardon : entière liberté, patience inaltérable, conseils courts mais appropriés, affection de père. — Sa conduite à l'égard des récidivistes, des occasionnaires, des scandaleux, des muets volontaires.*

*Le saint puisait sa science du confessionnal d'abord dans l'enseignement du Bienheureux Cafasso, puis dans son propre enseignement, quand d'élève il devint maître, et enfin dans sa longue expérience de plus de quarante ans.*

Ce large exposé des vues pédagogiques de Don Bosco, que nous venons de donner, ne serait pas complet, si nous ne soulignions plus fortement le rôle important que joua dans la mission d'éducateur de Don Bosco le tribunal de la Pénitence. Surprenons donc l'homme de Dieu dans l'exercice de ce ministère : nous y admirerons sa façon d'attendre, de traiter, de guérir, de diriger les âmes de ses fils, et quelques autres avec.

***

Du Curé d'Ars l'on a dit qu'il a été le plus grand confesseur de son siècle ; de saint Jean Bosco l'on dira qu'il fut,

en son temps, le plus grand confesseur de la jeunesse. Vers la même époque, Mgr de Ségur, le saint prélat aveugle, compta certainement une clientèle nombreuse de petits ouvriers et de jeunes étudiants, mais nous pensons qu'elle n'est pas à comparer à celle qui, de 1841 à 1887, assiégea le confessionnal de Don Bosco.

Pendant quarante-six ans, tant qu'il en eut la force, il se tint à la disposition de ses fils ; chaque matin, avant et pendant la messe de communauté de ses garçons : chaque soir, mais plus particulièrement les samedis, les veilles de grandes fêtes ou de clôture de retraite, jusqu'à des heures impossibles.

Dix heures de confessionnal, même par les froids les plus intenses, ne lui faisaient pas peur. On le vit, certains soirs, sortir de la chapelle à dix et onze heures, l'estomac creux. Il mangeait alors ce qui restait, une soupe et une pitance qui l'attendaient depuis trois heures, refroidie ou devenue une ratatouille infâme. Plus d'une fois à cette heure de la nuit il trouva le réfectoire fermé : le cuisinier s'en était allé, oubliant Don Bosco : « Voilà qui rompt la monotonie des jours, murmurait-il alors, dans un bon sourire. Tous les soirs on va prendre son repos l'estomac garni : une petite exception ne fait pas de mal. Demain on se réveillera plus léger et de meilleur appétit. »

Il n'accusait jamais la moindre fatigue, dès qu'il s'agissait d'écouter la confession de ses enfants. Jamais on ne le vit, sous prétexte de lassitude, renvoyer un pénitent.

Un soir, raconte le Père Francésia, nous l'accompagnions à sa chambre, bougeoir en mains, au moins après dix heures de confessionnal. Nous sentions qu'il ne tenait plus debout. Juste à ce moment se présente un apprenti qui demande à se confesser. Nous nous regardions navrés. C'était bien le moment de lui imposer cette fatigue supplémentaire ! Nous avions tous aux lèvres la même prière : « N'insiste pas ; reviens demain matin. » Mais Don Bosco nous prit le flambeau des mains, et, retourné vers le petit pénitent, avec le plus paternel des sourires : « Entre dans ma chambre, dit-il, je vais t'écouter. »

Jamais, témoignait Mgr Costamagna, je n'ai entendu Don Bosco

dire à un pénitent de retourner. A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il était à son service.

Faut-il s'étonner dès lors, qu'en certaines circonstances, au lendemain de longues séances de confessionnal, son attention épuisée cédât à la fatigue? On raconte à ce propos un délicieux épisode, dont un surlendemain de Noël sa chambre fut témoin. Il avait tellement confessé, la veille de la fête et tout le jour, qu'il n'en pouvait plus. Et voilà que cinq ou six de ses patronnés demandent à se confesser pour communier. Don Bosco les emmène chez lui, en confesse un, deux, puis s'endort sur l'épaule du troisième. Dès que le pénitent se fut avisé de la chose, il fit signe de la main aux amis de demeurer calmes pour ne pas troubler ce sommeil réparateur. Les deux enfants confessés se retirèrent à pas de loup, et les trois autres s'assirent, attendant le réveil du confesseur. Le sixième soutint délicieusement sur son épaule la tête de son père. Un bon quart d'heure plus tard Don Bosco rouvrit les yeux, reprit ses sens, regarda autour de lui et comprit.

« Mes pauvres petits, gémit-il, qui sait depuis combien de temps vous attendez ?

— Vous dormiez si bien, Don Bosco ! C'eût été un péché de vous réveiller.

— Vous m'auriez pourtant rendu un fier service.

— Une chance pareille, je ne la trouverai plus, dit alors le pénitent, dont la confession n'avait été qu'ébauchée. Je pourrai toujours me vanter d'avoir soutenu la tête de Don Bosco endormi. »



Le zèle de confesseur de cet apôtre ne s'arrêtait pas aux murs de la maison.

Tous ses patronnés malades étaient sûrs de recevoir sa visite et de l'entendre leur offrir son ministère.

Tous les gens du voisinage, et même de plus loin, qui

l'invitaient à venir assister des moribonds, le voyaient accourir, parfois au péril de sa vie.

A tous les inconnus avec qui il liait conversation — ouvriers travaillant au chantier de Notre-Dame Auxiliatrice, compagnons de route en diligence ou en chemin de fer, bonnes petites escarpes croisées sur des terrains vagues — il ne manquait jamais, à la minute qu'il jugeait propice, de proposer un blanchissage de conscience.

Invité une fois à passer la journée à la campagne, chez son bon ami le marquis Fassati, il y arriva tout simplement avec vingt-quatre heures de retard, parce que, pendant un relai, à Asti, il avait rencontré une demi-douzaine d'anciens élèves, légèrement dévoyés, qui, touchés de ses paternels reproches, lui avaient promis de venir, le lendemain matin, se confesser et communier.

Nous ne disons rien des heures interminables de confessionnal au cours des triduums, neuvaines et fêtes patronales, qu'il prêcha à travers tout le Piémont, à l'époque où il pouvait encore le faire.

Mais nous ne voulons pas passer sous silence l'apostolat tout spécial qu'à la suite de son premier confesseur, le Bienheureux Cafasso, il exerça dans les prisons de Turin. Chaque semaine il y pénétrait, et chaque semaine sa pêche y était copieuse, surtout parmi la jeunesse, pas encore pleinement endurcie dans le mal.

Souvent il sortait de ce lieu drôlement récompensé de son zèle. Un jour qu'après une de ces séances il entrait pour dîner chez le baron Bianco, il entendit ce bon ami de son œuvre lui lancer à brûle-pourpoint :

« Oh ! Don Bosco, qu'est-ce que vous avez ?

— Moi ? De l'appétit, tout simplement.

— Non, non, sur votre soutane.

— Sur ma soutane ?

— Oui, là, tenez.

— Ah ! mon cher baron, que voulez-vous, je sors de prison : en voici le plus clair témoignage.

— Parfait, Don Bosco ! Mais si j'ai plaisir à vous retenir

ma table, je ne tiens pas du tout à inviter ces parasites indésirables. »

Et sur l'heure, Don Bosco dut passer à l'isoloir, pour se délester du cadeau de sa dernière clientèle.

Ces faits et mille autres que nous pourrions citer prouvent abondamment que, devant l'Éternel, Don Bosco fut un confesseur inlassable, l'un des plus grands que l'on ait connus.

Toute sa vie d'apôtre s'enclave entre ces deux scènes significatives. A la sacristie de l'église Saint-François-d'Assise, tout au début de son apostolat, le 8 décembre 1841, Don Bosco demanda à son premier enfant, le petit Garelli : « Vas-tu parfois à confesse ? » ; et, au terme de son existence, le 26 décembre 1887, il dit à son secrétaire qui, touché de son épuisement total, se refusait d'admettre sa jeune clientèle hebdomadaire: « Laisse-les tout de même entrer. Aussi bien, c'est la dernière fois. »



D'où provenait ce zèle pour offrir aux âmes le pardon divin ?

D'une constatation douloureuse et d'un idéal de vie chrétienne, passionnément aimé et poursuivi.

La constatation était celle-ci. En ce temps-là, l'enfance, la jeunesse étaient fortement négligées par le clergé. Il passait à côté d'elle, sans lui donner le moindre signe d'attention. Tous ses soins, il les réservait à l'âge adulte, comme si, à cette époque, qui était un lendemain de révolution, il n'eût pas été urgent de préparer, dans les générations montantes, la société chrétienne de demain.

Un des deux médecins qui traita Don Bosco au cours de sa dernière maladie, le docteur Albertotti, disait un jour à un intime :

J'ai découvert un jour le secret de la vie de cet apôtre. Quoi de plus révélateur que ces paroles qu'il adressa, petit enfant, à sa mère, pour se plaindre que, sur les routes de son pays, les prêtres ne répon-

daient même pas à son salut ! Toute l'existence de Don Bosco sera une protestation vivante contre cette façon de faire. Pour lui, l'enfance, la jeunesse seront tout.

Un témoin de cette génération confirme cette douloureuse observation :

Don Bosco, écrit le Père Francésia, avait trop souffert de l'espèce de répugnance avec laquelle, de son temps, on confessait les petits, de la façon dont on les accueillait au Tribunal de la pénitence. De ce jour-là il se jura de porter remède à pareil état de choses.

Que de fois, dit à son tour le Cardinal Cagliéro, nous avons entendu Don Bosco s'écrier : Le cœur me saigne à voir les enfants, les jeunes gens malmenés dans les sacristies, rabroués, parfois même poussés dehors. Oh ! si je pouvais me multiplier et me trouver simultanément dans tous les villages, dans toutes les villes, où ils sont ainsi traités, pour m'occuper de leurs âmes, à l'église comme dans la rue ! En entrant dans la maison de Dieu, ils ne trouvent personne pour leur rompre le pain de vie. Sous prétexte que curés et vicaires sont occupés par les adultes, ou simplement parce qu'ils apparaissent dissipés, ignorants, mal élevés, on les laisse tomber. Quelle erreur de tactique !

Et surtout, pensait-il encore, quel retard dans la formation chrétienne de ces enfants ! Pourra-t-on jamais le rattraper ? On ne saurait en effet commencer de trop bonne heure l'éducation surnaturelle de ces petits, qui tend, comme vers son idéal, à les faire vivre de façon continue dans la grâce de Dieu. Ce fut là l'obsession de cette âme d'apôtre, qui centrait toute la piété catholique autour de cette habitude : la vie de Dieu épanouie au fond des âmes. La présence de Dieu au fond du cœur, la vie divine retrouvée, élargie, nourrie dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, l'amitié de Dieu défendue, conservée, accrue : tel fut l'objectif, que poursuivit sans cesse et atteignit souvent son effort d'éducateur.

Mais ces enfants revenaient de loin et ces enfants étaient fragiles, tyrannisés souvent par des habitudes violentes, ou séduits par des occasions trop proches : il était donc urgent de leur tendre sans cesse le pardon divin.

De ce souci supérieur naquit en Don Bosco cette passion pour le sacrement de Pénitence. Dans les occupations de ses journées, ce rôle de blanchisseur d'âmes tenait la première place. Il lui sacrifiait impitoyablement tout, absolument tout.

Dans la vie de Lacordaire l'on cite souvent sa jolie réponse à Montalembert, au lendemain de sa réception à l'Académie Française. Ce fidèle ami et quelques autres voulaient le retenir dans une réunion intime, où le Tout-Paris catholique de l'époque lui aurait dit sa joie et sa fierté de le voir assis parmi les Quarante Immortels. « Impossible, impossible, répondit le grand dominicain. Mes enfants de Sorèze m'attendent pour la confession du samedi. On ne sait pas ce que c'est qu'une communion de moins dans la vie d'un homme. »

Un jour Don Bosco dut aussi immoler l'amitié sur l'autel de ce devoir surnaturel. Au printemps de 1858 il était descendu à Rome, où l'avaient hébergé le comte Rodolphe de Maistre et souvent piloté le marquis Patrizi. Pour les remercier, Don Bosco, à la minute de l'adieu, avait prié ces deux gentilshommes de l'honorer d'une visite à Turin, à leur premier passage en cette ville.

Les deux amis promirent et, un beau matin d'automne de la même année, les voici qui débarquent à l'improviste à l'Oratoire du Valdocco. Ce fut l'abbé Cagliéro qui les reçut. De suite il courut informer Don Bosco, qui, juste à cette heure, confessait ses enfants. « Prie ces messieurs d'attendre, lui dit-il : je ne puis me déranger, je confesse. » Une demi-heure passe, une heure passe, une heure et demie passe et Don Bosco confessait toujours. Enfin, après une heure quarante, le dernier pénitent s'éloigne et Don Bosco peut aller rejoindre ses illustres visiteurs. Pour s'excuser, il leur dit tout simplement : « Ne m'en veuillez pas trop, mes chers amis. Certains oiseaux, voyez-vous, ne se prennent qu'au vol. Une fois manqués on ne sait plus quand ils repassent à portée de votre tir. »

***

Le lieu où ce chasseur d'âmes guettait ces oiseaux, son confessionnal, puisqu'il faut l'appeler par son nom, se déplaça au gré de la vie nomade de son Œuvre et de son développement.

Don Bosco confessa d'abord dans ce misérable réduit attenant à l'église Saint-François-d'Assise de Turin, où il réunissait ses premiers patronnés.

Puis il confessa en chacun des lieux où son patronage volant, chassé de partout, devait se transporter, au Refuge Sainte-Philomène, à la chapelle du Cimetière de Saint-Pierre-ès-liens, à la chapelle des Moulins de la Doire.

Expulsé de ce dernier endroit, il tomba avec ses garçons sur une prairie, et son confessionnal se réduisit à une chaise dressée le long d'une haie. Les enfants s'ébattaient autour, sur l'herbe, et, pendant ce temps, ceux qui avaient besoin de se réconcilier avec Dieu assiégeaient ce minimum de confessionnal. La scène n'était pas banale et les agents de police, délégués par le commissaire pour surveiller cette troupe, qui ne disait rien qui vaille à l'autorité, n'étaient pas sans admirer le contraste piquant que formait ce double tableau.

Quand Don Bosco eut loué, puis acheté le hangar de M. Pinardi, cette chaise s'y transporta. On l'appuya au lutrin, note Don Francésia, et, jusqu'en 1852, elle constitua, avec deux prie-Dieu, le tribunal de pénitence de ce foyer paternel.

A cette date, la chapelle Saint-François-de-Sales, édifiée, lui permit le luxe d'un confessionnal moins rudimentaire.

Cela dura jusqu'en 1868, époque à laquelle Notre-Dame-Auxiliatrice fut livrée au culte. Don Bosco fit alors construire, au pied de la chaire, un humble confessionnal, dont il ne se servit que quelques mois, car il arriva ce qu'on aurait pu prévoir : les samedis et veilles de fêtes, les fidèles

s'y précipitaient, arrachant ce père à la clientèle ordinaire de ses fils. Celui-ci dut donc battre en retraite.

Il se retira à la sacristie de Marie-Auxiliatrice.

Et de ce jour jusqu'à l'époque où le poids croissant de ses occupations, d'une part, et les infirmités, de l'autre, l'arrachèrent, malgré lui, à son œuvre de prédilection, il demeura fidèle chaque matin à son poste de confesseur.

Il le quitta vers 1883.

Depuis lors jusqu'à la fin de son existence il reçut ses petits pénitents dans sa chambre, qui, d'ailleurs, n'avait jamais cessé de leur être ouverte à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

***

A ce confessionnal l'attitude de Don Bosco était une prédication. D'elle-même elle disposait au recueillement la troupe d'enfants qui, chaque jour, accourait purifier son âme.

Il arrivait l'air déjà tout recueilli. A peine entré dans la sacristie, il se découvrait, se signait et lentement, barrette en mains, gagnait son siège de confesseur. Une courte, mais fervente prière en direction du Tabernacle, et il s'asseyait pour des heures et des heures.

Si longue que fût la séance, jamais on ne le vit s'appuyer au dossier de la chaise, ni changer de position. Il se contentait, d'un pénitent à l'autre, de se tourner de gauche à droite, et réciproquement. Tout à la fin de sa vie seulement, il accepta un petit banc sous ses pieds. Autrement, été comme hiver, il les tenait joints l'un près de l'autre, immobiles, sur le froid pavé de la sacristie.

Au cours de cette longue séance on le voyait recueilli, absorbé, le regard en dedans, comme insensible à tout ce qui se passait autour de lui. Les enfants pouvaient se remuer, bavarder et même déranger, il ne bronchait pas.

« Mais, Don Bosco, lui disait-on, pourquoi ne leur imposez-vous pas silence ? » « Si j'ouvrais la bouche pour les gronder, répondait-il, je craindrais de perdre leur confiance à la minute de l'aveu. »

Il n'interrompait sa tâche que pour faire signe à une soutane, qu'il avait aperçue au milieu de sa couronne d'enfants, de passer avant tout le monde ; ou, vers le moment de la communion, pour appeler tel ou tel et leur dire tout bas : « Va communier en toute tranquillité. »

Le P. Francésia et le cardinal Cagliéro, de qui nous tenons ces détails, résument leur description dans ce trait : « A le voir ainsi absorbé dans cet emploi, l'on pensait : Voilà un saint qui travaille à sanctifier ses fils. »

Quand le dernier pénitent s'était éloigné, Don Bosco se levait lentement, s'agenouillait à nouveau pour une brève prière ; puis, barrette en mains, l'air toujours recueilli, s'éloignait.

Ces âmes qui abordaient son confessionnal, Don Bosco les traitait de la façon suivante. D'abord, il leur laissait la plus entière liberté ; puis il les écoutait en toute patience ; il leur répondait ensuite avec autant de brièveté que d'à-propos ; et de cette rapide confession l'enfant emportait la certitude que son âme était profondément comprise et aimée.

Cette pleine liberté que Don Bosco laissait aux âmes de s'adresser à qui, aujourd'hui, leur semblait bon, le saint n'en avait pas compris, au début de son ministère, l'absolue nécessité. Comme bien d'autres jeunes confesseurs, il s'imaginait que tous ses pénitents, du fait qu'ils se présentaient, lui accordaient leur confiance, c'est-à-dire ne lui cachaient aucune faute grave. Mais un jour le bon Dieu l'éclaira.

« Je viens de recevoir une bonne leçon, racontait-il paternellement à ses fils dans la cour, une leçon qui m'a fait comprendre que le démon demeure toujours l'ennemi des

âmes. Pendant plusieurs années j'étais convaincu que mes fils nourrissaient pour moi la plus absolue confiance.

— Mais c'est bien comme cela, Don Bosco, exclama tout le groupe qui l'écoutait.

— Non, non. Il m'a fallu déchanter. Vous vous rappelez le chanoine Bélasio, qui vous a prêché la dernière retraite ?

— Oui, Don Bosco.

— Eh bien, avant de partir, il m'a demandé : Combien y a-t-il de confesseurs dans la maison ?

— De fixe, je suis seul, ai-je répondu ; mais j'invite souvent d'autres prêtres à venir m'aider.

— Ce n'est pas souvent, m'a dit ce bon prêtre, qu'il faut les inviter, c'est tous les jours. Et même, de temps à autre, vous-même, absentez-vous exprès, pour forcer vos pénitents à s'adresser ailleurs. Croyez-moi : la sainteté du sacrement y gagnera. »

Depuis ce jour, en plus de Don Bosco, d'autres confesseurs se tenaient à la disposition des enfants à l'heure des offices. Leur confessionnal était sans doute moins achalandé que le sien ; mais la liberté de conscience était sauvegardée.

Avec son petit pénitent Don Bosco ne témoignait jamais la moindre impatience. Au confessionnal, cela était tout naturel ; mais même en dehors. L'enfant pouvait revenir tous les jours, plusieurs fois par jour : le même sourire paternel l'accueillait. S'il arrivait qu'une âme scrupuleuse retournât jusqu'à deux et trois fois avant la communion, Don Bosco la recevait comme si c'était la première. Souvent, on le vit arrêté par un pénitent à la sacristie, à la minute où il partait célébrer la sainte Messe ou donner son homélie ; alors, il amenait le garçon au pied du meuble de la sacristie, et là, dans un bref colloque, dissipait ce doute de conscience. Même quand l'inquiétude de l'enfant était sans fondement, il se gardait bien de lui dire : « Ce n'est rien du tout. » Il le tranquillisait avec ce mot : « Tu peux aller communier, crois-moi. » Cette façon si calme, si maî-

tresse d'elle-même et si souriante de traiter les âmes était d'une efficacité surprenante : elle attirait les cœurs.

Près de lui la confession ne traînait pas. Très peu de questions, juste le nécessaire ; aucune, si l'aveu était explicite. Et comme exhortation trois ou quatre phrases, tout au plus, mais si justes, si topiques.

Cette brièveté en surprenait plus d'un, qui était habitué à entendre, après sa confession, de copieux conseils. En 1867, lors de son second voyage à Rome, il confessa beaucoup de femmes de la meilleure société. L'étonnement, sinon le scandale, fut grand dans ce monde. L'une de ces pénitentes l'exprima un jour au compagnon de voyage du saint, le P. Francésia : « Que voulez-vous, gémit-elle, nous sommes habituées à de tout autres façons. En général notre confesseur s'arme de patience, et non seulement nous écoute longuement, mais nous récompense par d'abondantes considérations pieuses. Cela dure au moins un quart d'heure. Avec Don Bosco, en quelques minutes, nous sommes expédiées.

— Mais ce qu'il vous dit, comment le trouvez-vous ?

— Oh ! parfait, parfait, d'un à-propos rare. Tout de même ce n'est plus ça. »

En suivant cette ligne de conduite, Don Bosco faisait preuve d'esprit d'observation. Il savait que l'attention de l'enfant — et de l'adulte aussi — est de petite embouchure : à vouloir trop y verser, la liqueur risque de couler dehors. Sa théorie sur ce point il l'a manifestée un jour de façon pittoresque.

Qu'attend un pénitent au tribunal de la pénitence ? Une ordonnance. S'il veut un sermon, qu'il aille s'asseoir au pied de la chaire. Au confessionnal on donne des ordonnances, brèves, claires, efficaces. Sans ces qualités, on les oublie ; et c'est bien dommage, car une ordonnance, c'est fait pour être appliqué au mal, de suite.

Ces quelques phrases piquaient droit au mal et lui apportaient son spécifique : aussi chaque pénitent se relevait

étrangement tranquillisé. Nous avons fait parler plusieurs d'entre eux, qui, actuellement, frisent la soixantaine : leur témoignage est unanime. « Ces brefs conseils, disent-ils, il nous les donnait sur un ton d'autorité si grave, si douce, qu'ils nous descendaient droit au cœur et y versaient une vertu magique d'apaisement. Souvent il les terminait par cette recommandation : Fais ce que te dit Don Bosco et demeure tranquille ; mais avait-il besoin de l'ajouter ? Chaque trait portait et nous révélait à nous-mêmes. C'était vraiment le médecin expert, qui repérait le mal, indiquait le remède et insufflait le courage du traitement. Rien que sa façon de vous dire : Courage ! vous émouvait. Et quel père ! Le plus miséricordieux, le plus patient, le plus attentif, recommençant toujours sans jamais se lasser. »

L'un de ses pénitents, le petit Cagliéro, qui plus tard devait devenir prêtre, évêque, archevêque, cardinal, a résumé en ces lignes l'impression qu'on emportait de ces contacts d'âme :

Au confessionnal, dit-il, il était unique. Sa bonté se montrait constante et admirable. On accourait à lui, parce qu'on était gagné par sa douceur et sa charité patientes. Plus indulgent que sévère, il savait éveiller tout à la fois en nos cœurs le plus grand abandon à la miséricorde de Dieu, et la crainte salutaire du Seigneur.

En somme, ce prêtre, qui ne vivait que pour son Maître, avait fait de son confessionnal un champ clos où, chaque jour, il disputait les âmes au mal, restaurait le royaume de Dieu en elles et le défendait pied à pied, avec les seules armes qui ont prise sur les cœurs des hommes : la bonté qui se donne, la charité tourmentée de la gloire de Dieu.



Aux maladies bien caractérisées, sa science de confesseur appliquait un traitement qui s'inspirait tout à la fois de doctrine, de psychologie et de miséricordieuse bonté.

Voici, par exemple, comme il se comportait avec les récidivistes du mal.

En principe, il les absolvait presque toujours, se rangeant, par cette façon d'agir, derrière les moralistes les plus compatissants, peut-être aussi les plus intelligents, ceux qui ne séparent pas le péché des multiples causes internes et externes qui l'ont provoqué, favorisé, encouragé. De ces petits esclaves du mal il exigeait seulement, comme preuve de repentir sincère et de désir d'amendement, la promesse de revenir souvent se confesser. « Aimes-tu vraiment ton âme ? demandait-il. Oui, n'est-ce pas ? Alors retourne te confesser d'ici quelques jours. » En même temps il travaillait à éveiller dans ces cœurs faibles, dans ces volontés tyrannisées par l'habitude, un culte fervent pour l'Hostie sainte et pour la Mère de Dieu, seuls capables de les protéger à l'heure de la sollicitation mauvaise.

Comme sa conduite était sage ! Faut-il s'étonner en effet qu'un jeune homme, surtout un petit apprenti, un ouvrier, retombe dans son péché ! Rappelons-nous l'Évangile, l'Évangile de la contre-offensive diabolique, qui suit toujours une conversion. Il y est écrit que le démon attaquera ce cœur purifié en compagnie de sept autres camarades, plus pervers que lui. Sept esprits malins contre une pauvre créature humaine ! Comme il faut avoir pitié des âmes qui retombent dans leur mal, et ne jamais s'étonner de les voir retourner à leur vomissement !

Avec les enfants qui se trouvaient exposés à l'occasion prochaine de péché, ou s'y exposaient volontairement, ses procédés étaient tout autres, sa conduite d'une fermeté rare. Si cette occasion dépendait d'un chef, d'un supérieur, capables de l'éloigner, il demandait au pénitent de solliciter ce secours le plus tôt possible, au moins par écrit. Si le pénitent pouvait l'écarter de lui-même, il exigeait impérieusement la promesse de le faire. L'absolution était conditionnée à cette parole.

Un jour, les meilleurs élèves du saint avaient décidé un des maçons qui travaillaient à un chantier tout proche à aller se confesser à Don Bosco, pour rentrer dans la bonne voie, quittée, paraît-il, depuis au moins cinq ans. A leur grand étonnement, ils virent revenir leur homme la tête basse et l'air plutôt gêné. « Qu'est-il arrivé ? interrogèrent-ils. Tu n'es pas satisfait de ta confession ? — Oui et non. Don Bosco m'a dit : « Avant tout il faut fuir telle occasion « de péché. Après cela, mais rien qu'après cela, nous pour- « rons parler d'autre chose. » Il a raison, il a raison, bien sûr, ajoutait-il ; mais aurai-je jamais le courage de le faire? »

Lorsque Don Bosco se trouvait en face d'un enfant, d'un adolescent, dont la conduite, les paroles, les exemples étaient pernicieux à ses camarades, il patientait pendant quelque temps ; mais si le pénitent persévérait dans son œuvre malfaisante, il le priait, le suppliait de quitter adroitement la maison, de faire naître une occasion apparemment naturelle, qui lui permettrait de se retirer en bon ordre sans éveiller l'attention.

Le P. Francésia raconte, à ce propos, le fait suivant. Quand il s'agit d'élever à Don Bosco à son pays natal la première statue qui lui fut érigée, l'un des membres les plus actifs du comité fut un Ancien Élève de la maison, qui jusqu'alors n'avait pas précisément témoigné une bien vive sympathie envers la mémoire de son ancien maître. Comme le P. Francésia, lui disait sa joie de le voir si bien retourné :

Ne vous en étonnez pas, répondit cet homme : j'ai enfin compris la bonté de Don Bosco pour moi. Qui de vous a jamais soupçonné que j'avais mérité dix fois d'être expulsé ? Mais Don Bosco manœuvra si bien que mon départ parut le plus naturel du monde. Je quittai l'Oratoire pour une pension voisine, et ainsi je pus paisiblement achever le cours de mes études Sur l'heure, je ne saisis pas l'importance de ce service ; mais à la longue, avec les années qui tombaient sur mes épaules, j'ai compris, et, vous voyez, ma reconnaissance essaie maintenant de s'exprimer.



Le malade le plus fréquent que Don Bosco voyait s'agenouiller à ses côtés était celui qu'il appelait lui-même : l'*enfant possédé par le démon muet*, l'enfant honteux de sa faute et n'osant pas l'accuser.

Je sais de science certaine, répétait-il à ses fils, que le démon fait des ravages terribles dans l'âme de nos jeunes gens en leur inspirant la honte de leurs fautes.

Quand j'étais au début de mon ministère, disait-il une autre fois, je m'imaginais être maître du cœur de mes petits pénitents. J'ai dû en revenir ! Que de fois il a fallu me convaincre que le démon muet me les avait ravis ! Qu'y faire ? Prier, exhorter les enfants à la plus grande confiance envers leur confesseur, et puis... espérer que le bon Dieu éclairera leur esprit et fortifiera leur cœur.

En une autre circonstance il s'avança jusqu'à dire :

Ça fait pitié de voir l'état de conscience où se trouvent les neuf dixièmes de nos enfants. Rien n'y fait. Toutes les facilités que nous leur donnons de bien se confesser demeurent vaines. Quand, par malheur, un jeune homme tient caché dans son cœur quelque faute, tous les remèdes se montrent impuissants. Solennités religieuses, récollection mensuelle, retraite annuelle, morts subites de camarades, rien n'arrive à découdre les lèvres de ce malheureux.

Que de fois, affirmait-il en une autre occasion, je me suis aperçu en interrogeant adroitement un de mes pénitents, qu'il me cachait un péché depuis plus d'un an ! A ma question étonnée ce pauvre petit ne manquait jamais de répondre : Que voulez-vous, je n'osais pas.

Pour remédier à ce mal, pour terrasser ce démon muet, Don Bosco invitait fréquemment des confesseurs étrangers, multipliait les confesseurs quotidiens, s'ingéniait de mille façons à faciliter l'ouverture des consciences. Plus d'une fois il lui arriva de dire à l'enfant agenouillé près de lui : « Crois-moi, il vaut mieux que tu ailles avouer tes fautes à un autre confesseur. Sois sincère avec lui : dis-lui bien tout. »

La plupart du temps, quand l'aveu du pénitent était

achevé, Don Bosco demandait : « N'as-tu plus rien qui te pèse sur le cœur ? » Cette simple phrase, murmurée d'un ton affectueux, vous donnait comme une secousse, avouait un jour un de ses garçons, et à cette minute tombait souvent des lèvres du pénitent un aveu qu'il allait retenir.

Un de ses fils, qui partait prêcher un triduum de mission dans une paroisse du Piémont, lui demanda un jour :

« Que pensez-vous, Don Bosco, de cette boutade de saint Léonard de Port-Maurice : Si j'avais à prêcher vingt fois sur le sacrement de Pénitence, je prêcherais vingt-et-une fois sur la sincérité en confession ?

— Je l'approuve pleinement, répondit le bon Père.

— Mais alors, si ce mal est aussi répandu, que devons-nous faire ?

— Et que fait Don Bosco ? Il se rend à son confessionnal, il aide de son mieux les pénitents à être sincères, complets, puis il s'abandonne au bon Dieu. C'est lui, c'est sa grâce, qui doivent faire parler les muets, et les rendre dignes de produire des fruits de pénitence... »



Cette note d'abandon à la miséricorde de Dieu, renforcée d'une pointe de mélancolie douloureuse, on la sentait encore dans sa voix quand il parlait à ses religieux des échecs, des insuccès — apparents au moins — que le zèle sacerdotal essuie fréquemment dans l'exercice de ce ministère.

« Il n'est pas rare, disait-il, que grâce aux soins du confesseur l'enfant, aidé de la grâce de Dieu, conserve son innocence baptismale, et entretienne en son cœur la haine du mal, l'amour du bon Dieu et le souci de son salut. »

Ce spectacle, souligne un des survivants de cette époque, nous était en effet fréquemment offert. Mais le spectacle contraire s'offrait aussi à nous, celui d'un jeune homme, hier fervent et fidèle au devoir, transformé aujourd'hui en ange de ténèbres. « Ce serait à vous décourager, disions-

nous alors à Don Bosco. Voir détruit en un clin d'œil le fruit de tant de semaines, de mois, d'années de travail !

— Que voulez-vous, répliquait-il alors d'un ton que l'on sentait tout proche des larmes, que voulez-vous... A nous la peine, la fatigue et le travail ; à Dieu, le salut de ces âmes. Il nous demande la cure, mais pas la guérison, comme dit saint Bernard. »

En une autre circonstance, cette tristesse résignée s'aggravait de l'inquiétude qu'éveillait en son âme le sort de ces infortunés, échappant volontairement aux bienfaits du pardon divin.

« Maintenant que je vois les choses avec un peu plus d'expérience, lui avouait un de ses fils, et que je comprends à combien de périls a échappé ma jeunesse, grâce à Dieu et à votre aide, je constate que l'art de diriger les âmes des jeunes gens dans les voies de la prière et sur le chemin du devoir n'est pas chose aisée. Quelle science il y faut !

— Tu as raison, répliqua Don Bosco. C'est un art bien difficile. Souvent en effet un orage éclate, et voilà par terre le fruit d'années et d'années d'efforts. Encore s'il ne s'agissait que de notre travail réduit à néant : patience ! Mais, hélas, le terrible c'est que souvent ces malheureux ne se laissent plus rattraper. »

Et en disant cela une larme perlait à ses yeux.

Poignante douleur du bon Pasteur qui a planté là tout son troupeau pour courir derrière la brebis égarée, et qui, non seulement revient au bercail, le soir, sans le cher fardeau sur les épaules, mais tremble à la pensée des grands fauves qui, dans les ténèbres de la nuit, vont bien probablement la happer !



A quelles sources le saint puisa-t-il sa science du confessionnal ?

Don Bosco eut d'abord ce bonheur, cette chance d'avoir comme professeur de casuistique un maître incomparable.

Au lendemain de son ordination sacerdotale, il entra

— comme nous l'avons vu — au Collège ecclésiastique de Turin, *Il Convitto Ecclesiastico*, institution de fondation récente, qui assurait au jeune clergé un complément solide d'études théologiques.

La théologie morale, la pastorale, la casuistique y étaient tout spécialement cultivées. A l'époque où Don Bosco fréquentait ces leçons, la chaire de casuistique était tenue par Don Cafasso, que plus tard l'Église devait mettre sur les autels.

Son cours, qui se tenait le matin, voyait accourir, non seulement les élèves de l'établissement (ils pouvaient être une soixantaine), mais encore quantité de prêtres de la ville. Cent auditeurs, c'était à peu près ce que Don Cafasso trouvait réuni, empilé, dans la salle de Conférences, quand, à neuf heures battant, il y pénétrait.

Sa méthode était des plus simples. On lisait d'abord, sur le manuel adopté, une proposition de théologie morale, appuyée de ses considérants. Ensuite, pour en faire entrer la substance dans les têtes, le professeur posait une série de cas de conscience se rapportant à la matière, l'embrassant sur toutes ses faces. Plusieurs élèves, choisis au hasard, étaient invités à les résoudre. Quand ils avaient exposé leur façon de traiter le cas, Don Cafasso reprenait leur argumentation, soit pour la compléter, soit pour la condamner, soit même pour concilier des points de vue opposés. Après quoi il apportait la solution, et il la donnait avec une telle clarté et une telle précision de doctrine et d'expérience, que tous les esprits s'inclinaient satisfaits.

Sa façon de résoudre les cas les plus épineux, notait Don Bosco lui-même, était remarquable de clarté, de précision et de rapidité. Les doutes, les difficultés les plus inextricables, il les dénouait avec une aisance déconcertante. Le simple énoncé d'un cas le lui faisait saisir dans ses moindres nuances. Alors il se recueillait un instant, élevait son cœur à Dieu et vous improvisait une solution si juste, qu'une longue réflexion n'aurait pu en découvrir de meilleure.

Cet enseignement, plutôt austère, était d'une part relevé

par la riche expérience du professeur, d'autre part agrémenté par un esprit aussi vif que plaisant.

Don Cafasso confessait à tous les étages de la société : l'aristocratie et les condamnés à mort étaient ses clients ordinaires. Par ailleurs il fréquentait les milieux les plus étranges : prisons de droit commun, salles spéciales d'hôpitaux, maisons de repenties. Ces multiples relations lui fournissaient une documentation d'une richesse rare, qu'il déballait à l'heure du cours. Et pendant sa leçon, sa parole ne dédaignait ni l'anecdote, ni le mot pour rire, ni le trait, ni le tableau pittoresque d'une scène de rue, capables de détendre les esprits ou de réveiller l'attention.

Ce petit homme qui ne payait pas de mine, que la nature avait disgracié de trente-six manières, était un maître captivant, d'autant plus que, selon le conseil de Bossuet, il s'ingéniait à ce que sa science se tournât en amour.

Il ne se contentait pas d'instruire, il échauffait. Au cœur de ses auditeurs, il versait, avec la doctrine, la compassion qui s'apitoie sur le pécheur, le zèle qui enflamme pour sa conversion, la bonté qui seule peut découvrir le chemin des cœurs, l'esprit de prière qui provoque la collaboration divine, sans laquelle rien de profitable ne se fait au fond des âmes tyrannisées par le péché.



Saint Jean Bosco, à qui nous devons tous ces souvenirs, note encore que l'enseignement de Don Cafasso se révélait aussi essentiellement pratique. Il n'apprenait pas seulement à ses auditeurs la science du confesseur, il leur communiquait encore l'art de s'en servir. Ses conseils sur cette matière descendaient jusqu'aux plus humbles détails, jusqu'au ton de voix à adopter par le confesseur, à sa manière d'interroger, de glisser le conseil, aux moyens d'arracher un aveu qu'on allait refuser.

Cette technique du confessionnal, Don Cafasso se plaisait à la faire jaillir de confessions imaginées, où l'un des

élèves tenait le rôle du pénitent et un autre celui du confesseur. C'était la partie très vivante de la leçon, non la moins appréciée.

Cette classe de morale appliquée plaisait tellement à Don Bosco, et lui paraissait d'un tel secours pour son ministère, que, lancé dans la vie apostolique, il ne manquait jamais, chaque lundi, en venant se confesser au Bienheureux, de se glisser au cours, à titre d'auditeur libre. Mais le maître l'avait vite découvert dans l'assistance, et se rappelant la brillante figure qu'il avait faite jadis, comme élève ou comme répétiteur, il aimait à se servir de sa jeune, mais solide expérience pour inculquer à ses disciples l'art de confesser la jeunesse.

Ordinairement il le priait de jouer le rôle du pénitent, et Don Bosco, avec un naturel consommé, prenait l'âme d'un petit apprenti, gâche-mortier, ramoneur, ou simplement balayeur de rues. Et la confession commençait, simulée à ravir. On eût dit vraiment, à entendre ce pénitent débiter sa petite affaire, que c'était un tout jeune apprenti qui confessait ses fautes.

Mais parfois il arrivait que le prêtre, chargé de recueillir cette confession, s'échauffât un peu par excès de zèle, ou parût scandalisé, ou morigénât l'enfant dès l'aveu de ses premières fautes. Alors Don Bosco, c'est-à-dire le petit ramoneur, fermait la bouche, inclinait la tête pensivement et ne soufflait plus mot. Le confesseur insistait, radoucissant sa voix : silence obstiné. Don Cafasso intervenait alors et, s'adressant au confesseur :

« Vous vous y êtes mal pris, voyez-vous. Votre ton a enlevé toute confiance à ce petit cœur. »

Puis, tourné vers Don Bosco :

« Voyons, mon petit ami, tu as encore quelque chose sur le cœur, n'est-il pas vrai ? Dis-le moi en toute confiance. Probablement tu auras fait ceci, ou cela, n'est-ce pas ? N'aie pas peur de répondre, mon petit ami. »

« Oui, Monsieur », répondait timidement Don Bosco. Et Don Cafasso, avec une tendresse croissante, insistait dou-

cement : « Tu es ici, mon petit ami, pour bien décharger ta conscience et t'en retourner heureux et pardonné chez toi. Est-ce que par hasard tu n'aurais pas commis telle faute ? »

Don Bosco alors relevait son front rasséréné, et fixant affectueusement Don Cafasso : « Oui, j'ai commis ce péché, et puis celui-ci, et puis celui-là. Vous, vous savez me faire dire tout ce que j'ai sur le cœur ; mais celui-là — et il désignait du doigt son premier confesseur — celui-là m'avait donné une telle honte, que je n'aurais jamais pu achever ma confession. »

***

Cette part très active que Don Bosco prenait au cours de son maître, faisait de cet auditeur libre plus qu'un élève : il s'élevait au rang de collaborateur aussi original que modeste. Encore un pas à faire et, à son tour, il deviendrait maître. Cela ne tarda pas.

Sa jeune renommée avait franchi les murs du *Convitto ecclesiastico.* Directeur d'un patronage qui faisait parler de lui, brillant élève de Don Cafasso, il avait vu se grouper assez rapidement autour de lui quelques-uns des auditeurs de ces cours, ainsi que des compagnons de séminaire plus jeunes que lui. A ce premier noyau s'était joint une bonne partie des vicaires de la ville ou des environs, fréquentant le célèbre cours. On était en 1848 : l'esprit révolutionnaire, qui soufflait de partout, s'était infiltré, par les auditeurs externes, au sein même du *Convitto* et Don Cafasso avait jugé bon de ne plus les admettre. Don Bosco recueillit alors les éléments sains de ce groupe de jeunes prêtres, qui sollicitaient ses leçons pour passer au mieux leur examen dit «de confession». Don Cafasso, consulté, l'encouragea carrément à assumer cette tâche supplémentaire.

Il devait la remplir pendant sept ans, à la satisfaction de son public, à qui il communiquait non seulement sa science des principes de la théologie morale, mais encore

son amour pour le confessionnal, et surtout sa ferveur pour la jeunesse.

Comme chacun sait, il n'y a pas de meilleur moyen pour posséder une science que d'avoir à l'enseigner. Cette classe de casuistique, imposée par les circonstances, força Don Bosco à en approfondir davantage les principes et leurs multiples applications. Sa compétence de confesseur s'en accrut d'autant.

Et par-dessus le marché, le jeune maître put former toute une génération de prêtres qui, bien différents de ceux de la génération précédente, aimaient à entendre la jeunesse au tribunal de la Pénitence et savait l'aiguiller, la maintenir, ou la ramener sur les chemins de la vertu.

Don Bosco avait si bien le sentiment de la somme de science théologique déposée en lui par cette double école qu'un jour, interrogé dans la cour sur un cas de conscience supposé embarrassant, il répondit, après l'avoir résolu avec élégance : « Comment voudrais-tu qu'un ancien élève et même un suppléant de Don Cafasso, ne pût se tirer d'affaire devant pareilles difficultés ? »



Ces paroles, il les disait vers 1880. A cette époque il aurait pu ajouter : « Le cas de conscience le plus compliqué ne fait pas peur non plus à un vétéran du confessionnal comme moi. » Ce fut en effet dans la longue pratique de cet office surnaturel que Don Bosco puisa sa science profonde des âmes.

Quarante-cinq ans de confessionnal, cela compte !

Don Bosco confessa dans tous les milieux. Sa clientèle ordinaire était sans doute les enfants, la jeunesse ; mais qui ne confessa-t-il pas au cours de ses interminables audiences quotidiennes du matin, ou au cours de ses incessants voyages !

Toutes les professions, tous les âges de la vie, toutes les conditions sociales s'agenouillèrent à son prie-Dieu.

Hommes politiques, militaires, diplomates, hommes d'affaires, hommes d'Église vinrent décharger leurs cœurs dans le sien, et s'en retournèrent éclairés, fortifiés, pardonnés. Qui dira les milliers de fronts qui sortirent de son confessionnal droits et absous, les milliers de cœurs qui y trouvèrent force et consolation, les milliers de volontés qui se relevèrent tendues vers la lutte et défiant le mal ! C'est en forgeant qu'on devient forgeron, dit le proverbe. C'est à force de confesser que Don Bosco acquit cette large expérience des âmes, qui battait réclame pour son confessionnal.

A des admirateurs, qui s'extasiaient un jour devant sa profonde connaissance du cœur de la créature humaine, Paul Bourget répondit :

Peuh ! Que vaut mon expérience à côté de celle d'un prêtre qui recueille les aveux des coupables ? Dans ma vie de romancier j'ai peut-être entendu un millier de confidences, plus ou moins arrangées, d'hommes ou de femmes : qu'est cela comparé aux milliers de confessions, sans réticence ni excuses, versées dans l'oreille du ministre de Dieu ?

Juste réflexion !

La science et l'expérience de Don Cafasso provenaient surtout de là. Celles de son illustre disciple aussi.

Sa bonté pour accueillir le pénitent, sa précision dans l'interrogatoire, sa brièveté à résoudre en quelques minutes les cas les plus enchevêtrés, sa façon de toucher par quelques mots jaillis du cœur l'âme du pécheur, sa prudence pour indiquer le remède, tout cet ensemble de qualités rares qui faisait de Don Bosco un confesseur parfait, était, si l'on peut dire, la récompense, bien méritée, accordée au saint qui avait si longuement pratiqué le confessionnal.

# CHAPITRE XVII

## Les Épreuves.

*Une compagne bien fidèle, prédite par sa mère: la souffrance. — Le lot particulier de douleurs du saint.*
*Abandon de quelques-uns de ses fils certainement appelés par le Ciel à l'aider. Dans cette épreuve, le saint ne pense qu'à l'âme de ces enfants prodigues.*
*Persécutions administratives: deux descentes de police à l'Oratoire; visite minutieuse des locaux; interrogation des élèves; résultats nuls.*
*Difficultés financières: le souci du pain quotidien. — Le saint frappe à toutes les portes. — Prédicateur et convive par nécessité. — Confiance en Dieu toujours récompensée. — Exemples d'intervention providentielle de ses bienfaiteurs et amis.*

On se rappelle le mot de maman Marguerite au soir du jour où, à Murialdo, le saint célébra sa première messe : « Mon fils, retiens bien ceci : commencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir. » Toute la vie de Don Bosco justifia cette observation profonde. Des souffrances communes aux hommes il eut sa part, et bien servie.

A deux ans il est orphelin ; sa petite enfance s'écoule dans la gêne ; sa jeunesse heurte à chaque pas l'obstacle qui la détourne de sa vraie voie ; à Chiéri, c'est la vie d'étudiant pauvre avec ses privations et ses besognes supplémentaires. Enfin le voilà prêtre : alors les épreuves se décuplent. On le chasse de partout, la marquise de Barolo le congédie, ses amis doutent de la solidité de son cerveau, l'autorité le tracasse, la misère s'installe à son foyer, et la maladie

l'éloigne pendant six mois de sa famille d'adoption. Nous ne sommes qu'au matin de son existence, et déjà il a souffert comme bien peu. Demain, l'affermissement de son Œuvre, sa diffusion rapide, le succès de ses initiatives, il semblera les payer par un surcroît de peines. Sa mère mourra trop tôt, un à un ses aides du début le lâcheront, ses premières bâtisses crouleront, l'argent continuera de manquer et la défiance d'entourer ses entreprises. Plus tard ce seront les fatigues liées à cette tâche surhumaine, les ingratitudes, les défaillances de certains de ses fils, trente années d'efforts entêtés pour aboutir à la reconnaissance complète par Rome de sa Congrégation, et mille autres soucis que ses meilleurs disciples pouvaient difficilement partager. Tout au long de sa vie, la douleur lui fut une compagne aussi fidèle que cruelle ; très rarement elle le lâcha ; et, à certaines heures, elle s'acharna sur lui avec une fureur obstinée, qui déconcerterait, si nous ne savions que les préférés de Jésus-Christ participent plus intimement à sa Passion.



Ce qu'il souffrit, par exemple, de l'abandon de certains de ses fils ! De ceux sur qui il avait fondé de fermes et riches espérances ! A enquêter sur les origines des Congrégations qu'il fonda, on demeure surpris de la qualité plutôt inférieure des matériaux jetés dans les fondements. Comment donc a pu tenir cet édifice appuyé sur des bases si fragiles ? interrogent les sages de ce monde. Fidèle à son principe d'apostolat, le saint allait de l'avant avec les moyens et les hommes dont il disposait ; il faisait le bien dès qu'il pouvait, et comme il le pouvait ; il faisait feu de tout bois. Tout de même, il faut convenir aussi que le Ciel lui adressa, dès le début, pour l'aider dans toutes ses entreprises, des sujets d'élite : *Rua*, *Albéra*, *Cagliéro*, *Francésia*, *Cerrutti*, *Durando*, *Fagnano* et tant d'autres. Ceux-là lui demeureront fidèles jusqu'au bout. Mais il y en

eut d'autres, à l'esprit non moins brillant, à la vertu appa remment solide, certainement appelés à le suivre et à devenir des piliers de la grande Œuvre naissante qui, pour des motifs pas toujours reluisants, le quittèrent. Nous ne parlons pas de ses anciens élèves qui trahirent son enseignement, et passèrent au camp ennemi ; mais de ces enfants de la première heure qu'il avait nourris, élevés, instruits en vue d'en faire ses collaborateurs, et qui portèrent tout ce bagage de science et de moralité à l'enseignement officiel ou à leur diocèse d'origine.

Pour certains d'entre eux, Don Bosco s'était imposé de vrais sacrifices ; non seulement il les avait élevés gratuitement, mais plus tard il leur avait créé les loisirs et fourni les moyens financiers nécessaires pour les inscrire aux cours de l'Université, et leur faciliter l'obtention d'un ou deux doctorats. Il pensait : demain ces jeunes religieux me rendront d'éminents services, à la tête de mes maisons ou des cours supérieurs d'humanité ! Mais hélas, plus d'un se laissa tenter par le monde ou par des promesses d'avenir plus brillant ; quelques-uns s'avisèrent aussi un jour — mais après l'obtention du diplôme — que l'on souffrait vraiment beaucoup chez Don Bosco, et du menu, et du vestiaire, et de toutes choses ; quelques autres ne surent pas corriger dans leur caractère ce qui nuisait à l'harmonie générale : tous n'eurent foi ni en leur maître, ni en la durée de son Œuvre, et ils le lâchèrent. Ce n'était pas très beau ; c'était assez humain ; ce fut très douloureux pour l'apôtre.

En face de ces cas de désertion, le saint, dont souvent le regard voyait au delà de l'événement, ne se préoccupait que de cet avenir aiguillé sur une fausse ligne.

« Voilà notre collègue l'abbé D... bien servi ! disait, un jour de fin décembre 1862, en présence de Don Bosco, un des surveillants de la maison. Une fistule à la bouche : c'est bien là sa chance !

— Qu'a dit le médecin ? interrogea le saint.

— Ce que je vous dis. Il lui permet quand même d'entrer chez les Capucins. Croyez-vous que son mal empirera ?

— Certainement. D... veut en faire à sa tête ; ce sera sans succès.

— Expliquez votre pensée, Don Bosco.

— Savez-vous comment il en est venu à entrer chez les Capucins ?

— Très vaguement.

— Eh bien ! voici. Ce bon ami avait demandé, jadis, son admission parmi nous. Je l'avais approuvé, et il s'était fait salésien. Les premières années tout alla le mieux du monde ; je lui trouvai même une personne charitable qui assuma toutes les dépenses de ses études cléricales, habits, livres, frais d'inscription, et promit encore de lui constituer, la veille de son ordination, son patrimoine ecclésiastique. Un jour, brusque changement : assuré que cette protection lui serait toujours fidèle, il manifesta le désir de nous quitter. J'essayais de le détourner de ce malheureux projet ; je me servis de ses amis, de Cagliéro en particulier, pour le persuader que le bon Dieu le punirait certainement de cet acte d'ingratitude. Rien n'y fit, il s'entêta. Ce fut alors, vous l'avez vu, qu'il eut cette vilaine affection ganglionnaire qui lui marqua le cou d'un chapelet d'abcès. Tout l'automne de 1861 et l'hiver de 1862, il souffrit de ce mal aussi gênant qu'humiliant. Plus d'une fois, il me rendit visite alors, et je me souviens qu'un jour il me demanda s'il guérirait en renonçant à ses idées de départ. Je lui répondis : « Remets-toi sur le chemin où t'appelle le bon Dieu, et je te promets la guérison dans la semaine. » Il se rendit à mon conseil, et, huit jours après, la suppuration était arrêtée ; le mal avait disparu. Tout alla bien pendant quelques mois, puis l'usage de la santé recouvrée lui fit oublier sa promesse ; il revint à ses projets. L'inflammation de ses glandes reprit de plus belle et continua sans arrêt ; même chez lui, même au séminaire de Bra, il traîna cette désagréable scrofule. Vous me dites maintenant que le mal s'aggrave, et qu'il est menacé d'une fistule ; la nouvelle ne me surprend pas.

— Pensez-vous, Don Bosco, que notre pauvre ami finira mal ?

— Mais non, mais non. C'est un brave garçon et qui le demeurera.

— Peut-être, cependant, le bon Dieu se fatiguera, et qui sait s'il ne fera pas un mauvais prêtre ?

— Cela, jamais.

— Il ne quittera même pas la soutane ?

— Non.

— Alors il mourra ? »

Le silence de Don Bosco fit entendre que ce malheur en éviterait bien d'autres.

Ce transfuge devint prêtre, professeur de théologie morale, curé ; il demeura toujours très pieux et de conduite exemplaire. Mais il mourut jeune encore, emporté par la tuberculose, dont son affection scrofuleuse n'avait été qu'une première manifestation.

***

Pendant que l'épreuve, secouant ainsi le jeune arbre de la Congrégation, jetait au sol plus d'un fruit qui promettait, la calomnie s'abattait sur l'Œuvre naissante et tentait de la ruiner dans l'estime publique. Nous l'avons vu, quelques chapitres plus haut, deux brutales perquisitions furent opérées à la fin du printemps de 1860 à l'Oratoire Saint-François-de-Sales, dont les cours d'humanités comptaient alors plus de trois cents élèves. Un Bref dans lequel Pie IX remerciait Don Bosco d'une lettre pleine d'affection et de nouvelles religieuses, et un billet, saisi par le Cabinet noir, dans lequel l'archevêque de Turin, exilé à Lyon, demandait au saint le moyen le plus sûr de lui faire tenir une circulaire confidentielle destinée aux curés de l'archidiocèse, avaient suffi pour alarmer les pouvoirs publics. A leurs yeux l'Oratoire était un foyer de conspirations ; de là partait une correspondance suivie, nformant le Pape de tout ce que tramait la révolution ;

là se versaient à toute une jeunesse les principes réactionnaires, et dans ces murs se cachaient armes et munitions réservées au coup de force. Fécondité inépuisable de l'imagination sectaire !

Ces rumeurs calomnieuses aboutirent à un mandat de perquisition, signé du ministre de l'Intérieur, Farini. Le 26 mai, veille de la Pentecôte, au début de l'après-midi, à l'heure où Don Bosco, après la récréation de ses fils, se disposait à gagner son bureau, s'abattit sur l'Oratoire toute une nuée de policiers. Pendant que les uns gardaient les issues, les autres pénétraient dans la maison, en surveillaient les moindres mouvements, ou secondaient l'action de leurs chefs. Ceux-ci intimèrent à Don Bosco l'ordre de perquisition dont ils étaient chargés.

« Voulez-vous me montrer le texte de cet ordre, dit le plus courtoisement du monde le saint ; sans quoi, à mon grand regret, je ne pourrai vous laisser pénétrer dans ces locaux.

— C'est ce que nous verrons bien, répliqua l'un des policiers.

— Comment, dit Don Bosco, vous oseriez employer la force pour accomplir votre besogne ? Je ne suis qu'un simple citoyen, mais aux termes de la Constitution mon domicile demeure inviolable. Tant que vous ne me fournirez pas la preuve que vous êtes envoyé par l'autorité, je m'oppose à la perquisition, et je réserve tous mes droits. »

Il fallut s'incliner devant cette exigence trop légitime. Un des agents courut au Ministère chercher le mandat de perquisition, qui visait aussi Don Cafasso, le saint confesseur de Don Bosco, le comte Cays, un de ses meilleurs amis, président des Conférences de Saint-Vincent de Paul, à Turin, et un autre prêtre. Tous quatre étaient soupçonnés de relations compromettantes avec les Jésuites, exilés alors du Royaume, l'archevêque Fransoni, et la Curie romaine. Devant les preuves certaines de leur culpabilité, on devait sur l'heure les mettre en état d'arrestation.

Et la perquisition commença. A peine entré dans sa

chambre, Don Bosco fut fouillé des pieds à la tête, sans le moindre respect, à tel point qu'à un moment ce texte de la Passion du Sauveur échappa à la patience du saint : *Et cum scelestis reputatus est.*

« Que dites-vous ? interrogea le policier.

— Je dis que vous me rendez le service que certaines gens rendaient jadis à Notre-Seigneur. »

Après cette fouille en règle on passa aux meubles des deux chambres qui furent scrutés de fond en comble. La corbeille à papiers attira tout spécialement l'attention de ces messieurs, qui n'arrivèrent pas évidemment à découvrir le fameux corps du délit. A la fin, agacés du résultat piteux de leur visite domiciliaire, le chef du trio dit au saint :

« Allons ! ne nous faites pas perdre de temps ; livrez-nous ces papiers.

— Quels papiers ?

— Ceux qui nous intéressent.

— Je ne puis vous donner ce que je n'ai pas.

— Vous n'avez aucun papier indiquant vos relations avec les Jésuites, l'Archevêque et le Pape ?

— Je vous dis que je n'ai rien : si vous ne me croyez pas, laissez-moi tranquille. Voyons, ai-je l'air d'un imbécile ?

— Non, certes.

— Et vous voudriez que j'aie gardé entre mes mains, par le temps qui court, des papiers comme ceux dont vous parlez ? Si je les avais jamais tenus, il y a longtemps qu'ils auraient été détruits ou mis en sûreté. Maintenant, continuez vos recherches. Pour moi, je n'ai pas de temps à perdre. »

Et il s'assit pour écrire quelques lettres. A peine terminées, un des policiers s'en emparait pour en prendre lecture, tandis que les deux autres poursuivaient leur investigation.

A un moment ils crurent être tombés sur le corps du délit. En fouillant dans un gros coffre, ils découvrirent une serrure fermée à double tour.

« Qu'est ceci ?

— Cela, c'est un secret, répondit Don Bosco, l'air le plus sérieux du monde.

— Secret ou pas secret, il faut ouvrir.

— Je regrette beaucoup, mais je n'ouvrirai pas. Nous avons le droit de tenir cachés des documents d'où peut jaillir un certain discrédit sur soi et sa famille. Je vous prie donc de ne pas insister.

— Ouvrez, sinon nous brisons la serrure.

— Dans ce cas, répondit le saint, j'ouvre, mais encore une fois en protestant au nom de mon honneur. »

Du tiroir sortit une liasse de factures qui apprit aux policiers que Don Bosco devait 7.800 francs au boulanger Magra, 2.150 au tanneur qui avait fourni son cuir à l'atelier de cordonnerie, et ainsi de suite. C'était le passif du pauvre homme, factures d'huile, de riz, de macaroni et du reste. Les policiers avaient l'air plutôt gêné ; ils regardaient Don Bosco, qui ne bronchait pas. Il s'était bien payé la tête de ses visiteurs, mais il gardait impénétrablement son visage de victime. Ce tragique menaçait de finir en farce.

Dans les dossiers du saint on trouva le texte original du Bref de Pie IX. Ces messieurs voulaient l'emporter.

« Je m'y oppose, dit Don Bosco, c'est un original.

— C'est précisément pour cela.

— Mais que vous importe à vous, si je vous en donne une copie exacte, et la voici, dit le saint en offrant l'avant-dernier numéro des *Lectures Catholiques.*

— Mais c'est de l'italien ceci, objecta un policier.

— Pardon ! Le latin est à côté, et, de plus, vous avez ici la traduction.

— En effet, c'est bien mieux, souligna l'homme ; l'italien, ça se comprend plus facilement. »

A un moment donné, en furetant dans une armoire, ils tombèrent sur la collection des Bollandistes.

« Ces livres, qu'est-ce ?

— Ce sont des livres écrits par les Jésuites.

— Par les Jésuites ? Alors nous les séquestrons tous.

— Voyons d'abord ce qu'ils renferment, opina judi-

cieusement un autre policier, effrayé par l'épaisseur de la collection.

— Ce sont des Vies de saints, fort édifiantes, dit Don Bosco. Tenez, celle-ci par exemple, de saint Siméon Stylite, très curieuse, très curieuse : écoutez. *Cet homme extraordinaire, secoué par la pensée de l'enfer, et songeant qu'il n'avait qu'une âme qu'il fallait à tout prix sauver, abandonna patrie, parents et amis et se retira dans la solitude. Il y vécut de nombreuses années, au sommet d'une colonne, où il s'était fait construire un misérable abri. De là il prêchait aux multitudes, reprochant aux hommes du monde de ne penser qu'à leurs plaisirs, sans songer aux peines éternelles qui les attendent pour avoir fait mauvais usage de leurs jours...*

— C'est bon, ça peut suffire comme ça », coupèrent les policiers.

Et l'on remit les Bollandistes en place.

« Ces messieurs seraient bien bons, dit vers cinq heures du soir Don Bosco, s'ils voulaient se rappeler que nous sommes à la veille de la Pentecôte, et que j'ai plusieurs centaines d'enfants à confesser.

— Aussi bien, nous avons terminé, répondit l'un des trois. Mais dites-nous, Don Bosco, pourquoi notre présence, qui ailleurs provoque plutôt l'épouvante, les larmes, les cris, voire les évanouissements, loin de vous terrifier, semble vous tenir dans la plus douce gaieté ?

— Mes bons messieurs, c'est parce que j'ai la conscience en paix, et que je suis bien sûr que chez moi vous ne trouverez rien de compromettant. »

Ils le croyaient maintenant, ces braves policiers. Cela ne les empêcha pas de saisir d'autorité le courrier du soir, quand le concierge, vers cinq heures et demie, vint l'apporter. La première des lettres qu'ils décachetèrent était du Cabinet du Ministre de l'Intérieur ; elle recommandait chaudement à la charité de Don Bosco un orphelin sans ressources, pour l'admission duquel l'Excellence s'engageait à verser, une fois pour toutes, 150 francs. Les bras des policiers leur en tombaient. La même signature s'éta-

lait au bas de leur mandat de perquisition et de cette lettre. Deux attitudes, deux visages : tout à fait dans la note gouvernementale d'alors.

Dans son désarroi, le trio en oublia de parcourir le reste de la correspondance ; et bien lui en prit, car il y avait là une certaine lettre de Rome, qui, interprétée de travers, aurait pu créer mille ennuis à Don Bosco.

Il le comprit, et avec promptitude et présence d'esprit, il dit à ces messieurs : « Je vous vois tout sales de ce vilain travail ; permettez que je mette cette brosse à votre disposition. Et puis, vous vous êtes fatigués depuis plus de trois heures que vous enquêtez ; il fait chaud ; si vous y consentez, je vais faire monter de quoi vous désaltérer. »

Lorsque, dans la cour où ils prenaient leurs ébats, les enfants qui, depuis trois heures tremblaient pour la liberté de leur père, virent passer la bouteille et les verres, ils comprirent qu'une fois de plus Don Bosco avait retourné ces hommes envoyés pour lui nuire.



Après cette visite domiciliaire demeurée sans résultats, Don Bosco pouvait se croire lavé de tout soupçon auprès des autorités politiques : tant s'en fallait ! Quinze jours plus tard, le 9 juin, à dix heures, la police était de nouveau chez lui. Par malheur ce matin là il était sorti. Ce fut sur la personne tremblante de son pauvre économe, Don Alasonatti, que s'abattit la commission d'enquête. Elle était composée de trois personnalités, le secrétaire du ministre Farini, un inspecteur d'académie et un professeur d'Université diplômé en théologie. A leur façon de procéder, on comprit bien vite que l'enquête avait deux objectifs précis : découvrir l'origine des ressources faisant vivre l'Œuvre, et surprendre dans les livres, les cahiers, les notes des élèves de quoi inculper l'enseignement.

Pour arracher à l'économe l'aveu que des subsides clandestins du Pape et des Princes italiens dépossédés entre-

tenaient la maison, on le pressa de questions si malveillantes, on prit un ton d'intimidation si discourtois, on en vint à de si vulgaires injures et à des voies de fait si déplacées, que le pauvre homme n'y résista pas : il s'évanouit. Don Bosco, qu'on était allé quérir en hâte à travers la ville, le trouva dans cet état, privé de sens, sur une chaise, entouré des trois enquêteurs, dont l'air navré disait assez la gêne coupable. Son fier langage commença par leur faire honte de tels procédés ; puis il se mit à leur disposition. Un interrogatoire serré et insidieux n'arriva pas à le mettre en contradiction avec les affirmations de son économe : la maison, pour vivre, n'avait que les misérables pensions d'une toute petite partie des élèves, les offrandes de la charité, et... le crédit chez les fournisseurs. De subsides clandestins, pas l'ombre.

Orientée de ce côté, l'enquête menaçait de se perdre dans les sables ; les preuves de l'accusation manquaient par trop. Les enquêteurs se rabattirent alors sur l'enseignement distribué aux élèves, et parcoururent toutes les classes d'humanités, posant à gauche et à droite des questions, qui recevaient parfois des réponses aussi adroites que courageuses. En voici deux ou trois prises au hasard.

« Combien connaissez-vous de gouvernements monarchiques ?

— Deux, l'absolu et le constitutionnel.

— Quel est le meilleur ?

— Toutes les formes de gouvernement sont bonnes, si ceux qui les détiennent sont de braves gens.

— Qui a tué Jules-César ?

— Brutus.

— Il a bien fait, n'est-ce pas, de supprimer ce tyran de la liberté ?

— Non ; car un sujet ne doit jamais se révolter contre son chef.

— Mais si ce chef agit mal ?

— Dieu le punira un jour.

— Tout au moins ne pourrait-on pas simuler un attentat contre Victor-Emmanuel, pour lui faire entendre qu'il doit laisser tranquille les prêtres, les évêques, le pape ?

— Non, cela ne se peut. Ses sujets n'ont qu'à prier Dieu de lui toucher le cœur, et qu'à prendre patience.

— Tout persécuteur de l'Église est un misérable ; or, Victor-Emmanuel persécute l'Église ; donc...

— Vous connaissez les faits mieux que moi, Monsieur, et c'est probablement pour ça que vous raisonnez ainsi. A nous Don Bosco ne cesse de parler en termes respectueux du roi et de ses aïeux. Ce que vous venez de dire, je ne l'ai jamais entendu dans cette maison. Au contraire, quand le roi était malade dernièrement, on nous a fait prier pour sa santé et pour son âme. »

Braves petits bonshommes ! Leur esprit simple et droit et leur sens catholique, éduqué à la meilleure des écoles, leur mettaient aux lèvres ces jolies réponses dont la netteté déconcerte. A elles seules elles prouvaient à ces juges d'instruction improvisés le mal-fondé de leurs soupçons.

Au sortir des classes, on passa aux cuisines goûter le menu, on traversa le réfectoire pour constater que cette jeunesse mangeait à son appétit, on fit le tour des dortoirs, furetant dans tous les coins, palpant tous les oreillers, on descendit même à la cave dans l'espoir d'y découvrir un dépôt d'armes ; puis l'église, les ateliers, la salle d'étude virent passer nos trois enquêteurs, qui firent ouvrir tous les tiroirs, toutes les armoires, toutes les caisses d'outils. Les water-closets eux-mêmes furent minutieusement inspectés. Rien n'échappa à cette investigation grincheuse, qui dura sept heures d'horloge, et ne fit découvrir, comme corps de délit, qu'une page de latin de Pie IX, dictée comme version aux élèves de cinquième. Cette page, tirée d'une Encyclique connue de tout le monde, constituait, paraît-il, un délit politique. Tous les cahiers des élèves de cinquième furent séquestrés : ce fut le seul gibier que ces terribles chasseurs ramenèrent. Ils ne revenaient pas tout à

fait bredouille, mais ils partaient tout de même bien déçus. « Il est réellement adroit, ce prêtre ! pensaient-ils en s'en retournant. Pas moyen de le faire se couper ; pas moyen de recueillir chez lui un papier compromettant, un témoignage défavorable ! Et quelle affection lui porte cette jeunesse ! »

De ces observations, d'autres auraient conclu à l'innocence du Serviteur de Dieu ; mais cela ne leur vint pas même à l'idée. Aussi, à neuf reprises, Don Bosco dut-il soutenir encore, toujours avec le même succès, la fatigue et la honte de ces visites domiciliaires. Espérait-on par là décourager son zèle et son amitié envers ses protecteurs persécutés ? Voulait-on, en jetant le soupçon sur l'Œuvre, la voir dépérir faute de sympathies ? Dans les deux hypothèses, on se serait lourdement trompé : jamais Don Bosco ne se sentit plus dévoué à son archevêque et à Pie IX qu'après les souffrances endurées par amour pour eux, et jamais les gens de bien ne témoignèrent aussi efficacement au saint leur admiration pour ses rares vertus d'apôtre.

***

Cette admiration ne se manifestait pas exclusivement en paroles, elle prenait parfois la forme d'une aide pécuniaire. Et Dieu sait s'il avait besoin d'être appuyé de cette façon ! Toute sa vie, on peut le dire, fut une course à l'argent. Cette préoccupation empoisonna son existence, et demeura le cauchemar de ses jours et de ses nuits. Elle l'accompagna même à son lit de mort. Peu de temps avant de quitter la terre, il s'excusait auprès de Don Rua de lui laisser pour tout héritage tant de dettes, spécialement du côté de Rome. On peut dire que des dizaines de millions sont tombés en ses mains, mais ils n'y demeuraient guère ; ils couraient vite apaiser les créanciers les plus exigeants. « Les besoins de Don Bosco, disait avec justesse Mgr Bertagna, étaient toujours supérieurs aux aumônes qu'il recevait ; dès qu'il avait un sou, il s'engageait pour deux. »

Pour édifier son Œuvre de Turin, ouvrir d'autres maisons

similaires à travers l'Italie d'abord, et le monde ensuite, édifier trois églises considérables, subvenir à toutes ses campagnes de presse, payer ses incessants voyages, équiper, lancer et entretenir ses troupes de missionnaires, habiller et nourrir ses fils, petits ou grands, endosser les dépenses de toutes leurs études, aider aux misères voisines, et tout le reste, il lui fallait des sommes énormes. Où les trouver ? Dans la poche des bienfaiteurs que le Ciel lui envoyait. Mais comme il était rétif, cet argent, à sortir ! Alors tous les moyens étaient essayés pour décider la richesse à remplir une de ses fonctions sociales. Don Bosco écrivait : aujourd'hui, au Ministre de la Guerre afin d'obtenir de vieilles capotes pour habiller ses enfants, ou des couvertures usées pour les couvrir la nuit ; demain, à la Direction des Chemins de fer, pour faire jouir ses religieux d'une réduction ou arracher un tarif de faveur pour ses colonies de vacances; une autre fois, à un bienfaiteur, propriétaire d'une tuilerie, pour se faire octroyer quelques milliers de briques en vue d'une construction imminente. Au roi, aux princes, il adressait des suppliques pour émouvoir leur cœur et leur bourse en faveur de ses enfants ; aux ministres, il rappelait que, sa maison abritant plusieurs de leurs protégés, un subside pécuniaire allégerait bien ses dettes. Tantôt il sondait tel ami généreux pour se faire consentir un prêt, et tantôt il recommandait sa misère aux grandes associations charitables. Dans les passes plus difficiles, il y allait de sa circulaire à ses bienfaiteurs insignes, à ses lecteurs, aux âmes dévouées au culte de la très sainte Vierge. Il a ainsi tracé des milliers de pages qui ne visaient qu'à apitoyer sur ces terribles besoins d'argent.

Et que de pas, de démarches il multiplia dans le même but ! Il acceptait de prêcher des triduums, des neuvaines, des sermons de circonstance ; il tenait des conférences, il rendait toute espèce de services, il ne déclinait même pas, en dépit de son peu de goût, les invitations à dîner, s'il était sûr que ses obligés ou ses hôtes aideraient ses entreprises. Le marquis Fassati lui promit un jour 3.000 francs,

en tranches de 100 francs payables en trente dîners, et Don Bosco accepta. Au quinzième de ces repas, le marquis eut pitié de son convive et le tint quitte du reste. La duchesse de Laval-Montmorency était impitoyable, elle ; si Don Bosco voulait quelque aumône généreuse, il fallait venir la chercher à son château de *Borgo*, à vingt kilomètres de Turin. A table, sous sa serviette, il trouvait l'offrande de la grande dame.

Un des moyens qu'il employa largement pour recueillir les sommes dont il avait besoin fut la loterie. Elle était en vogue à l'époque : il en usa. Mais le mal que ses dix ou douze loteries lui donnèrent est inconcevable ! Que de lettres, de visites, d'escaliers montés, d'heures d'antichambre pour recueillir les lots, établir un comité d'action, solliciter les autorisations nécessaires, éparpiller les billets, faire marcher la presse, justifier les retards trop explicables du tirage et servir les heureux gagnants ! A certains jours, sa tête n'y tenait plus, et il se demandait si le jeu valait bien la chandelle.

Enfin, quand il se trouvait complètement à bout de moyens en face d'une dette trop lourde, il prenait son chapeau et un billet de chemin de fer pour la France. Ce fut le cas à la fin de l'hiver de 1884. De Rome il venait de recevoir de mauvaises nouvelles : la construction de l'église du Sacré-Cœur était arrêtée faute de ressources et l'entrepreneur présentait un mémoire accablant. Le saint n'hésita pas une minute ; il décida de partir pour le midi de la France. Et pourtant il sortait de bronchite. A toutes les instances de ses fils les plus attachés, Don Rua et Don Cagliéro, du cardinal Alimonda, archevêque de Turin, de son médecin, il répondait : « Mais ne voyez-vous donc pas que nous ne pouvons plus aller de l'avant ? Seule la France peut, à cette heure, venir à mon secours. » Et il partit. Une fois de plus le Ciel bénit son audace, et la France fut généreuse.

Mais, à faire ce métier d'éternel quémandeur, il y laissait, tout au long des chemins, ses restes de santé. Elle s'usait,

se consumait dans une besogne qui n'était pas tout à fait la sienne. Songez à la part de cette belle vie que le souci de l'argent a dévorée ! On déplore qu'elle n'ait pu être employée à des tâches plus hautes, à des créations nouvelles !

Ce regret, il ne faudrait pas croire qu'il entrât dans son cœur. Père nourricier de multitudes d'enfants, il trouvait tout naturel que ce rude poids chargeât ses épaules. C'est même quand ce souci du pain quotidien se faisait plus aigu, quand la pénurie des moyens se montrait vraiment tragique, qu'on le voyait plus gai qu'à l'ordinaire. Lorsque ses fils l'entendaient redoubler d'esprit, multiplier ses facéties, se dépenser en belle humeur, ils ne manquaient pas de dire : « Sûrement qu'aujourd'hui Don Bosco a de graves soucis d'argent ! Il ne serait pas si gai ! » Et ils se trompaient rarement. Cette allégresse de l'âme n'était pas quelque chose de volontaire, le résultat d'un effort de caractère, pour ne rien faire soupçonner au dehors des inquiétudes du dedans ; c'était la conviction que, les moyens humains ayant été épuisés, le facteur divin allait immanquablement entrer en scène.

Et il n'y manquait pas. Si le saint s'aidait de son mieux pour sortir des passes difficiles, la Providence l'aidait merveilleusement aussi à équilibrer son budget. Sur cet article, les exemples sont intarissables.



La maison de Turin devait 30.000 francs à un entrepreneur. Celui-ci, mécontent du retard qu'on mettait à le payer, commençait à se fâcher tout rouge. Un matin il arrive à l'Oratoire fort monté, et disposé à faire une scène. Il s'adresse à l'économe, et déclare qu'il ne s'en ira pas avant d'avoir reçu la somme qui lui est due.

L'économe avoue qu'il n'a pas un sou en caisse.

« Cela ne se passera pas ainsi, fait l'entrepreneur d'un ton fort élevé ; je veux parler à Don Bosco. »

On le conduit dans l'antichambre où un certain nombre

de personnes attendaient leur tour d'audience. Il s'assied de mauvaise humeur et maugréant très fort.

Sur ces entrefaites entre un monsieur aux allures impérieuses, parlant bref, et paraissant très impatient.

« Je veux parler à Don Bosco tout de suite.

— Monsieur, veuillez vous asseoir et attendre un instant ; vous passerez à votre tour.

— Je n'ai pas le temps d'attendre. »

Et sans autre formalité, il va frapper à la porte de la chambre où Don Bosco était en conférence avec une personne.

Don Bosco ouvre :

« Que voulez-vous, mon ami ?

— Mon Père, je veux vous parler.

— Mais à votre tour, s'il vous plaît ; je ne puis vous recevoir avant toutes ces personnes qui sont ici depuis longtemps.

— Je suis pressé, et ce que j'ai à vous dire ne sera pas long. »

En face de pareille insistance, Don Bosco demande si l'on veut bien laisser passer ce personnage, lequel, sans même attendre la réponse, entre carrément dans le cabinet.

Ce ton brusque et un peu cassant ne rassurait guère Don Bosco :

« Asseyez-vous, je vous prie.

— Je ne veux pas m'asseoir.

— Mais enfin, dites-moi ce qui vous amène.

— Pas grand chose ; je n'en ai que pour une minute. Tenez, voulez-vous prendre cela ? » Et il pose un petit paquet sur la table.

« Allons, mon Père, adieu, et priez pour moi. » Et il sort.

Entre la comtesse V. « Mon Père, il ne vous est rien arrivé au moins ? Cet homme me faisait vraiment peur ; il a un air singulier et je craignais qu'il ne vous fît quelque mal.

— Le mal n'est pas grand, dit en souriant Don Bosco. Voici ce qu'il vient de me remettre. » Et, dépliant le petit paquet, il compte trente billets de mille francs.

Quand vint le tour de l'entrepreneur, Don Bosco lui remit les 30.000 francs qui lui étaient dus.

Notre homme, un peu confus de l'insistance qu'il avait montrée, fit toutes ses excuses.

« Mon Père, on me disait que vous n'étiez pas en mesure de payer ; on a eu tort de me parler ainsi. »

Une fois, l'Oratoire avait à payer trois cent vingt-cinq francs pour les impôts. On était arrivé à l'extrême limite de l'échéance, et le jour même, à midi, si la petite somme n'était pas versée, le percepteur devait commencer l'exécution, c'est-à-dire les poursuites.

Don Rua va à la conciergerie ; il fouille dans la caisse : rien. Pas un sou dans toute la maison. Il se rend dans la chambre de Don Bosco et expose son embarras, lui demandant s'il n'aurait pas cette somme.

« Je n'ai absolument rien, fait Don Bosco ; prions Notre-Dame Auxiliatrice. » Et il se remet tranquillement au travail.

Quelques instants après on frappe, et un monsieur demande à voir Don Bosco. Il est introduit ; et, après un court entretien :

« Mon Père, je ne suis pas riche, mais j'ai là une toute petite somme que j'ai amassée pour vos enfants. Voulez-vous accepter cette modeste offrande ?

— Bien volontiers », fait Don Bosco.

Le monsieur lui remet un petit papier qui contenait exactement trois cent vingt-cinq francs. Don Bosco sourit : « Veuillez avoir l'obligeance, en vous en allant, de remettre cela à Don Rua. »

Don Rua reconnaît la somme, et dit :

« Le Père a compté juste ; c'est bien là ce que nous devons. »

Vite, il dépêche un messager au bureau du percepteur. Il était alors plus de midi et l'exécution avait été lancée. Mais on put retrouver le porteur, qui s'était attardé par hasard, et on se libéra sans frais.

Un jour, Don Bosco se trouvait dans une gêne bien douloureuse : il y avait une grosse note chez le boulanger, qui menaçait de suspendre ses fournitures.

A ce moment survint le comte R. d'Agliano : « Mon Père, ma femme est bien gravement malade ; faites donc prier pour elle. » Et il lui remet une somme qui était précisément la moitié de celle qu'on devait au boulanger.

Tout aussitôt les enfants firent les prières spéciales, avec une grande ferveur. Le troisième jour le comte revenait : « Mon Père, ma femme est guérie. » Et il remettait à Don Bosco la même somme que la première fois, en sorte que la note du boulanger était intégralement couverte.

On le paya sans retard, et vous pensez si l'on rendit grâces à Notre-Dame Auxiliatrice !

Au mois de mars 1880, Don Bosco vint passer huit jours à Nice. A cette occasion, M. Ernest Harmel, fidèle ami du saint, régala tous les enfants du Patronage Saint-Pierre d'un festin auquel furent invités plusieurs membres de la famille salésienne.

Quelques instants avant le repas, Me Michel, bien connu par son zèle pour toutes les œuvres, s'entretenait avec Don Bosco, qui lui dit au cours de la conversation : « Notre chapelle est insuffisante et peu convenable ; il faut absolument mieux loger Notre-Seigneur. Voici un plan que vient de me remettre notre excellent et digne architecte, M. Levrot ; le devis se monte à 30.000 francs.

— 30.000 francs ! Mon Père, je doute que vous les trouviez en ce moment à Nice. Nous avons eu, cet hiver, tant de sermons de charité, tant de loteries, tant de quêtes de toutes sortes que les bourses sont à sec.

— Cependant il me faudrait cette somme aujourd'hui même. »

Sur ces entrefaites, midi sonne, et l'on se met à table. Au dessert, le notaire de la maison, M. Sajetto, se lève :

« Mon Père, je vous annonce qu'une personne charitable

m'a remis, pour vous, trente mille francs. Vous pouvez les faire toucher dans mon étude quand vous voudrez.

— Louée soit Notre-Dame Auxiliatrice, fit Don Bosco en joignant les mains ! Et, levant les yeux au ciel : C'est le commencement. »

Quant à l'avocat, il resta tout saisi en voyant ainsi arriver la somme précise qu'avait demandée Don Bosco, un instant auparavant.

En 1869, Don Rua, alors économe de l'Oratoire, reçut l'avis d'usage pour le paiement d'une traite, dont l'échéance tombait le lendemain. La somme n'était pas bien considérable ; encore fallait-il la trouver.

Rien ne se faisait dans la maison sans que Don Bosco ne fût mis au courant, même pour les plus petites choses ; mais, quand une traite était signalée à l'horizon, l'économe allait l'informer avec une diligence remarquable.

Ce jour-là, Don Bosco, fort affairé, se contenta de répondre à Don Rua :

« Arrange-toi. » Puis il s'occupa d'autres choses.

Don Rua, assez habitué à ce genre de conseil, fait le tour de l'Oratoire. Il va à la librairie, à l'imprimerie, à la sacristie, dont il vide consciencieusement toutes les caisses. Quant à la sienne, elle était parfaitement à sec.

Tout bien compté et recompté, il n'y avait pas tout à fait le montant de ce papier de douleur. Nouveau recours à Don Bosco.

« Il manque un peu plus de trente francs.

— Arrange-toi.

— Mais, Don Bosco, vous partez demain matin ; allez-vous me laisser dans cet embarras ? Passé midi, il y a protêt.

— Don Bosco n'y peut rien. Il faut que je parte ; arrange-toi. »

La terrible matinée du lendemain commença sous d'assez sombres couleurs ; ces malheureux trente francs ne faisaient pas mine d'arriver. Don Rua, qui avait rejoint encore

une fois Don Bosco, se disposait à lui démontrer les inconvénients d'un protêt, lorsque survint M. le chevalier Occelletti.

« Bonjour, Don Bosco, j'ai besoin de vous voir.

— Impossible ! je vais prendre le train.

— Mais c'est pour de l'argent !

— Don Rua a qualité pour recevoir. Donnez-le lui bien vite et accompagnez-moi ; nous causerons en route. »

Le chevalier Occelletti était un insigne bienfaiteur de l'Oratoire ; il venait tous les samedis apporter son offrande. Une fois dans la rue, il raconta à Don Bosco que, le matin même, il avait eu l'idée de venir payer le montant de quelques billets de loterie.

D'abord il avait rejeté cette pensée, son jour de visite étant le samedi, et non le mercredi ; mais, tourmenté et comme obsédé, il était venu, sans retard, solder sa petite dette.

« Et quel est donc le montant de cette dette si importune ?

— Oh ! pas grand'chose : trente francs et quelques centimes. »

Don Bosco sourit : « Et c'est pour cela que vous vouliez me faire manquer le train ! »

Puis, lui prenant la main : « Don Rua vous racontera comment vous avez été bien inspiré ; sans vous, nous avions, à midi, un bon protêt. »

Ces miracles pécuniaires se sont succédé sans interruption dans l'existence du saint. Il n'a pas un sou et il nourrit des milliers d'enfants. A certains instants il semble que tout va crouler ; des traites énormes à payer arrivent, la caisse est vide. L'on se presse autour de lui ; il s'interrompt d'écrire une lettre et tourne la tête pour répondre : « C'est bien » ; et comme l'on insiste : « Mais enfin il faut s'exécuter. » « C'est l'affaire de la Providence », réplique-t-il avec calme, et il achève son épître. Et toujours, qu'il

s'agisse de trente, quarante, cinquante ou cent mille francs, quelqu'un apporte à temps la somme et Don Bosco, sans surprise, sourit.

Il en fut ainsi depuis le 19 février de l'année 1851, jour où il devint propriétaire de l'immeuble Pinardi, jusqu'au 31 janvier 1888, date à laquelle il mourut, terrassé par la paralysie.

## CHAPITRE XVIII

### LES ÉPREUVES *(suite).*

*Une croix bien lourde: menace de mise à l'Index d'un opuscule. — Intervention de Pie IX. — La défense de Don Bosco. — Une veillée tragique. — La sérénité retrouvée.*

*Les maladies du saint: perte progressive de la vue, les varices, accès répétés de fièvre miliaire, hémoptysies fréquentes, la paralysie progressive.*

*Vexations de l'autorité académique: la fermeture de l'école primaire du Valdocco. — Une menace de fermeture des cours secondaires, qui n'est conjurée que par l'intervention royale. — Deux songes, prophètes de malheur.*

*Les démêlés de Don Bosco avec l'archevêque de Turin. — Portrait de Mgr Gastaldi. — Excuses de son attitude étrange. Les insinuations de l'entourage. — Principaux incidents de la lutte : exigences de l'Archevêque concernant les candidats salésiens aux Ordres, refus de lettres dimissoriales, promesse exigée de Don Bosco au sujet de l'admission dans sa Société d'anciens séminaristes de Turin, suppression des retraites pour les membres de l'enseignement, l'Œuvre des vocations tardives vue de très mauvais œil, suppression des messes de minuit, refus de pontifier à Notre-Dame Auxiliatrice, plaintes incessantes de l'Archevêque à Rome, les libelles diffamatoires, l'affaire Bonetti.*

*Trois tentatives inutiles de réconciliation. — La défense de Don Bosco à Rome. — Léon XIII entre personnellement en scène. — Tentative suprême. — La fin de l'épreuve avec la mort de l'Archevêque.*

*Plaie d'argent n'est pas mortelle*, dit le proverbe. Aussi Don Bosco, bien que nécessairement harcelé par les instances de ses créanciers ou les besoins croissants de ses œuvres, n'en gardait pas moins son calme le plus serein.

Mais un jour de 1867, une épreuve fondit sur lui qui le meurtrit à des profondeurs insoupçonnées. Cette fois son âme plia et il connut des semaines, des mois d'angoisse, d'où il sortit le cœur tout endolori. L'orthodoxie de sa foi avait été mise en doute, et un de ses opuscules avait couru péril de condamnation.

Voici les faits : Pour le dix-huitième centenaire du martyre de saint Pierre à Rome, en 1867, le saint avait composé, dans la collection des *Lectures Catholiques*, une brochure destinée à raviver les sentiments de dévotion des fidèles à l'égard du Prince des Apôtres. Elle était intitulée : *Le Centenaire de l'apôtre saint Pierre*, et renfermait, en plus de la vie du premier des Papes, un appendice sur sa venue à Rome.

A proprement parler, ce travail était une réimpression. Il avait déjà paru, dans la même collection, en 1854. Il portait alors l'*imprimatur* de l'évêque d'Ivrée, censeur de l'archidiocèse de Turin. Les journaux catholiques de l'époque en avaient parlé en termes élogieux. Les librairies de Rome en avaient acheté. En 1858, le Cardinal-Vicaire de Sa Sainteté recommandait tout particulièrement la série des *Lectures Catholiques* dont ce volume faisait partie, série dont le Saint-Père lui-même avait dit, en remerciement de l'hommage que lui en faisait l'auteur : « Je ne vois rien de plus utile ni de meilleur pour réchauffer et accroître la piété du peuple chrétien. » Don Bosco se tenait donc bien tranquille sur la doctrine exprimée dans ces pages ; aussi, au début de cette année 1867, lançait-il à nouveau sa brochure à travers l'Italie. Elle connut un second succès ; les exemplaires s'enlevèrent en un rien de temps, et la grande revue des RR. PP. Jésuites, la *Civiltà Cattolica*, en donna un compte rendu discrètement élogieux.

L'édition allait s'épuisant avec rapidité quand un bruit parvint à l'oreille du saint : des théologiens romains avaient relevé dans son travail, à la page 192, un passage sur le séjour de saint Pierre dans la Ville Éternelle, qui pouvait

être mal interprété. Faisant allusion au débat historique que soulevait alors le problème du séjour de Pierre à Rome, Don Bosco écrivait : « J'estime bon, en passant, de donner ce conseil à tous ceux qui se disposent à parler ou à écrire sur cette question, de ne point la considérer comme vérité de foi ou de religion. Ceci soit dit aussi bien pour les catholiques que pour les protestants. » Que n'avait-il gardé cette phrase dans sa plume, le pauvre Don Bosco ! Il se serait épargné bien des soucis et bien des larmes !

De fait, à peu de temps de là, l'opuscule fut dénoncé à la Congrégation de l'Index qui chargea un de ses consulteurs, le chanoine Délicati, professeur d'Histoire de l'Église à l'Apollinaire, de donner suite à la plainte. Un rapport impitoyable passa au crible tout l'opuscule et conclut à une condamnation conditionnelle, *proscribendum donec corrigatur.*

Soutenir que la venue de saint Pierre à Rome, disait ce rapport, n'est pas un point de doctrine, en ce sens qu'elle n'a rien à faire avec un dogme de foi, est une erreur qui ne peut que choquer les oreilles des fidèles. Ce fait, certes, relève surtout de l'histoire et s'établit à l'aide des règles de la saine critique ; mais, de plus, il y a un rapport intime avec une vérité dogmatique, à laquelle il sert de fondement, le primat des Pontifes romains... C'est une vérité de foi, répétait plus bas le mémoire, que la Primauté conférée à Pierre passe de droit à ses successeurs, les Pontifes romains : donc le fait de la venue et de l'établissement du Prince des Apôtres à Rome n'est pas étranger à ce dogme.

Le cruel verdict proposé à la Congrégation de l'Index ne fut pas approuvé par elle. Dans l'intervalle, Pie IX était intervenu. « Non, pas de condamnation, avait-il ordonné. Pauvre Don Bosco, s'il y a quelque chose à amender dans son livre, qu'il l'amende pour une seconde édition : cela suffira. » Cette solution, transmise au saint par l'intermédiaire de son archevêque, le trouva entièrement soumis, mais l'âme broyée de douleur. La pensée d'avoir pu ternir, ne serait-ce que d'un souffle, la pureté de la doctrine, et d'avoir peiné le cœur du Pape, lui était

un cauchemar. Un jour il n'y tint plus : il rédigea à l'adresse du Préfet de la Congrégation de l'Index un mémoire justificatif, qui mettait au point sa véritable pensée.

**Jamais, disaient ces pages, il n'est venu à l'idée de l'auteur de l'opuscule d'affirmer que le fait de la venue de Pierre à Rome fût étranger à la foi ; il a entendu dire simplement que ce point d'histoire ne rentrait pas dans le catalogue des articles définis par l'Église. Maint passage de la brochure atteste d'ailleurs que l'écrivain est profondément convaincu que le Pontife de Rome est le seul successeur de Pierre, jouissant comme lui du primat d'autorité sur tout le corps des Évêques.**

« Je me tiens prêt, concluait Don Bosco, à la fin de son humble plaidoyer, à modifier, corriger, effacer, ajouter, dans mon opuscule, tout ce que l'on me suggérera de façon concrète. »

Ce mémoire, il le fit copier, un soir de mai, après les prières, par un de ses fils, l'abbé Chiapale, qui nous a donné de cette veillée nocturne un témoignage aussi précieux qu'impressionnant. « Tiens, lui dit Don Bosco, transcris-moi ces pièces de ta plus belle écriture ; le travail presse. Prends bien garde de le soigner. » Ces pièces étaient le texte de la Congrégation de l'Index, la lettre qui l'accompagnait adressée à l'archevêque de Turin, et le mémoire que Don Bosco avait élaboré en collaboration avec son ami Mgr Gastaldi, évêque nommé de Saluces. « En lisant le réquisitoire romain, écrivit l'abbé, je demeurai frappé du ton sévère qui l'animait. Ces pages semblaient ne tenir aucun compte de la situation que Don Bosco occupait déjà dans l'Église de Dieu et dans l'estime de ses contemporains. Pendant que j'écrivais, de la chambre voisine où se trouvait le serviteur de Dieu, m'arrivaient comme des soupirs de douleur et des gémissements entrecoupés. » A minuit, la porte s'ouvrit.

« As-tu fini ? demanda Don Bosco.

— Pas encore.

— Il en reste beaucoup ?

— Non, pas trop.

— Alors, va dormir ; tu termineras demain matin. L'important est que le pli parte avant huit heures. »

Et tout en relisant mon travail, il rentrait dans sa chambre, moi le suivant. Ma copie en mains, il s'affala sur le fauteuil, le visage bouleversé.

« Tu as vu comme cela va mal ? interrogea-t-il.

— Eh oui, Don Bosco, mais prenez patience ; ce ne sera rien. »

Alors, lui, tourné vers le crucifix qui présidait à son travail : « Vous savez pourtant, ô mon Dieu, dans quelle « intention j'ai écrit ce livre. Ah ! *tristis est anima mea* « *usque ad mortem !... Fiat voluntas tua !...* Je ne sais vrai- « ment comment je passerai cette nuit. » Et de grosses larmes tombaient de ses yeux, et un sanglot poignant secouait sa poitrine.

Je cherchais à le consoler avec de pauvres phrases, mais il me dit : « Chiapale, va dormir ; reviens de bonne heure. »

A cinq heures, j'étais déjà là. Je le trouvais calme et tranquille. La paix semblait avoir reconquis son âme. Pendant que j'achevai ma transcription, il alla, comme d'habitude, confesser les enfants et dire la messe. A son retour, le travail était achevé. Il y jeta un regard, puis, satisfait : « Bravo ! Tu es vraiment un artiste. »

C'était un autre Don Bosco que j'avais maintenant devant moi, rasséréné, presque gai.

A ce moment retentit sur le palier la voix puissante de l'évêque de Saluces.

« Don Bosco est-il là ?

— C'est Mgr Gastaldi, dis-je au bon père.

— Entrez, entrez donc, Monseigneur, invita **Don Bosco** l'air souriant.

— Eh bien, ce manuscrit ? Prêt ?

— Mais oui, Monseigneur. »

L'évêque le parcourut rapidement.

« C'est parfait, dit-il ; rien n'y manque.

— Et pensez-vous, Monseigneur, qu'ainsi tout péril soit écarté ?

— Mais oui, homme de peu de foi, répondit l'évêque. Ne tremblez donc plus. J'ai lu et relu votre opuscule. Des inexactitudes, oui ; mais d'erreurs, pas l'ombre. Quelques corrections de-ci et de-là, et l'affaire est enterrée. Croyez-en ma parole. »

Il en fut ainsi. L'Index, au reçu de ces éclaircissements, se convainquit de l'orthodoxie certaine et des intentions très pures du saint, il n'exigea qu'une correction et une suppression, et l'incident fut clos.

Mais on peut affirmer, sans exagération, qu'en ces semaines de mai 1867 le saint vécut les heures les plus douloureuses de sa vie.

***

En face de cette épreuve, les maladies qui travaillèrent son pauvre corps ne comptaient pas pour grand'chose ; et pourtant elles ne lui manquèrent pas.

D'assez bonne heure, vers la quarantaine, sa vue était déjà compromise. Un coup de foudre qui, en juillet 1856, le jeta sur le sol à *Sant'Ignazio*, un matin d'orage, pendant une retraite, avait fortement endommagé son œil droit. Les veillées, qu'il s'imposa pour composer ses ouvrages ou corriger ses épreuves, achevèrent de le lui gâter. En 1378, il était complètement perdu, et, par sympathie, l'autre menaçait de s'éteindre. Les médecins durent intervenir et défendre à Don Bosco tout travail de plume et toute lecture après le coucher du soleil.

Dès 1846, des varices gonflèrent ses jambes ; le mal alla croissant, et de 1853 jusqu'à la fin de sa vie, le saint dut traîner cette croix quotidienne, comme il l'appelait, qui lui rendait la marche extrêmement pénible.

Une de ces varices, celle des veines du rectum, avait pris la grosseur d'une noix, et, à la moindre fatigue, ou après ses longues séances de confessionnal ou d'audience, elle éclatait en un écoulement sanguin.

Souvent aussi il tomba victime de cette terrible fièvre

miliaire, qui décelait l'arthritisme profond de son tempérament ! Elle se manifestait, comme toujours, par des éruptions cutanées de petits boutons rouges, qui, au terme de leur évolution, se résolvaient en écailles. A *Varazze*, en 1871, il eut jusqu'à dix de ces éruptions, à la suite d'un refroidissement, qui l'avait saisi la veille de l'Immaculée-Conception, provoquant dans la région du cœur un rhumatisme cruel. Cette fois-là on le crut bien perdu. Ce fut une bénédiction spéciale de Pie IX qui le remit sur pieds.

Nous ne disons rien des migraines et des névralgies dentaires qui, à certains jours, le tourmentaient au point qu'il sentait, disait-il, sa tête éclater de douleur.

Toute sa vie, il avait eu la poitrine un peu faible, et ses excès de travail se traduisaient souvent par des hémoptysies plus ou moins graves. En 1884, à la fin de janvier, de lourdes fatigues endurées au confessionnal le mirent au lit avec une bronchite inquiétante. L'épuisement de ses forces était complet, et les varices de ses jambes prenaient des proportions effrayantes. On tremblait pour ses jours ; mais il se ressaisit une fois de plus, lentement. Ce fut en ce temps-là, fin février 1884, que lui arriva de Rome une note à payer, pour les travaux de l'église du Sacré-Cœur, si forte et si impérieuse, qu'il dut, à peine convalescent, se mettre en route pour la France. Son archevêque et ses fils le dissuadaient de cette folie ; mais la dette était trop élevée. Il partit à la grâce de Dieu, faible et amaigri à faire pitié ; et le Ciel, imploré par tous ses fils, le ramena sans trop de dommages à son humble chambrette.

Dès cette époque-là, le mal qui le guettait et devait l'emporter, une myélite implacable, commença à courber son échine. Ses trois dernières années furent un martyre continuel et croissant. Ombre de lui-même, on était obligé de le soutenir dans sa marche. Il arrivait usé au terme de sa vie. Ce grand travailleur, qui était allé au delà des forces humaines, payait durement ses folies de zèle.

***

Ce dévouement à la cause des petits, des humbles, des sans fortune, était bien mal récompensé par l'autorité académique. Comme chacun sait, elle ne connaît que le règlement, et l'applique presque toujours avec une brutalité qui ne veut admettre aucune exception en marge du texte sacro-saint. Pour rendre service à tant de familles de ce quartier privé de toute école primaire, le saint avait ouvert, dans ses locaux, quelques classes fréquentées assidûment par des fils de pauvres gens. Il y était allé de bonne foi ; parmi les professeurs les uns avaient leur diplôme, les autres non. On ne songeait qu'à une chose : instruire cette pauvre jeunesse. Mais peut-on le faire sans un beau parchemin couvert de cachets et de signatures ? L'autorité académique pensa que non, et en octobre 1878, elle s'opposa à la réouverture de l'école primaire.

Elle poussa même plus loin ses tracasseries. Pour donner à ses autres instituts d'enseignement secondaire — *Mirabello*, *Lanzo*, *Varazze*, *Valsalice* — des professeurs diplômés, Don Bosco s'en était privé lui-même. A l'Oratoire, plus d'une chaire n'avait pas son titulaire. On allait de l'avant comme l'on pouvait, persuadé que, en haut lieu, la tolérance continuerait. L'Œuvre abritait beaucoup d'orphelins et pas mal de malheureux. Les services que, de ce fait, elle rendait étaient appréciables ; on aurait pu les reconnaître en fermant les yeux sur cette irrégularité. D'autant plus que la qualité de l'enseignement témoignait hautement de la valeur des maîtres : sur 82 candidats à la première partie du baccalauréat qui se présentèrent en 1879, dans le secteur de Turin englobant le Valdocco, 31 venaient de chez Don Bosco, et 28 furent reçus haut la main. Ces succès auraient dû persuader des esprits généreux, et ajourner au moins toute mesure fâcheuse. Il n'en fut rien. Le 23 juin de cette année, à l'heure même où toute la maison s'apprêtait à souhaiter la fête à Don Bosco, arriva l'ordre de fermeture de l'établissement secondaire.

Cette mesure cruelle atteignit le saint au plus vif du cœur. La suppression de ses classes d'humanité, c'était la moitié de son Œuvre à bas, et la source des vocations salésiennes tarie. L'angoisse du grand éducateur était grande. Nul cependant, au cours de cette journée de fête, où il se montra plus souriant, plus gai, plus paternel que jamais, ne s'avisa du coup terrible qui venait de le frapper. Mais, les lampions éteints, Don Bosco s'occupa du sauvetage. Une première démarche, à Turin, auprès des autorités compétentes, ne donna aucun résultat. Alors il dépêcha à Rome un de ses fils et un de ses amis, l'un, professeur à l'Oratoire, l'autre à l'Université, le P. Durando et M. Alliévo, pour obtenir du Ministère un large répit. Cette tentative éprouva le même insuccès que la précédente ; on se heurtait à un parti pris évident. Il ne restait plus au saint que le recours à la clémence royale.

Il y fit appel en des termes émouvants :

Sire, écrivit-il au jeune roi Humbert, un Institut tant de fois secouru et pour ainsi dire fondé par votre famille, tout récemment encore largement aidé par votre Majesté elle-même, l'*Oratoire Saint-François-de-Sales*, dont le but est de recueillir les enfants du peuple en danger de se perdre, court un péril de mort. Un décret ministériel, promulgué le 23 de ce mois, ordonne la fermeture des classes en exercice depuis trente-cinq ans. Me voici donc réduit à mettre sur la rue trois cents jeunes gens qui, en achevant sous ce toit leurs études, auraient été d'ici peu à même de rendre d'utiles services à leur pays. Mon cœur refuse d'en venir à cette extrémité. Daigne donc votre Majesté venir à notre aide et sauver d'un malheur cette jeunesse intéressante, mais dénuée de tous moyens !

Le roi accueillit le recours et le décret fut suspendu. La question, portée devant le Conseil supérieur de l'Instruction publique, ne reçut que trois ans après, en 1881, la solution que l'on prévoyait ; Don Bosco avait eu le temps de se mettre en règle. Et dans l'intervalle son Œuvre et l'esprit qui l'animait, loin de faiblir sous la tempête, avaient pris un essor qui justifiait le mot du fondateur : « Ma

maison, née d'une raclée donnée à un pauvre gamin, n'a progressé qu'à coups de raclées. »

Ces épreuves et mille autres, le saint n'en connaissait peut-être pas le nom, mais depuis 1847, tout au début de son apostolat, un certain songe révélateur lui en avait appris la violence et la continuité. Cette nuit-là, il avait aperçu la très sainte Vierge qui l'invitait à porter ses pas sous un long berceau de roses. Ces roses, non seulement descendaient en festons le long des pilastres, se suspendaient en bouquets aux arceaux, mais encore jonchaient le sol à profusion, exhalant un parfum inexprimable. Pour les écraser le moins possible, Don Bosco retira ses chaussures, mais aux premiers pas il s'aperçut que ces fleurs merveilleuses cachaient de redoutables épines. Il retourna donc se rechausser et reprit son chemin, suivi maintenant d'un groupe de compagnons. La beauté des fleurs et leur enivrante senteur séduisaient la troupe et l'entraînaient ; mais ces roses mettaient en sang jambes, mains et visages. Des spectateurs, placés des deux côtés de la tonnelle, murmuraient : « Oh ! Don Bosco qui marche sur un tapis de roses ! L'heureux homme ! » Les prêtres et les jeunes clercs qui, à la suite du saint, avaient enfilé la route dans un enthousiasme joyeux, capitulaient dès les premiers pas. « L'on nous a trompés », gémissaient-ils, et ils rebroussaient chemin. Devant cette trahison, Don Bosco se mit à pleurer. « Est-ce possible, murmurait-il, que je doive arriver seul au bout ! »

A ce moment s'avança une troupe de prêtres, de clercs et de laïcs qui, d'un air décidé, lui dirent : « Prends-nous ; nous sommes disposés à te suivre partout. » Il se mit alors à leur tête, et presque tous ces nouveaux compagnons atteignirent avec lui la sortie de la tonnelle. Mais dans quel état ! Épuisés, amaigris, tout ensanglantés ! A cette minute, un vent léger, se leva qui cicatrisa leurs plaies et rétablit leurs forces. Une brise souffla ensuite et,

comme par enchantement, le saint se trouva au milieu d'une multitude de jeunes gens, que ces prêtres, ces clercs et ces laïcs amusaient, guidaient, éduquaient.

Le symbole était transparent : Don Bosco devait payer par la souffrance le bonheur de se dévouer à la jeunesse, et la joie de se sentir aidé par des dévouements fidèles.

***

Trente ans plus tard, presque au terme de la carrière du saint, ce songe devait se répéter sous une forme non moins gracieuse, et beaucoup plus précise.

La nuit du 8 au 9 juillet 1880, Don Bosco se vit, dans la salle voisine de sa chambre, entouré de tout le Conseil supérieur de la Congrégation Salésienne. La séance était commencée depuis peu, quand, au ciel soudain rembruni, se déchaîna un orage formidable coupé d'éclairs et de tonnerre. Puis un coup de foudre terrible ébranla les airs. Don Bonetti se précipita à la fenêtre de la galerie toute proche pour voir où c'était tombé. Une exclamation lui jaillit alors des lèvres : « Oh ! une pluie d'épines ! » De fait, les épines tombaient serrées comme des gouttes d'eau dans une averse. Un second coup de tonnerre violent, et le temps parut s'éclaircir un peu. Alors Don Bonetti, de son poste d'observation, de crier : « Voilà que les épines ont fait place à des boutons de fleurs ! » Et, en effet, le sol se couvrait d'un tapis verdoyant de boutons de fleurs. Un troisième éclat de tonnerre, et Don Bonetti, en face d'un ciel presque serein, constate : « Bon, ce sont des fleurs qui pleuvent maintenant. » Et des fleurs tombaient, en pluie épaisse, jonchant de leurs parures variées les toits des maisons et le sol lui-même. Enfin un dernier éclat secoua la demeure, plus fort que les autres : « Cette fois ce sont des roses qui tombent », exclama l'observateur. Le ciel était devenu soudain clair et brillant, et une pluie de roses aux parfums pénétrants et aux couleurs multiples s'abattait sur l'Oratoire. « Ce n'est pas trop tôt », soupira alors Don Bosco.

Ce rêve portait au saint la réponse du Ciel. Depuis huit années il suppliait Dieu de mettre un terme, non à ses souffrances, mais à une épreuve qui entravait la marche de sa Congrégation, jetait le désarroi parmi les gens de bien, et scandalisait le petit peuple de Jésus-Christ. Elle datait du lendemain de la nomination de l'évêque de Saluces, Mgr *Gastaldi*, à l'archevêché de Turin. Cette double nomination, à Saluces d'abord, puis à Turin, était l'œuvre de Don Bosco. Le nouvel archevêque, qui succédait à Mgr *Riccardi di Netro*, figurait sur la liste des quarante candidats que le saint avait élaborée, en 1871, pour doter de pasteurs les églises veuves d'Italie. Pie IX ne partageait pas — et pour cause — la sympathie de Don Bosco pour l'évêque de Saluces. « Vous le voulez, aurait-il dit au saint ; eh bien, prenez-le ! » Mais connaissant le prélat, il pressentait dès lors plus d'un conflit tragique.

Mgr Gastaldi avait toujours été un des grands amis de Don Bosco, et cette amitié, vieille de trente ans, s'était traduite par des actes et des services appréciables. Prêtre instruit, théologien de mérite, professeur éminent, au moins deux fois docteur ès sciences sacrées, le chanoine Gastaldi avait jadis tenu la chaire d'éloquence à l'Oratoire, pour les clercs de Don Bosco. En 1867, quand l'Index menaçait de condamner un opuscule de Don Bosco, Mgr Gastaldi, évêque nommé de Saluces, collabora, nous l'avons vu, à la composition du mémoire justificatif du saint. Plus tard, ce fut lui qui adressa à Rome la plus chaude lettre de recommandation, pour décider la Congrégation des Évêques et Réguliers à approuver définitivement la Société Salésienne. Quand Don Bosco lança l'église de Marie-Auxiliatrice, il lui vint plus d'une fois en aide aux heures difficiles. De l'aveu même du saint, il avait été un de ses meilleurs conseillers. Un seul point noir dans cette amitié : les idées philosophiques du prélat. Entre son canonicat de Turin et sa nomination à l'évêché de Saluces. Mgr Gastaldi s'était enrôlé parmi les premiers disciples de l'abbé

Rosmini, fondateur des Rosminiens. Il avait fait son noviciat en Angleterre, était retourné en Italie professer dans un établissement de l'Ordre, puis avait quitté la jeune Congrégation pour les motifs les plus louables ; mais il n'y avait pas séjourné impunément. Les théories ontologiques du grand philosophe italien, il les avait presque toutes adoptées, et c'était rarement à saint Thomas que sa pensée allait demander la solution des problèmes modernes.

Chez Mgr Gastaldi les qualités du cœur et du caractère n'égalaient pas les hautes qualités de l'esprit. Il était d'un tempérament plutôt impulsif, violent, voire colère. D'une nature très entière, il supportait difficilement qu'on pensât autrement que lui. Extrêmement jaloux de son autorité, il s'imaginait aisément qu'on voulait empiéter sur elle, ou la fronder. Centralisateur à l'excès, il n'admettait que des sous-ordres, et il s'ingérait assez facilement, sans qu'on l'en priât, dans les affaires d'autrui. Avec cela, très homme d'impression, et prompt au coup de crosse. Plus d'un de ses actes, plus d'une de ses décisions fâcheuses eurent presque toujours trois explications : il y avait, comme l'a écrit quelqu'un qui l'a bien connu, quelque chose d'anormal dans sa complexion ; il souffrait aussi d'une affection hépatique très forte ; il était surtout mal entouré.

Les trois conseillers auxquels se confiait sa belle âme ingénue, et dont il recueillait trop souvent les avis et les potins, étaient trois chanoines du Chapitre de la Cathédrale, dont il vaut mieux ne rien dire. Deux furent plus tard interdits par l'autorité suprême pour de tristes motifs, et le troisième portait une âme d'une bassesse rare ; nous le retrouverons tout au long des pages qui terminent ce chapitre.

A l'arrivée de Mgr Gastaldi sur le siège de saint Maxime, Don Bosco s'était vivement réjoui. Son allégresse fut de courte durée. Six mois après, par une volte-face inattendue, l'archevêque manifestait déjà une sourde antipathie contre

le saint et son Œuvre. Goutte à goutte, autour de lui, dans cette Curie archiépiscopale où l'on n'avait jamais vu de bon œil les initiatives de l'apôtre, ni supporté la leçon de ses exemples, on avait versé savamment au prélat le poison perfide de l'insinuation, de la calomnie. « Oh ! ce Don Bosco, toujours lui ! Quand finira-t-il de faire bande à part, d'ériger séminaire contre séminaire ? — Voilà maintenant qu'il se lance dans les vocations tardives : dans quel dessein ? — Il ferait bien mieux de veiller à l'éducation de ses garnements. Quelle tenue ont ses abbés en cour ! Ils jouent avec les enfants, au risque de montrer leurs misérables vêtements de dessous ! — Et puis toujours des privilèges, un fil direct avec Rome ! Jamais on ne daignera venir prendre conseil ici. — Il serait curieux de savoir la qualité des études ecclésiastiques que l'on fait au Valdocco : c'est du joli d'après ce que l'on entend dire ! — Il paraît qu'il y a aussi un noviciat chez Don Bosco. Drôle de noviciat dont les sujets, appliqués aux mille soucis de la maison, ne doivent guère pâlir sur l'étude de la règle ! — Et cette règle, parlons-en : elle est, dit-on, tout ce qu'il y a de misérable, et de déconcertant. Figurez-vous que ces prétendus religieux gardent la propriété de leurs biens ! ! ! » Et les murmures allaient leur train.

Il eût fallu un cerveau très solide pour résister victorieusement à cette stratégie adroite, qui déplaçait chaque jour ses batteries, pour sonder la place à tous ses endroits faibles. L'archevêque ne l'avait pas. Et puis, que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? Il en vint lentement à la façon de voir de ces insinuants chanoines.

Alors commença une lutte qui devait durer dix ans. Nous ne pouvons en narrer tous les épisodes ; cela nous mènerait trop loin, de toute façon. Nous nous contenterons de nous arrêter sur quelques-uns, les principaux. Ils suffiront au lecteur pour lui faire comprendre le rude calvaire que dut gravir le saint. C'est la plus belle page de sainteté de sa vie. Déposant sur ces dix années de souffrances indicibles, devant la commission pontificale chargée d'instruire le

procès des vertus héroïques de Don Bosco, le cardinal Cagliéro concluait ainsi son témoignage :

Cette croix que le Seigneur imposa aux épaules de Don Bosco ne lui arracha jamais un gémissement, un mouvement d'impatience, une représaille. Et pourtant Dieu sait le temps précieux qu'il perdit uniquement à se défendre ! Il porta ce fardeau avec courage, sérénité et humilité, sans perdre une seconde la paix intérieure de l'âme, sans interrompre une minute son travail d'apostolat. Cette allégresse de l'esprit et cette union inaltérable à Dieu au milieu des pires épreuves est vraiment la marque des saints.

On ne pouvait mieux dire.

Les faits confirment ce jugement d'ensemble.

***

Quelques mois après la prise de possession de son siège, l'archevêque faisait savoir à Don Bosco à quelles conditions il ordonnerait ses sujets. Plusieurs de ces conditions étaient des plus légitimes ; d'autres témoignaient seulement du désir de s'ingérer dans le régime intérieur et disciplinaire de cette Congrégation approuvée par Rome dès 1869. Pourquoi donc un candidat aux Ordres devait-il apporter à l'évêque consécrateur, quarante jours avant son ordination, son *curriculum* d'études, les raisons qui l'avaient décidé à entrer dans cet Ordre, ou à quitter son ancien diocèse ?

Un séminariste de Turin, l'abbé Rocca, voulait faire partie de la Congrégation Salésienne. Il demanda à plusieurs reprises à son archevêque la permission de suivre sa vocation. Réponse invariablement négative. Il ne put réaliser son désir qu'au lendemain d'une maladie qui l'avait ramené à son village natal. Mais alors il fut impossible d'obtenir de Mgr Gastaldi les lettres dimissoriales nécessaires à l'admission au noviciat. Sept fois on les demanda aux bureaux de l'archevêché. Ce fut en vain et on dut prier la Congrégation des Évêques et Réguliers

d'ordonner à l'archevêque la remise de cette pièce nécessaire.

Cet incident fâcheux exprimait la volonté très nette de Mgr Gastaldi de ne jamais céder un seul de ses sujets à Don Bosco. Il avait même exigé du saint une promesse signée de ne pas accepter parmi ses fils un séminariste de Turin. Par amour de la paix, Don Bosco rédigea cette pièce, en spécifiant que l'engagement entendait s'arrêter aux limites établies par le Droit Canon, pour protéger la liberté des vocations religieuses. Cette observation si orthodoxe déplut à l'archevêque qui repoussa le papier.

Chaque année, à son collège de Lanzo, situé dans une fraîche solitude alpestre, à trente kilomètres de Turin, Don Bosco avait l'habitude d'inviter à une retraite spirituelle les membres de l'enseignement primaire et secondaire. Il ne songeait qu'au bien de leur âme, et nullement à jeter son emprise sur eux. Ces retraites si bienfaisantes furent, d'autorité, supprimées.

En 1874, le saint, comme nous le verrons, mit la main à l'avant-dernière de ses créations, l'*Œuvre des Vocations tardives*. Le projet reçut de Pie IX une chaude approbation et une bénédiction toute spéciale. Don Bosco songea alors à répandre à profusion dans le clergé un petit tract expliquant le but de l'Œuvre et la recommandant au zèle des curés. Mais il ne put jamais obtenir l'*imprimatur* diocésain. Pire que cela : les évêques des provinces ecclésiastiques de Turin, Verceil, et Gênes reçurent le conseil de protester auprès du Pape contre ce projet qui, paraît-il, allait être la ruine des petits séminaires et attenter aux intérêts vitaux des diocèses. Don Bosco fut obligé d'aller demander l'*imprimatur* à son bon ami l'évêque de Fossano et, sur les conseils de Rome, d'ouvrir sa première maison de Vocations tardives non à *Turin*, mais près de *Gênes*.

Depuis de nombreuses années, l'Institut de Don Bosco jouissait, en vertu d'une faveur pontificale, étendue à bien d'autres communautés religieuses, du privilège de célébrer, la nuit de Noël, les trois messes de la solennité.

En date du 19 décembre 1872, l'archevêque fit savoir Don Bosco que l'église de Notre-Dame Auxiliatrice devait se conformer aux antiques usages chrétiens, en ne célébrant, de nuit, qu'une seule messe.

Une trentaine de fois au moins, Don Bosco invita son archevêque à pontifier à l'une des grandes solennités salésiennes, essuyant toujours un refus. Il le pria de consentir au moins à donner la Confirmation à ses jeunes gens, car depuis près de quatre ans, les élèves de la maison n'avaient pas eu l'occasion de recevoir ce sacrement. Même réponse. Et plus d'un évêque, ami de Don Bosco, qui se proposait de célébrer un pontifical en cette église, en fut empêché par l'autorité diocésaine, ou eut maille à partir avec elle pour l'avoir fait.

A plusieurs reprises, six fois, dit Don Bosco dans un document justificatif, l'archevêque adressa aux cardinaux romains, aux consulteurs de la Congrégation des Évêques et Réguliers et aux personnalités ecclésiastiques marquantes, des mémoires, voire des opuscules, où, sur la base de faits supposés, recueillis de toutes mains, les Salésiens étaient dépeints comme des religieux ignorants, pleins d'eux-mêmes, insoumis, plus tapageurs que vraiment zélés.

Et voici maintenant les deux plus graves incidents qui alimentèrent pendant les cinq dernières années la fâcheuse querelle. En 1878 et 1879, parurent à la typographie Bruno, de Turin, quatre opuscules : *L'Étrenne pour le Clergé; Un petit échantillon des doctrines de Mgr Gastaldi; La question rosminienne; L'Archevêque de Turin, Don Bosco et Don Oddenino*. Ces opuscules étaient sans nom d'auteur ; les couvertures du premier et du troisième spécifiaient, cependant, que ces deux-là avaient été écrits par un aumônier et un coopérateur salésien. Tous quatre attaquaient l'archevêque : le premier pour ses injustices à l'égard de Don Bosco, le second et le troisième pour ses erreurs rosminiennes ; le quatrième pour la partialité avec laquelle l'archevêque de Turin avait tranché un différend, issu, à

Chiéri, entre le curé-doyen et le directeur du patronage salésien de filles.

Sur-le-champ, Don Bosco et ses fils furent soupçonnés. Or ils étaient pleinement innocents. Plus tard, bien plus tard, à dix-sept ans de là, en 1895, l'un des coupables révéla les noms de trois auteurs de ces opuscules : le premier avait été composé par l'abbé Turchi, ancien élève, ancien professeur à l'Oratoire du Valdocco, le second par le P. Ballerini, S. J., le troisième par le chanoine Anfossi, ancien religieux salésien, passé du clergé régulier au clergé séculier. On n'a jamais su de quelle plume était tombé le quatrième.

Entêté dans son accusation, l'archevêque exigea de Don Bosco une déclaration affirmant qu'il condamnait formellement le contenu de ces écrits. Pouvait-il la donner ? Les théories philosophiques qu'exposaient deux de ces brochures étaient malheureusement toutes voisines de l'erreur, et les faits que racontaient les deux autres authentiquement vrais. La doctrine des premières et le texte des secondes ne pouvaient donc être désavoués. Par une lettre très digne, le saint se contenta d'affirmer que ni lui, ni aucun de ses fils n'avaient eu part à la rédaction de ces libelles, et de désapprouver énergiquement le ton irrespectueux qu'ils affichaient à l'égard de la personne sacrée de l'archevêque. Il ne pouvait s'engager plus loin. On n'en continua pas moins de le croire sinon l'auteur, du moins l'inspirateur de ces pamphlets, uniquement parce qu'ayant un jour prêté l'oreille à des doléances du P. Pellicani, de la Compagnie de Jésus, relatives au mode de gouvernement de l'archevêque, il avait cru bon de lui conseiller de les porter à Pie IX.

A quelques mois de là, à la fin de 1878, une seconde affaire vint aggraver la précédente, l'affaire Bonetti. Elle devait durer plus de quatre ans et faire souffrir atrocement le cœur du saint, et celui de l'un de ses meilleurs fils, le P.re Bonetti, religieux modèle, apôtre infatigable, écrivain de race. Voici les faits.

En juin de cette année Don Bosco ouvrit à Chiéri, qui pouvait alors compter 15.000 habitants, un patronage pour jeunes filles avec chapelle publique. A sa tête il mit Don Bonetti. Au bout de très peu de temps, de graves difficultés surgirent entre cette Œuvre et la paroisse. Ces difficultés sont courantes dans la vie pastorale: d'une part, la paroisse réclame ses enfants, et cette revendication est légitime, car c'est elle qui, en fin de compte, doit un jour les accueillir et c'est dans son cadre que se déroulera tout le reste de leur existence; mais d'autre part, l'enseignement et l'éducation de la jeunesse constituent une tâche proprement technique, que les prêtres des paroisses, même s'ils étaient tous suffisamment préparés, ne sauraient ajouter à leurs autres labeurs. Il y a donc une formule d'entente à chercher ; et, ordinairement, quand la bonne volonté est réciproque et l'amour de la paix égal, on la trouve aisément. A Chiéri on ne la chercha même pas. Le curé-doyen, Don Oddenino, se dressa en face de l'Œuvre florissante — elle comptait près de cinq cents jeunes filles — et lui signifia que par son horaire, son tapage et sa vie en marge de la paroisse, elle était une concurrente déloyale. Le directeur poursuivit sa tâche sans tenir compte des doléances curiales ; le doyen s'obstina à regarder le patronage comme un bastion ennemi et à protester.

Sa protestation monta jusqu'à l'archevêque qui intervint rigoureusement. Comme Mgr Gastaldi l'écrivit lui-même : pour prévenir tout scandale, le chef du diocèse jugea qu'il n'y avait pas d'autre remède que de changer le directeur. Et pour y contraindre Don Bosco, il enleva à Don Bonetti le pouvoir d'entendre les confessions à Chiéri d'abord, dans tout le diocèse ensuite. Cette suspense fut infligée d'autorité, sans les trois avis préalables que requiert le Droit Canon. Un prêtre des plus honorables était donc ainsi frappé publiquement et atteint dans son honneur sacerdotal, sans qu'il eût pu vraiment se défendre.

Sa défense, ce fut Don Bosco qui la prit. L'affaire fut portée à Rome. Elle reçut une solution satisfaisante trois

ans après : le cardinal Nina, préfet de la Sacrée Congrégation du Concile, par une lettre du 22 décembre 1881, réprouvait, au nom de ce tribunal, l'excès de rigueur de l'archevêque. En 1883, après la mort de Mgr Gastaldi, Don Bonetti retrouva l'exercice complet de sa liberté sacerdotale. Nous ne pouvons entrer dans le détail de cet interminable procès, dont le saint a pu dire : « La plupart des ennuis qui nous sont venus dans ces années-là, 1879-1881, tenaient à cette affaire. »

Cet ensemble de faits prouve suffisamment que, comme l'écrivait un ami romain de Don Bosco, Mgr Vitelleschi, l'opposition de l'archevêque à Don Bosco avait quelque chose de systématique. Que de fois on essaya de la faire tomber! A deux reprises, Don Bosco lui-même tenta, par l'intermédiaire d'amis, le curé-doyen de Lanzo et le comte de Castagneto, de pacifier à l'amiable le litige ; la tentative fut vaine. Le Pape lui-même, en 1875, fit prier l'archevêque de Verceil, Mgr Fissore, intime de Mgr Gastaldi, d'interposer ses bons offices pour faire cesser un désaccord qui faisait la joie des ennemis de la religion ; l'initiative pontificale n'eut pas plus de succès. Et Don Bosco continua de porter sa croix.



Il la traîna sans protester jusqu'au jour où il apprit qu'en Cour de Rome un procès était intenté contre lui. Il sentit alors qu'à ne pas parler, il allait compromettre les intérêts supérieurs de ses deux Congrégations. Il rédigea donc, par la plume des PP. Bonetti et Berto, une *Exposition aux éminents cardinaux de la Congrégation du Concile*, chargés d'informer de ce procès. Cette Exposition — qui fut par ses adversaires regardée comme un cinquième libelle — relatait froidement, année par année, et avec pièces à l'appui, les épreuves que, de 1872 à 1881, le saint avait endurées dans ses rapports avec l'administration diocésaine. Elle se terminait par une humble prière,

suppliant l'autorité suprême de venir à son secours, pour empêcher le retour de pareils incidents qui, comme le disait Don Bosco, distrayaient du service des âmes un temps précieux, des forces vives et même de l'argent.

A la lecture de ce long mémoire, Léon XIII, qui jusqu'alors n'avait entendu qu'un son de cloche, demeura frappé. La force de ce dossier et la sincérité de son accent émurent son grand cœur. Il entra personnellement en scène dans le débat et évoqua la cause devant lui. Faisant fond sur l'humilité de Don Bosco, il dicta un projet d'accord, en sept articles, qui devait mettre le point final à cette querelle. Le cardinal Nina, préfet de la Congrégation du Concile, à qui il en remettait le texte, sursauta devant le premier article. « Au reçu de ces instructions, Don Bosco écrira une lettre à Mgr Gastaldi en lui exprimant son déplaisir qu'en ces dernières années, de fâcheux incidents aient pu altérer leurs rapports et causer quelque peine au cœur de l'archevêque. Si Mgr Gastaldi a pu croire que lui, ou quelque membre de son Institut, ait été cause de cela, Don Bosco en demandera pardon et priera l'archevêque d'oublier le passé. »

« Cette clause me paraît injuste, hasarda le cardinal.

— Je sais ce que je fais, répondit Léon XIII. Je table sur la vertu de cet homme de Dieu. Don Bosco, nous le connaissons : c'est un saint... »

Et le geste du Pontife, achevant sa pensée, semblait dire . « Par amour de la paix, ce bon serviteur passera sous la terrible fourche caudine ; et ainsi tout s'arrangera. »

Lu en présence du Conseil supérieur de la Congrégation, ce projet d'accord trouva, de sa part, l'accueil que lui avait fait le cardinal Nina. « Nous ne pouvons l'accepter, dirent tous les membres du Conseil, à l'exception d'un seul : le premier article semble mettre les torts de notre côté.

— Et toi, Cagliéro, qu'en penses-tu ? interrogea le saint, tourné vers celui qui avait jusque-là gardé le silence.

— Je pense que c'est précisément parce que le Pape

connaît Don Bosco, ses œuvres, sa vertu, qu'il espère, de cette façon, arriver à un arrangement. Il semble charger injustement les épaules de l'innocent : mais c'est pour atteindre sûrement la fin qu'il se propose. »

Le saint pensa comme ce fils plein de bon sens et exécuta scrupuleusement les instructions que lui portait le document pontifical.

La paix, une paix durable s'ensuivit-elle ?

Hélas ! non. Pour un oui, pour un non, pour avoir, par exemple, sollicité de Mgr Gastaldi la permission de bénir lui-même, afin de l'ouvrir au culte, l'église Saint-Jean l'Évangéliste, qu'en ces mois d'été l'archevêque, contraint de prendre dans les Alpes un repos nécessaire à sa santé, ne pouvait consacrer, le saint fut à nouveau soupçonné de vouloir empiéter sur l'autorité archiépiscopale.

Cette antipathie foncière et inguérissable ne doit surprendre personne. Sans doute on peut déplorer, avec Pie XI, que Don Bosco ait rencontré « des contradictions provenant de ceux-là mêmes dont il était en droit d'attendre aide et secours », mais nul ne peut douter de l'intention droite de l'archevêque. Par une bizarre illusion de l'esprit, il croyait, comme dit l'Évangile, honorer Dieu en tourmentant son serviteur. N'oublions pas en effet que Mgr Gastaldi fut, sur le siège de Turin, un archevêque de très haute valeur : zélé, docte, pieux, ami de la discipline, tout à son devoir de pasteur. Par ailleurs, sa santé était misérable, travaillée de crises douloureuses du foie ; et son caractère impulsif, loin de trouver dans son entourage les paroles de calme et d'apaisement, n'y récoltait que des insinuations malveillantes, sinon des calomnies. Nous croyons qu'il s'est vraiment imaginé que Don Bosco lui faisait systématiquement de l'opposition, qu'il dressait citadelle contre citadelle, qu'il travaillait à lui ravir ses meilleurs sujets, qu'il voulait s'élever par-dessus son autorité, que sa formule d'apostolat était fausse, que sa Société, férue d'indépendance, foulait continuellement aux pieds le Droit Canon, que les Salésiens menaient dans le

diocèse une campagne sourde contre lui, et mille autres choses encore. Probablement sa bonne foi était entière.

Le cas n'est pas exceptionnel. Rappelons-nous les mésententes célèbres du siècle dernier qui, hélas, ont attristé l'Église de Dieu et fait sourire les méchants : les fameux désaccords entre Mgr Bouvier, évêque du Mans et Dom Guéranger, Mgr Darboy, archevêque de Paris et Mgr de Ségur, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans et Louis Veuillot.

Le problème était donc sans issue.

La mort seule pouvait le trancher. Elle le fit, le 25 mars 1883, à un an de là, en appelant à Dieu le digne archevêque de Turin.

Un jour, en 1872, du temps de sa bonne amitié avec Don Bosco, il avait donné ce conseil au saint :

Quand, dans la vie, vous verrez se dresser devant vous la contradiction des hommes, ne vous frappez pas, au moins au dehors ; et ne permettez à aucun de vos fils de témoigner à quiconque du ressentiment. Croyez bien en effet que prendre patience, prier et s'humilier devant Dieu et les hommes, est encore le meilleur moyen de venir à bout de l'obstacle. C'est ainsi qu'ont agi tous les saints fondateurs d'ordres religieux.

Le conseil, il nous semble, fut assez bien suivi.

# CHAPITRE XIX

## L'Apôtre.

*La dernière tâche.*
*Un grand cœur inquiet: la foi, trop lente à atteindre les races infidèles. — Sollicitude très ancienne dans l'âme du saint.*
*Un songe prophétique au chevet d'un de ses fils moribond, complété par une seconde vision, tout aussi claire.*
*Hésitations du saint. — La voix du Ciel: la Patagonie sera le premier terrain d'apostolat de ses fils. — Suprêmes recommandations aux premiers missionnaires salésiens.*
*Développement merveilleux des Missions salésiennes en un demi-siècle.*
*Ces résultats, contemplés en songe.*
*Les prémices de l'apostolat salésien. — Une scène inoubliable.*

Et nous sommes en 1875. Don Bosco a soixante ans. Sa mission paraît achevée. Une par une, appelées, provoquées par la précédente, ses œuvres de protection de la jeunesse se sont épanouies en une magnifique et complète floraison, saisissant l'enfant, le jeune homme à l'heure du grand danger et le menant par des routes sûres au seuil du mariage ou du sacerdoce, où il apparaît presque sauvé.

Toutes ces institutions ont essaimé ; elles ont franchi d'abord les limites de la province, puis du pays. La France, l'Angleterre, l'Espagne sont sur le point de les adopter et de les incorporer à leur vie chrétienne. Une armée de disciples s'est formée lentement pour assurer la pérennité de cette œuvre, et la densité de cette troupe va croissant d'année en année.

Parallèlement, le même travail est en voie de se réaliser pour le salut de la jeunesse féminine. Nées dix ans plus tard que les Salésiens, les Religieuses de Marie-Auxiliatrice rattraperont vite en nombre et en créations de zèle leurs aînés. Oui, vraiment, il semble que l'homme ait achevé sa tâche, et puisse d'un regard humblement satisfait embrasser l'étendue de ce champ, où mûrit une moisson abondante.

Mais non, le cœur du serviteur de Dieu demeure inassouvi, inquiet. Son meilleur rêve, son plus ancien désir d'apôtre, il n'a pu le réaliser. Au delà des mers, dans toutes les directions, assises à l'ombre de la mort, des multitudes de grands enfants attendent toujours la foi qui éclairera leur marche. Il faudrait courir vers ces peuplades sauvages ou ces races infidèles et les amener aux divines lumières de l'Évangile. Alors, alors seulement, la tâche serait achevée.

Mais qui ira ? Lui ? Pourquoi pas ? Que de fois, au cours de sa vie, on dut l'empêcher de partir rejoindre son âme, là où elle était, là-bas, aux quatre coins de l'horizon, où la Foi du Christ n'avait pas encore été prêchée !

Jeune prêtre, il voulait déjà s'engager dans une compagnie de missionnaires. Il fallut que Don Cafasso, son confesseur, le retînt en Italie, à son œuvre, à sa vraie mission.

Plus tard, à l'âge de trente-trois ans, nous lui retrouvons les mêmes désirs au cœur. A cette époque-là — 1848 — une de ses lectures préférées était les *Annales de la Propagation de la Foi.* Un de ses externes, son voisin d'habitation, accourait les lui lire à peine reçues, le soir, à la veillée. « Ah ! si j'avais beaucoup de prêtres et d'abbés, murmurait Don Bosco en entendant ces récits qui ont fait lever tant de vocations de missionnaires, je les emmènerais avec moi évangéliser la Patagonie et la Terre-de-Feu. Devines-tu pourquoi, petit ?

— Parce que probablement c'est l'endroit du monde qui a le plus besoin de missionnaires.

— C'est bien cela. Il y a des peuplades complètement abandonnées, vers qui je voudrais voler. »

A sept ans de là, en 1855, un de ses premiers disciples étant entré dans sa chambre fut tout surpris de voir suspendu à la muraille un nouveau cadre.

« Qui est ce prêtre ? demanda-t-il.

— Un ardent missionnaire, Gabriel Perboyre, martyrisé en Chine il y a quelques années.

Et comme se parlant à lui-même : « Oh ! comme je voudrais que mes fils, eux aussi, aillent là-bas dans cet Extrême-Orient ! Ah ! si le Seigneur m'accordait douze prêtres selon mon cœur, nous partirions ensemble !... »

Enfin, tout au soir de sa vie, cette soif d'apostolat lointain, loin de s'apaiser, lui arrachait une plainte toujours uniforme, mais si éloquente dans son raccourci : « Ah ! disait-il souvent alors, si je n'étais pas si vieux et si cassé, je prendrais Don Rua avec moi, et nous partirions ensemble pour les Missions ! »

Désir toujours ardent, désir toujours refoulé ! Et pourtant il savait, toujours par la même voie, qu'au moins par ses fils, il devait encore travailler à l'extension du règne de Dieu en pays infidèle. A deux reprises, clairement, le Ciel lui avait manifesté sa volonté.

La première fois, c'était au chevet d'agonisant d'un de ses premiers disciples, le petit Cagliéro. Le choléra venait cette année-là — 1854 — de fondre sur Turin avec une violence qu'on ne lui connut jamais. Les morts se comptaient par dizaines chaque jour. Don Bosco, nous l'avons vu, se multipliait auprès des contagieux dans les hôpitaux, les lazarets improvisés, les mansardes, partout, et il ne craignait pas de réquisitionner le dévouement de ses grands. Cagliéro avait été des plus empressés ; il en avait même tant fait qu'il avait contracté une violente typhoïde. Averti par les médecins que leur tâche était terminée et que la sienne commençait, Don Bosco s'approcha un soir du lit du moribond, et, sur un ton paternel :

« Voyons, Jean, que préfères-tu, vivre ou aller en para dis ?

— Aller en paradis.

— Et pourtant, ce ne sera pas encore pour cette fois. La Sainte Vierge veut te guérir. Tu t'en tireras, tu prendras la soutane, tu seras prêtre, et un jour, bréviaire sous le bras, tu partiras bien loin, bien loin... »

Paroles obscures, dont un jour Don Bosco livra le sens. Autour du lit du petit malade, dans une vision, Don Bosco avait aperçu une colombe portant au bec un rameau d'olivier. De temps à autre elle passait en effleurer les lèvres de l'enfant, et finalement elle le laissa choir sur l'oreiller. A l'arrière-plan, une tourbe de figures étranges, silhouettes de Peaux-Rouges authentiques, semblaient fixer le malade avec une supplication dans le regard, tandis que deux d'entre eux, deux géants, deux guerriers, l'un au teint d'ébène, l'autre à la peau couleur de cuivre, se penchaient avec angoisse sur le moribond, pour y épier le moindre souffle d'espérance. Le symbole était clair : cette colombe signifiait la plénitude des dons de l'Esprit-Saint dont l'évêque est baigné au jour de son sacre ; ces sauvages représentaient les futures brebis de ce pasteur.

« L'un d'entre vous, disait-il déjà en 1855, sera évêque ; il en sortira encore d'autres de l'Oratoire, mais ils ne sont pas ici présentement. »

Cette première vision avait été complétée seize ans après, une nuit de 1871, par un songe, qui ne laissait pas la moindre place au doute. Ce rêve avait transporté Don Bosco dans une région atrocement sauvage et totalement inconnue. Sur le fond de l'horizon se profilait une chaîne de montagnes tragiques, qui ajoutaient encore à la grandeur lugubre de ce décor. Des hommes demi-nus, de stature colossale et d'aspect féroce, sillonnaient cette immensité. Ils se ressemblaient tous : longue chevelure en désordre, teint bronzé, sur les épaules une peau d'animal jetée de façon quelconque, et, aux mains, comme armes, une lance et un lazzo.

Égaillés sur cette lande, ils se livraient à des exercices variés. Les uns poursuivaient à la course et dardaient de leur lance quelque bête sauvage ; d'autres rentraient au logis, portant en trophée au bout de leur pique un quartier d'animal encore dégouttant de sang ; ceux-ci se défiaient entre eux et luttaient à couteaux tirés ; tandis que ceux-là en venaient aux mains avec des soldats vêtus à l'européenne ; et la plaine se jonchait de cadavres.

« Soudain à l'horizon parut une troupe d'hommes, qu'à leur costume, dit Don Bosco, je reconnus de suite pour des missionnaires. Ils s'approchaient de ces malheureux d'un air souriant et se mettaient en devoir de leur prêcher l'Évangile. J'en fixai quelques-uns pour essayer de deviner leur Ordre et même leur personnalité, mais en vain. D'ailleurs les sauvages ne m'en laissèrent guère le temps. Déjà ils étaient sur eux, les terrassaient, les massacraient et les coupaient en morceaux, puis, triomphants, ils ramenaient les chairs sanglantes fichées au bout de leurs lances, dans une rumeur de cris et de chants inconcevables. Qui donc, pensais-je alors à part moi, qui donc arrivera jamais à convertir ces hordes sauvages ?

« Je m'appesantissais sur ces réflexions quand du même bout de l'horizon je vis se profiler un second groupe de missionnaires. Ils n'étaient guère nombreux, mais ils portaient un air joyeux et une troupe de jeunes gens les précédaient : « Ils vont se faire massacrer à leur tour », pensais-je. Et eux aussi, au passage, je les dévisageai, et je les reconnus, quelques-uns du moins. Tous étaient Salésiens, et je pourrais nommer plusieurs d'entre eux.

« J'esquissai alors le geste de les arrêter pour leur faire rebrousser chemin, car ils couraient tous certainement à la mort, et dans quelques minutes leurs cadavres allaient s'aligner près des autres. Mais non, voici que leur approche met en joie cette bande de cannibales ; ceux-ci déposent leurs armes, leur air féroce se détend, et c'est avec les marques de la plus vive sympathie qu'ils accueillent ces nouveaux missionnaires.

« Attention, me dis-je ! Voyons comment tout cela va finir ! Cela finit très bien, ma foi. Ces apôtres se mêlèrent à ces sauvages et se mirent à les instruire, et ces grands enfants du désert les écoutaient docilement, répétaient leurs leçons et acceptaient le plus gentiment du monde leurs paternelles remontrances.

« Quelques instants après, je vis ces missionnaires commencer le chapelet, puis entonner un cantique, et tous ces demi-géants répondaient en masse aux prières et aux chants. Ils y allaient même d'un tel cœur, enflaient leurs voix d'un tel souffle que... je me réveillai et me trouvai sur ma couche, dans mon humble cellule.

« Ce rêve me fit entendre clairement, ajoute Don Bosco, qu'un jour mes fils devraient partir pour les Missions lointaines, mais je me demandais toujours : quels sont donc ces sauvages auxquels, tout d'abord, ils doivent porter le flambeau de la Foi ? »



Cette question, il se la posa pendant près de cinq ans. Il crut d'abord qu'il s'agissait de l'Éthiopie et de ses habitants. L'hypothèse se rattachait à une visite faite à l'institut naissant par un missionnaire de ces régions ; mais des informations plus précises lui firent abandonner cette piste.

Il songea ensuite à la Chine. Justement à cette époque, un missionnaire en quête d'apôtres était venu conférencer à Turin. Don Bosco se mit en rapport avec lui, l'interrogea, le fit causer ; mais bien vite il comprit qu'il se fourvoyait.

Il se retourna alors vers l'Australie ; mais quand il connut le caractère, les mœurs et le type des sauvages de ces régions lointaines, il se persuada qu'il ne s'agissait pas d'eux.

Sa pensée se tourna enfin vers les Indes. Il se documenta dans des livres sur cet immense empire ; il causa avec des prêtres anglais, missionnaires là-bas, et un moment il crut tenir le bon bout. De fait on l'entendit souvent à cette

époque parler avec ferveur des missions catholiques aux Indes. Il poussa même plusieurs de ses religieux à étudier l'anglais, et il était sur le point d'accepter de Rome un Vicariat apostolique au Pays des Castes, quand une démarche du consul de l'Argentine le mit sur la bonne voie.

En décembre 1874, ce diplomate vint, au nom de l'Archevêque de Buenos Ayres, lui offrir l'évangélisation des immenses régions désertes qui s'étendent au sud de la grande République : Patagonie, Terre-de-Feu, Iles de Magellan, les points extrêmes du Nouveau Continent vers le Pôle Sud. Ces landes infinies étaient habitées par des tribus si proches de l'animalité, que, l'on s'en souvient, les partisans de la théorie darwinienne prétendaient jadis avoir trouvé chez elles, et chez elles seules, les fameux types-transitions entre l'espèce animale et l'espèce humaine.

Comment Don Bosco, dès les premiers pourparlers, acquit-il la certitude que ces malheureux étaient ceux-là mêmes qu'il avait aperçus en songe, c'est un problème que l'on n'a jamais pu élucider. Mais le fait est là : l'offre était à peine formulée qu'il l'agréait, et toute l'année 1875 se passa à choisir, équiper, instruire une poignée d'apôtres, chargés de frayer la route aux futurs pionniers de l'Évangile.

Ils étaient dix : quatre prêtres et six laïcs. Plus un ne survit. Le chef de l'expédition, le P. Cagliéro, l'enfant du fameux songe, est mort le dernier, en 1926, à quatre-vingt-huit ans sonnés, après avoir vu ses trente années de labeurs apostoliques, et ses dix années de fatigue au service de la diplomatie vaticane, récompensées par la pourpre romaine.

On se rappelle cette page des Évangiles qui nous raconte l'immense pitié du Christ en face des multitudes errant à l'aventure, sans lumière pour la route, « accablées et abattues comme des brebis sans pasteur ». « Ah ! que la moisson est grande, soupirait le Sauveur et que vous êtes peu nombreux ! Enfin, cela ne fait rien, allez quand même à eux pour leur prêcher mon Évangile ! » Et, avant de les lâcher

sur la plaine galiléenne, il les prend près de lui et leur murmure les suprêmes avis...

Ligne par ligne, cette scène évangélique, le disciple l'a revécue après le Maître. « Quel champ immense que cette Patagonie ! Deux fois grande comme la France, plus la Belgique ! Quelle moisson superbe pour une armée d'apôtres ! Et vous n'êtes qu'une poignée ! Quelle misère ! N'importe, partez tout de même. Avant de partir cependant, écoutez les suprêmes recommandations de votre père :

Ne vous préoccupez que des âmes, et faites fi des honneurs, des dignités, des richesses.

Voulez-vous mériter les bénédictions de Dieu et la bienveillance des hommes ? Ayez une tendresse spéciale pour les malades, les enfants, les vieillards, les malheureux.

Soyez toujours et partout respectueusement soumis aux autorités civiles et religieuses.

Faites-vous les apôtres de la dévotion à l'Eucharistie et à Notre-Dame Auxiliatrice.

Faites ce que vous pouvez, et abandonnez le reste au Seigneur.

Ayez une confiance éperdue dans l'Hostie et dans la Vierge Auxiliatrice, — et vous verrez ce que sont les miracles.



Le plus grand de ces miracles fut assurément le développement prodigieux de cette œuvre des missions, développement qui allait classer la Congrégation salésienne parmi les douze ou quinze grandes compagnies de missionnaires.

Car cette première équipe de bons ouvriers de la Foi fut suivie de bien d'autres. Année par année, en dépit de toutes les déceptions de l'arrivée, de l'ingratitude de ce sol, du monde d'ennemis qu'ils rencontraient, des pauvres moyens dont ils disposaient, de leur petit nombre, ces missionnaires avancèrent, avancèrent. Arbre par arbre, ils abattirent la grande forêt d'ombre et apportèrent la lumière. Vingt ans après leur arrivée, le désert avait fleuri ; toute cette immense région qui embrasse la Patagonie septentrionale, centrale et méridionale et la Pampa argentine était repérée dans tous les coins et conquise à l'Évan-

gile. A l'heure présente elle forme le *Vicariat apostolique de Magellan* (Chili), et *les Missions de la Pampa et de la Patagonie* (Argentine).

Le regard de ces apôtres se porta alors ailleurs, plus haut, bien plus haut, vers la République de l'*Équateur*. Des tribus asiatiques, les fameux *Kivaros*, vivaient là, aussi loin que possible de la civilisation et de la Foi. En 1895, Rome groupa tous ces territoires sous la houlette d'un évêque salésien, et ce fut le *Vicariat apostolique de Mendez et Gualaquiza.*

Un an plus tôt, les fils de Don Bosco s'étaient enfoncés au cœur d'un des vingt et un États du Brésil, le *Matto Grosso*, parce qu'on leur avait dit que des tribus indiennes, les *Bororos* surtout, éparpillées sur des kilomètres carrés, y attendaient toujours les lumières de la Foi. Après vingt années de fatigues, ce sol défriché, retourné, travaillé et en partie ensemencé par la divine parole a été, il y a vingt ans, érigé en prélature, la *Prélature de Registro de Araguaya*, avec à sa tête un évêque salésien.

Sans sortir du Brésil, mais en remontant fortement vers le nord, tout au long du *Rio Négro*, sur plus de mille kilomètres de longueur s'étend une région de forêts et de fleuves, peuplée de Brésiliens, d'émigrés et de tribus indigènes, les célèbres *Tucanos* entre autres. Jusqu'à ces dernières années, ils erraient comme des brebis sans pasteurs, les uns privés des lumières de l'Évangile, les autres de la joie des Sacrements. En 1914, Rome engloba, dans la *Préfecture apostolique du Rio Négro*, toutes ces populations, qu'il confia à la Congrégation Salésienne.

Quelque dix ans plus tard, c'était au *Paraguay*, dans cette solitude infinie du *Gran Chaco*, ceinturée par trois immenses cours d'eau, le Paraguay, le Pilcomayo et le Parapiti, que le désir de Pie XI installait les Salésiens, pour retirer du fétichisme les vingt à trente milliers d'Indiens — dénommés *Ciamacocos* et *Lenguas* — épars en ce pays de marécages.

En 1927, dans le bassin de l'Amazone, sur l'immense plaine brésilienne qu'arrose, au voisinage de la Bolivie, le Madeira, et que recouvre la forêt tropicale, tout un territoire, grand comme la moitié de la France, avec comme chef-lieu *Porto-Velho*, était érigé en prélature apostolique; et la belliqueuse tribu des *Paratintins* voyait arriver à elle le missionnaire salésien chargé de la convertir.

Et enfin, en 1933, au sud du *Vénézuéla*, dans la vallée du Haut-Orénoque, une dernière Préfecture apostolique était créée pour évangéliser les tribus *Uakibi*, éparses sur toute l'étendue de ce bassin.

Les circonstances, on peut le constater, ont en quelque sorte spécialisé les fils de saint Jean Bosco dans l'évangélisation de l'Indien d'Amérique. Or, quoi qu'en pensent certains esprits habitués à ne voir des terres infidèles qu'en Asie, en Afrique et en Océanie, ce sont de réelles et périlleuses missions que celles qui, au fond de la forêt ou sur l'immensité de la savane américaines, épuisent aussi rapidement qu'ailleurs les forces des pionniers de la Foi.

La différence entre les infidèles qui les peuplent et ceux du continent jaune ou noir, consiste en ce que, aussi bien en Afrique qu'en Asie, l'enfant des ténèbres est la masse, tandis qu'en Amérique, ces tribus indiennes ne forment que des îlots, de vastes îlots parfois, mais tout de même des îlots. La masse, là-bas, est constituée par les descendants des conquérants espagnols, envahisseurs de ces terres, ou par les émigrés, qui cernent de toutes parts ces misérables indigènes dans leurs derniers refuges.

Jadis, avant l'arrivée de Christophe Colomb, l'Indien était le possesseur tranquille de ces immensités ; il était aussi le nombre. Maintenant il est l'infime minorité, une minorité jugée de race inférieure par les conquérants, et à qui l'on ne reconnaît que le droit de vivre, de vivre à l'état libre, et de se laisser exploiter par le trafiquant : c'est à peu près tout.

Ce n'est pas assez. Le droit de cette créature humaine à cette foi chrétienne qui était dans les étendards de

Colomb, nul ne s'en soucie. On a conquis le sol, mais la grande conquête à faire, l'âme de cette race, on ne l'a jamais faite. Il y a pire : de la prétendue civilisation européenne — latine ou anglo-saxonne — on n'a offert à ces misérables, plongés dans l'ignorance depuis des siècles, que les côtés détestables : la rapacité, la soif de l'or, l'immoralité, le goût de la boisson.

Heureusement, à tous les siècles, depuis les admirables Missions des PP. Jésuites qui, à la suite de la découverte de Cabotto, civilisèrent le Paraguay, il s'est rencontré des âmes religieuses nourrissant ce premier souci de tout vrai colonisateur : l'évangélisation ! Et un peu partout, à la demande des évêques, pasteurs de ces brebis, des apôtres sont accourus d'Europe pour apporter à ces malheureux, dépossédés, pourchassés, refoulés dans leurs solitudes, les divines consolations de la Foi.

***

Jusqu'aux premières années de ce siècle, la meilleure activité des missionnaires salésiens paraissait réservée aux hommes de couleur cuivrée, aux Indiens Peaux-Rouges ; mais voici qu'en 1911 une équipe de salésiens belges se fixe, sur la demande de leur Gouvernement, en pleine brousse africaine, au *Congo*, dans la province du *Katanga*. Depuis vingt-six ans qu'ils sont là, leur labeur remarquable a fait lever une moisson de chrétientés telle, qu'en 1926, Rome élevait leur champ de fatigues au rang de Préfecture apostolique, la *Préfecture apostolique du Haut-Luapula*.

Des fils de Cham, il fallait bientôt passer aux enfants de Japhet. En 1920, Mgr de Guébriant, supérieur général des Missionnaires de la rue du Bac, plein d'admiration pour la collaboration zélée des fils de Don Bosco, priait la Propagande de tailler dans son champ d'action en *Chine* méridionale une large portion de terrain, groupant 1.500.000 indigènes, pour constituer le *Vicariat apostolique de Shiu-Chow*, dont le premier titulaire fut consacré à Canton, au milieu de fêtes inoubliables, par le bon évêque lui-même.

La même année le traité de Versailles éloignait de l'Inde septentrionale les missionnaires allemands qui l'avaient évangélisée depuis vingt-cinq ans. La Propagande offrit alors à la Congrégation Salésienne cette *Prélecture apostolique de l'Assam*, en pleine vallée du Brahmapoutre, au cœur des tribus *Khassi*. De l'avis de tous, cette Mission est de celles qui font naître les plus fermes espérances.

Un peu au-dessous d'elle, c'est un diocèse indien entier, *Krishnagar*, et un florissant archidiocèse, *Madras*, qu'en 1928, Rome confiait aux fils du grand apôtre, comme quelques années plus tôt elle avait, au *Japon*, dans l'île de *Kiou-Siou*, confié deux districts entiers, *Miyasaki* et *Oita*, à l'ardeur conquérante de ces religieux.

Enfin, au royaume de *Siam*, la plus grande partie de la *presqu'île de Malacca*, celle qui partant du golfe de Siam s'arrête aux possessions anglaises, *Straits Settlements*, a été tout récemment détachée du Vicariat apostolique de Bangkok, pour se voir ranger, avec ses 100.000 km$^2$ de superficie, sous l'obédience des missionnaires salésiens. C'est la plus récente étape de la marche conquérante de cette armée, dont le premier échelon s'embarquait à Gênes, à bord de la *Savoie*, le 14 novembre 1875, béni et encouragé sur le pont du navire par un chef et père jaloux de leur bonheur.

Plus d'un demi siècle a passé depuis cette scène d'adieux, et si, comme nous venons de le voir, le champ d'apostolat s'est élargi à l'infini devant ces messagers de l'Évangile, leur troupe est allée grossissant en proportion. Ils étaient dix à s'embarquer voilà cinquante-neuf ans, ils sont actuellement près de 3.000 religieux ou religieuses salésiens, travaillant sur ces immensités païennes ; car, dès 1877, les Sœurs de Marie-Auxiliatrice rejoignaient en Patagonie les missionnaires partis deux ans plus tôt. Depuis lors, le travail de ces saintes filles, parallèle à celui des fils du saint, a secondé leur action, soit en convertissant la femme indigène et en facilitant ainsi des mariages chrétiens, soit en préparant discrètement, grâce à l'influence de leur charité, les voies au missionnaire convertisseur.



Quel dommage, penseront peut-être les lecteurs de ce chapitre, que l'apôtre qui avait lancé ses fils hors d'Italie à la conquête du monde païen, ait à peine entrevu les premiers résultats de leur zèle ! Il est mort en 1888, quatre ans seulement après l'érection du premier de tous ces vicariats et préfectures apostoliques. Ses fils, à cette époque, loin d'avoir envahi quatre continents, campaient misérablement à l'extrême pointe des terres de Magellan. Ah ! s'il avait su, s'il avait vu !

Mais il savait, et pertinemment ; il avait vu, et clairement, en songe toujours, cette merveilleuse histoire.

Une première fois, en 1883, la nuit du 3 août, un rêve épuisant lui avait fait parcourir, en tous sens, l'Amérique du Sud, lui avait jeté sous les yeux, du haut des Cordillères, une multitude de races et de peuples, l'avait assis sous la tente des tribus indiennes les plus cannibales. Pour le guider dans ce voyage nocturne à travers le Nouveau Monde, il avait son cher petit ami Louis Colle, fils du comte Colle de Toulon, mort deux ans plus tôt en odeur de sainteté, à l'âge de dix-sept ans. « Tenez, là, sous vos yeux, lui avait murmuré l'angélique enfant, en fixant du doigt des foules éparses dans les plaines, sur les rives des fleuves, au cœur des forêts profondes, près de l'immensité des flots, tenez, voici des milliers et des milliers de malheureux qui attendent depuis des siècles la Foi. Allez vers eux. Ils forment la moisson réservée aux Salésiens. » C'était clair. La prophétie était transparente : les derniers recoins où, dans cette immense Amérique du Sud, se cachaient la superstition, l'idolâtrie, le satanisme, l'infidélité, devaient être explorés et conquis par ses fils.

Mais là ne s'arrêteraient pas leurs efforts. Ils devaient encore porter la bonne nouvelle et au cœur de l'Afrique obscure, et dans l'Asie mystérieuse, et dans l'Australie lointaine. Le 9 avril 1886, à Barcelone, un dernier songe le lui fit savoir. La divine bergère qui, jadis, quand il avait

neuf ans, lui avait précisé sa mission, lui montra cette nuit-là les principaux points qui jalonneraient la marche conquérante de son armée de missionnaires. D'un bond, son imagination fut transportée au pied des Cordillères, à Santiago et à Valparaiso ; puis, de là, en pleine brousse africaine; et enfin, dans la capitale même du Céleste Empire à Pékin. Si robuste que fût la foi de l'apôtre, il ne pouvait croire à ces merveilles. Tant d'étendues à évangéliser ! Tant d'obstacles à vaincre ! Tant d'espaces à parcourir ! Avec une si pauvre armée et de si faibles moyens ! Non, vraiment, c'était un songe.

Mais la dame mystérieuse apaisait ses craintes. « Ne t'inquiète pas, lui murmurait-elle, ne t'inquiète pas. Ce sont non seulement tes fils, mais les fils de tes fils, et les fils de ceux-là qui accompliront ces prodiges. » Qui pourrait douter qu'à la troisième génération cette page d'évangélisation ne soit écrite, quand avant la fin de la deuxième on la voit déjà si avancée !

***

Cette vue d'ensemble du bien que devaient réaliser ses fils en pays de missions ne fut pas la seule récompense que Dieu procura au saint vieillard. Tout au soir de sa vie, presque au terme de ses jours, il lui ménagea une minute de joie indicible. Depuis plus de quinze jours, il était cloué sur son fauteuil par le mal implacable qui devait, six semaines plus tard, l'enlever à la terre, quand, un soir de décembre on lui annonça le retour d'un de ses fils de prédilection, Mgr Cagliéro, l'enfant à qui jadis, en 1854, il avait miraculeusement rendu la santé. L'évêque missionnaire arrivait, après treize ans d'éloignement, du fond de la Patagonie, et il n'arrivait pas seul.

Essayez en esprit de reconstituer cette scène. L'évêque et le grand vieillard se sont étreints tendrement et leur joie de se revoir, leur émotion se sont à peine calmées, que la porte se rouvre. Sur son seuil s'encadre le joli visage cuivré

d'une petite fuégienne. L'assistance s'écarte et voici l'enfant qui se précipite aux pieds de ce vieillard paralysé à qui elle doit tout. Don Bosco n'avait pas pu aller en Patagonie, mais la Patagonie venait à lui en la personne de cette petite, recueillie avec d'autres sauvages au cours de la première expédition en Terre-de-Feu.

« Cher Don Bosco, dit alors l'évêque, voici les prémices que vous offrent vos fils, *ex ultimis finibus terrae.* »

Et le cœur du vieillard se gonflait d'émotion nouvelle.

Mais quand la fillette, avec un accent demi-barbare, prosternée devant lui, et les yeux dans les yeux, eut murmuré la phrase que depuis des jours elle se répétait : « Ô père, je vous remercie d'avoir envoyé vos missionnaires pour mon salut et celui de mes frères ! », alors le cœur du saint éclata ; des larmes de gratitude jaillirent de ses yeux, et les mots, qui voulaient traduire son émotion, n'arrivèrent pas à ses lèvres.

Les privilégiés qui ont assisté à cette scène nous ont dit qu'ils n'en oublieront jamais la grandeur simple et touchante.

Digne récompense accordée au zèle de l'apôtre !

Noble couronnemen d'une vie qui n'avait aimé que les âmes !

## CHAPITRE XX

### Une Journée du saint (1).

*Lever de Don Bosco. — Dieu, premier servi. — Au travail! — La messe de communauté. — Confession des élèves. — Don Bosco à l'autel.*

*Premier contact avec les enfants: une scène de cour salésienne.*

*Les audiences: leur durée, les clients, patience et bonté du saint.*

*Le repas de famille: une couronne de fils entourant leur père.*

*L'heure de Dieu!*

*La correspondance à expédier: solitude recherchée; quelques lettres du saint.*

*Retour au logis; l'audience des fils.*

*Le repas du soir; en famille; encore les enfants!*

*Prières du soir. — Un petit mot du saint.*

*Dernières heures de travail: les élèves qui ont à dire quelque chose au saint; le tour des supérieurs.*

*L'ultime prière à la Vierge Auxiliatrice. — Le repos incertain.*

Quatre heures et demie sonnent à l'église Notre-Dame Auxiliatrice : l'*Angelus* tinte doucement dans l'aube grise. Le sommeil enveloppe encore la grande maison obscure ; seule une fenêtre s'éclaire là-haut, au second étage de l'aile droite, à l'extrémité du balcon qui le contourne. Don Bosco est déjà debout. « Je ne prendrai que cinq heures

(1) Cette journée est artificielle en ce sens que les actes, les paroles, les conversations qui la remplissent appartiennent à divers moments de la vie du saint. Aucun de ces gestes, de ces paroles, de ces lignes n'est pourtant inventé. Chaque détail est rigoureusement historique. Seule l'affabulation relève de la fantaisie de l'auteur, qui a voulu, par ce tableau, donner au lecteur une idée de l'activité qui animait les dix dernières années de la vie de Don Bosco.

de repos par nuit », a-t-il écrit dans ses résolutions, la veille de son ordination sacerdotale : il a tenu parole. C'est d'ailleurs ce court sommeil, joint à son calme imperturbable, qui lui a permis d'accumuler tant d'œuvres en si peu d'années. Les huit heures de travail, chères à nos démocraties, il les connaît depuis longtemps : deux fois par jour, pendant près d'un demi-siècle, ce bon serviteur les apportera fidèlement à son Maître...

Cinq heures : Don Bosco est en prières. La prière officielle de l'Église, le saint bréviaire, voici quelques années que Rome l'en a dispensé. Ses yeux lisent trop péniblement. L'un des deux est perdu, l'autre gravement compromis. Alors le Pape lui a dit : « Unissez-vous autrement à l'Église qui prie. » C'est bien ce qu'il fait à cette heure, agenouillé, les mains jointes, les yeux clos, immobile et tout perdu en Dieu. Prière ardente qui revêt toutes les formes ; qui adore et qui remercie ; qui interroge et qui s'offre ; qui demande et qui écoute. Tout à l'heure, par mille canaux, il devra verser la lumière et la force de Dieu dans les âmes ; à cet instant le réservoir s'emplit. Une heure durant, plus peut-être, Notre-Seigneur, sa Mère et lui vont s'aimer. Et par minutes il perdra conscience de lui-même, saisi, envahi par le Ciel qui soulève le voile des mystères ou celui de l'avenir, lui confie ses projets, l'enivre d'une vision ineffable.

La prière pousse à l'action : elle est comme un coup d'éperon. Et le voici déjà à sa table de travail, recopiant de sa grosse écriture un brouillon terminé la veille. C'est un mémoire qu'il prépare pour une prochaine audience pontificale. Il est intitulé : *Questions urgentes auxquelles seul le Vicaire du Christ peut porter remède.* Lisons pardessus l'épaule du Saint ces lignes que sa vue misérable conduit si mal :

Les vocations sacerdotales diminuent dans des proportions inquiétantes. Celles-là mêmes qui persévèrent courent maintenant, du fait du service militaire obligatoire, grand péril de naufrage. Un moyen

très efficace pour parer au mal est l'*Œuvre des Vocations tardives*, recommandée et enrichie d'indulgences par Pie IX. Son but est de recueillir des jeunes gens ou des hommes faits, pleins de bonne volonté et munis d'aptitudes suffisantes, pour les acheminer vers le sacerdoce. L'expérience m'a révélé que sur cent enfants qui commencent leurs études, dans l'intention de devenir prêtres, à peine six ou sept persévèrent. Au contraire, parmi les adultes, sur cent qui se mettent en route, environ quatre-vingt-dix arrivent au terme...

Et les pages du mémoire s'ajoutent aux pages. Léon XIII, dans un mois, en écoutera la lecture, et cette communication d'un des grands serviteurs de l'Église éclairera ses décisions.

Sept heures et demie. Les enfants, leur première étude du matin terminée, vont se rendre à l'église pour la messe. Don Bosco les y précède, pour attendre à la sacristie ses pénitents quotidiens. Son confessionnal se trouve entre les deux portes qui donnent accès au sanctuaire, à la place qu'occupe actuellement la commande des secteurs électriques. C'est là que de 1868 à 1886, il continue de confesser, à sa façon, comme jadis à l'église Saint-François-de-Sales, ou à la chapelle Pinardi, ou dans le pré des frères Filippi. Un prie-Dieu à droite, un prie-Dieu à gauche, Don Bosco au milieu, le front du pénitent sur l'épaule du confesseur, la main libre du saint ramenant à soi la tête de l'enfant. Ce matin-là, il peut y avoir une cinquantaine d'enfants à la sacristie, tous absorbés dans leur examen de conscience. Un à un ils défilent auprès du confesseur, et ce n'est pas long. On parle en toute franchise à ce père-là ; et pour cet homme qui lit au fond des cœurs, une phrase ou deux suffisent à en éclairer les replis. Presque trente pénitents viennent ainsi s'agenouiller près de lui. A mesure que le Saint Sacrifice avance, il éclaircit lui-même les rangs de ses garçons en faisant signe à tel ou tel et les envoyant communier : ceux-là peuvent se passer d'absolution.

Le dernier enfant s'éloigne, et Don Bosco, après quelques instants de recueillement, s'habille pour célébrer la messe. Il la dit avec recueillement, mais sans lenteur : une demi-

heure au plus. Le monde entier disparaît alors pour lui : il est tout à ce Dieu que sa parole fait descendre sur l'autel. La profondeur de sa génuflexion, l'accent de sa voix murmurant les prières, l'attention tendue de toute sa personne, parfois aussi les larmes de ses yeux révèlent aux assistants l'ardeur de sa piété et de sa foi. « Quel est donc ce prêtre qui célèbre si bien la messe ? demandait-on à Marseille au P. Albéra. Ce ne peut être qu'un saint. »

Quand il sort de la sacristie, il est bien près de neuf heures. La récréation bat son plein. Du plus loin que les enfants l'aperçoivent, c'est une ruée vers lui. Premier contact familier des fils avec leur Père. La scène est exquise. C'est à qui le possédera de très près. Les plus vite arrivés baisent sa main et se tiennent serrés autour de lui, suspendus à ses bras, familièrement, comme les représente si bien le motif principal de sa statue, face à Notre-Dame Auxiliatrice ; les autres tentent de percer la grappe humaine rapidement grossie, pour se faire voir, recueillir un mot de sa bouche, un sourire, pour goûter la douceur de sa main sur leur front, sur leur épaule ; les derniers venus s'entassent autour de cette masse mouvante qui, soudain, a laissé tomber ses cris, ses chants. Et tout en cheminant à petits pas, à tout petits pas, car la presse est admirable, Don Bosco parle. A l'un il donne une parole aimable, à l'autre il pose une question, à celui-ci il jette un regard qui en dit très long, il se penche à l'oreille de celui-là pour y laisser tomber un conseil secret.

« Va donc jouer », commande-t-il à cet enfant qui depuis longtemps le fuit, mais qui, ce matin-là, s'est hasardé jusqu'à lui baiser la main ; et ce disant le saint adresse la parole à d'autres sans lâcher les doigts du petit. « Mais quoi, tu es encore là ! s'exclame-t-il en se retournant vers le pauvre prisonnier ; veux-tu bien aller t'amuser ! » Et cette fois il le lâche ; mais l'enfant a compris.

« Ne serais-tu pas malade ? demande-t-il à ce grand élève de troisième.

— Mais non, Don Bosco.
— Je le croyais : tu me parais si vert.
— Pourtant je me sens très bien.
— Et moi je te dis que tu es vert.
— Je ne comprends pas, Don Bosco.
— Réfléchis, tu saisiras. »

Il ne faudra pas dix minutes à ce garçon pour deviner qu'il ressemble par trop au figuier de l'Évangile, tout en feuilles, rien en fruits.

Mais voici que la troupe s'est arrêtée ; elle est à deux pas du réfectoire et Don Bosco a besoin d'un éclat de rire pour s'en détacher sans trop de peine.

« Attention ! réclame-t-il. Attention : l'examen commence. Quel est le meilleur vin du Piémont ?

— Le *barbéra*, le *barbéra*, crient tous les gosses du pays d'Asti.

— Non, non, le *barolo*, hurlent ceux de la région d'Alba.

— Non, c'est le muscat de Canelli, jette un fils de ce pays-là.

— A moins que ce soit le *caluso*, rectifie Don Bosco : vous savez, ce joli vin sucré, couleur d'or, qui coule comme un sirop ?

— Oui, oui, le *caluso*, le *caluso*, clame maintenant toute la bande.

— Eh bien : vous vous trompez tous.

— Alors quel est-il ? interrogent les enfants.

— Mais, petits nigauds, le meilleur vin, c'est celui que j'ai dans mon verre. Que m'importent les autres, si je ne puis les avoir ? »

Et sur cette galéjade, qui met en joie tout son monde, le Père renvoie ses fils au jeu, et pousse la porte du réfectoire.



Neuf heures sonnent : Don Bosco a juste le temps d'absorber son modeste café au lait, et de monter à son bureau : le supplice des audiences va commencer.

L'antichambre est déjà pleine de monde. Dure rançon de la célébrité des saints ! Dès qu'on émerge, on est voué à l'écrasement. La renommée, qui jadis circulait déjà si vite et si bien, décuplée maintenant par la voie de la presse, a tôt fait de convoquer autour du Serviteur de Dieu toutes les misères du corps et de l'âme. Ah ! vous êtes un saint : eh bien, vous allez le payer ! Et tous les matins, dix, vingt, trente personnes se lèveront en disant : « J'irai le voir, causer avec lui, solliciter un conseil, exposer un doute, demander ce miracle. » Pauvre Don Bosco ! Que de fois, j'imagine, il a dû regretter ses matinées d'antan, l'époque heureuse et bénie où il n'avait, après sa messe, qu'à aider sa mère, balayer le local, aller tirer de l'eau à la fontaine, éplucher les pommes de terre du repas de midi, tailler un pantalon ou préparer son cours du soir ! Il ne s'appartenait pas plus alors qu'aujourd'hui, mais la croix présente est de beaucoup plus lourde, car trois heures durant, tous les jours que Dieu fait, il va, en dépit d'une infirmité cruelle, rester cloué à son fauteuil à écouter de petites histoires.

Elles défilent sous ses yeux, lamentables presque toutes. C'est une vocation qu'il faut éclaircir ; c'est une mère, tourmentée par un fils prodigue, qu'il faut consoler ; ce sont des créanciers qu'il faut apaiser ; c'est un quémandeur pour qui, il faut, sur l'heure, écrire une lettre de recommandation ; c'est une misère cachée qu'il faut obliger dans l'ombre ; ce sont d'interminables discordes de famille dont il faut supporter le récit ; c'est une ambition qui vient solliciter un appui pour décrocher un hochet de vanité ; c'est une âme aux bords de l'abîme qu'il faut soustraire à une tentation de désespoir ou de séduction ; c'est un faux pauvre qui essaie d'apitoyer ; ce sont d'excellents prêtres, curés ou aumôniers, qui demandent un sermon, un triduum, une neuvaine, et il faut que ce soit Don Bosco qui y aille, pas un autre ; c'est un père qui vient consulter sur l'avenir de son fils ; et c'est aussi une infirmité incurable, un mal impardonnable, qui s'agenouillent là, aux pieds du saint, et

attendent avec angoisse que la bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice les relève guéris.

Souvent elle le fait, comme pour ce petit bonhomme de neuf ans qu'accompagnent, ce matin, son père et sa mère, venus tous trois de *Villafranca*, dans l'espoir fou d'un miracle. Les jambes de l'infortuné sont tordues au point de lui rendre toute marche impossible : on le traîne ou on le porte. Jamais il n'a mis un pied devant l'autre. Introduit auprès du saint et béni par lui, il s'entend dire : « Aie confiance en la Sainte Vierge, mon p'tit, et allonge le pied le plus malade. » Le petit hésite, puis obéit devant l'insistance de Don Bosco qui répète son ordre. Soutenu par ses parents, il allonge un pied, puis l'autre ; alors ses parents le lâchent, et voilà que l'infirme se met à marcher tout seul. « Morbleu, comme il trotte ! » s'exclame le papa. « Parle donc mieux », corrige la maman, sanglotante d'émotion. Et les deux époux s'éloignent, bénissant Don Bosco et regardant avec stupeur leur fils qui les précède.

De pareils faits, combien de fois la chambre ou l'antichambre de Don Bosco en furent témoins ! Quand ils les traversent, le pèlerin et le visiteur foulent une terre sacrée, où la Vierge Auxiliatrice a daigné toucher de sa main guérissante des corps infirmes et des âmes malades.

En face de ces misères une immense pitié prend le cœur de Don Bosco, et rien ni personne ne peuvent le détourner de cet office de charité.

« Pauvres gens ! dit-il. Je ne puis me résoudre à abréger leur entretien, à plus forte raison à me dérober à leur prière. Ils viennent de si loin parfois ! Ils sont si malheureux ! Ils racontent leurs peines avec tant de confiance ! Ils sont si patients, dans l'antichambre, pendant des heures et des heures ! Il faut les contenter : c'est mon devoir, ma tâche imposée par Dieu.

— Mais, Don Bosco, ne pourriez-vous pas trouver un moyen de réduire le nombre de ces audiences ?

— Si, j'en connais un.

— Et lequel ?

— De jouer au toqué ou à l'imbécile. Alors on ferait courir le bruit que Don Bosco déménage, et l'antichambre se viderait comme par enchantement. Mais ce ne serait pas très joli, ni très pratique, car la Congrégation Salésienne a besoin de tout le monde. »

Et il continue chaque matin de s'imposer cette lourde fatigue d'immobilité, d'attention soutenue et de conversation épuisante, d'où il sort la tête vide et la poitrine lasse. A elle seule cette pénitence, disait le P. Oreglia di Santo Stefano, Jésuite, eût suffi à démontrer l'héroïcité des vertus de Don Bosco.

A midi, quand sonne l'*Angelus*, plus d'un client est encore dans l'antichambre. Patiemment, comme s'ils étaient les premiers du défilé, le saint les accueille, les écoute, les conseille. Son estomac crie grâce, sa tête n'y tient plus, des crampes raidissent ses jambes, mais jamais le sourire ne s'efface de ses lèvres. Enfin, entre midi et demi et une heure, ces bourreaux involontaires lâchent leur victime qui peut descendre au réfectoire.



Sa première cuillerée de soupe coïncide souvent avec le dessert de ses fils. Aussi ses religieux ne l'attendent-ils pas pour courir se mêler aux jeux des élèves. Leur place est aussitôt prise par toute une troupe qui guette leur sortie. C'est le meilleur assaisonnement de sa maigre pitance que cette présence d'enfants qui l'interrogent, répondent à ses questions, boivent le moindre de ses propos, rient à pleine gorge de ses facéties ou simplement le regardent manger ; et c'est aussi, pour son âme infatigable d'apôtre, l'occasion précieuse de glisser, sans en avoir l'air, la réflexion ou l'anecdote qui avancent l'œuvre d'éducation.

Deux heures ! La cloche a suspendu la causerie paternelle et les enfants ont regagné l'étude ou l'atelier. Pour Don Bosco, c'est l'instant sacré que, dans sa journée si

bousculée, il s'est impitoyablement réservé. De deux à trois heures, le saint n'y est pour personne, ou pour bien peu : il prie. On le sait à l'Oratoire, et tout le monde respecte cette solitude d'un cœur qui a tant d'œuvres, tant d'âmes, tant d'amis et bienfaiteurs à recommander à la bonté de Dieu, tant de lumières à lui demander, tant de forces à implorer pour l'étape prochaine, tant d'actions de grâces à épancher pour l'avoir député, lui, le petit pastoureau des Becchi, à cette moisson merveilleuse.

***

Mais il ne faut pas trop s'attarder : un courrier abondant est là, qui attend des réponses. Dans son bureau, il ne trouvera pas les heures tranquilles, nécessaires pour les rédiger : tous les quarts d'heure, si on le sait là, collaborateurs, créanciers, fournisseurs, bienfaiteurs, enfants viendront le déranger. Il faut fuir l'importun. Alors Don Bosco prend son volumineux paquet de lettres, du papier, des enveloppes, et il sort. Il se rend dans une maison amie, tantôt celle-ci, tantôt cell -là, où nul ne puisse le retrouver. On l'y connaît, on sait pourquoi il arrive. La table de travail est toute prête, et l'encre et les plumes, et les timbres : jusqu'à la nuit tombée, le saint va déblayer le plus gros de sa correspondance.

A l'un de ses bons religieux, qui paraît oublier son père, et peut-être aussi son âme, il écrit :

*Mon cher enfant,*

J'ai reçu plusieurs lettres de toi, toujours avec un immense plaisir. Écris-moi plus souvent, et n'aie pas peur d'être long. Ton excuse est peut-être d'être écrasé de travail : je le sais. Cependant n'oublie pas, en t'occupant de l'âme d'autrui, de songer à la tienne. Ne néglige jamais la récollection mensuelle. Par ici tout va bien, même à pas de géants. Quand nous avons un Salésien à peu près mûr, il y a toujours deux maisons pour se le disputer. Parfois, ce sont des plantes bien tendres que nous exposons ainsi à des vents terribles. Prie donc le bon Dieu de les protéger et de leur faire rendre du fruit. Dieu te

bénisse, mon cher enfant. Tu me seras toujours cher comme la pupille de l'œil. Travaille bien. La récompense nous attend un jour au ciel. *Ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia.*

Prie pour moi, qui demeure toujours, du fond du cœur, ton bien affectionné...

A un autre de ses fils, dont le caractère doit être assez caustique, et la conduite un peu relâchée, il trace rapidement ce charmant billet :

*Mon cher Sappa,*

Fais donc en sorte que ton nom dérive de *sapere* (être sage) et non de *zappare* (bêcher), et tout ira pour le mieux. J'ai eu de tes nouvelles par quelqu'un. Fais l'impossible pour qu'elles soient toujours bonnes, comme jadis. Travail et obéissance feront ton bonheur. Que le bon Dieu t'aide à donner toujours le bon exemple ! Prie-Le pour moi, comme je le fais pour toi, et crois-moi toujours ton tout dévoué et affectionné...

A cet ami de la première heure, le chanoine Guiol, curé de la paroisse Saint-Joseph de Marseille, qui semble perdre patience devant les débuts laborieux de l'Œuvre dans cette ville, il donne ces promesses et ces précisions très fermes :

*Cher monsieur le Curé,*

Je comprends votre inquiétude touchant la pénurie de personnel dont souffre l'Institut Saint-Léon. Mais prenez patience. D'ici peu de temps, deux autres prêtres et un clerc tout proche des ordres majeurs viendront se joindre à l'abbé Bologne. Et je vous en promets encore d'autres pour l'avenir, au fur et à mesure des besoins. Autant qu'il dépendra de moi, cher monsieur le Curé, je me ferai un devoir de seconder vos pensées généreuses. Mais nous voilà au début de l'année scolaire, et j'ai quinze maisons de plus que l'an dernier à fournir de personnel : jugez de mon embarras. Malgré cela, je veux que vous soyez satisfait des Salésiens, car vous êtes un de nos meilleurs amis et coopérateurs.

Impossible de me rendre à Marseille sinon à la fin de l'automne. Mais tout ce que vous déciderez d'accord avec l'abbé Bologne sera bien décidé, et j'y souscrirai des deux mains.

La nécessité d'agrandir la maison ne m'échappe pas : elle est vraiment trop étroite. Mais où prendre l'argent ? Actuellement je

ne dispose de rien. L'an prochain, je compte cependant pouvoir dépenser 100.000 francs en faveur de cette Œuvre.

Il se peut que de temps en temps l'abbé Bologne ait besoin de quelque somme. Veuillez avoir la bonté de la lui avancer, jusqu'à concurrence de quelques milliers de francs. Indiquez-moi le montant de ce prêt et je me ferai un devoir de vous le rembourser en peu de jours, intégralement, à moins que votre charité ne manifeste le désir de nous en abandonner une petite partie.

Nous avons eu ces jours-ci à Turin l'abbé Roussel, de Paris, qui voudrait bien, en fondant son Institut dans le nôtre, en assurer l'existence après sa mort. Je vous dis ceci, parce que je sais que le bon abbé doit regagner Paris par Marseille, visiter dans cette ville notre Œuvre et s'entretenir avec vous.

Comme vous le voyez, je vous parle en toute confiance comme au plus sûr des amis. Rendez-moi la pareille. Que vous approuviez ou désapprouviez mes pensées, je m'efforcerai de suivre vos conseils, en prenant les décisions qui semblent tourner le plus à la gloire de Dieu.

Que le bon Dieu nous conserve tous deux dans sa sainte grâce !

Je suis, cher monsieur le Curé, votre bien dévoué et reconnaissant serviteur et ami...

C'est maintenant à l'un de ses meilleurs missionnaires, le P. Costamagna, parti quelques jours plus tôt à la tête d'une expédition, qu'il adresse les recommandations et les conseils suivants :

*Mon cher fils en Jésus-Christ,*

Votre départ à tous m'a déchiré le cœur. Je me suis raidi, mais j'ai durement souffert. Toute la nuit qui a suivi nos adieux, je n'ai pu dormir. Aujourd'hui me voilà plus calme : Dieu soit béni ! Dans cette lettre-ci tu trouveras un pli pour M. Bergasse, de Marseille, à qui tu le remettras. N'oublie pas non plus d'aller saluer M[me] Jacques, en passant par là. Assure-la que la première Patagone baptisée par vos soins s'appellera Agathe.

Dieu te bénisse, mon cher enfant, et avec toi tous tes compagnons, et que la Vierge toute bonne vous protège et vous conserve tous !

Voici quelques conseils qui pourraient servir de guide à tous les Salésiens d'Amérique, et alimenter leur méditation au cours de la retraite que vous allez bientôt commencer.

Je voudrais pouvoir vous tenir une conférence sur l'esprit qui doit animer tous nos actes et toutes nos paroles. Que le système préventif

demeure en honneur dans nos instituts ! Jamais de châtiments brutaux, jamais de propos humiliants, jamais de reproches sévères en public ! Douceur, charité et patience : voilà nos vertus. Pas de paroles mordantes, ni de soufflets, même légers. Servez-vous des châtiments négatifs, et toujours de façon que ceux qui les subissent nous restent plus attachés que jamais. Que le Salésien tente de se rendre aimable à tous : pas de rancune, pas de vengeance : mais un esprit prompt à pardonner, et facilement oublieux du passé. La douceur de la parole, de l'action, du conseil arrive toujours à pénétrer les cœurs...

Voilà le canevas sur lequel toi et les autres prédicateurs pourrez broder vos variations au cours de ces retraites de fin d'année.

Au revoir, mon cher fils ! Bon voyage ! C'est toute une multitude qui, avec moi, prie ici pour vous autres.

Ton ami très affectionné...

A un de ces enfants, élève de seconde, qui prend chez lui quelques semaines de repos et vient de lui redire sa respectueuse affection, il répond par ce billet plein de bons conseils :

*Mon très cher enfant,*

Ta lettre m'a causé un extrême plaisir, parce qu'elle me prouvait que tu as compris l'affection que je te porte.

Oui, mon enfant, je t'aime de tout cœur, et ma tendresse essaie de te faire progresser le plus possible dans l'étude et la piété, pour te guider sur la route du ciel.

Rappelle-toi les conseils que je t'ai donnés en maintes circonstances : de la gaieté, mais une vraie gaieté, celle qui jaillit d'une conscience pure de tout péché. Étudie, oui, pour devenir très riche, mais riche de vertu, car la plus grande des richesses est le saint amour de Dieu. Fuis les mauvais camarades ; recherche la compagnie des bons jeunes gens, et surtout confie-toi à monsieur le Curé. Pour marcher bien droit, tu n'as qu'à suivre ses conseils.

Salue de ma part tes parents et prie bien pour moi.

Mais voici un de ses plus fidèles bienfaiteurs qui lui a adressé une mère avec son enfant. Le saint n'a pas accepté l'enfant et il explique pourquoi.

*Très cher monsieur le Baron,*

J'ai bien regretté la visite du jeune Rosso, qui est retourné chez lui comme il était venu. Il m'était impossible de l'admettre. Pas une

seule place. D'ailleurs sa mère, qui l'accompagnait, était vêtue de telle façon que je me suis demandé si je n'allais pas lui tendre la main. Je ne saurais accepter, au milieu de mes pauvres fils, pour la plupart totalement abandonnés, des enfants dont les parents portent un tel luxe sur le dos.

J'espère que votre bonté voudra bien m'être indulgente, si je n'ai pu seconder votre charitable désir.

Veuillez faire l'aumône d'une petite prière à celui qui se dit votre bien dévoué *in Domino.*

Et d'autres réponses s'ajoutent à celles-là ; la plume court, court, et les pages, à l'écriture appuyée et presque toujours montante, succèdent aux pages. Mais le jour commence à baisser : Don Bosco doit s'arrêter. Impitoyablement, pour sauver le reste de sa vue, la Faculté lui a interdit de lire et d'écrire à la lumière artificielle. Il range donc ses papiers et prend le chemin du retour. Sur sa route, *La Consolata*, le vieux sanctuaire cher à toute la ville. Que de souvenirs il évoque à sa mémoire..... sa seconde messe..... sa vieille maman qui venait y prier..... Don Cafasso, la première messe célébrée pour l'âme de sa mère..... la remise aux mains de la Vierge Consolatrice de toute sa famille orpheline..... le pèlerinage d'actions de grâces de ses jeunes gens aux premiers temps de l'Œuvre ! Il y entre, il descend l'escalier qui mène à la chapelle souterraine et, presque seul dans le grand silence du sanctuaire, il s'abîme en une filiale prière.

***

Quelques pas encore et le saint est chez lui. On le guettait. Ses fils, les Salésiens, qui savent qu'avec le déclin du jour il est maintenant à eux, ne manquent pas de remplir largement ces loisirs forcés de fin de journée. A peine a-t-il eu le temps de se débarrasser, que déjà l'on frappe à la porte. Une heure à peine le sépare du souper : il l'emploiera à éclairer, fortifier, consoler ses enfants, ses grands enfants, les continuateurs de son Œuvre, à les imprégner de son véritable esprit, à allumer en leurs cœurs la flamme d'amour qui brûle le sien.

Huit heures ! Le souper de famille. Cette fois Don Bosco n'est pas en retard : il bénit la table et préside le repas. Quelques versets d'Évangile, puis une courte lecture. Il ne faut pas abuser : ces pauvres religieux, presque tous jeunes, ont besoin de la détente d'une bruyante conversation ; et puis, eux aussi sont épuisés de leur journée de travail ; et c'est l'unique endroit où ils se retrouvent libres de tout souci. Tout le reste de leur temps est à Dieu ou à leurs élèves : il est donc sage et bon de les laisser se dilater. Délicieuse causerie du père avec ses fils, qu'animent l'esprit, la gaieté, l'abandon. Tout y est vie, confiance et simplicité : voilà bien les traits dont le patriarche a voulu marquer l'âme de ses enfants. Il les con emple avec fierté...

Dans une demi-heure, quand ils sortiront, ses autres fils, les petits, prendront leur place. Il est dit que pas un instant de sa journée le saint ne sera à lui ; il passera d'un groupe à l'autre, toujours aux âmes. Et la scène de midi se renouvelle, avec une note d'affection blottie, peut être plus marquée. La nuit est descendue, le grand repos va tous les envelopper : il semble qu'à cette heure ils se fassent plus aimants et plus abandonnés, ces gamins, pour qui Don Bosco est tout, absolument tout, après Dieu. Comme ils le regardent ! Comme ils l'écoutent ! Comme ils y vont franchement, rondement, avec lui ! Nulle contrainte, nul embarras, nulle honte : c'est la famille, la douce et sainte famille, telle que le Créateur l'a voulue. Instants inoubliables !

Neuf heures ! La cloche sonne la fin de la récréation. D'un coup, les conversations tombent et les enfants gagnent le préau. Un chant de cantique soutenu par sept cents voix ; puis, tous ensemble, ils récitent les prières. Don Bosco est au milieu d'eux, agenouillé sur le pavé de ciment. Sa voix de ténor domine un peu ; l'accent du cœur souligne les versets du *Notre Père*. La prière achevée, on l'aide à monter sur une misérable chaire. A le voir apparaître ainsi au-dessus des têtes, un bon sourire paternel aux lèvres, tous les fronts s'illuminent. Puis, un silence religieux :

Don Bosco a ouvert la bouche. Les regards sont fixés sur lui : on l'écoute dans un recueillement parfait.

Demain jeudi, mes enfants, vous verrez, au cours de votre promenade, couper les blés. Les paysans les lient en gerbes ; et ces gerbes, entassées d'une certaine façon, forment de petites meules. Cette opération me rappelle un mot de nos Saints Livres : *Quae seminaverit homo, hæc et metet*, l'homme moissonne ce qu'il a semé. Dites-moi un peu, mes enfants, si ces paysans, qui sont si contents aujourd'hui de récolter leur blé, n'avaient pas pris soin de labourer, d'ensemencer, d'irriguer, de nettoyer leurs champs pendant les mois d'hiver et de printemps, pourraient-ils maintenant connaître cette joie du moissonneur ? Non, n'est-ce pas, car pour récolter, il faut d'abord semer.

Il en sera ainsi pour vous, mes enfants. Si vous semez maintenant, un jour vous aurez le plaisir, vous aussi, de moissonner. Mais si vous négligez ce travail du semeur, quand viendra le temps de la moisson, vous mourrez de faim.

Et prenez bien garde à ce que dit le bon Dieu : C'est ce que l'homme a semé qu'il récolte. Qui sème du blé, récolte du blé ; qui sème du maïs, récolte du maïs ; qui sème de l'orge récolte de l'orge ; et qui sème du chardon, récolte du chardon. Voulez-vous que votre moisson soit bonne, profitable ? Jetez en terre du bon grain. Et rappelez-vous bien que la fatigue, ressentie au temps des semailles, n'est rien comparée à la joie d'un soir de moissons.

Encore une chose. Pour que le grain mûrisse et monte en épi, il faut le semer en son temps, le blé en automne, le maïs au printemps, et ainsi de suite. Qui ne sème pas à temps ne récolte rien. Eh bien, je vous le demande, quelle est la saison pendant laquelle l'homme doit semer ? Voyons, toi, réponds-moi :

« C'est au printemps, pendant la jeunesse.

— Parfait ! Et qui ne sème pas en cette saison-là ?

— Ne recueille rien plus tard.

— Et que faut-il semer ?

— Des bonnes œuvres.

— Et qu'arrive-t-il de celui qui sème des chardons ?

— Il recueillera des épines dans sa vieillesse.

— Très bien, très bien ! Alors ne l'oublie plus, et vous tous qui m'écoutez, non plus. Enfoncez-vous bien ces vérités dans vos têtes. »

Le bon Dieu a dit aussi, mes enfants : « Celui qui sème le vent récolte la tempête. » Le vent indique ici les passions. Qui, maintenant, se laisse dominer par les passions, laisse entrer dans son âme autant de petites semences, qui pousseront, croîtront ; et un jour, je vous le garantis, il se déchaînera de rudes tempêtes dans vos cœurs. De grâce, ne laissez pas ces semences prendre racine en vous, car votre

vieillesse serait trop malheureuse. Retenez bien ceci, que les folles passions qui commandent aux hommes et leur font commettre des actions scélérates, ne furent pas toujours aussi violentes. Il y eut un temps où elles étaient toutes petites, toutes frêles; mais, petit à petit, elles se sont développées démesurément.

Quand un jeune homme nourrit ainsi de petites passions, et, au lieu de les mâter, va répétant : « Oh ! ce n'est rien », je tremble, car je pense : C'est vrai qu'aujourd'hui ce n'est rien, ou pas grand'chose, une herbe à peine sortie du sol, mais laissez-la croître et vous verrez. Le petit lion inoffensif devient avec les années un fauve furieux ; le petit ours, si gracieux quand il est jeune, devient un jour une terrible bête ; le petit tigre, qui semble presque vouloir caresser de la patte, fera plus tard le plus féroce des animaux. Ces comparaisons vous ont fait bien comprendre toute ma pensée, n'est-ce pas ? Donc, bonne nuit, mes enfants !

Un *grazie* unanime et puissant répond à ce souhait, et Don Bosco descend de sa tribune, aidé par deux bras tendus.

Tous ses fils alors de se presser autour de lui pour baiser sa main, avant d'aller dormir. Quelques-uns demeurent, qui ont une question à poser, une peine à confier, ou qu'il retient du geste. C'est l'instant des dialogues brefs, mais combien profonds et efficaces !

« Comment vas-tu ?

— Très bien.

— Mais pour l'âme ?

— Ah ! pour ça...

— Si tu mourais cette nuit, serais-tu prêt ?

— Pas trop.

— Quand viendras-tu te confesser alors ?

— Demain matin.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Non : ce soir, je ne ferais pas bien les choses.

— Alors demain, sans faute ?

— Sans faute : je vous le promets, Don Bosco. »

Et l'enfant s'éloigne, retourné.

Je t'ai retenu, dit-il à cet autre, élève de rhétorique,

parce que je voudrais conclure une affaire avec toi, signer un contrat.

— Un contrat ?

— Oui. Dis-moi : ça te sourirait de rester toujours avec Don Bosco, pour l'aider dans son œuvre ?

— Je ne dis pas non. Je vous avoue même que j'y ai déjà pensé. Mais je ne savais comment m'ouvrir de ça.

— Alors va trouver Don Rua, et dis-lui que je veux signer un contrat avec toi : il comprendra. »

Et le noviciat salésien va compter une unité de plus.

« Don Bosco, j'ai une faveur à vous demander, lui dit un élève de quatrième récemment arrivé.

— Parle, mon enfant.

— Voici : je voudrais aller me confesser demain à la *Consolata.*

— Entendu ! Seulement je te ferai accompagner par quelqu'un. Mais tu vas me promettre quelque chose.

— Quoi donc ?

— De dire ceci au confesseur, et puis ça encore. »

Et Don Bosco précise telle et telle faute inavouées par le passé.

« Oh ! alors, Don Bosco, pas n'est besoin que j'aille me confesser ailleurs. Ce sont ces péchés-là qui me pesaient sur la conscience.

— Eh bien, je t'attends demain matin au confessionnal. »

Et le petit latiniste s'en va, heureux, avec un cœur presque déchargé.

« Tenez, Don Bosco, lui dit d'un air navré un quatrième enfant, en lui tendant une lettre : lisez. C'est l'économe qui a écrit ça à ma sœur. Elle ne peut plus payer ma petite pension ; alors il faut que je m'en aille. »

Don Bosco lit la lettre et, tout en montant l'escalier, sa main tenant la main de l'enfant, il se fait conter les conditions difficiles de cette famille privée presque soudainement de ses chefs. Le récit de ces malheurs l'amène

à la porte de sa chambre. L'enfant est toujours anxieux de l'issue de sa démarche.

« Tiens, prends-en une pincée », dit le bon Père en ouvrant sous le nez du petit une vieille tabatière traînant sur sa table, dont le contenu lui fait toute une année.

L'enfant absorbe la prise et éternue bruyamment. L'air éberlué du petit, secoué par cet éternuement, fait rire Don Bosco, et sa gaieté se communique à l'enfant, qui ne pense plus à sa peine.

« Allons, je suis content de te voir content, mon petit Antoine, dit alors le bon père. Je t'aime mieux comme cela. Le Père économe n'est pas encore couché : va vite le trouver. Tu lui diras que je me charge de toutes tes dettes passées, présentes et futures. Tes notes de pension, c'est moi qui les paierai désormais.

— Oui, mais si par hasard il revient à l'assaut auprès de ma sœur, et exécute son dessein ?

— Alors, écoute bien ce que tu feras. Tu sortiras par la porte de la maison et tu rentreras par celle de l'église. Et le tour sera joué. Compris ? Va vite dormir maintenant. »

Et le garçon descend quatre à quatre l'escalier pour porter à l'économe l'ordre sauveur de Don Bosco.

D'autres enfants attendent leur tour derrière celui-là.

Et après ces petits ce sont les supérieurs de la maison qui saisissent, à cette seule minute libre, leur père, pour lui exposer un doute, solliciter un conseil, recevoir un encouragement. Le défilé n'en finit plus. Onze heures sonnent que Don Bosco est toujours là, écoutant, interrogeant, répondant et se donnant.

Enfin le dernier des Salésiens s'éloigne. La journée paraît finie. Jadis, à l'époque où il jouissait pleinement de ses bons yeux, elle se poursuivait bien au delà.

Que de fois, alors, il a rempli, dans une nuit de travail, les pages du manuscrit qui allaient devenir un numéro des *Lectures Catholiques!* Ah ! c'était le bon temps ! Maintenant il se fait vieux, les forces décroissent, la nuit vient, la nuit pendant laquelle on ne peut plus travailler.

*Pazienza*, murmure-t-il en bon italien et en chrétien soumis au saint vouloir de Dieu.

Il traverse l'antichambre, pousse la porte qui donne sur le balcon et lève les yeux au-dessus de la coupole du temple. Son regard y découvre sa Madone. Vers Elle monte le dernier soupir de son cœur lassé. La demie de onze heures bat au clocher : il serait temps de regagner sa couche. Sera-ce pour le repos ? Pas bien sûr. Un rêve peut surgir, qui jusqu'à l'aube le tiendra en émoi, et d'où il sortira épuisé. Car la volonté du Ciel, qui n'a pu le rejoindre au cours de cette journée si pleine, attend souvent la nuit très douce pour se manifester à lui, dans le sommeil.

# CHAPITRE XXI

## L'HOMME ET LE SAINT.

*Aimable simplicité de Don Bosco qui se laisse aussi bien photographier que peindre.*

L'HOMME. — *Son physique.*

*Son moral. Par bien des côtés, il semble échapper à sa race : mémoire prodigieuse, imagination portée au grand, âme de précurseur, volonté hardie, travail acharné. — Une formule qui lui est chère : A armes égales avec l'adversaire !*

*Par d'autres côtés, il est bien de son pays : Intelligence qui se joue dans le réel. — Rectitude du jugement. — Prudence mille fois prouvée. — Esprit aussi adroit que fin. — Le sourire permanent. — Un doux entêté. — Égalité d'humeur. — Bonté débordante de cœur, que ses fils lui rendaient en gratitude.*

LE SAINT. — *La vie intérieure de Don Bosco explique tout, son âme et ses œuvres. — Ligne d'ascension difficile à saisir, d'autant plus que, au dehors, rien n'apparaissait de la vie de son âme.*

*La fusion intime du saint avec Dieu ramène tout à l'unité dans ce cœur : sa mortification, sa pureté d'enfant, son humilité si convaincue, sa confiance éperdue en Dieu, son esprit de prière qui revêtait toutes les formes.*

*La vision des choses célestes en Don Bosco : ses songes. — Il n'a rien entrepris, ni fait qui ne lui eut été indiqué d'en-haut.*

*Un guide descendu de l'au-delà : le petit Louis Colle.*

*La contre-partie : jalousie de l'enfer. — Deux années d'assauts diaboliques. — Les motifs de ce déchaînement de rage. — Un secret bien gardé.*

*Place de Saint Jean Bosco dans le cortège de la Sainteté.*

De son vivant, Don Bosco, en toute simplicité, a laissé prendre ses traits, au physique comme au moral. On l'a photographié confessant ses fils, au milieu de son premier

groupe de missionnaires, entouré d'une bande de petits gamins, bénissant à Rome les fils du comte Vimercati ; on l'a pris en France, en Espagne, un peu partout, assis au centre d'un groupe d'amis ou de bienfaiteurs ; on l'a fait poser devant la toile, pendant des heures, debout, assis ou agenouillé.

On l'a peint aussi dans son âme, sa vie, son œuvre. De son vivant, surtout en français, des biographies ont paru, qui nous le décrivaient à larges touches, et elles se sont vendues, et nous croyons même qu'il a poussé à la vente, parce que, comme il disait un jour à Marseille en revenant de visite chez des amis, tout cela lui amenait de quoi faire vivre ses maisons surpeuplées.

A Rome, nous le savons, au cours de son procès de Béatification, cette attitude lui fut sévèrement reprochée ; mais l'avocat de ses vertus eut beau jeu de montrer la simplicité évangélique de son œil qui, en tout cela, n'apercevait nullement l'hommage rendu à sa vertu, mais le moyen très moderne de répandre et de faire aimer le bien. Comme le recommande Notre-Seigneur Jésus-Christ, il laissait aller cette propagande, non pour se montrer aux hommes, mais pour que les hommes, apprenant ces œuvres, glorifiassent le Père qui est dans les Cieux. Cette distinction très fine, il l'exprimait en ces termes :

> De nos jours le monde est plongé dans la matière : il faut donc que nous lui fassions connaître le bien qui s'accomplit. Qu'un homme, par sa prière, multiplie les miracles, mais dans sa cellule, le monde n'y prend garde. Or le monde a besoin, pour son âme, de voir, et de toucher de la main ces merveilles.

Le saint se laissait donc photographier, peindre et raconter. Le Ciel en soit béni ! Cette licence accordée à l'art facilite notre besogne ; le témoignage de ceux qui l'ont approché apporte aussi ses lumières ; et la lecture de ses écrits achève de nous documenter. Sous le feu convergent de ces trois foyers, voici comment nous apparaît sa physionomie physique et morale.

***

Il était de très moyenne stature : visage rond et plein, front bien large et tout illuminé d'intelligence. Ses cheveux, d'un ton châtain foncé, étaient abondants et frisaient. Jusque sur le tard il les conserva de cette teinte ; ils ne grisonnèrent légèrement qu'au soir de sa vie.

La complexion était d'un paysan piémontais solide et râblé. Regardez ces mains, observez ces doigts noueux et épais : ils n'ont rien d'aristocrate. Don Bosco, de ce côté-là, est demeuré très peuple.

Sa force musculaire était d'ailleurs légendaire. Un soir que, dans une rue déserte de Turin, un mâtin ne cessait d'aboyer à ses trousses, il s'en débarrassa en le saisissant à la gorge et en le tenant ainsi suspendu en l'air pendant quelques secondes ; la bête ne demanda pas son reste. En 1883 — il avait donc soixante-huit ans — lors de son voyage à Paris, invité à une table amie, il s'amusait au dessert à rompre avec deux doigts seulement des noix que se disputaient les convives. A un an de là, alité par la fièvre, il fut prié par son médecin de donner un échantillon de sa force de poignet. « Serrez-moi la main le plus que vous pourrez, Don Bosco ; n'ayez pas peur. — Docteur, vous allez vous repentir », répondit le malade. Et saisissant la main du docteur, le vieillard la pressa si fort dans l'étau de la sienne, que le médecin en pleurait de douleur. Don Bosco la lui broyait littéralement. Il fallait d'ailleurs que la constitution du saint fût vraiment robuste pour supporter, pendant soixante-treize ans, toutes les fatigues qu'il lui imposa.

De Don Bosco, on a continuellement dit : « Vraiment, il était tout ordinaire. » Rien ne décelait en sa personne sa mission, son âme profonde, sa sainteté. « Un bon curé piémontais », répétaient ses connaissances. Seul le regard trahissait le foyer ardent qui dévorait ce cœur. Ils vous perçaient, ces yeux d'un brun clair, ils vous troublaient. Malheureusement, l'un après l'autre, comme nous l'avons

vu, ils éteignirent bien vite leur éclat : à soixante ans leur flamme n'était plus qu'une lueur.

Sa voix, qui était celle d'un ténor, avait un timbre très doux et un accent prenant. Il parlait avec calme, sans la hausser ni la grossir le moins du monde ; et ce ton de sérénité impressionnait.

Très soigné de sa personne, d'une propreté exceptionnelle, il portait des vêtements toujours pauvres, assez misérables parfois, mais impeccablement entretenus. Jamais il n'aurait quitté sa chambre, sans se donner un coup de brosse. Ses enfants savaient bien l'estime qu'il portait à la propreté : avant de pénétrer dans son bureau, ils rectifiaient toujours leur mise, et, du plat de la main, époussetaient leurs habits.

Ses manières exprimaient une politesse aussi aisée que parfaite. Tout fils de paysan qu'il était, il entrait au Vatican, à la Cour et dans les demeures patriciennes sans y porter un air dépaysé, ni emprunté. Son savoir-vivre suppléait abondamment à l'humilité de son origine.

Très habile de ses doigts, très souple de son corps, il suffisait qu'il eût observé attentivement un artisan penché sur sa besogne pour que sa main reproduisît, presque sans apprentissage, l'essentiel du travail. C'est ainsi, comme l'a raconté un des chapitres de ce livre, qu'il put, dans son enfance laborieuse, s'appliquer, pour vivre, à trente-six métiers : il se les assimilait rapidement, même celui de clown.



Nature ardente, il nourrissait un amour-propre aussi fort que concentré. Il faut carrément prononcer le mot : il était porté à l'orgueil. Petit enfant, il avouait que l'obéissance lui coûtait extrêmement ; jeune homme, il espera pouvoir demander à une règle religieuse, celle des Franciscains, le secret de dompter cette passion. « Si je ne m'étais pas fait prêtre et religieux, avouait-il un jour à des intimes, je serais le plus effronté des libéraux. »

Le Ciel d'ailleurs l'avait doué de talents bien faits pour nourrir cet orgueil. Sa mémoire était tout simplement prodigieuse : rappelons-nous les anecdotes de son enfance. Un de ses fils préférés, Don Francésia raconte qu'en 1858, à l'âge donc de quarante-trois ans, rencontrant pour la première fois, au-dessus de Rome, le Tibre, chanté jadis par Horace, il se leva tout droit dans son wagon, et, tel un humaniste de la Renaissance, il salua le fleuve historique des strophes célèbres du grand lyrique latin.

Non moins forte était son imagination. Elle n'était pas d'un poète, mais d'un constructeur. Il voyait grand, très grand, tout naturellement. Son optimisme était inguérissable, et ses projets immenses. Expliquons cela comme on peut ; disons que ses visions nocturnes alimentaient cette tendance de la nature ; constatons qu'un à un les événements justifiaient ses conceptions ; mais avouons qu'il fut, dans son siècle, comme a dit Huysmans, *un brasseur d'affa res du bon Dieu inouï.* « Don Bosco veut toujours être à l'avant-garde du progrès », confessait-il à l'abbé Ratti, plus tard Pie XI, traversant ses ateliers. A l'avant-garde : ce poste ne suffisait même pas à son ardeur d'imagination ; sur dix terrains, cet humble prêtre a devancé son siècle. Au hasard, nous citons ses entreprises de presse qui remontent à 1844, ses œuvres de midi qui datent de 1845, ses colonies de vacances qui sont de 1849, son premier atelier professionnel qui est de 1856. Il semblait qu'il y eût chez cet homme, du côté de l'imagination, un sens spécial qui pressentait les idées nouvelles et ébauchait déjà la formule d'apostolat de demain.

Le regard tendu vers ce monde idéal, qu'il voulait amener au réel, il se montrait d'une volonté aussi hardie qu'entreprenante. « Quand il avait un sou, il s'engageait pour deux », avons-nous entendu dire son bon ami Mgr Bertagna. Il ne doutait de rien. Il allait de l'avant de son petit pas calme, indomptable dans ses résolutions, et il atteignait toujours le but proposé à son effort. Avec rien, il obtenait tout, et aux mains de ce pauvre, de cet humble,

de ce bâtisseur de châteaux en Espagne, les millions accouraient. On l'a accusé de témérité, et cependant il a mené à terme mille entreprises que le monde déclarait folles.

Il est vrai qu'il ne ménageait pas sa peine. Don Bosco fut un travailleur forcené. Ses journées étaient écrasantes, ses nuits réduites au minimum. Toujours un livre en mains, toujours un projet en tête, toujours des épreuves d'imprimerie en poche, toujours un souci d'éducation à l'âme. Sa pensée, ni son imagination, ni son cœur ne connaissaient de repos. « Arrêtez-vous un peu, père ; prenez quelques jours de loisirs », suppliaient ses fils. « Au Paradis, au paradis, on s'arrêtera, pas avant. Il faudrait, voyez-vous, que le démon s'arrêtât de perdre les âmes ; Don Bosco s'arrêterait alors de se lasser pour elles. » Il abusait tellement du travail qu'à certains jours la nature pliait sous l'effort exigé : il s'endormait tout debout, dans la rue, ou, comme cela lui arriva un jour, à Florence, dans le bureau du Président du Conseil, le ministre Lanza.

La lutte contre les puissances du mal, il la mena non seulement avec cette intensité de travail, mais aussi avec les armes mêmes de l'adversaire. En ce sens, il fut bien de son temps. L'épisode de son enfance, où il livre bataille au jongleur sur le triple terrain où celui-ci l'entraîne, se renouvellera des centaines de fois dans sa vie. Comme l'observait un jour le cardinal Maffi, on ne bataille pas contre les canons du Creusot avec les arquebuses du Moyen Age. Don Bosco le comprit très vite ; et il se servit des amusements, du théâtre, de la presse, de la musique, pour ruiner des entreprises qui, par les lieux de plaisir, les ateliers et l'imprimé, tentaient de corrompre les âmes. *A armes égales* fut toujours sa devise !



Ces observations semblent nous présenter un homme bien étrange à cette race calme, lente et réfléchie que nous

avons analysée au début de cet ouvrage. Il n'est donc pas *Bougianèn*, ce fils du Piémont ? Oui et non. Par certains côtés, il échappe à sa race ; mais par certains autres, il lui appartient totalement. Personnage déconcertant.

Plus je l'étudie et moins je le comprends, disait de son pénitent le Bienheureux Cafasso. Il est simple et extraordinaire, humble et grand tout à la fois. Il n'a pas le sou et son cerveau enfante d'immenses projets, apparemment irréalisables, et qu'en tout cas il me semble bien incapable de mener à terme. Si je n'étais pas certain qu'il travaille pour la gloire de Dieu, que la pensée de Dieu le guide uniquement, que Dieu est le but où tendent tous ses efforts, je dirais que c'est un homme dangereux, plus par ce qu'il laisse entrevoir, que par ce qu'il nous fait connaître. Don Bosco, en somme, c'est une énigme...

« Laissez-le faire tout de même », ajoutait cet homme de Dieu, persuadé que son compatriote était un instrument merveilleux de la Providence.

Par quelques pièces maîtresses de son esprit, cet instrument accusait bien, quoiqu'on dise, son lieu d'origine.

D'abord il n'était pas le moins du monde un spéculatif, un théoricien. Nous l'avons vu, il se défendait de réduire en traité ses idées sur l'éducation. L'homme était intelligent, certes, mais d'une intelligence qui se jouait de préférence dans le domaine du réel. Quelques âmes bien intentionnées ont suggéré l'idée de publier un recueil de lettres du saint : quelle erreur ce serait ! Les lettres de Don Bosco sont les lettres d'un homme d'action qui résout un problème, tranche une difficulté, débat des conditions de vie. Quand la pensée quitte le terrain des affaires — des affaires de Dieu, s'entend — c'est pour donner un conseil, rappeler une vérité de foi, pousser à l'action, jamais pour esquisser une élévation sur les mystères ou une méditation, même brève, des évangiles. C'est un positif.

Du bon sens, de la rectitude de jugement, un esprit clair et solide, voilà ce qui le marque nettement. Il voit grand, mais dans le domaine du possible. S'il suit son rêve, c'est parce qu'il le sait réalisable, et qu'il a, pour

tranquilliser son audace, en plus de sa confiance en Dieu, la garantie encourageante de tous ses succès précédents.

D'ailleurs, il ne tentait jamais Dieu, et demeurait dans les limites mêmes de la vertu de prudence. Il n'entreprenait une fondation que lorsque l'utilité lui en était bien démontrée, et il ne démolissait un vieux corps de logis que lorsque la nécessité d'un nouveau local apparaissait clairement. Il enta Colbert sur saint François de Sales, a-t-on dit de lui. Cet éloge de la sagacité de son administration était mérité. Les conceptions étaient hardies, mais l'exécution toujours mesurée : rappelons-nous ses multiples industries pour solliciter, par tous les bouts, la charité de ses amis.

Avec cela, très fin et très adroit. Engagé en combien d'affaires infiniment délicates, il s'en est toujours supérieurement tiré. Souvenons-nous de la solution très souple qu'il apporta à la question de la nomination des évêques en Italie ; elle sentait son diplomate de carrière. « Il est vraiment très fort, ce Don Bosco ! entendait-on souvent répéter. Il n'y a pas moyen de le coincer ; il vous voit toujours venir. » « Quelle étoffe d'homme d'État il y a en ce prêtre ! disaient certains esprits observateurs. Tous ces saints sont vraiment admirables de finesse ! »

« Et d'esprit », auraient-ils pu ajouter. Don Bosco n'en manqua jamais. A une dame qui osait lui demander de lui indiquer un bon placement pour ses écus, il tendait ses deux mains ouvertes. A deux joueurs acharnés, qui ne rougissaient pas de l'interroger sur quels chiffres pointer au *lotto* hebdomadaire, ce jeu de hasard si populaire en Italie, il commençait par se récuser ; puis acculé par la demande pressante de ces hommes, il lançait : « Jouez le 6, le 10 et le 14, et vous gagnerez. — Merci, merci », disait le duo, qui tournait déjà les talons, assuré de ramener la grosse somme. « Entendons-nous, reprenait alors Don Bosco, c'est la vie éternelle que vous allez gagner là ; car qui pratique les six commandements de l'Église, les dix commandements de Dieu, et les quatorze œuvres de miséricorde s'amasse un trésor dans le ciel. » « Le salut

de la société est dans votre poche », disait-il aux riches Lyonnais qui l'avaient prié de les entretenir sur la question sociale. Pouvait-on rappeler plus joliment que la charité tenait la clef du terrible problème ? « Mon Père, je ne vous quitterai pas, que vous ne m'ayez consenti un autographe », lui affirmait une visiteuse intempérante. Alors le bon saint traçait de sa lourde écriture deux petites lignes assez impérieuses : « Reçu de Mme X... la somme de deux mille francs pour mes œuvres. Signé : Don Bosco. »

Le sourire, on le voit, ne le quittait guère. Il avait, en bon disciple de saint François de Sales, l'âme la plus gaie du monde. Avec l'évêque de Genève, il pensait qu'un saint triste est un triste saint ; et avec saint Philippe Néri, que la tristesse est le huitième péché capital. Petit enfant, il se plaisait à amuser ses camarades ; jeune homme et même séminariste, il jouissait d'une renommée de bon farceur très méritée ; prêtre et éducateur, il était, nous l'avons admiré, l'âme des jeux de sa maison ; et l'un des pivots de son système pédagogique demeura toujours la joie, la vraie joie chrétienne, celle qui se délecte de la possession de la grâce de Dieu, du témoignage d'une conscience nette, de l'usage harmonieux des créatures de ce monde.

De saint Vincent de Paul, on a dit que, comme il n'entreprenait rien par légèreté, il n'abandonnait rien par découragement. Le même éloge, son émule d'au delà des Alpes le méritait. C'était un doux entêté. Il avait l'obstination sereine de sa province, et, comme Cavour, son contemporain, il savait être temporisateur, plier quand il le fallait, pour mieux rebondir. Une difficulté qui barre impérieusement la route, inutile de s'acharner dessus : on peut y perdre du temps et s'y casser le nez. Mieux vaut la contourner. Tout vient à point à qui sait attendre. L'énergie du vouloir, chez le saint, n'était pas inférieure à ses autres dons.

Peut-être plus frappante, parce que plus quotidienne et plus apparente, était son égalité d'humeur. Son parler

lent, très doux, légèrement grave, traduisait bien la paix et la sérénité de cette âme, rendue, par de longs efforts, complètement maîtresse de ses mouvements. Ce calme imperturbable avait profondément touché un jeune prêtre de Milan qu'il avait, en 1883, invité à sa table et hébergé sous son toit. Devenu plus tard Pie XI, il soulignait de préférence ce trait de caractère du saint: « Oh ! Don Bosco, Don Bosco, nous l'avons approché, disait-il : quel calme, quel calme ! C'était vraiment un homme de commandement. »

Mais ce qui l'emportait en lui, c'était la bonté de cœur. Elle prenait toutes les formes. Pour ses bienfaiteurs, c'était une gratitude infinie. Il se souvenait, avec émotion, d'une pièce de cinquante centimes qu'on lui avait donnée, et il avait des délicatesses féminines pour témoigner sa reconnaissance. Une de ses bienfaitrices qui cherchait une nichée de jeunes moineaux pour amuser ses petits-enfants, la vit un jour arriver, piaillante à bec que veux-tu, dans un petit panier de l'Oratoire : c'était le cadeau de Don Bosco, qui n'avait eu de cesse qu'il n'eût fait... dénicher l'objet convoité. Sa plume n'oubliait aucun des anniversaires de ses amis et coopérateurs ; et quand l'un de ceux-ci lui expédiait le produit d'une chasse, ou des primeurs de son potager, ou quelques bonnes pièces de sa basse-cour, ou même quelques bouteilles de derrière les fagots, il remerciait avec effusion, mais ne manquait jamais de témoigner, par ces dons de choix, sa gratitude à telle ou telle famille de ses bienfaiteurs.

A l'égard de ses enfants, cette bonté revêtait tous les aspects de la tendresse maternelle. Leurs peines étaient ses peines ; leurs joies ses joies. Il ne pensait qu'à eux, ne vivait que pour eux. Éloigné de Turin par nécessité, il demeurait en contact permanent de prière et de correspondance avec ces fils lointains. Son bonheur était de vivre le plus possible au milieu d'eux ; sa fierté, de les contempler marchant ferme sur la ligne du devoir. Sur dix rêves qui agitaient ses nuits, huit au moins les concernaient. Cet

amour allait, dans les premiers temps de l'Oratoire, jusqu'à prendre sur lui les maux dont ils souffraient : fièvres, rages de dents, migraine, etc. « Allons, reprends courage et passe-moi une partie de ton bobo », disait-il au petit malade. L'enfant allait jouer, et laissait son mal à Don Bosco. Le phénomène se vérifia plus de cinquante fois. « J'étais fou alors », avouait-il plus tard à ses religieux. Fou, il le fut tout le temps, car il aima cette jeunesse d'un amour sans mesure et sans raison ; il lui sacrifia toute sa vie. Comme le grand Lacordaire, il pouvait dire au terme de ses jours : « Si mon épée s'est usée, c'est à votre service. »

Mais aussi, comme elle le lui rendait, cette jeunesse ! Son emprise sur elle fut une des plus puissantes que l'on ait connues. Quand, à un moment quelconque de la récréation, il apparaissait à son balcon, ou s'encadrait dans la porte d'entrée, c'était d'abord une longue acclamation, puis la ruée vers lui. Ces sept ou huit cents gamins, il eût pu les mener où il aurait voulu. Leur foi en lui était absolue.

O l'étrange pouvoir qu'il avait sur nous ! nous confiait récemment l'un d'eux, solide vieillard de quatre-vingt-deux ans. S'il nous avait dit un jour : « Mes enfants, suivez-moi, nous allons descendre au fleuve, dont les eaux s'entrouvriront pour nous, comme jadis celles du Jourdain pour les Hébreux », nous l'aurions suivi sans hésitation, persuadés de traverser à sec le fleuve sur ses pas.

Et un autre de ses anciens élèves, de la même génération, complétait ce jugement par ces mots :

En lui tout était ordinaire, tout ; et pourtant il nous aurait menés où il aurait voulu. C'était donc Dieu qui parlait par cet homme, et nous enchaînait à sa personne.



Dans une audience pontificale, que lui accorda le 20 juillet 1914, le pape Pie X, l'un des avocats de la Cause du saint, Mgr Salotti, se permit de dire au Pontife :

A étudier le volumineux dossier de mon client, je demeure plus frappé de la vie intérieure de son âme que de l'ampleur de son

œuvre. Bien des gens ne connaissent de lui que ses multiples fondations ; ils ignorent totalement, ou peu s'en faut, l'admirable édifice de perfection chrétienne que cet homme éleva patiemment dans son âme, en exerçant chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, les vertus propres à son état.

C'était parler juste. L'avocat aurait pu ajouter : La grandeur de cette œuvre et son accroissement gigantesque ne s'expliquent que par la richesse et la fécondité de cette vie d'âme. Derrière un visage qui s'empourpre, on pense au cœur qui bat pour le colorer ; devant les fruits mûrs qui se balancent à l'arbre, nous songeons aux racines mystérieuses qui, du sol, pompent la vie jusqu'à leur pulpe ; de même, en présence du développement prodigieux de l'activité de cet homme, il faut remonter à la palpitation de son âme. Là réside le secret de toutes ses créations et de toutes ses conquêtes.

Un foyer intérieur brûlait, et ce foyer communiquait l'énergie à cette vie d'apôtre. Essayons de toucher ce *cor cordium*, cet arrière-fonds de l'âme où bien peu, jusqu'ici, ont pénétré.

En général, en effet, on a procédé à son égard selon l'ancienne méthode hagiographique : on a énuméré des épisodes et des incidents, et l'on a étiqueté des vertus, sans les rattacher au principe d'unité qui expliquait tout, sans s'établir sur la hauteur d'où l'on pouvait embrasser cette psychologie religieuse.

Le point de départ de cette vie intérieure et la force d'accroissement qui l'emporta d'ascension en ascension, il est sans doute malaisé de les déterminer. Les données manquent encore, et le recul de l'histoire est insuffisant. Mais le fait lui-même : l'absorption de cette âme par le Christ et sa Mère, sa saisie par le dedans, sa fusion intime avec Dieu n'échappent qu'à des esprits légers ou superficiels.

Ce qui en a trompé quelques-uns, c'est l'existence tout unie du saint, l'absence de phénomènes mystiques extérieurs dans ses rapports avec le Ciel, le tissu très simple

de ses jours, et le soin jaloux avec lequel il se plut à cacher le « secret du roi ». Au vrai, il fut, cet homme, déconcertant de mystère et de contrastes. Nous avons entendu l'aveu de son confesseur, le Bienheureux Cafasso, qui l'écoutait chaque lundi : « C'est une énigme », déclarait-il.

Heureusement, ses œuvres étaient là pour le rassurer, ces créations multiples issues du plus paisible des mortels, du plus ordinaire des prêtres du Piémont. Dans l'audace de leur conception, dans la variété impressionnante de leurs formes, dans la solidité de leur structure, elles attestaient que leur auteur s'abreuvait à la source de toute lumière et de toute force, qu'il s'était livré à elle, fondu en elle.

Le vrai mot sur cette âme, c'est son archevêque, le cardinal Alimonda, qui le prononça à son oraison funèbre : « Là vertu intime et divine, qui menait le branle dans cette vie prodigieuse, est la charité céleste. »

Elle, et pas d'autre.

Ses biographes ont parlé de son esprit de pénitence. Et certes, il fut prodigieux. Cet homme ne dormait que cinq heures par nuit, et l'aube le surprenait souvent à sa table de travail ; il ne se souciait jamais de la qualité des aliments ; il endurait sans se plaindre les lourdes fatigues du confessionnal ; il abrégea sa vie à courir de-ci et de-là pour trouver l'argent nécessaire à ses entreprises ; il porta, d'un cœur soumis, les rudes croix qui chargèrent ses épaules; depuis 1845 jusqu'à sa mort, il eut l'épiderme brûlé par un eczéma presque continu, qui faisait dire au religieux chargé de sa toilette funèbre : « Oh ! quel cilice ! Et dire qu'il l'a toujours tenu caché ! » Mais cet esprit de pénitence n'était que sa façon à lui de vivre détaché des créatures, jamais possédé par elles ; à moins que ce fût sa manière d'offrir, dans le secret de l'âme, en holocauste agréable, son corps tourmenté au Maître qu'il aimait.

On est demeuré surpris et ému des scrupules de sa pureté, qui le poussaient jusqu'à avoir peur de se servir du mot même de chasteté, par crainte d'éveiller une pensée malen-

contreuse. Jusqu'au terme de sa vie, il ignora certaines formes du vice. Au témoignage de ceux qui l'ont approché, il emporta dans la tombe son innocence baptismale. Il suffisait à certains cœurs travaillés par le mal de se tenir à son voisinage pour sentir s'évanouir la tentation. Au dire d'un de ses fils de prédilection, le P. Barbéris, il aurait voulu faire de cette vertu la caractéristique de son Ordre. De sa personne, de son toucher, de sa parole s'exhalait comme une vertu secrète qui, par contagion, pénétrait et purifiait les âmes. Même dans sa façon de prendre la main de l'enfant ou d'appuyer la sienne sur lui, on sentait son respect infini pour le corps baptisé. Enfin, lui, si miséricordieux pour tout autre manquement, demeurait implacablement sévère pour le scandale de mœurs. Vraiment la pureté de cette âme était angélique. Mais exprimait-elle autre chose que la fidélité d'un cœur et d'une chair à une beauté, un amour et une joie qui les avaient définitivement conquis ?

Sur lui-même, Don Bosco portait les jugements les plus humbles. Il disait par exemple : « Si le Seigneur avait trouvé pour ses œuvres un instrument plus misérable, certainement il l'aurait choisi de préférence à moi, et il aurait été mieux servi. » Au soir d'une des journées triomphales qu'il connut à Paris, il opposait à ces vains honneurs l'humilité de sa naissance. « Te rappelles-tu, disait-il à un intime, le raidillon à droite qui s'amorce sur la route de Buttigliéra et mène à une petite colline ? Sur cette colline il y a une misérable chaumière, et devant elle descend un bout de pré. Cette baraque est la maison de ma mère, et dans ce pré, j'ai gardé deux vaches. Tous ces beaux messieurs qui m'ont accablé de compliments aujourd'hui, ne pensaient pas les faire à un ancien bouvier. » « Qu'as-tu vu de plus beau dans ta vie ? » demandait-il un jour sur la cour à un élève, ne s'attendant pas à la réponse, qui jaillit spontanée : « Don Bosco. » « Tiens, tu me fais penser à un brave paysan, qui visitait l'exposition des objets de notre dernière loterie. Pendant que tout le monde s'extasiait

sur telle ou telle œuvre d'art, lui demeurait figé devant un énorme saucisson. Il n'y avait pour ses yeux rien de plus beau que cela. » Cet aveu, sincère et répété, de la misère de ses origines, de son esprit, de sa vertu, à quoi visait-il, dans la pensée du saint, sinon à ne rien dérober à la gloire de son Seigneur et Maître et à chanter la puissance, la sagesse, la bonté de Celui qui l'avait élu pour son œuvre ; et cela aussi est une forme authentique de l'amour.

Sa confiance en Dieu était extrême. Il avait cette foi entière qui soulève les montagnes. Jamais il ne douta de l'issue de l'entreprise. Il suffisait qu'il en eût pressenti l'utilité ; il allait de l'avant assuré du succès. Les obstacles pouvaient se dresser ; il s'en riait, tout en les combattant ou les contournant. Les moyens, financiers ou autres, pouvaient lui manquer ; s'ils ne venaient pas aujourd'hui, il les attendait pour demain. « L'important, disait-il, appuyé sur une longue expérience, c'est de poser la charge sur ses épaules. A mesure que l'on marche, le fardeau s'équilibre et se tasse. » Les plus dures humiliations, les plus lourdes fatigues, les plus amères désillusions, les plus fortes oppositions le trouvaient le sourire aux lèvres. D'où provenait donc cette sérénité ? Un de ses panégyristes nous répond : « Il s'était abandonné aux bras de Dieu d'un amour éperdu.»

En lui, cet amour de Dieu s'identifiait avec celui des âmes, selon la recommandation de Jésus : « Le second commandement : aimer ses frères, est semblable au premier : aimer son Dieu. » Non seulement cet amour des âmes lui faisait trouver savoureuses toutes les misères de la route, mais encore il lui inspirait des demandes d'une hardiesse folle. Au début de son œuvre, c'est mille places au Paradis qu'il osa demander à sa céleste Bienfaitrice, et il les obtint, nous assure-t-il. Plus tard, en face de l'accroissement inattendu de son œuvre, il poussa plus loin et réclama dix mille places. Enfin, voyant que ses maisons allaient remplir l'univers, il se fit plus exigeant et demanda cent mille places assurées, retenues pour ses fils. Et cette fois encore

il eut la certitude de les avoir obtenues. On dit même que son zèle brûlant alla plus loin...

Cette audace simple et tranquille dans l'expression du plus profond de ses désirs, le salut de ses fils, nous laisse soupçonner le degré d'intimité où en était venue la prière du saint. A vrai dire, cette prière formait comme le fond de son âme. Un des hommes qui l'ont le mieux connu a dit : « Il paraissait vivre dans une contemplation permanente. Il travaillait bien sur terre, mais son esprit était ailleurs, là-haut. »

Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, dit un proverbe ; mais c'est surtout pour son valet de chambre corrige un esprit observateur, qu'un saint est vraiment un saint. Or voici le jugement de trois témoins des vertus cachées du saint. « J'ai vécu vingt-cinq ans avec lui, déclarait son domestique, Pierre Enria, et je l'ai toujours vu prier. Que de fois je l'ai surpris en prière quand il descendait ou montait l'escalier, ou dans sa chambre, quand il cessait de travailler ! » Au valet de chambre fait écho le secrétaire : « Pendant plus de vingt-cinq ans, affirmait Don Berto, j'ai été témoin de sa parfaite union d'esprit avec Dieu. » Cette union, un de ses fils préférés l'a baptisée de son vrai nom. « C'était, disait-il, une contemplation continue. Aussi avions-nous comme l'impression qu'il sortait d'un colloque avec Dieu, quand, sur notre demande, il nous donnait un conseil. »



Plusieurs, nous le savons, ont trouvé que dans l'horaire de ses journées, la prière tenait peu de place. Ils se sont abusés. Sa vie d'activité intense, son horreur pour tout ce qui aurait pu distinguer sa piété, l'absence dans ses rapports avec Dieu de certains phénomènes mystiques ont donné le change. Ses intimes, eux, ne se sont pas trompés : Don Bosco se tenait sans cesse uni au Christ ou à sa Mère. Pas d'extase, pas de visage irradié, pas de soulèvement

au-dessus du sol ; mais, très certainement, toutes les formes de la prière, celle que murmurent les lèvres, comme celle dont se nourrit l'esprit qui médite, et surtout celle qui, d'un brusque coup d'aile, élève l'âme face à la vérité divine, qu'elle embrasse d'un seul regard et possède avec délices.

Il n'a jamais eu la prétention d'être un chef d'école ce prêtre si humble et si défiant de lui ; mais s'il avait fondé un système d'ascétisme, il lui aurait probablement donné pour base très moderne le fameux axiome populaire, interprété dans son sens plein et vrai : Travailler, c'est prier.

Son travail à lui ne quittait pas Dieu. Il s'accomplissait sous son regard et pour son seul regard. Aussi les mille occupations de ses journées bousculées, loin de détruire sa sérénité, ne faisaient que rattacher son cœur plus intimement à son foyer de lumière, de force et d'amour.

Ce foyer avait un nom : il s'appelait Jésus-Christ et la Vierge Marie. Et si leur serviteur ne cessait de les sentir à son côté, et de les entretenir, ils ne se faisaient pas faute, eux non plus, de lui parler.

Un voile opaque sépare notre monde de l'au-delà mystérieux. La plupart n'y pensent jamais ou ne s'en préoccupent guère. Pour les mystiques, ce rideau se soulève par moments. Des clartés surnaturelles illuminent alors leur esprit. Presque toujours, c'est à l'état de veille que s'ouvrent devant leurs yeux éblouis ces horizons incomparables. Quelquefois aussi, c'est la nuit, à l'heure du rêve. Les communications divines entrent alors, comme Jésus entra au cénacle, les portes des sens étant parfaitement closes.

Il est incontestable que le Ciel avait choisi cette voie des songes pour manifester ses volontés à Don Bosco, le mettre en garde contre les périls, ou lui donner les lumières nécessaires à sa tâche d'apôtre. C'est Job qui a dit : « Dieu parle tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, et l'on n'y prend pas garde. Il parle par les songes, par des visions nocturnes, quand les hommes sont livrés à un profond sommeil. Quand ils sont endormis sur leur couche, il leur donne des avertissements. »

Ils ne manquèrent pas au saint. Que de fois il vit se dérouler à ses yeux la série des épreuves qui l'attendaient ! Que de fois il aperçut le champ des travaux réservés à lui et à ses fils ! Que de fois il lut, à livre ouvert, l'état de conscience de ses enfants, ou le terme de leurs jours ! Que de fois il apprit les moyens à employer pour abattre sa tâche ! Que de fois l'avenir de l'Église ou des nations lui apparut en symboles !

A chacun de nos chapitres, ou peu s'en faut, nous avons mentionné un de ces songes. Ce n'était que le dessus du panier que nous choisissions. Leur collection est copieuse, et la plupart portent la marque du Ciel. Véritables visions, dont le sens se révélait très clair au réveil, et que l'événement réalisait presque toujours ! Nous ne craignons donc pas de parler ici d'intervention divine. Don Bosco n'était ni un téméraire, ni un casse-cou, observait Huysmans : il n'aurait pas risqué une si grosse partie, s'il ne s'y était cru célestement convié.

Cette ferme croyance, il l'a d'ailleurs exprimée le jour où il a dit :

Ma responsabilité est vraiment effrayante. Je tremble rien que d'y penser. Quel compte terrible j'aurai à rendre à Dieu pour les grâces qu'il m'a faites ! On peut dire que Don Bosco aperçoit clairement toutes choses et que la Sainte Vierge le conduit pas à pas. A chaque minute, en toute circonstance, la voilà qui se montre ! C'est Elle qui visiblement nous protège de tout péril, nous indique la besogne à accomplir, et nous aide à la faire.

Qu'il avait donc raison, le cardinal *Vivès y Tuto*, premier ponent de la Cause de Béatification, d'affirmer qu'il n'avait jamais étudié dossier plus débordant de surnaturel ! Et c'est Pie XI qui, deux mois avant le Décret de Béatification de Don Bosco, proclamait que dans cette vie l'*extraordinaire était devenu ordinaire, et le surnaturel naturel.*

En voici une nouvelle preuve, peut-être unique dans l'histoire des mystiques, et si touchante !

***

Don Bosco avait fait connaissance en 1878, à Toulon, d'une famille, qui lui témoigna jusqu'à la fin de ses jours une bienveillance peu commune. Sa générosité envers ses œuvres la classa parmi les premiers bienfaiteurs de l'homme de Dieu. Des millions passèrent, on peut le dire, du coffre-fort de M. le comte Colle dans la poche du saint. Toutes les fois que celui-ci se trouvait dans un sérieux embarras, il partait pour Hyères et revenait les mains pleines.

Le comte et la comtesse Colle avaient un fils chéri, aussi frêle qu'intelligent, ange de pureté, de douceur et de bonté. Don Bosco le connut deux ans, et s'éprit pour lui d'une affection profonde. Tous les hivers le vieillard et l'adolescent se rencontraient, et le saint vit encore son petit-Louis à son lit de mourant, quelques jours avant qu'une implacable tuberculose n'eût ravi ses dix-sept ans à la tendresse éplorée des siens.

Ses rapports avec le petit Colle, si étroits pendant cette vie, prirent, au lendemain de sa mort, un caractère qui tenait vraiment du merveilleux. D'un regard qui n'était pas de ce monde, Don Bosco le retrouvait à chaque pas sur sa route; en d'autres circonstances, il recueillit de sa bouche les ordres du Ciel ; et plusieurs fois ils s'entretinrent tous deux, intimement, comme aux beaux jours de leur amitié terrestre.

Tout ce que nous savons de ces faits étranges, le saint seul pouvait nous le révéler ; nous ne pouvons douter de sa parole.

Quelques jours après le trépas de l'enfant, le Serviteur de Dieu, sa messe dite, confessait dans la sacristie de Notre-Dame Auxiliatrice, quand soudain il eut, comme il dit lui-même, une distraction, qui lui montra le petit Colle en un jardin délicieux, s'amusant avec d'autres enfants, l'air radieux.

Quelques semaines après, le 27 mai, lendemain de l'As-

cension, le saint célébrait la messe au sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice aux intentions de la famille Colle, présente au Saint Sacrifice, quand, à la minute de la consécration, de nouveau son regard, perçant les voiles de l'au-delà, aperçut l'adolescent rayonnant de splendeur et d'allégresse. A la fin de la messe, il le retrouva agenouillé près de lui pour les dernières oraisons ; et, à la sacristie, il se dressa de nouveau devant lui, dans la même attitude ; mais, cette fois, mêlé à une troupe de jeunes gens morts en odeur de sainteté dans la maison.

Le 3 juillet de la même année, Don Bosco écrivait ces lignes à Mme Colle : « Le 21 juin dernier, fête de saint Louis de Gonzague, à la messe, après la consécration, j'ai vu votre fils tel que je l'ai connu sur terre, mais son visage rosé rayonnait d'un éclat aussi éblouissant que le soleil. »

Le 30 août, l'homme de Dieu écrivait de nouveau à la mère : « Le 25 de ce mois, fête de saint Louis, roi de France, j'ai eu, à la consécration, la joie de retrouver votre fils encore plus resplendissant que de coutume. Il se trouvait en un jardin, en compagnie d'autres jeunes gens, et tous chantaient le cantique des Vierges, avec un accent et une harmonie inexprimables. »

Et cent autres fois, à l'autel, à table, dans sa chambre, ailleurs encore, son inoubliable petit ami lui apparut ; c'était une vision d'un éclair de seconde, disait le saint, qui ajoutait : « Elle n'aurait pu durer davantage, car je serais tombé évanoui, incapable de supporter plus longuement cette splendeur. »

En 1882, le troisième dimanche après Pâques, à Rome, dans la sacristie de l'église du Sacré-Cœur, l'adolescent se révéla à ses yeux dans l'attitude d'un homme qui tire de l'eau d'un puits intarissable, symbole très clair des grâces infinies que réserve la dévotion au Sacré-Cœur.

En 1883, à Hyères, toujours pendant la messe, Don Bosco voit Louis Colle lui indiquer une région de l'Amérique du Sud qui attend les missionnaires salésiens, et il l'entend lui

dire : « Faites communier souvent les enfants, et admettez les de bonne heure à la Sainte Table. Dès l'âge de quatre et cinq ans, montrez-leur la sainte Hostie, et faites-la leur adorer, pour les préparer à la première communion. »

En avril 1883, à Paris, dans l'église Notre-Dame-des-Victoires, où il célébrait la messe, Don Bosco, à l'instant de la communion, le retrouva devant lui. Le saint s'arrêta de distribuer l'hostie, perdu dans cette vision, si bien que le chapelain qui l'assistait le crut fatigué, et acheva la communion à sa place.

Le 14 mai 1884, à la petite gare de *Orte*, où Don Bosco dut attendre son train quatre heures, il s'entretint longuement avec son eune ami, qui lui promit une notable amélioration dans son état de santé, amélioration qui se fit sentir dès le lendemain.

Enfin, dans la nuit du 10 mai 1885, il l'aperçut une dernière fois, mais de cette vision nocturne le Serviteur de Dieu jugea bon de ne rien révéler.

Quelle admirable histoire ! A travers ces confidences du saint, on contemple ce spectacle d'âme et il est ravissant ! Les voyez-vous tous deux, le vieillard et l'enfant, cheminant côte à côte, conversant cœur à cœur ? Les rôles sont retournés : jadis, c'était Don Bosco qui guidait le petit Louis dans les voies du Seigneur ; maintenant, c'est l'adolescent qui saisit la main du vieillard et le mène sur les chemins de Dieu. Il était écrit, dans les conseils éternels, que la France catholique aiderait, même de cette façon-là, à l'œuvre du grand apôtre. Transporté aux jardins du Paradis, cet ange de pureté continuait à témoigner, sous des formes plus actives et plus précieuses, la fidélité de sa gratitude à son vieil ami. La mort est vraiment un vain mot pour ceux qui s'aiment dans le Seigneur.

***

Ces communications fréquentes avec l'au-delà, ce Ciel ouvert au regard ébloui de l'humble prêtre et lui livrant

quelques-uns de ses secrets ne pouvaient laisser l'enfer tranquille. Déjà menacé dans son influence par les œuvres de l'apôtre, le prince de ce monde, comme l'appelle Jésus-Christ, s'inquiétait de cet appui fidèle d'en-haut. Sa haine pour les âmes rachetées que l'apôtre, ainsi éclairé, sauvait par milliers, cherchait de toutes les façons à stériliser l'effort du saint. Par ses multiples assauts, il tenta de décourager son zèle. A partir de 1862, ces persécutions furent vraiment infernales.

La nuit, de préférence, il ne cessait de le tourmenter. Sur ce point nous avons les confidences de sa victime. A l'abbé Cagliéro, à l'abbé Bonetti, à l'abbé Ruffino qui, un matin de février 1862, le trouvaient pâle, exténué, il avoua que le démon infestait ses nuits, et il précisa.

Tantôt il venait hurler à son oreille, tantôt il déchaînait dans sa chambre un vent de tempête, qui balayait tous les papiers de sa table ; à un moment il fendait sans arrêt des bûches de bois, à un autre il faisait jaillir des flammes du poële éteint. Ou bien il tirait à lui les couvertures du lit, ou agitait violemment la couche de Don Bosco. Un signe de croix arrêtait l'assaut, qui recommençait la minute d'après sur un programme nouveau. Il poussait un cri strident et sinistre qui jetait l'effroi au cœur du saint ; il déchaînait au plafond un fracas épouvantable, comme d'un escadron d'artillerie lancé à plein galop ; il secouait Don Bosco par les épaules, s'asseyait ironiquement sur sa poitrine ; il faisait valser la table de nuit au milieu de la chambre ; il lui passait sur le front, sur le nez, sur le menton, un pinceau glacé ; il soulevait toute sa literie et la laissait retomber brusquement au sol ; il ébranlait portes et fenêtres pendant des quarts d'heure entiers ; il apparaissait au saint sous les traits d'animaux féroces, ours, tigre, loup, serpent, ou sous les espèces de monstres indescriptibles, fonçant sur lui avec rage.

Avertis du fait par Cagliéro, quelques disciples de Don Bosco, des plus courageux et des plus forts, Savio, Bonetti, Ruffino, voulaient veiller à sa porte. Mais après quelques

minutes, ils s'enfuirent épouvantés. On ne résistait pas à ce sabbat d'enfer.

Don Bosco lui-même, à certains jours, sortait épuisé de cette lutte, qui ne lui laissait pas une nuit tranquille. Une fois même, n'y tenant plus, il courut se réfugier chez son ami l'évêque d'Ivrée. La première nuit, tout alla à merveille : tranquillité complète. Le saint se flattait déjà que le démon eût perdu ses traces. Hélas, dès la nuit suivante, l'assaut recommença. Par précaution il était resté à causer de ses affaires avec le bon évêque jusqu'à une heure du matin. Mais il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était endormi, qu'un monstre hideux se dressa aux pieds de son lit, rugissant de colère, et prenant son élan pour lui sauter dessus. A cette vue Don Bosco poussa un cri d'une telle violence que tout l'évêché en fut réveillé. On accourut s'informer de la cause de cet effroi. Il répondit qu'un cauchemar lui avait causé cette terreur et arraché ce cri. Le lendemain matin, au petit déjeuner, il avouait tout à l'évêque, et le soir il reprenait le chemin de Turin, persuadé de ne pouvoir dépister l'adversaire.

Quel motif déchaînait donc cette rage ?

Sans doute le mal que Don Bosco faisait à l'enfer, la quantité des victimes qu'il lui arrachait, et, plus encore que tout cela peut-être, la pensée des ravages que causerait à son royaume la jeune Congrégation, qui, cette année-là même, allait affirmer sa vigueur par la profession religieuse de ses vingt-deux premiers membres.

Des raisons spéciales s'ajoutaient peut-être à celles-là. Don Bosco pensa longtemps que la part active prise par lui à l'ouverture de l'école catholique qui, à l'autre bout de Turin, tout proche de son Patronage Saint-Louis, devait faire pièce à l'école protestante, n'était pas pour rien dans ces assauts diaboliques. Il était surtout persuadé qu'en subissant pareils assauts, il détournait sur lui la rage de l'enfer, et protégeait, même de cette façon-là, l'âme de ses enfants.

« Pourquoi donc, en revenant d'Ivrée, lui demandait

un de se fils, n'avez-vous pas exorcisé le diable, comme vous nous l'aviez promis ?

— Mais si je l'éloigne de moi, c'est à vous qu'il s'attaque.

— Alors, la nuit qu'il vous a laissé tranquille à Ivrée, il a fait des siennes, ici, à Turin ?

— Parfaitement, répondit Don Bosco. Cette nuit-là, il a fait de grands ravages à l'Oratoire.

— Mais pourquoi ne lui demandez-vous pas ce qu'il veut ?

— Qui vous dit que je ne l'aie pas fait ?

— Et qu'est-ce qu'il vous a répondu ? » interrogèrent anxieux tous les jeunes gens.

Don Bosco ne jugea pas bon de répondre à cette question. « Priez », leur dit-il simplement.

Les jeunes gens n'y manquèrent pas.

Aussi, petit à petit, Don Bosco put retrouver progressivement ses forces épuisées.

Cette lutte avec l'esprit des ténèbres dura tout de même, à intervalles irréguliers, jusqu'en 1864, plus de deux ans.

Un soir que le saint racontait familièrement à des intimes ces nuits de sabbat, et disait l'effroi que leur seule pensée lui causait :

« Oh moi ! interrompit un des jeunes gens, je n'aurais pas peur de lui.

— Tais-toi, coupa Don Bosco d'une voix tranchante qui frappa tout le monde, tais-toi. Tu ne sais pas jusqu'où peut aller, avec la permission de Dieu, le pouvoir de Satan.

— Mais si, je le sais. Tenez, si je le voyais, je le prendrais au cou, et l'on verrait bien.

— Tu dis des sottises, mon enfant. Rien que la peur te ferait mourir à son premier contact.

— Mais je ferais le signe de la croix.

— Ça l'arrêterait une minute.

— Alors comment faisiez-vous pour le repousser ?

— Le moyen de le mettre en fuite, je le connais bien maintenant. Depuis que je l'emploie, il me laisse tranquille.

— Et quel est-il ? L'eau bénite ?

— A certaines minutes l'eau bénite elle-même ne suffit pas.

— Oh ! dites-le-nous, ce remède, supplièrent en chœur les jeunes gens.

— Je le connais, je l'ai employé, il fut efficace, oh ! combien !... »

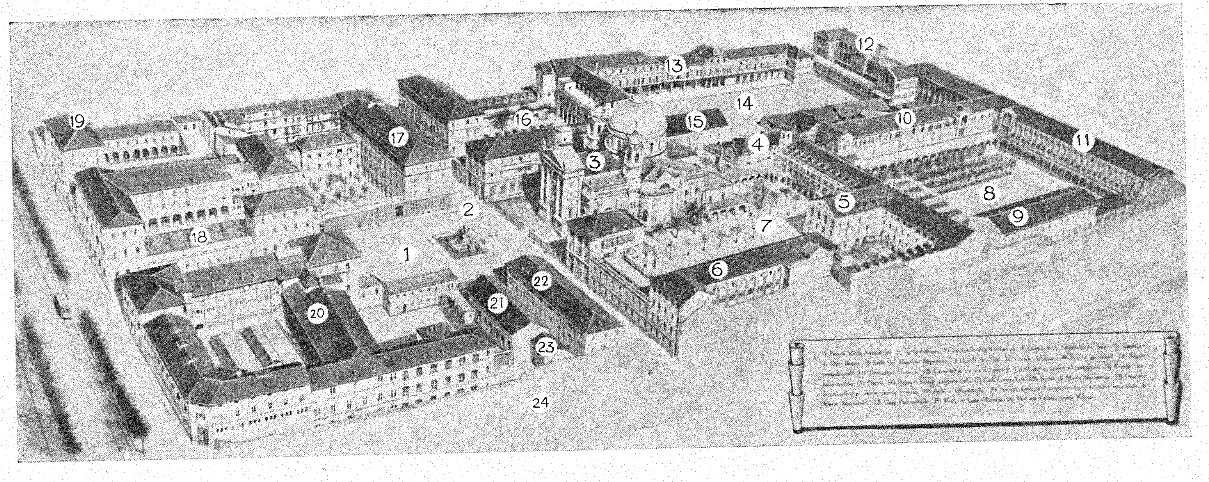
Puis Don Bosco se tut, gardant pour lui ce secret.

De ce dialogue, nous ne pouvons donc retenir que cet aveu : un jour, par un moyen inconnu, mais que notre foi soupçonne, le serviteur de Dieu terrassa définitivement l'enfer.



Ce long combat terminé on peut croire que, comme dans la scène de tentation de l'Évangile, les anges de Dieu s'approchèrent du vainqueur. Ils n'avaient d'ailleurs jamais cessé de le faire, puisque les communications d'en-haut, pendant ces deux années de torture, ne furent jamais aussi riches, ni aussi consolantes.

Au dehors, à voir passer, agir, s'appliquer à des tâches obscures le pauvre Don Bosco, comme il s'appelait, à l'entendre causer, à l'écouter faire des mots avec ses enfants, qui donc aurait soupçonné que son âme était le théâtre de semblables phénomènes, et qu'à tour de rôle, le Ciel l'inondait de clarté, et l'enfer d'épouvante ? Par ce contraste entre l'humilité de son extérieur et la splendeur de son âme, il faut tout de même avouer que cet homme fait grande figure dans le cortège de la sainteté. Des saints plus imposants, plus miraculeux, d'un rayonnement d'action plus étendu, on en trouve à travers vingt siècles de christianisme ; mais de profil plus original et plus prenant, convenons qu'il s'en rencontre bien peu dans l'histoire de l'Église.




LA CITÉ SALÉSIENNE DE TURIN

1. Place Notre-Dame-Auxiliatrice.
2. Rue Cottolengo.
3. Basilique Notre-Dame-Auxiliatrice.
4. Eglise Saint-François de Sales.
5. Chambres habitées par le Saint.
6. Habitation des membres du Grand Conseil Salésien.
7. Cour des étudiants.
8. Cour des apprentis.
9. Secteur des étudiants.
10. Ateliers professionnels.
11 Dortoirs des étudiants.
12. Buanderie, cuisines et réfectoires.
13 Patronage.
14. Cour du patronage.
15. Théâtre.
16. Autres ateliers professionnels.
17. Maison-mère des Filles de Marie-Auxiliatrice.
18. Patronage de filles et Cours du soir.
19. Crêche et orphelinat de filles.
20. Librairie-éditrice salésienne.
21. Chapelle des catéchismes
22. Presbytère.
23. Restes de la maison Moretta.
24. Emplacement du pré Philippi, siège du premier patronage Salésien.

## CHAPITRE XXII

### Les dernières années.

*Les quatre grandes étapes de l'Œuvre salésienne. — Le développement mondial de cette Œuvre. — L'Œuvre de Notre-Dame Auxiliatrice pour les vocations tardives.*

*Le voyage à Paris : montée triomphale par Marseille, Avignon, Lyon, Moulins. — Description du vieillard par la presse. — Deux miracles entre cent. — Extraits des journaux : l'*Univers, *le* Clairon, *le* Figaro, *le* Pèlerin, *la* Liberté, *le* Moniteur universel. — *La journée de Don Bosco à Paris. — Les audiences : le service d'ordre, la foule, une audience historique : Victor Hugo. — Les sermons du saint dans les églises : à* Notre-Dame des Victoires, *la* Madeleine, Saint-Sulpice, Saint-Pierre du Gros-Caillou *devant le cardinal Lavigerie. — Visite à diverses communautés ou associations : le* Collège Stanislas, *le* Pensionnat Notre-Dame-de-Sion, *l'*Œuvre des Orphelinats agricoles, *le* Conseil de Paris *des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, la* Bonne Presse, *la* Maison-Mère des Petites Sœurs de l'Assomption.

*Une scène émouvante, rue de Sèvres, au sortir de la Librairie Josse. — Un tour dans le Nord : Amiens, Lille.*

*Le voyage à Frohsdorf, au chevet du comte de Chambord.*

*La nomination de Don Rua comme vicaire général, avec droit de future succession.*

*Le premier évêque salésien : Mgr Cagliéro. — Sa consécration. — Une scène touchante.*

*Le voyage à Barcelone : l'enthousiasme de la ville. — Encore des miracles. — Le mont* Tibi dabo *offert au saint pour y dresser un temple au Sacré-Cœur. — Retour par Montpellier, Tarascon, Valence, Grenoble.*

*Un* Ave Maria *qui a produit bien des merveilles.*

Un jour, vers 1880, sur un pauvre calepin, le saint notait :

**Un œil attentif admirerait aisément le caractère tout spécial de chacune des périodes de dix ans qui se sont déroulées depuis la fon-**

**dation de l'Œuvre. La première, 1841-1851, est la période du *Patronage ambulant;* la seconde, 1851-1861, celle de l'*affermissement de l'Œuvre;* la troisième, 1861-1871, pourrait prendre le nom d'*expansion hors de Turin;* et la quatrième, 1871-1881, s'appellerait période d'*expansion mondiale.***

Très juste, l'observation. De fait, à partir de 1871, l'œuvre salésienne, qui compte déjà une quinzaine de maisons en Italie, franchit les Alpes et vient se fixer en France, à *Nice*, *Toulon*, *Marseille*, en Espagne à *Utrera;* ou cingle vers l'Amérique du Sud dans le dessein de s'établir en Uruguay, en Argentine, à *Montevideo* et à *Buenos Ayres.* La bénédiction de Dieu est véritablement sur elle, et les rêves de colonisation surnaturelle du saint se réalisent un à un.

Mais cet apostolat qui envahit si rapidement l'univers a besoin d'une main-d'œuvre abondante, de renforts continus : comment et où les trouver ? A côté de lui, dans ses maisons ; en marge de son œuvre, dans les rangs des généreux laïcs, qui lui apportaient leur dévouement. Aussi bien parmi les apprentis de ses ateliers professionnels que parmi les messieurs de la société qui venaient l'aider, Don Bosco discerna très vite qu'il y avait des ouvriers de la sixième, de la neuvième et même de la onzième heure attendant, les bras croisés, qu'on les embauchât. De cette constatation est née l'*Œuvre de Notre-Dame Auxiliatrice, pour les Vocations tardives.*

L'esprit positif, pratique du saint, eut vite distingué deux catégories parmi ces aides possibles : à ceux que de solides études antérieures avaient déjà préparés de loin au sacerdoce il fit faire ce que d'un mot l'on baptisa à l'époque : *scuole di fuoco*, les classes en coup de vent. Pour les autres — apprentis qui avaient manifesté le désir de passer aux études, ou jeunes gens qui commençaient sur le tard leurs classes latines — il ouvrit, à l'Oratoire de Turin, des cours réguliers de Vocations tardives. Ceci se passait vers 1872.

**En 1877, cette période de demi-tâtonnements prit fin**

avec l'ouverture à *Saint-Pierre-d'Arène*, près de Gênes, d'une maison de Vocations tardives. Cette année-là même le saint sollicitait et obtenait de Pie IX une bénédiction spéciale pour cette Œuvre pleine d'avenir.

En 1883, Don Bosco qui voulait tenir près de lui, pour en surveiller le développement, cette Œuvre chère à son cœur, la transporta à *Mathi*, près de Turin ; elle comptait alors une soixantaine d'élèves.

Enfin, en 1884, elle vint épanouir sa pleine maturité à *Turin* même, dans les locaux d'un collège qui encadrait de ses trois côtés l'église *Saint-Jean-l'Évangéliste* construite par le saint. Une pensée d'inspiration profondément sacerdotale, eucharistique, avait germé dans l'esprit du fondateur : ces jeunes gens, qui de loin se préparaient au sacerdoce, il voulait, dès aujourd'hui, les voir appliqués au service de l'autel dans cette église très fréquentée. Propreté du sanctuaire, chants, cérémonies, ils devaient tout assurer et mener ainsi une existence que l'étude et la liturgie couperaient en parts égales. Inspiration du Ciel, si bien harmonisée avec le but de la fondation !

Cette année 1884, l'Œuvre comptait déjà 140 élèves. Elle devait fournir au clergé diocésain des centaines de recrues, et à la Congrégation Salésienne des équipes d'apôtres qui, aussi bien en Europe qu'en terres de missions, devinrent des chefs. Des vocations tardives, ce sont des officiers sortis du rang ou des officiers de complément : même à côté des capitaines brevetés d'état-major, ils ont un rôle important à jouer, nous le savons depuis la dernière guerre.

Ces résultats, s'il les avait tous connus, n'auraient pas surpris Don Bosco. De longue date, il savait ce que pouvait rendre cette Œuvre. Il se rappelait qu'à Chiéri, en 1832, élève externe du petit séminaire, vocation un peu tardive lui-même, puisqu'il entrait à seize ans en sixième, il avait patiemment, chaque soir, donné des leçons de latin au sacristain de la cathédrale, brave homme de trente-cinq ans, d'une piété surprenante pour un sacristain, qui voulait

à tout prix devenir prêtre. Son constant effort avait réussi à verser, dans ce cerveau plutôt rebelle, une science largement suffisante pour faire admettre, à la fin de ce cours forcé, son élève au grand séminaire. Ce vieux souvenir de jeunesse, jamais effacé, dut soutenir le courage de l'homme de Dieu aux heures difficiles que connut sa nouvelle initiative.

***

Avec elle se clôt, si l'on peut dire, le cycle de ses créations. Don Bosco, désormais, ne fera plus que consolider ses œuvres, ou les pousser à travers le monde.

Un de ses rêves avait toujours été de voir ses Fils s'établir à *Paris*. Il soupçonnait qu'en cette immense capitale des milliers d'enfants naissaient et grandissaient sans jamais connaître l'essentiel des vérités morales et religieuses, qui font traverser sans trop de dégâts la crise de la jeunesse. Pour quelques âmes d'élite, sortant indemnes de la fournaise, combien d'autres devaient être dévorées par ses flammes, surtout dans ces humbles milieux populaires, qui n'ont ni le temps ni le goût d'approcher le prêtre ! A cette jeunesse « pauvre et abandonnée » du grand Paris, Don Bosco allait apporter, en 1883, le bienfait de l'éducation chrétienne.

Il avait 68 ans, quand il entreprit ce fameux voyage à travers la France. Son corps était bien las, ses jambes bien vieilles ; ses yeux pour ainsi dire perdus ; il marchait presque toujours soutenu par des bras amis : c'était un vieillard usé ; mais une force obscure le poussait vers Paris. Il n'essaya pas de lui résister.

Il partit de Turin le 31 janvier. Les premiers jours de février il était à *Nice*, où un incident charmant marqua son passage. Revenant d'une visite chez des amis, il voulut couper court et traverser le *Paillon* sur une misérable passerelle en planches qui, à cette époque-là, reliait les deux rives. A un certain moment, ses mauvais yeux

lui firent mettre le pied un peu de côté et le voilà dans l'eau du torrent. On l'en eut bien vite tiré ; mais il était trempé comme une soupe, et l'on dut rentrer à la maison salésienne toute proche. Là se présenta une difficulté imprévue : Don Bosco n'avait pas de soutane de rechange et, dans toute la maison, on n'arriva pas à en trouver une seule disponible. Le bon Père dut se mettre au lit. « Ah ! s'écria-t-il, que voilà bien une vraie maison de Don Bosco ! »

Tout le mois de février, il le passa à Nice prenant des forces en vue des lourdes fatigues qui l'attendaient. Puis, par *Toulon*, *Marseille*, *Avignon*, il gagna *Lyon*. Partout, sur son passage, les foules, avec impétuosité, accouraient, sollicitant sa prière, son conseil, sa bénédiction. Infirmes du corps ou malades d'âme se pressaient autour de l'humble vieillard, attendant de ses lèvres le mot qui retourne, de sa main le geste qui guérit. « Ce sont les mêmes scènes qu'à Ars, et je m'y croyais encore », écrivait le premier historien du saint Curé, l'abbé Monnin, témoin de l'enthousiasme populaire.

En Avignon, le 2 avril, à l'heure du départ du train, la presse était telle, que les voyageurs n'arrivaient pas à atteindre leurs compartiments. « Quel déluge, Don Bosco ! voyez », lui faisait observer son secrétaire, l'abbé de Baruel. « Raison de plus pour filer », répondait le saint homme, avec humour et à-propos.

A Lyon, il monta, le 8 avril, en pèlerinage à *Notre-Dame de Fourvière*. Mgr Guiol, recteur des Facultés catholiques, et Dom Pothier l'assistaient pendant sa messe. A la foule nombreuse qui se pressait dans l'église il adressa quelques mots de piété ; puis, comme tout le monde n'avait pu pénétrer dans le sanctuaire, il donna une seconde bénédiction, au dehors, devant la maison du Recteur.

Ce triomphe se renouvela les jours suivants aux églises où il parla : Ainay, Saint-François-de-Sales, le Séminaire, les Dames du Sacré-Cœur.

A la Guillotière, il présida une séance chez son ami, M. Boisard. Dans ce milieu ouvrier, devant cette intéres-

sante jeunesse, Don Bosco se sentit chez lui, et il eut des mots charmants. « Les enfants sont les délices du bon Dieu », dit-il. Puis l'apôtre de la charité qui connaissait le chemin des cœurs, et qui avait toutes les audaces, lança cet appel en faveur de l'œuvre : « Sortez l'argent de vos bourses pour aider à l'éducation de l'ouvrier, autrement l'ouvrier révolté viendra demain vous le prendre de force. » Et il ajoutait avec son fin sourire, scandant lentement les mots de sa voix chantante : « Le salut de la société est dans votre poche. »

Un matin, il vint dire la messe au Caveau de saint Pothin, relique insigne de la piété lyonnaise des premiers temps. Sur les lacets de la colline, une foule empressée entourait la voiture et retardait la marche. Don Bosco, toujours calme, accueillait tout le monde, entendait les requêtes et donnait sa bénédiction. Le cheval était très pacifique et se frayait sagement son chemin. Mais la course était longue : le cocher, moins patient ou moins dévot, finit par se fâcher. Sa mauvaise humeur éclata en un mot resté célèbre : « Mieux vaudrait traîner le diable que de conduire un saint ! »

Le samedi 14 avril, avant-veille du départ, il y eut une séance remarquable à la Société de Géographie de Lyon. Don Bosco y donna une conférence devant la savante assemblée ; il se révéla géographe érudit sans avoir voyagé. Il parla de la lointaine Patagonie, où depuis longtemps sa pensée suivait les travaux apostoliques de ses Fils.

Nos savants étaient penchés sur la carte pendant que Don Bosco parlait. Sa leçon fut vivante et riche de détails. Il exposait avec beaucoup d'intérêt la faune et la flore de ces pays, les curiosités géologiques et les richesses minières ; il décrivait les contours accidentés des côtes, des montagnes, des rivières ; il expliquait les mœurs curieuses des habitants. Bientôt les professeurs émerveillés ne suivirent plus sur la carte ; leurs yeux étaient fixés sur le maître à la parole chaude, au regard inspiré qui semblait suivre le fil de visions lointaines.

On voulut savoir. « Mon Père, à quelles sources vous êtes-vous documenté ? Ces détails si neufs, d'où les tenez-vous ? » Don Bosco ne répondit pas. Il ne pouvait pas répondre : on ne l'aurait pas cru. C'était en rêve qu'il avait contemplé ces terres inconnues, guidé, comme nous l'avons vu deux chapitres plus haut, par son cher petit ami Louis Colle.

La Société de Géographie de Lyon eut un geste élégant : quelque temps après, elle décernait à son intéressant conférencier une médaille d'or.

***

Le 16 avril Don Bosco partait pour *Moulins*, et le 19 il arrivait à *Paris*, et descendait 34 avenue de *Messine*, chez ses bons amis de Combaud. Il y avait été précédé par son courrier, un flot d'enveloppes, qui avait épouvanté le concierge de l'hôtel. Mais ce ne fut rien à côté du flot de peuple qui vint battre, d'abord aux portes de l'avenue de Messine, puis, à quelques jours de là, au 12, rue de la *Ville-l'Évêque*, chez M^lles^ de Senilhac, où le Saint recevait toutes les après-midi.

Comment expliquer cette affluence, cette préoccupation de la capitale de voir et d'approcher cet homme ? Quinze jours plus tôt son nom était à peine connu : et voici qu'une force irrésistible poussait vers lui le peuple, le plus curieux certes, mais aussi le plus sceptique, le moins facile à surprendre. Son extérieur n'y était pour rien. « Il porte une soutane de gros drap, sa démarche est mal assurée, sa vue fatiguée ; il est dépourvu de ce que nous appelons distinction et haute éloquence », constatait à *Saint-Thomas-d'Aquin*, à l'ouverture d'un congrès, le P. Delaporte. C'était vrai : mais il offrait en sa personne le reflet de la sainteté et du génie charitable de saint Vincent de Paul : et Paris n'est jamais insensible à cela. Puis il faisait des miracles. Moins qu'on ne l'a dit, certes, mais, comme écrivait M^me^ Claudius Lavergne, à en rabattre les neuf

dixièmes, il en restait assez pour justifier l'enthousiasme qui l'accueillait.

Entre deux audiences, rue de la Ville-l'Évêque, le père de la marquise de Bouillé vient un jour le conjurer de passer à son domicile, où agonisait son petit-fils. Don Bosco console le vieillard, en lui affirmant que l'enfant, quoique administré de la veille, ne mourra pas. A la fin de ses audiences, il se rend auprès du petit malade, condamné par la science, fait réunir la famille, invoque avec elle Notre-Dame Auxiliatrice, et quitte le lit du petit en assurant tout le monde que la convalescence est proche : à l'étonnement des médecins, elle commençait le lendemain.

Un fait, assez semblable, se produisit quelques jours plus tard, à l'issue du sermon de charité que le 29 avril le Saint donna à la Madeleine. Une mère en pleurs, Mme D..., vint le supplier à la sacristie d'accourir au chevet de sa fillette, enfant de onze ans, qu'une fièvre maligne avait réduite à l'extrémité. C'était à deux pas de l'église, rue de la Ville-l'Évêque même. Don Bosco s'y laissa conduire et, avec toute la famille réunie encore, il pria la Vierge Auxiliatrice d'apporter la guérison à ce foyer. Puis il dit : « Laissez maintenant tranquille votre petite malade, laissez-la reposer. » On suivit son conseil et le lendemain l'enfant se réveillait pleinement guérie. Elle vit encore et est devenue Mme de R...



De ces faits merveilleux la presse s'empara sur l'heure et ses articles précipitèrent avenue de Messine, rue de la Ville-l'Évêque, et dans toutes les églises où Don Bosco devait parler, un monde de malades de corps et d'âme.

L'*Univers* du 28 avril n'y allait pas par quatre chemins. Après avoir résumé l'œuvre charitable du saint, il le désignait clairement à la misère physique et morale comme un thaumaturge incontesté, en lui appliquant ces

quatre vers latins, tirés de l'office de saint Antoine de Padoue :

*Si quaeris miracula:*
*Mors, error, calamitas,*
*Daemoni, lepra fugiunt*
*Œgri surgunt sani* (1).

Le *Clairon* du 30 avril, sous la signature d'un ancien obligé du saint, M. de Meurville, présentait ainsi à son public Don Bosco : « Il n'est bruit dans Paris, ces jours-ci, que de cet humble prêtre qui nous vient d'Italie précédé d'une réputation compromettante, celle d'un homme qui fait des miracles. »

Le 2 mai, le *Figaro* lui-même, donnait à fond et satisfaisait ainsi la curiosité de ses lecteurs :

On ne parle depuis huit jours dans le monde religieux que de Don Bosco et de son œuvre. Le saint Vincent de Paul italien, venu pour passer quelques jours à Paris, s'en retourne vendredi à Turin, comblé de dons pour ses orphelinats. Devant la maison de la rue de la Ville-l'Évêque où il est descendu, des files d'équipages stationnent tout le jour depuis une semaine. Les plus grandes dames le supplient de faire pour elles, ou pour leurs proches, les miracles que Don Bosco accomplit aisément, dit-on.

Le reporter du journal d'Émile de Girardin, la *Liberté*, racontait, en date du 5 avril, sur un ton un peu sceptique il est vrai, une visite faite avenue de Messine. Voici le coup d'œil qu'offrit au journaliste incroyant le spectacle de l'hôtel de Combaud :

De nombreuses voitures stationnaient devant la porte. Dans la cour allaient et venaient de nombreux visiteurs. Chez le concierge plusieurs personnes parlementaient ou se faisaient inscrire. Au parloir, qui est très vaste, il n'y avait pas de siège inoccupé. Là se tenaient les gens ayant obtenu audience pour la journée.

Le *Moniteur universel* du 5 mai donnait de l'attirance du saint cette sobre mais vivante description :

(1) Si tu cherches des miracles, eh bien regarde : la mort, l'erreur, le malheur l'enfer, la lèpre fuient devant sa parole, et les malades se relèvent guéris.

Partout où l'on apprend qu'il dit la messe, ou qu'il doit parler, à la Madeleine, à Saint-Sulpice, à Sainte-Clotilde, on accourt, on emplit l'église jusqu'aux bords et, deux heures d'avance, il ne reste plus une place où pût s'insinuer Sarah Bernhardt elle-même.

En date du 12 mai, le *Pèlerin* constatait cette unanimité des journaux et cette ruée de tout Paris vers l'humble apôtre :

Trois jours après son arrivée, toute la presse de plaisir éclatait en admiration : on racontait, on fabriquait même des miracles, car les gens qui ne croient guère aux miracles sont plus disposés à exagérer, quand ils en parlent. Les dames du grand monde couraient sur les traces du saint, qui ne s'occupe pas des suffrages du monde, qui ne prépare pas plus les paroles qu'il adresse à la Madeleine, que ce qu'il dit à un mendiant, et qui donnera autant de temps à ce dernier qu'à un prince, s'il a à le bénir.

Cette note d'enthousiasme ou de stupeur en face de ce phénomène étrange d'une ville se jetant sous les pas d'un saint, en plein XIX^e siècle sceptique, nous la relevons encore dans la *Gazette de France*, le *Monde*, le *Gil Blas*, la *France Illustrée*, la *Croix* et mainte autre feuille parisienne.



Il n'en fallait pas tant pour décupler les clients du saint. Ils devenaient légion. Une femme du meilleur monde notait : « Jamais on n'a vu pareille foule à Paris autour d'un prêtre depuis que Pie VII y est venu. »

C'était vrai. Aussi Don Bosco n'arrivait pas à satisfaire les exigences de ses clients. En hâte, devant le monceau de lettres qui lui tombaient chaque jour, il avait prié Don Rua d'accourir aider l'abbé de Baruel à répondre à ses correspondants. « Nous serions sept secrétaires ici, écrivait à un ami de Turin ce bras droit de Don Bosco, qu'il resterait encore chaque soir bien des lettres sans réponses. »

Chaque soir aussi, plus d'un visiteur était éconduit. Pour satisfaire tout le monde, le saint aurait dû passer

ses nuits à recevoir. Il l'eût bien fait, mais vers onze heures de la nuit, son corps lassé n'y résistait plus.

Depuis cinq heures, il était debout. Son oraison achevée, il recevait déjà, de six à sept heures et demie, dans le grand salon du premier étage de l'avenue de Messine. A cette heure-là, une voiture venait le prendre pour aller dire la messe ici ou là, dans une paroisse, une communauté ou chez des particuliers. Après sa messe la foule le guettait encore, et, à la sacristie ou une salle attenante, il continuait d'écouter le récit des misères, d'encourager, d'éclairer, de consoler, de bénir. Vers onze heures il essayait de se dégager pour aller absorber un modeste repas, avenue de Messine ou chez des amis; et à deux heures battant, il se trouvait rue de la Ville-l'Évêque, à la disposition de tous ceux qui voulaient l'approcher. Il n'en rentrait que vers dix heures du soir, pour rejoindre ses secrétaires, signer le courrier, écrire lui-même quelques lettres, et enfin vers minuit, après une longue prière, se mettre au lit, épuisé, fini, mort.

Le spectacle qu'offrait la maison de la rue de la Ville-l'Évêque n'était pas banal. Deux heures avant l'arrivée du saint, l'antichambre était déjà pleine. On prenait ses numéros et l'on attendait, même dans l'escalier, même dans la rue, patiemment.

Un service d'ordre parfait dirigé par des dames du monde, la marquise de Caulaincourt, la comtesse d'Andigné, la baronne Reille, canalisait cette foule docile. De tous les coins de Paris, de tous les rangs de la société, on accourait à lui, les uns pour obtenir des lumières, d'autres la santé, beaucoup la paix du cœur. « J'ai dû pendant mon court séjour à Paris, avouait-il plus tard à un intime, résoudre plus de cent cas de conscience, dont un seul eût suffi à m'amener dans cette grande ville. »

Beaucoup de ces visiteurs devaient se contenter de le voir sans lui parler et d'emporter sa bénédiction. D'autres, pour être sûrs de le rejoindre, sans trop attendre, se glissaient dans des maisons amies à l'heure où Don Bosco s'y rendait.

C'est ainsi qu'un jour, des visiteurs, dont nous avons recueilli le témoignage, virent sortir du salon de l'abbé Roussel, le grand apôtre de la jeunesse populaire à Paris, la silhouette si connue de Victor Hugo.

« Mais c'est le père Hugo que je viens de voir passer devant moi ? interrogea l'un d'eux, Me Boullay, avocat-conseil de l'*Œuvre des apprentis*, accouru à Auteuil faire bénir sa femme et ses deux fillettes par le saint vieillard en visite.

— Oui, mais n'en parlez pas, lui répliqua l'abbé Roussel. Le poète a voulu venir causer avec Don Bosco, *incognito*. Le saint homme, comme vous le pensez, a essayé de le ramener au Dieu de son enfance. Victor Hugo a répondu qu'il croyait à l'immortalité de l'âme, mais que dans son milieu, tout acte de religion était impossible. »

De fait, nous savons par des témoignages recueillis dans la parenté même du poète que, quand, parfois, Victor Hugo s'épanchait en une profession de foi spiritualiste, on entendait derrière lui un de ses gendres, Lockroy, ricaner : « Voilà le vieux qui commence à divaguer ! »

Introduit quelques instants plus tard auprès de Don Bosco, Me Boullay, après les compliments d'usage et les présentations de sa petite famille, s'enhardit à lui dire :

« Ah! mon père, vous venez de recevoir une célébrité, Victor Hugo.

— Qui vous l'a dit ?

— L'abbé Roussel.

— Alors, puisque vous le savez, je ne fais plus de mystère. Oui, je l'ai reçu et nous avons causé. Il y a du respect humain dans son cas. Et puis son entourage ! Son entourage ! Ah ! mon Dieu, cela m'a fait bien de la peine, car c'est un vieillard, et, comme je le lui ai dit, il ne faut pas abuser de la grâce de Dieu. »

Ce fut probablement cet entourage qui, à l'heure suprême, empêcha le prêtre d'approcher du chevet du poète moribond. Jusqu'au terme de sa vie, Victor Hugo s'en tint, en effet, à la profession de foi exclusivement spiritualiste

exprimée devant le saint, comme en témoignent ces trois lignes de son testament, remis le 3 août 1883 à son gendre Vacquerie :

*Je refuse l'oraison de toutes les églises,*
*Je demande une prière à toutes les âmes,*
*Je crois en Dieu.*

***

En arrivant à Paris, la première démarche de Don Bosco avait été d'aller saluer le cardinal Guibert. A la fin de l'audience, le bon Cardinal lui dit :

« Donnez donc un sermon de charité à la *Madeleine*, en faveur de vos œuvres ; puis descendez tendre la main à vos auditeurs : vous verrez qu'ils seront généreux.

— Je n'ose, Éminence, repartit le saint. Je parle un français trop peu correct. Un autre, à ma place fera bien mieux.

— Non, non, c'est vous qui devez parler. Paris ne se fiera qu'à votre parole. Allez donc en toute confiance. D'avance je bénis votre effort. »

Rarement, bénédiction porta autant de fruits.

Le samedi 28 avril, avant toute autre visite aux sanctuaires parisiens, Don Bosco tint à aller prier la Vierge chère au cœur de la grande cité, dans son temple préféré, *Notre-Dame des Victoires*. Le saint célébra la messe à l'autel de l'Archiconfrérie *pour la conversion des pécheurs*. Cette messe du samedi, déjà très courue à l'ordinaire, attira ce matin-là un concours immense de peuple. Elle était annoncée pour neuf heures, et à sept heures, l'église était déjà comble. Comme quelqu'un s'étonnait à haute voix, à la vue de cette foule pressée, où il ne pouvait pénétrer, une pauvre femme lui expliqua : « Vous comprenez, c'est la messe des pécheurs, et elle va être dite par un saint. »

Les gens qui n'avaient pu entrer, ce jour-là, dans le sanctuaire, et qui encombraient un instant la *Place des*

*Petits-Pères*, se retrouvèrent le lendemain dimanche, aux vêpres, à la *Madeleine*. L'église était pleine, comme s'il s'agissait d'entendre le plus grand des orateurs. Dès deux heures de l'après-midi, il avait fallu fermer les portes aux nouveaux arrivants. On se pressait, jusque sur les marches du maître-autel. En prévision de ce grand auditoire on avait fait disparaître tous les prie-Dieu de la nef : elle se trouva encore trop petite. La foule était si dense, que le pauvre Don Bosco n'arrivait pas, malgré les efforts du bedeau, à en fendre les flots pour atteindre la chaire. Il est vrai que, chemin faisant, tout ce monde lui prenait les mains pour les baiser.

Et Don Bosco parla. Pas en orateur, certes. Son français était difficile, sa voix n'avait ni cette sonorité qui pénètre les foules, ni ce timbre d'or qui charme les oreilles, ni ces accents qui remuent les cœurs. Son geste sobre et lent, son regard plutôt voilé, son extérieur très simple n'étaient pas faits pour en imposer. Pauvre bagage oratoire ! Il ne fallait rien moins que l'humilité du saint pour oser aborder avec cela ce public parisien, si sensible au charme de la parole que pour lui tous les talents se résument dans l'éloquence, et qu'un beau diseur est à ses yeux tout ce qu'il prétend être.

Monté à trois heures en chaire, Don Bosco raconta le développement de ses entreprises charitables, et montra la nécessité de soutenir ses maisons, éparses déjà un peu partout, où des milliers d'enfants reçoivent le pain du corps et celui de l'âme.

On l'entendit mal, on le comprit à peine. Mais l'idée avait quand même mordu sur cette foule élégante, et quand les plus beaux noms de l'armorial commencèrent la quête. les pièces d'or tombèrent dans les aumônières de velours, En quelques minutes, on fit 10.000 francs.

Trois jours plus tard, donc le 2 mai, les mêmes scènes d'enthousiasme, de dévotion et de générosité se renouvelaient à *Saint-Sulpice*, où Don Bosco avait accepté de

célébrer la messe à neuf heures du matin. Dès huit heures, la vaste nef et les bas-côtés étaient déjà combles au point d'empêcher toute circulation. Don Bosco arriva avec une heure et quart de retard : depuis son départ de l'avenue de Messine, vers sept heures et demie, on l'avait conduit au chevet de quantité de malades, et il s'était laissé faire. Après l'Évangile, il adressa, de la table de communion, quelques mots à cet immense auditoire, pour lui dire simplement ce qu'étaient les œuvres, en faveur desquelles il venait solliciter la charité. La communion, distribuée par sa main, dura plus d'une demi-heure. Le retour à la sacristie fut quelque chose d'inconcevable. Le clergé avait prévu la ruée de la foule, et quatre vicaires en plus du suisse et du bedeau étaient chargés de l'entourer, de le soutenir et de le protéger contre le pieux empressement du public. Ils furent débordés, enveloppés, roulés dans la vague qui déferlait, ininterrompue, sur l'humble vieillard. On lui faisait toucher des chapelets, des images ; on lui demandait et redemandait sa bénédiction ; on taillait à même dans sa vieille soutane pour avoir des reliques ; on escaladait, on renversait des chaises pour le voir ou l'approcher. C'était du délire. Enfin vers onze heures trois quarts, il put atteindre la porte de la sacristie, que l'on referma sur lui. Mais la foule, désireuse de lui présenter ses malades, assiégea sans pitié les lourds vanteaux. Il fallut lui dire que Don Bosco avait gagné le presbytère. Elle s'y précipita sur-le-champ.



Si nous faisions le tour des paroisses parisiennes qui, dans ces semaines de mai, eurent le bonheur d'accueillir Don Bosco — le 3 mai, *Sainte-Clotilde ;* le 4, *Saint-Augustin* puis *Sainte-Marguerite;* et la veille de son départ, le 25, *Saint-Thomas-d'Aquin* — nous assisterions à des manifestations identiques d'une vénération, parfois indiscrète, mais toujours émouvante ; nous verrions ces églises pleines deux heures avant l'arrivée de l'homme de Dieu ; nous

l'entendrions adresser à son auditoire, d'une voix qui n'a plus que le souffle, des paroles qui arrivaient à bien peu d'oreilles ; nous admirerions la générosité des fidèles vidant leurs bourses dans celles des quêteuses ; et, une fois de plus, nous contemplerions le spectacle d'une foule se précipitant, s'écrasant, pour le voir passer de l'autel à la sacristie, le toucher, recevoir sa bénédiction.

Ce programme, qui se répétait de paroisse en paroisse, eut cependant à *Saint-Pierre du Gros-Caillou*, l'aristocratique église de la rive gauche, une variante imprévue.

Le cardinal *Lavigerie,* qui se trouvait à Paris, fut prié de présider la réunion. Aussi quel ne fut pas l'étonnement de l'humble Don Bosco, monté en chaire, de découvrir, face à lui, au banc d'œuvre, la pourpre de l'archevêque de Carthage. Rencontre imprévue de deux âmes d'apôtres, l'une toute de calme et de mansuétude salésienne, l'autre toute de feu et d'ardeur conquérante.

Et Don Bosco parla. Dans un français à lui qui était charmant de simplicité, mais qui, de temps à autre, sans hésiter, écorchait fortement la grammaire ou le dictionnaire il exposa ses vues sur l'éducation de la jeunesse populaire, sur l'urgence de cet apostolat, sur la nécessité d'ouvrir, en plein Paris, un foyer de vie salésienne digne de la capitale.

Puis il s'arrêta, et du banc d'œuvre, l'apôtre de l'Afrique se leva pour recommander chaudement la quête à l'église comble :

Depuis que j'ai appris, dit l'Éminentissime, la présence à Paris du saint Vincent de Paul de l'Italie, je n'ai eu qu'un désir, celui de me rencontrer avec lui dans une de nos églises et de recommander ses œuvres à la charité des catholiques. Ces œuvres, je les ai vues commencer à Turin, s'étendre ensuite, pénétrer en France et y devenir comme un trait d'union de bienfaisance et de paix entre les catholiques des deux nations.

Appelé à remplir moi-même, en Tunisie, un ministère semblable, je suis heureux, mes Frères, de vous rappeler la grande pensée de saint Paul, que nous ne formons qu'un corps dont tous les membres doivent s'entr'aider.

C'est ce que vous faites, mon révérend Père, en recueillant et éle-

**vant les petits garçons de France ; c'est ce que je cherche à faire en Tunisie en aimant comme mes fils les enfants de votre Italie.**

**Vous consommerez cette œuvre de rapprochement, mes Frères, en venant en aide à ce prêtre humble et saint. Il faut qu'en rentrant dans sa patrie il puisse dire que la France est toujours fidèle à sa grande mission, qu'elle protège tous ceux qui souffrent, sans distinction, sans savoir si parmi les peuples il y a des frontières.**

**J'habite un pays où le saint Vincent de Paul de la France fut autrefois entraîné par la force et plongé durant deux années dans l'esclavage. Aujourd'hui il faut à la Tunisie un saint Vincent de Paul nouveau qui soit conduit non par la force, mais par l'amour. Ce saint Vincent de Paul c'est vous, mon très cher Père. Avec votre famille religieuse, vous accomplirez mieux que tout autre l'œuvre de conciliation et de paix qui nous est nécessaire.**

**Père de tant d'enfants, je fais un appel à votre cœur. Il a déjà répondu à la prière de l'Europe et de l'Amérique. C'est l'Afrique maintenant qui vous présente ses fils délaissés. Votre cœur est assez grand pour les contenir. Envoyez vos religieux vers eux. Nous les aimerons ensemble, et ensemble nous leur apprendrons à bénir le nom de Dieu et celui de la France.**

**Et vous, mes Frères, vous laisserez tout à l'heure tomber vos aumônes dans ces mains qui vous seront tendues. Souvenez-vous qu'en le faisant vous servirez deux causes, celle de la religion et celle de la patrie.**

Inutile d'ajouter qu'après une telle exhortation, tombant de telles lèvres, d'abord la quête fut copieuse ; puis que Don Bosco ne résista pas à cet appel si cordial et si chaud. Il promit son concours au grand Lavigerie et s'engagea solennellement à envoyer le plus tôt possible ses fils pour aider le primat d'Afrique dans son apostolat auprès de la jeunesse tunisienne.



Don Bosco ne se laissait pas seulement inviter par les paroisses ; il portait encore son bon sourire et sa bénédiction aux collèges, aux associations, aux communautés. On le vit au grand collège *Stanislas* et au pensionnat des *Dames de Sion*, au *Couvent des Oiseaux* et chez les *Dames du Cénacle*, chez les *Carmélites de l'Avenue de Messine* et

chez les *Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve*, à la maison des *Veuillot* qui pleurait le grand écrivain emporté trois semaines plus tôt, à la *Visitation* de la rue de Vaugirard, chez les *Dames du Sacré-Cœur* et chez les *Dames du Calvaire*, au *Grand Séminaire Saint-Sulpice* et à la *Maison-Mère des Lazaristes*, chez les *Bénédictines de la rue Monsieur* et chez les *Dames de Saint-Thomas* de la rue Denfert-Rochereau, chez les *Incurables* du boulevard du Roule à *Neuilly* et chez les *Dames Augustines* à *Versailles*, chez les *Dominicaines de la rue de Charonne* et au noviciat des *Dames du Sacré-Cœur* à *Conflans*.

Il célébra un jour la messe à la chapelle de l'Adoration Perpétuelle, avenue de Friedland ; et un autre jour chez la princesse Marguerite d'Orléans, où il eut comme servant le prince Czartoryski, dont le fils devait devenir Salésien. Sept princes ou princesses y assistaient, et le comte de Paris y communia. Le 2 mai, il assistait, rue de Sèvres, chez les Lazaristes à la réunion de l'*Œuvre des Orphelinats agricoles*, si semblable à la sienne ; et le 22 du même mois, il honorait de sa présence l'assemblée du *Conseil de Paris*, de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, 6, rue Furstemberg. Il était bien à sa place parmi ces messieurs lui qui, en 1850, avait tant travaillé pour introduire les Conférences de charité à Turin, et qui, dès 1853, en comptait déjà quatre dans ses patronages de la ville.

L'apôtre de la Bonne Presse, et l'ami des humbles, des miséreux ne pouvait pas quitter Paris sans rendre visite à deux œuvres d'apostolat bien moderne : la *Croix*, et les *Petites Sœurs de l'Assomption*. « Une de ses premières stations dans la capitale, comme écrivait le *Pèlerin* du 12 mai, fut pour le pauvre *Pèlerin*, car Don Bosco aime les pauvres. Il mangea avec le *Pèlerin* au temps pascal, comme Notre-Seigneur avec ses disciples ; et il imposa les mains sur plusieurs qui étaient malades et qui depuis vont mieux. » Ce fut le P. Picard, supérieur des PP. Assomptionnistes, qui reçut Don Bosco, rue François-I[er], et le promena à travers les locaux de l'Œuvre naissante.

Le saint admira, encouragea, bénit. La presse ! Elle avait été une des passions de sa vie ! Elle lui avait dévoré une large part de son existence, mais quelles consolations il en avait reçues ! Le saint ne pouvait pas ne pas sourire à l'audacieuse initiative de ces apôtres ! Sourire de Don Bosco, bénédiction d'un saint, n'avez-vous pas été pour quelque chose dans le prodigieux développement de cette Œuvre de la *Bonne Presse* qui, chaque jour, chaque dimanche, chaque mois, chaque année, lance à travers le monde ses feuilles, ses tracts, ses revues, ses romans, ses almanachs, tout chargés de pensée chrétienne !

La rue François-Ier menait tout naturellement à la rue *Violet*, chez ces admirables Servantes des Pauvres, les Petites Sœurs de l'Assomption. Un matin — c'était le 20 mai — le P. Pernet, des Augustins de l'Assomption, leur fondateur, vint prendre Don Bosco avenue de Messine, pour le mener célébrer dans la chapelle de la Maison-Mère. Chemin faisant, il interrogea le saint :

« Est-elle voulue de Dieu, l'Œuvre qu'avec la Mère Marie de Jésus j'ai osé fonder ?

— Oh ! soyez tranquille, soyez tranquille, répondit le grand ami des malheureux, elle est bien voulue de Dieu. »

Le merveilleux accroissement de cette famille religieuse, et les fruits de salut qu'elle moissonne partout où elle fixe ses tentes ont prouvé le bien-fondé de cette assurance, donnée en fiacre, par un saint à un grand serviteur de Dieu.

Rue Violet, Don Bosco célébra la messe devant une assistance nombreuse. L'affluence était si grande qu'il fallut fermer les portes de la rue.

Après sa messe, Don Bosco monta visiter la Révérende Mère Marie de Jésus, dangereusement malade. Le saint la bénit, puis dit à son entourage, qui avait espéré une guérison : « Laissez-la, laissez-la partir. »

Au sortir de l'humble cellule Don Bosco reçut le monde qui l'attendait. Le couvent était envahi par une foule énorme. Les Sœurs se firent alors les plus petites possible, laissant la maison aux visiteurs de tout rang et de tout âge

qui venaient voir celui qu'on appelait « le Saint de Turin ». Les réceptions commencèrent à la sacristie, se continuèrent dans les couloirs, s'achevèrent au salon.

Le déjeuner de midi fut servi au premier étage, dans la grande salle dite « Salle des réunions ». Il y eut une trentaine de convives, surtout des religieux et des membres du clergé. A la fin du repas Don Bosco, brisé de fatigue, s'endormit doucement. Alors le P. Picard, des Pères de l'Assomption, fit signe de garder le silence pour respecter le sommeil du pauvre vieillard qui, quelques minutes plus tard, se réveilla.

Et l'entretien reprit.

***

Nous n'en finirions pas de raconter les multiples épisodes qui illustrèrent ce séjour inoubliable du saint à Paris. Il faut se limiter. On s'en voudrait tout de même de passer sous silence la scène dont fut témoin, au 31 de la rue de *Sèvres*, la Librairie *Josse*, un des derniers jours de mai.

Don Bosco avait promis à M. Adolphe Josse de se rencontrer chez lui avec les dames de la société qui, le 2 mai, avaient prêté leur gracieux concours pour la quête à Saint-Sulpice. Par la même occasion il comptait recevoir aussi, dans le salon de la librairie, quelques personnes qui n'avaient pu le rejoindre ailleurs. Malheureusement quelqu'un du quartier, mis au courant de la visite, en répandit le bruit. Cela suffit : dès une heure et demie la partie de la rue de Sèvres qui avoisine le square du *Bon Marché* était noire de monde. On guettait sa venue. Il s'était annoncé pour deux heures : il arriva avec près d'une heure de retard. et se fraya difficilement un chemin à travers la foule. L'arrière-boutique de la librairie se composait d'une salle à manger et d'un petit salon. Ce fut là que Don Bosco reçut d'abord le comité des dames quêteuses, puis tous ceux qui voulaient, sinon lui parler, au moins recevoir sa bénédiction. Jusqu'à six heures du soir le défilé fut ininterrompu. On

entrait par le magasin, et l'on sortait par la cour. Il y avait du monde partout : dans la boutique, dans l'escalier, sous le porche.

Quand, un peu avant sept heures, Don Bosco voulut se retirer pour gagner un rendez-vous fixé à l'autre bout de la ville, on se demanda comment il atteindrait sa voiture. On l'encadra de deux messieurs solides pour le protéger à droite et à gauche, tandis qu'un troisième fendait la foule. Toujours souriant, toujours bénissant, se prêtant à toutes les mains qui voulaient le toucher, ou lui remettre une aumône, il arriva enfin à son fiacre découvert. Mais pour faire démarrer la bête, ce fut une autre histoire : les gens étaient collés à la voiture, et le pauvre cheval piétinait, incapable d'avancer. Enfin, lentement, très lentement, à force de bras, les roues tournèrent et le fiacre s'ébranla.

En ce moment une exclamation retentit : « Don Bosco, votre bénédiction ! »

A cette prière, le saint vieillard se dressa, tout droit dans la voiture. Une émotion indicible crispait ses traits. Le cœur du grand Paris, si prompt à s'émouvoir, il le sentait là, battre tout près du sien. Alors, cette foule, où beaucoup d'ouvriers sortant des usines venaient de se mêler, il l'enveloppa dans un grand geste de bénédiction, tandis que de ses lèvres reconnaissantes tombaient ces mots : « Oui, je vous bénis tous, tous, mes amis, et avec vous je bénis la France. »

De ce généreux Paris, qui lui avait fait un si royal accueil, qui, d'un geste spontané, avait jeté près de 400.000 francs dans son escarcelle pour ses œuvres, pour la fondation de cette maison de Ménilmontant qui, à deux ans de là, devait s'ouvrir, il se souviendra sans cesse. Sept jours avant sa mort, voyant au pied de son lit Mgr Richard, qui sollicitait sa bénédiction, on l'entendra murmurer : « Oui, je bénis Votre Grandeur ; je bénis Paris. »

Paris ! Ce vieillard, épuisé de forces, terrassé par la paralysie, il se le rappelait avec attendrissement ; et, se souvenant du geste sacré, qu'à chaque instant, là-bas.

on lui demandait, il le lui envoyait, une dernière fois, à travers l'espace, avec une de ses suprêmes pensées.

***

De ce cher Paris qui ne cessait de le poursuivre, de l'acclamer et d'alléger sa misère, il s'éloigna environ une douzaine de jours, du 5 au 19 mai, pour se rendre, par *Amiens*, où il s'arrêta, jusqu'à *Lille*. On offrait à ses Fils de prendre dans cette ville la succession des bonnes Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à la tête d'un orphelinat de garçons. Cette maison avait été fondée au lendemain de la guerre de 1870, pour recueillir les orphelins de soldats morts à l'ennemi. En 1883, ces orphelins devenus grands ne pouvaient plus rester aux mains de ces excellentes religieuses : une autorité plus ferme devait s'imposer à eux. On choisit les Salésiens, qui vinrent l'année d'après s'installer rue Gambetta, à la tête de l'établissement.

A Lille, Don Bosco fut particulièrement choyé. On se l'arrachait, et un soir qu'il dînai dans une maison amie, son hôte, le comte de Montigny, le pria d'écouter la lecture de douze invitations qu'il avait acceptées en son nom.

L'énumération finie, Don Bosco se leva et, après quelques mots de remerciement, ajouta : « Généralement, le programme que l'on me présente est celui-ci : à telle heure, messe ; à telle heure, office ; à telle heure, pèlerinage. Mais ici, c'est tout le temps la même chose : on dînera, on dînera. » L'œil perspicace du saint avait deviné que, dans les Flandres, l'estomac et la table jouent un rôle social considérable.

Mais, pour ne pas contrister son hôte et les convives auxquels il donnait cette petite leçon, il ajoutait : « Eh bien, soit ! Que le Seigneur soit béni qui offre à Don Bosco de bons repas ! »

A Lille encore, plus qu'ailleurs peut-être, la multitude

des catholiques s'étouffait pour le joindre. On montait sur les chaises dans les églises, l'on n'entendait que cette exclamation : *le saint! le saint!* Et cela n'allait pas sans encombre pour lui, car les fanatiques, munis de ciseaux coupaient, au passage, des morceaux de sa soutane, pour s'en faire des reliques. Sans se fâcher il soupirait, d'un ton résigné et convaincu : « Allons, je vois que tous les fous ne sont pas à Charenton ! »

En partant pour le nord de la France, le saint avait remis à ses hôtes de l'avenue de Messine un merveilleux saphir dont une dame de Barcelone lui avait fait cadeau, en reconnaissance de la guérison de son mari. « Faites-le estimer, demanda-t-il ; puis tirez-en autant de billets de mille qu'il vaut. » On le mit en loterie. Presque tous les pensionnats visités par Don Bosco prirent des billets. Au retour du saint, eut lieu l'extraction. Il y avait environ deux cents personnes présentes à l'hôtel de Combaud pour y assister. Ce fut une autre dame espagnole qui, avec un seul billet, le gagna. Alors elle s'avança vers Don Bosco, s'agenouilla, et lui remit la bague en disant : « Acceptez-la de nouveau, et remettez-la en loterie. » Don Bosco remercia en souriant.

A quelques jours de là, le 26 au matin, le saint quittait Paris. Jusque sur les quais de la gare l'affection de la grande capitale lui demeura fidèle. Reconnu par des voyageurs, tandis qu'en compagnie de Don Rua et de l'abbé de Baruel il prenait ses billets, il fut en un clin d'œil entouré. Sous sa portière, des groupes se formèrent ; et quand le train s'ébranla, tous ces inconnus, en témoignage de respect pour l'homme de Dieu, qui à pleines mains avait semé ses bénédictions pendant près d'un mois, se découvrirent.

A *Dijon*, Don Bosco demeura trois jours, hôte de son ami le marquis de Saint-Seine ; et les démonstrations pieuses de Paris se renouvelèrent. A *Dôle*, il passa la nuit sous le toit du comte Eugène de Maistre, et le 31 au matin, après quatre mois d'absence, il rentrait à Turin.



C'était pour en repartir bientôt.

Déjà pendant son voyage en France, il avait reçu de *Frohsdorf* un télégramme lui demandant des prières pour la santé du comte de Chambord très compromise. Le 1er juillet, coup sur coup, il recevait trois autres dépêches sollicitant à nouveau son souvenir près de Dieu. Enfin, le 4 juillet, le télégraphe lui apportait l'invitation à se mettre tout de suite en route. Le Prince baissait de jour en jour et, comme au chevet de Louis XI saint François de Paule était accouru, on priait Don Bosco de voler à celui de l'héritier de la dynastie. Le saint fit répondre sur l'heure que sa santé, ébranlée par son dernier voyage en France, ne lui permettait pas cette fatigue, mais qu'il prierait et ferait prier avec ferveur tous ses enfants.

Cependant comme la santé de l'auguste malade empirait d'heure en heure, on résolut de tenter un coup suprême : on dépêcha près du saint M. du Bourg, avec une mission bien précise, qui sent un peu trop son grand seigneur, exclusivement soucieux du service du prince. « Mort ou vivant, je voulais emmener avec moi ce saint homme à miracles », écrivait plus tard dans ses Mémoires l'envoyé de la petite cour de Frohsdorf.

Pour faire aboutir sa démarche, M. du Bourg, à Turin, se fit accompagner de son cousin le baron Ricci, gendre d'un des plus grands bienfaiteurs de Don Bosco, le marquis Fassati. Malgré l'appui de cette présence, l'invitation se heurta à un refus formel du saint. « Non, je ne puis, dit Don Bosco. Mon voyage en France m'a anéanti comme forces. Du reste, qu'irais-je faire dans ce château ? Ce n'est pas ma place. Prier pour le prince, je le fais et le fais faire par toute ma Congrégation. Si le bon Dieu veut intervenir pour la santé de l'auguste malade, Il le fera. »

L'ambassadeur avait trouvé son maître.

Par bonheur le Ciel lui souffla l'argument qui devait enlever la place. « En France, dit-il au saint, on vous

gardera rancune de ce refus. » Cette fois le courtisan avait touché juste. A la seule pensée de contrister des cœurs de Français, le pauvre infirme se décida : « Eh bien, patience ! dit-il après un temps de recueillement. On m'a envoyé une dépêche pour m'appeler, j'ai répondu par une dépêche. Puis on m'a envoyé une lettre : j'ai répondu par une lettre. Maintenant on m'envoie une personne : il faut bien que je réponde par ma personne. »

Le soir même, en wagon-lit, accompagné de Don Rua, il se mettait en route.

Le voyage dura deux nuits et un jour, pendant lesquels Don Bosco put à peine absorber quelques bouchées de nourriture, tellement il était à bout de forces, épuisé par la longueur du trajet.

En arrivant au château de Frohsdorf, Don Bosco, qui ne tenait plus sur ses vieilles jambes variqueuses, put enfin, avec l'agrément du prince, célébrer la sainte messe, à l'issue de laquelle on lui fit savoir que le comte de Chambord l'attendait dans sa chambre.

De la tête le saint fit un signe d'acquiescement, et commença son action de grâces.

Dix minutes après un valet de pied vint rappeler que le prince attendait toujours. Nouveau signe de tête et même immobilité.

Enfin, quand il le jugea bon, le saint se leva, lentement, et comme on lui proposait de prendre une légère réfection, il accepta de bon cœur.

Il l'absorbait paisiblement, quand un troisième émissaire vint dire que Monseigneur réclamait son visiteur.

Alors Don Bosco se dirigea vers la chambre du prince, avec qui il eut un bref entretien. Il n'y avait pas deux minutes qu'il en était sorti, que la voix claire et forte du comte de Chambord retentit : « Du Bourg ! » appelait-elle.

Le serviteur se précipite vers le lit de son maître, pour s'entendre dire : « Mon cher, je suis guéri, je m'en tire encore pour cette fois. »

De fait, comme ce dimanche 15 juillet était la fête de

son patron saint Henri, il permit à tout son entourage de venir lui offrir l'expression de ses vœux : et cette audience ne le fatigua pas. Bien plus, le soir, au dîner, à la grande surprise de tous, le prince se fit porter sur un fauteuil roulant.au milieu de ses hôtes, avec qui il heurta sa coupe de champagne. On le croyait sauvé. Don Bosco lui-même caressait cet espoir.

Interrogé en particulier par M. du Bourg sur l'avenir que le Ciel réservait au descendant de saint Louis, le saint répondit : « Monseigneur ne régnera pas, mais j'espère que la Sainte Vierge lui rendra la santé. »

La lui avait-elle rendue ?

Au souvenir de la catastrophe inattendue qui, à quelques semaines de là, devait enlever le chef de la Maison de France, les avis se sont partagés.

Les uns ont pensé : « Ce n'était qu'une amélioration passagère, dont la cause, surnaturelle ou physique, échappe. »

Les autres ont dit : « La guérison était en route, obtenue du Ciel par le saint vieillard ; mais des imprudences l'ont contrecarrée, ou bien une main criminelle l'a radicalement étouffée. » De fait, l'autopsie du cadavre démontra l'absence de toute espèce de cancer, de toute lésion organique profonde.

Problème insoluble, que les historiens et les thérapeutes débattront encore dans cinquante ans.

Pour Don Bosco, après avoir fait promettre au prince qu'en cas de guérison il viendrait lui-même rendre grâces à Notre-Dame Auxiliatrice, à Turin, il s'en retourna paisiblement, le 16 juillet au matin, pour cette ville.



Il faut croire que le saint n'exagérait rien, quand il se déclarait à bout de forces, puisque, à un an de là, Rome elle-même s'émouvait de son état de santé, et par l'entremise du cardinal Alimonda, archevêque de Turin, faisait sonder

Don Bosco, pour savoir sur quelles épaules il préférerait se décharger d'une partie de ses responsabilités.

Le Saint-Père, écrivait le cardinal Jacobini à l'archevêque, voit que la santé de Don Bosco dépérit de jour en jour. Il craint donc pour l'avenir de son Institut. Votre Éminence voudrait-elle, avec tout le doigté que réclame la démarche, s'employer auprès de lui, pour qu'il désigne le religieux qui, en cas de besoin, serait digne de le remplacer, ou de prendre dès maintenant le titre de Vicaire général avec droit de succession ? Le Saint-Père se réserve de choisir entre ces deux solutions ; mais il désire vivement que Votre Éminence remplisse tout de suite cette mission, qui touche aux meilleurs intérêts de cet Institut.

Informé de cette sollicitude de Léon XIII, Don Bosco, le 24 octobre 1884, en avisait son Chapitre, qui comprit aussitôt la portée de ces dispositions. Le long silence qui accueillit la communication témoigna que la seule hypothèse d'une séparation possible jetait tous les cœurs dans l'angoisse. Quatre jours plus tard, après avoir pris conseil de Dieu, Don Bosco informait ses conseillers qu'il avait décidé de choisir Don Rua pour l'emploi.

Rome agréa avec satisfaction le choix du saint, et Léon XIII ordonna de rédiger le décret qui conférait à Don Bosco la faculté de pourvoir à cette nomination.

Dix mois plus tard, par une circulaire en date du 24 septembre 1885, Don Bosco l'annonçait en ces termes à toute la Congrégation :

Après avoir longuement prié Dieu, invoqué les lumières de l'Esprit-Saint, et la protection spéciale de la Vierge Auxiliatrice et de saint François de Sales, notre patron, me prévalant de la faculté accordée récemment par le Pasteur suprême de l'Église, je nomme comme mon vicaire général Don Michel Rua, actuellement préfet de notre pieuse Société. Dorénavant il me remplacera dans le plein et entier exercice du gouvernement de la Congrégation.



La lettre du cardinal Jacobini, qui avait entamé les démarches en vue de cette désignation, contenait aussi

une nouvelle bien consolante : Léon XIII élevait à la dignité épiscopale l'un des premiers fils du saint, *Don Cagliéro*, déjà nommé vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale et centrale. L'annonce fut douce au cœur du Père ; mais elle ne le surprit pas. Depuis le choléra de 1854, il attendait l'événement. En termes voilés il l'avait même prophétisé. Aujourd'hui il se réalisait.

Ce fut le 7 décembre qu'en l'église de Marie-Auxiliatrice, eut lieu la consécration de l'élu.

Au sortir de cette solennelle et imposante cérémonie, le nouvel évêque, au seuil de la sacristie, rencontra sa vieille mère, dont les 88 ans n'avaient pas hésité à accourir au sacre, et Don Bosco. Mgr Cagliéro embrassa à pleins bras sa douce maman ; puis il se dirigea vers Don Bosco qui, tête nue, barrette en mains, l'attendait.

L'évêque tenait ses mains cachées sous le pli de son vêtement, car il n'avait voulu permettre à personne, pas même à sa mère, de baiser l'anneau pastoral.

Don Bosco voulut saisir cette main et la porter à ses lèvres, mais déjà le fils était dans les bras du père. Longue et douce étreinte mêlée de larmes ! Seulement après cette effusion du cœur, le saint put se pencher sur l'anneau et le baiser.



Si las que fût le grand apôtre, il trouva cependant encore la force, au printemps de 1886, de s'imposer la dure fatigue d'aller saluer ses fils et amis d'Espagne. Par le midi de la France, Nice, Toulon, Marseille, Montpellier, il atteignit *Barcelone*, terme de son voyage.

A trois années de distance du triomphe de Paris, la capitale de la Catalogne lui fit un accueil d'une chaleur rare. Un roi n'eût pas été reçu plus glorieusement. A la gare principale, les premières autorités religieuses, civiles et militaires de la ville l'attendaient. Quarante landaus s'offraient à lui, sur la place voisine, pour le mener à la maison

salésienne de *Sarrià*. La foule qui se pressait à le voir, à l'acclamer et à se courber sous sa bénédiction, était telle que, de son wagon à la voiture, le cortège employa plus d'une heure.

Et pendant tout le séjour du saint à Barcelone, les démonstrations d'enthousiasme ne s'arrêtèrent pas. Le nombre des visiteurs qui, chaque jour, accouraient de la ville à l'institut salésien, situé dans la banlieue toute proche, allait croissant sans arrêt. Toutes les classes de la société étaient mêlées dans cette foule d'admirateurs : dames de la première noblesse et membres éminents des deux clergés, ouvriers et grands industriels, journalistes et pauvres gens du peuple. A la maison salésienne de Sarrià on ne trouvait plus place pour les accueillir ; alors, patiemment, les gens s'asseyaient sur le bord de la route, et attendaient leur tour.

L'affluence était telle qu'on ne passait devant Don Bosco que par groupes de cinquante personnes. Le saint distribuait une médaille de Marie Auxiliatrice, et bénissait ses visiteurs. Les derniers jours on dut recourir à des moyens plus pratiques encore : de temps en temps Don Bosco apparaissait au balcon et bénissait une foule sans cesse renouvelée.

Lorsque le saint, entre deux de ces interminables séances, descendait en ville pour rendre visite aux principaux bienfaiteurs de ses œuvres, ces braves Barcelonais, pour le voir passer et recueillir sa bénédiction, s'entassaient non seulement aux fenêtres, mais sur les toits, les murs d'enceinte, les arbres, les becs de gaz. Le petit tacot *Barcelone-Sarrià* dut doubler ses services et atteler deux locomotives à ses convois surchargés.

Comme à Turin, comme à Paris, dès le premier jour la toute-puissance divine s'était mise au service de l'homme de Dieu et des merveilles étaient écloses.

Le 13 avril, pendant qu'environ une trentaine de personnes assiégeaient le saint dans sa chambre du collège de Sarrià, une pauvre jeune fille d'environ quinze ans

se glissa avec mille efforts jusqu'auprès de lui. Elle avait la main et la jambe droites complètement tordues. « Où vous sentez-vous mal ? » demanda Don Bosco, en la bénissant. « Ici à la main, répondit-elle. Je n'ai jamais pu la remuer. » Et, ce disant, elle la montrait à Don Bosco, l'ouvrait et l'agitait. L'homme de Dieu sourit, puis, la pria de marcher : ce qu'elle fit sur l'heure. A ses côtés, sa mère sanglotait de joie. « Jusqu'à la Fête-Dieu, lui dit alors le thaumaturge, vous réciterez chaque matin trois *Pater*, *Ave* et *Gloria*, non pour obtenir la guérison, mais pour remercier la Sainte Vierge de vous l'avoir obtenue. »

A quelques jours de là, une dame se présenta au saint avec ses trois fils, dont un bébé de deux ans sur les bras. Elle pria Don Bosco de les bénir pour qu'ils demeurassent toujours bons chrétiens. L'homme de Dieu leva les yeux au ciel, les y tint fixés un instant, et dit à la mère, avant de les bénir : « Ces deux grands garçons nous en ferons des religieux ; quant à ce petit il est pour moi. » L'événement réalisa la prédiction : les deux aînés se firent religieux, et en 1900, le plus jeune entrait dans la Société Salésienne.

Nous ne pouvons trop nous étendre sur les scènes de dévotion populaire, dont fut témoin la ville de Barcelone pendant tout le séjour du saint dans ses murs. C'était la répétition du triomphe de Paris, avec quelque chose de plus vibrant encore : l'ardeur brûlante de l'Espagne et toute la ferveur catholique de cette noble nation se fondaient dans une acclamation sans fin.

A la veille de son départ, le 5 mai, Don Bosco voulut monter en pèlerinage d'action de grâces au sanctuaire de *Notre-Dame de la Merci*, la Vierge chère à cette cité. Pour l'accueillir au seuil du temple il trouva le Président des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul qui, entouré d'un groupe de personnalités de la ville, s'avança et lui dit : « Afin de perpétuer le souvenir de votre passage dans cette ville, ces messieurs ont décidé de vous offrir la propriété

du mont *Tibi dabo* (1), qui domine Barcelone, pour que vous puissiez y construire un temple au Sacré-Cœur. »

Don Bosco, ému jusqu'aux larmes, répondit :

Oh ! Messieurs, j'accepte de grand cœur, et je vous rends grâce. Sachez-le, vous êtes, en ce moment, les envoyés de la divine Providence. Depuis que j'ai quitté Turin, pour me rendre dans votre beau pays, je me demandais comment je pourrais bien m'y prendre pour édifier à Barcelone quelque pieux monument en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus; et durant le voyage, une voix n'a cessé de murmurer, comme à mon oreille *Tibi dabo... tibi dabo... tibi dabo...* Oui, c'est bien là que le divin Cœur de Jésus veut être adoré : sur le mont *Tibi dabo.*



Le lendemain, Don Bosco quittait la catholique Espagne emportant dans son cœur reconnaissant d'inoubliables souvenirs.

Par *Montpellier*, où il fut l'hôte du grand séminaire, *Tarascon*, où la foule lui fit en gare une ovation improvisée, *Valence*, où il célébra la messe à la cathédrale devant une multitude accourue sans avis, *Grenoble*, où un peuple immense l'attendait à l'église Saint-Louis et le porta en triomphe à sa sortie, il regagna Turin.

Ce dernier voyage se terminait en apothéose.

C'était la moisson, la moisson après les dures semailles.

Quarante-cinq ans de sa vie d'apôtre s'achevaient ainsi sur des acclamations sans fin.

Elles le laissaient froid.

Tout le travail accompli, cette rude journée de labeur dont il recueillait à cette heure les fruits consolants, il l'attribuait à la Vierge Auxiliatrice, à Elle seule.

« La source des bénédictions qui pleuvent sur nos fatigues et les fécondent, allait-il répétant, il faut en remontant, la chercher dans cet *Ave Maria*, récité le 8 décembre 1841,

---

() Une pieuse légende catalane prétend que ce fut sur cette colline que le démon transporta le Seigneur à sa troisième tentation, quand il lui offrit tous les royaumes du monde en échange d'un acte d'adoration : « *Tout cela je te le donnerais, si...* » *Hœc omnia* TIBI DABO, si... D'où le nom imposé à la montagne, que couronne maintenant une vaste église dédiée au Sacré-Cœur.

fête de l'Immaculée Conception, dans le chœur de Saint-François-d'Assise, avec le petit Garelli.

« J'y ai mis toute mon âme.

« Là-haut la Sainte Vierge m'a écouté, et, pendant un demi-siècle, Elle n'a fait qu'exaucer cette humble prière. »

# CHAPITRE XXIII

## LES DERNIERS JOURS.

*La dernière messe à Rome, et l'évocation, après plus le soixante ans, du premier songe de son enfance.*
*Premiers symptômes de la fin. — Le verdict de la science.*
*État de la Congrégation salésienne en cette fin d'année 1887.*
*La dernière messe à Turin, le 3 décembre.*
*Trois joies profondes: départ de missionnaires, arrivée de Mgr Cagliéro, visite de Mgr Doutreloux.*
*Dernières sorties. — Rencontre avec le cardinal Alimonda.*
*Les dernières audiences, les dernières confessions.*
*Une pensée obsédante: les Missions.*
*Émotion du monde entier à la nouvelle de la maladie de Don Bosco.*
*Don Bosco n'a aucun espoir, et ne veut pas prier pour sa guérison.*
*Le Viatique; l'Extrême-Onction.*
*Présence d'esprit et belle humeur du saint vieillard au milieu de ses souffrances.*
*Un répit dans le mal, obtenu par la prière de ses fils.*
*L'intérêt que Léon XIII porte à la santé du saint.*
*Suprêmes recommandations de Don Bosco à ses fils.*
*La dernière communion, 29 janvier, fête de saint François de Sales.*
*Une journée de délire. — Les derniers soupirs de ce grand cœur.*
*L'adieu muet des fils.*
*L'agonie.*
*Bénédiction suprême donnée par le mourant à toutes ses familles religieuses.*
*La dernière bénédiction du Pape.*
*La mort.*
*Le défilé de la ville devant les restes du grand apôtre.*
*Les dernières prières du soir des enfants aux pieds de leur père.*
*L'apothéose des funérailles.*
*L'ensevelissement à Valsalice.*
*Paroles prophétiques de Mgr Cagliéro.*

Le 16 mai 1887, deux jours après la consécration de l'église du Sacré-Cœur à Rome, Don Bosco voulut, avant de quitter la Ville Éternelle, offrir le Saint Sacrifice dans le nouveau sanctuaire. Cette messe, la seule qu'il y célébra, il la dit à l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice. Son secrétaire, Don Viglietti, l'assistait. Plus de quinze fois, au cours du Sacrifice, l'émotion et les larmes arrêtèrent l'hymne d'action de grâces du saint vieillard. Jamais on ne l'avait vu aussi remué.

« Pourquoi, Don Bosco, lui demanda à la sacristie son secrétaire, étiez-vous aussi ému en disant la messe ? Vous n'avez fait que pleurer.

— C'est que tout au long du Sacrifice, j'ai revu, évoqué devant mes yeux, le songe de mes neuf ans ; tu sais, celui qui a décidé de toute ma vie : ces gamins vicieux offensant le Seigneur, leur mue en bêtes féroces, puis leur transformation en agnelets dociles, la divine Bergère, ses conseils de bonté et de douceur. Je me retrouvais contant ce songe le lendemain à ma mère et mes frères ; j'entendais leurs questions Une phrase surtout résonnait obstinément à mon oreille, celle que la douce Bergère du troupeau m'avait dite, quand je la pressais de me livrer la clef du songe : *Un jour, en son temps, tu comprendras.* Il y a soixante-deux ans de cela. J'ai compris maintenant. »

D'un simple coup d'œil, le saint venait d'embrasser le champ de labeur que le Ciel lui avait confié. Dieu l'avait vraiment député à une tâche unique. Cinquante années avaient suffi pour l'accomplir ; et maintenant — bonheur suprême — elle s'achevait, au cœur de la catholicité, sous les yeux de Pierre, à son service.

L'ouvrier pouvait pleurer d'émotion reconnaissante. Il voyait ; il avait compris.

Il avait aussi compris que ses jours se précipitaient à leur terme. Ses forces usées le trahissaient à chaque pas. Il ne marchait plus, il se traînait, soutenu par les bras de ses fils. Seuls, la volonté se raidissait dans un effort suprême, et le cœur palpitait du même amour, aussi jeune

et aussi frais que jadis, pour cette jeunesse qui, goutte à goutte, avait épuisé ses énergies. « Tant qu'il me restera un fil de vie, protestait-il, je le consacrerai au bien spirituel et temporel de mes enfants. »

Ces fils, il les suppliait de demeurer fidèles à son enseignement.

Savez-vous, leur écrivait-il, de Rome même, ce que désire pour vous ce pauvre vieux qui a consumé ses jours à votre service ? Que vous me consoliez, en me donnant l'assurance que vous ferez tout ce que je vous ai enseigné pour le bien de vos âmes. Vous ne savez pas assez votre bonheur d'habiter une maison salésienne. Devant Dieu, je puis vous affirmer ceci : Il suffit qu'un jeune homme entre dans une de ces demeures, pour que la Vierge Auxiliatrice le prenne de suite sous sa protection toute spéciale. Ne me refusez donc pas cette joie, car je sens que le jour approche où je devrai vous quitter et partir pour mon éternité...

Il ne se trompait pas.

Depuis longtemps, trois ans au moins, la science l'avait condamné.

A Marseille, en mars 1884, le célèbre Docteur Combal, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, était accouru de cette ville sur un signe du P. Albéra, pour donner une consultation à Don Bosco. Quand il l'eut minutieusement examiné « Vous avez brûlé la vie, lui dit-il, par votre excès de travail. Votre organisme est comme un habit usé jusqu'à la corde pour avoir été trop porté. A cela, pas ou peu de remèdes. Pour un tel vêtement, il n'y a plus que la garde-robe à conseiller. Vous avez compris : le repos absolu.

— Hé, Docteur, votre remède est précisément le seul que je ne puisse accepter. Impossible d'arrêter la machine : trop de travail s'offre à elle. »

La machine alla tant qu'elle put.

Un jour cependant, elle dut s'arrêter. Ce fut en novembre 1887, au lendemain des retraites de Valsalice, qu'il avait tenu à présider en dépit de son épuisement progressif.

Sur le seuil de cette maison, qui est aux portes de Turin, il avait eu un mot d'adieu, que sur l'heure on n'avait pas compris.

« Maintenant que nous avons décidé d'établir ici le scolasticat de philosophie de nos jeunes religieux, l'on vous verra plus souvent, Don Bosco, n'est-ce pas ? demandait le P. Barbéris.

— Oui, répliqua-t-il, devenu soudain grave, presque songeur : oui, je monterai ici ; je m'y établirai même comme gardien. »

Et ce disant, il fixait longuement le large escalier qui, de la terrasse, conduisait à la grande cour. En esprit, c'était le lieu où, quatre mois plus tard, l'on creuserait sa tombe, qu'il fixait ainsi.

Aussi bien, comme il allait le dire lui-même dans quelques jours, il pouvait partir : la Congrégation Salésienne avait des hommes formés pour prendre en main les rames et le gouvernail.

Elle croissait maintenant, que c'était une bénédiction !

Ses religieux atteignaient le chiffre de 768, et ses novices, de 267. Sur l'Ancien Continent elle comptait 38 Maisons, et 26 sur le Nouveau. Hier, son Conseil supérieur venait de décider les fondations de *Londres* et de *Quito ;* et demain, dans l'église Notre-Dame-Auxiliatrice, Don Bosco lui-même allait imposer la soutane à quatre nouveaux religieux, accourus de trois points différents : deux Polonais, le prince Auguste Czartoryski et l'abbé Grabelski, un Français, l'abbé Noguier de Malijay, et un Anglais, le P. Johnson. « Notre Congrégation est conduite de Dieu et protégée par la Vierge Auxiliatrice », proclamera, avant de mourir, le grand éducateur.

Tous les faits témoignaient en faveur de cette affirmation.

***

Exactement, ce fut le 3 décembre que Don Bosco dut renoncer à célébrer la Messe. Jusqu'à ce jour, il la disait

dans son oratoire privé, contigu à sa chambre, épuisé au point de ne pouvoir se retourner au *Dominus vobiscum*, et contraint de s'asseoir après la communion, tandis qu'un prêtre distribuait l'Eucharistie aux rares personnes admises à ce spectacle douloureux. Maintenant il n'est plus même capable de cet effort. Il assiste donc à la messe célébrée par son secrétaire et fait la communion.

Ces premiers jours de décembre lui apportent quand même trois grandes joies.

Le 6 décembre, au sanctuaire de Notre-Dame-Auxiliatrice, il y eut un nouveau départ de missionnaires, le douzième depuis 1875. Don Bosco voulut y descendre pour présider la cérémonie. Soutenu par son secrétaire, il prit place dans l'église pendant le sermon de Don Bonetti.

La prédication la plus éloquente était assurément celle que faisait le pauvre vieillard, en se traînant ainsi jusqu'au temple, pour bénir les nouveaux apôtres des Indiens de l'Équateur. L'assistance entière se tenait debout pour le contempler.

Après la bénédiction du Saint-Sacrement et quelques mots d'adieu donnés aux missionnaires par l'évêque auxiliaire de Turin, la scène devint émouvante au dernier point.

Un à un les missionnaires, défilant devant Don Bosco, le saluaient et lui baisaient la main. Personne ne pouvait retenir ses larmes.

Quand, après le départ des jeunes apôtres, le passage fut rendu libre, les fidèles se précipitèrent dans le chœur, et implorèrent la bénédiction du bon Père ; puis, sortant de l'église avec lui, la foule fit au saint un cortège d'honneur jusqu'à l'escalier de sa chambre, mêlant ses acclamations à celles des enfants accourus sur le passage de leur Père.

Les missionnaires de Quito venaient à peine de partir, que Mgr Cagliéro arrivait d'Amérique. Le 7 décembre, à deux heures de l'après-midi, il était à l'Oratoire. La

première entrevue de l'évêque et de Don Bosco offrit un spectacle attendrissant.

Le bon vieillard reçut dans sa chambre son fils bien-aimé ; il l'embrassait avec effusion, le pressait sur son cœur et fondait en larmes. Après avoir baisé l'anneau pastoral, il put enfin prononcer quelques mots : « Comment va ta santé ? » Cette question était celle qu'il faisait toujours avant les autres.

Elle n'était pas oiseuse, ce jour-là. L'évêque missionnaire revenait en effet de loin. Dans une tournée pastorale, au pied des Cordillères, il avait fait tout récemment une chute de cheval terrible, qui lui avait brisé deux côtes et mis les jours en danger. Il n'avait pourtant jamais désespéré, car, même au plus fort de la fièvre, une voix mystérieuse n'avait cessé de lui répéter à l'oreille : « Pars pour Turin assister Don Bosco mourant. »

Et il était venu.

Le soir même de ce jour, arrivait au Valdocco, le populaire évêque de Liége, le grand ami des ouvriers, Mgr Doutreloux. Visite intéressée, car le bon prélat voulait à tout prix obtenir des Salésiens pour un des quartiers les plus populeux de sa ville ardente.

Le lendemain, 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, Don Bosco, dont l'état baissait toujours, tint cependant à descendre au réfectoire de la communauté. Pour s'y rendre, il eut à se défendre contre les aimables instances de l'évêque de Liége, qui lui offrait son bras. Il dut enfin céder et s'appuyer dessus. A la fin du repas Mgr Doutreloux voulut à nouveau accompagner Don Bosco à sa chambre. Cette fois il échoua, et l'on eut le spectacle ravissant d'une lutte, où l'humilité du prêtre l'emporta sur la tendresse toute filiale du prélat.

Ce fut la dernière fois que Don Bosco vint partager avec ses fils le repas de la communauté.

***

Une à une, toutes ces petites joies humaines lui étaient implacablement retirées par le mal en progrès.

C'est ainsi qu'il dut renoncer à ses sorties de l'après-midi en voiture. Sa dernière promenade fut du 20 décembre.

Le 16, il était encore allé faire un tour, en compagnie de Don Rua et de son secrétaire. Ce soir-là, il s'était même montré d'une gaieté de caractère et d'un entrain d'esprit rares. Tout au long de la promenade il n'avait fait que citer ses auteurs préférés, latins ou italiens, les analysant avec charme. Ses interlocuteurs n'en revenaient pas de cette fraîcheur de mémoire, chez un vieillard de 72 ans, écrasé d'infirmités. On se préparait à regagner l'Oratoire quand, sous les arcades du Corso *Vittorio Emanuele*, on aperçut le cardinal Alimonda. Le vénérable archevêque s'approcha aussitôt en s'écriant : « Oh ! Don Bosco, Don Bosco ! » Il monta ensuite dans la voiture, pressa dans ses bras l'humble prêtre et l'embrassa tendrement. Une foule respectueuse, amassée en un instant, contemplait cette scène de singulière édification. « Comme ils s'aiment ! » observait le peuple.

Trois jours plus tard, Don Bosco voulut encore sortir en voiture. Mais cette fois, en dépit de ses instances, on dut le transporter en fauteuil. Sa promenade terminée, on allait déboucher sur la Place *Marie-Auxiliatrice*, quand un inconnu fit arrêter le véhicule et se présenta à Don Bosco. C'était un des premiers élèves du saint, brave homme de Pignerol, qui, de passage à Turin, avait tenu à saluer son vieux maître. Pour être sûr de l'attraper, il avait guetté sa voiture au coin de la Place.

« Comment vont tes affaires, mon enfant ? demanda Don Bosco.

— Comme ci, comme ça. Il y aurait mieux.

— Et ton âme, comment va-t-elle ?

— Je tâche d'être toujours un digne fils de Don Bosco.

— Bravo ! Dieu te récompensera. De ton côté, prie pour moi. »

Et après l'avoir béni, il le congédia en disant : « Je te recommande le salut de ton âme. Vis toujours en bon chrétien ! »

Quelques mètres plus loin, le pauvre vieillard descendait de voiture et, presque porté par ses fils, remontait à sa chambre. C'était la dernière fois qu'il gravissait cet escalier.

***

Comme consolation il lui restait encore de se prêter aux âmes à l'heure des audiences, ou au tribunal de la Pénitence. Cet office de conseiller, de guide, de médecin, de père devait, à son tour, lui être enlevé.

Jusque vers le 20 décembre, après avoir entendu la messe de son lit et communié, il se faisait habiller et, assis sur le petit canapé de sa chambre, il recevait les visiteurs. Cette année ils étaient particulièrement nombreux, amenés à Turin par le jubilé de Léon XIII. C'est ainsi que l'humble chambrette de Don Bosco vit défiler le *Duc de Norfolk*, le cardinal *Goossens*, archevêque de Malines, Mgr *Richard*, archevêque de Paris, l'archevêque de *Cologne*, l'évêque de *Trêves*, Mgr *Philippe*, évêque auxiliaire de Mgr Tissot, évêque de Vizagapatam, des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy, Mgr *Bertagna*, évêque titulaire de Capharnaüm, auxiliaire de l'archevêque de Turin, Mgr *Leto*, évêque de Samarie, les évêques de *Casal*, de *Fossano*, de *Coni*, et quantité de pèlerins français, belges, canadiens, suisses, polonais, allemands, chiliens, brésiliens, argentins.

Voilà bientôt quarante ans que Don Bosco consacre ainsi sa matinée entière à bénir, consoler, aider, conseiller tous ceux qui viennent le voir. Quoique immobilisé sur son fauteuil et torturé par le mal qui le courbe presque en deux, il subjugue toujours ses visiteurs. « J'ai traité avec les plus

grands souverains, avouait un jour un grand bourgeois de Liége, M. Bégasse, et je n'ai jamais été intimidé. Mais devant Don Bosco je me suis senti petit. »

Et pourtant c'était le 23 décembre, guère plus d'un mois avant la mort du saint, que ce fidèle ami des Œuvres salésiennes rendait visite à l'homme de Dieu. Il le trouva anéanti de corps, mais l'âme toujours ardente. Le témoignage de cet hôte de passage vaut d'être noté :

Les forces défaillantes du vénérable vieillard ne lui permettaient même pas de se tenir debout. A mon entrée, il releva la tête qu'il tenait inclinée et je pus voir ses yeux un peu voilés, mais pleins encore d'une intelligente bonté. Don Bosco parlait parfaitement le français ; sa voix était lente et marquait un certain effort, mais il s'exprimait avec une remarquable netteté. Je trouvais chez lui un accueil d'une simplicité chrétienne à la fois digne et cordiale. Ce qui me toucha profondément, ce fut de rencontrer chez un vieillard presque moribond et sans cesse assailli de visiteurs un intérêt aussi sympathique, aussi vrai pour tous ceux qui l'approchent. En quels termes émus il me parla de l'évêque de Liége et de son zèle ardent pour les œuvres ouvrières ! Chez Don Bosco l'épée a usé le fourreau, mais quelle force d'âme encore dans ce corps débile !

Cette audience fut, probablement, une des dernières qu'il accorda.

Depuis plusieurs années, les infirmités lui interdisaient aussi de confesser tous les matins, comme jadis ; mais il consacrait encore à ce ministère le soir du mercredi et du samedi. Justement ce samedi 17 décembre, une trentaine de pénitents, élèves des classes supérieures, en âge d'examiner sérieusement leur vocation, faisaient instance auprès du secrétaire, pour qu'on les laissât entrer. Vainement on leur représenta que l'état de leur Père était trop peu satisfaisant pour qu'il pût les entendre. Ils se montrèrent décidés à pénétrer quand même.

Prévenu par son secrétaire Don Bosco trouva d'abord la tâche au-dessus de ses forces, mais, après un instant de réflexion, il répondit comme se parlant à lui-même : « Et

cependant c'est la dernière fois que je pourrai les confesser. »

Sans s'arrêter à cette réponse, le secrétaire objectait la fièvre et l'oppression dont souffrait le malade ; mais Don Bosco profondément ému, répétait : « Et cependant, c'est la dernière fois. Dis-leur donc de venir. » Et il les confessa.

Ce furent vraiment les dernières confessions qu'il entendit.

***

Tout au long de ces deux mois de souffrances aiguës, une pensée semble obséder le saint vieillard, celle des Missions. Il ne fait qu'en parler.

Le 23 décembre, à midi et demi, trois catholiques belges demandent à le voir. Il y consent, pourvu qu'ils promettent de prier pour lui. Après les avoir bénis, il leur dit : « Promettez-moi de prier pour moi, pour les Salésiens et spécialement pour les missionnaires. »

A plusieurs reprises, à Mgr Cagliéro, il redit ce souci permanent : « Ne manquez pas de répéter à Monsieur L. qu'il se souvienne de nos missionnaires : à mon tour, je me souviendrai de lui et de son excellente famille. Proclamez partout que venir au secours des Missions est le moyen infaillible d'obtenir de Marie Auxiliatrice les grâces que l'on désire. »

Un soir, le 27 décembre, il reçoit un journaliste, M. l'abbé Tinetti, directeur de l'*Unità Cattolica;* d'une voix éteinte il lui murmure : « Comme par le passé je vous recommande la Congrégation Salésienne et nos Missions. »

Un autre jour que cela allait bien mal, il fait appeler Don Rua et Mgr Cagliéro, et leur donne quelques avis suprêmes qu'il termine par cette promesse : « Je me souviendrai toujours du bien que nos Coopérateurs et leurs familles ont fait à nos Missions. »

A l'évêque missionnaire qui comptait un jour ou l'autre

descendre à Rome déposer ses hommages aux pieds du Souverain Pontife, il confie cette commission : « Tu as bien saisi, n'est-ce pas, la raison pour laquelle le Saint-Père doit protéger nos Missions ? Partout où travaillent les Salésiens, leur principal souci est de soutenir l'autorité de la Chaire de Pierre. » Puis, supputant les conquêtes prochaines de ses jeunes apôtres, il ajoute, en lisant l'avenir d'un œil prophétique : « Confiance, confiance ! Avec la protection du Pape vous irez en Afrique, vous la traverserez, vous pénétrerez en Asie, en Mongolie, bien ailleurs. »

Ces conquêtes surprenantes et rapides, il sait que ses Fils les devront surtout à la Reine des Apôtres, dont ils prêcheront le culte : « Propagez la dévotion à la très sainte Vierge dans la Terre-de-Feu, leur dit-il. Si vous saviez combien d'âmes Marie Auxiliatrice veut gagner au Ciel par le moyen des Salésiens ! »

Enfin, quatre jours avant sa mort, un soir d'épuisement, il ne trouve que la force de murmurer d'une voix défaillante à Mgr Cagliéro, agenouillé aux pieds de son lit : « Sauvez beaucoup d'âmes dans les Missions. »



Cependant, hors de la maison, à Turin, dans l'Italie, le monde entier, la prière de tous s'unit aux supplications des Fils du saint pour arracher au Ciel le miracle tant souhaité.

Dans beaucoup de maisons salésiennes, on organise l'adoration diurne et nocturne devant le Saint-Sacrement exposé.

Larmes, prières, sacrifices, promesses et vœux, les Coopérateurs salésiens, répandus dans l'univers, emploient toutes ces formes de la piété filiale pour retenir Don Bosco sur terre.

Et cet élan admirable ne s'arrête pas aux enfants de la famille religieuse : ce sont tous les chrétiens, unis aux

Salésiens par le dévouement aux œuvres d'apostolat, qui tentent de faire violence à Dieu.

Les journaux de tous les pays, tenus au courant par leurs correspondants, publient le bulletin de santé de l'illustre malade.

L'Oratoire est continuellement assiégé par une foule avide de savoir les nouvelles. A tout instant arrivent des télégrammes.

De France, d'Italie, d'Espagne les directeurs de maisons salésiennes accourent.

A l'Institut du Sacré-Cœur, à *Rome*, c'est un va-et-vient continuel de princes, de prélats, d'évêques, de cardinaux, qui demandent des nouvelles de Don Bosco. Le Saint-Père lui-même a daigné en faire prendre.

Dans tous les établissements salésiens on relève la même affluence. A *Barcelone*, pour satisfaire tout le monde, on a dû établir trois centres d'information. A *Paris*, la maladie de Don Bosco fait connaître toujours plus l'Œuvre salésienne de Ménilmontant.

Un matin, une personne de la haute société turinaise est venue tout exprès au Valdocco prendre le dernier bulletin du malade. Le concierge de l'établissement lui tendit l'*Unità Cattolica* du jour, qui annonçait une amélioration. La noble visiteuse répandit des larmes de joie, puis mit sa bourse dans la main du portier, en disant : « Oh ! dites à Don Bosco de se rétablir promptement, et remettez-lui cette offrande. » La bourse contenait vingt louis d'or.

Le cher malade, lui, prie souvent les médecins de lui dire clairement son état, parce que, ajoute-t-il, « sachez que je ne crains rien. Je suis tranquille et tout préparé ».



Son départ suprême, il l'a envisagé avec autant de calme que de certitude.

Don Albéra, supérieur de l'Oratoire Saint-Léon, à Marseille, lui disait : « C'est la troisième fois, Don Bosco,

que vous arrivez au seuil de l'éternité. Les prières de vos fils vous ont toujours ramené en ce monde. Je suis certain qu'il en sera de même cette fois encore.

— Cette fois-ci, je ne reviendrai plus », répondit le saint.

Un matin, à son secrétaire, l'abbé Viglietti, il demandait : « Sait-on, dans la maison, que je suis si mal ?

— Oui, Don Bosco. Et non seulement ici, mais dans toutes vos maisons, et partout on prie.

— Pour que je guérisse ? Inutile. Je m'en vais à l'éternité. »

C'est le même sentiment qu'il exprimait, en se déshabillant, après sa dernière promenade en voiture dans Turin.

« Et maintenant, il ne me reste qu'à faire une bonne conclusion.

— Mais, Don Bosco, répondait le secrétaire, vous verrez qu'un peu de repos aura raison de votre indisposition.

— Non, non, insistait-il : il ne me reste qu'à faire une bonne conclusion. »

« D'ailleurs, ajoute-t-il parfois, je désire aller en paradis, car là je pourrai travailler bien mieux pour mes fils. Sur terre je ne puis plus rien pour eux. »

Parfois, on le supplie de demander à Dieu la santé ; il n'y veut jamais consentir. Sa réponse est constamment la même : « Qu'il en soit de moi selon la sainte volonté de Dieu ! »

Toutes les oraisons jaculatoires qu'on lui suggère, il les répète avec ferveur ; mais si on lui souffle : « Très Sainte Vierge Marie, faites-moi guérir », il se tait.

C'est très clair que Don Bosco ne nourrit pas la moindre illusion sur l'issue de son mal.

En cela, il partage l'avis des médecins, qui, par la bouche du Docteur Fissore, s'expriment en ces termes :

Don Bosco est perdu. Plus d'espoir de le sauver. Tout est atteint en lui. Une affection cardiaque le mine ; le foie est attaqué ; la moelle épinière présente une complication qui engendre la paralysie des membres inférieurs. Il ne peut plus parler. Enfin les reins fonctionnent mal, et les poumons c'est pire encore. Cette maladie n'a aucune cause directe. Existence usée par d'incessants labeurs, mêlés de continuelles inquiétudes. Cet homme s'est consumé dans un travail au-dessus de ses forces. Il ne meurt pas de maladie. C'est une lampe qui s'éteint faute d'huile.



Le malade le sent très bien, c'est pour cela qu'il supplie tous ceux qui l'approchent de l'aider, comme il dit, à sauver sa pauvre âme. Cette prière, il l'adresse même à son vénéré archevêque, venu le visiter sur son lit de souffrances, avant de partir pour son voyage *ad limina.*

« Mais vous ne devez pas craindre la mort, cher Don Bosco, lui dit le bon cardinal Alimonda. Vous avez recommandé si souvent aux autres de se tenir prêts !

— Je l'ai dit aux autres, Éminence, et maintenant j'ai besoin que les autres me le disent. »

Ce soir-là même, 23 décembre, vers cinq heures, arriva le confesseur du saint, l'abbé Giacomelli, son condisciple au séminaire. On les laissa ensemble quelques instants.

Quel souvenir rappelait ce bon prêtre ! Au cours d'une maladie mortelle qu'il fit en 1885, son pénitent lui avait dit : « Ne tremble pas, cher ami. Ne sais-tu pas que c'est toi qui dois assister Don Bosco à ses derniers moments ? »

Le lendemain de ce jour, à sept heures et demie, tout était prêt pour l'administration du saint Viatique.

Don Bosco dit avec larmes aux prêtres qui l'entouraient :

« Aidez-moi tous, vous autres, à bien recevoir mon Dieu... moi je suis confus... *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* » Quand il aperçoit Mgr Cagliéro portant le ciboire, ses larmes redoublent. Quel spectacle ! Don Bosco, revêtu de l'étole, ressemble à un ange. On renonce à

décrire ce moment. On n'entendait que les sanglots des assistants. L'évêque lui-même ne pouvait se contenir.

A onze heures du matin, Mgr Cagliéro lui administra l'Extrême-Onction. Don Bosco avait déjà demandé qu'on obtînt pour lui la bénédiction du Saint-Père. Sollicitée par l'évêque missionnaire, elle arriva le lendemain soir, jour de Noël : « *Saint-Père, affligé de la maladie de Don Bosco, prie pour lui et lui envoie la bénédiction demandée.* — Cardinal Rampolla. »



La certitude de sa mort prochaine, les dures souffrances que son pauvre corps paralysé devait endurer, l'épuisement progressif de ses forces n'enlevaient pourtant rien à la présence d'esprit du saint vieillard, ni à sa belle humeur.

Dans les rares moments de répit que lui laissait le mal, il continuait, entre deux crises, à donner des marques d'une vie intellectuelle inexplicable dans l'état où il se trouvait. Presque toujours en sortant d'un assoupissement, qui parfois durait des journées entières, ou d'un affaiblissement subit, il parlait, avec une fraîcheur d'esprit et un à-propos admirables, de telle démarche commencée, de telle mesure à prendre, d'une disposition légale à mettre en ligne de compte et que l'on avait oubliée, et d'une foule d'affaires délicates auxquelles il apportait la solution même de l'expérience. Les médecins ne savaient quelle cause assigner à une si parfaite lucidité d'intelligence et à cette activité qui tenait du prodige.

Ils admiraient aussi, non seulement la douce patience de leur malade, mais aussi son inaltérable sourire. Jusqu'au terme de sa vie Don Bosco garda sa bonne humeur. Le progrès du mal ne l'atteignit pas ; on eût dit même qu'il la redoublait.

Aujourd'hui il composait un quatrain piémontais, pour se moquer de ses jambes désormais incapables de le traîner ; demain, il disait à un de ses fils, chargé de le transporter

d'un lieu à un autre : « Tu mettras tout cela sur la facture : je te réglerai en bloc, à la fin » ; une autre fois, à son secrétaire, il demandait un café frappé, ajoutant : « Prends garde surtout, qu'il soit brûlant. » Et un jour que l'oppression le tourmentait atrocement, il s'informait : « Ne connaissez-vous donc pas, vous autres, une fabrique de soufflets ?

— Et pourquoi, Don Bosco ?

— Mais pour remplacer mes deux poumons, qui ne valent plus un liard. »

« Nous vous faisons bien souffrir, cher Don Bosco, lui demandait un soir son infirmier, après un changement de lit.

— Oh ! pour cela, tu peux le dire », lui répondait le bon Père dans un sourire.

Et jusqu'au bout, jusqu'à l'heure où il entra en agonie, il garda cette allégresse de l'âme.

Une seule pensée, en la traversant, pouvait l'assombrir. Plusieurs fois on le vit répandre des larmes. Il pensait à la séparation suprême, et son cœur de Père se déchirait : « L'unique sacrifice que j'aurai à faire, à l'instant de la mort, sera de vous quitter. »



Cet instant, on crut, dans les premiers jours de janvier, que les prières et les sacrifices de ses enfants l'avaient conjuré. Un mieux sensible se manifesta, qui surprit les médecins, qui surprit le malade lui-même. L'estomac se remit à digérer, et Don Bosco, avec la nourriture, retrouva un peu de forces.

« Comment peut-on expliquer, disait-il, qu'une personne, après vingt et un jours passés au lit, presque sans manger et avec l'esprit affaibli à l'excès, reprenne tout à coup possession d'elle-même, se rende compte de tout, se sente forte, et puisse, au besoin, se lever, écrire, travailler ?

Oui, je me sens en ce moment aussi valide que si je n'avais jamais été malade. Si quelqu'un voulait en avoir la raison, il n'y aurait qu'à répondre : *Quod Deus imperio, tu prece, Virgo, potes.* — Ce que Dieu opère par sa puissance, votre prière, ô Vierge, peut aussi bien le réaliser. »

Cette trêve inespérée, obtenue par la supplication de ses fils dispersés à travers le monde, permit au saint de prendre, en tout calme, ses dernières dispositions, de préciser ses derniers conseils.

Pour que la mort, quand elle viendrait, le surprît en pleine pauvreté, il dit un jour à son secrétaire :

« Prends dans ma soutane mon portefeuille et mon porte-monnaie, et, s'il y reste encore quelque chose, porte-le à Don Rua. Je veux mourir si pauvre que l'on puisse dire : Don Bosco n'a pas laissé un sou en mourant. »

Cette misère volontaire s'associait dans son esprit à la détresse réelle de sa maison, et lui arrachait cette plainte : « Comme je regrette, disait-il, de ne plus pouvoir venir à votre secours comme jadis. Me voilà maintenant sans ressources, et cependant nos enfants continuent de demander du pain. Comment ferons-nous ? Il faut qu'on le sache : Ceux qui voudront exercer la charité envers Don Bosco et ses pauvres enfants ne doivent pas attendre que j'aille tendre la main. Je ne le pourrai plus. »

La nouvelle de cette amélioration dans l'état de Don Bosco arriva jusqu'aux oreilles du Saint-Père, qui s'en réjouit.

« J'ai appris que votre Fondateur a été très mal, disait-il à une audience publique, où on lui présentait des Salésiens : est-ce vrai qu'il est un peu mieux maintenant ?

— Oui, Saint-Père, répondit le religieux interrogé. Les dernières nouvelles sont bonnes. Don Bosco marche vers le rétablissement.

— Oh ! que Dieu soit béni ! exclame le Pontife. Priez pour la conservation de votre Père. Dites-lui que le Pape pense à lui, et lui envoie la bénédiction apostolique. La vie de Don Bosco est précieuse, et sa mort, arrivant ces jours-ci, eût profondément attristé nos fêtes de Rome. »

***

Au seuil de l'éternité, où, en dépit de ce mieux passager, le saint atteignait, il cueillait toutes les occasions pour laisser à ses Fils ses dernières recommandations.

Fixant l'avenir de sa Congrégation, qui lui apparaissait radieux, il disait, débordant de confiance : *Jusqu'ici nous avons toujours marché à coup sûr ; nous ne pouvons pas faire fausse route. C'est Marie qui nous guide.*

Pour bien marquer la qualité des rapports qui devaient unir, dans ses maisons, supérieurs et sujets, il prescrivait à son secrétaire : *Viglietti, à peine rentré à la maison tu écriras ceci : Que les supérieurs salésiens témoignent toujours une grande bienveillance à l'égard de leurs inférieurs. Surtout qu'ils traitent avec charité les gens de service.*

A tous les Salésiens, comme mot d'ordre, comme consigne suprême, il laisse ce mot : *Travail ! Travail !*

C'est à peu près le même souvenir qu'il confie aux Filles de Marie-Auxiliatrice, venues le saluer dans la personne de leur Supérieure générale : *Qu'elles mettent tout en œuvre pour sauver beaucoup d'âmes !*

Un soir, à Don Rua et à Mgr Cagliéro, convoqués à son chevet, il donne cet avis à transmettre à tous ses religieux : *Traitez-vous toujours en frères ; aimez-vous ; supportez-vous mutuellement. Le secours de Marie Auxiliatrice ne vous manquera jamais.*

A la veille du Jour de l'An, Don Rua, comme d'habitude, demanda au bon Père quelles étrennes il voulait donner aux enfants : *Dévotion à la Sainte Vierge et fréquente communion,* répéta-t-il, pour la centième fois. Ces deux grands moyens de salut, il avait passé toute sa vie à les enfoncer dans la tête et le cœur de milliers de jeunes gens, qui lui étaient passés par les mains.

Comme on lui annonçait que même les journaux socialistes et radicaux parlaient de lui avec respect et sympathie, il rappela la pensée évangélique qui avait inspiré tous ses actes, et l'avait élevé au-dessus de toutes les querelles

politiques, religieuses et sociales: *Faisons du bien à tous, jamais de mal à personne.*

Tout au terme de sa vie, en pleine lucidité d'abord, puis dans un instant de délire, il livre le secret de son action féconde, sa foi éperdue, intrépide, en Dieu : *Priez, oui,* dit-il un soir à ses fils, *mais avec foi, avec une foi vive. Ils sont embarrassés!... Courage! Courage! En avant! En avant toujours!* s'exclame-t-il l'avant-veille de sa mort, en apercevant, dans sa fièvre, on ne sait quel arrêt dans la marche conquérante de ses fils.

Le dernier mot, calme, lucide, réfléchi, tout chargé de son cœur, qui tomba de ses lèvres, fut pour ses enfants, toute cette jeunesse, éparse aux quatre coins du monde, au service de laquelle il avait consumé tous ses jours : *Dites aux enfants que je les attends tous au paradis. Du haut de la chaire, insistez sur la fréquente communion et la dévotion à la très sainte Vierge.*

L'Hostie, la Vierge ! La Force et la Pureté !

Au terme de la route, le ciel. Mais pour ne pas quitter les chemins qui y conduisent, il faut armer la faiblesse de ce double bouclier : l'Eucharistie, et la protection de la Vierge sainte.

Tel fut, au bord de la tombe, le legs du grand éducateur à la jeunesse qu'il avait tant aimée !



Il disait cela le 28 janvier. Le 29, fête de saint François de Sales, patron et modèle de tous ses religieux, il fit sa dernière communion. Après quoi il tomba dans une insensibilité mêlée de délire, qui dura jusqu'au soir.

Un mois à l'avance, il avait prévu cet état. Il était au lit depuis deux jours à peine, quand Don Rua vint lui demander dispense d'une certaine obligation ; il répondit : « Je te la donne jusqu'au jour de saint François de Sales. Si tu en as encore besoin après, tu iras te la faire renouveler par tel confrère. »

Nous avons employé le mot délire pour exprimer des apparences ; mais nous avons des indices certains que l'extrême faiblesse n'avait pas ôté à Don Bosco sa lucidité d'esprit.

Vers dix heures du matin, il interrogea Don Durando en pleine connaissance. Apprenant qu'on célébrait la fête de saint François de Sales, il témoigna une véritable joie. Il s'entretint aussi avec les médecins, le plus naturellement du monde. Mais quand ils furent partis, il retomba dans un assoupissement assez court, d'où il sortit pour demander à Don Durando : « Qui sont ces messieurs qui viennent de s'en aller ?

— Vous ne les avez point reconnus ? C'étaient les docteurs Albertotti, Fissore et Vignolo.

— Oh si ! Insiste donc auprès d'eux pour qu'ils restent aujourd'hui avec nous... »

Il voulait ajouter : à dîner, mais ne put prononcer un mot de plus.

Le sentiment de la gratitude n'avait rien perdu de sa vivacité dans ce pauvre vieillard brisé par deux mois de cruelles souffrances. Il prononçait souvent, avec un ton de singulière tendresse, le nom des principaux bienfaiteurs de ses Œuvres. Un de ceux-ci avait son fils gravement malade : « Eh bien, lui dit-il, j'entends que toutes les prières faites actuellement pour moi soient appliquées à votre fils pour lui obtenir la santé. »

Dans la journée il avait dit au secrétaire : « Quand je ne pourrai plus parler et que quelqu'un viendra demander ma bénédiction, tu élèveras ma main et tu lui feras faire le signe de la croix, en prononçant la formule. Moi, je mettrai l'intention. »

Lorsqu'il est assoupi, il paraît ne comprendre que si on lui parle du paradis et des choses de l'âme, et alors il incline la tête ou achève la prière commencée. Ainsi, tandis que Don Bonetti lui dit : *Maria, Mater gratiæ, tu nos ab hoste protege...* le malade poursuit : *Et mortis hora suscipe.*

Toute la journée, nous lui entendons répéter : *Mère ! Mère !... Demain ! Demain !*

Et vers 6 heures du soir, à voix basse : *Jésus !... Jésus !... Marie !... Marie !... Jésus et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme... In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum... Oh ! Mère... Mère !... Ouvrez-moi les portes du Paradis !*

Souvent il joint les mains et récite lentement les maximes de la Sainte Écriture qui lui servirent de règle durant sa vie entière : *Diligite... diligite inimicos vestros... Benefacite his qui vos persequuntur... Quaerite regnum Dei... Et a peccato meo... peccato meo... munda... munda me.*

L'*Angelus* du soir sonne : Don Bonetti invite le malade à saluer la très sainte Vierge en disant : *Vive Marie !* Don Bosco répéta : *Vive Marie !* avec une pieuse émotion. Un peu plus tard, il se tourne vers Enria, un des anciens de sa famille religieuse, qui depuis deux mois passait toutes les nuits auprès de notre bien-aimé Père, et murmure d'une voix faible : « Dis... », comme s'il voulait adresser quelques mots à son fidèle ami ; puis, sentant son impuissance à rien articuler, il ajoute : « mais... mais... je te salue ».

Il récita ensuite l'acte de contrition en l'accompagnant de l'invocation répétée : *Miserere nostri, Domine.*

Pendant quelques heures, il éleva fréquemment les bras vers le ciel en disant, les mains jointes : *Que votre sainte volonté soit faite !*

A mesure que la paralysie gagnait peu à peu tout le côté droit, le pauvre malade continuait avec le bras gauche son geste de résignation, en répétant autant qu'il le pouvait : *Que votre volonté soit faite !*

Il avait complètement perdu l'usage de la parole ; mais pour renouveler le plus souvent possible le sacrifice de sa vie, pendant tout le jour et toute la nuit suivante, il employait le peu de forces qui lui restaient encore à lever constamment sa main gauche. Cette offrande muette était un spectacle de profonde édification.



A l'aube du jour suivant, on comprit que les heures du pauvre agonisant étaient comptées. Les médecins d'ailleurs ne cachèrent pas que le soir même, ou le lendemain au plus tard, avant le lever du soleil, tout serait fini.

Alors Don Rua prend en mains le commandement.

Et son premier acte de gouvernement est de convoquer à ce lit d'agonie tous les fils éplorés de ce père, pour qu'une dernière fois ils le regardent en vie, et, dans un suprême baiser sur ces mains, qui tant de fois les ont bénis, lui disent leur dernier adieu.

Ils se réunissent en groupes silencieux dans l'oratoire privé et pénètrent successivement dans la chambre où le saint agonise. Il est là, sur son lit, la tête un peu inclinée sur l'épaule droite et maintenue haute par trois oreillers. Le visage est calme, point décharné, presque jeune ; les yeux, à demi-clos ; les mains posées sur la couverture, le long du corps. Sur la poitrine, un crucifix ; à ses pieds, l'étole violette, insigne de la dignité sacerdotale.

Profondément remués à cette apparition déchirante, les fils marchent sur la pointe des pieds, s'agenouillent au chevet du mourant et déposent un baiser de vénération sur cette main secourable. Par centaines ils défilent dans la petite chambre, car ils sont accourus de tous les points. Puis vient le tour des deux classes supérieures et des plus anciens parmi les apprentis. Cette scène de filiale tendresse dure toute la journée.

Cependant, on reçoit de la République de l'Équateur un télégramme annonçant l'heureuse arrivée à *Guayaquil* des missionnaires salésiens, partis de *Saint-Nazaire* il y a un mois et demi. Don Rua se hâte de communiquer l'heureuse nouvelle à Don Bosco. Il paraît comprendre. En effet, il ouvre les yeux et les lève vers le ciel comme pour rendre grâces.

A 1 h. ¾ du matin, Don Bosco entre en agonie. Don Rua,

son vicaire, prend l'étole et continue les prières des agonisants, déjà commencées et suspendues vers minuit.

On appelle en toute hâte les membres du Conseil supérieur de la Société, et bientôt, dans la petite cellule du mourant, se trouvent réunis une trentaine de Salésiens, prêtres, clercs et laïques, agenouillés autour du lit.

A l'arrivée de Mgr Cagliéro, Don Rua lui cède l'étole et passe à la droite de Don Bosco. Alors, se penchant à l'oreille du bien-aimé Père :

**Don Bosco, lui dit-il d'une voix étranglée par la douleur, nous sommes là, nous, vos fils. Nous vous prions de nous pardonner toute la peine que nous avons pu vous causer ; en signe de pardon et de paternelle bienveillance, donnez-nous une fois encore votre bénédiction. Je vous conduirai la main et je prononcerai la formule.**

Quelle scène de déchirante émotion ! Tous les fronts se courbent jusqu'à terre et Don Rua, rassemblant toutes les forces que lui laisse l'angoisse du moment, prononce les paroles de la bénédiction, en même temps qu'il élève la main déjà paralysée de Don Bosco pour appeler la protection de Notre-Dame Auxiliatrice sur les Salésiens présents, et sur ceux qui sont dispersés sur tous les points du globe.

Vers trois heures, on reçoit de Rome la dépêche suivante : *Saint-Père donne du fond du cœur la bénédiction apostolique à Don Bosco gravement malade.* — Cardinal Rampolla.

Monseigneur avait déjà lu le *Proficiscere.*

A 4 h.½, à notre église de Notre-Dame-Auxiliatrice, sonne l'*Angelus* que tous les assistants récitent autour du lit. Puis Don Bonetti suggère au vénéré malade une oraison jaculatoire qu'il avait répétée bien des fois les jours précédents : *Vive Marie !* — Tout à coup le faible râle qui durait depuis une heure et demie, cessa : et, pour un instant, la respiration devint régulière et tranquille. L'instant fut bien court : ce dernier souffle s'éteignait. *Don Bosco meurt !* s'écria Don Belmonte. Ceux que la lassitude avait jetés

sur une chaise, accoururent aussitôt. Mgr Cagliéro disait la prière suprême : *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme !... Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie !... Jésus, Marie, Joseph, que mon âme expire en paix avec vous !*

Le moribond pousse trois soupirs à peine perceptibles : Don Bosco était mort ! Il comptait 72 ans, 5 mois, 15 jours.

La pendule marquait 4 h. 45 du matin.

Un grand serviteur de Dieu venait de retourner à son Maître.

Pauvre il avait vécu, pauvre il était mort. Pour tout héritage, il laissait à ses fils le dénuement le plus complet. Le jour où il s'éteignit, l'Oratoire de Turin, avec ses huit cents bouches à nourrir, se trouvait si à court de moyens, qu'on dut prier le boulanger de fournir le pain à crédit.



A peine la ville fut-elle instruite, par deux et trois éditions spéciales des journaux, de la mort du saint, qu'elle se déversa vers le quartier du Valdocco pour vénérer les restes de ce grand bienfaiteur des pauvres. Vers deux heures de l'après-midi, la foule assiégeait déjà la conciergerie de la maison salésienne pour être admise à défiler devant le cadavre.

En face de cette affluence énorme, imprévue, il fallait songer aux moyens de satisfaire cette population avide de contempler une dernière fois les traits de l'apôtre des humbles.

L'église de Saint-François-de-Sales était toute désignée pour cet office.

On y transporta le défunt, revêtu des ornements violets, barrette en tête, et le crucifix entre les mains jointes. Assis sur un fauteuil, élevé de quelques degrés dans le sanctuaire, Don Bosco était là, dans l'attitude de quelqu'un qui dort, les traits calmes, naturels, presque souriants. Après vingt-quatre heures, la mort n'avait pas encore mis son empreinte sur ce visage.

Quand on ouvrit les portes de l'humble église pour laisser entrer le public, on eût dit que la grande cité tout entière était accourue vénérer la sainte dépouille.

Le Cours *Regina Margherita* et celui du *Valdocco* étaient noirs de monde et encombrés d'équipages de maîtres ou de voitures de place.

Sur la place Marie-Auxiliatrice, une foule immense, recueillie, déferlait sans cesse.

Introduite par la porte du Patronage cette foule pénétrait dans la chapelle, défilait devant le corps, se répandait dans les cours intérieures, et s'écoulait enfin lentement, à flots pressés.

Toutes les classes de la société s'y rencontraient. Jusque vers dix heures, ce furent les petits commerçants ; de onze heures à deux heures, les familles patriciennes ; l'après-midi et la soirée virent accourir le haut négoce, la magistrature, la bourgeoisie aisée, les fonctionnaires de l'État.

A huit heures du soir, on refusa d'admettre les visiteurs qui continuaient d'accourir. Mais il fallut céder aux prières constantes de nombreux étrangers venus de tous les points du Piémont, et d'au delà des frontières.

On évalua à plus de 40.000 le nombre de ceux qui défilèrent devant les restes de l'humble prêtre.



Au soir de ce jour, ce fut le suprême adieu des fils à leur Père.

Vers neuf heures, tous les enfants de la Maison se rendirent dans la petite église où était exposée la sainte dépouille. Que de souvenirs leur rappelait l'histoire de ces murs !

Dans cette chaire, pendant dix-huit ans, sa parole, d'une inconcevable puissance, avait séduit les âmes.

A cet autel, pendant tant d'années, il avait célébré la sainte messe, avec cette dévotion simple, profonde, tendre, mais sans aucune apparence extraordinaire ; avec cette confiance qui obtenait tout, mais sans la moindre mani-

festation extérieure des faveurs merveilleuses dont son âme était inondée.

Derrière cet autel, à ce confessionnal, que de fronts s'étaient relevés droits et absous ! Que de cœurs avaient trouvé le pardon, la force et la consolation ! Que de volontés s'étaient redressées tendues vers la lutte et défiant le mal !

Ce monde de pensées saintes ne laissait personne insensible.

Et la vue de Don Bosco, paisiblement endormi à la terre, assis face à eux tous, comblait l'émotion générale.

A genoux, ces huit cents jeunes gens récitèrent la prière du soir, celle que leur avait apprise Don Bosco.

Puis, dans le plus profond des silences, le P. Francésia parla :

Voyez-vous, là, devant vous, notre bien-aimé Père, avec ce calme imposant du dernier repos, avec ce sourire qui est resté sur ses lèvres ? On dirait qu'il veuille encore vous parler, et vous attendez presque qu'il se lève et vous fasse entendre pour la dernière fois le son pénétrant de cette voix si chère... Mais non, c'est bien fini ... Il ne peut plus vous les répéter ces saints enseignements qu'il vous donna si souvent.

Et c'est moi qui dois vous laisser ce dernier souvenir. Mais, dans ce sanctuaire où Don Bosco s'est sacrifié pour vous, que puis-je vous rappeler, sinon la dernière parole qu'il nous a léguée : *Dites à mes enfants que je les attends tous en paradis.*

Pendant cette allocution bien courte, Don Bosco, dans la sérénité de la mort, paraissait bénir une fois encore sa famille réunie autour de lui.

On eut de la peine à emmener les enfants dans leurs dortoirs. Immobiles, vivement émus, ils paraissaient ne plus rien écouter, et ne pouvaient se résoudre à quitter ce Père qu'ils ne devaient plus revoir ici-bas.



Les funérailles de Don Bosco, le 2 février, furent un vrai triomphe. Toute la ville de Turin sembla vouloir se porter sur le passage du cortège. On évalua à plus de

cent mille, les personnes accourues pour voir passer le corbillard du pauvre emmenant à sa dernière demeure cet ami des humbles et des petits. Ce fils du peuple, ce bienfaiteur du peuple reçut du peuple, ce jour-là, la plus grande marque de vénération et d'amour que monarque ait pu rêver.

Vingt mille fidèles environ firent escorte au char funèbre. Tous les rangs, toutes les conditions, toutes les opinions politiques, toutes les classes sociales figuraient dans ce cortège. Tant il est vrai que la charité, là où elle apparaît avec toutes les marques de l'Évangile, sans la plus petite contrefaçon humaine, conquiert les cœurs des hommes et les subjugue infailliblement à son divin sourire !

Quatre jours après, le 6 février, à cinq heures du soir, une cérémonie toute privée réunissait à *Valsalice*, au sortir de Turin, au pied d'une des riantes collines qui étreignent la grande cité, les fils de choix du grand apôtre, religieux salésiens, filles de Marie-Auxiliatrice, coopérateurs salésiens, anciens élèves, jeunes enfants des Maisons de Don Bosco.

Dans l'intimité on allait ensevelir leur Père.

A l'endroit précis que son regard, quatre mois plus tôt, fixait si obstinément, au centre de ce large escalier qui de la cour de l'établissement menait à la terrasse, une excavation était prête, attendant.

On y glissa le triple cercueil et on scella la tombe.

Puis l'évêque missionnaire parla.

De même, dit-il, que les premiers chrétiens, prosternés sur les sépulcres des martyrs s'animaient à combattre pour la foi, de même que saint Philippe Néri apprenait à devenir l'apôtre de Rome en descendant aux Catacombes, de même on viendra demander à cette tombe la lumière et la force, la règle de vie et l'énergie dans l'action, l'amour de ses frères et le dévouement à toutes les grandes causes.

Jamais paroles ne furent plus prophétiques !

## ÉPILOGUE

Et maintenant que cette noble vie vient de s'éteindre, et que l'homme s'est étendu au tombeau, réfléchissons !

Quelle tâche cet humble prêtre a abattue en moins de cinquante ans, exactement quarante-six !

On l'a comparé à saint Vincent de Paul ; on a eu raison. Il fut son émule en toutes choses.

Comme lui, il fonda deux congrégations, et un tiers ordre même en plus ; comme lui, il fut mêlé à des événements religieux et politiques de premier ordre ; comme lui, il rêva de missions lointaines ; mais, trop brisé par la vie, pour réaliser son désir, il dut se contenter de jeter aux extrémités de la terre une double armée d'apôtres, qui, chaque jour, arrache à la barbarie ou au paganisme ces autres grands enfants, les sauvages ; et il fut aussi bâtisseur d'églises, et il fit gémir les presses autant que quiconque, lanceur du premier tract imprimé, du premier almanach, voire du premier roman de poche catholique.

Et toutes ces œuvres, il les menait comme en marge de son occupation principale : l'entretien et l'éducation de centaines, de milliers d'enfants du peuple.

Que ne fit-il pas, cet homme surprenant, dont le calme et la maîtrise de soi désarçonnaient tous ceux qui l'approchaient ?

***

Et avec quelle intelligence de son temps, il mena de front toutes ces besognes ! Les saints — c'est un fait d'observation — vont plus loin et marchent plus vite que

leurs contemporains ; ils pressentent, ils devinent les idées nouvelles ; ils annoncent les formules de demain. Ils sont à l'avant-garde. Ce rôle de précurseur, Don Bosco l'a tenu supérieurement.

Il devança, d'un quart de siècle au moins, des initiatives jugées déjà audacieuses, quand elles parurent. En Italie, il inaugura l'apostolat par la presse ; il demeure le véritable fondateur des colonies de vacances ; il ouvrit à la pédagogie des routes nouvelles ; en matière de piété, il innova hardiment, comme innovent les saints, en revenant aux plus pures traditions ; à la terrible crise de l'apprentissage il apporta, le premier, un remède efficace avec ses ateliers professionnels ; sur le terrain politique, ses vœux appelèrent la réconciliation de l'Église et de l'État, en Italie, que son effort travailla, indirectement, à amener.

Ces voies nouvelles battues, cette guerre déclarée aux vieilles routines firent lever sur ses pas les oppositions les plus farouches.

Elles lui vinrent de tous les côtés.

De l'enfer, cela va de soi ; des hommes au pouvoir : il fallait s'y attendre, car son zèle préparait une génération qui allait démolir leur œuvre laïque ; et aussi — comme l'a dit Pie XI — de ceux-là mêmes qui auraient dû lui prêter appui, parce que ses formules neuves se riaient des méthodes surannées de ces hommes, qui parfois étaient d'Église.



Heureusement, Dieu bataillait avec lui, Dieu et la Vierge Marie, dont il était l'envoyé.

Un saint, en effet, c'est un don du Ciel à la terre, un don de qualité spéciale, car cet homme, cet élu est un chargé de mission, le porte-parole de l'inquiétude divine sur une époque. Il vient, et tantôt par son exemple, tantôt par son exemple et sa parole combinés, tantôt par une floraison d'œuvres merveilleuses, il révèle nettement quels sont,

dans la pensée du Ciel, les périls que court une société, à quelle tâche urgente il faut s'atteler sans délai, dans quelle direction l'action catholique doit résolument s'engager.

La mission précise de Don Bosco fut d'arracher la jeunesse populaire aux ennemis de son bonheur, l'ignorance, la pauvreté, le vice, l'esprit d'indépendance, l'incapacité professionnelle, l'isolement, pour l'abriter dans des œuvres de protection où elle trouverait l'instruction qui éclaire, la doctrine qui change les cœurs, la discipline consentie qui trempe les volontés, l'enseignement qui arme pour la vie, l'atmosphère de la famille qui épanouit l'âme. Une par une, toutes ces œuvres du Saint sont sorties de ce souci fondamental.

Envoyé de Dieu pour le salut des petits, tel fut bien cet homme, qui, contrairement au proverbe évangélique, se montra prophète en son propre pays et moissonna sur le champ même qu'il avait ensemencé.

***

Les patriarches des temps bibliques se redressaient, en passant à côté du champ qu'avaient fécondé leurs sueurs. Montrant les épis lourds et massés, s'étendant à perte de vue, ils s'écriaient avec joie et fierté : *Odor agri pleni !* « Le parfum du champ plein ! »

Ce parfum des moissons mûres, saint Jean Bosco le respira abondamment avant de quitter la terre. Qui aurait jamais dit au petit Michel Rua lorsque, le 25 mars 1855, il s'engageait de confiance à la suite de son maître, qu'un jour — ce 31 janvier 1888 — il entrerait en possession d'un héritage, dont l'inventaire comprendrait 64 maisons religieuses éparses sur deux continents, et près de 800 religieux. De cette époque-là, il ne restait plus que le bien de famille inaliénable : la divine pauvreté.

Pour se défendre un jour contre certaines accusations malignes, le saint fit dresser la statistique des élèves de

ses maisons qu'il avait au moins acheminés au sacerdoce : on en compta plus de 2.000.

Près de ce tableau un autre aurait pu s'étaler, celui de milliers d'infidèles amenés par ses Fils à la Foi, sur ces mornes étendues qui, autour de la Terre-de-Feu, avoisinent le Pôle Sud. Au point le plus extrême du globe, de ce côté-là, ils avaient planté leur tente et moissonnaient sur un rythme joyeux des âmes au Christ.

Dans la même allégresse d'âme, ses Fils et ses Filles, en Europe et en Amérique, faisaient lever, dans leurs patronages, leurs internats, leurs cours professionnels ou secondaires, leurs ouvroirs, leurs maisons de famille, toute une jeunesse ardente, effrontément chrétienne, comme disait le grand Veuillot, qui se retrouverait au bon moment. A sa mort, ses Anciens Élèves formaient déjà une armée. Nulle basilique n'aurait été assez grande pour contenir tous ces fils de son âme, tous ces enfants élevés à l'école du Christ par l'humble prêtre qui s'était donné pleinement à eux, pour les conquérir au Bien.



Avant de s'éteindre à la terre, cette grande âme connut encore la joie de voir triompher, dans la vie de ses religieux et de ses religieuses et dans leur action, une formule de sainteté et une méthode d'éducation qui lui étaient chères, écloses tout droit de son esprit et de son cœur.

Cette doctrine ascétique, qui fait une si large place au travail sanctifié, ce système éducateur qui ouvre un si large crédit à la bonté humaine, c'étaient tout de même deux hardiesses, presque deux innovations. Et on le vit bien, aux résistances qui se dressèrent contre eux, aux critiques sans fin qui les assaillirent, aux persécutions mêmes qu'ils durent endurer. Mais, bien avant 1888, la partie était déjà gagnée. Le succès d'abord, et Rome ensuite avaient souri favorablement à ces audaces.

Rome sentait bien, que de moderne cet arbre vigoureux

n'avait que l'écorce. Aussi fortement que tel autre, il plongeait par toutes ses racines dans le sol de la tradition. Don Bosco, dans l'âme, avait autant de passé que d'avenir.

Il pouvait bien, avec sa formule abrégée de vie religieuse, avec ses théories d'éducation, faire figure de novateur : au fond, il était le fils de quelqu'un : par saint François de Sales, son inspirateur, il se rattachait à l'Évangile. Il demeurait dans la plus pure ligne de la foi.

Ni la prière, ni la pénitence n'étaient bannies de son programme de vie : mais, dans un siècle d'activité étrange, trop souvent de fièvre, toutes deux s'identifiaient avec le travail de l'apôtre au service des âmes. Rude cilice qu'une vie ininterrompue de labeur au milieu de la jeunesse ! Noble prière que celle qui, entre deux exercices de zèle, relève le front, offre sa fatigue à Dieu, implore l'énergie pour l'étape prochaine, et reprend sa route !

Ni l'autorité, ni la croyance au péché originel n'étaient bannies de sa méthode d'éducation. Mais, dans un monde féru d'indépendance, et après plus de trois siècles de jansénisme, elle laissait le plus grand jeu possible aux libertés humaines, elle donnait une large part à la vie du cœur, elle faisait confiance à toute cette partie de nous-même que la faute d'Adam n'a qu'endommagée.

Par là, cette âme de saint, qui se rattachait à une tradition, et qui courait plus vite que les hommes de son temps, montrait aussi qu'elle vibrait à l'unisson de ses contemporains, dont elle éprouvait tous les sentiments élevés, et dont elle interprétait fidèlement les meilleures tendances.

*Vetera novis augere:* accroître l'héritage du passé par l'éclosion, sur le tronc séculaire de l'Église, de ces branches nouvelles qu'exige la transformation de la société, tel semblait être le programme du grand apôtre.

***

Et son action ne se limita pas à sa tombe. Au delà de la vie, il continua d'agir par ses œuvres, ses écrits, et ses fils.

Bien mieux, il continua d'agir par lui-même, en arrachant au Ciel les grâces qu'on venait implorer de son intercession.

A peine enseveli, les demandes de reliques affluaient déjà.

Vers son tombeau, que la piété catholique lui avait élevé par souscription internationale, les pèlerinages se pressaient.

Près de son cercueil, toutes les langues de la terre se confondaient, dans une même prière de gratitude et de désir.

Le Fuégien comme le Jivaros, le petit Chinois comme le pauvre Congolais, l'orphelin de la guerre comme l'enfant de nos modernes cités remerciaient le Ciel, près de ce marbre, d'avoir fait battre, pour leur salut, ce cœur d'apôtre, et demandaient à Dieu de hâter l'heure du triomphe.

Les miracles fleurissaient, indiquant nettement la volonté du Ciel.

Alors, émue par les merveilles dont cette tombe était le théâtre, l'Église du Christ, témoin de la haute idée que le peuple chrétien avait de la sainteté de cet homme, appela la Cause à elle.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Don Bosco, que le tribunal ecclésiastique de Turin, en date du 4 juin 1890, commençait d'enquêter sur la vie, les vertus, les miracles, les écrits du Serviteur de Dieu.

Sept ans plus tard, après 562 séances, le procès diocésain était achevé, et ses actes — contenus en trente-quatre in-folios de plus de mille pages chacun — partaient pour Rome, le 11 avril 1897.

La Congrégation des Rites fit contrôler minutieusement ce volumineux dossier. L'examen dura dix ans. Elle relut les moindres lignes tracées par Don Bosco, et passa au crible le procès diocésain d'information sur les vertus du Serviteur de Dieu, et ses miracles. Tous ces documents, épluchés sans pitié, déposèrent unanimement en faveur du grand éducateur. Alors, en date du 23 juillet 1907, Pie X

permit l'introduction de la Cause devant les tribunaux romains. Cet acquiescement du Pape conférait à Don Bosco, aux termes de l'ancien Droit Canon, le titre de *Vénérable*.

***

Peu de temps après commençait le *Procès apostolique*, ainsi appelé parce qu'il se fait au nom du Saint-Père, successeur de l'*Apôtre* Pierre.

Étape par étape, en vingt-deux ans, il arriva à son terme.

Le 8 février 1927, Pie XI présidait la *Congrégation Générale*, qui déclarait que Don Bosco avait pratiqué à un degré héroïque, les trois vertus théologales de foi, d'espérance et de charité, et les quatre vertus cardinales de prudence, de justice, de force et de tempérance.

Le 19 mars 1929, le même Pape promulguait le Décret qui reconnaissait comme authentiques et valables pour la Béatification, les deux miracles choisis par les défenseurs de la Cause.

Et enfin, le 2 juin 1929, dans le ciel de Rome se levait l'aube du jour qui devait voir la première exaltation, sur les autels, du petit pastoureau des Becchi.

Ce matin-là, plus de 50.000 fidèles avaient envahi la Basilique Vaticane. Religieux Salésiens, Filles de Marie-Auxiliatrice, Coopérateurs, Anciens Élèves, enfants des Maisons salésiennes, accourus des pays voisins ou lointains, avaient occupé l'immense vaisseau de Saint-Pierre.

Quand la lecture du Bref eut déclaré, que *désormais on pourrait donner le titre de Bienheureux au Vénérable Serviteur de Dieu Jean Bosco*, le rideau qui voilait la *Gloire du Bernin* s'écroula, et l'image de Don Bosco apparut. Dans la multitude, ce fut alors un immense applaudissement qui ne voulait pas finir.

La jeunesse catholique acclamait, monté sur les autels, un de ceux qui l'avaient le plus aimée, et dont la doctrine, les exemples, et la prière continueraient de la garder au Christ.

***

Ce triomphe semblait ne pas pouvoir être surpassé.

Et pourtant, cinq années plus tard, le 1er avril 1934, un Pontife qui, jadis, en 1883, avait pu, en sa qualité d'hôte, admirer, trois jours durant, la sainteté de l'homme, élevait aux honneurs suprêmes des autels le grand apôtre de la jeunesse populaire.

Au lendemain du Décret de Béatification, le Ciel avait manifesté clairement sa volonté. Les nombreux miracles accordés à la terre à l'intercession du Bienheureux parlaient assez haut : la dernière étape conduisant à la gloire devait être franchie.

Dans le groupe de faits merveilleux que la gratitude déférait à son tribunal, Rome en retint deux, deux guérisons instantanées d'infirmes abandonnées par la science. Après d'impitoyables discussions elle en reconnut d'abord l'authenticité.

En trois séances solennelles ces miracles furent ensuite analysés, discutés, approuvés ; et le Pape, en date du 28 novembre 1933, donna l'ordre de procéder en toute tranquillité à la Canonisation du Bienheureux.

Elle se déroula dans un cadre unique. Coïncidant avec la solennité des solennités chrétiennes, la fête de Pâques, et avec la clôture d'une année jubilaire — accordée au monde entier à l'occasion du dix-neuvième centenaire de la Rédemption — cette fête avait attiré à Rome des multitudes.

Pour en donner une idée, il suffit de dire que, pour la circonstance, la Basilique Saint-Pierre fut deux fois trop petite. La moitié des fidèles avait dû rester sur la place, attendant patiemment l'issue de la cérémonie, pour recevoir du Pape, sous la *loggia* extérieure, la bénédiction apostolique.

Ce fut vers dix heures et demie que le Souverain Pontife, supplié à trois reprises, par le cardinal préfet de la Congrégation des Rites, d'élever le serviteur de Dieu au rang des saints, se leva, mitre en tête, et, solennellement, infailli-

blement, déclara inscrit au Catalogue des Saints le Bienheureux Don Bosco.

A ce moment, sous les voûtes de l'immense Basilique, éclata un *Te Deum* de triomphe, que chantaient plus de 50.000 voix, au balcon de Saint-Pierre se déploya l'image glorieuse du nouveau saint, et aux clochers des quatre cents églises de Rome les carillons s'ébranlèrent, égrenant leurs notes folles de joie, tandis qu'une multitude dont les derniers rangs débordaient la plus grande place du monde, acclamait, dans une émotion indicible, le grand éducateur offert à l'imitation et à la prière du peuple chrétien.

# CHRONOLOGIE DE LA VIE DU SAINT

| | |
|---|---|
| 16 août 1815...... | Naissance. |
| 17 août 1815...... | Baptême. |
| En 1824.......... | Le premier songe. |
| 26 mars 1826 ..... | Première communion. |
| 4 août 1833...... | Confirmation. |
| 25 octobre 1835 ... | Prise de soutane. |
| 30 octobre 1835 ... | Entrée au Grand Séminaire. |
| 29 mars 1840 ..... | Tonsure et Ordres mineurs. |
| 19 septembre 1840. | Sous-diaconat. |
| 27 mars 1841 ..... | Diaconat. |
| 5 juin 1841 ...... | Ordination sacerdotale. |
| 6 juin 1841 ...... | Première Messe. |
| 3 novembre 1841. | Entrée au Collège ecclésiastique. |
| 8 décembre 1841 . | Rencontre avec le premier enfant de son patronage. |
| Août 1845 ........ | Première rencontre avec le petit Michel Rua. |
| 12 avril 1846 ..... | Le Patronage, nomade ou ambulant, est définitivement transféré à la maison Pinardi. |
| Juillet 1846....... | Première maladie mortelle de Don Bosco. |
| 3 novembre 1846. | Établissement définitif à Turin de Don Bosco avec sa mère. |
| Mai 1847 ......... | Acceptation du premier enfant de l'internat. |
| 19 février 1851 .... | Achat de la maison Pinardi. |

| | |
|---|---|
| 20 juin 1852 ..... | Bénédiction solennelle de l'église Saint-François-de-Sales. |
| 3 octobre 1852 ... | Prise de soutane de Don Rua. |
| 26 janvier 1854 ... | Les aides de Don Bosco prennent le nom de *Salésiens*. |
| 25 mars 1855 ..... | Premiers vœux privés de Don Rua. |
| 25 novembre 1856. | Mort de sa mère. |
| 14 mai 1862 ...... | Vœux publics des vingt-deux premiers Salésiens. |
| 23 juillet 1864 .... | Décret de louange accordé à la Société Salésienne. |
| 9 juin 1868....... | Consécration de l'église de Marie-Auxiliatrice. |
| 1er mars 1869 ..... | Approbation *ad tempus* de la Congrégation Salésienne. |
| 7 décembre 1871 . | Seconde maladie mortelle de Don Bosco. |
| 3 avril 1874 ..... | Approbation définitive des Règles de la Société. |
| 11 novembre 1875. | Premier départ de missionnaires Salésiens. |
| 28 novembre 1875. | Ouverture, à Nice, de la première maison salésienne hors d'Italie. |
| 9 mai 1876 ...... | Extension aux Coopérateurs Salésiens des indulgences du Tiers Ordre franciscain. |
| 24 octobre 1882 ... | Consécration de l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, à Turin. |
| 31 janvier, 26 mai 1883. | Voyage triomphal en France. |
| 28 juin 1884...... | Obtention du privilège qui rattache directement à Rome la Société Salésienne. |
| 14 mai 1887 ...... | Consécration de l'église du Sacré-Cœur, à Rome. |
| 2 décembre 1887 . | Dernière messe. |
| 29 janvier 1888 ... | Dernière communion. |
| 31 janvier 1888 ... | Mort. |

| | |
|---|---|
| 6 février 1888.... | Sépulture à Valsalice. |
| 4 juin 1890....... | Ouverture du Procès canonique de l'Ordinaire, en vue de la Béatification. |
| 23 juillet 1907 .... | Don Bosco est déclaré *Vénérable.* |
| 2 juin 1929...... | Béatification de Don Bosco. |
| 9 juin 1929....... | Transfert de ses restes glorieux à la Basilique N.-D.-Auxiliatrice. |
| 1er avril 1934..... | Canonisation par le Pape Pie XI. |
| 25 mars 1936..... | Extension du Culte de St Jean Bosco à l'Eglise universelle. La date de sa fête est fixée au 31 janvier. |

# INDEX

## DES NOMS DE PERSONNES

ET

## DES NOMS DE LIEUX

## CITÉS DANS CET OUVRAGE

### A

## D

## M



## N

## R



## S

## T



## U



## V



## Z

# TABLE ANALYTIQUE des MATIÈRES

PRÉLIMINAIRE. — *Pour faciliter au lecteur la recherche de certains faits particuliers qui, tels les songes et les miracles, intéressent plus vivement sa curiosité, on les a groupés, en les répétant, au sommaire du chapitre qui en renfermait le plus grand nombre. On les reconnaîtra à l'indication, en italique et entre parenthèses, du chapitre d'où ils sont extraits.*



## CHAPITRE PREMIER



## CHAPITRE II

## CHAPITRE III



## CHAPITRE IV

## CHAPITRE V



## CHAPITRE VI

## CHAPITRE VII



## CHAPITRE VIII

## CHAPITRE IX

CHAPITRE X

## CHAPITRE XI



## CHAPITRE XII



## CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV



CHAPITRE XVI



CHAPITRE XVII

## CHAPITRE XVIII



## CHAPITRE XIX



## CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI



CHAPITRE XXII

## CHAPITRE XXIII



---

LYON. — IMPRIMERIE EMMANUEL VITTE
177, Avenue Félix-Faure, 35.876. — C.O.L. 31.2051
Dépôt légal Imprimeur n° 297.
Dépôt légal éditeur n° 113.

*Made in France.* *Imprimé en France.*


VELOCI CVRSV
PERLVSTRAT
ALIGER ORBEM